3 1761 09941326 2

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XI.

THÉATRE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N° 24.

LF
PC28

OEUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN,

Guillaume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, calle

TOME ONZIÈME.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1822.

421587
6.4.44

LE BLANC ET LE NOIR,

DRAME

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE.

Quiconque s'efforce de justifier le systême de l'esclavage, mérite du philosophe un profond mépris, et du nègre un coup de poignard.

RAYNAL, *tome* IV, *page* 225.

PRÉFACE.

J'ai lu Raynal, et j'ai écrit cet ouvrage.

Je vais entrer dans quelques détails, extraits de cette histoire, si intéressante pour les ames sensibles, et dont l'auteur aurait des autels chez les nègres, si les nègres savaient lire.

Sur les bords du Niger, les femmes sont presque toutes belles par la justesse des proportions. Modestes, tendres et fidèles, un air d'innocence règne dans leurs regards, et annonce leur timidité. Leur accent est extrêmement doux; leurs noms seuls en indiquent le charme : Zélia, Calipso, Fanni, Zamé. Les hommes ont la taille avantageuse, la peau d'un noir d'ébène, les traits et la physionomie agréables. L'habitude de faire la guerre aux bêtes féroces leur donne une contenance noble. Leurs maisons sont construites de branches de palmier, couvertes d'osier ou de roseaux. Les meubles sont des paniers, des pots de terre, des nattes qui servent de lit, des calebasses, avec lesquelles on fait tous les ustensiles. Une ceinture couvre les reins, et tient lieu de vêtement. On se nourrit de gibier, de poisson,

de fruits, de riz, de maïs; le vin de palmier sert de boisson. Les arts sont inconnus, et ces peuples seraient heureux, si la cupidité des Européens n'en égorgeait mille pour faire cent esclaves.

La plus grande partie de l'Afrique est divisée en petites peuplades, gouvernées par des chefs, qui n'attachent aucune idée à la gloire des conquêtes. L'esprit de rapine et de brigandage leur met seul les armes à la main. Les Portugais imaginèrent, en 1530, de faire cultiver, par des nègres, leurs possessions d'Amérique. Alors, les malheureux Africains s'armèrent pour faire des prisonniers, qui d'avance étaient condamnés à l'esclavage. Cent petits souverains trafiquèrent de leurs sujets. Leur avarice leur arracha bientôt les lois les plus atroces et les plus absurdes. Ils punirent, par l'esclavage, l'assassinat, le vol, les débiteurs insolvables, l'adultère, et par suite les fautes les plus légères. Dans un grand éloignement des côtes, il se trouve des chefs qui font enlever autour des bourgades tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des sacs; on met un bâillon aux hommes et aux femmes, pour étouffer leurs cris, et on les traîne, pour les vendre, à Cabinge, Loango, Malymbe, qui sont des ports sur la côte d'Angola.

Les Européens ont détruit, en peu de temps, l'espèce humaine dans le nouveau monde. Ils dépeuplent insensiblement l'Afrique, en entretenant

ces guerres cruelles et injustes. En 1768, il est sorti d'Afrique cent quatre mille cent esclaves. Année commune, il en sort soixante mille; et quatorze cent mille malheureux qu'on voit aujourd'hui dans les colonies européennes, sont les restes infortunés de neuf millions d'esclaves qu'elles ont reçus. Cette destruction horrible n'est pas l'effet du climat, qui se rapproche beaucoup de celui de l'Afrique : sa source est dans le mauvais gouvernement des esclaves.

En effet, une cabane étroite, malsaine, sans commodités, leur sert de demeure. Leur lit est une claie, plus propre à briser le corps qu'à le reposer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois, forment leur ameublement. La toile grossière qui cache une partie de leur nudité, ne les garantit ni des chaleurs insupportables du jour, ni des fraîcheurs dangereuses des nuits. Ce qu'on leur donne de nourriture soutient à peine leur malheureuse existence. Privés de tout, ils sont condamnés, dans un climat brûlant, à un travail continuel, sous le fouet, toujours agité, d'un conducteur féroce.

On exige des négresses des travaux si durs pendant et après leur grossesse, que leur fruit n'arrive pas à terme, ou survit peu à l'accouchement. Des mères, désespérées par des châtimens que la faiblesse de leur état leur occasionne, ont arraché leurs enfans du berceau, et les ont étouffés dans leurs bras, dans un accès de fu-

reur et de pitié, pour en priver des maîtres barbares.

La cruauté des maîtres est punie par la négligence, l'infidélité, la désertion, le suicide de leurs esclaves. L'esprit de vengeance fournit à quelques-uns des moyens plus destructeurs encore. Instruits dès l'enfance dans la connaissance des poisons qui naissent, pour ainsi dire, sous leurs mains, ils les emploient à faire périr les bœufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur esclavage, tout ce qui sert enfin à l'exploitation des terres de leurs oppresseurs. Pour écarter le soupçon, ils essayent leur cruauté sur leurs femmes, leurs enfans, leurs maîtresses. Ils goûtent le double plaisir de délivrer leur espèce d'un joug plus horrible que la mort, et de laisser leurs tyrans dans un état de misère, qui les rapproche de leur situation. La crainte des supplices ne les arrête pas : ils tiennent leur secret à l'épreuve des tortures; ils les soutiennent avec une fermeté inébranlable.

Les blancs croient atténuer leur barbarie, en calomniant ces infortunés. Ils en font des êtres atroces, que la crainte seule peut contenir; des hommes bruts, sans intelligence, sans sensibilité. Hé ! quel blanc conserverait les facultés de son ame, réduit à la vie déplorable des nègres ? Quel blanc n'éprouverait pas la soif de la vengeance, avec les mêmes motifs de haine et de fureur ? Qu'on se rappelle ces traits sublimes qui démen-

tent les détracteurs des noirs, ces traits qui les ont quelquefois étonnés. Ici, l'un de ces malheureux se coupe le poignet, d'un coup de hâche, plutôt que de racheter sa liberté par le ministère de bourreau. Là, un nègre marron apprend que son ancien maître est arrêté pour assassinat; il vient s'en accuser lui-même, se met dans les fers, fournit de fausses preuves, et subit le dernier supplice. Un vaisseau anglais laisse son chirurgien malade chez Cudjoc, nègre de la Guinée. Pendant sa convalescence, un bâtiment hollandais s'approche de la côte, met aux fers les noirs que la curiosité avait attirés sur son bord, et s'éloigne rapidement avec sa proie. Les amis, les parens de ces captifs courent chez Cudjoc pour massacrer le chirurgien. Ce nègre, féroce, insensible, inepte, les arrête et leur tient ce discours : « Les Européens qui « ont ravi nos concitoyens sont des barbares; « tuez-les quand vous les trouverez. Mais, celui « qui loge chez moi est un être bon, il est mon « ami; ma maison lui sert de fort; je suis son « soldat; je le défendrai. Avant d'arriver à lui, « vous passerez sur mon corps expirant. »

Des Anglais débarquent sur les côtes du Continent pour y faire des esclaves. Ils sont découverts par les Caraïbes, qui fondent sur la troupe ennemie et la mettent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jette dans les bois. Une Indienne le rencontre, sauve

ses jours, le nourrit secrètement, et le conduit, quelques temps après, sur les bords de la mer. Une chaloupe vient le prendre. Sa libératrice était jeune et tendre; elle le suit au vaisseau. On arrive à la Barbade; le monstre vend celle qui lui avait conservé la vie, qui lui avait donné son cœur et prodigué les trésors de l'amour.

L'excès du malheur ramène l'homme au sentiment de sa dignité et de sa force. Les nègres s'insurgèrent souvent, et presque toujours sans succès. Au mois de février 1663, soixante-treize noirs, réunis dans une même habitation à Berbiche, égorgent leur tyran, et font entendre le cri de liberté. Ils sont remis sous le joug.

Les naturels de la Barbade, trop timides pour se venger des blancs, communiquent leur ressentiment aux nègres, qui avaient encore plus de motifs de haïr les Anglais. D'un commun accord, les esclaves jurent la mort de leurs tyrans. Le secret fut si bien gardé, que la veille de l'exécution, la colonie était sans défiance. Un perfide, un lâche avertit son maître. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges. Les chefs furent exécutés dès le point du jour. Le reste se soumit, servit et souffrit.

Lorsque les Espagnols furent obligés d'abandonner la Jamaïque à l'Angleterre, ils y laissèrent un assez grand nombre de nègres et de mulâtres, qui, las de l'esclavage, prirent la résolution de fuir dans les montagnes. Ils plantè-

rent du maïs et du cacao dans les lieux les plus inaccessibles. Mais l'impossibilité de subsister jusqu'à la récolte les fit descendre dans la plaine, qu'ils pillèrent. Les colons s'armèrent contre ces ravisseurs. Plusieurs furent massacrés; le plus grand nombre se soumit. Cinquante ou soixante trouvèrent encore des rochers, pour y vivre ou mourir libres.

Le nombre des fugitifs augmenta tous les jours. On vit les nègres déserter par essaims, après avoir massacré leurs maîtres, et dépouillé les habitations qu'ils livraient aux flammes. Leur nombre accrut leur audace : jusque-là, ils s'étaient bornés à fuir; bientôt on les vit attaquer, et faire d'horribles dégâts dans les plantations. En vain furent-ils repoussés, avec perte, dans leurs montagnes; en vain construisait-on des redoutes pour les contenir; leurs ravages continuèrent. Enfin les blancs résolurent d'employer toutes les forces de la colonie, pour détruire un ennemi si justement implacable.

Tous les colons se partagent en corps de troupes. On marche aux noirs par différentes routes; on attaque la ville de Nanny, qu'ils avaient bâtie eux-mêmes dans les montagnes bleues. Elle était fortifiée sans règle, et dépourvue d'artillerie. Elle fut bientôt réduite. Les autres entreprises n'eurent que des succès, balancés par des pertes. Les noirs se jetaient sur l'épée des Européens, pour leur plonger un poignard

dans le cœur. Enfin, les réfugiés se retranchèrent dans des lieux inaccessibles, résolus de n'en plus sortir, et bien assurés d'y vaincre. Après neuf mois de combats et de courses, on renonça à l'espoir de les soumettre. Trelaunay, gouverneur de la colonie, sentit enfin que de tels hommes ne seraient jamais réduits par la force : il eut recours à des ouvertures pacifiques. On leur offrit la liberté, l'indépendance, et des terres à cultiver; on consentit qu'ils en jouissent sous des chefs choisis par eux, et ce traité, jusqu'alors inoui pour des nègres, fut accepté avec une joie réciproque. Cette république s'établit sur des bases inébranlables, parce qu'elle était composée d'hommes énergiques, sans besoins et sans vices.

Les prisonniers faits, pendant cette guerre, sur ces malheureux, furent attachés vivans à des gibets, où ils périrent lentement, consumés par le soleil ardent de la zone torride, supplice plus cuisant, plus affreux que celui du bûcher. Leurs tyrans savouraient, avec avidité, les tourmens de ces misérables, dont le seul crime était d'avoir voulu recouvrer des droits que l'avarice et l'inhumanité leur avaient ravis.

Telle est la donnée générale sur laquelle mon Drame est établi. Cet ouvrage, qui durait neuf quarts d'heure à la représentation, a été entendu trois fois sans le moindre signe d'improbation; mais avec un silence désespérant pour l'auteur. Trois fois les spectateurs ont pleuré, et fâchés

probablement d'avoir pleuré, jamais ils n'ont voulu applaudir. Je me suis exécuté loyalement, et j'ai retiré la pièce. J'observerai simplement à la partie du public, qui lit assez couramment pour lire cette Préface, *très-lisiblement imprimée*, je lui observerai, dis-je, que ce même public m'a souvent traité en enfant gâté, quand je l'avais bien moins mérité. O mes chers contemporains! que nous sommes bêtes en masse! Quelques journalistes m'ont fait l'honneur de dire du mal de cet ouvrage. L'un d'eux (1), jadis censeur royal (et tout le monde sait que l'approbation d'un censeur royal équivalait à-peu-près à un brevet de sottise), ce censeur royal, donc, a bien voulu me faire sur mon style les reproches les plus amers, à moi qui ne lui ai jamais rien reproché, pas même son entrée à l'Académie Française.

---

(1) M. Suard.

LE SOLITAIRE ET LE BRIGAND,

FABLE.

Un homme, depuis son enfance,
Habitait parmi des brigands.
L'habitude, l'insouciance,
La trop facile jouissance,
Ce qui séduit dans tous les temps
De jeunes et de vieux enfans,
L'avaient perdu dès sa naissance.
Il connaissait bien la vertu,
Car enfin chacun à la sienne,
Et chacun, de Pékin à Vienne,
De son costume est revêtu:
J'entends cette vertu commode,
Par conséquent toujours de mode
Pour nous faibles individus;
Les mots sont encore entendus.
Sortant un soir de son repaire
Pour jouir du déclin du jour,
Mon brigand trouve un solitaire,
Et fond sur lui comme un vautour.
« Mon ami, dit le philosophe,
« Pourquoi veux-tu me dépouiller?
« Taillés tous deux en même étoffe,
« Comme moi tu peux travailler,
« Et récolter café, cannelle...
« Tu me frappes! honte éternelle!
« La justice.... — Me fait bâiller,

Lui répond l'homme à l'habitude;
Ton discours n'est plus de saison.
Besoin fait taire la raison;
Jouir est mon unique étude,
Mon bonheur, paresse et plaisir.
Sur le cri de ma conscience
Je m'efforce de m'étourdir.
Cèdant à mon impatience
Sans même déplorer ton sort,
Obéis, je suis le plus fort.

A la fois cruels et sensibles,
Vous, à qui mon Nègre déplaît,
Il vous trouverait moins terribles
Sans la vérité du portrait.
Faits pour l'erreur et la folie,
Jouissons, chers contemporains;
Mais pardonnons à qui s'oublie
Jusqu'à vouloir nous rendre humains.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BEAUVAL PÈRE, riche colon de Saint-Domingue.	AMIEL.
BEAUVAL FILS.	VALIENNE.
TÉLÉMAQUE, nègre esclave.	VILLENEUVE.
SCIPION, idem.	.....
MATHIEU, économe de l'habitation Beauval.	PÉLISSIER.
BARTHÉLEMI, courtier.	ROSEVAL.
ZAMÉ, négresse esclave.	.....
Nègres, Négresses, Soldats.	

La Scène est à Saint-Domingue, près du Cap.

Représenté sur le Théâtre de la Cité, le 14 brumaire de l'an IV.

LE BLANC ET LE NOIR,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le fond du théâtre représente des rochers. Depuis la coulisse de gauche jusqu'au milieu du théâtre, des nègres et négresses travaillent dans les roches. Le commandeur est derrière eux, le fouet à la main. L'économe va et vient, et examine ce qui se passe. Au bas des rochers, dans la partie droite du théâtre, sont les cases des nègres, ombragées de quelques arbustes du pays. A la gauche, est la case du colon.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉMAQUE, BEAUVAL FILS.

(Au lever du rideau, ils sont assis sous des palmiers, près l'avant-scène, et se parlent affectueusement.)

BEAUVAL FILS.

Le beau jour, mon cher Télémaque!

TÉLÉMAQUE.

Ils le sont tous pour les êtres fortunés.

BEAUVAL FILS.

Ces palmiers nous garantissent de la chaleur.

TÉLÉMAQUE.

Nous seuls jouissons de leur ombrage.

BEAUVAL FILS.

Regarde, mon ami, quel magnifique tableau nous offre la nature.

TÉLÉMAQUE.

Monte sur ces rochers, tu y verras la nature souffrante.

BEAUVAL FILS.

De tristes idées t'affligent sans relâche.

TÉLÉMAQUE.

Je suis homme, et je m'attendris sur les maux de mes semblables.

BEAUVAL FILS.

Hé! que suis-je donc?

TÉLÉMAQUE.

Un ami de l'humanité, que tes préjugés ont égaré quelquefois; mais dont l'active compassion a souvent séché les larmes du malheureux Africain.

BEAUVAL FILS.

Je n'ai pas fait tout le bien que j'aurais voulu faire. Je dépends d'un père, dont les principes ne sont pas les miens. Mais, dans quelques années, peut-être, je vous consolerai des peines que vous aurez endurées; je serai avare de votre sang, économe de vos sueurs, et la mère inquiète et sensible n'arrosera plus de ses pleurs le berceau de son enfant.

Attendons avec patience des jours que vous pouvez désirer, et que mes vœux ne doivent point prévenir. L'infortune ne t'atteindra plus mon cher Télémaque : ma tendre amitié veille sur toi. Tu es heureux enfin...

TÉLÉMAQUE.

Autant que peut l'être un esclave.

BEAUVAL FILS.

Rappelle-toi le passé, tu jouiras du présent. Un travail continuel et forcé, un soleil brûlant qui séchait ton sang dans tes veines, des nuits trop courtes pour reposer tes membres exténués, une loge étroite et malsaine, des alimens grossiers et insuffisans, un fouet toujours levé, et, pour prix de tes efforts, une vieillesse prématurée et malheureuse, tel fut ton sort pendant cinq ans; telle était la triste et inévitable perspective que t'offrit long-temps ta mauvaise fortune. Aujourd'hui.....

TÉLÉMAQUE.

Aujourd'hui je suis encore un être dégradé, quoique mon ame, grande et fière, soit enfin indépendante. Je méconnus long-temps son activité et son énergie. Rangé parmi les animaux domestiques, j'avais contracté leur soumission aveugle, leur stupide bassesse; je végétais, je languissais, accablé du fardeau de la vie. Un châtiment, injuste et cruel, réveilla cette ame assoupie; un trait de lumière m'éclaira sur mes droits méconnus et violés : je cédai au besoin de venger mon sang, qui venait de couler sous un fouet impitoyable; je me précipitai sur un barbare, je le renversai, je

le saisis à la gorge, et j'allais l'étouffer. Tu parus; tu arrachas le monstre de mes mains, et, frappé de mon courage, étonné des idées fortes qui se heurtaient dans ma tête exaltée, de ces pensées nerveuses, communes à tous les hommes, mais qui s'effacent enfin dans l'esclavage et le malheur, tu t'intéressas à mon sort, et tu parvins à l'adoucir. Tu ne dédaignas pas un infortuné, que la nature a fait ton frère, et que les préjugés et la force destinaient à n'être que l'instrument de la cupidité. Tu m'appris à parler, à penser; tu fis de moi un homme, et tu t'es acquis un ami. Chaque jour ajouta à tes bienfaits. (*Montrant les nègres.*) Tu m'as séparé de ce malheureux troupeau; tu as obtenu de ton père qu'il m'attachât à l'intérieur de sa maison. Un travail modéré, une nourriture abondante, un logement agréable et commode, voilà ce que je te dois. Peut-être un jour te prouverai-je ma reconnaissance; je ne t'en parlerai jamais. Ta récompense est dans ton cœur; que ton cœur en jouisse. Le mien t'aime et te bénit en silence.

BEAUVAL FILS.

Non, ne me parle pas de reconnaissance. J'ai fait ce que j'ai dû, ce que j'ai pu...

TÉLÉMAQUE.

C'est la première fois que je te rappelle tes bienfaits; mon ami, ce sera la dernière. Celui qui exige un prix de ses services n'aime pas les hommes, il ne connaît que l'orgueil. Ton sort est de cultiver la vertu, de l'aimer, de la rendre aimable : remplis ta destinée, et laisse aux blancs leur avarice, leurs crimes...

BEAUVAL FILS.

Et leurs remords.

TÉLÉMAQUE.

Celui qui connaît le remords n'est pas loin de redevenir vertueux. Les blancs en sont incapables.

BEAUVAL FILS.

Plaignons-les, ne les haïssons pas.

TÉLÉMAQUE.

Je plains le faible, je hais le crime, je le poursuis dans mes bourreaux.

BEAUVAL FILS.

Tirons le rideau sur les malheurs, sans cesse renaissans, dont nous accablons votre déplorable espèce. Sois modéré dans ta conduite, borné dans tes désirs, heureux de tes jouissances actuelles, plus heureux encore par l'espoir d'un autre avenir. Livre-toi aux impressions de l'amitié : elle effacera le souvenir de tes peines passées ; elle adoucira les désagrémens de ta condition présente. Si tu es raisonnable, que peux-tu vouloir de plus ?

TÉLÉMAQUE.

La liberté.

BEAUVAL FILS.

Je ne puis te la rendre encore.

TÉLÉMAQUE.

Puis-je ne pas la désirer ?

BEAUVAL FILS.

Tu peux au moins l'attendre avec patience : ton esclavage est supportable.

TÉLÉMAQUE.

Tu n'as adouci que le mien. Mon cœur brûle sur ces rochers, où les feux du midi dévorent ce que j'aime.

BEAUVAL FILS.

Tu aimes, mon ami? et tu me l'as caché!

TÉLÉMAQUE.

J'ai craint de t'affliger, en te confiant ce nouveau genre de peines.

BEAUVAL FILS.

Si je ne peux les calmer, je les partagerai. Parle, malheureux.

TÉLÉMAQUE.

Vois, sur la cime de ce rocher, cette infortunée couverte d'un lambeau de toile, qui ne peut la garantir ni de la chaleur du jour, ni de la fraîcheur des nuits. Regarde-la s'appuyer sur une bêche, que ses bras ne peuvent plus soulever. Vois ce féroce commandeur qui la menace, et qui exige d'elle des efforts impossibles. Ses regards se tournent vers nous; ses soupirs m'appellent, et semblent t'implorer..... Terre qu'on n'a rendue fertile qu'à force de forfaits, terre odieuse, qui tous les ans reçois dans tes entrailles des milliers d'Africains, et qui leur fais acheter la mort par les tourmens et le désespoir, qui tuent trop lentement et trop tard, ne vengera-t-on jamais les victimes, dont les cadavres épars servent à te féconder? Les blancs, ces ennemis de la nature, n'apprendront-ils pas à frémir, en voyant cette terre humectée du sang

et des sueurs de mes compatriotes?... Européens, c'est à ce prix que vous mangez du sucre.

BEAUVAL FILS.

Calme-toi, mon ami, calme-toi.

TÉLÉMAQUE.

Et pas une goutte d'eau pour rafraîchir ses lèvres desséchées! Zamé! Zamé!... Le bon Scipion lui en présente... Que le ciel te bénisse, infortuné, que le sentiment de tes maux n'empêche pas de compatir à ceux de tes semblables.

BEAUVAL FILS.

Cesse de te livrer à des transports inutiles, et peut-être dangereux. Ne déplorons pas les malheurs de Zamé : cherchons-en le remède. Dis-moi, que puis-je faire pour elle?

TÉLÉMAQUE.

Tu me le demandes? Ne vois-tu que moi dans la nature? suis-je le seul à qui tu doives des secours?

BEAUVAL FILS.

Il n'y avait qu'une place à donner dans la maison : je te l'ai fait obtenir.

TÉLÉMAQUE, tristement.

C'est vrai; il n'y en avait qu'une.

BEAUVAL FILS.

Une femme ne pouvait convenir...

TÉLÉMAQUE.

Et c'est ce qui m'afflige.

BEAUVAL FILS.

Quel autre moyen.....

TÉLÉMAQUE.

Mon ami, tu es riche.

BEAUVAL FILS.

Je le serai un jour.

TÉLÉMAQUE.

Et maintenant tu ne peux rien?

BEAUVAL FILS.

Je n'ai pas un ami dans toute la colonie. Je suis, dit-on, le protecteur des noirs, le censeur perpétuel des blancs. Ils me négligent, ils m'évitent, il me haïssent sans doute.

TÉLÉMAQUE.

La haine des méchans est un hommage à l'homme de bien.

BEAUVAL FILS.

Mais, l'homme de bien n'en peut tirer aucun avantage. Espère cependant. Mon père me fait une pension que, jusqu'à présent, j'ai employée à des superfluités. J'en ferai un plus digne usage. J'en serai économe; je m'interdirai tous les plaisirs, pour n'en connaître qu'un, celui de te servir. Dès ce moment cet or est sacré. Il paiera la liberté de Zamé, et, une fois au moins, ce métal m'aura servi à consoler l'humanité souffrante.

TÉLÉMAQUE, après avoir embrassé son ami.

On peut supporter ses maux quand on en prévoit

le terme. Il est encore éloigné : que l'espérance, par une douce illusion, le rapproche et me soutienne.

(Il entre dans la grande case.)

SCÈNE II.

BEAUVAL FILS, seul.

Ils ont reçu comme nous un cœur de la nature, et ce cœur, flétri par la crainte, n'attend qu'une main bienfaisante qui daigne le ranimer. Toujours prêt à se livrer à la sensibilité, à l'amitié, à la reconnaissance, le bon Télémaque prouve aux détracteurs des noirs que les vertus sont de tous les climats et de toutes les couleurs.

SCÈNE III.

BEAUVAL FILS, MATHIEU.

MATHIEU, s'essuyant le visage.

Il faut que ce terrain soit préparé aujourd'hui. Il y a beaucoup à faire ; mais quelque peu de sueur encore, et demain cette partie sera plantée. Bon jour, M. Beauval.

BEAUVAL FILS, sèchement.

Bon jour, monsieur.

MATHIEU, descendant les rochers.

Il fait horriblement chaud aujourd'hui.

BEAUVAL FILS.

Vous vous plaignez, vous, qui n'avez que des ordres à donner! Que peuvent dire ceux qui les exécutent?

MATHIEU.

Ce sont des noirs.

BEAUVAL FILS.

Ce sont des hommes.

MATHIEU.

Oh! nous allons recommencer nos éternelles disputes. Je vous l'ai dit, monsieur, je ne suis pas philosophe.

BEAUVAL FILS.

Hé, monsieur! jamais je ne vous ai soupçonné de l'être.

MATHIEU.

Savoir planter à propos, récolter dans le bon temps, vendre cher, acheter bon marché : voilà ma philosophie à moi, et c'est la véritable, puisqu'elle mène à la fortune. Je ne crois pas que la vôtre ait jamais enrichi personne : aussi, ne fais-je pas grand cas de ces principes nouveaux, qu'à la vérité je n'entends pas trop.

BEAUVAL FILS.

Je le crois.

MATHIEU.

Je ne pense jamais, moi, cela fatigue; et, pour tirer du temps un parti plus avantageux, pour éviter des distractions, ennuyeuses à la longue pour un propriétaire, j'ai défendu aux nègres de penser.

BEAUVAL FILS.

Ah! vous ne voulez pas qu'un nègre pense!

MATHIEU.

Non. Je veux qu'il travaille.

BEAUVAL FILS.

Et qu'il n'ait pas une idée à lui?

MATHIEU.

Je trouve qu'on vit fort bien sans idées.

BEAUVAL FILS.

En effet, vous jouissez d'une santé parfaite.

MATHIEU.

Parce que j'exerce sobrement le physique, et que je ne fatigue jamais le moral. Il serait charmant, n'est-ce pas, de voir un économe divaguant à la journée au milieu de deux cents nègres, s'occupant à faire des orateurs, des savans, des penseurs?

BEAUVAL FILS.

Non, monsieur, il ne faut pas faire des savans; il faut être humain.

MATHIEU.

Humain! humain! Tenez, tout cela est admirable, doré sur tranche et relié en maroquin. Mon métier, à moi, est de faire du cacao, du café, de l'indigo, du sucre. Voilà le bon, le vrai, le solide; et cela ne pousse pas, ne mûrit pas, ne se récolte pas avec des argumens. Des bras, des bras; voilà ce qu'il me faut.

BEAUVAL FILS.

Vous en avez, et qui, de votre aveu, surpassent quelquefois votre attente.

MATHIEU.

N'importe, je me plains toujours. Si ces drôles-là me croyaient content d'eux, ils se relâcheraient bientôt. Aussi, je presse, je menace, je châtie; le travail se fait avec une activité...

BEAUVAL FILS.

Et le désespoir s'empare de ces malheureux.

MATHIEU.

Oh! ce sont leurs affaires; je ne me mêle pas de cela. J'ai calculé ce que doit rapporter un nègre, par an, par mois, par jour. Il faut, de gré ou de force, qu'il remplisse sa destination, et, quand il est usé, un autre le remplace.

BEAUVAL FILS, indigné.

Vous périrez d'une mort tragique, ou il n'y a pas de Providence.

MATHIEU, effrayé.

Que dites-vous, monsieur, que dites-vous? Serais-je menacé d'une insurrection?

BEAUVAL FILS.

Voilà bien les oppresseurs! Cruels et lâches à la fois, ils se ressemblent tous!

MATHIEU.

C'est que cela vaut la peine d'y penser, et le danger vous serait commun avec moi.

BEAUVAL FILS.

L'ami des hommes ne saurait les craindre.

MATHIEU.

C'est fort bien. Si cependant vous saviez quelque chose...

BEAUVAL FILS.

Je ne sais rien.

MATHIEU.

Parole d'honneur?

BEAUVAL FILS.

Je ne mens jamais.

MATHIEU.

Écoutez donc, je ne serais pas étonné du tout qu'il y eût quelque projet en l'air, quelque sourde machination. Ce grand vaurien de Télémaque, dont vous m'avez défait, peut-être très-à-propos, était un péroreur éternel, paresseux, gâtant les autres, tendant visiblement à la ruine de l'habitation; enfin...

BEAUVAL FILS.

Arrêtez, monsieur, et ne jugez point au hasard un homme que vous ne pouvez apprécier. Télémaque n'est plus sous votre dépendance, et loin d'avoir le droit de lui prodiguer des injures, peut-être lui devez-vous des égards.

MATHIEU.

Des égards, monsieur! des égards! Vous conviendrez que voilà des mots...

BEAUVAL FILS.

Non, monsieur, ce ne sont pas des mots. Je me flatte que vous ménagerez mon ami.

MATHIEU.

Dès que monsieur Télémaque est votre ami, il a des droits à mon respect.

BEAUVAL FILS

Point d'exagération, s'il vous plaît.

MATHIEU.

Mais, vous n'exigerez pas sans doute que ce respect s'étende jusqu'à un petit serpent, qui, j'espère, est sous ma dépendance, et à qui il a communiqué ses lumières et son venin, mademoiselle Zamé, noire comme l'ébène, spirituelle comme un démon, entêtée comme une mule, qu'on écoute comme un oracle, et que je crois très-propre à conduire une conspiration.

BEAUVAL FILS.

Hé, monsieur, calmez-vous : personne ne pense à conspirer.

MATHIEU.

Vous pouvez avoir raison. Cependant, tout à l'heure encore, elle donnait carrière à son imagination, et on applaudissait; et on s'arrêtait, et l'ouvrage n'avançait pas. Je vous ai remis tout cela en train à ma manière favorite : elle est prompte et sûre.

(Il imite le mouvement du fouet.)

BEAUVAL FILS.

Hé, quand ces malheureux respireraient un moment!

MATHIEU.

Hé, monsieur, n'ont-ils pas la nuit pour respirer ?

BEAUVAL FILS.

Il est vrai que vous la leur laissez encore.

MATHIEU.

Il le faut bien : on ne peut pas travailler au flambeau. Au reste, monsieur, vous avez vos principes, que je ne me permets pas de blâmer...

BEAUVAL FILS.

Je l'espère.

MATHIEU.

Mais, j'ai les miens, dont je ne m'écarterai point; et j'ai très-fort notifié à mademoiselle Zamé, qu'à sa première gentillesse, je lui ferais administrer cinquante coups de fouet, appliqués de main de maître.

BEAUVAL FILS, vivement.

Je vous le défends.

MATHIEU.

Quoi! monsieur...

BEAUVAL FILS.

Je vous le défends, vous dis-je.

MATHIEU.

Mais, monsieur, vos manières, vos discours sont évidemment subversifs de l'ordre, de la subordination. Vous oubliez que votre père approuve ma conduite, et que je n'ai d'ordres à prendre que de lui.

BEAUVAL FILS.

Mon indignation m'a emporté trop loin, je l'avoue.

Je me borne à vous prier de ménager Zamé, de la traiter doucement. Entendez-vous, monsieur; c'est moi qui vous en prie. Mes prières peuvent être comptées pour quelque chose.

MATHIEU.

Certainement, monsieur, certainement.

BEAUVAL FILS.

Mon suffrage peut être aussi de quelque poids à vos yeux.

MATHIEU.

J'en fais sans doute le plus grand cas.

BEAUVAL FILS.

Songez, monsieur, que je pourrais me souvenir un jour que, sans vos calculs infâmes, sans vos lâches suggestions, mon père n'eût jamais suivi que l'impulsion de son caractère, naturellement bon et humain. Vous seul l'avez quelquefois égaré; vous seul l'avez quelquefois rendu barbare. Pensez-y mûrement; il est toujours temps de se corriger et de connaître enfin la noble ambition de devenir estimable.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MATHIEU, seul.

Je ne conçois rien à la négligence de son père. Il devrait penser sérieusement à guérir cette imagination malade. Ce jeune homme n'entendra jamais rien à la culture. Ses voyages ont commencé à lui gâter l'esprit,

et maintenant il passe son temps à lire des rêveries philosophiques, qui le perdront tout-à-fait. On le verra sacrifier un jour la plus belle habitation à la philantropie, et me congédier, moi, pour avoir pris trop chaudement ses intérêts. Heureusement qu'en faisant sa fortune, je me suis aussi occupé de la mienne. Cela console de bien des choses.

SCÈNE V.

MATHIEU, BEAUVAL PÈRE, sortant de chez lui.

BEAUVAL père.

Vous rêvez, mon cher Mathieu. Quelque nouvelle spéculation vous occupe sans doute ?

MATHIEU.

Ma foi, monsieur, je pensais que le présent est souvent désagréable, et l'avenir toujours incertain.

BEAUVAL PÈRE.

Comment donc ! de la philosophie, vous qui en êtes l'ennemi déclaré ?

MATHIEU.

C'est de la philosophie que je viens de faire là ? On est donc quelquefois philosophe sans le savoir ?

BEAUVAL PÈRE.

Et alors, on doit quelqu'indulgence à ses confrères.

MATHIEU.

Pourvu cependant qu'ils ne nous barrent pas dans nos opérations.

BEAUVAL PÈRE.

Ah! c'est trop juste : la tolérance doit être réciproque.

MATHIEU.

Oui, c'est une belle chose que la tolérance; mais, si vous n'y prenez garde, vous serez au premier jour le propriétaire tolérant de deux cents machines à argumens, qui ne feront rien, et qui ne mangeront pas moins : car, tout en frondant les goûts d'autrui, un philosophe est un animal de bon appétit, et qui ne se refuse rien.

BEAUVAL PÈRE.

Que voulez-vous dire?

MATHIEU.

Que, malgré mes soins, mon zèle, ma sévérité, il ne s'en est fallu de rien qu'on ne tînt tout-à-l'heure, dans ce champ de café, une séance d'académie.

BEAUVAL PÈRE.

Ah! ah!

MATHIEU.

Oui, monsieur, on raisonne parce qu'on pense, et l'on pense parce qu'on entend discourir.

BEAUVAL PÈRE.

N'avez-vous pas ma confiance? ne vous ai-je pas donné mes pouvoirs?

MATHIEU.

Pour les opérations journalières, d'accord; mais dans les momens de crise, dans les grands événemens, qui m'embarrassent, qui m'arrêtent...

BEAUVAL PÈRE.

Hé! qui peut donc vous arrêter?

MATHIEU.

D'abord, la conduite des noirs, qui visent clairement à l'indépendance.

BEAUVAL PÈRE.

Ce n'est que cela?

MATHIEU.

Les sentimens trop connus de monsieur votre fils, qui semble se complaire à nourrir et même à autoriser un esprit d'indiscipline... Il me tracasse, il tranche, il ordonne; il parle sans cesse humanité, comme si l'on faisait jamais de bonnes affaires avec de l'humanité.

BEAUVAL PÈRE.

Une mercuriale à mon fils, un acte de rigueur envers les autres, remettront tout dans l'ordre.

MATHIEU.

Vous vous chargez de la mercuriale?

BEAUVAL PÈRE.

Soyez tranquille; je lui parlerai.

MATHIEU.

Je me charge, moi, de couper la parole au premier causeur, et d'une manière exemplaire.

BEAUVAL PÈRE.

Voilà qui est arrangé.

MATHIEU.

Mais il ne suffit pas de chapitrer votre fils: veillez

très-exactement sur lui, je vous en prie. C'est une tête exaltée, qui peut faire bien du mal en peu de temps.

BEAUVAL PÈRE.

Hé! mon ami, tous les jeunes gens n'ont-ils pas des passions et des ridicules? Mon fils s'est passionné pour la vertu? tant mieux : je n'aurai à trembler ni pour ses mœurs, ni pour sa réputation, ni pour sa fortune. L'usage du monde, le besoin du plaisir, la facilité de se satisfaire, l'amèneront insensiblement à des sentimens modérés; et à trente ans, il sera comme un autre : il jouira de la vie, et fermera les yeux sur bien des choses qui le choquent aujourd'hui.

MATHIEU.

Et à trente ans, il ignorera encore les premiers élémens des affaires.

BEAUVAL PÈRE.

Hé! qu'importe? il trouvera une fortune faite.

MATHIEU.

Pourquoi ne s'occuperait-il pas à l'augmenter encore? On dissipe, quand on n'amasse pas.

BEAUVAL PÈRE.

Tenez, mon cher ami, à notre âge on ne connaît que deux mobiles, l'ambition et l'intérêt; et ce qui est étranger à ces deux passions est considéré comme puérile ou dangereux. Convenez cependant qu'une ame, où règnent la droiture, la candeur, l'équité, qui présente à l'imagination attendrie l'empreinte touchante de la nature, répand, sur ce qui l'environne,

un charme séduisant. On semble respirer près d'elle le bonheur et la paix; on se livre, en s'éloignant, à cette douce rêverie qui naît de la persuasion. C'est ce qui m'arrive souvent, lorsque je quitte mon fils, et ces momens, où je me surprends l'homme de la nature, sont peut-être les plus délicieux de ma vie.

MATHIEU.

Oh! l'homme de la nature. C'est quelque chose de joli que l'homme de la nature! Nu comme un singe, timide comme un lièvre, mangeant froid, buvant chaud, couchant sur une branche, faisant l'amour à coups de poing à une guenon, qui répond à ses carresses en lui montrant les dents : voilà l'homme de la nature. Une case d'une propreté recherchée, des meubles élégans et commodes, une table abondante, des vins délicieux, une femme jolie et caressante, une société choisie, des esclaves prévenant le moindre désir : voilà le sort de l'homme social, et celui-ci vaut bien l'autre.

BEAUVAL PÈRE.

Comment donc, mon cher Mathieu! vous avez le talent des portraits : j'aime beaucoup votre homme social. Convenez cependant que celui que vous venez de peindre est malheureusement un peu rare.

MATHIEU.

Un sur mille, à peu près ; mais, que vous importe, puisque vous êtes du nombre des élus? Il serait dur de renoncer à de semblables avantages.

BEAUVAL PÈRE.

Aussi n'en ai-je nulle envie.

MATHIEU.

Donnez-moi donc carte blanche.

SCÈNE VI.

MATHIEU, BEAUVAL PÈRE; BEAUVAL FILS, dans le fond.

BEAUVAL PÈRE.

A la bonne heure. Faites ce que vous croirez nécessaire, en me rendant compte cependant de vos opérations.

MATHIEU.

Voilà ce qui s'appelle parler. J'attaque le mal dans sa racine; je garantis le troupeau d'une épidémie: dès aujourd'hui, enfin, je vends mademoiselle Zamé.

BEAUVAL PÈRE.

Cette négresse me paraît bien constituée; elle est dans toute sa force.

MATHIEU.

Elle n'en trouve plus pour agir, depuis que toute son énergie a passé dans sa tête.

BEAUVAL PÈRE.

Si vous la jugez dangereuse.....

MATHIEU.

Infiniment dangereuse. C'est une élève de Télémaque, le bel esprit, le meneur de l'habitation. Il sera prudent aussi d'empêcher ce drôle-là de sortir de chez vous. Je crains la contagion.

BEAUVAL PÈRE.

Mais, pour éviter l'embarras des précautions, que ne vendez-vous aussi Télémaque?

MATHIEU.

Ce serait le parti le plus sage. Décidément ce sont deux mauvais sujets; mais, votre fils s'y intéresse fortement, et il ferait un tapage...

BEAUVAL PÈRE.

Mon fils se taira devant moi.

MATHIEU.

Il ne s'agit plus que de trouver un acheteur, et ce n'est pas chose aisée : mauvaise marchandise qu'une paire de philosophes. Tout le monde sait que cela n'est bon à rien.

BEAUVAL PÈRE.

On peut faire un sacrifice.

MATHIEU.

Oui; il faudra perdre quelque chose là-dessus.

BEAUVAL fils, à part.

Oh! le détestable homme!

BEAUVAL PÈRE.

J'aperçois mon fils. Laissez-nous ensemble.

MATHIEU, à demi-voix.

Je me retire. N'oubliez pas la mercuriale.

BEAUVAL PÈRE.

Je n'oublie rien. Comptez sur moi.

MATHIEU.

Et vous, sur votre serviteur.

(Il passe devant Beauval fils, qu'il salue d'un air hypocrite. Celui-ci le regarde avec mépris.)

SCÈNE VII.

BEAUVAL PÈRE, BEAUVAL FILS.

BEAUVAL PÈRE.

Mon fils visite ses amis?

BEAUVAL FILS.

Mon père vient voir ses esclaves?

BEAUVAL PÈRE.

Mes esclaves font ma richesse.

BEAUVAL FILS.

L'amitié fait mon bonheur.

BEAUVAL PÈRE.

Mon fils est toujours exagéré.

BEAUVAL FILS.

Peut-être ne suis-je que raisonnable.

BEAUVAL PÈRE.

Hé! que suis-je donc, s'il vous plaît?

BEAUVAL FILS, avec aménité.

Vous ne croyez pas, mon père, que j'aie voulu vous manquer?

BEAUVAL PÈRE.

Non, mon fils. Je suis content de votre cœur; je voudrais l'être autant de votre tête.

BEAUVAL FILS.

Quelquefois, j'en conviens, elle m'emporte au-delà des bornes.

BEAUVAL PÈRE.

Et souvent au-delà du vrai. Mon ami, l'exagération fait toujours des ennemis, et ne remédie à rien. L'homme sage voit avec peine les travers de son siècle; mais sa raison s'y plie, et il n'affiche pas l'orgueil insensé de s'ériger en réformateur.

BEAUVAL FILS.

Quoi, mon père!....

BEAUVAL PÈRE.

Écoutez-moi, mon fils. Ma morale vous paraît faible, et même relâchée; mais, vous m'approuverez un jour. Vous sentirez enfin qu'une immense fortune ne suffit pas à notre félicité; qu'on n'est vraiment heureux que de la considération publique, de l'amitié de ceux dont nos goûts, nos besoins, nos plaisirs doivent nous rapprocher; que ce n'est pas en frondant continuellement les hommes, qu'on acquiert des droits à leur affection; qu'en s'éloignant d'eux, on les éloigne insensiblement de soi, et qu'on ne les ramène pas aisément quand on s'en est fait oublier, et peut-être haïr. Ma tendresse, toujours inquiète, toujours active, veut vous épargner des désagrémens inévitables, que votre docilité vous fera prévenir.

BEAUVAL FILS.

S'il m'était permis de répliquer...

BEAUVAL PÈRE.

Laissez-moi finir. C'est peu pour vous de traiter les hommes, en général, sans aucun ménagement; vous étendez les effets de votre misanthropie, même sur ceux qui ont ma confiance, et qui la justifient. Vos procédés, vos discours les découragent, les rebutent. Hé! quel tort ont-ils envers vous, que de s'occuper sans relâche de votre bien-être? Je veux oublier avec vous mon autorité et mes droits; je vous épargne même l'amertume que je pourrais mêler à mes reproches. Je suis un ami tendre, qui a à se plaindre de son ami, et qui veut ne parler qu'à son cœur. Ce langage est le seul qui vous convienne, vous l'entendrez, et vous saurez y répondre.

BEAUVAL FILS, avec épanchement.

Hé bien, mon père, puisque vous daignez être mon ami, puisque vous interrogez mon cœur, permettez-lui de s'épancher.

BEAUVAL PÈRE.

Vous savez avec quel plaisir je vous entends toujours, lors même que nous sommes divisés d'opinion.

BEAUVAL FILS, souriant.

Deux amis discutent librement?

BEAUVAL PÈRE, souriant.

Sans doute.

BEAUVAL FILS.

Ils peuvent s'expliquer avec chaleur, avec énergie?...

BEAUVAL PÈRE.

Sans difficulté.

BEAUVAL FILS.

Et sans crainte de se déplaire, et moins encore de s'offenser?

BEAUVAL PÈRE.

Où règne la contrainte, il n'y a pas d'amitié.

BEAUVAL FILS, avec enthousiasme jusqu'à la fin de la scène.

Le beau moment pour une ame forte et sensible! la belle, la respectable cause que celle que je vais défendre! Je m'élève contre l'oppression! Hé! qu'est-elle que l'abus de la force, et un détestable brigandage? Je hais, je condamne l'esclavage? Qu'est-il en effet, qu'un outrage à l'humanité? De quel droit un homme enchaîne-t-il un autre homme? s'il a le droit de m'attaquer, j'ai donc celui de me défendre; si je succombe sous ses efforts, j'ai du moins le droit de laver dans son sang la tache infamante dont il a flétri mon front. Mais examinons par quels moyens le Colon réduit son semblable à n'être que l'instrument de son avarice et de ses volontés. Il entretient à grands frais la guerre qui fournit les esclaves; il fait périr mille Africains, pour en amonceler cent dans un vaisseau que le défaut d'air et le désespoir changent bientôt en un cloaque infect : deux cinquièmes périssent dans la traversée, et ceux-là sont les moins malheureux; les autres, arrachés à leur patrie, à leurs parens, à leurs amis, débarquent sur une terre de proscription, où les attend un supplice, que la

mort seule peut terminer. C'est là que, sous le fouet, toujours agité, d'un conducteur féroce, on leur mesure le temps, la nourriture, et jusqu'à l'air qu'ils respirent; c'est là qu'on exige le sacrifice absolu de leurs facultés morales, qu'on intercepte la pensée, qu'un soupir est une faute, et qu'un geste est un crime. C'est là enfin que l'homme, dégoûté de son être, fuit jusqu'aux douceurs de l'amour; qu'il tremble d'être père, et que la mère, excédée de travaux, accablée de tourmens, ne présente à son enfant qu'une mamelle desséchée et des larmes stériles. O blancs, blancs! si ces images ne peuvent vous émouvoir; si votre ame ne se soulève pas contre elle-même, si vous ne sentez pas le trait déchirant du remords, puisse la foudre purger la terre de votre détestable espèce!

BEAUVAL PÈRE.

Les excès que vous venez de peindre sont heureusement très-rares. Le Colon, le plus barbare, est contenu par son propre intérêt.

BEAUVAL FILS.

Contient-il l'orgueil, la colère, la haine, l'amour dédaigné, toutes les passions que produit l'opulence, et qui le subjuguent et l'égarent? Contient-il un économe, un commandeur, à qui il a donné l'horrible droit d'exercer impunément leurs fureurs? Et pour colorer de telles atrocités, on affecte de calomnier les noirs, on les peint comme une espèce abâtardie; et cela, parce que le crime, rougissant de lui-même, veut se cacher sa propre difformité. Non, les nègres

ne naissent pas vicieux, et vous le savez bien. La nature leur a donné, comme à vous, des organes susceptibles d'intelligence, et un cœur capable d'aimer. Ils sont donc, plus que vous, bons, sensibles, vertueux, quand l'esclavage ne dégrade point leur ame, et quand la soif de la vengeance ne les rend pas féroces. Vous, qui comptez sur une éternelle impunité, qui vous livrez à une sécurité aveugle, qui méprisez un ennemi que la terreur teint enchaîné à vos pieds, craignez que l'excès même du malheur ne réveille un sentiment, qui ne s'éteint jamais. Craignez qu'un héros, un grand homme, paraissant tout-à-coup au milieu de ses compatriotes accablés, ne les relève en un instant, et n'écrase enfin l'astuce et la mollesse, par son génie et sa valeur. Le voyez-vous, invincible comme la victoire, implacable comme vous, se baigner à son tour dans des flots de sang humain, inventer des tourmens qui vous sont encore inconnus, vous disputer le prix affreux des forfaits, et être assez malheureux pour l'emporter sur vous? Prévenez ce réveil terrible : il en est temps encore. Régnez sur les noirs, mais par les bienfaits. Mon père, mon ami, mon respectable ami, vous pouvez en un moment effacer vingt années d'erreur : osez le vouloir et le faire. Vous perdrez une partie de votre fortune ; hé! qu'importe? l'homme de bien est toujours riche ; le méchant ne l'est jamais, même avec des trésors : il n'a pas la paix de l'ame, et c'est la véritable richesse.

BEAUVAL PÈRE.

J'aime au moins à ne pas me reconnaître dans les

tableaux déchirans que vous m'avez mis sous les yeux. Je ne crois pas avoir à rougir devant mon fils.

BEAUVAL FILS, avec une timidité respectueuse.

Ah! mon père, mon digne et faible père! qu'a fait ce malheureux qu'on va vendre, que d'employer ses momens de repos à cultiver l'esprit d'une fille qu'il aime tendrement? Qu'a-t-elle fait elle-même que d'avoir répondu à ses soins? Hélas! ces infortunés oublient quelquefois ensemble et leur état et leurs maux. L'amour, par un prestige enchanteur, les soutient et les console. Par lui, le sourire du bonheur vient errer un moment sur leurs lèvres timides. Seuls dans la nature, ils ne voient qu'eux, et n'offensent personne. Et on va les séparer, et vous y avez consenti!.... Refuserez-vous du moins à mes prières de révoquer l'ordre que vous avez donné? ce que je vous ai dit est-il perdu pour l'humanité et pour votre cœur?

BEAUVAL PÈRE.

Je verrai, mon fils, je réfléchirai, et quelque parti que je prenne, croyez que je ne consulterai que la prudence et vos vrais intérêts. J'exige d'abord que vous vous répandiez dans le monde. La solitude où vous vivez, ne vous convient pas : elle nourrit des idées noires, qu'il est bon de dissiper. Nous sommes aux portes du Cap. Vous irez tous les jours à la ville; vous y fréquenterez des jeunes gens de votre âge, qui vous aimeront, qui vous rechercheront bientôt, si vous prenez la peine d'être aimable, et de contenir un caractère trop bouillant. Livrez-vous à la société, goûtez

des plaisirs qui ne coûteront rien à votre délicatesse, et qui, je crois, vous sont absolument nécessaires.

BEAUVAL FILS.

Hé! que verrai-je au Cap, qui ne blesse mes yeux, qui ne révolte mes sens, qui ne confirme des sentimens, malheureusement trop fondés?

BEAUVAL PÈRE.

Vous m'avez entendu, mon fils. Je vous ai dit que je le veux. Je reconnaîtrai votre soumission, en vous donnant les moyens de paraître convenablement. Voilà soixante portugaises; ne les ménagez pas: je fournirai à vos besoins.

BEAUVAL FILS, plein de joie, et prenant la bourse.

J'irai au Cap, mon père, j'irai aujourd'hui même... Soixante portugaises! quelle fortune! quel usage j'en saurai faire!

BEAUVAL PÈRE.

Je ne vous en demanderai pas de compte: je vous connais, cela me suffit. Mon ami, la jeunesse supporte difficilement la contradiction et les conseils. (*Lui prenant la main.*) Mais, si jamais tu es père, si tu as à guider la fougueuse inexpérience d'un fils, tu te rappelleras, tu apprécieras un ami solide, qui t'a consacré sa vie, et qui n'existe que de l'espoir d'assurer ta félicité.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE VIII.

BEAUVAL FILS, seul.

O Télémaque! ô Zamé! êtres intéressans, qu'on se dispose à accabler, et qu'on veut que j'oublie dans des plaisirs insignifians et frivoles; vous, dont l'affection est ma suprême jouissance, quelle délicieuse surprise mon cœur vous prépare aujourd'hui! Je cours, je vole au Cap, pour y trouver un agent discret qui vienne payer votre liberté. Je vous mettrai dans les bras l'un de l'autre, et je vous dirai : Soyez heureux, et connaissez votre ami.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUVAL FILS, seul, avec une gaieté franche.

TOUT réussira au gré de mes desirs. Un homme adroit et sûr marche sur mes pas. Ses instructions sont précises; il ignore mon nom, le vrai motif de sa démarche, et mon secret me restera. Je le cacherai même à Télémaque et à Zamé, jusqu'à ce qu'ils s'éloignent de cette habitation. Leur joie, leur reconnaissance me trahiraient sans doute, et mon père blâmerait l'emploi que je fais de ses fonds : qu'il l'ignore à jamais. Encouragé par mon premier succès, je ferai de fréquentes promenades au Cap. Bientôt j'aurai dissipé mon argent; on m'en offrira, j'accepterai; je serai utile à d'autres infortunés encore, et, quand cette ressource sera tout-à-fait épuisée, je me renfermerai de nouveau entre Raynal, et Jean-Jacques, ces amis de la vertu, ces bienfaiteurs du monde.

SCÈNE II.

MATHIEU, SORTANT DE LA GRANDE CASE, BEAUVAL FILS.

MATHIEU.

Déja de retour, M. Beauval!

BEAUVAL FILS, conservant sa gaieté.

Je suis expéditif, M. Mathieu.

MATHIEU.

Vos parties de plaisir sont courtes.

BEAUVAL FILS.

Elles n'en sont pas moins piquantes.

MATHIEU.

Vraiment, vous vous êtes amusé?

BEAUVAL FILS.

Amusé, dites-vous? vous ne concevez pas le plaisir que j'éprouve. Il est inexprimable, pénétrant, enchanteur.

MATHIEU.

J'ai connu cela. C'est l'effet naturel d'une première jouissance.

BEAUVAL FILS.

Je ne m'en tiendrai pas à celle-là, je me le promets bien.

MATHIEU.

Et vous aurez raison, M. Beauval. Le plaisir vous rend enjoué, affable.....

BEAUVAL FILS.

Même avec vous, M. Mathieu.

MATHIEU.

Oui, vous me gâtez aujourd'hui. (*Cherchant à le pénétrer.*) La charmante ville, que le Cap!

BEAUVAL FILS.

On y trouve tout à la minute.

MATHIEU.

Mais qui y avez-vous donc trouvé qui vous ait fait jouir d'une façon si vive, si enchanteresse?

BEAUVAL FILS.

Oh! malgré ma bonne humeur, je ne me sens pas disposé à vous faire de confidences. Je suis discret sur mes plaisirs.

MATHIEU.

C'est vous priver d'une double jouissance.

BEAUVAL FILS.

C'est plutôt vous en ôter une.

MATHIEU.

J'en conviens; je suis naturellement curieux.

BEAUVAL FILS.

Et, avec votre expérience, vous ne devinez pas?

MATHIEU.

Non. Mais, quoique vous en disiez, un jeune homme a toujours besoin d'un confident, et vous allez me mettre sur la voie.

BEAUVAL FILS.

J'irai plus loin. Je vous conterai cela... dans quelques mois. Vous ne vous attendez pas à ce que je vous dirai. Je suis original; je ne fais rien comme le commun des hommes. Vous trouverez mon petit voyage piquant, mais très-piquant, je vous en réponds. Je vous conterai cela, je vous conterai cela.

(Il sort par le côté des cases des nègres.)

SCÈNE III.

MATHIEU, seul.

Il se moque de moi, un peu plus gaiement que de coutume : voilà tout le changement que j'aperçois en lui. Jamais ce jeune homme-là ne reviendra sur mon compte. Ma foi, je l'abandonne à son originalité. Qu'ai-je besoin de m'exposer à ses caprices, à ses mauvaises plaisanteries? Je mènerai mes noirs. Ceux-là, du moins, ne me contredisent jamais, et je n'ai pas de ménagemens à garder avec eux.

SCÈNE IV.

MATHIEU, TÉLÉMAQUE, SORTANT DE LA GRANDE CASE, ET PORTANT UN PANIER.

MATHIEU.

Voilà le protégé. Autre original plus insupportable encore. D'où viens-tu?

TÉLÉMAQUE.

De la grande case.

MATHIEU.

Où vas-tu ?

TÉLÉMAQUE.

A mes affaires.

MATHIEU (1).

Que portes-tu ?

TÉLÉMAQUE.

Ma ration de la journée.

MATHIEU.

Que tu vas partager avec ta Zamé ?

TÉLÉMAQUE.

C'est mon intention.

MATHIEU.

Et bientôt tu déroberas ton maître pour fournir à ses besoins.

TÉLÉMAQUE.

Vous m'outragez, monsieur, et vous savez que je ne peux vous répondre.

MATHIEU.

Laissez-là vos grands mots, raisonneur assommant... Comment travailleras-tu, si tu ne manges pas, et il faut que tu travailles, peut-être. Tout cela finira,

---

(1) Pendant cette scène et le monologue suivant, les nègres descendent les rochers, vont à leurs cases, en sortent avec leur nourriture, et mangent assis à leur porte.

tout cela finira. On prendra des mesures promptes contre la paresse, la séduction, l'indiscipline. (*Télémaque va poser son panier au pied du tertre où il était assis au premier acte.*) Le drôle ne m'écoute seulement pas. Oh! je t'apprendrai à manquer de déférence pour un homme comme moi. Un noir, un misérable! Cent coups de fouet, cent coups de fouet à la première occasion.

(Il sort par le côté de la grande case.)

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, seul.

Les promesses de Beauval, sont toujours présentes à mon esprit. L'image de Zamé, libre et heureuse, suspend le sentiment de mes peines. Peut-être ma liberté me sera-t-elle aussi rendue. Beauval ne laissera pas son ouvrage imparfait... Que dis-je? avec d'aussi faibles moyens, il lui faudra des années, et que d'événemens peuvent l'arrêter dans ses projets! Peut-être au moins ramènera-t-il son père à des sentimens humains... Malheureux! ton cœur t'abuse; ton imagination te présente des chimères, qu'elle embellit du charme de la vérité... Éloignons ces tristes idées; portons plutôt à Zamé des consolations que je rejette quelquefois, mais que son ame simple et naïve saisira avec avidité. C'est la tromper peut-être; mais c'est doubler ses forces, ranimer son courage, et soutenir sa patience.

SCÈNE VI.

TÉLÉMAQUE, ZAMÉ.

ZAMÉ, accourant à Télémaque.

Tu m'attendais, bon ami.

TÉLÉMAQUE.

J'accusais la lenteur du temps : il s'arrête quand tu es là haut.

(Il montre les rochers.)

ZAMÉ.

Il vole quand je suis ici.

TÉLÉMAQUE.

Oh ! oui. L'heure qui commence s'écoulera avec rapidité.

ZAMÉ, le consolant.

Bon ami, celles qui la suivront s'écouleront encore...

TÉLÉMAQUE.

Dans les plus durs travaux.

ZAMÉ.

Ils me ramèneront dans tes bras.

TÉLÉMAQUE.

L'intervalle est bien court !

ZAMÉ.

Oui, mais il est bien doux !

TÉLÉMAQUE.

O ma Zamé ! quand tu me quittes, je te suis des

yeux ; tu me souris, et je soupire ; tu prends ta bêche, et chaque coup retentit là (*montrant son cœur*).

ZAMÉ.

Je pense, en la soulevant, au bonheur que j'ai goûté près de toi, à celui dont je jouirai encore, et je ne suis pas tout-à-fait malheureuse. Viens, bon ami, approche-toi ; viens essuyer la poussière de mon front, me rafraîchir de ton haleine, me rendre des forces nouvelles en me pressant contre ton sein (1). (*Télémaque la serre dans ses bras.*) Que je suis bien ainsi! tu dois t'en souvenir : voilà comme nous étions sur les bords du Niger, sous ce palmier heureux, où tu me donnas ton cœur, où tu reçus le mien.

TÉLÉMAQUE.

Les temps sont bien changés!

ZAMÉ.

Nous seuls sommes toujours les mêmes.

TÉLÉMAQUE.

Nous seuls ne changerons jamais.

ZAMÉ.

Oh! jamais, jamais. Bords du Niger, témoins de nos premiers amours, notre bonheur, s'est écoulé avec tes ondes. Sans prêtres, sans autels et sans maîtres, sans lois que celles de la nature, sans guide que notre innocence, tu me dis : Zamé, aime-moi, et je t'aimai.

---

(1) Ils vont s'asseoir sur la terre.

Déja nous éprouvions cette délicieuse ivresse, qu'on ne doit sentir qu'une fois, mais qui est éternelle pour les cœurs purs et constans... Tout-à-coup des méchans nous environnent, nous saisissent, nous traînent sur un vaisseau, et nous livrent aux blancs. Éperdue et tremblante, j'invoquais la mort; mes yeux rencontrèrent les tiens, et je sentis que j'aimais encore la vie. Ma voix calma ton désespoir; je te priai de vivre, et tu me le promis. Nous confondîmes nos larmes, et on leur permit de couler. Quelles étaient amères et douces, ces larmes, les premières que nous ayons versées!

TÉLÉMAQUE.

Effaçons le passé de notre mémoire : ces souvenirs séduisans et cruels rendent le présent insupportable.

ZAMÉ

Puis-je oublier les courts instans où j'ai joui de moi-même? Puis-je ne pas me complaire à en rappeler les délices?

TÉLÉMAQUE.

Ne m'en parle jamais : je t'en ai déja prié. Maintenant ces idées me poursuivent et m'affligent.

ZAMÉ, d'un ton caressant.

Bon ami, je n'ai pas voulu t'affliger. Embrasse-moi, et pardonne.

TÉLÉMAQUE, l'embrassant et s'arrachant de ses bras.

Nous nous attendrissons : craignons notre faiblesse.

ZAMÉ.

Est-elle tant à craindre?

TÉLÉMAQUE.

Tu n'en as pas prévu les suites.

ZAMÉ.

Je ne sais rien prévoir, moi; je ne sais qu'aimer.

TÉLÉMAQUE.

Hé! que fais-je donc, moi, qui ne respire, qui ne pense que toi, qui te cherche le jour, qui t'appelle la nuit, qui ne saurais toucher ta main, ton vêtement sans palpiter de plaisir, mais qui suis homme, courageux et décidé? Ivre d'amour, inébranlable dans mes résolutions, brûlant de desirs, constant à les surmonter, frémissant de la seule pensée de te rendre mère, et m'arrachant de tes bras, pour prévenir ma défaite : voilà les combats qu'il me faut livrer sans cesse à la nature et à Zamé. Tremble de devenir la plus forte, tu empoisonnerais mes jours et les tiens.

ZAMÉ.

Bon ami, tu m'affliges à ton tour.

TÉLÉMAQUE.

Je vais te consoler. Beauval, ce jeune homme, si aimant, si humain, qui a formé mon esprit, qui a mûri ma raison, ne met plus de bornes à ses bienfaits. Il ne s'occupe que de nous; il veut que tu sois libre, et, dans un an, l'argent que lui donne son père te rendra à toi-même.

ZAMÉ.

Et toi, bon ami?

TÉLÉMAQUE.

Je souffrirai bien moins quand tu seras heureuse.

ZAMÉ.

Puis-je l'être que de ton bonheur?

TÉLÉMAQUE.

Tu pourras au moins le préparer. Ta liberté te donnera le choix des moyens.

ZAMÉ.

Je n'en connais que deux, l'économie et le travail. Avec quelle ardeur je travaillerai pour toi! Avec quel plaisir je serrerai mes épargnes! Avec quel intérêt je verrai croître mon petit trésor! Mais avec quel délire j'accourrai te dire enfin : Tu es libre à ton tour, je n'ai donné qu'un peu d'or à ton maître, et j'en reçois bon ami.

TÉLÉMAQUE.

Alors, me précipitant dans tes bras, je te répondrai : Je te dois tout, et j'aime à te tout devoir. L'heure est venue où ton amant peut être ton époux. Allons prononcer le serment de nous aimer toute la vie, et quand nous nous verrons renaître, quand un gage d'un hymen si desiré viendra nous le rendre plus cher, je le recevrai dans mes bras, et l'élévant vers le ciel, je m'écrierai : O mon Dieu! c'est un être libre que je te présente : laisse-le vivre pour honorer la liberté, en en faisant un digne usage..... Des pleurs, ma Zamé, des pleurs!

ZAMÉ.

Ah! laisse-les couler : celles-ci sont les larmes du plaisir.

TÉLÉMAQUE, lui présentant son panier.

Mais le temps s'écoule, et tu n'as rien pris encore. Tiens, ceci te vaudra mieux que ce que tu as préparé.

ZAMÉ.

Tu veux te priver de ta nourriture.

TÉLÉMAQUE.

Heureux celui qui donne!

ZAMÉ.

Oui, ce qu'on peut recevoir.

TÉLÉMAQUE.

Tu le dois, puisque je t'en prie.

ZAMÉ, d'un ton caressant.

Tu n'insisteras pas, puisque je le défends.

TÉLÉMAQUE.

Vois donc de quelle jouissance tu me prives.

ZAMÉ.

Pense donc quels regrets je m'épargne.

TÉLÉMAQUE.

Prends, prends aujourd'hui, et demain nous verrons.

ZAMÉ.

Demain, tu exigeras encore ce que je ne t'accorderai pas.

TÉLÉMAQUE.

Il est si doux de céder à ce qu'on aime!

ZAMÉ, avec un tendre sourire.

Quelquefois, bon ami.

TÉLÉMAQUE.

Hé bien, je garderai le nécessaire, je t'apporterai le superflu.

ZAMÉ.

Tu me tromperas.

TÉLÉMAQUE.

Je n'en ai pas besoin. Chez le blanc tout abonde; ce n'est qu'ici qu'on connaît la misère.

ZAMÉ, d'un ton caressant.

Allons, viens, viens à la porte de ma case. (*Ils vont s'asseoir à l'entrée de sa case, la première du côté de l'avant-scène.*) Tu mangeras avec moi?

TÉLÉMAQUE.

Je te regarderai.

ZAMÉ.

Ce n'est pas la même chose.

TÉLÉMAQUE.

Oh! non, c'est bien meilleur.

SCÈNE VII.

TÉLÉMAQUE, ZAMÉ, MATHIEU, BARTHÉLEMI.

ZAMÉ.

Prends, bon ami, mange. Je me suis rendue; rends-

toi à ton tour. (*Télémaque mange avec elle.*) Tu préfères ce que j'ai touché, et j'aime à retrouver sur ce vase l'endroit où tu as porté tes lèvres. (*Elle boit.*) Tiens, nous sommes encore sur les bords du Niger. Il nous manque un troisième.

TÉLÉMAQUE.

Que l'amour le remplace.

ZAMÉ.

Celui-là ne nous quitte jamais.

TÉLÉMAQUE.

Ne parlons plus de cela; nous en sommes convenus.

ZAMÉ.

J'y penserai du moins. Tu le veux bien, bon ami?

TÉLÉMAQUE.

Cruelle fille que tu es!

(Ils mangent.)

BARTHÉLEMI, descendant de la scène, et regardant autour de lui.

Tout ce que je vois est étonnant, en vérité. (*A part.*) Télémaque et Zamé; ne nous brouillons pas avec les noms. (*A Mathieu.*) Une répartition de bras, un ordre de travail, un air d'opulence... C'est magnifique, en vérité!

MATHIEU.

Tout cela se fait à force d'activité, de soins...

BARTHÉLEMI.

Et d'intelligence, M. Mathieu. Vous êtes trop modeste.

MATHIEU.

Ma foi, je conviens qu'il en faut, sur-tout à présent.

BARTHÉLEMI.

A présent, rien ne va : le commerce est en stagnation. Pour éloigner d'affligeantes réflexions, je vais, je viens, je me promène. Quand je me fâcherais.....

MATHIEU.

Il n'en serait ni plus ni moins.

BARTHÉLEMI.

C'est ce que je me dis.

MATHIEU, à part.

Si je pouvais l'empêtrer de mes deux noirs.

BARTHÉLEMI, à part.

On ne m'a remis que soixante portugaises, et j'ai affaire à un drôle aussi fin que moi.

MATHIEU, à part.

Comment l'amener à mon but?

BARTHÉLEMI, à part.

Il faut prendre cela de loin.

MATHIEU.

Plaît-il?

BARTHÉLEMI.

Vous dites que.....

MATHIEU.

Je disais qu'un homme à talent tire toujours parti des plus dures circonstances, et je parierais qu'en

vous promenant, vous faites, par-ci, par-là, quelques bonnes affaires.

BARTHÉLEMI.

Des misères, M. Mathieu, des misères. Autrefois, il me passait par les mains deux à trois cents nègres par an : aujourd'hui, on tremble d'acheter.

MATHIEU.

Il y aurait cependant un grand coup à faire, et si j'étais en fonds....

BARTHÉLEMI.

Comment cela, M. Mathieu?

MATHIEU.

On assure que la traite est positivement abolie.

BARTHÉLEMI.

Diable!

MATHIEU.

Et l'importation des noirs une fois arrêtée, cette marchandise-là montera à un prix fou.

BARTHÉLEMI.

Croyez-vous cela, M. Mathieu?

MATHIEU.

Comment, si je le crois! vous ne sentez pas la beauté, la solidité de la spéculation? Cent pour cent de bénéfice.

BARTHÉLEMI.

Oui, cet aperçu a quelque chose d'attrayant; mais il court un bruit qui dérange un peu votre spéculation.

MATHIEU.

Quel est-il, papa Barthélemi?

BARTHÉLEMI.

On assure que les gens de couleur obtiennent là-bas l'abolition de l'esclavage.

MATHIEU.

En vérité!

BARTHÉLEMI

Et ce projet une fois répandu, cette marchandise-là sera sans valeur.

MATHIEU.

Croyez-vous cela, papa Barthélemi?

BARTHÉLEMI.

Comment, si je le crois! vous ne sentez pas la certitude, l'infaillibilité d'une baisse prodigieuse? Cent pour cent de perte, M. Mathieu.

MATHIEU.

Tenez, papa Barthélemi, ne perdons pas le temps à finasser. De la franchise, de la bonne foi.

BARTHÉLEMI.

Je crois que c'est le plus court, M. Mathieu : nous ne nous duperons pas.

MATHIEU.

Non, nous nous connaissons.

BARTHÉLEMI.

Il y a long-temps que j'ai cet honneur-là, M. Mathieu. D'ailleurs, la bonne foi est l'ame du commerce.

MATHIEU.

Voilà pourquoi vous en avez tant, papa Barthélemi.

BARTHÉLEMI.

Vous me flattez, M. Mathieu.

MATHIEU.

Non; vous êtes l'homme le plus loyal de la colonie.

BARTHÉLEMI.

Après vous, M. Mathieu.

MATHIEU.

Vous n'êtes pas venu ici sans quelque dessein, convenez-en.

BARTHÉLEMI.

Je ne dis pas non, M. Mathieu. Mais, je sais ce que je dois payer un nègre, parce que je connais les chances que j'ai à courir, et on ne m'étourdit ni avec des nouvelles à la main, ni avec des complimens, M. Mathieu.

MATHIEU, à part.

Il joue serré.

BARTHÉLEMI, à part.

Tu y viendras. Nous verrons ton Télémaque et ta Zamé.

MATHIEU.

Au fait. Voulez-vous acheter?

BARTHÉLEMI.

Oui, et non.

MATHIEU.

J'entends. Si vous trouvez un bon marché...

BARTHÉLEMI.

Cela pourrait me déterminer, M. Mathieu... Avez-vous quelque chose à vendre?

MATHIEU.

Oui, et non.

BARTHÉLEMI.

Ah! fort bien. Si vous trouvez un prix avantageux.....

MATHIEU.

Je ferai comme vous. Je pourrai me déterminer.

BARTHÉLEMI.

Ce n'est pas le moyen de nous entendre.

MATHIEU.

Peut-être. Nous pourrions tous les deux faire une bonne affaire. Tenez, papa Barthélemi, je vous ai toujours aimé, et avant d'annoncer ma marchandise au Cap, je vous en offre la préférence.

BARTHÉLEMI.

C'est superbe de votre part.

MATHIEU.

Une négresse de vingt ans; grande, forte, faite comme les Grâces, et séduisante comme elles.....

BARTHÉLEMI.

Et vous vous en défaites?

MATHIEU, en confidence.

Le fils du propriétaire en est amoureux, et le père veut rompre cette intelligence.

BARTHÉLEMI.

C'est une raison assez spécieuse en apparence. Mais, il y a une petite difficulté.

MATHIEU.

Quelle est-elle? Je la lèverai, papa Barthélemi.

BARTHÉLEMI.

Je ne le crois pas, M. Mathieu. C'est que ce n'est pas une femme que je veux. Je m'en défais difficilement quand elles sont jeunes et jolies. Nos dames trouvent qu'elles conviennent trop à leurs maris.

MATHIEU, à part.

Diable! (*Haut.*) J'ai encore un jeune homme... C'est un trésor, par exemple, que celui-là.

BARTHÉLEMI.

Je le crois, M. Mathieu. Hé bien, ce trésor?

MATHIEU.

Un jeune homme de la plus belle espérance, qui a l'esprit très-cultivé, qui possède sa langue, qui connaît l'histoire, les sciences abstraites; honnête, doux, laborieux.....

BARTHÉLEMI.

Et vous vous en défaites?

MATHIEU.

Oui, parce que ce serait un meurtre d'employer un tel homme à la culture de la terre. Mais, ce sera un sujet couru par certains colons, qui, dédaignant l'usage, ne rougiraient pas de lui confier l'éducation de leurs enfans.

BARTHÉLEMI.

Et vous faites ce savant?...

MATHIEU.

Soixante-dix portugaises, et c'est donner.

BARTHÉLEMI, avec humeur.

Voilà comme vous êtes, M. Mathieu; on ne peut pas traiter avec vous.

MATHIEU.

Ma foi, M. Barthélemi, vous voulez avoir tout pour rien.

BARTHÉLEMI.

Un nègre soixante-dix portugaises?

MATHIEU.

Il y a nègre et nègre.

BARTHÉLEMI.

J'aurais pour ce prix le meilleur cuisinier de la colonie, et un bon cuisinier est bien autrement couru qu'un précepteur. Votre savant! votre savant!

MATHIEU.

Il faut voir la marchandise, M. Barthélemi, avant de se récrier sur le prix. Télémaque, ici. (*Télémaque s'approche.*) Examinez cette structure. Epaules larges, poitrine ouverte, jarret tendu, gras de jambe fourni, la force d'Hercule et la beauté d'Adonis, à la couleur près.

BARTHÉLEMI.

Tout cela est bel et bon. Mais, soixante-dix portugaises, M. Mathieu...

TÉLÉMAQUE.

Ciel! qu'entends-je!

MATHIEU.

Par considération pour vous, je pourrai rabattre quelque chose.

BARTHÉLEMI.

J'en donne soixante, et vous lâcherez la négresse par-dessus le marché.

MATHIEU.

Non pas, non.

TÉLÉMAQUE, indigné.

Quel opprobre! Ne se lasseront-ils jamais de traiter des hommes comme le plus vil bétail?

MATHIEU, bas à Télémaque.

Vas-tu me jouer ici un tour de ton métier?

BARTHÉLEMI.

Ne t'a-t-on pas acheté? Donc on peut te revendre.

TÉLÉMAQUE, à Mathieu.

Qui vous en a donné l'ordre?

MATHIEU, bas à Télémaque.

Tais-toi, ou je te ferai donner une leçon....

TÉLÉMAQUE, furieux.

Toujours la menace à la bouche, et la cruauté dans le cœur.

BARTHÉLEMI.

Oui, je vois bien que c'est un savant; mais, sa douceur me paraît équivoque, M. Mathieu. De quels yeux il me regarde!

MATHIEU, bas à Télémaque.

Tremble, si tu me fais manquer mon marché.

TÉLÉMAQUE.

Tremblez vous-même, si vous osez le consommer. Je laisse ici un vengeur.

MATHIEU.

Tu me menaces, je crois. Un nègre menacer un blanc! voici du nouveau, par exemple.

BARTHÉLEMI, à part.

Mon jeune homme le connaît mal, sans doute.

ZAMÉ.

Bon ami, tais-toi; c'est Zamé qui t'en prie.

BARTHÉLEMI, à part.

Ah! c'est elle.

ZAMÉ.

M. Mathieu, pardonnez-lui, pardonnez-lui.

MATHIEU.

Je ne pardonne jamais.

TÉLÉMAQUE, à Zamé.

Avait-il besoin de te le dire? Ne le connais-tu pas?

ZAMÉ.

M. Barthélemi, que ce soit au moins pour le même maître; ne nous séparez pas. Le bonheur d'être ensemble est le seul bien qu'on ne nous ait pas ravi. Serez-vous plus cruels que les autres? Voulez-vous que je meure de chagrin.

MATHIEU, à Zamé.

Allons, vas-tu faire aussi des phrases, toi? (*A Barthélemi.*) Finissons. Vos soixante portugaises, et emmenez-les.

BARTHÉLEMI.

Non pas, non. Il faudrait être fou pour se charger d'un pareil sujet : c'est un diable que ce nègre-là. Il y a de quoi mettre une habitation en feu. D'ailleurs, je ne suis que préposé, et je veux consulter mon commettant.

MATHIEU.

Son nom?

BARTHÉLEMI.

Je l'ignore. Je ne crois pas même l'avoir jamais vu. Mais, il doit revenir, et je ne compromettrai pas mon crédit, ma réputation; enfin, je ne tromperai pas ce jeune homme.

TÉLÉMAQUE, s'écriant.

Un jeune homme!

BARTHÉLEMI.

Il a payé noblement ma commission; je lui dirai ce que je pense. Je pourrai lui conseiller de prendre la noire; elle est jolie, et je le crois amateur : il m'en parlait avec un feu, un enthousiasme... Mais, cet enragé!...

TÉLÉMAQUE, hors de lui.

On achète Zamé, et c'est pour un jeune homme!.. Zamé au pouvoir d'un jeune homme! mon sang bouillonne.

MATHIEU.

M. Télémaque est jaloux.

TÉLÉMAQUE.

Oui, toutes les passions sont en moi des fureurs. Elles me seront funestes sans doute.....

MATHIEU, à part.

Je l'espère.

TÉLÉMAQUE.

Mais, ma chute sera terrible, et j'entraînerai mes ennemis avec moi.

BARTHÉLEMI.

Au revoir, M. Mathieu. Vous avez bien fait de me montrer votre marchandise. (*Sortant.*) Soixante portugaises d'un Télémaque! on les donnerait pour s'en débarrasser.

SCÈNE VIII.

MATHIEU, TÉLÉMAQUE, ZAMÉ.

MATHIEU.

Et ces êtres-là ont la manie de se croire quelque chose! Il semble, à les entendre, que tout soit profit avec eux : on les jette à la tête des gens, c'est comme si on ne parlait pas. Vous triomphez, maintenant que vous me restez sur les bras! Mais, je vous apprendrai ce qu'on gagne à faire de l'esprit. (*A Télémaque.*) Tu te prévaux de la faiblesse du fils : je te ferai voir ce que je puis sur le père.

TÉLÉMAQUE.

Vendre Zamé; et c'est pour un jeune homme!

(Il reste accablé.)

MATHIEU, à Zamé.

Pour toi, qui te trouves mal de la seule idée de quitter ce mauvais sujet-là, je te rendrai la vie si dure, mais si dure, que tu ne trouveras pas une seconde par mois à donner à tes amours. (*Sortant.*) Cela s'avise d'être amoureux, de pousser les beaux sentimens! c'est incroyable, en vérité. Des amours nègres! voilà quelque chose de bien intéressant.

(Il monte les rochers.)

SCÈNE IX.

TÉLÉMAQUE, ZAMÉ.

(Pendant cette scène, les noirs retournent au travail.)

TÉLÉMAQUE, hors de lui.

O mort, mort que j'ai tant de fois invoquée, ne viendras-tu jamais!

ZAMÉ, suppliante.

Bon ami! bon ami!

TÉLÉMAQUE.

Qu'on me laisse, qu'on me laisse... je ne me connais plus. La haine de ce monstre, la soif de son sang, les transports de l'amour malheureux, les fureurs d'une jalousie effrénée, tout se réunit pour aliéner ma raison.

ZAMÉ.

Bon ami, c'est Zamé qui te parle.

TÉLÉMAQUE.

Zamé! Zamé!... c'est toi qui m'as perdu. Sans ce cruel amour, je vivrais sans bonheur, mais sans craintes... Maudit soit à jamais le premier jour où je t'ai vue : il a empoisonné ma vie... Tu pleures! pardon, pardon.... Je suis un malheureux; je t'assassine à mon tour. Pardon, pardon!

ZAMÉ.

Bon ami, je ne pleure pas de tes reproches, je pleure sur l'état où je te vois.

TÉLÉMAQUE.

Ce Barthélemi, qui compte pour rien un fleuve de larmes, et qui est à genoux devant une once d'or; ce Barthélemi t'arracherait de mes bras pour te livrer à un blanc!... Bientôt, sans doute, un nouvel émissaire de ce jeune homme... Quel est-il? où t'a-t-il vue? comment ose-t-il prétendre... Ah! Beauval, Beauval, tu m'avais flatté... et tu nous abandonnes, et tu ne viens pas prendre ta part du fardeau qui m'accable.

ZAMÉ.

Tu n'as donc plus pitié de moi? tu veux donc que je meure de ta peine?

TÉLÉMAQUE.

Meurs, meurs, si tu en as le courage; ton amant est prêt à te suivre. Mais, te laisser au pouvoir d'un

blanc, dont les lâches désirs... Emporter au tombeau cette idée insupportable! non; ce serait un supplice plus affreux encore que ma déplorable existence.

ZAMÉ.

Bon ami, ne m'insulte pas. Hé! que me fait cet homme? Il n'en est qu'un pour moi dans toute la nature.

TÉLÉMAQUE.

Aveugle que tu es, ouvre les yeux. Tu peux disposer de ton cœur; le reste n'est plus à toi... Combats, privations, sacrifices qui m'avez tant coûté, seriez-vous perdus pour l'amour?... Et ce serait un blanc..... il souillerait des trésors!... Non, non; quoi qu'il en arrive, je ne résiste plus. (*Il l'entraîne vers sa case.*) Viens, viens, suis-moi. (*S'éloignant d'elle avec effroi.*) Arrête, malheureux! Hé! n'est-il pas assez d'esclaves!

ZAMÉ, tremblante.

C'est fait de moi. Tous les noirs sont retournés au travail. C'est fait de moi.

TÉLÉMAQUE, dans le plus grand désordre.

Ciel! et le dernier qui se rend au travail est toujours puni cruellement... et l'atroce Mathieu qui n'attend qu'un prétexte... Éloigne-toi, dérobe-toi à ses recherches. (*La poussant dehors.*) Je cours chercher Beauval; il t'épargnera le châtiment cruel qui t'est sans doute réservé.

(L'économe, qui observait Zamé, du haut des rochers, descend avec le commandeur, et sort du même côté que Zamé.)

SCÈNE X.

TÉLÉMAQUE, seul.

Pour la première fois, la crainte entre dans mon ame. Mon sang se glace dans mes veines... Il n'y a plus un moment à perdre, si je veux arrêter... Mais, où le trouver, et si je ne le rencontre pas... (*Parcourant le théâtre en désordre.*) Beauval! Beauval!

SCÈNE XI.

BEAUVAL PÈRE, TÉLÉMAQUE.

BEAUVAL PÈRE.

Je te cherchais. Arrête, et reconnais ton maître.

TÉLÉMAQUE, d'une voix étouffée.

Mon maître! mon maître!

BEAUVAL PÈRE, d'un ton menaçant.

Faut-il te prouver que je le suis?

TÉLÉMAQUE, sortant.

Il faut sauver Zamé.

SCÈNE XII.

BEAUVAL PÈRE, seul.

Mathieu voit juste. Il n'y a plus ici ni ordre, ni subordination, et la malheureuse facilité de mon fils

perdra tout. Imprudent jeune homme, tu veux épargner le sang, et tu ne vois pas que tu me forceras à en répandre. Je voulais leur parler, à lui et à ce malheureux, qui ne connaît plus de frein : l'un me brave sans ménagement, l'autre va venir. Si je ne peux le persuader, puissé-je au moins le contenir. Oublions un moment ma faiblesse, et déployons la rigueur d'un père justement irrité.

SCENE XIII.

BEAUVAL PÈRE, BEAUVAL FILS.

BEAUVAL PÈRE.

Approchez. Je vous ai montré tantôt l'indulgence d'un ami, et vous en abusez. Je vous ai accordé ma confiance, et vous l'avez trahie. Vous n'êtes sensible qu'à l'orgueil de soutenir et de propager des opinions nouvelles et dangereuses. Vous animez les noirs contre moi ; vous les poussez à la révolte. Déja ils m'osent méconnaître ; bientôt ils oseront davantage, et, sans l'avoir prévu, vous êtes leur complice. Vous tournez contre moi jusqu'à mes bienfaits. (*Beauval fils fait un geste.*) Prétendez-vous m'en imposer? Barthélemi vous a entrevu en sortant; il vous a reconnu, et m'a rendu mes fonds.

BEAUVAL FILS.

Je les plaçais au plus haut intérêt.

BEAUVAL PÈRE.

Je vous défends de m'interrompre.

BEAUVAL FILS.

Ne puis-je me justifier?

BEAUVAL PÈRE.

Non, vous ne le pouvez pas, et tant d'obstination commence à me lasser.

BEAUVAL FILS.

L'homme raisonnable écoute; le despote impose silence.

BEAUVAL PÈRE.

Oubliez-vous que vous parlez à votre père? L'amour de l'humanité vous apprend-il à méconnaître les droits de la nature ?

BEAUVAL FILS.

On veut quelquefois les étendre au-delà de leurs limites.

BEAUVAL PÈRE.

Oserez-vous les fixer?... Mais, je vois que vous êtes incapable de rien entendre. Vous dédaignez ma tendresse, vous méprisez mon autorité. Tremblez de m'offenser davantage, et d'attirer sur vous toute ma colère. Tremblez que je ne vous abandonne au délire de votre imagination, et qu'on ne vous reproche un jour de m'avoir sacrifié à mes esclaves. Abjurez des principes destructeurs de toute société : je le veux, je vous l'ordonne, et si vous résistez, je ne vous connais plus.

(Il rentre chez lui.)

SCÈNE XIV.

BEAUVAL FILS, seul.

Funeste amour de l'or, me raviras-tu jusqu'à la tendresse de mon père? J'en gémirais sans doute; mais, je ne peux ni me repentir, ni changer.

SCÈNE XV.

TÉLÉMAQUE, BEAUVAL FILS.

TÉLÉMAQUE, accourant.

Cours, vole, si tu veux prévenir un nouveau crime. Zamé, toute à sa peine, n'a pas entendu appeler au travail, et ton économe nous déteste. Cours, te dis-je, et reviens me rassurer.

(Beauval fils monte les rochers en courant. Télémaque tombe accablé sur le tertre.)

SCÈNE XVI.

TÉLÉMAQUE, seul.

Un voile funèbre obscurcit mon imagination. Mon ame, oppressée, affaiblie, ne peut soutenir ces assauts multipliés. L'amour fait de moi un enfant pusillanime. Je soupire, je pleure, et c'est sur Zamé... Pour la sauver, je tomberais, je crois, aux pieds de ses tyrans.

SCÈNE XVII.

TÉLÉMAQUE, ZAMÉ, soutenue par SCIPION.

ZAMÉ.

Les cruels! comme ils m'ont traitée! Mes genoux ploient... Soutiens-moi, Scipion.

SCIPION.

N'a pas chagriné toi, bonne petite Zamé.

(Il la conduit vers sa case.)

TÉLÉMAQUE, courant à Zamé.

Il est donc consommé ce lâche assassinat! Zamé! Zamé! Et tu l'as pu permettre, et tu ne tonnes pas, toi, qui, dit-on, veilles sur ton ouvrage! Ah! tu n'existes pas, puisque le coupable prospère. (*Tombant à genoux.*) Pardonne-moi, mon Dieu; j'ai osé te blasphémer... tu as permis ce dernier crime, pour les punir tous à la fois. Ta main lente, mais toujours sûre, va s'appesantir sur nos assassins. Mathieu!... Mathieu! le lâche!... le barbare!... (*Se relevant.*) O mon Dieu! je te reconnais à la sainte fureur qui s'empare de moi. Non, je ne veux plus verser de larmes inutiles; non, je ne veux plus mourir. (*A Zamé.*) Je vivrai pour laver tes blessures dans le sang de tes bourreaux, et ce sont les traces du tien qui nous conduiront à la vengeance. (*A Scipion.*) Ote-moi cet objet, je crains de m'attendrir.

(Scipion emmène Zamé dans sa case.)

SCÈNE XVIII.

TELÉMAQUE, seul.

Ce n'est plus ma maîtresse, ce n'est plus moi que je prétends venger. Je conçois un dessein plus grand, plus généreux. Le succès est difficile sans doute. Mais les obstacles m'irritent au lieu de m'abattre, et qui brave la mort est sûr de la donner.

SCÈNE XIX.

SCIPION, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE.

Scipion, puis-je compter sur toi?

SCIPION, la main sur la poitrine.

Oh! jusqu'à mouri.

TÉLÉMAQUE.

Sais-tu garder un secret, même dans les tourmens?

SCIPION.

Mo connai souffri, Zami.

TÉLÉMAQUE.

De quel œil vois-tu les blancs?

SCIPION.

Mo haï trop gnion damné race comme chi-là.

TÉLÉMAQUE.

Et l'esclavage?

SCIPION.

Mo pas capab supporté li enco.

TÉLÉMAQUE.

Tu as aussi d'anciens outrages à punir.

SCIPION.

Moi tendé après gnion bon moment pou ça.

TÉLÉMAQUE.

Il suffit. Je t'associe à ma gloire. Reportons sur les blancs tous les maux qu'ils ont accumulés sur nous. Mais, dis-moi, les noirs sentent-ils enfin l'abjection de leur état? Sont-ils capables d'oser briser leurs fers?

SCIPION.

Yo va fait tout ça qui plai à Télémaque.

TÉLÉMAQUE.

C'est assez. Retourne vers eux. Quand nos tyrans se livreront aux douceurs du repos, rassemble en ce lieu leurs victimes. Si nous sommes découverts, les noirs seront sortis pour jouir un moment de la fraîcheur de la nuit : la proximité même de la grande case écartera le soupçon. Rassemble-les, te dis-je, et prépare-les à m'entendre. Je paraîtrai au milieu de vous, et la persuasion à la bouche, et le fer à la main, je vous conduirai à la vengeance et à la liberté.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉMAQUE, seul, sortant furtivement de la grande case.
(Cette scène et la suivante à demi-voix.)

O NUIT! pour la première fois, peut-être, l'innocence t'implore, et s'enveloppe de tes ombres : dérobe-nous à tous les yeux. Sommeil, verse tes pavots sur des têtes coupables; verse-les à pleines mains. Que le crime repose pour la dernière fois. Et toi, Providence éternelle, qui voulus nous éprouver, toi qui réveilles dans nos ames le sentiment de nos droits, trop long-temps oubliés, et qui vas mettre enfin un terme à nos malheurs, éclaire nos esprits, guide nos pas, et dépose en nos mains le glaive de ton immuable justice.

SCÈNE II.

TÉLÉMAQUE, SCIPION, sortant de derrière les cases.

TÉLÉMAQUE.

Qui s'approche?

SCIPION.

Hé! zami à toi, Scipion.

TÉLÉMAQUE.

Les as-tu vus? leur as-tu parlé? les as-tu convaincus?

SCIPION.

Yo tous ben préparés.

TÉLÉMAQUE.

Ils sont libres, s'ils m'écoutent.

SCIPION.

Guettez, guettez. Yo tous véni.

SCÈNE III.

SCIPION, TÉLÉMAQUE, ZAMÉ; NÈGRES, NÉGRESSES, se rangeant autour de Télémaque.

TÉLÉMAQUE.

Je suis opprimé; vous l'êtes comme moi. L'esclavage m'est insupportable; vous devez en être las. Je brûle de me venger; qui de vous n'en a pas le désir? Si ce désir est légitime, qui doit, qui peut nous arrêter? Écoutez-moi.

Je ne crains pas de rencontrer ici de ces hommes pusillanimes, qui, s'étonnant d'une grande entreprise, reculent à l'aspect du danger. Je ne prétends pas exciter votre courage, allumer votre ressentiment, en retraçant des attentats, toujours présens à votre mémoire. Je ne vous parlerai pas des cicatrices dont

vous êtres couverts; je n'invoquerai pas les mânes de ces malheureux, qui, incapables de supporter leurs maux et d'en punir les auteurs, se sont donné la mort, seule ressource que laissent à l'homme la faiblesse et la lâcheté. Je laisserai, dans la paix du tombeau, ces tendres enfans, que des mères désespérées ont étouffés dans leur berceau. Non, je ne vous rappellerai pas des souvenirs cruels, que le temps n'efface jamais. Cependant, nos ancêtres, nos amis, nos femmes, nos enfans, l'Afrique enfin, demandent vengeance, et ne sont pas encore vengés! Repentons-nous, unissons-nous, et que le cri *liberté* se fasse entendre pour la première fois sur ce rivage détesté.

TOUS, en étouffant leurs voix.

Libetté! libetté!

TÉLÉMAQUE.

Fille de la nature, elle appartient à tous les hommes. Le lâche s'en laisse dépouiller, et gémit en silence: l'homme courageux, surpris ou égaré, peut tomber dans les fers; mais bientôt, rappelant son énergie, cédant aux mouvemens d'une juste indignation, il secoue ses chaînes. Elles tombent, et écrasent ses tyrans.

TOUS, tombant à genoux.

Salut, bonne libetté, salut.

TÉLÉMAQUE.

Que cet enthousiasme est beau! qu'il est d'un heureux augure! (*On se relève.*) Cependant, je ne vous dissimulerai pas les périls qu'il vous faudra affronter.

L'entreprise est dangereuse, autant qu'elle est honorable. Les blancs sont accoutumés au meurtre, et nous ne savons que souffrir. Ils ont fait de la guerre un art terrible; et, sans ressources dans notre génie, sans armes que celles du désespoir, nous n'avons pour nous que la justice de notre cause, une fureur aveugle, qui peut être impuissante, et si nous succombons, les plus affreux supplices nous sont réservés. Défendons-nous jusqu'au dernier soupir. Qu'une mort glorieuse soit au moins l'objet de nos derniers vœux. Hé! n'est-elle pas préférable à l'infamie dont nous sommes couverts, à la vie déplorable que nous traînons, à la vieillesse affreuse qui nous attend?

TOUS.

Oui, nous vlé libetté, ou mouri.

TÉLÉMAQUE.

Qu'il m'est doux de vous voir partager mes transports! Mes amis, je viens de vous mettre à une épreuve que je croyais nécessaire. Avec quel plaisir je reconnais combien elle était inutile! je vous ai peint des dangers exagérés sans doute : examinons maintenant les avantages que nous offrent notre courage, notre patience, notre sobriété.

Deux républiques nègres se sont élevées au milieu des blancs, et reposent aujourd'hui sur des bases inébranlables. D'abord peu nombreux, comme nous, mais comme nous déterminés à mourir ou à vaincre; persévérans dans leurs projets; trouvant bientôt une armée dans l'affection de leurs frères, comme nous

trouverons, dans les nôtres, les ressources qui nous manquent encore; se retirant aujourd'hui dans des rochers inaccessibles; demain, se répandant dans la plaine comme un torrent destructeur, et portant avec eux la dévastation et la mort; emportant dans leur retraite les riches moissons qu'avaient cultivées leurs mains; harcelant, fatigant sans relâche un ennemi, que sa mollesse leur livrait quelquefois sans défense; élevant des remparts, livrant des batailles, se consolant d'une défaite par l'espérance d'une victoire, et voulant être libres enfin, n'ont-ils pas forcé les blancs à dépouiller leur fierté, à traiter avec eux en égaux, et à consacrer leur indépendance? Nègres de Sarmaca et de la Jamaïque, mes héros et mes modèles, comme vous, nous détestons l'esclavage; comme vous, nous adorons la liberté; comme vous, nous trouverons dans nos rochers des retranchemens formés par la nature. C'est de là que partiront des coups, d'autant plus sûrs, qu'ils seront moins attendus. C'est là que nous jouirons enfin de nous-mêmes, sans superflu, mais sans besoins; sans orgueil, mais sans bassesse; sans lois peut-être, mais sans vices. C'est alors que l'univers, étonné, connaîtra ce que peuvent des hommes libres. Amour sacré de l'indépendance, à toi seul appartient le droit de produire des héros, et de faire des prodiges!

SCIPION.

Vif, vif Télémaque.

TOUS.

Li va gouverné, li va commander nous.

TÉLÉMAQUE.

C'est moi que vous daignez choisir !

TOUS.

Vif, vif Télémaque.

TÉLÉMAQUE.

Je ne le dissimule pas, je suis flatté de cet honneur, et je saurai le mériter. Vous jurez donc de m'obéir ?

TOUS.

Oui, jusqu'à mouri.

TÉLÉMAQUE.

Je reçois vos sermens, recevez aussi les miens. Je jure de combattre, de vaincre et de mourir pour vous ; de vous donner l'exemple de la fermeté, de la constance et de la résignation ; de m'oublier moi-même pour ne m'occuper que de mes frères, et d'obéir à mon tour quand ils me l'ordonneront.

TOUS.

Vif, vif Télémaque.

SCIPION.

Môh, maldition sus blancs. Yo va souffri bourreaux là, yo va mouri.

TOUS.

Oui, nous vlé vengeance. Vengeance !

TÉLÉMAQUE.

Ah ! je respire enfin. Le voilà donc ce jour de la justice si long-temps attendu ! elle sera terrible : les blancs n'en pourront accuser qu'eux. Allez goûter un

moment de repos. Le jour commence à paraître : bientôt on vous appellera au travail. Rassemblez-vous selon votre coutume, et laissez écouler la journée. Vers le milieu de la nuit, soyez à la porte du colon, je vous introduirai. Allez, préparez-vous à frapper.

ZAMÉ, avec effroi.

Bon ami, et son fils?

TÉLÉMAQUE, vivement.

Beauval! mon ami, le vôtre! il vivra pour le bonheur des hommes. Il vivra, et vous le permettrez. Vous êtes sensibles aussi à la reconnaissance.

TOUS.

Oui, paddon, paddon pou li.

SCIPION.

Li mérité couleur à nous : mais, pou tous aut là sans paddon.

TOUS.

Sans paddon.

TÉLÉMAQUE.

Écrasons nos tyrans, sacrifions-les à notre sûreté. Nous serons généreux, quand nous cesserons de les craindre. Allez, mes amis, soyez prudens et discrets, et que l'éclair ne parte qu'avec la foudre.

(Les nègres rentrent dans leurs cases.)

SCÈNE IV.

TÉLÉMAQUE, seul.

Ce jour est donc le dernier de nos jours d'escla-

vage... Demain le soleil éclairera des hommes libres et vengés. Quelles grandes destinées se préparent en ce moment! Cent malheureux osent conspirer dans l'ombre, proclamer la liberté de la moitié de l'espèce humaine, et c'est sur moi que repose l'exécution de ces vastes et magnifiques projets! Puissé-je, plus heureux que ceux qui m'ont précédé dans la même carrière, changer les destinées de l'Afrique, et faire bénir mon nom des siècles à venir.

Et ce jeune homme, qui nous est si cher, et que nous avons promis d'épargner... si, dans les ténèbres et le désordre, un bras furieux, égaré, le frappait avec les victimes... des larmes vaines et tardives ne consoleraient pas l'amitié. Il faut l'éloigner de ces lieux; il le faut, je le dois, je le veux.... Laisser entrevoir nos desseins! les confier à un homme, que l'intérêt personnel, l'habitude de l'autorité, les jouissances du luxe, de la vanité, de la mollesse peuvent porter à révéler cet important mystère!... Que dis-je? ces faiblesses sont d'un blanc: dès long-temps Beauval ne l'est plus. Ses principes, ses vertus, l'amitié, tout me répond de lui. J'oserai déposer mon secret dans son sein, et à force de confiance et d'estime, je le réduirai au silence.

SCÈNE V.

TÉLÉMAQUE, BEAUVAL FILS, sortant de la grande case.

TÉLÉMAQUE, avec un morne sang-froid.

Déja debout?

BEAUVAL FILS.

J'ai eu un sommeil pénible et souvent interrompu. J'ai cru même entendre des cris...

TÉLÉMAQUE.

Tu ne t'es pas trompé.

BEAUVAL FILS.

Tu n'as donc pas dormi?

TÉLÉMAQUE.

Non, je n'ai pas dormi.

BEAUVAL FILS.

Quand le cœur souffre, le sommeil fuit.

TÉLÉMAQUE.

Il reste au cœur qui souffre l'espérance et le temps.

BEAUVAL FILS.

Puissent-ils te consoler!

TÉLÉMAQUE.

Ils me consoleront.

BEAUVAL FILS.

J'ai déploré le sort de Zamé...

TÉLÉMAQUE.

Ne parlons plus de cela.

BEAUVAL FILS.

Et je n'ai pas perdu tout espoir. Je m'exposerai à la colère de mon père; je le verrai à son réveil.

TÉLÉMAQUE.

Ton père dort! ton père peut dormir!

BEAUVAL FILS.

Tu l'accuses, et je ne puis te blâmer.

TÉLÉMAQUE.

Non, je ne l'accuse plus.

BEAUVAL FILS.

Quel étonnant sang-froid!

TÉLÉMAQUE.

Ne faut-il pas se vaincre soi-même?

BEAUVAL FILS.

Heureux encore l'infortuné qui en a le courage.

TÉLÉMAQUE.

Malheur à qui ne l'a point! L'homme le plus heureux n'est pas à l'abri des revers. Que lui reste-t-il lorsque la fortune l'abandonne?

BEAUVAL FILS.

L'active et compatissante amitié.

TÉLÉMAQUE.

Oui, quand il n'a pas mérité son sort.

BEAUVAL FILS, l'examinant attentivement.

Mon ami, tu m'inquiètes.

TÉLÉMAQUE.

Je suis calme.

BEAUVAL FILS.

Ce calme est effrayant; il annonce la tempête.

TÉLÉMAQUE, avec abandon.

Quand on sait la prévoir, on doit s'y préparer.

BEAUVAL FILS.

Que signifient ces mots entrecoupés, ce regard sombre, cette démarche incertaine? Malheureux, explique-toi; ne me laisse pas davantage dans cet horrible anxiété. Parle, parle, par pitié pour ton ami. Que médites-tu? que veux-tu?

TÉLÉMAQUE.

Te sauver.

BEAUVAL FILS, avec effroi.

Me sauver! Hé! qui veux-tu perdre?

TÉLÉMAQUE.

Beauval, l'air qu'on respire ici ne te convient plus. Éloigne-toi, seulement pour un jour. Il le faut, je t'en prie.

BEAUVAL FILS.

Je ne te quitte point. Un secret affreux t'oppresse, il est prêt à s'échapper. Parle, au nom de l'amitié la plus tendre et la plus malheureuse.

TÉLÉMAQUE.

Auras-tu la force de m'entendre?

BEAUVAL FILS.

Je le crois.

TÉLÉMAQUE, lui prenant la main.

Mon jeune ami, du courage, de la résignation. Je vais parler.

BEAUVAL FILS.

Je frissonne.... Poursuis.

TÉLÉMAQUE.

Ta fortune est perdue.

BEAUVAL FILS, hors de lui.

Après?

TÉLÉMAQUE.

Et les blancs... Malheureux jeune homme, les blancs! Éloigne-toi, éloigne-toi, si tu veux vivre. Demain, je n'aurai plus rien à t'apprendre.

BEAUVAL FILS.

Les blancs!... Eh bien, les blancs? Tu en as trop dit pour ne pas achever.

TÉLÉMAQUE.

J'en ai dit assez pour être entendu.

BEAUVAL FILS.

Oui, je t'entends, cruel. Quel horrible dessein oses-tu concevoir!

TÉLÉMAQUE.

Jeune homme, oserais-tu le blâmer?

BEAUVAL FILS.

Tremper tes mains dans le sang de mon père!

TÉLÉMAQUE.

Qui pardonne au coupable en devient le complice.

BEAUVAL FILS, sanglottant.

Grace, grace pour mon père!

TÉLÉMAQUE.

Le jugement est porté. Il est irrévocable.

BEAUVAL FILS.

Et, par un silence coupable, je le livrerais à vos coups!

TÉLÉMAQUE.

Je compte sur ta prudence.

BEAUVAL FILS.

Dis donc sur ma férocité.

TÉLÉMAQUE.

Tu es un traître si tu parles.

BEAUVAL FILS.

Je suis un monstre si je me tais.

TÉLÉMAQUE.

Tu foules à tes pieds l'humanité souffrante.

BEAUVAL FILS.

Barbare, commande-t-elle un parricide?

TÉLÉMAQUE.

Permet-elle de sacrifier les opprimés à l'oppresseur?

BEAUVAL FILS.

Je ne discuterai pas; je sauverai mon père.

TÉLÉMAQUE.

Tu nous traînes au supplice.

BEAUVAL FILS, sortant.

J'en mourrai de douleur; mais j'aurai fait mon devoir.

TÉLÉMAQUE, le ramenant.

Jeune homme, écoutez-moi. L'enthousiasme vous égare : réfléchissez avant d'agir. Je vous ai confié un

secret dont vous ne devez l'aveu qu'à une estime que je croyais fondée. Je suis comptable au moindre noir de l'usage que vous ferez de ma confiance. Que dirai-je à ces malheureux, qui n'ont peut-être d'autre tort que de ne pas vous envelopper dans leur vengeance ? que direz-vous à l'aspect des tourmens où votre indiscrétion va les livrer ? Vous maudirez votre aveugle tendresse, vous en détesterez les funestes effets. Vos yeux ne se fixeront plus sur un noir, que votre ame, flétrie et humiliée, ne succombe sous le poids du remords. Laissez les considérations personnelles. Le véritable parricide est celui qui tue la liberté des nations. Consultez votre probité, les droits des hommes, la justice éternelle; interrogez votre conscience : voilà le juge incorruptible qu'il faut seul écouter.

SCÈNE VI.

BEAUVAL FILS, seul.

Me voilà donc entre mon père et les noirs ! Il faut les perdre pour le sauver ! cruelle alternative !..... et je n'ai qu'un moment, et ma raison impuissante... (*Après un temps, il reprend vivement.*) Mon père vivra. Télémaque ne consulte que ses intérêts : je n'écouterai, moi, je ne suivrai que la nature. La nature!.. et cette confiance dont je ne craindrais pas d'abuser... ces noirs qui m'estiment, qui m'aiment, qui veulent sauver mes jours... moi, les assassiner ! O mon père ! mon père ! le sacrifice est impossible ! non, je

ne puis le consommer. Quelle situation ! elle est insupportable. Inspire-moi, mon Dieu : mon cœur est innocent, et je n'ai que le choix du crime.

SCÈNE VII.

BEAUVAL PÈRE, BEAUVAL FILS.

(Pendant cette scène, les noirs vont au travail.)

BEAUVAL PÈRE.

Je vous rencontre à propos. Terminons des débats qui n'ont que trop duré. Rétablissons la paix dans une maison, que votre violence et ma sévérité perdraient peut-être sans retour. Que l'harmonie et la confiance se rétablissent entre nous. Chacun de nous a des torts : éloignons ces souvenirs fâcheux, et désormais, moins exigeans, moins attachés à la rigidité de nos principes, vivons heureux du bonheur l'un de l'autre. Mon fils, revenez à votre père ; c'est lui qui vous y invite. Il vous offre son amitié, il demande la vôtre, et vous ne lui résisterez pas.

BEAUVAL FILS, en désordre.

Mon père ! mon père !

BEAUVAL PÈRE.

Je t'entends. J'ai été trop loin, je le sais. Je t'ai affligé dans tes amis : j'adoucirai leur sort, je te le promets, mon fils.

BEAUVAL FILS, d'une voix étouffée.

Il n'est plus temps, il n'est plus temps.

BEAUVAL PÈRE, affectueusement.

Est-il trop tard pour nous aimer et nous entendre? Beauval, mon ami, mon fils, reviens à moi, et tu seras content de ton père.

BEAUVAL FILS, hors de lui.

Tant de bonté m'accable : je n'y étais pas préparé... Je ne me connais plus... Que résoudre, que faire?

BEAUVAL PÈRE, lui ouvrant les bras.

M'ouvrir ton cœur. Le mien t'attend, le mien t'appelle.

BEAUVAL FILS, se jetant dans ses bras.

Ah! c'en est trop, je ne résiste plus.

BEAUVAL PÈRE.

Ainsi donc, unis d'affection et d'intérêts, tu n'emploieras ton ascendant sur les noirs qu'à les rendre laborieux, dociles et soumis.

BEAUVAL FILS, égaré.

Soumis, dites-vous, mon père?

BEAUVAL PÈRE.

Votre état tient du délire! que dois-je en augurer?

BEAUVAL FILS, se contraignant.

Votre tendresse qui ne se dément jamais... votre retour inespéré... ma surprise... ma joie.... je répondrai par une soumission sans bornes aux avances, trop flatteuses, que vous avez daigné me faire. Vous m'avez prescrit de voir le monde : je le verrai; mais avec vous, mon père. Vous guiderez mon inexpérience, et vous partagerez mes plaisirs. Partons pour le Cap,

partons à l'instant même. Nous avons également besoin de nous remettre des secousses violentes qui nous ont agités hier.

BEAUVAL PÈRE.

Pense donc que nos travaux sont en pleine activité, et qu'il faut la surveillance du maître. Tu iras, mon ami; moi, je resterai.

BEAUVAL FILS, avec effroi.

Vous resterez!... vous resterez! Non, vous ne resterez pas, mon père.

BEAUVAL PÈRE, à part.

Il se passe quelque chose d'extraordinaire.

BEAUVAL FILS, feignant avec maladresse.

On dit qu'il est arrivé des vaisseaux d'Europe, et mille nouvelles intéressantes...

BEAUVAL PÈRE, l'examinant attentivement.

On vous a trompé; il n'est pas arrivé de vaisseaux.

BEAUVAL FILS, embarrassé.

On en attend, du moins. L'économe conduira les travaux; rien ne souffrira de votre absence. Venez, venez, je vous en supplie. Répondez à mon empressement par quelque condescendance.

BEAUVAL PÈRE, à part.

Son trouble, l'opiniâtreté de ses instances... Quel soupçon s'élève dans mon ame!

BEAUVAL FILS, suppliant.

Hé bien, mon père!

BEAUVAL PÈRE, le fixant.

J'irai demain, mon fils.

BEAUVAL FILS, hors de lui.

Demain, mon père, demain!... (*Sanglotant.*) Aujourd'hui! aujourd'hui!

BEAUVAL PÈRE.

(*Il fixe son fils avec sévérité, et après un temps :*) Vous êtes l'ami des noirs; vous prétendez m'entraîner au Cap. On conspire contre moi.

BEAUVAL FILS, épouvanté et très-vivement.

Je n'ai pas dit cela, mon père.

BEAUVAL PÈRE.

Vous avouez en ce moment.

BEAUVAL FILS.

Qu'ai-je avoué, grand Dieu!

BEAUVAL PÈRE.

C'est assez, monsieur. Épargnez-vous la honte attachée au mensonge; cessez de vouloir m'en imposer. Oui, je vais au Cap, et j'y vais seul. Dites à ceux dont vous connaissez les complots, dont vous dirigez peut-être les projets, que leur audace ne demeurera pas impunie.

BEAUVAL FILS, le suivant.

Attendez..... arrêtez.... écoutez.

BEAUVAL PÈRE, le repoussant.

Laissez-moi, laissez-moi. Je vous entendrai peut-être quand j'aurai sauvé votre père et votre fortune.

SCÈNE VIII.

BEAUVAL FILS, seul.

(*Il tombe accablé sur le tertre, et après un silence :*) Il sait tout! que m'est-il échappé qui lui ait laissé entrevoir.... Il sait tout! que vont-ils devenir!

SCÈNE IX.

TÉLÉMAQUE, BEAUVAL FILS.

TÉLÉMAQUE.

Ton père te quitte ; tu n'oses me fixer : tu viens de commettre un crime.

BEAUVAL FILS.

Tout est découvert; vous êtes perdus. Je suis au désespoir.

TÉLÉMAQUE.

Malheureux, qu'avez-vous fait?

BEAUVAL FILS.

J'ai voulu sauver mon père. Mon désordre, mon trouble, l'on éclairé sans doute. Il a tout prévu, il va tout prévenir. Il est allé au Cap : il n'y a pas un moment à perdre.

TÉLÉMAQUE.

Les noirs sont trahis, livrés, et c'est par toi! Je n'ai pas dû le prévoir : à peine puis-je le croire encore. Ingrat jeune homme!

BEAUVAL FILS.

Venge-toi, épargne-moi le reproche. Mon juge suprême est là. (*Il montre son cœur.*)

TÉLÉMAQUE.

Oui, tu seras puni, et bien cruellement. (*Il tire un poignard.*) Vois-tu ce fer? il terminera mes déplorables jours, au moment où j'aurai perdu tout espoir. Je défie l'univers. Je suis encore le maître de mon sort.

BEAUVAL FILS.

Et c'est moi qui te réduis à cette affreuse extrémité! Frappe, frappe par pitié, je t'en conjure à genoux.

TÉLÉMAQUE, furieux.

Où est ton père? quelle route a-t-il prise?

BEAUVAL FILS.

Tu ne le sauras pas... tu ne le sauras pas.

TÉLÉMAQUE, revenant sur lui-même.

Pardon! pardon! je n'ai pas dû le demander.

BEAUVAL FILS.

Je le dérobe à ta vengeance; j'ai trahi votre secret : frappe, dis-je, tu me vois résigné.

TÉLÉMAQUE.

Jeune insensé, relève-toi. Laisse aux femmes, aux enfans, ces ridicules et vains éclats. Relève-toi, te dis-je; je ne puis que te plaindre et t'aimer.

BEAUVAL FILS, se relevant.

Dieu! Télémaque me pardonne.

TÉLÉMAQUE.

Ma haine ne me rend pas injuste. Exiger que tu m'immoles la nature, c'est imiter les barbares que je prétends punir. C'est moi seul que je dois accuser. Moins aimant, moins inquiet pour le fils, je me serais tû, et le père tombait sous mes coups. Nous avons fait tous deux notre devoir. Je ne te reproche rien, et je t'estime encore.

BEAUVAL FILS.

Et tu es sans alarmes?

TÉLÉMAQUE.

M'en crois-tu susceptible? Je sonde la profondeur de l'abyme, et je n'en suis pas étonné. Ton père est allé au Cap; une force armée va le suivre : c'est moi qui le préviendrai. Ce qui est arrêté pour cette nuit sera exécuté à l'heure même. Éloigne-toi. Fuis ce spectacle de dévastation, d'incendie et de mort.

BEAUVAL FILS.

Mon père est en sûreté : que m'importe le reste!

TÉLÉMAQUE.

Il faut prendre un parti, et tu n'as qu'un moment.

BEAUVAL FILS, après un temps.

J'embrasse celui de la justice et de l'humanité.

TÉLÉMAQUE.

Tu nous suivrais?

BEAUVAL FILS.

J'y suis résolu.

TÉLÉMAQUE.

La misère nous accompagnera.

BEAUVAL FILS.

Je la supporterai.

TÉLÉMAQUE.

Tu le veux?

BEAUVAL FILS.

Je n'ai point à balancer. Je connais mon père. Il ne me pardonnera jamais le mal que vous allez lui faire. Son cœur m'est fermé sans retour. Je m'attache à toi, je ne te quitte plus, nous sommes inséparables. Je partagerai vos succès, je vous consolerai dans vos disgraces, et, si vous vous perdez, je me perds avec vous.

TÉLÉMAQUE.

Je te reconnais, et je retrouve un ami. Va m'attendre au pied du morne bleu. Dans deux heures j'y serai avec ma troupe. Quand j'y paraîtrai, il ne te restera plus rien au monde que mon amitié, mes tendres soins, mon zèle infatigable : puissent-ils te consoler de tes sacrifices, et te les faire oublier!

(Télémaque monte les rochers. Beauval fils sort par le côté droit. Le rideau tombe.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Le théâtre représente des rochers escarpés. Vers le fond, à droite du spectateur, est une caverne, dont l'entrée est garnie d'une espèce d'abri en branchages.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉLÉMAQUE, SCIPION, ZAMÉ, dans le fond, arrangeant l'abri de branchages. NÈGRES, NÉGRESSES, armés de ce qu'ils ont trouvé sous leur main.

TÉLÉMAQUE.

Ainsi, nos premiers pas sont marqués par des succès. La victoire, souvent aveugle, a suivi la cause de la justice et de la liberté. Un choc terrible; la mort planant sur les blancs consternés, et marquant à loisir ses victimes ; la plus noble audace signalant vos moindres coups ; l'escorte de Beauval père, enfin, écrasée ou mise en fuite, et la gloire, pour prix de vos efforts, consacrant votre indépendance, voilà ce qu'a produit cette grande, cette inconcevable journée. Puissent celles qui la suivront, être de même immortelles !

Allez prendre les postes que je vous ai désignés. Soyez actifs et vigilans; le ciel fera le reste. Demeure, Scipion.

(Les nègres et négresses gravissent les rochers, et disparaissent.)

SCÈNE II.

TÉLÉMAQUE, SCIPION, ZAMÉ, dans le fond.

TÉLÉMAQUE.

N'oublions pas cependant qu'un premier succès nous expose à des dangers sans cesse renaissans. Les blancs, vaincus et humiliés, reviendront en force, égarés par l'espoir d'effacer un affront qui pèse à leur orgueil. Prépare tout pour les recevoir. Que les plus braves gardent les hauteurs qui dominent ces gorges, par où seulement l'ennemi peut pénétrer. Nous n'avons point d'armes encore : sers-toi de celles que la nature a placées sous nos pas. Dépouille ces monts arides, dont les cîmes, blanchies par les siècles, semblent braver les hommes et le temps. Que ces masses, effrayantes et terribles, se détachent sous vos bras nerveux; qu'elles soient prêtes à rouler au fond des abîmes; que leur surface immense menace les bataillons entiers, et que leur poids, multiplié par la rapidité de leur chute, les écrase à la fois, et les enfonce dans le tombeau.

SCIPION.

Nous va fai ça tout à l'aue.

TÉLÉMAQUE.

Va, mon ami, je te rejoindrai bientôt ; bientôt je hâterai, je partagerai vos travaux.

(Scipion sort. Télémaque s'assied sur un quartier de roche, et réfléchit.)

SCÈNE III.

TÉLÉMAQUE, ZAMÉ, continuant d'arranger les branchages.

ZAMÉ.

Voilà donc la retraite que la nature offre à l'amour. Cet ombrage te semblera plus frais, cette grotte plus riante, quand ils seront arrangés par mes mains. (*Elle vient à Télémaque.*) Tu t'es occupé de tes devoirs : je viens d'en remplir de bien doux. Voilà ton asyle, jettes-y un coup-d'œil ; partout tu reconnaîtras mon cœur. Un banc de gazon, une table de pierre, un lit de feuillages, des fruits sauvages, mais savoureux, une eau claire comme le cristal de ces roches, voilà tout ce que Zamé peut t'offrir. Tu attacheras quelque valeur à ces objets, dont la simplicité nous rapproche de nous-mêmes. Viens, viens. Ici nous ne sommes plus esclaves; ici nous redevenons les enfans de la nature; n'écoutons et ne suivons qu'elle.

TÉLÉMAQUE.

Cette journée est toute à la patrie et à la gloire.

ZAMÉ.

Tu as des jours, des mois, des années à donner à ta

nouvelle patrie. On ne trouve souvent qu'un moment pour l'amour. Ah! combien dureront encore ces cruelles alarmes?

TÉLÉMAQUE.

Zamé, la liberté est douce; mais on n'y arrive souvent qu'à travers les écueils.

ZAMÉ.

Si ce passage est nécessaire, il est au moins bien douloureux. O hommes! ne parviendrez-vous à vous entendre qu'en commençant par vous déchirer?

TÉLÉMAQUE.

Ils ont justifié nos excès.

ZAMÉ.

Ils sont vaincus; cette retraite est sûre: il est si doux de pardonner!

TÉLÉMAQUE, avec force.

Pardonner à des tigres!

ZAMÉ.

Veux-tu leur ressembler?

TÉLÉMAQUE, avec sentiment.

Ah! par grace, Zamé, ne t'expose pas au juste mépris de tes compagnes. Vois ces femmes, qui, dans la chaleur du combat, intrépides et calmes auprès de leurs époux, ont, par d'incroyables efforts, déterminé la victoire; vois-les, te dis-je, animées du plus beau zèle, se préparer à de nouveaux dangers. Et toi, toi à qui je confiais le dépôt et le soin de ma gloire, tu tromperais un si doux espoir! Incertaine et tremblante,

tu voudrais m'inspirer tes alarmes et ta faiblesse..... Ah! Zamé, Zamé!

ZAMÉ.

Ma faiblesse! N'est-il donc de grandeur qu'au milieu du carnage? Vois, à ton tour, ce jeune et sensible Beauval. La mort ne l'effrayait point; elle volait autour de lui; il ne voyait que ses victimes. Avare du sang des hommes, il ne pensait qu'à arrêter celui qui coulait de leurs blessures. Que d'infortunés ses généreux soins soulagent en ce moment! Combien il va en rendre à la vie! Cette gloire simple et douce, moins brillante, mais plus vraie, est-elle indigne de toi?

TÉLÉMAQUE, reprenant son énergie.

Beauval avait-il des fers à rompre, une maîtresse à venger?

ZAMÉ.

Ah! tu m'as trop vengée.

TÉLÉMAQUE, s'échauffant par degrés jusqu'à la fureur.

Mathieu, l'infame Mathieu a reçu la mort de moi, de moi qu'il a mille fois outragé. Je n'avais plus qu'un coup à porter, et j'étais satisfait. Dans la mêlée, j'avais entrevu Beauval père; il semblait me défier, et déja je m'ouvrais un passage pour arriver jusqu'à lui. Un gros de combattans nous éloigne l'un de l'autre, et nous ravit le plaisir cruel de nous entr'égorger. Il reviendra sans doute; je l'attends avec impatience. Tes tourmens qu'il ordonna de sang-froid, ces tourmens qui ont brisé mon ame, ces tourmens toujours présens à ma mémoire, voilà le gage d'une haine im-

placable, éternelle, qui veut, qui demande du sang, que rien ne peut assouvir. Qu'ils tombent, qu'ils périssent ces monstres que la nature a vomis dans sa colère. Qu'on ne me parle plus ni de pitié ni de clémence. Point de pacte entre le crime et la vertu.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE IV.

ZAMÉ, seule.

Il me laisse. Il sait aimer encore, et ne sait plus m'entendre. Moi, qui ai tant souffert, j'ai tout oublié près de lui : lui seul ne veut rien oublier. Il a trouvé le bonheur; il cherche des combats. Ah! reviens, reviens à cette douce sympathie, qui confondit si longtemps nos ames, par qui nous n'avions qu'un désir, qu'une volonté, qu'un sentiment. Tu penses à me venger! Ah, bon ami! ton cœur, toujours ton cœur, rien que ton cœur... Revoyons cette grotte : peut-être y pourrai-je ajouter quelque chose. Travailler pour ce qu'on aime, c'est tromper l'ennui de l'absence, c'est hâter le moment du retour.

(Elle arrange, elle va et vient, et entre dans la caverne lorsque Beauval père paraît. Celui-ci se glisse entre les rochers avec précaution. Il est dans le plus grand désordre.)

SCÈNE V.

BEAUVAL PÈRE, ZAMÉ, dans le fond.

BEAUVAL PÈRE.

Où suis-je?..... où porter mes pas incertains?... Comment échapper aux dangers qui me poursuivent? J'ai vu massacrer mon économe et mes amis du Cap. Barthélemi et moi, nous sommes presque les seuls qui se soient échappés, et nous ne devons la vie qu'au désordre inséparable d'un tel combat. Entraîné par la foule, jeté dans des routes inconnues, j'ai gravi ces rochers, où, loin de trouver un asyle, je ne rencontrerai peut-être que mes ennemis et la mort. Ah! nous avons réduit les nègres au désespoir, et leur valeur, leur funeste valeur en a l'effrayant caractère. Le fer, le feu, rien ne les étonne, rien ne les arrête. Ils se précipitent, ils frappent, ils tombent, ils meurent; mais ils nous entraînent avec eux. Ah! mon fils, mon digne fils! que de maux, que de regrets je me serais épargnés si j'avais pu te croire!... Où es-tu? Tu n'as pas suivi ces barbares; tu ne t'es pas armé contre ton père. T'ont-ils enveloppé dans la proscription? Te comptent-ils parmi leurs victimes? Ah! l'incertitude de ton sort rend le mien plus insupportable encore.

ZAMÉ

Un blanc!.... comment a-t-il pénétré jusqu'ici? (*Elle approche.*) C'est Beauval... c'est Beauval, grand Dieu!

BEAUVAL PÈRE.

Zamé! Les noirs sont ici; tout est fini pour moi.

ZAMÉ.

Malheureux, que voulez-vous? que cherchez-vous?

BEAUVAL PÈRE.

Je n'attends plus que la mort.

ZAMÉ.

Elle est inévitable.

BEAUVAL PÈRE.

Je la recevrai du moins avec résignation.

ZAMÉ.

Épargnez-moi cet horrible spectacle. Fuyez, au nom de Dieu, fuyez.

BEAUVAL PÈRE.

Où fuir? quel chemin prendre?

ZAMÉ.

Je m'égare... je m'égare! La fuite est impossible; il n'y faut pas penser.

BEAUVAL PÈRE, accablé.

C'est donc ici qu'il faut mourir. Qu'ils viennent, je les attends. Je baisse la tête, je ferme les yeux, et je reçois le coup fatal sans me défendre, sans me plaindre... J'ai mérité mon sort! j'ai mérité mon sort!

ZAMÉ, vivement.

Tu es capable de remords!

BEAUVAL PÈRE.

Hélas! c'est tout ce qui me reste.

ZAMÉ.

Ce mot répare tout : tu mérites de vivre.

BEAUVAL PÈRE.

Et c'est toi qui me tiens ce langage! Tu ne me livres pas!

ZAMÉ.

Tu es homme, tu es malheureux, tu es sacré pour moi.

BEAUVAL PÈRE, navré.

J'ai fait couler ton sang.

ZAMÉ.

Je sauverai le tien. Je m'expose sans doute; mais je fais une bonne action, je le sens à mon cœur.

BEAUVAL PÈRE.

Sensibilité, bienfaisance, générosité, tout ce qui honore les hommes, tu le réunis en toi. Tant de grandeur m'accable, tant de vertu me confond.

ZAMÉ.

Je sais aimer, je ne sais point haïr. Mais ne perdons pas un temps précieux. Si tu étais découvert, rien ne pourrait te sauver. Suis-moi. Cette caverne va te cacher à tous les yeux : j'en éloignerai Télémaque. Cette nuit, je t'en sors en silence, je te conduis, je trompe nos sentinelles, je ne te quitte pas que tu ne sois hors d'atteinte.

BEAUVAL PÈRE.

Je m'abandonne à toi. Mais, dis-moi, qu'est devenu mon fils? Ah! rassure un trop malheureux père.

Ont-ils épargné sa jeunesse? m'ont-ils ôté plus que la vie? De grace, réponds-moi. Où est mon fils?

ZAMÉ, l'entraînant vers la caverne.

Il est ici; il soulage l'humanité; il jouit de ses bienfaits.

BEAUVAL PÈRE.

Il vous est cher encore! Qui donc a-t-il combattu?

ZAMÉ.

Hé! pouvait-il combattre? a-t-il des ennemis?

BEAUVAL PÈRE.

Il a respecté son père! Ah! combien je me sens soulagé!

ZAMÉ, l'entraînant.

Suis-moi, suis-moi donc... Veux-tu que je te voie mourir. (*Le poussant dans la caverne.*) Sois immobile, silencieux et confiant.

SCÈNE VI.

ZAMÉ, seule.

Je suis contente de moi. Ce vieillard, si longtemps égaré, revient en un moment à la raison, à l'équité. Il nous eût détestés en tombant sous nos coups : il vivra pour nous connaître, nous aimer et nous bénir. La sensibilité a donc aussi ses conquêtes! Ah! cette seule idée et m'élève et m'enchante. Que vois-je... encore un blanc qui fuit de ce côté... on le poursuit... on le gagne de vitesse. Il est perdu!

(Barthélemi entre en courant, éperdu, hors de lui. Les nègres

le suivent à la distance de douze ou quinze pas. Barthélemi se jette dans la caverne ; les nègres veulent y entrer après lui. Zamé se précipite à leur rencontre, et les arrête.

ZAMÉ.

Un moment... un moment... C'en est fait d'eux... l'espoir s'éteint dans le fond de mon cœur.

(Elle étend les bras pour défendre l'entrée de la caverne.)

SCÈNE VII.

ZAMÉ, NÈGRES, TÉLÉMAQUE.

TÉLÉMAQUE, accourant.

Quel tumulte! quel bruit! on menace Zamé! elle est éperdue et tremblante... Malheureux, qu'osez-vous faire? vous attaquer à votre frère d'armes, l'outrager dans son épouse! (*Il se jette à l'entrée de la caverne.*) Le premier qui s'avance...

UN NÈGRE.

C'est gnion blanc après qui nous couri. Nous tené li là dedans.

TÉLÉMAQUE, furieux.

Un blanc dans cette caverne... et c'est vous qui suspendez les coups... Vous frémissez! êtes-vous coupable? Répondez, répondez.

ZAMÉ, tombant à ses pieds.

Je n'ai rien à répondre. J'implore mon époux.

TÉLÉMAQUE.

Ton époux! c'est ton chef, c'est ton juge qui t'in-

terroge. (*La relevant.*) Relevez-vous, éloignez-vous, je ne vous connais plus.

(Il entre dans la caverne.)

ZAMÉ, presque évanouie.

Mon sang se glace... ma tête se perd.

SCÈNE VIII.

ZAMÉ, NÈGRES, TÉLÉMAQUE traînant après lui BEAUVAL PÈRE.

TÉLÉMAQUE, envisageant Beauval père.

C'est lui! c'est lui!

ZAMÉ.

Je succombe... je me meurs.

TÉLÉMAQUE, avec une joie féroce.

Te voilà donc en mon pouvoir! ton supplice va commencer. Je vais en repaître mes yeux. Il sera long, il sera cruel comme toi. Tu demanderas la mort comme un bienfait, tu ne l'obtiendras pas. (*A Zamé.*) Toi, que j'ai tant aimée, que, malgré ma fureur, j'idolâtre peut-être encore, tu trahissais tes frères, ton époux, ta patrie! Je combattrai mon indigne amour. Si je ne peux l'étouffer, je le réduirai au silence. J'en mourrai, je le sens; mais, j'aurai été juste envers tout le monde... Elle ne m'entend plus: ses yeux se ferment, son ame l'abandonne. (*A Beauval père.*) Vois l'état où l'a réduite sa coupable pitié. Bourreau de mon épouse, tu l'assassines une seconde fois.

BEAUVAL PÈRE, avec calme et dignité.

Venge-toi sur moi seul, ménage cette infortunée. Le hasard a tout fait; elle est innocente.

TÉLÉMAQUE, ivre de joie, aux nègres.

Mes amis, entendez-vous?... elle n'est pas coupable... Non, elle n'est pas coupable. Le crime lui sera toujours étranger.

ZAMÉ, revenant à elle.

J'ai voulu t'en épargner un.

BEAUVAL PÈRE, à Télémaque.

Qu'ordonnes-tu?

TÉLÉMAQUE.

La mort.

BEAUVAL PÈRE.

Je t'aurais cru capable de pardonner.

TÉLÉMAQUE.

Pardonnas-tu jamais? (*Aux nègres.*) A la mort. (*Les nègres le saisissent.*)

ZAMÉ avec la plus grande force.

Arrêtez, arrêtez. (*A Télémaque.*) Tu parlais de vertu, et tu vas massacrer le père de ton ami! Tu invoquais l'amour; tu ne le connus jamais : jamais ce sentiment ne s'allia à la férocité, jamais il ne résista au cri de la douleur. Rugis, malheureux, ravage, détruis, égorge, et ne me parle plus d'aimer. Tu me menaces d'un entier abandon. Ah! fuis dans le fond d'un désert; laisse-moi seule avec mon innocence. Toi, tu reposerais sur mon sein, souillé du sang d'un

homme qui t'implore, qui n'est plus à craindre, et pour qui vainement j'aurai demandé grace ! Non. J'ai applaudi à des exploits nécessaires, je ne pardonnerai pas un lâche assassinat. Va, te dis-je, sois la proie des passions qui te dévorent, des remords qui suivent les forfaits. Le ciel est juste, et tu tomberas un jour victime de tes propres fureurs.

SCENE IX.

ZAMÉ, NÈGRES, TÉLÉMAQUE, BEAUVAL PÈRE, BEAUVAL FILS.

BEAUVAL FILS.

Mon père !... mon père ! Où le conduisez-vous ?

ZAMÉ.

Ils vont l'assassiner.

BEAUVAL FILS, à Télémaque.

Mon ami, arrachons-le de leurs mains.

ZAMÉ.

Il dirige leurs bras.

BEAUVAL FILS.

(*Il pousse un cri d'horreur*, ah !... *En se couvrant le visage de ses mains, et reprenant avec force.*) Tu ne le commettras pas ce crime abominable. A peine l'aurais-tu consommé, que, désespéré, avili à tes propres yeux, tu chercherais, contre toi-même, un asyle dans mes bras, qui te repousseraient avec horreur. Fait pour les vertus comme pour la gloire, tu

ne dégraderas point ton noble caractère. Tu as su combattre, vaincre; tu feras plus, tu te vaincras toi-même : ce dernier triomphe est digne de toi. Non, tu ne joindras pas l'ingratitude à la cruauté. Je t'ai comblé de bienfaits. J'ai abandonné pour toi fortune, amis, parens, patrie. Tu m'as juré de me payer de tant de sacrifices. Je ne veux que la vie de mon père, et tu me la refuserais! Je l'embrasse, je le presse dans mes bras : oseras-tu l'en arracher? Que dis-je? je le dépose dans les tiens. Le voilà. Je le livre à ta loyauté; je le confie à l'amitié, à la reconnaissance, à l'honneur.

TÉLÉMAQUE, à Beauval père.

Retourne parmi les tiens. Dis-leur : Ces noirs, tourmentés, méprisés, avilis, sont capables de générosité. Leur chef a pu se venger; il m'a donné la vie. Ses soldats, magnanimes comme lui, l'ont entendu prononcer, et n'ont pas murmuré.

(Zamé, Beauval père et fils le pressent dans leurs bras.)

ZAMÉ.

Voilà la véritable grandeur. Ah! sois toujours mon amant, mon époux, mon héros.

(Barthélemi sort de la caverne, et se range près de Beauval fils.)

BEAUVAL PÈRE.

Je reconnaîtrai ce procédé généreux. Tu m'accordes la vie; je l'emploierai tout entière à assurer votre commun bonheur. Oublions qu'il exista sur mon habitation un maître et des esclaves. Venez, mes amis, venez commencer votre fortune en m'aidant à

relever la mienne. Mon fils, Télémaque, Zamé, oublions nos malheurs passés, au sein d'une aisance honnête, et d'une confiance réciproque, fondée sur l'estime, la reconnaissance, l'amour et l'amitié.

TÉLÉMAQUE.

Ce dernier trait me désarme et t'acquiert mon estime. Braves compagnons, hâtons-nous de prouver à nos ennemis que l'oisiveté, le brigandage, l'injustice, ne nous ont pas mis les armes à la main. L'homme est né pour le travail. Retournons dans la plaine, fertilisons ces champs que nous venons de ravager, et puisse l'exemple de Beauval, en éclairant les Colons sur leurs véritables intérêts, les déterminer enfin à consolider leur fortune par la justice et l'humanité.

FIN DU BLANC ET DU NOIR.

LE PETIT MATELOT

OU

LE MARIAGE IMPROMPTU,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PRÉFACE.

Une préface à un opéra! Pourquoi non? Celle-ci sera courte, et c'est du moins une qualité dans une préface.

Je n'entretiendrai le public ni de lui, ni de moi; mais j'aime à dire ce que je pense, et j'avoue, avec un plaisir vif et vrai, que je dois le succès de cette bagatelle aux talens et aux soins des artistes qui ont bien voulu la faire valoir. Tous s'y sont prêtés avec cette complaisance, cette amabilité si flatteuses pour un auteur, et dont un auteur seul peut connaître le prix.

Madame Verteuil, toujours vraie, et quelquefois inimitable, n'a pas dédaigné un rôle accessoire, et je saisis avec empressement cette occasion de l'en remercier.

Aucun genre n'est étranger au véritable talent, et le public a souri aux espiègleries de mon petit *Sarpejeu*, qui, dès long-temps, a l'heureuse habitude de lui arracher des larmes.

Je tire de ces observations une conséquence assez naturelle: c'est que les arts ne sont pas perdus encore. C'est au petit nombre de spectateurs éclairés qu'il appartient d'en conserver, d'en ranimer le foyer, en encourageant des acteurs précieux qui ne s'occupent que de leurs plaisirs, et qui n'éprouvent pas toujours leur reconnaissance.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PÈRE THOMAS, villageois.	JULIET.
BAZILE, amant de Lise.	DUVERNEY.
SABORD, capitaine corsaire.	RÉZICOURT.
FULBERT, fils de Sabord, 16 ans.	*Mesd.* SCIO.
LA MÈRE THOMAS, villageoise.	VERTEUIL.
CÉCILE, âgée de 14 ans, sa fille.	ROLANDEAU.
LISE, âgée de 16 ans, *idem.*	ROSINE.

La Scène est dans un village, sur le bord de la mer. Le fond du théâtre représente quelques rochers et la mer. A la droite du spectateur, près l'avant-scène, est une maison de paysan. A côté, est une tonnelle, sous laquelle sont des escabelles et une table, rangées sans ordre.

Représenté pour la première fois sur le théâtre de la rue Feydeau, le 7 nivose an IV de la république.

LE PETIT MATELOT,

OU

LE MARIAGE IMPROMPTU,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, CÉCILE, sortant de la maison.

DUO.

LISE.

Vois, ma sœur, quel beau jour
Nous promet la brillante aurore.

CÉCILE.

Tu ne me dis pas que l'amour
Pour toi va l'embellir encore.

LISE.

Pensons d'abord à nos parens;
Pour nous c'est un plaisir, ma chère;
Et pour les cœurs indifférens,
Ce n'est rien qu'un devoir austère.

Ensemble.

Pensons d'abord à nos parens,
Que nos tendres soins les honorent.
Plaignons les cœurs indifférens,
Quels plaisirs ils ignorent!

LISE.

Vite, ma sœur, préparons tout.

Le déjeuner sous la tonnelle.

(Elles arrangent.)

CÉCILE.

Prends la table par l'autre bout;
Approche donc cette escabelle.
Le pain, la tranche de jambon,
Du vin pour égayer mon père.

LISE.

Ajoutons-y ce melon;
C'est le régal de ma mère.

CÉCILE.

Et ce joli fromage au lait,
Croyez-vous qu'il plaise à Bazile ?
C'est pour lui seul que je l'ai fait.

LISE, l'embrassant.

Ah ! je te reconnais, Cécile.

CÉCILE.

Hé, gai, gai, c'est aujourd'hui
Qu'on te marie.
Jeune amant, bonne métairie,
Bonheur constant, jamais d'ennui.
On dansera dans la prairie,
Et j'ouvre la danse avec lui.

Ensemble.

LISE.

Enfin mon cœur est à son aise.
Quand le devoir prescrit l'amour,
Il est tout simple qu'on se plaise
A le couronner à son tour.

CÉCILE.

Oh ! non, je ne me sens pas d'aise,
Et sans savoir ce qu'est l'amour,
Il est tout simple qu'on se plaise
A penser qu'on aura son tour.

CÉCILE, finement.

Toujours les yeux de ce côté.

LISE.

Hé! mais... c'est par là qu'il arrive.

CÉCILE.

Il eût dû devancer le jour.

LISE.

Je ne dis pas cela, Cécile.

CÉCILE.

Hé! sois donc franche une fois en ta vie. Tu sèches d'impatience.

LISE, d'un ton précieux.

Le terme est fort, ma sœur.

CÉCILE.

Cela se peut, mais il est juste. En effet, Bazile est si aimable!

LISE.

Tu t'en es aperçue?

CÉCILE.

Et toi, friponne, et toi?

LISE, d'un air réservé.

Mais, moi, je l'épouse.

CÉCILE, jouant l'embarras.

Et moi, si je me marie un jour...

LISE.

Hé bien?

CÉCILE, se livrant davantage.

Je veux un homme qui lui ressemble. (*montrant son front.*) Son portrait est là, et l'amour m'en doit la copie.

LISE.

Quelles idées à ton âge!

CÉCILE, jouant la petite femme.

J'ai quatorze ans, ma sœur.

LISE.

Et, par conséquent, tu es encore loin du terme...

CÉCILE, reprenant sa gaieté.

Pas tant, ma sœur, pas tant. D'ailleurs, il n'est pas défendu de penser à l'avenir. Tiens, je me figure un joli petit espiègle, pas plus haut que cela. (*Elle marque sa taille avec sa main.*) Ses cheveux blonds tombent par boucles sur ses épaules; son œil bleu va à l'ame, et cependant il a de la vivacité; sa démarche est leste, son air assuré...

LISE.

Réservé, ma sœur.

CÉCILE.

C'est ce que je voulais dire.

LISE.

Le portrait de Bazile, enfin.

CÉCILE.

La nuance un peu moins foncée : voilà toute la différence.

LISE.

Que tu es folle, mon enfant!

CÉCILE.

AIR.

Ah ! laissez-moi déraisonner,
C'est le seul plaisir de mon âge.

En attendant mon mariage,
Je veux au moins m'en amuser.
Tiens, me vois-tu dans mon ménage,
Toujours riant, et caressant
Mes marmots et leur tendre père;
De vrais amis me chérissant,
Et le pauvre me bénissant!
D'une erreur qui, déja, m'est chère,
Ah! crains de me désabuser.
Mon cœur a créé la chimère;
L'amour peut la réaliser.

LISE.

Voici mon père et ma mère.

CÉCILE.

Laissons donc là mon mariage, et revenons au tien.

SCÈNE II.

LISE, CÉCILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

LISE.

Bonjour, mon père.

CÉCILE.

Bonjour, maman.

LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Bonjour, mes enfans.

LE PÈRE THOMAS.

Déja levée, Lise! On ne dort pas le jour qu'on se marie; je m'en souviens. Vous m'avez causé plus d'une insomnie, madame Thomas, et cependant

j'avais déja du caractère. C'est une terrible chose que le mariage ! Tudieu ! comme cela fait penser les filles ! mais on s'y fait, on s'y fait. N'est-il pas vrai, madame Thomas ?

LA MÈRE THOMAS.

Monsieur Thomas, monsieur Thomas, de la prudence, de la retenue.

LE PÈRE THOMAS.

Tu baisses les yeux, Lise ? Il faut savoir prendre son parti, mon enfant. Tu te résigneras facilement.

LA MÈRE THOMAS.

Mon mari !

LE PÈRE THOMAS.

Ma femme ?

LA MÈRE THOMAS, montrant Cécile.

Cette petite fille...

LE PÈRE THOMAS.

Grandira, on lui en contera, le jeu lui plaira, on la mariera...

CÉCILE, avec une révérence.

Et elle vous remerciera.

LE PÈRE THOMAS.

Voyez-vous cela ?

LA MÈRE THOMAS.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle, qu'est-ce que c'est ? Je vous conseille de penser à ces choses-là.

CÉCILE, d'un petit air boudeur.

Mais, n'y pensiez-vous pas, ma mère ?

LE PÈRE THOMAS.

Elle a raison; elle a parbleu raison.

LA MÈRE THOMAS, bas à son mari.

Allons donc, monsieur Thomas, observez-vous, je vous en prie.

LE PÈRE THOMAS, bas.

Je m'observe, madame Thomas. (*Haut.*) Où est donc le futur? Faudra-t-il l'aller chercher? De notre temps on était plus dégourdi. Vous souvient-il, madame Thomas, de la brêche au mur du jardin? hem? et le chien de basse-cour que vous endormiez; et l'échelle du petit grenier...

LA MÈRE THOMAS.

Ceci passe la permission, mon mari.

LE PÈRE THOMAS.

Et le tout en tout bien et en tout honneur, madame Thomas. Vous aviez de la vertu, et vous l'avez toujours conservée; diable!

LA MÈRE THOMAS.

Ah! ça monsieur, finirez-vous?

LE PÈRE THOMAS.

J'ai fini, madame Thomas. Mais, les amours de ces jeunes gens me rappellent ma jeunesse, et il est des souvenirs qui font toujours plaisir.

LA MÈRE THOMAS, bas à son mari.

Hé! sans doute; mais, ce n'est pas le moment d'en parler.

LE PÈRE THOMAS.

On vieillit; mais, à l'aspect du bonheur, le cœur se réchauffe encore, et on ne sait pas où cela mène, madame Thomas.

LA MÈRE THOMAS.

Vous voulez absolument que je vous cède la place. Suivez-moi, mesdemoiselles, et laissez votre père conter, à qui bon lui semblera, ses merveilleuses prouesses.

LE PÈRE THOMAS.

Quoi! de l'humeur? Sérieusement, tu as de l'humeur? Je ne te reconnais pas là. On marie sa fille, on la marie selon son cœur, cette idée réjouit; on est naturellement gai, on se permet le mot pour rire. Y a-t-il là de quoi se fâcher? Allons, le baiser de paix, et à table.

(Ils s'embrassent.)

CÉCILE.

Hé! voilà Bazile.

SCÈNE III.

LISE, CÉCILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS, BAZILE.

LE PÈRE THOMAS.

Allons donc, allons donc, monsieur le marié. On a bien de la peine à vous avoir.

BAZILE.

Je craignais qu'on ne fût pas levé encore.

LE PÈRE THOMAS.

Tu craignais... tu craignais... Craint-on quelque chose le jour qu'on se marie? (*Le poussant.*) Embrasse, embrasse donc, nigaud. (*La mère Thomas le tire par l'habit.*) Il n'embrassera pas sa femme, n'est-il pas vrai?

LA MÈRE THOMAS.

Déjeunons, déjeunons. Tu te tairas peut-être à table.

LE PÈRE THOMAS.

Oh! je t'en réponds : chaque chose à son temps. Allons, Lise auprès de Bazile, et Cécile entre sa mère et moi.

(On se place.)

QUINQUE.

LE PÈRE THOMAS.

On est vraiment heureux à table,
Entre sa femme et ses enfans.
Objets chéris, vin agréable,
Dissipent la froideur des ans.

CÉCILE, LISE, BAZILE, LA MÈRE THOMAS.

On est vraiment heureux à table;
Ce plaisir est de tous les temps.
La sève d'un jus délectable
Rapproche l'hiver du printemps.

(On mange.)

LE PÈRE THOMAS.

A ses vertus incontestables
On doit les plaisirs les plus vrais.
Femmes, buvez pour être aimables;
Vieillards, buvons pour être gais.

(On boit.)

LISE ET CÉCILE.

Qu'on est heureux près d'un bon père
Qui vous porte au fond de son cœur !

CÉCILE.

Et veut-on doubler son bonheur,
On prend un baiser à sa mère.
(Elle embrasse sa mère.)

LISE ET BAZILE.

Nous aurons aussi notre tour.
Recevez ce tribut d'amour.
(Ils l'embrassent.)

TOUS.

Doux sentiment de la nature,
Présent des cieux,
Source d'une volupté pure,
Devoir saint et délicieux,
Que tes vives flammes
Pénètrent nos ames :
Qui sait aimer n'est jamais vieux.

RÉCITATIF.

BAZILE.

Mais, quel triste présage !
L'air s'obscurcit,
Le temps fraîchit,
L'onde noircit,
Tout annonce l'orage.
Voyez-vous cet épais nuage ?
(On sort de la tonnelle.)
Il porte la foudre en son sein.
Déja j'entends dans le lointain
Ce bruit sourd, précurseur des tempêtes.
(Un coup de tonnerre.)

TOUS.

L'orage est sur nos têtes ;
Les vents sifflent, la mer mugit,
L'ombre s'épaissit.
(plusieurs coups de tonnerre.)
Je tremble, je frissonne...
La force m'abandonne.
(Des coups plus forts.)
Ciel, entends nos accens plaintifs ;
Épargne-nous, je t'en conjure ;
Exauce des êtres craintifs,
Et rends le calme à la nature.

(On entend les derniers éclats. Les villageois s'enfuient et rentrent dans la maison. A la lueur des éclairs, on aperçoit Fulbert, qui gagne le rivage. Le bruit du tonnerre diminue, et finit avec l'orchestre. Le jour renaît.)

SCÈNE IV.

FULBERT, seul.

Sacrebleu ! quel temps ! De ma vie, je ne me suis trouvé à pareille fête. La bourrasque n'a pas duré, mais elle a été forte. Ces rochers sont d'un dur !... Je suis froissé, meurtri. Allons, allons, il ne faut pas y regarder de si près. Me voilà sauvé, c'est fort bien ; mais de quel côté tourner ? Pas le sou, et... Voilà une maison ; entrons-y. Pourquoi pas ? Je conterai mon aventure, on m'offrira, j'accepterai, et je rendrai quand je pourrai. (*Il aperçoit la tonnelle.*) Une table mise ! les débris d'un déjeuner ! Déjeunons provisoirement, nous nous expliquerons après. (*Il se met à table.*) Du jambon ! bon cela..... Du pain frais ! à merveille. Du vin ! goûtons d'abord le vin. (*Il boit.*)

Pas mauvais, pas mauvais. Inspectons le jambon. (*Il mange.*) Excellent, sur ma foi. Un reste de melon! nous lui dirons deux mots. (*Il mange.*) Un fromage au lait tout entier! On a deviné mon goût, ou le diable m'emporte.

(Il mange.)

SCÈNE V.

FULBERT, CÉCILE.

CÉCILE.

Le vent est tombé, la pluie cesse, rien ne sera dérangé. L'herbe est un peu mouillée; cela n'empêchera pas de danser.

FULBERT.

J'entends quelqu'un : voici l'instant critique.

CÉCILE, d'un petit air de dignité.

Que faites-vous là, mon ami?

FULBERT.

Je déjeune.

(Il mange de tout à-la-fois.)

CÉCILE.

Qui vous en a prié?

FULBERT.

Un appétit dévorant.

(Il mange.)

CÉCILE.

La plaisante raison!

FULBERT.

Je n'en connais pas de meilleure.

(Il mange.)

CÉCILE.

D'où sortez-vous ?

FULBERT.

De la mer.

(Il mange.)

CÉCILE.

Où allez-vous ?

FULBERT.

Je ne vais pas, je reste.

(Il mange.)

CÉCILE.

Vous restez !...

FULBERT.

Partout où je suis bien.

CÉCILE, à part.

Il n'est pas sot.

FULBERT, à part.

Elle n'est pas mal.

CÉCILE, d'un ton de protection.

Voulez-vous me faire la grace de m'entendre ?

FULBERT, sortant de la tonnelle.

Ce sera sans doute un plaisir.

CÉCILE.

Dites-moi, en peu de mots, par quel hasard vous vous trouvez ici ?

FULBERT.

Par un hasard fort ordinaire. On s'embarque par un beau temps; le ciel se brouille, les vents tourbillonnent, le vaisseau porte sur des rochers, il s'entr'ouvre, on sait nager, on gagne terre. Il n'y a rien

là que d'assez commun. On trouve un bon déjeuner, on en profite, c'est naturel; on le doit à un hôtesse charmante, et c'est un surcroît de bonheur.

CÉCILE, à part.

Comme il parle! quel jeu de physionomie! (*Haut.*) Voyons les détails. Je ne hais point les détails.

FULBERT.

Moi, je les aime beaucoup. Je m'appelle Fulbert, fils du capitaine Sabord, commandant le corsaire *l'Hirondelle*. Surpris, hier, par une brume épaisse et par un calme plat, les courans ont porté le bâtiment vers la côte. Aujourd'hui, à la pointe du jour, nous avons reconnu le danger. Il fallait un vent de terre pour nous en tirer : il était nord-nord-est.

CÉCILE.

Enfin...

FULBERT.

Le grain est venu, la tempête a suivi. Vous vous en êtes sans doute aperçue?

CÉCILE.

Oh! elle nous a fait perdre la tête.

FULBERT.

Mon père, qui ne la perd jamais, me dit : « Petit Sarpejeu... » Je vous demande pardon; mais, c'est son mot favori.

CÉCILE, minaudant.

Fi donc! c'est épouvantable.

FULBERT.

Vous exigez des détails.

CÉCILE.

Je vous fais grace de ceux-là.

FULBERT.

Mon père me dit donc : « La terre n'est qu'à demi-portée de canon; aborde : nous nous rejoindrons quand nous pourrons. » Il me prend par le collet, et me jette pardessus le bastingage

CÉCILE.

Dans la mer!

FULBERT.

Dans la mer. Je vais au fond, j'avale quelque peu d'eau salée, je reviens au-dessus, je joue des bras et des jambes, et me voilà.

CÉCILE.

Et votre père le capitaine, car, il est capitaine?

FULBERT.

Il nage comme un requin : il se tirera de là.

CÉCILE.

Pauvre jeune homme! Et qu'allez-vous devenir?

FULBERT.

Je puis attendre le dîner.

CÉCILE.

Mais, où dînerez-vous.

FULBERT.

Avec vous, je l'espère.

CÉCILE, à part.

Il est sans façon. (*Haut.*) Et demain?

FULBERT, avec ame.

Avec vous, encore avec vous, toujours avec vous. J'ai déja fait trois campagnes; j'ai essuyé deux naufrages et cinq combats : rien de tout cela ne peut vous être comparé.

CÉCILE, attendrie et rêveuse.

Fulbert?

FULBERT.

Mademoiselle.

CÉCILE.

Vous êtes fort?

FULBERT.

Comme un cable.

CÉCILE.

Actif?

FULBERT.

Comme un mousse.

CÉCILE.

Honnête?

FULBERT.

Si je ne l'étais pas, je le deviendrais près de vous.

CÉCILE.

Je conçois un dessein, et je vais l'exécuter. Attendez-moi ici.

SCÈNE VI.

FULBERT, seul.

La jolie petite mine! l'heureux caractère! On ferait

volontiers naufrage pour une rencontre comme celle-là... Ah! mille diables! ma boîte à tabac! si je l'avais perdue... (*Il la tire de sa poche.*) Pas une goutte d'eau n'a pénétré. Fumons une pipe. Ma pipe et cette aimable enfant, je ne connais rien de plus séduisant au monde.

(Il bat le briquet.)

CHANSON.

Contre les chagrins de la vie
On crie, et ab hoc et ab hac;
Pour moi, j'étais digne d'envie
Avec la pipe de tabac.
Aujourd'hui, changeant de folie,
Et de boussole et d'almanac,
Je préfère fille jolie,
Même à la pipe de tabac.

Le soldat bâille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'ame contente
Avec la pipe de tabac.
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic tac,
Et l'amant oublie auprès d'elle
Jusqu'à la pipe de tabac.

Je tiens cette maxime utile,
De ce fameux monsieur de Crac:
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'amour et le tabac.
Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait, dans son petit sac,
Le doux portrait de sa bergère
Avec la pipe de tabac.

SCÈNE VII.

LISE, BAZILE, FULBERT, LA MÈRE THOMAS, CÉCILE.

LA MÈRE THOMAS, accourant.

Ah! bon Dieu! bon Dieu! qu'est-ce que tu m'as conté là? Ce cher enfant! à son âge, deux naufrages et cinq combats! Mais, voyez donc comme il est gentil!

CÉCILE, à part.

C'est une remarque que j'ai déja faite.

LA MÈRE THOMAS.

Oh! le pauvre petit! il est mouillé jusqu'aux os. Vite, un bon feu et du vin chaud.

CÉCILE.

Je vais arranger cela, ma mère.

(Elle rentre.)

LA MÈRE THOMAS.

Elle est un peu étourdie; mais, elle a le cœur excellent.

FULBERT.

Elle a le cœur de sa mère.

LISE.

Mais, maman, ce n'est rien que de le sécher : il faut penser à l'avenir.

BAZILE.

Le voilà sans ressources, sans asyle.

LISE.

Il y aurait de la cruauté à le renvoyer dans cet état.

LA MÈRE THOMAS.

Qu'appelez-vous le renvoyer! un infortuné que la providence jette dans mes bras! je laisserais à un autre le plaisir de lui faire du bien! Non pas, non; il restera avec nous.

FULBERT, sautant.

Me voilà de la maison.

LA MÈRE THOMAS.

Dis-moi, mon garçon, sais-tu travailler à la terre?

FULBERT.

Je ne m'en doute pas. Mais, avec de la jeunesse et de la bonne volonté, on fait tout ce qu'on veut.

LA MÈRE THOMAS.

C'est ça, mon garçon, c'est ça. Le père Thomas se fait vieux, il a besoin d'être aidé; les bras sont rares, tu travailleras avec lui. Tu auras un peu de peine...

FULBERT.

Oh! j'y suis accoutumé.

LA MÈRE THOMAS.

Mais, le soir, on rentre gaiement, on soupe de bon appétit, et puis la veillée. Le père Thomas prend son gros livre; je file, en chantant la petite chanson; Cécile tricote et fait chorus. Je ne parle pas de Lise: fille qu'on marie est perdue pour sa mère. (*Une larme.*) Mais, enfin, c'est pour son bien. Toi, tu nous conteras tes naufrages et tes combats. A la fin de la semaine, on se rassemble dans la prairie; cha-

cun porte son plat; on rit, on court, on danse. C'est là que les jeunes gens arrangent leurs mariages, et que les vieillards se félicitent de s'être mariés.

FULBERT.

Bien travailler, bien se divertir, et prendre le temps comme il vient, c'est ma devise à moi.

LA MÈRE THOMAS.

Il est charmant, il est charmant.

CÉCILE.

Tout est prêt, maman. Allons, Fulbert.

(Elle le prend par la main.)

FULBERT.

Je ne vous remercie pas; mais je vous aime. Vos tendres soins sont gravés là.

LA MÈRE THOMAS.

Hé! mon Dieu!... J'oubliais... Dame, on ne peut pas penser à tout à la fois. Et ce vaisseau qui est ouvert; et son père qui est resté dessus; et les autres... S'il était encore temps de leur porter du secours... Je vais soigner cet enfant, le père Thomas finit avec le notaire. Voyez cela, Bazile, voyez cela.

SCÈNE VIII.

LISE, BAZILE.

BAZILE, tirant une montre d'argent, avec un peu d'humeur.

Neuf heures!

LISE.

Qu'importe, mon ami?

BAZILE.

Et la noce?

LISE.

Et les naufragés? Je te demande ce sacrifice. Va, mon ami, va.

SCÈNE IX.

LISE, seule.

Amour, quelle est ta puissance
Sur des amans ingénus!
Tu doubles leur existence
Par le charme des vertus.
Feu sacré, feu légitime,
Oui, je cède à ton pouvoir.

Adorer ce qu'on estime,
Le doux, l'aimable devoir!
Digne objet de ma tendresse,
Tu partages mon ardeur:
De notre commune ivresse
Va naître notre bonheur.

Bazile revient. Il a un homme avec lui. C'est sans doute un de ces infortunés. La journée commence bien. C'est d'un bon augure pour l'avenir.

SCÈNE X.

LISE, BAZILE, SABORD, portant un petit sac de cuir attaché par une courroie, des pistolets à sa ceinture.

BAZILE.

Je suis au comble de la joie.

SABORD.

Moi, j'ai de l'humeur, monsieur, j'ai de l'humeur.

BAZILE.

Grâce au ciel, vous voilà sauvé.

SABORD.

Et mon vaisseau est à tous les diables.

BAZILE.

Qu'est-ce que cela en comparaison?...

BAZILE.

Qu'est-ce que cela? qu'est-ce que cela? Un *cutter* de quatre-vingt mille livres, le meilleur voilier de l'Orient, le corsaire *l'Hirondelle*! Cela ne se répare pas, monsieur, cela ne se répare pas.

BAZILE.

Si cependant vous vous fussiez noyé...

SABORD.

Voyez le grand malheur! ne faut-il pas finir? de cette maladie-là ou d'une autre, qu'importe?

BAZILE.

Et vos compagnons? point d'espoir?

SABORD.

Serais-je ici, s'il y en avait encore un seul en vie? Tout est au fond de la mer. Le plus brave équipage de France. Cela vous sautait à l'abordage; il fallait voir ! Vaisseau attaqué, vaisseau à nous; c'était la règle. Enfin, les regrets ne servent à rien. Dieu leur fasse paix et miséricorde.

LISE.

Il ne prend pas seulement garde à moi.

BAZILE.

Ne voudriez-vous pas vous rafraîchir ?

SABORD.

Me rafraîchir ! il m'a trouvé dans l'eau.

BAZILE.

Si vous préférez vous chauffer...

SABORD.

Je ne me chauffe qu'au feu du canon.

BAZILE.

Vous boirez donc un coup ?

SABORD.

J'en boirai deux, jeune homme.

LISE.

Quel singulier caractère !

BAZILE, lui versant du vin.

Vous le trouverez bon ?

SABORD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BAZILE.

Hé! parbleu! c'est du vin.

SABORD.

Depuis dix ans, je n'en bois plus.

BAZILE.

Si vous voulez de l'eau?...

SABORD.

Qu'appelez-vous de l'eau? Du rhum, du rach.

LISE.

Ah! quel homme!

BAZILE.

Malheureusement nous n'en avons pas.

SABORD.

Qui diable vous en demande? J'en ai, moi; je ne marche pas sans cela. (*Il tire une bouteille empaillée, boit un coup, et la présente à Bazile.*) A vous, luron.

BAZILE.

Je vous remercie, je n'en use pas.

SABORD, serrant la bouteille.

Tant pis pour vous.

LISE.

Si monsieur veut se débarrasser de ce sac?

SABORD.

Il ne m'embarrasse pas.

LISE.

Je le mettrais en lieu sûr.

SABORD.

Il est ici plus en sûreté encore.

LISE.

Il n'est pas poli, ce monsieur-là.

SABORD.

Poli? pourquoi faire?

BAZILE.

Écoutez donc, monsieur; vous traitez ma future...

SABORD.

Je n'ai pas voulu l'offenser. Je suis dur, je m'emporte; mais je suis bon diable au fond. Laissons là ce galimatias. A propos, vous n'avez pas entendu parler d'un petit Sarpejeu, qui était mousse à bord de *l'Hirondelle*, et que j'ai jeté à l'eau, afin de le tirer d'embarras?

LISE.

Il vous intéresse?

SABORD.

Par-là corbleu! je le crois. Je suis son père.

LISE, avec joie.

Vous êtes son père!

SABORD.

Tout comme un autre. Cela vous étonne?

LISE.

Je ne dis pas cela, monsieur. (*A part.*) Ah! quel original!

SABORD.

Enfin, où est-il, ce petit drôle? L'avez-vous mis aussi en lieu de sûreté?

LISE.

Il est chez nous, monsieur, où il reçoit les soins qu'on doit à la jeunesse et au malheur.

SABORD.

Vous avez pris soin de lui? Vous êtes donc de braves gens? C'est bien cela, c'est bien. Je suis content de vous, et je vous remercie.

(Il leur présente la main.)

BAZILE, à part.

Il se radoucit, cependant.

SABORD.

Écoutez donc. Vous m'avez dit que vous vous épousiez?

BAZILE.

Sans votre accident, la cérémonie serait faite.

SABORD.

Que je ne dérange rien : jamais je n'ai gêné que l'ennemi. Et, dites-moi; vous vous aimez? (*Lise baisse les yeux.*) Elle baisse les yeux; elle baisse les yeux. On t'aime, mon garçon.

BAZILE.

Ah! comme on est aimé.

SABORD.

Cela ne suffit pas. Je ne me livre pas d'abord; mais, quand je connais d'honnêtes gens dans le besoin, je n'ai rien à moi.

LISE.

Jamais, monsieur, nous n'avons été à charge à personne.

SABORD.

Qui diable vous parle de cela? Ce sac renferme cinquante mille écus en or; c'est tout ce qui me reste. Un tiers à mes besoins, un tiers à mon fils, et l'autre à mes plaisirs : j'en aurai à vous rendre heureux. Pour peu que cela vous plaise...

LISE.

Gardez votre or, monsieur; nous ne vendons pas nos services.

SABORD.

Voilà qui est plaisant, par exemple! refuser de l'argent qu'on leur offre de bon cœur, tandis que, pour en avoir, je m'expose tous les jours à me faire casser la tête. Vous n'en voulez pas; c'est votre dernier mot?

LISE.

Mille remercîmens.

SABORD.

N'en parlons plus. Allez, mariez-vous, et que le ciel vous bénisse.

SCÈNE XI.

SABORD, LISE, BAZILE, FULBERT, CÉCILE, LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS.

SEPTUOR.

FULBERT.

Hé, palsambleu, voilà mon père!

SABORD.

Oui, c'est moi, petit Sarpejeu.

CÉCILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Quel moment prospère!
Il revoit son père!

CÉCILE, à part.

Il faut l'arrêter en ce lieu.
(A sa mère.)
Il doit être bien las, ma mère.

SABORD.

Allons petit Sarpejeu,
Remercie, et dis adieu.

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Hé quoi! vous en aller si vite!
Vous vous reposerez un peu.

CÉCILE, à part.

Faut-il déja se dire adieu!

SABORD.

Le temps est bon, et j'en profite.
Je vais gagner le port voisin.
J'arme, j'équipe un brigantin,
Et je tente encor la fortune.
Je ris des fureurs de Neptune.
Il vient d'engloutir mon vaisseau;
Moi, j'en relance un autre à l'eau.

CÉCILE, LISE, BAZILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Entrez chez nous, entrez, de grace;
Vous prendrez un peu de repos.

SABORD.

Ah! ventrebleu! que de propos!

Je n'aime pas qu'on me tracasse.

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Entrez chez nous, entrez, de grace;
FULBERT. Entrez chez eux, entrez, de grace;
Vous prendrez un peu de repos.

FULBERT.

Je suis bien, et j'y reste.
On le veut, je cèderai.
Partez, je suis leste,
Je vous rejoindrai.

SABORD, à son fils.

Corbleu! je crois qu'on me résiste!
Petit Sarpejeu,
Qu'on me suive, ou, si l'on persiste,
On va voir beau jeu.

CÉCILE, à part.

Hé quoi! déja se dire adieu!

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

En partageant notre allégresse,
FULBERT. En partageant leur allégresse,
Vous oublîrez votre chagrin.
Entrez chez nous, rien ne vous presse;
FULBERT. Entrez chez eux, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD.

Vous m'excédez enfin.

CÉCILE, LISE, BAZILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Entrez chez nous, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD, se défendant.

Quelle diable de politesse !

CÉCILE, LISE, BAZILE, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

Ensemble.

A nos vœux, rendez-vous enfin.
Entrez chez nous, rien ne vous presse.
Vous partirez demain matin.

FULBERT.

A leurs vœux, rendez-vous enfin.
Entrez chez eux, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD.

Corbleu ! vous m'excédez enfin.
Quel est le démon qui vous presse
De me garder jusqu'au matin ?

SCÈNE XII.

FULBERT, CÉCILE.

FULBERT, suivant Cécile, et lui donnant un petit coup sur l'épaule.

Un mot, mademoiselle Cécile.

CÉCILE, se retournant.

Bien volontiers, monsieur Fulbert.

FULBERT, à part.

Comment m'y prendre ?

CÉCILE, à part.

Que va-t-il me dire ?

FULBERT.

J'ai un besoin de parler !

CÉCILE.

Et moi de vous entendre !

FULBERT, avec un soupir.

Ah!

CÉCILE, avec un soupir.

Ah!

FULBERT.

Le difficile, c'est de commencer.

CÉCILE.

Sans doute; le reste va de suite.

FULBERT.

Oui, il n'y a que le premier mot qui coûte, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

En conscience, je ne peux pas le dire, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Jamais je ne me suis trouvé dans une pareille situation.

CÉCILE.

Ni moi non plus, je vous assure.

FULBERT, d'un ton décidé.

Je vous prie de croire que je ne tremble pas ainsi au feu.

CÉCILE.

Vous me flattez, monsieur Fulbert.

FULBERT.

J'aimerais mieux attaquer un vaisseau à trois ponts, ou le diable m'emporte.

CÉCILE.

Je ne me croyais pas si terrible.

FULBERT, avec impatience.

Mais, vous pourriez m'aider un peu, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Je vous écoute, je vous réponds : que puis-je de plus, monsieur Fulbert?

FULBERT.

Oh! cet amour! cet amour!

CÉCILE.

Il fait quelquefois bien du mal.

FULBERT.

Et il pourrait faire tant de bien! (*Un soupir.*) Ah!

CÉCILE.

Ah!

FULBERT.

Je connais un jeune homme bien à plaindre.

CÉCILE.

Il ne souffre pas seul, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Il a affaire à un père...

CÉCILE.

A un père comme il n'y en a point.

FULBERT.

Qui n'a jamais aimé.

CÉCILE.

Non, il n'en a pas l'air.

FULBERT.

Aussi, est-il sans compassion.

CÉCILE.

Il est des circonstances où elle paraîtrait si douce!

FULBERT.

Et où elle est si nécessaire!

CÉCILE.

C'est ce que je pensais, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Se séparer aussi brusquement!

CÉCILE.

Lorsqu'on commence à se connaître.

FULBERT.

A s'apprécier.

CÉCILE.

A s'estimer.

FULBERT.

Quelque chose de plus, je crois, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Je ne dis pas non, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Plaire à un objet enchanteur, et le regretter toute sa vie!

CÉCILE.

C'est bien dur.

FULBERT, avec un soupir.

Ah!

CÉCILE, avec un soupir.

Ah!

FULBERT.

Et tout cela serait si facile à arranger!

CÉCILE.

Sans doute. Il ne faudrait que s'entendre.

FULBERT.

De l'argent d'un côté...

CÉCILE.

De bonnes terres de l'autre.

FULBERT.

Envie de prospérer...

CÉCILE.

Activité dans le ménage...

FULBERT.

Des forces, de la jeunesse...

CÉCILE.

Et avec tout cela un bon cœur...

FULBERT.

Un cœur tout à sa petite femme, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Qui serait toute à son mari, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Comme cela serait charmant! (*Un soupir.*) Ah!

CÉCILE.

Ah!

FULBERT, avec dépit.

Mais, il est des parens qui ne savent rien deviner.

CÉCILE.

Quelle rigueur!

FULBERT.

Ou quelle maladresse!

CÉCILE.

Cependant, il ne faut pas désespérer.

FULBERT.

Mais, on pourrait les pressentir.

CÉCILE, se livrant.

On pourrait même davantage.

FULBERT.

Se déclarer tout simplement.

CÉCILE.

Oui, c'est le parti le plus court.

FULBERT.

C'est même le seul quand le temps presse...

CÉCILE.

Et quand on est bien sûr l'un de l'autre.

FULBERT.

Alors on agit de concert.

CÉCILE, avec timidité et en minaudant.

Sans doute, et si vous répondez du jeune homme...

FULBERT, bien tendrement.

Oh! amour pour la vie.

CÉCILE, vivement, allant vers la maison.

Au revoir donc, monsieur Fulbert.

FULBERT, lui donnant un petit coup sur l'épaule.

Mademoiselle Cécile?

CÉCILE, se retournant.

Monsieur Fulbert?

FULBERT.

Vous ne me dites rien de la jeune personne.

CÉCILE.

Oh! amour pour la vie.

SCÈNE XIII.

FULBERT, seul.

Ouf! de quel poids je me sens soulagé! C'est une terrible chose qu'une première déclaration ! On se sent si bête, mais si bête!... Enfin, la voilà faite, et comme dit fort bien ma petite Cécile, le reste va de suite. Elle est allée sans doute se confier à sa mère; moi, j'attends de pied ferme le capitaine Sabord, et s'il fait un peu trop le père, je lui ferai voir que je suis son fils.

ARIETTE.

Immobile comme un rocher,
Je ne tente plus de voyages.
Mon père peut aller chercher
Et des combats et des naufrages.
Il veut devenir fameux,
Et moi, je veux être heureux.
Près de toi, Cécile,
Fulbert le sera;

D'un bonheur tranquille
Son cœur jouira :
De gloire inutile
Il se passera.
Je donnerais toute une flotte
Pour un baiser de ce tendron.
Oui, je prends l'amour pour pilote
Et ma maîtresse pour patron.

SCÈNE XIV.

FULBERT, SABORD.

SABORD, sortant de la maison.

Je ne veux pas qu'on me conduise. M'entendez-vous ? je ne le veux pas. (*Il ferme la porte avec force.*) Que diable! je ne souffre pas qu'on me contredise. (*A son fils.*) A moi, luron. Vent arrière, et en avant.

FULBERT.

Moi, j'ai vent debout, mon père.

SABORD.

Hé bien! tu louvoieras.

FULBERT.

Pas du tout. J'ai fond, et je jette l'ancre.

SABORD.

Petit Sarpejeu!

FULBERT.

C'est exactement comme j'ai l'honneur de vous le dire.

SABORD.

Ah! voici du nouveau. A ton père, à ton capitaine!

FULBERT.

Le père doit être indulgent, et le capitaine doit au moins m'entendre.

SABORD.

Ce petit drôle-là a un esprit d'indiscipline... De la modération, monsieur, de la modération.

FULBERT.

Faut-il que j'en donne l'exemple?

SABORD.

Non, monsieur; je me modère et j'écoute. Voyons, qu'avez-vous à me dire?

FULBERT.

Je vous ai toujours obéi aveuglément.

SABORD.

Vous n'avez fait que votre devoir.

FULBERT.

Vous avez voulu que je fusse marin, je le suis.

SABORD.

C'est le premier métier du monde.

FULBERT.

Vous m'avez mené au feu; je me suis battu.

SABORD.

Fort bien même, fort bien.

FULBERT.

Je viens de faire naufrage pour la seconde fois.

SABORD.

Ah! par exemple, ce n'est pas ma faute. Enfin?...

FULBERT.

Enfin, je commence à me dégoûter du premier métier du monde. Jusqu'à présent, j'ai vécu pour vous, et je suis bien aise de vivre un peu pour moi.

SABORD.

Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est?

FULBERT.

Je veux être heureux, s'il vous plaît, mon père.

SABORD.

Hé! que vous manque-t-il pour cela, monsieur?

FULBERT.

Je vais vous l'apprendre, mon père.

SABORD.

Voyons, monsieur?

FULBERT.

On m'a accueilli dans cette maison...

SABORD.

Je sais cela. Au fait.

FULBERT.

Et j'y ai trouvé ce que je ne rencontrerai nulle part.

SABORD.

Diable! Hé, qu'avez-vous donc trouvé?

FULBERT.

Une mine comme on n'en voit pas, même sur les

côtes de Taïty; un œil noir qui vous perce son homme à jour; une vivacité, une gaieté....

SABORD.

Ah! je commence à comprendre : monsieur est amoureux.

FULBERT.

Comme un fou.

SABORD.

Un amoureux de seize ans!

FULBERT.

Ce sont les meilleurs, mon père.

SABORD.

Et une fille de quatorze ou quinze!

FULBERT.

Voilà comme je les aime, mon père.

SABORD.

Et moi, je vous défends de l'aimer, monsieur.

FULBERT.

Vous lui défendrez donc de me paraître aimable?

SABORD.

Je voudrais bien savoir où peuvent mener de semblables amours?

FULBERT.

A un bon et solide mariage.

SABORD.

Monsieur mon fils!

FULBERT.

Monsieur mon père!

SABORD.

Qui vous a donné cette idée saugrenue?

FULBERT.

Elle est venue tout naturellement.

SABORD.

Et je m'y prêterai?

FULBERT.

Je l'espère.

SABORD.

N'y comptez pas, monsieur, n'y comptez pas.

FULBERT.

Mais encore, quelle raison?...

SABORD.

Comment, quelle raison! Ah! vous voulez des raisons : je vais vous en donner, monsieur. D'abord, votre prétendue ne me plaît pas.

FULBERT.

Ce n'est pas vous qui l'épousez, mon père.

SABORD.

Qu'on se taise quand je parle... Et le mariage ne convient pas à un marin, qui a son chemin à faire, et que je prétends pousser contre vent et marée. Voyez, monsieur, voyez Ruiter, Jean-Bart, Duguay-Trouin; ces gens-là ont commencé comme vous. L'histoire est pleine de leurs faits et gestes, et ne dit mot de leurs amours. Voilà les modèles qu'il faut suivre, qu'il faut même surpasser, et ils n'étaient point amoureux, monsieur, ils n'étaient point amoureux.

FULBERT.

Étaient-ils heureux, mon père?

SABORD.

Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en inquiète guère. Ce que je sais, c'est que vos desseins me déplaisent, et cela doit vous suffire, je crois. Ainsi, qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

FULBERT.

C'est votre dernier mot?

SABORD.

Absolument.

FULBERT.

Voici le mien. Vous m'avez fait garçon capitaine; moi, je me fais garçon fermier.

SABORD.

Monsieur mon fils, voilà une conversation qui finira mal.

FULBERT.

J'aimerai en attendant le mariage, et le mariage se fera quand on pourra.

SABORD.

Vous commencez à m'échauffer les oreilles, et furieusement.

FULBERT.

Les pères sont tous de même, exigeans, obstinés....

SABORD.

Tais-toi, ou par-là corbleu....

FULBERT.

Mais, j'ai une tête aussi.

SABORD, tirant un pistolet de sa ceinture.

Que je ferai sauter, ou le diable m'emporte.

FULBERT, s'enfuit, et en s'en allant.

Je vais la mettre à couvert, mon père.

SABORD, à part.

Le coquin sait trop que je n'en ferai rien.

FULBERT, de loin.

Je ne crains pas le bout du pistolet, votre poudre est mouillée; mais, je me défie du manche.

SABORD.

Et, tu fais fort bien.

(Fulbert se cache derrière un arbre, et se glisse dans la maison quand le père Thomas en est sorti.)

SCÈNE XV.

FULBERT, SABORD, LE PÈRE THOMAS.

LE PÈRE THOMAS, à la cantonnade.

Laissez-moi donc faire, madame Thomas. Rentrez chez vous. J'ai de l'expérience; je connais le cœur humain. Rentrez, je vous en prie.

SCÈNE XVI.

SABORD, LE PÈRE THOMAS.

SABORD.

Ah! voilà le beau-père, qui va reprendre la conver-

sation où elle en est restée. Je le rembarrerai de la bonne manière. Il s'approche, il s'approche. Nous allons voir beau jeu.

LE PÈRE THOMAS.

Monsieur le capitaine?

SABORD.

Qu'y a-t-il, monsieur le fermier?

LE PÈRE THOMAS.

J'ai à me plaindre de votre fils.

SABORD.

Arrangez-vous avec lui.

LE PÈRE THOMAS.

J'ai aussi des reproches à vous faire, monsieur le capitaine.

SABORD.

En vérité, monsieur le fermier?

LE PÈRE THOMAS.

Avec votre air de vouloir vous mettre en route, vous finissez par rester, et cela commence à me déplaire.

SABORD.

Vous êtes bien chatouilleux. Prenez donc garde de déplaire à monsieur.

LE PÈRE THOMAS.

Toutes réflexions faites, vous m'obligerez en vous éloignant au plus vite, vous et votre Fulbert.

SABORD.

Je suis sur la voie publique, et j'y resterai tant que bon me semblera.

LE PÈRE THOMAS.

Un petit aventurier, que je reçois, que je caresse...

SABORD.

D'un ton plus bas, père Thomas, et pour cause.

LE PÈRE THOMAS.

Et qui s'avise de faire l'amour à ma fille.

SABORD.

Voyez le grand malheur.

LE PÈRE THOMAS.

Ma Cécile est une fille comme on n'en trouve point, pas même à la ville.

SABORD.

Vous allez voir qu'on la lui a moulée exprès.

LE PÈRE THOMAS.

Cela vous est au fait du ménage, propre, économe, soumise à ses parens.....

SABORD.

Que m'importe tout cela?

LE PÈRE THOMAS.

Une fille, enfin, qu'on ne jettera pas à la tête du premier venu.

SABORD.

Qui diable vous la demande? Croyez-vous que je serai embarrassé, quand je voudrai établir mon petit Sarpejeu? Écrivez à l'Orient; informez-vous du capitaine Sabord : valeur sans tâche, probité intacte. Ah! ah!

LE PÈRE THOMAS.

Que m'importe tout cela?

SABORD, montrant son sac.

Et jai ici de quoi trouver des beaux-pères qui vous vaudront bien, monsieur Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

Tant mieux pour vous, monsieur le capitaine.

SABORD.

Et mon fils, avec sa jolie figure, tournera des têtes tant qu'il lui plaira. Hé! hé!

LE PÈRE THOMAS.

Oh! je dis, jolie figure.... Rien d'extraordinaire, pourtant.

SABORD.

Diable! vous êtes difficile. Votre Cécile ne le serait peut-être pas tant.

LE PÈRE THOMAS.

Un étourdi...

SABORD.

Cela va bien à un jeune homme.

LE PÈRE THOMAS.

Jureur...

SABORD.

C'est le ton d'un marin.

LE PÈRE THOMAS.

Qui ne respecte rien, pas même son père.

SABORD.

Mais, qui m'aime au fond. D'ailleurs, c'est mon

affaire, monsieur Thomas : cela ne regarde personne.

LE PÈRE THOMAS.

Au reste, ce n'est pas de tout cela dont il s'agit. Ma fille est sage, mais elle a un cœur, et ce cœur-là pourrait déranger mes projets. Partez donc, je vous en prie, et partez promptement.

SABORD.

On partira, monsieur Thomas, on partira. Que diable!

LE PÈRE THOMAS.

A la bonne heure. J'aime à vous voir raisonnable. Cela mettra fin à mes débats avec ma femme. Ne s'est-elle pas engouée de votre M. Fulbert?

SABORD.

En vérité?

LE PÈRE THOMAS.

Et elle disait....

SABORD.

Que disait-elle, monsieur Thomas?

LE PÈRE THOMAS.

Bah! des idées de femme, comme vous pouvez croire.

SABORD.

Mais, encore?

LE PÈRE THOMAS.

Si son père, disait-elle, était un homme comme un autre, on pourrait entrer en arrangement.

SABORD.

Hé! qu'a-t-il donc de si extraordinaire, ce père?

LE PÈRE THOMAS.

Mais, c'est un loup de mer, qui voudra mourir au pied de son grand mât.

SABORD.

Cela n'est pas décidé, monsieur Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

Cependant il a un capital honnête, dont il pourrait vivre heureux et tranquille.

SABORD.

C'est vrai, au moins. Poursuivez.

LE PERE THOMAS.

Mais, il ne sera pas content que son pauvre petit Fulbert n'ait un bras ou une jambe emporté.

SABORD.

Quelle chienne d'idée a-t-elle donc du capitaine Sabord?

LE PÈRE THOMAS.

Vous voyez bien que c'est une femme qui parle. Et elle ajoutait...

SABORD.

Qu'ajoutait-elle, monsieur Thomas?

LE PÈRE THOMAS.

Nous sommes propriétaires de cent bons arpens de terre, qui s'étendent jusqu'au bord de la mer. Nous en donnons un tiers à Lise, le second sera pour Cécile, et, si ce mariage se faisait.... C'est une femme qui parle.

SABORD.

J'entends bien. Après?

LE PÈRE THOMAS.

Le capitaine bâtirait une maison sur la hauteur, d'où il verrait la mer dans toute son étendue, et d'où il braverait les orages.

SABORD.

Après, après?

LE PÈRE THOMAS.

Nous lui ferions, derrière la maison, un joli potager, que nous cultiverions pour lui. En avant, sur le bord du roc, serait une tonnelle ombragée par de bons chasselas, sous laquelle le capitaine ferait un somme après dîner. Bientôt, de petits enfans le caresseraient, l'amuseraient, l'intéresseraient, et lui présenteraient le chicotin et le verre de rogome. Il les apprendrait à jurer; nous les instruirions à l'aimer et à le bénir. Il trouverait ici le bonheur qu'il cherche depuis trente ans sur toutes les mers, et qui est si près de lui.

SABORD.

En effet, un petit fils qui me présente ma pipe; un autre qui me verse le rogome, et qui égoutte le verre, en poussant mon gros juron, cela serait drôle, au moins.

LE PÈRE THOMAS.

Ma femme continue.

SABORD.

J'écoute, monsieur Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

Une pointe de rocher s'avance sur la surface de l'eau, et présente un abri commode : on y mettrait un petit bateau. Les beaux jours, on irait à la pêche ; dans les temps gris, on prendrait ta vieille carabine.....

SABORD.

Oh! j'achèterais des fusils neufs.

LE PÈRE THOMAS.

Laissez-moi donc finir. On prendrait ta vieille carabine, et on ferait la guerre aux oiseaux de mer. Avec du travail on aurait une bonne table, avec de l'exercice un bon appétit; on mangerait bien, on boirait mieux, on serait content de soi et des autres.

SABORD.

Votre femme vous disait tout cela. (*Se grattant l'oreille.*) Diable! diable!

LE PÈRE THOMAS.

Je l'ai reçue, oh! mais je l'ai reçue! dame, il fallait voir.

SABORD.

Vous avez eu tort, monsieur Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

C'est que quand je me fâche, je crie aussi haut qu'un autre, monsieur le capitaine.

SABORD.

Vous avez eu tort, vous dis-je. Votre femme est une femme de bon conseil.

LE PÈRE THOMAS.

Ce qui me donnait le plus d'humeur, c'est que le

notaire est là, et que jamais elle ne m'a permis de finir.

SABORD.

Le notaire est là?

LE PÈRE THOMAS.

Parbleu! depuis deux heures.

SABORD.

C'est cet homme que j'ai vu.... Je vais lui dire deux mots, au notaire. Je vais lui dire deux mots. (*Riant.*) Ah, ah, ah, ah!

(Il entre dans la maison.)

SCÈNE XVII.

LE PÈRE THOMAS, seul.

Hé bien! voilà les hommes. Les plus durs à manier ont toujours un côté faible. Il ne faut que le trouver pour en faire ce qu'on veut.

SCÈNE XVIII.

LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS.

FINALE.

LA MÈRE THOMAS.

Il gourmande le notaire;
A l'instant il veut un contrat.

LE PÈRE THOMAS.

Tu vois que, sans avocat,
Je sais arranger une affaire.

Ensemble.

Ma femme, laissons-le faire;
Mon mari, laissons-le faire;
Attendons le résultat.

SCÈNE XIX.

LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS, FULBERT, CÉCILE.

CÉCILE ET FULBERT.

Le notaire résiste,
Le capitaine insiste.
Vous vous moquez de moi,
Reprend l'homme de loi!
Faire un contrat à la minute!
On n'a jamais vu cela.
Le capitaine crie : Holà!
Je paîrai dix fois la minute;
Mais, vous en passerez par-là.

TOUS.

Qu'espérer ou que craindre
De ce nouveau débat?
Faut-il s'applaudir ou se plaindre?
Quel en sera le résultat?

SCÈNE XX.

LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS, FULBERT, CÉCILE, LISE, ET BAZILE.

LISE ET BAZILE.

Le notaire avec adresse,
Propose une simple promesse

Portant un dédit.
Corbleu ! c'est bien dit,
Reprend le capitaine.
Écrivez à perte d'haleine.

TOUS.

Vous serez heureux enfin.
Nous serons heureux enfin.
Rendez grace à votre destin.
Rendons grace à notre destin.

SCÈNE XXI.

LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS, FULBERT, CÉCILE, LISE, BAZILE, SABORD, TENANT UN PAPIER ET UNE PLUME; LE NOTAIRE.

SABORD.

Signez sans réplique,
Paraphez, Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

Vous êtes unique !
Je ne signe pas.

SABORD.

Corbleu ! s'il réplique,
Parlez, mère Thomas.
Je sais donner, j'aime à répandre;
Mais, je ne veux pas attendre.

LA MÈRE THOMAS.

De grace signez donc, Thomas.

LE PÈRE THOMAS.

Hé, non ! je ne signerai pas.

SABORD.

Je fais bien les choses;
Je mets soixante mille francs.
Vous y joignez trente arpens,
Et voilà toutes les clauses.
(Thomas fait un signe d'improbation.)
Comment! cela ne vous plaît pas?
Parlez-lui donc, mère Thomas.

LA MÈRE THOMAS, CÉCILE.

Mon mari, de grace,
Mon père, de grace,
Laissez-vous fléchir;
Votre ame de glace
Ne peut s'attendrir.

SABORD, lui conduisant la main.

Tout ceci me lasse.
Voulez-vous finir?
(Il signe après Thomas.)
Il est dans la nasse.
(Le notaire reprend le papier.)

TOUS, à demi-voix.

Il est dans la nasse.

SABORD.

Il faut s'entendre jusqu'au bout:
Nous bâtirons la maisonnette
Sur le bord de l'eau.

TOUS.

Sur le bord de l'eau.

SABORD.

Pour peu que le temps le permette,
Le petit bateau.

TOUS.

Le petit bateau.

SABORD.

De la gaîté, la chansonnette...

LE PÈRE THOMAS.

De bon vin sans eau.

TOUS.

Sans eau.

SABORD, montrant Cécile.

Et, dans les neuf mois, la brunette
Nous donnera du fruit nouveau.

FULBERT.

Je vous réponds de ce cadeau.

TOUS.

Des aînés, d'un pas agile,
Allons couronner l'amour.
Venez couronner l'amour.
Dans huit jours, Fulbert et Cécile
Auront leur tour.

RONDE.

Hé, gai, gai, de l'allégresse.
Chantons l'amour,
Chantons sans cesse,
Et la jeunesse
Et ce beau jour.

FIN DU PETIT MATELOT.

LES SABOTIERS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE CHANT.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BERTRAND, sabotier.	Les citoyens
GERVAIS, *idem.*	JULIET.
BRUNO, garçon sabotier.	VALIÈRE.
	LESAGE.
VALENTIN, fils de Bertrand.	Les citoyennes
FAUSTINE, fille de Gervais.	LESAGE FILLE.
	ROLANDEAU.

La scène est dans une forêt. De chaque côté du théâtre, près l'avant-scène, est une hutte de sabotier. Un cellier, couvert en chaume, est adossé à chaque chaumière.

Représenté à Paris sur le théâtre de la rue Feydeau, le 5 messidor an IV.

LES SABOTIERS,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le jour commence à poindre.*)

VALENTIN, seul, couché au pied d'un arbre, son fusil entre les jambes.

Il est bon là, monsieur mon père : « T'as soupé, mon garçon; prends ma canardière, va veiller au loup : moi, j'vas me coucher. » Travailler d'jour et veiller d'nuit, c'est trop, quoi qu'il en dise. Aussi j'sors, et j'm'étends tranquillement au pied d'un arbre, mon fusil dans mes jambes. Si l'froid m'réveille, j'pense à Faustine, et j'devenons chaud comme un far rouge. Veiller! veiller! Eune chèvre d'plus, eune chèvre d'moins, queuqu'ça fait à moi? Tant qu' l's hommes auront des pieds, leux faudra des sabots, et tant qu'j'en pourrons faire, je n'manquerons de rian.

ARIETTE.

Foin de la mélancolie!
Faut rire et chanter toujours :
C'est l'amour et la folie
Qui nous donnent de beaux jours.

Quelquefois pourtant Faustine
M'torne la tête à l'envers;
Alle gronde, alle lutine,
Alle prend tout de travers.
Tout autre alors, faisant rage,
Perdrait les plus doux momens.
Pour moi, si jamais j'enrage,
C'est de bouder trop long-temps.

Je rions, et alle n'est pas ici. A' m'avait promis de descendre, et a' n'est pas levée encore, et me v'là, et j'l'attendons! Alle en prend à son aise! P'tite paresseuse, p'tite dormeuse, p'tite insoucieuse, p'tite...

SCÈNE II.

VALENTIN, FAUSTINE.

FAUSTINE, lui frappant sur l'épaule.

Courage, monsieux Valentin.

VALENTIN.

J'en allions dire ben d'autres, si ous ne vous étiez pas montrée; mais, drès qu'on vous voit, n'y a pu d'humeur.

FAUSTINE, piquée.

Ah! ous aviez d'l'humeur! ça vous arrive souvent.

VALENTIN.

C'est passé, mamselle; n'parlons pus d'ça, j' t'en prie.

FAUSTINE, appuyant.

Ah! ous aviez d'l'humeur!

VALENTIN.

Hé ben, oui! ventreguénne! j'ons de l'humeur, et j'ons raison d'en avoir.

FAUSTINE.

Et peut-on savoir c'te raison?

VALENTIN.

J'en ons mille. Primo, d'abord, d'puis trois jours, ous n'voulez pus v'nir cueillir la noisette. J'avions tant d'plaisir à vous les trier! j'trouvions si douces celles qui veniont d'vot' main!

FAUSTINE.

Ous savez ben qu'c'est par prudence, monsieur l'querelleux. J' n' sommes pas encore d'âge à êt' mariés, et si nos pères soupçonniont...

VALENTIN, avec dépit.

Et quand i' soupçonneriont la vérité! queu mal qu'i' aurait à ça? Aussi ben, i' n'auront biantôt pus rian à soupçonner. J'ons l'cœur si gonflé qu'il en crève, et on n'cache pas long-temps c'mal-là. La prudence! la prudence! c'est-i' aussi par prudence qu'ous passer, r'passez cent fois, sans nous r'garder tant seulement du coin d'l'œil, et qu'ous dormez tranquillement, tandis que j'nous morfondons à vot' porte? On s'réveille, entendez-vous, mamselle, on s'réveille, surtout quand les pères dormont. Amour et repos n'marchont pas de compagnie. Je vaillons, sans nous en apercevoir; j' pensons à vous, ça occupe; j'vous rêvons telle qu'ous devriez être, et ça fait plaisir....

Hé bien ! voyez si alle parlera, si a' s'excusera, si a' m'apaisera. J' n' demandons pourtant pas mieux qu' d'êt' apaisé; c'est ben visib', ça... a' n'sonnera mot... et j' n'crierions pas ! oh ! qu' si fait j'crierons, et d'eune fiare manière encore.

FAUSTINE.

Valentin, Valentin, j' prendrons not' parti.

VALENTIN.

Et qu'eu parti qu'ous prendrez, voyons mamselle ?

FAUSTINE.

J'vous oublierons.

VALENTIN.

Ous vous corrigerez.

FAUSTINE.

J'vous oublierons, que j'vous dis.

VALENTIN.

Ça ne se peut pas. Oublier ce qu'on aime ! on oublierait putôt de boire et de manger.

DUO.

FAUSTINE.

Oui, je romprai, j'en jure;
Je t'abandonnerai.

VALENTIN.

Si tu fais ça, j't'assure
Qu'à l'instant je mourrai.

FAUSTINE.

Qu'en pourra-t-on conclure ?
Toi seul auras eu tort.

VALENTIN.

Et j'varrons qu'eu figure
Qu'tu f'ras après ma mort.

FAUSTINE. VALENTIN.

Ensemble.

Je t'oublierai, j'en jure ; Si tu fais ça, j't'assure
Je t'abandonnerai. Qu'à l'instant je mourrai.

VALENTIN.

Fi, la haineuse !

FAUSTINE.

Fi, le méchant !

VALENTIN.

Toújours boudeuse !

FAUSTINE.

Toujours grondant !

VALENTIN.

Quand on est jeune et leste,
Sans se tant désoler,
On peut trouver de reste
De quoi se consoler.

FAUSTINE.

Quand on est jeune et belle,
Pourquoi se tourmenter ?
Un amant qui querelle
N'est pas à regretter.

VALENTIN.

Tendre pastourelle !

FAUSTINE.

Charmant pastoureau !

VALENTIN.

Voyez qu'elle est belle !

FAUSTINE.

Voyez qu'il est beau !

FAUSTINE.

J'abjure un amour funeste
Qui m'a long-temps tourmenté.
Je te hais, je te déteste,
Je reprends ma liberté.

VALENTIN.

J'abjurons l'amour funeste
Qui nous a tant tourmenté.
Je te hais, je te déteste,
Je reprends ma liberté.

Ensemble.

(Faustine rentre, et ferme brusquement sa porte.)

SCÈNE III.

VALENTIN, seul.

Hé ben, hé ben, queu'tu fais donc, Faustine? N'vlà-t-i' pas qu'a s'renfarme au biau mitan d'la conversation? A' sait qu'alle est jolie, alle est fiare, a' veut me m'ner; ça n'sera pas vrai, et morguenne tout coup vaille : a' boude, j'bouderons; quand a' reviendra, j'résisterons; a pleurera... hé ben! j'varons, et d'ici là... j'enragerons... oui, j'enragerons; j'enrageons déja.

SCÈNE IV.

BERTRAND, sortant de chez lui, et tenant un piége à loup, VALENTIN.

BERTRAND.

C'est toi, garçon? la veillée a-t-elle été bonne? as-tu vu l'loup?

VALENTIN.

I' m' quitte, mon père.

BERTRAND.

Et tu n'cours pas après?

VALENTIN.

J'le rejoindrons sans courir.

BERTRAND.

Fallait faire feu.

VALENTIN.

C'loup-là n'craint pas la poudre.

BERTRAND.

Oui, mais les balles?

VALENTIN.

J'avons trop d'peur d'li gâter la peau.

BERTRAND.

Accoute, not' fieu, v'là deux ou trois jours qu'tu veilles, et stapendant la vilaine bête m'escroque tantôt un bouc, tantôt un chevreau. J'allons, tandis qu' j'y pensons, tendre c'piége sus ses traces; ça s'ra pus sûr, et tu dormiras.

(Il arrange le piège, et l'attache à un arbre avec une chaîne et un cadenas.

VALENTIN.

Je n'dors pus, mon père; je n'dors pus.

BERTRAND.

A l'affut, à la bonne heure; mais dans ton lit?

VALENTIN.

Pas pus d'eune façon que d'l'autre. J'sommes comme enragé, voyez-vous.

BERTRAND.

N'te fâche pas, garçon; t' l'auras, va, t' l'auras. L'père Gervais est i' levé?

VALENTIN.

Je n'nous embarrassons ni d'Gervais, ni d'sa fille. Qu'i' soyont couchés ou d'bout, qu'euqu'ça nous fait à nous?

BERTRAND.

C'est que j'ons à li parler d'eune affaire.

VALENTIN.

V'la sa hutte; frappez.

BERTRAND.

Et d'eune affaire importante.

VALENTIN, avec intérêt.

Pour moi?

BERTRAND.

Non, pour moi.

VALENTIN.

Diable, qu'euqu'c'est donc que c't' affaire?

BERTRAND.

On n'conte pas ça aux enfans, entendez-vous, monsieux. Allez casser une croûte, et pousser un somme.

VALENTIN.

J'nons ni faim ni sommeil.

BERTRAND.

C'est égal; j'veux qu'tu dormes. J'sommes ton père, peut-êt!

VALENTIN.

Je n'dis pas qu'non, et maugré ça...

BERTRAND, levant la main.

Veux-tu t'aller coucher quand j't'en prions honnêtement.

(Valentin rentre avec humeur.)

SCÈNE V.

BERTRAND, seul.

Non, mais j'dis, n'y aurait qu'à l'i conter ça... Qu'eu qui sait? Faustine est si drôlette! M'est avis qu'alle doit culbuter toutes les têtes : l'fieu a d's yeux comme l'père et d's années d' moins. Motus donc jusqu'à la définition.

COUPLETS.

Pour plaire, une fillette
N'a rian qu'à le vouloir.
Est-elle gentillette,
On se sent émouvoir.
Vous sourit-elle, on grille,
Abusé par l'espoir;
Et, de fil en aiguille,
On cède à son pouvoir.

Le pus fou, le pus sage
Se laissont engager.
J'sentons ben qu'à not'âge
On court plus d'un danger.
Je bravons tout, je grille,
Et par fois un barbon

Peut, de fil en aiguille,
Festoyer un tendron.

Bertrand aime Faustine,
Bertrand l'épousera.
Près d'sa chienne d'mine
Bertrand rajeunira.
A ce mot seul je grille,
Et Faustine à son tour
Peut, de fil en aiguille,
S'trouver bian d'not' amour.

I' n' s'agit pus que d'savoir comment que j'nous y prendrons aveuc l'pare Gervais, qui pourrait ben n'pas êt' d'not' avis. Faudra... faudra prendre ça d'loin. Travaillons en l'attendant. Ça n' s'ra pas la première fois qu' j'aurons trouvé d'bonnes idées dans le fond d'un sabot.

(Il se met à l'ouvrage.)

SCÈNE VI.

BERTRAND, GERVAIS, BRUNO.

GERVAIS.

Allons donc, Bruno; allons donc, chien d'paresseux.

BERTRAND.

Dépêchons-nous d'penser; v'là l'beau-pare.

BRUNO, sortant en grondant.

Tians, paresseux! Défendez au soleil d' s'coucher; i' f'ra jour pus matin.

GERVAIS.

Ça devrait ben êt' comme ça, pour l'profit d'un pauvre maître.

BRUNO.

Oui; mais, pour l'r'pos d'un pauv' compagnon?

GERVAIS.

Pas de raison; à l'ouvrage.

BRUNO, travaillant.

M'y v'là, not' bourgeois. Mais quand j'nous reposerions un peu, n'y aurait pas grand mal.

GERVAIS, travaillant.

Plains-toi, j'te l'conseille. Ça dort tout d'un somme jusqu'à des trois heures du matin; ça vous a d'la paille fraîche tous les ans, du pain d'orge tous les jours, du lait caillé à tous ses repas, et ça n'est pas content!

BERTRAND, travaillant.

Allons, voisin, faut commencer la journée gaiement, quand on veut la finir d'même, et j'ons queuqu'idée que c'telle-ci pourra faire rire queuques-un, qui n' s'en doute pas.

BRUNO.

Ça n' s'ra morgué pas moi, toujours.

GERVAIS.

Qu'eu qui t'parle à toi?

BERTRAND.

Allons, allons, d'la gaieté, la chansonnette; ça tue l'temps.

GERVAIS.

Parguenne, voisin, ous avons raison. Plein eune tête d'chagrin n'paye pas pour un sol d'dettes.

BERTRAND, à part.

Avant d'nous déboutonner, faut l'remettre dans son assiette.

COUPLETS.

GERVAIS.

Est-il un plus doux métier.
Que celui de sabotier?
Chausser la femme et la fille,
Caresser un pied mignon,
Et voir sourire un tendron,
Dont le petit cœur frétille;
Non, il n'est pas de métier
Com' celui de sabotier.

BERTRAND.

Mon voisin, ce sabotier,
N'est encor qu'un écolier.
Rien qu'à voir brune agaçante,
Deviner ce qui lui sied;
Trouver chaussure à son pied,
Et la renvoyer contente;
C'est ainsi qu'un sabotier
Prouve qu'il sait son métier.

BRUNO.

Pour être bon sabotier,
Il faut donc être sorcier?
Ma méthode est aussi sûre.
Agissant sans discourir,
J'ai toujours su réussir,
En présentant la mesure.

Pour moi, garçon sabotier,
Voilà le fin du métier.

Not' bourgeois, en v'là encore eune paire, et qu'a l'fil, j'm'en vante.

GERVAIS.

Hé ben, refais-en eune autre.

BRUNO, cherchant.

Refais-en eune autre.... refais-en eune autre... n'y a pu d'bois ici.

GERVAIS.

Ah! hé queuqu'tu m'diras pour t'excuser? Je n't'avons pas commandé hiar d'en faire arriver eune voiture, après l'soleil couché?

BRUNO.

Après l'soleil couché! la belle imaginative!

GERVAIS.

Oui, grand vaurien. La promenade délasse.

BRUNO.

Pourquoi donc qu'ous vous couchez, vous?

GERVAIS.

J'crois qu'tu m'raisonnes? T'a une bonne place; mais, morgué, si tu veux la garder, faut changer d'vie, d'abord. Hé ben! partiras-tu?

BRUNO, sortant.

Queu chien d'métier! travailler comme un cheval, et êt' traité d'même! vaudrait autant êt' rentier.

SCÈNE VII.

BERTRAND, GERVAIS, travaillant.

BERTRAND.

Le v'là seul : il faut saisir l'occasion.

GERVAIS.

Hem ?

BERTRAND.

Et l'i couler ça en douceur.

GERVAIS.

Plaît-i', voisin ?

BERTRAND, embarrassé.

C'est que j'pensons à un certain queuque chose...

GERVAIS.

Dans c'monde-ci, on a toujours à penser.

BERTRAND.

Et quand on a d's affaire' en tête...

GERVAIS.

On n'a pas besoin d'réveil matin.

BERTRAND.

Non, morguenne, car ça empêche ben queuqu'fois d'dormir.

GERVAIS.

Accoutez donc. Quand on n'a pas d'temps à pardre, faut ben penser d'nuit à c'qu'on fera d'jour.

BERTRAND.

Surtout quand i' s'agit d'eune petite drôlerie, qui peut faire plaisir à soi et aux autres.

GERVAIS.

Oui, faut toujours obliger l'prochain, quand on y trouve son compte.

BERTRAND, s'approchant de Gervais.

J'n'ons pas d'pus près prochain qu'vous, père Gervais.

GERVAIS, s'approchant de Bertrand.

C'est vrai, au moins. Seriez-vous disposé à faire queuqu'chose pour nous?

BERTRAND.

Queuqu'chose d'incrédule.

GERVAIS.

Diable! ous allez donc m'faire eune fiare proposition?

BERTRAND.

Eune proposition à vous étourdir.

GERVAIS.

J'vous d'vinons. Ous allez m'céder eune d'ces deux pièces d'piquette qu'ous avez eues à si bon compte, et qui dormont là, dans vot' cellier?

BERTRAND.

Mieux qu'ça, pare Gervais, mieux qu'ça.

GERVAIS.

Ah, ah! ous allez donc me r'passer c'te coupe d'deux arpens qu'ous m'avez soufflée si adroitement?

BERTRAND.

C' n'est rian qu'tout ça, pare Gervais. J'veux vous passer ma parsonne tout entière.

GERVAIS.

Et queu qu'ous voulez qu'j'en fassions d'vot' parsonne?

BERTRAND.

Accoutez, voisin. On finit par s'ennuyer au fond d'un bois, seul avec un p'tit gars, qui gagne ben gentiment sa vie; mais, qui n'est pas en état d'nourrir eune conversation. Et pis on rentre tard, on est las; rian d'prêt. L'potage est froid, la paille du lit n'est pas remuée. Tout va d'guingoi dan' eune hutte où n'y a pas d'minagère.

GERVAIS.

Ah! j'vous voyons venir.

BERTRAND.

Eune femme un peu drôlette vous fait aimer la vie, et vous fait oublier l'soir la fatigue d'la journée. Ça vous alleume eune bourrée, ça vous tire vos guêtres, ça vous fait des contes, ça vous met en train, et pis (*riant*), hé, hé, hé.....

GERVAIS.

C'est ça, c'est ça, voisin Bertrand.

BERTRAND, d'un air d'importance.

J'sommes calé, afin qu'ous le sachiez. J'ons douze bonnes paires de sabots prêtes à livrer, du bois pour travailler deux ans, d'l'orge pour l'année, d'la piquette pour neuf mois, les hardes d'not' défunte, et cent bons écus qui moisissont là dans un vieux sac d'bure. C'est queuque chose qu'ça, pare Gervais.

GERVAIS.

C'est eune fortune, voisin Bertrand.

BERTRAND.

Hé bien, tout ça est pour Faustine, et je n'vous demandons rian.

GERVAIS.

Rian? c'est beau d'vot' part.

BERTRAND.

Ous n'avez qu'un mot à dire.

GERVAIS, après un temps.

Je l'disons c'mot. Touchez-là; c'est eune affaire faite.

BERTRAND.

Et l'plutôt s'ra l'mieux.

GERVAIS.

Hé ben, à d'main, voisin Bertrand.

BERTRAND.

Tope, voisin Gervais.

DUO.

BERTRAND.

Embrassez-moi, biau-père,

GERVAIS.

Mon gendre, embrassons-nous,
Et drès demain, j'espère
Que j'danserons tretous.

BERTRAND.

La noce sur la bruyère;
Un de mes tonneaux debout.

GERVAIS.

Je fournis la bonne chère :
Tout une chèvre en ragoût.

BERTRAND. GERVAIS.

Ensemble.

Plus de soupirs, plus de tristessse ;
Drès demain, je sis son époux.
De gaieté, de vin, de tendresse
Faudra nous enivrer tretous.

Plus de soupirs, plus de tristesse ;
Demain vous serez son époux.
De gaieté, de vin, de tendresse
Faudra nous enivrer tretous.

BERTRAND.

Me voyez-vous ouvrir la danse
Avec cet aimable tendron ;
Balancer, sauter en cadence,
Et l'i pousser un rigaudon ?

GERVAIS.

Ménagez-vous, mon gendre.
Dans un semblable cas,
Qui veut trop entreprendre,
Finit par un faux pas.

BERTRAND. GERVAIS.

Ensemble.

Ah ! vous aurez un gendre
Qui peut, dans tous les cas,
Avancer, entreprendre,
Sans craindre les faux pas.

Ménagez-vous, mon gendre ;
Dans un semblable cas,
Qui veut trop entreprendre,
Finit par un faux pas.

GERVAIS.

Écoutez donc, voisin. Allez faire un tour dans la forêt. Pendant c'temps-là, j'parlerons à not' fille, car enfin je n'pouvons pas la marier sans l'i en couler deux mots. Faut la disposer à la résignation.

BERTRAND.

Résignation, résignation! j'sommes encore vardelet, et je l'prouverons.

GERVAIS.

Je n'dis pas non, voisin. Mais, encore un coup, faut que j'l'i parle à c't'enfant. Partez, que j'vous dis, et laissez-nous faire.

BERTRAND, sortant.

Parlez donc, beau-père, et surtout parlez bien.

GERVAIS.

Ah! ben! il est bon là! Faire des recommandations à un homme qui chante au lutrin.

SCÈNE VIII.

GERVAIS, seul.

Il est un peu mûr, l'papa Bertrand; mais, Faustine est sage, soumise; ça n'donnera son cœur qu'par avis d'parens. L'futur est riche; alle aime la braverie, a'mordera à l'hameçon. (*Appelant.*) Faustine! Faustine!

SCÈNE IX.

GERVAIS, FAUSTINE.

FAUSTINE.

Me v'là, mon père.

GERVAIS, avec une dignité comique.

Mamselle, accoutez ben c'que j'allons vous dire.

Ous êtes gentillette ; c'est un grand malheur : l'diable est toujours aux trousses d'une jolie fille. Ous êtes jeune ; ous taperez tête baissée dans l's embûches qu'i' vous tendra. Queuques-un de ses suppôts vous écartera du sentier d'l'honneur, et quand on s'en est eune fois fourvoyé, d'sa chienne d'vie on n'y remet les pieds, entendez-vous?

FAUSTINE.

Qu'eu qu'ous m'dites donc là, mon père?

GERVAIS.

Laissez-nous finir, mamselle, et n'nous coupez pas la parole. J'vous faisons eune instruction paternelle ; tâchez d'en profiter. Je n'sommes qu'un pauvre sabotier ; j'n'avons rian à vous bâiller qu'not' bénédiction, et ça n'est pas restaurant ; mais ous avez torné la tête d'un gros bonnet d'l'ordre, qui veut faire d'vous la première sabotière du pays, et ça n'est pas à refuser.

FAUSTINE.

Oh! j'ne refusons rien, mon père. (*A part.*) Tu me l'paieras, Valentin.

GERVAIS.

V'là eune fille ça, qui n'a pas d'volontés, qui n'court pas après les garçons.

FAUSTINE.

Les garçons! j'les déteste.

GERVAIS.

Et t'as raison. C'sont d's engeoleux.

FAUSTINE.

Des fléaux.

GERVAIS.

Des pestes, m'n enfant, des pestes. J'allons t'garantir d'tout ça. J'te bâillons à un homme d'not' âge, qu'est encore frais et dispos, et qui t'aime à l'adoration. A c'soir donc les fiançailles, à demain l'mariage.

FAUSTINE, effrayée.

D'main, mon père : c'est près jour.

GERVAIS.

Oui, not' fille. On ne peut trop se presser de faire eune bonne affaire.

FAUSTINE.

Mais, d'main, mon père.....

GERVAIS.

C'est un coup d'dés que l'mariage. C'n'est qu'après la partie qu'on sait si on a gagné ou perdu.

FAUSTINE.

La partie est sarieuse, et j'voudrions nous arranger d'manière à n'pas pardre.

GERVAIS, menaçant.

Ah! j'dis, pas d'rémora.

FAUSTINE.

Faut au moins l'temps d'connaître l'futur,

GERVAIS.

En un mot comme en cent, j'ons promis, et j'tiandrons parole. T'obéiras pisque j'te l'ordonnons. Bertrand, l'futur, nous attend. J'allons l'charcher, et j'te

l'amenons. Ah ça! à not' retour pas de simagrées, entends-tu? On n'gagne rian auprès d'nous avec des grimaces.

SCÈNE X.

FAUSTINE, seule.

D'main, d'main! c'est près jour. J'voulions bien faire peur à Valentin ; mais, s'marier tout-à-fait..... Qu'eu qu'i deviendrait, c'pauvre garçon?.... Que j'sis simple de m'occuper de l'i! A-t-i' craint tantôt de m'faire d'là peine? Un petit ingrat, qui s'emporte sans sujet, qui m'met l'marché à la main.... ça mérite punition, et je l'punirai ; ma vanité y est interressée. C'est l'père Bertrand qui me recharche ; tant mieux : Valentin m'verra la femme d'un aut', devant qui 'i n'osera souffler. J'tâcherons d'paraître heureuse, et il enragera à tous les momens du jour, et n'y aura pas de remède, et j'serons pardue pour l'i.... C'est ça qu'est eune vengeance.... Pauvre Faustine, qu'penses-tu là? tu seras la femme d'un autre ; mais, c't'autre n'sera-t-i' pas ton mari? n'auras-tu pas sans cesse devant l's yeux s'tilà qu'tu préfères, et pourras-tu l'voir sans le regretter? il est jeune, i' s'consolera ; tous les maux seront pour toi, et v'là où t'aura mené un moment d'dépit.

ARIETTE.

Dans un moment d'humeur
On maudit ce qu'on aime :
Peut-on navrer son cœur
Sans s'affliger soi-même ?

Valentin est un bon garçon ;
Faut ben l'i passer queuque chose :
Qui veut toujours avoir raison,
A de cuisans regrets s'expose.
Pardonner est vertu ;
Haïr n'est que faiblesse.
Ah ! mon cœur combattu
Se rouvre à la tendresse.

Le voici. Faut au moins que l'raccommodement l'i coûte queuque chose.

SCÈNE XI.

FAUSTINE, VALENTIN, sortant de chez lui.

VALENTIN, un peu derrière.

La v'là ; a' m'a vu et a' retorne la tête.

FAUSTINE.

C'est ben dommage, en vérité.

VALENTIN.

Oh ! a' n'me regardera pas. J'étouffe d'colère.

FAUSTINE.

Prenez donc garde de l'fâcher, c'biau monsieu.

VALENTIN.

A' croit que j'l'i parlerons l'premier.

FAUSTINE.

J'y compte un peu.

VALENTIN.

Hé ben ! bernique.

FAUSTINE.

Bernique soit. Je tiendrai bon.

VALENTIN.

Si je n'l'aimions pas tant, queu plaisir que j'aurions à l'i lâcher queuque taloche!

FAUSTINE.

V'là pourtant comme i' s'corrige.

VALENTIN, s'approchant brusquement.

Savez-vous ben, mamselle, que quand.... lorsque.... Suffit. J'savons c'que j'voulons dire.

FAUSTINE, avec dédain.

Ah! c'est vous, mon ami.

VALENTIN.

Oui, vraiment, c'est nous : vous l'savez d'reste, d'puis eune heure qu'vous nous reluquez là du coin d'l'œil.

FAUSTINE.

En vérité? Ah! j'ai ben aut' chose à penser.

VALENTIN.

Tian! et à quoi qu'vous penseriez-donc? n'allez-vous pas faire la rencharie? J'ons eu tort tantôt. J'nous repentons, j'nous soumattons; touchez là, et qu'tout soit fini.

FAUSTINE.

Il est trop tard. J'sis décidée, et je m'marie.

VALENTIN, stupéfait.

Bah!

FAUSTINE.

Demain, sans faute.

VALENTIN.

Ah! j'vous en prie, n'nous faites pas d'ces peurs-là. C'est qu'ça boulevarse d'la tête aux pieds, voyez-vous.

FAUSTINE, d'un air satisfait.

Un homme riche, assez jeune encore, me trouve sans défaut, et m'épouse.

VALENTIN, d'un air menaçant.

Son nom, vite, son nom : que j' l'i disions deux mots.

FAUSTINE.

Rien que l'voisin Bertrand.

VALENTIN.

Mon père! Ah ça! Faustine, est-ce eune gouaille qu'tu nous pousses là?

FAUSTINE, avec ironie.

Il est sûr qu'ça n'est pas croyab' : eune pauvre p'tite fille comme moi épouser un richard!

VALENTIN.

C'n'est pas ça qui nous étonne; c'est ta cruauté, ta parfidie. Auras-tu bian la force d'nous planter là, après tant d'promesses? Tu deviendrais not' belle-mère! j'serions témoin..... Ah! Faustine, si tu veux m'abandonner, m'trahir, m'désespérer, prends un aut'homme, qui qu'i' soit, et qu'au moins j'puissions en liberté arroser not' couchette d'nos larmes, et mourir ton nom

à la bouche, et ton image dans l'cœur..... Tu pleures.

FAUSTINE.

Ah! c'est ben malgré moi.

VALENTIN.

Tu m'aimes done encore?

FAUSTINE.

Il le faut bian, pisque je n'peux m'en empêcher.

VALENTIN, bien tendrement.

Ah! répète-moi qu'tu m'aimes, répète-le sans cesse, répète-le, lors même que je n'y sommes pas : j'aimons tant à te l'entendre dire! j'aimons tant à croire qu'tu l'penses, quand je n'l'entendons pas! Ah! répète, répète. Ça répand un baume dans l'sang! si tu connaissais ça!

FAUSTINE.

Si j'connais ça! ah, si j'pouvais t'expliquer tout c'que je pense!

VALENTIN.

Faut ben que j'nous devinions : j'n'avons qu'un cœur pour nous aimer; j'sommes sans art pour nous l'dire... Ah! ça, pis qu'v'là la paix faite, et que j'jasons amicalement, dis-nous un peu queuqu'c'est que c't'embrouillamini d'mariage qu'tu nous as fait là?

FAUSTINE.

C'est ton père qui s'est mis en tête d'mépouser; c'est l'mien qui n'demande pas mieux, et qui s'dispose à m'y forcer.

VALENTIN.

Sais-tu ben qu'c'est sérieux ça?

FAUSTINE.

N'crains rian, on n's'marie pas sans dire oui.

VALENTIN.

Et tu diras non?

FAUSTINE.

A tous l's hommes, hors à stila qu'j'ons choisi.

VALENTIN, hors de lui.

Ah! Faustine, Faustine, j'te paierons d'tant d'amour, d'tant d'constance par tout c'qui peut... c'qui doit... c'qui... Je n'pouvons achever not' pensée. Mets ta main sus mon cœur, c'est l'i qui t'dira l'reste.

QUATUOR.

FAUSTINE, la main sur le cœur de Valentin.

Ce pauvre cœur comme il bat!

VALENTIN.

C'est d'amour et d'allégresse.

FAUSTINE.

Vois si le mien est ingrat.

VALENTIN, la main sur le cœur de Faustine.

Il répond à mon ivresse.

Ensemble.

Ah! règne sur mon cœur,
Sur mon ame ravie.
Un moment de bonheur
Vaut un siècle de vie.

SCÈNE XII.

FAUSTINE, VALENTIN, BERTRAND, GERVAIS, DANS LE FOND.

VALENTIN.

Aimons-nous constamment
En dépit de nos pères.

FAUSTINE.

Cachons soigneusement
Nos amoureux mystères.

Ensemble.

Rien ne sépare des amans
Qui s'aiment toujours davantage.
Reçois mes plus tendres sermens,
Et le plus doux baiser pour gage.
(Ils s'embrassent.)

FAUSTINE.

Cher Valentin !

VALENTIN.

Chère Faustine !

BERTRAND.

Oh ! le coquin !

GERVAIS.

Oh ! la coquine !

BERTRAND, GERVAIS, s'approchant.

Enfin, je vous pernons,
Biaux conteux de sornettes.

VALENTIN, FAUSTINE.

Ciel !

BERTRAND, GERVAIS.

Je vous réduirons,
Libertins, malhonnêtes !

VALENTIN, FAUSTINE.

Hé ! pourquoi tant de courroux ?
Quel mal faisons-nous, mon père ?

BERTRAND, GERVAIS.

Pour jamais, séparez-vous,
Ou, morgué, dans not' colère,
J'allons vous rouer de coups.

VALENTIN, FAUSTINE.

L'amour est-il un crime
A nous rouer de coups ?
Pour qu'i' soit légitime,
Hé bien, mariez-nous.

BERTRAND, GERVAIS.

Ton amour est un crime
Pis que j's'rai son époux.
Pis qu'i s'ra ton époux.
C'est l'mien qu'est légitime ;
C'est l'sien qu'est légitime :
Cédez et taisez-vous.

Ensemble.

BERTRAND.

Comment, p'tit scélérat! oser en conter à ta belle-mère!

VALENTIN.

C'est vous qui en contez à vot' bru.

BERTRAND.

Si tu dis encore un mot...

VALENTIN.

J'en dirons cent, j'en dirons mille. Pourquoi se taire quand on a raison? J'raffolons de c'te fille-là, a' raffolle d'nous, et, palsanguenne, j' s'rons l'un à

l'autre demain, aujourd'hui, tout d'suite, si on nous pousse à bout.

BERTRAND.

Oui-dà? (*Il le prend et l'entraîne dans son cellier, où il l'enferme à la clef.*) Séparation d'corps jusqu'à mon mariage, et pour cause.

FAUSTINE.

L'rudoyer, l'renfermer, c'pauv' garçon! c'est eune barbarie, c'est une indignité!

GERVAIS, à sa fille.

Hé bien! vas-tu t'mêler d'ça, toi?

BERTRAND, à Faustine.

N'vous fâchez pas. Je l'i ouvrirons après la noce.

FAUSTINE.

I' mourra donc là.

VALENTIN, la tête à une petite lucarne.

Me v'là dedans; j' m'en bats l'œil. L'cœur d'Faustine est aveuc moi.

BERTRAND.

Ah! son cœur, la belle trouvaille! Nous, j'allons avoir sa parsonne.

VALENTIN.

T'nez, mon père, ne m'parlez pas d'ça, ou j'allons nous casser la tête avec un sabot.

BERTRAND.

Casse, casse.

FAUSTINE.

Monsieur Bertrand, si ous l'laissez là, j'vous haïrai encore davantage.

GERVAIS.

S'i' l'i laissera? n'y aurait qu'à vous lâcher tous deux.

FAUSTINE.

Fi l'vieux jaloux.

BERTRAND.

Parlez l'i donc, beau-père.

GERVAIS.

Faustine, je n'sommes pas endurant, et j'ons l'bras long.

VALENTIN, à la lucarne.

J'allons défoncer une pièce d'vin.

BERTRAND.

C'est égal.

VALENTIN.

J'allons jeter l'habitacle à bas.

BERTRAND.

Oh! je t'en défie.

FAUSTINE.

Hé ben, je l'aiderons.

GERVAIS, la main levée.

J'vas m'échapper, et d'eune manière marquante.

Ensemble.

BERTRAND.

Échappez-vous beau-père.

FAUSTINE.

Le vilain homme!

VALENTIN.

Au secours! au secours!

SCENE XIII.

FAUSTINE, VALENTIN, BERTRAND, GERVAIS, BRUNO, accourant.

BRUNO.

Queu tintamare enragé faites-vous donc là, not' maître? l'feu est i' à la forêt.

BERTRAND.

Vite, beau-père, chez c'savant qui sait lire, qui d'meure au bout de c'te percée; eune promesse réciproque en quatre lignes....

GERVAIS.

Et l'mariage après la signature. M'est avis qu'i n'y a pas d'temps à perdre. (*Contrefaisant Faustine.*) J'déteste les garçons, mon père; c'sont des fléaux, des..... voyez-vous la p'tite rusée. Bruno, on a enfermé un p'tit enragé dans c'cellier : empêche Faustine d'approcher d'là; n'la pards pas d'vue un moment. La force, entends-tu, la force, si ça devient nécessaire.

BRUNO.

Dites-donc, not' bourgeois? la voiture sera ici dans eune heure.

GERVAIS, sortant avec Bertrand.

Fais c'que j'te dis, et que la voiture aille au diable.

SCÈNE XIV.

VALENTIN, BRUNO, FAUSTINE.

BRUNO.

Tian, qu'il est donc drôle! est-ce qu'il aurait un coup de marteau, c'pauvre cher homme? (*A Faustine.*) La force, entendez-vous, mamselle, la force. Ous êtes belle comme un astre, et attrayante à l'avenant : hé ben! ça n'y fera rian du tout. Je n'savons pas d'quoi qu'i s'agit; mais, c'est égal, j'obéirons à not' bourgeois. (*Faustine s'approche de Valentin; Bruno la fait passer de l'autre côté.*) Otez-vous d'là, mamselle, ôtez-vous d'là que j'vous dis. (*Valentin frappe à la porte à coups de pied et à coups de poing.*) Queu sabat qu'i fait donc! est-ce que le diable l'i est entré dans l'corps?

FAUSTINE, courant à Valentin (1).

Valentin! mon cher Valentin!

BRUNO, la ramenant.

Elle aussi! C'est pis qu'un sort.

FAUSTINE, repassant.

Que je souffre de ta peine!

BRUNO, la ramenant.

Contez l'i ça d'plus loin.

---

(1) Dans toute cette scène, on peut couper ce qui gênerait l'action.

VALENTIN.

Veux-tu la laisser, garnement. T'es ben hardi d'toucher seulement sa cotte.

FAUSTINE.

(*Elle cherche à s'échapper vers le cellier de Bertrand; Bruno lui barre le passage.*) M'laisseras-tu passer? (*Bruno la fait reculer vers le cellier de Gervais.*) J'passerons.

BRUNO, la poussant toujours vers le cellier de Gervais.

Ous n'passerez pas, c'est du maléfice! I's avont tertous la fiavre chaude. (*Faustine se trouve près du cellier de Gervais; Bruno la pousse dedans, et l'y enferme.*) A la parfin m'en v'là l'maître.

FAUSTINE, la tête à une petite lucarne.

Veux-tu m'ouvrir?

BRUNO.

Pas si bête, pas si bête.

VALENTIN.

N'as-tu pas de honte d'la traiter comme ça?

BRUNO.

Ah! ben oui, d'la honte!

VALENTIN.

J'sortirons queuque jour, et tu me l'paieras.

BRUNO.

Essayez d'vous y frotter.

TRIO.

FAUSTINE.

Le mauvais cœur, le barbare!

VALENTIN.

L'imbécile, l'animal!

BRUNO.

Finissez vot' tintamare.
J'som' un tantinet brutal.

FAUSTINE. VALENTIN

Ensemble.

Mon cher Bruno, je t'en conjure,
Par mes pleurs, laisse-toi fléchir.
Comment a-t-on l'ame aussi dure?
Mon cher Bruno, viens nous ouvrir.

BRUNO.

Par prière ni par menace,
Non, vous n'obtiendrez rien de moi.
Croyez-m'en, laissez la grimace:
Du plus fort recevez la loi.

VALENTIN, FAUSTINE. BRUNO.

Ensemble.

Par prière, ni par menace,
Quoi! nous n'obtiendrons rien de toi!
Hélas! quoiqu'on dise ou qu'on fasse,
Le plus fort fait toujours la loi.
Par prière, ni par menace,
Non, vous n'obtiendrez rien de moi.
Croyez-m'en, laissez la grimace:
Du plus fort recevez la loi.

VALENTIN, FAUSTINE.

Mon dieu! comment donc faire
Dans un tel embarras?

BRUNO.

Vous résigner, vous taire.

VALENTIN, FAUSTINE.

Je ne le pouvons pas.

(Ils frappent à grands coups chacun à sa porte.)

BRUNO.

Faudrait redoubler la garde;
Je n'pouvons être partout.

(Appelant au fond du théâtre.)

Bertrand... Gervais ! Je regarde,
Et je n'voyons rian du tout.
I's allont prendre la fuite.
Bertrand ! Gervais !... Queu métier !
Pour les appeler pus vite,
Grimpons sur ce peuplier.

(Il va à l'arbre au pied duquel est le piège.)

VALENTIN, à demi-voix.

Bienheureux piège !
Lacets chéris !

RRUNO, voulant monter à l'arbre.

C'est pis qu'un siège !
(Il se prend par la jambe.)
Ah !

VALENTIN, s'écriant.

Le v'là pris.

BRUNO, s'agitant et criant.

C'est un supplice, eune rage.
Comment deviner un tel coup ?
On prévient le voisinage
Quand on met un piège à loup.

VALENTIN, FAUSTINE.

Oh ! la bonne aventure !
Comme nous, t'y voilà.

BRUNO.

Mais, qu'eu chienne d'figure
Qu' j'allons donc faire là ?

VALENTIN, FAUSTINE.

Dans les lacets de la grive
Se prend ainsi le vautour.
A qui mal veut, mal arrive.
T'as voulu ruser, balourd :
Pour prix d'ton himeur rétive,
T'es prisonnier à ton tour.

BRUNO.

Ensemble.

Dans les lacets de la grive
Se prend ainsi le vautour.
A qui mal veut, mal arrive.
Je n'sommes rian qu'un balourd.
Pour prix de mon himeur rétive,
J'sis prisonnier à mon tour.

VALENTIN.

Allons, Faustine, faut faire un coup d'atou ici. C'nigaud n'nous gêne pus. Grimpe sus eune futaille, sus des madriers, sus c'que tu pourras. Arrache la couverture ; j'en allons faire autant d'not' côté.

(Il rentre sa tête.)

FAUSTINE.

Bien pensé. Allons, courage.

(On entend le bruit de la paille et des perches cassées.)

BRUNO.

Hé ben, ces petits sorciers-là n'allont-i' pas démolir la maison ? Ah, mon Dieu, i' cassont, i' brisont... Si j'pouvions arracher c'maudit peuplier, je l'eux en bâillerions par la mine.

VALENTIN, criant en dedans.

Ça va, ça va.

FAUSTINE, criant en dedans.

Bon, tu m'aideras à finir.

VALENTIN, sortant la tête par la couverture.

J'ons fait not' trou.

FAUSTINE.

V'là qu'ça part.

VALENTIN, sautant à terre.

J'sommes dehors.

FAUSTINE, sortant la tête par la couverture.

M'laisseras-tu en si biau chemin ?

VALENTIN.

Je venons à ton aide. (*Il tire le verrou.*) Déniche d'plein pied.

BRUNO.

Les v'là envolés.

VALENTIN.

Gagnons vite le milieu de la forêt. J'passerons la nuit comme j'pourrons, et demain, au point du jour, j'irons chercher un marieux.

BRUNO.

Oui, i' sera temps.

FAUSTINE.

Mon cœur m'dit de te suivre; ma conscience me l'défend, et c't'ella ne trompe jamais.

VALENTIN.

Mon Dieu, mon Dieu! Faustine, tes scrupules feront not' pardition à tous deux. Nos pères vont revenir; i' me remettront en prison, i' te prendront, i' t'entraîneront, i' t'épouseront, et queuque j'deviandrons? J' n'avons pus qu'un moment. Cruelle fille, peux-tu balancer?

(Faustine le regarde tendrement, et se jette dans ses bras.)

BRUNO.

V'là la conscience qui s'apaise.

FAUSTINE, avec un soupir.

Partons, puisqu'il le faut.

VALENTIN.

Ah! diable! j'oubliais... C'n'est pas tout d' s'en aller : l'troussiau de ma pauv' mère, et cent bons écus, qu'alle a eus en dot, m'appartenont de droit. J'vas chercher ça.

(Il rentre chez Bertrand.)

SCÈNE XV.

BRUNO, FAUSTINE.

BRUNO, à part.

Si j'pouvions la convartir ! (*Haut d'un ton pathétique.*) Ah ! mamselle Faustine, c'est ben vilain à vous d'jouer un pareil tour à votre pare; mais, pis qu'à toute force ous voulez ous en aller, que j' partions au moins aveuc vous, ça s'ra ben pus honnête : allez-nous charcher notre hachette; j'couperons c'te chaîne, et j'vous accompagnerons.

SCÈNE XVI.

FAUSTINE, BRUNO, VALENTIN, portant un paquet.

VALENTIN.

V'là tout l'bataclan. Aveuc c'te somme-là, j'pouvons faire l'tour du monde. Allons, Faustine, faut êt' váleureuse ici : appuie-toi sur not' bras.

FAUSTINE, prenant son bras.

Oh ! j'en ai grand besoin. J'sis toute tremblante.

VALENTIN, sortant avec Faustine par le côté opposé à celui par lequel les deux pères sont sortis.

Adieu, Bruno. Tâche de t'tirer d'là, mon garçon. T'iras charcher l'ménétrier pour la noce d'mon père.

SCÈNE XVII.

BRUNO, seul.

Les v'là partis, et Dieu sait quand on les reverra. Not' bourgeois va me faire eune vie!... i' n'm'accusera toujours pas d'avoir quitté mon poste... Ces diables d'enfans!

SCÈNE XVIII.

BRUNO, BERTRAND, GERVAIS, dans le fond.

BERTRAND.

N'y a-t-i' pas d'quoi s'damner? On a besoin d'li eune fois en dix ans, et il est sorti, et on n'sait quand i' reviendra, et je n'savons écrire ni l'un ni l'autre.

GERVAIS.

J'trouverons not' homme pus tard, et en attendant j'manerons Faustine cheux sa marraine, jusqu'à qu'tout soit prêt.

BERTRAND, descendant la scène avec Gervais.

Et not' gars restera sous clef jusqu'à la définition.

GERVAIS, à Bruno.

Qu'eu qu'tu fais donc là?

BRUNO.

Je n'fais rian, j'enrage.

BERTRAND, riant et ouvrant le piége avec Gervais.

Tiens, c't animal qui s'est laissé prendre!

BRUNO.

Tiens, c't aut' qu'a tendu l'piége! riez, riez; ous avez d'quoi.

BERTRAND.

Allons, beau-père, opérez : la future cheux sa marraine.

GERVAIS, appelant.

Faustine! Faustine!

BRUNO.

Ah, ben oui, Faustine! i' sont loin s'i couront toujours. Les moiniaux sont dénichés.

BERTRAND, stupéfait.

I' sont partis!

GERVAIS.

Et par où?

BRUNO.

Par la couverture. La fille, l'garçon, l'trousseau d'la défunte, l's écus, tout est au diable.

BERTRAND.

J'nous sentons suffoqué.

BRUNO.

Riez, riez donc, père Bertrand.

BERTRAND.

L'coquin! nous voler not' femme, nos hardes, nos espèces!

BRUNO.

Ah! pour la femme, peut-êt' ben a-t-i' tort : pour l'argent et le trousseau, c'est eune autre affaire. I' dit

qu'c'était la dot d'sa mère, et ça l'i revient par droit d'succession.

BERTRAND.

Courons après eux. Charchons, charchons partout.... nos hardes! nos espèces!

GERVAIS.

Un moment, voisin. Not' fille est sage; je n'craignons rian. Mais, c'que viant d'conter Bruno change diablement la face des affaires; c'est eune surprise qu'ous avez voulu m'faire.

BERTRAND.

Beau-père!

GERVAIS.

J'voulons l'bien d'not' enfant, et c'est naturel; j'ons cédé à l'appas d'une grosse fortune, qui la mettait à son aise, et v'là qu'au fait et au prendre tout s'en va en fumée, qu'tout est à vot' fieu, et qu'un jour aurait fallu tout rendre. Et c'n'est pas là d'la suparcherie, d'la surprise! fi! c'est indeigne d'vot' part. Ous n'aurez pas not' fille.

BRUNO.

J'avons t'i la barlue donc? Tenez, tenez, les voyez-vous, mamselle Faustine pérorisant, Valentin s'dépitant, et la suivant bon gré, maugré ses dents? Les v'là, les v'là, not' bourgeois.

BERTRAND.

Ah! tu vas me l' payer, p'tit engeoleux, p'tit escroqueux, p'tit...

GERVAIS.

Pas d'emportement, voisin. I' ne revenont pas pour des preunes ; écoutons avant d'prononcer.

SCÈNE XIX.

BERTRAND, GERVAIS, BRUNO, VALENTIN, FAUSTINE, dans le fond.

VALENTIN.

On n'résiste pas à c'qu'on aime : tu le veux, j'obéis ; mais, tu varras que j'nous en repentirons.

FAUSTINE.

J'aurons fait not' devoir. (*Courant se jeter aux genoux de son père.*) J'vous ons offensé, mon père ; je revenons toujours tendre et soumise. Pardonnez-moi de m'êtr' défiée d'vot' cœur : i' n'fera pas l'malheur du mian.

GERVAIS, la relevant avec dignité.

C'est assez. Stila qui se repent a toujours droit au pardon : baise-moi, et n'pensons pus à rian.

BRUNO.

V'là un père, voisin Bertrand.

BERTRAND, brusquement à son fils.

Hé ben ! tu n'me dis rian à moi ?

VALENTIN.

C'est que j'crains...

BERTRAND.

D'bian parler, et non d'mal faire.

VALENTIN.

Mon père, je n'vous demandons qu'une grace. Renonçons tous les deux à Faustine. Ne faisons pas l'malheur l'un de l'autre. V'là la dot d'ma mère : j'vous la rends, j'vous la donne à c'te seule condition-là, aveuc p'us d' plaisir que je ne l'avions emportée.

GERVAIS.

Voisin, v'là eune conduite qui doit vous piquer d'honneur.

BERTRAND.

Hé ben, morgué! j'nous piquons. Mariez-vous, pis qu'a n'veut pas d'moi. Si je ne l'aimons pas comme not' femme, j'l'aimerons comme not' fille, car j'sentons qu'i faut l'aimer d' queuque manière que ce soit.

(Il met le paquet sous son bras.)

GERVAIS.

Voisin, voisin, l'feu du moment vous donne des distractions. Pas d'dot, pas d'mariage.

FAUSTINE.

Quoi, mon père! pour un peu d'argent...

BRUNO.

J'sommes parfois de bon conseil : j'allons peut-êt' tout accorder. Que l's écus soyont dans c't armoire-ci, ou dans c't'elle-là, on n'y touchera pas pus d'un côté que d'l'autre, pis qu'chaque jour amène son pain. Not'bourgeois, laissez à Bertrand l'plaisir d'caresser ses espèces. Il est un peu fantas'; mais c'est un bon minager, et, après l'i, on trouvera l'magot p'utôt enflé qu'fondu. C'est-i' dit comme ça?

BERTRAND, VALENTIN, FAUSTINE.

Je m'y accorde.

GERVAIS.

Moyennant toutefois une reconnaissance par écrit. Pourrait l'i reprendre queuque démangeaison d'mariage.

BERTRAND.

L'ciel m'en garde. Ben fou sti qui n'sait pus plaire, et qui s'avise encore d'aimer.

VAUDEVILLE.

BRUNO.

Conservez bian votre chaussure,
Fille sans finesse et sans art.
Pour vous ôter cette parure,
Souvent on vous guête à l'écart.
Le coin d'un bois, l'herbe nouvelle,
Un mouvement, le moindre mot,
Un rian fait broncher une belle,
Un rian l'i casse son sabot.

BERTRAND.

Le temps de mon apprentissage
Me revient sans cesse à l'esprit.
Fautes, plaisirs, sont le partage
De cet âge où tout réussit.
Si quelquefois le maître gronde,
On lui laisse dire son mot.
Chausse-t-on la brune et la blonde
Sans jamais casser un sabot?

GERVAIS.

Laissons de vaines doléances;
Avec gaîté sachons vieillir.

Chaque temps a ses jouissances:
Je jouis par le souvenir.
Ici tout séduit, mais tout passe.
Trop fortuné, tranchons le mot,
Qui pourrait encore, avec grace,
A cent ans, casser un sabot.

VALENTIN.

Guidé par le feu de mon âge,
Je vais travailler de grand cœur.
Peut-être aux efforts du courage
Succèdera quelque langueur.
Pour me ranimer, ma Faustine,
Tu n'auras besoin que d'un mot.
Surtout ne me fais pas la mine
Si parfois je casse un sabot.

FAUSTINE.

Travaillons avec confiance;
Qui s'occupe n'a pas d'humeur.
Je te promets de l'indulgence
S'il t'arrivait quelque malheur.
Je dois, en épouse docile,
M'interdire le moindre mot:
Il n'est pas d'ouvrier habile
Qui ne casse enfin un sabot.

FIN DES SABOTIERS.

L'ESPRIT FOLLET,

OU

LE CABARET DES PYRÉNÉES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRYSOSTOME, garçon de cabaret.	BRUNET.
SANS-CHAGRIN, vieux hussard.	DELAPORTE.
DUNOIR, poète tragique.	GENEST.
LAQUINTE, musicien.	TIERCELIN.
PÈRE JEAN, capucin.	DUVAL.
DAME CATHERINE, cabaretière.	*Mesd.* CAUMONT.
SOEUR THÉRÈSE, religieuse.	HAINAULT.
URSULE, fille de Catherine.	JULIE.

La scène est dans les Pyrénées.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le premier fructidor an IV de la république.

L'ESPRIT FOLLET,

OU

LE CABARET DES PYRÉNÉES,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre rustique. Des tables, des chaises, un rouet, une quenouille, la garnissent. Une lampe est pendue au plafond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAME CATHERINE, seule.

QUE vous êtes heureuses, jeunes fillettes, qui pouvez écouter votre cœur! Votre jeunesse, vos graces désarment le censeur le plus austère. Mais qu'une pauvre veuve est à plaindre, quand elle tient à sa réputation! On aime à cinquante ans comme à vingt, et, par égard pour le monde, il faut combattre sans cesse. Un soupir, un geste, une caresse innocente, nous font perdre en un moment le fruit de quinze ans de privations. S'il est flatteur d'être citée comme

un modèle de vertu, il est bien dur de mériter cet honneur. Que conclure de tout ceci? Que le veuvage m'est contraire, que le mariage m'est bon, et que je me marierai.

SCÈNE II.

CHRYSOSTOME, DAME CATHERINE.

CHRYSOSTOME.

Avec moi, dame Catherine.

CATHERINE.

Et avec qui, cher Chrysostôme? Ayant par-devers moi quelques épargnes; maîtresse d'un cabaret bien achalandé, mais que je ne peux gouverner seule; pleurant tous les jours le défunt, mais sentant plus que jamais la nécessité de lui donner un successeur, je vous ai choisi, mon bon ami, dès le moment que je vous ai vu.

CHRYSOSTOME.

C'est trop flatteur, dame Catherine.

CATHERINE.

Taille agréable, figure heureuse, activité, caractère franc, ce qui plaît enfin à une femme qui a de l'expérience, le ciel vous en a pourvu, et vous serez propriétaire de ma personne et de mon cabaret.

CHRYSOSTOME.

Et je ferai valoir votre cabaret et votre personne.

CATHERINE.

Il est charmant, ce cher Chrysostôme. On voit bien qu'il n'a pas toujours été garçon de cabaret.

CHRYSOSTOME.

J'ai fait tous les métiers.

CATHERINE.

Et cela forme un joli homme.

CHRYSOSTOME.

Serrurier, rat-de-cave, portier de collége, artificier, apothicaire, charretier d'artillerie, enfin garçon marchand de vin, traiteur-restaurateur au beau milieu des Pyrénées, et vainqueur d'une hôtesse charmante, qui a résisté pendant quinze ans aux miquelets, aux goujats et aux muletiers de toutes les Espagnes.

CATHERINE.

Mon ami, notre destinée est écrite là-haut. Il était décidé de toute éternité que la veuve Perina-Blanca de la Tortosa deviendrait l'épouse légitime du seigneur Chrysostôme...

CHRYSOSTOME.

Qui met à ses pieds toutes ses seigneuries passées, présentes et à venir.

CATHERINE.

Nous voilà donc d'accord sur le fond. Je veux maintenant vous dire deux mots de cette petite Ursule...

CHRYSOSTOME.

De votre fille, de cette morveuse qui s'est avisée de me faire les yeux doux?...

CATHERINE.

Et que vous ne regardiez pas de travers, monsieur Chrysostôme.

CHRYSOSTOME.

C'est une surprise, dame Catherine, ou le diable m'emporte. J'arrive, je vous offre mes services, vous les acceptez; Ursule m'accueille, paraît s'attacher à moi; j'ai le cœur bon, je me laisse attendrir, c'est tout simple. Vous rossez la fille; vous voulez chasser le garçon, et tout rentre dans l'ordre. Bientôt l'air réservé de la mère, ses mœurs austères, sa beauté dans son midi, ses vues solides m'ont inspiré des projets raisonnables, et je me suis dévoué à elle à jamais et pour toujours.

CATHERINE.

Ainsi donc, vous n'avez eu pour cette petite fille qu'une fantaisie...

CHRYSOSTOME.

Imperceptible, dame Catherine : un enfant sans caractère...

CATHERINE.

Sans jugement.

CHRYSOSTOME.

Sans esprit.

CATHERINE.

Oh! elle n'est pas sotte.

CHRYSOSTOME.

Croyez-vous?

CATHERINE.

Mais sans beauté.

CHRYSOSTOME.

Elle n'est pas mal.

CATHERINE.

Figure morte.

CHRYSOSTOME.

Le mariage la vivifiera.

CATHERINE.

Ne parlez pas de cela, Chrysostôme, ne parlez pas de cela : Ursule n'a pas seize ans, et...

CHRYSOSTOME.

A quel âge vous êtes-vous donc mariée?

CATHERINE.

Ah! moi, j'étais précoce. D'ailleurs, laissons cela. Vous m'avez rassurée, et tout est dit.

CHRYSOSTOME.

Voilà ce qui s'appelle parler. A quand la noce?

CATHERINE.

J'aurais grande envie de finir : le temps perdu ne se répare jamais. Mais je suis encore arrêtée par certaine crainte...

CHRYSOSTOME.

Comment donc, dame Catherine?

CATHERINE.

Vous ne devinez point?

CHRYSOSTOME.

Non, ma foi.

CATHERINE.

Vous n'avez rien entendu?

CHRYSOSTOME.

Pas la moindre chose.

CATHERINE.

Depuis quelques nuits, certain bruit sourd...

CHRYSOSTOME.

C'est le vent qui siffle dans la montagne.

CATHERINE.

Pas du tout; ce bruit se fait dans ma chambre.

CHRYSOSTOME.

C'est le vent qui siffle dans la cheminée.

CATHERINE.

Pas du tout. J'ai entendu marcher; on a tiré les rideaux de mon lit.

CHRYSOSTOME.

Diable!

CATHERINE.

Une voix sépulcrale s'est fait entendre...

CHRYSOSTOME.

Et qu'a-t-elle dit, cette voix?

CATHERINE.

Si tu ne maries pas Ursule à Chrysostôme, je te tordrai le cou.

CHRYSOSTOME.

De quoi diable les morts viennent-ils se mêler?

CATHERINE.

C'est son imbécille grand-père...

CHRYSOSTOME.

En vérité?

CATHERINE.

J'ai reconnu sa voix. Il radotait pendant sa vie, et il radote encore après sa mort.

CHRYSOSTOME.

Tout cela est bel et bon. Vous vous arrangerez comme vous pourrez avec le grand-père; mais je ne veux pas d'Ursule; absolument, je n'en veux pas.

CATHERINE.

Tu ne l'auras pas, mon petit bon ami, tu ne l'auras pas.. Mais, juge de ma position, si les morts s'établissent céans.

CHRYSOSTOME.

Société désagréable.

CATHERINE.

Il n'en faudrait pas davantage pour discréditer mon cabaret.

CHRYSOSTOME.

Que diable faire à cela?

CATHERINE.

Je vous le demande.

CHRYSOSTOME.

Eh parbleu! il n'y a qu'à brûler quelques cierges en l'honneur du grand-papa. On dit que les morts aiment beaucoup la cire jaune.

CATHERINE.

Supérieurement pensé!

CHRYSOSTOME.

Et le prier très-humblement, le rosaire à la main, de nous laisser tranquilles.

CATHERINE.

J'y cours, mon cher petit, j'y cours. Oh! il est charmant, il est charmant.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CHRYSOSTOME, seul, riant.

Ah ! ah ! ah ! La bonne dame ! on lui en garde des maris comme nous. Ursule, aimable Ursule !... La voilà, chut ! L'indiscrétion et la jeunesse vont toujours de compagnie.

SCÈNE IV.

CHRYSOSTOME, URSULE.

URSULE, piquée.

Oui, faites le réservé, monsieur Chrysostôme.

CHRYSOSTOME.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, mademoiselle Ursule ?

URSULE.

J'ai entendu tout ce que vous avez dit.

CHRYSOSTOME.

A qui ?

URSULE.

A ma mère.

CHRYSOSTOME.

Vous n'avez entendu que cela ?

URSULE.

C'est bien assez, je crois, méchant homme que vous êtes... après ce que vous m'avez promis...

CHRYSOSTOME.

Nous promettons toujours nous autres jolis hommes.

URSULE.

M'ôter la paix de l'ame!

CHRYSOSTOME.

Le temps vous calmera.

URSULE.

Me prendre cent baisers!

CHRYSOSTOME.

Je vais vous les rendre; je ne veux rien avoir à vous.

URSULE, le repoussant.

Ne m'approchez pas; je vous hais, je vous déteste.

CHRYSOSTOME, à part.

Elle m'aime toujours.

URSULE.

Ingrat! parjure!

CHRYSOSTOME, à part.

Bon.

URSULE.

C'est pour ma mère que vous m'abandonnez!

CHRYSOSTOME.

Que voulez-vous? j'aime les mamans.

URSULE.

Je respecte la mienne; mais, sans vanité, je vaux mieux qu'elle.

CHRYSOSTOME.

Cela se peut; mais j'aime les mamans, moi, j'aime les mamans.

URSULE.

Vous n'en êtes pas où vous pensez. Il y a des esprits au monde...

CHRYSOSTOME.

Ils ne sont pas communs.

URSULE.

Qui me veulent du bien, et qui m'en feront.

CHRYSOSTOME.

Nous verrons cela.

URSULE.

Le ciel est indigné de votre conduite.

CHRYSOSTOME, à part.

Où va-t-elle fourrer le ciel?

URSULE.

Et vous obéirez à ses lois.

CHRYSOSTOME.

Oui, quand il me fera l'honneur de m'adresser la parole.

URSULE.

Il parle, monsieur, il parle. Je l'entends toutes les nuits, et très-distinctement.

CHRYSOSTOME.

Oui? Eh bien, je vous laisse : arrangez-vous avec lui, et remerciez-le de l'intérêt qu'il veut bien prendre à votre petite personne.

(Il sort.)

SCÈNE V.

URSULE, seule.

Marie Ursule à Chrysostôme, ou je te tordrai le cou : voilà les propres paroles de l'esprit. Il y a pourtant des gens qui rient de cela, qui ne croient pas aux revenans. Que je te remercie, ange ou démon, de revenir exprès de l'autre monde pour assurer mon bonheur !

SCÈNE VI.

URSULE, DAME CATHERINE.

CATHERINE.

Que faites-vous là, grande inutile ? Ces tables sont-elles préparées ?

URSULE.

Oui, ma mère.

CATHERINE.

Les lits sont-ils couverts ?

URSULE.

Oui, ma mère.

CATHERINE.

N'y a-t-il plus d'ouvrage à la maison ?

URSULE.

Non, ma mère.

CATHERINE.

Une fille laborieuse trouve toujours à s'occuper. Faudra-t-il sans cesse vous répéter la même chose?

URSULE.

Mais, ma mère, quel plaisir prenez-vous à me rudoyer?

CATHERINE.

Vous rudoyer, mademoiselle, vous rudoyer! Ah! je vous rudoie, quand je vous prêche le soin, l'activité, l'amour du travail; et ça s'avise d'aimer! et ça pense à se mettre en ménage!

URSULE.

C'est une pensée louable, ma mère, puisqu'elle vous vient comme à moi.

CATHERINE.

Qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

URSULE.

Il me semble que vous aimez Chrysostôme?

CATHERINE.

Non, mademoiselle, je ne l'aime pas; mais je l'épouse : j'ai besoin de lui.

URSULE, ingénument.

Il pourrait aussi m'être utile, ma mère.

CATHERINE.

Jour de dieu! taisez-vous, ou je vous frotterai les oreilles. Mettez-vous à votre rouet; travaillez. Le travail chasse la tentation, et l'oisiveté est mère de tous les vices. (*Ursule se met à son rouet, en bou-*

dant.) Voilà la nuit, allumons cette lampe. (*Elle allume la lampe pendue au plancher.*) Faisons un tour à la cuisine : s'il arrivait des voyageurs, il ne faut pas les faire attendre. (*A Ursule.*) Filez, filez donc. Eh bien! filerez-vous? hom!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

URSULE, seule.

Je n'ai de courage à rien. Ma mère, Chrysostôme, mon cœur, tout me désole, tout me désespère.

SCÈNE VIII.

URSULE, filant; CHRYSOSTOME, conduisant DUNOIR.

DUNOIR.

Vous dites donc qu'on peut loger céans?

CHRYSOSTOME.

Oui; soyez le bienvenu, seigneur cavalier.

DUNOIR.

Seigneur cavalier! Je suis fantassin.

CHRYSOSTOME.

Il n'y a pas de mal à cela. Le cheval ne fait pas l'homme.

DUNOIR.

Et je porte mon bagage là-dedans.

(Il s'assied près d'une table, et tire une grosse écritoire.)

CHRYSOSTOME.

Dans votre écritoire ?

DUNOIR.

C'est une mine entre mes mains.

CHRYSOSTOME.

Comment cela ?

DUNOIR.

Je suis poète tragique.

CHRYSOSTOME.

Ah ! ah !

URSULE.

Il ne me regarde seulement pas.

DUNOIR.

Je parcours les Pyrénées; je cherche des sites effrayans; je contemple les horreurs sublimes de la nature; j'en pénètre mon imagination, déja nourrie de la lecture des anciens et des modernes.

CHRYSOSTOME.

Vous lisez les modernes ?

DUNOIR.

Pour éviter leurs défauts.

CHRYSOSTOME.

Le motif est louable.

DUNOIR.

Fatigué de leur pompeuse insignifiance, de leur insipide monotonie, je me rapproche des anciens.

CHRYSOSTOME.

Vous imitez le grec.

DUNOIR.

Pas du tout; je ne l'ai jamais su, et je n'aime pas les traductions.

CHRYSOSTOME.

Que faites-vous donc?

DUNOIR.

J'ai ici (*montrant son front*) Corneille, Racine, Crébillon, et l'Enfant gâté de la nature.

CHRYSOSTOME.

Qui celui-là?

DUNOIR.

Eh parbleu! le papa Voltaire.

CHRYSOSTOME.

Vous appelez cela les anciens?

DUNOIR.

Sans doute, mon ami. Il y a mille ans d'eux à nous. On commence à ne plus les entendre, et je les habille à l'ordre du jour.

CHRYSOSTOME, étonné.

L'ordre du jour!

DUNOIR.

Je vous parle peut-être une langue étrangère?

CHRYSOSTOME.

Pas du tout, monsieur, j'ai été portier de collége.

DUNOIR.

Et vous vous croyez homme de lettres?

CHRYSOSTOME.

Comme tant d'autres, qui écrivent sans savoir pourquoi.

DUNOIR.

Revenons. J'en suis à ce fameux récit, que, pour l'utilité publique, je mets à la portée de tout le monde. C'est un braconnier qui raconte l'accident d'un confrère :

A peine nous sortions la porte Saint-Antoine.
Il était sur son âne, et ses chiens efflanqués
Marchaient le nez au vent, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Vincennes,
Et sa main sur le bât laissait flotter les rênes.
Ce roussin si fringant, qu'on voyait autrefois
Sauter, caracoler aux accens de sa voix,
L'œil morne maintenant, et l'oreille baissée,
Semblait se conformer à sa triste pensée.

Qu'en dites-vous?

CHRYSOSTOME.

Cela promet.

DUNOIR, composant.

J'en suis à l'endroit difficile.

Un effroyable cri sorti du fond des flots...

Du fond des flots.... Il n'y a pas d'eau, je crois, sur la route de Vincennes... Non, il n'y a pas d'eau. (*Se grattant la tête.*) Diable!... Apportez-moi du vin.

Apportez-moi du vin, apportez-moi du bon,
Et que Bacchus m'inspire au défaut d'Apollon.

CHRYSOSTOME.

Comment du vin! Jamais vos héros parlent-ils de cela?

DUNOIR.

Je ne suis pas un héros; je bois et je mange.

CHRYSOSTOME.

Et vous payez?

DUNOIR.

Pas mal même, pour un poète.

CHRYSOSTOME.

Je vais vous chercher du vin.

SCÈNE IX.

DUNOIR, URSULE.

DUNOIR, continuant de composer.

Un effroyable cri sorti...

D'où le ferai-je sortir? (*Il cherche en se levant, et parcourant la chambre.*) Le voilà, le voilà, je le tiens. (*A Ursule.*) Vous riez, petite friponne!

URSULE.

Je n'en ai guère d'envie; mais vous êtes si original!

DUNOIR.

Oui, original, c'est le mot.

Loin de moi ces auteurs, dont l'esprit sans audace
Par des sentiers battus veut gravir le Parnasse.
On ne peut enfourcher le céleste cheval,
Ni subjuguer Phébus sans être original.

(Il entend un bruit sourd qui augmente par degrés.)

Qu'est-ce que cela, qu'est-ce que cela, la belle?

URSULE.

Hélas! monsieur, c'est un esprit qui protège les fille, et qui, j'espère...

DUNOIR, plein de joie.

Un esprit! il y a des esprits chez vous?

(Le bruit redouble.)

Quel champ vaste et fécond pour mes pinceaux divers!
Paraissez, je vous peins, habitans des enfers.

(*Il retourne à la table pour écrire.*) Mes papiers, mon écritoire, ma plume, tout est disparu. (*Parcourant le théâtre.*) Au voleur! au voleur!

SCÈNE X.

DUNOIR, URSULE, CHRYSOSTOME, portant un panier de vin.

CHRYSOSTOME.

Voilà du vin.

DUNOIR.

C'est bien de cela qu'il s'agit! Le diable a emporté mes vers.

CHRYSOSTOME.

Il devrait en emporter bien d'autres.

DUNOIR, parcourant le théâtre.

Courons, cherchons, évoquons, conjurons. Au voleur! au voleur!

SCÈNE XI.

DUNOIR, URSULE, CHRYSOSTOME, DAME CATHERINE.

CATHERINE.

Quels cris! quel tapage! Se conduit-on ainsi dans une maison honnête?

DUNOIR.

Maison infernale, où je voudrais n'être jamais entré!

CATHERINE.

Eh! sortez-en, Monsieur, et ne nous rompez pas la tête.

DUNOIR.

La mienne s'est ouverte comme celle de Minerve (1); elle a enfanté des chefs-d'œuvre; un instant a tout détruit. (*Parcourant le théâtre.*) Au voleur! au voleur! au voleur!

CATHERINE.

Quels contes à dormir debout venez-vous me faire?

DUNOIR.

Des contes, madame, des contes! J'avais des vers, je n'en ai plus, et votre fille m'a dit :

Que l'enfer déchaîné s'était logé chez vous.
Peut-on être frappé de plus sensibles coups?

---

(1) M. Dunoir ne sait pas plus la mythologie que le grec.

CATHERINE, à Ursule.

Ah! tu déshonores ma maison, tu en chasses les chalands; tu veux ruiner ta mère! Homicide! matricide!

DUNOIR, s'écriant.

Matricide n'est pas français.

CHRYSOSTOME.

La langue s'enrichit tous les jours.

CATHERINE, voulant frapper Ursule.

Tu me le paieras, tu me le paieras.

(Chrysostôme se jette entre elles.)

DUNOIR, retenant Catherine.

Cette façon d'agir me paraît un peu dure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

CHRYSOSTOME.

Laissons tout cela. (*A Dunoir.*) L'enfer a-t-il au moins respecté votre portefeuille?

DUNOIR.

Le voilà. Il m'a laissé des mandats : ils sont écrits en prose.

CHRYSOSTOME.

Eh bien! buvez un coup : cela vous consolera.

DUNOIR.

C'est ce que je peux faire de mieux. Mais mes vers, mes vers...

Enfans trop accomplis d'une verve féconde,
Dont la gloire immortelle allait remplir le monde.

CHRYSOSTOME.

Vous devez les savoir par cœur.

CATHERINE.

Vous les récrirez demain : buvez.

DUNOIR, s'asseyant.

Buvons.

SCÈNE XII.

DUNOIR, URSULE, CHRYSOSTOME, DAME CATHERINE; PÈRE JEAN, TENANT SON BRÉVIAIRE SOUS UN BRAS, ET SŒUR THÉRÈSE DE L'AUTRE; LAQUINTE, QUI ENTRE EN PRÉLUDANT; SANS-CHAGRIN.

PÈRE JEAN, à Laquinte.

Te tairas-tu, avec ta musique profane?

LAQUINTE.

Moins de fiel, très-révérend père.

DUNOIR, au père Jean.

Que tenez-vous là? un volume de Voltaire?

PÈRE JEAN.

C'est mon bréviaire, monsieur. Voltaire! Voltaire! un réprouvé!

DUNOIR.

Le premier homme du monde, c'est Voltaire.

PÈRE JEAN.

C'est saint François.

SANS-CHAGRIN.

C'est Turenne.

CHRYSOSTOME.

C'est Adam.

DUNOIR, regardant le père Jean de travers.

Un bréviaire ! un bréviaire ! absurdités hébraïques, traduites en plat latin.

LAQUINTE.

Et pitoyablement chantées, sur une musique pitoyable.

PÈRE JEAN, en colère.

Que dites-vous, messieurs ?

LAQUINTE.

Je mettrai le bréviaire en musique.

DUNOIR.

Je le mettrai en vers.

LAQUINTE, à Dunoir.

Monsieur est poète, à ce qu'il me paraît ?

DUNOIR.

Tragique, qui plus est. Monsieur est musicien ?

LAQUINTE.

Et des plus chromatiques.

(Ils se saluent et s'embrassent.)

SŒUR THÉRÈSE.

Sortons, mon révérend. Ce sont des schismatiques.

PÈRE JEAN.

Un moment, très-chère sœur. (*Appelant.*) Du vin.

SANS-CHAGRIN.

Du vin.

LAQUINTE.

Du vin, du vin.

CATHERINE.

Servons ces messieurs. (*A Ursule.*) Allons donc, mademoiselle. (*On distribue des bouteilles et des verres aux différentes tables.*) Chrysostôme, le coup d'œil à la cuisine, mon petit bon ami.

(Chrysostôme sort.)

SCÈNE XIII.

DUNOIR, URSULE, DAME CATHERINE, PÈRE JEAN, SOEUR THÉRÈSE, LAQUINTE, SANS-CHAGRIN.

PÈRE JEAN, trinquant avec sœur Thérèse.

Au maintien de la foi.

SOEUR THÉRÈSE.

A la conversion des infidèles.

DUNOIR, trinquant avec Laquinte.

A la pensée.

LAQUINTE.

A l'harmonie.

SANS-CHAGRIN, seul à table.

A la victoire.

CATHERINE.

(*A Dunoir, à Laquinte, à Sans-Chagrin.*) Ces messieurs souperont sans doute? (*Au père Jean.*) Et le révérend?

PÈRE JEAN.

Le révérend n'aime pas l'abstinence. Oui, madame, je soupe, et copieusement. Quelque chose de léger pour ma femme.

CATHERINE.

Votre femme, très-révérend père?

DUNOIR.

Et vos vœux?

LAQUINTE.

Et les canons?

PÈRE JEAN.

Et la nature?

SANS-CHAGRIN.

Il a, corbleu! raison. Celle-là ne trompe jamais.

PÈRE JEAN.

Oui, messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter mon épouse. Je dirigeais un couvent de nonnes à Saragosse. Sœur Thérèse, que vous voyez, me parut appétissante, et je me décidai à l'épouser, pour calmer sa conscience timorée. Ne trouvant point de prêtre latin qui voulût nous conférer le sacrement...

DUNOIR.

Que fîtes-vous?

PÈRE JEAN.

J'usai de la plénitude de mes pouvoirs, et je me mariai moi-même.

LAQUINTE.

Bravo!

SANS-CHAGRIN.

Il est digne d'être hussard.

PÈRE JEAN, à Catherine.

Allons donc, chère mère ; des restaurans, et surtout un bon lit.

CATHERINE.

Le révérend sera servi à l'instant. (*A Ursule.*) Marchez donc, péronnelle.

(Catherine et Ursule sortent.

SCÈNE XIV.

LAQUINTE, DUNOIR, PÈRE JEAN, SŒUR THÉRÈSE, SANS-CHAGRIN.

(Laquinte et Dunoir commencent une conversation particulière, en buvant par intervalles.)

SANS-CHAGRIN.

Et où allez-vous de ce pas, révérendissime ?

PÈRE JEAN.

En France, mon camarade. J'ai quelque argent par-devers moi...

SANS-CHAGRIN.

En France ? et pourquoi faire ?

SŒUR THÉRÈSE.

Les circonstances nous détermineront.

SANS-CHAGRIN.

Il est permis de quitter une capucinière, mais pour être bon à quelque chose. Epaules carrées, poi-

trine ouverte, jarret tendu, sourcil fortement dessiné, cinq pieds cinq pouces... Change ce froc, qui t'avilit, contre un sabre et un mousquet. Si tu n'as su vivre, apprends à bien mourir.

PÈRE JEAN.

C'est très-joli, ce que vous me dites-là, mon cher ami; mais sœur Thérèse, ma fidèle compagne...

SANS-CHAGRIN.

Sœur Thérèse distribuera le rogome à nos lurons; et, si un boulet te coupe en deux...

SŒUR THÉRÈSE.

Ah! Notre-Dame de Lorette!

SANS-CHAGRIN.

Elle trouvera aussitôt un mari qui vaudra tous les capucins du monde.

SŒUR THÉRÈSE, d'un ton mielleux.

Aumônier de bataillon, passe.

SANS-CHAGRIN.

Laissez donc, chère sœur, laissez donc. Les poltrons seuls ont besoin d'absolution.

PÈRE JEAN, d'un air gracieux.

Et vous n'en connaissez point.

SANS-CHAGRIN.

Tu m'as l'air bon enfant, pour un moine. Viens ici, avec ta chaste moitié; buvons ensemble, et parlons d'affaires. Je quitte le service, parce que mes membres engourdis ne secondent plus ma tête; mais

je suis considéré à l'armée, j'y ai de très-jolies connaissances, et je t'y serai utile. Viens, mon ami, viens : nous allons arranger cela le verre à la main.

(Père Jean et sœur Thérèse passent à la table de Sans-Chagrin, et causent en buvant.)

DUNOIR, à Laquinte.

J'aime cette noble émulation.

Qui sait se distinguer de la foule commune,
Fixe la renommée ainsi que la fortune.

LAQUINTE.

Oui, tout grand homme a son cachet.

DUNOIR, ironiquement.

Et vous avez le vôtre ?

LAQUINTE.

Parbleu! Autrefois on faisait, sur de jolies paroles, de ces airs agréables, chantans, que tout le monde retenait...

DUNOIR.

Vous avez bien changé de méthode.

LAQUINTE.

Ces bonnes gens ne voulaient que flatter l'oreille : nous l'étonnons aujourd'hui.

DUNOIR.

Quelque chose de plus.

LAQUINTE.

Le timide hautbois ose à peine murmurer, et la bergère ingénue ne chante plus ses amours qu'en roulades couvertes par les bassons, les trombones, les

timbales ; et on est convenu que c'est là ce qui constitue la vraie, la belle, la séduisante harmonie.

DUNOIR.

Et les paroles, que deviennent-elles ?

LAQUINTE.

Il est encore convenu que le public gagne à ne pas les entendre.

DUNOIR.

C'est donc pour cela que le chanteur ne se donne plus la peine d'articuler.

LAQUINTE.

Il y a quelques années, nous avions encore la bonhomie de mettre des vers en musique ; maintenant nos poètes mettent notre musique en vers.

DUNOIR.

Et quels vers !

LAQUINTE.

Nous apprendrons à nous en passer.

PÈRE JEAN.

Affaire conclue. Mon camarade, je suis hussard, si ma chère épouse le trouve bon.

SŒUR THÉRÈSE.

Soit fait selon vos désirs, révérend père et mari.

SANS-CHAGRIN.

Bravo ! enfans. Le petit coup là-dessus.

(Ils boivent.)

LAQUINTE.

Athlète audacieux, je laisserai derrière moi tous

mes rivaux. Je suis venu dans ces montagnes étudier le sifflement des vents, méditer leurs accords aigus et déchirans, et, fier des secrets que j'ai surpris à la nature, je cours les consacrer aux progrès de l'art, mettre les chanteurs à l'orchestre, l'orchestre sur le théâtre, et assourdir l'auditeur émerveillé.

DUNOIR.

Vos intentions sont louables.

LAQUINTE, s'échauffant par degrés.

Je travaille à présent à un ouvrage qui fera le plus grand effet. Orage, enlèvement, incendie, incidens extraordinaires, imprévus et subits, style boursouflé et ronflant, tout le théâtre en machines jusqu'à la rampe, et par-dessus tout cela une musique, ah! une musique d'enfer. Acte premier, du bruit; acte second, du bruit; acte troisième, du bruit, et je suis porté aux nues. Écoutez cet échantillon.

RÉCITATIF.

Sous un bosquet charmant,
Une fidèle amante
Attend son jeune amant,
Incertaine et tremblante.
Le calme de la nuit,
La nature en silence,
Tout sert l'impatience
D'un cœur qu'amour conduit.
Près d'elle un vieux jaloux repose;
Grand Dieu! s'il allait s'éveiller!
A chanter, cependant, la belle se dispose,
L'usage le prescrit; peut-on le violer?

Piano, piano, du moins on le suppose,
Zuma chante ses feux, et craint d'articuler.

ARIETTE.

O toi! pour qui seul je respire,
Amour, achève mon bonheur.
Mon cœur languit, mon cœur soupire;
Et ma douleur,
Et mon ardeur,
Et ton délire,
Amour, sont déja le bonheur.
L'espoir m'enflamme
D'un doux poison;
Loin de mon ame
Fuit la raison.
Si l'on me blâme,
Qu'au moins ta flamme...

(Pendant l'ariette, les autres voyageurs marquent leur impatience.)

PÈRE JEAN, interrompant.

Quel carrillon infernal faites-vous là?

LAQUINTE.

C'est de la musique, révérend père.

SANS-CHAGRIN.

J'ai cru entendre une batterie de canon.

SŒUR THÉRÈSE.

Je me suis crue au sabbat.

LAQUINTE, enchanté.

Brava, brava! c'est cela : vous êtes connaisseurs.

SANS-CHAGRIN.

Voilà le souper.

SCÈNE XV.

LAQUINTE, DUNOIR, PÈRE JEAN, SOEUR THÉRÈSE, SANS-CHAGRIN; DAME CATHERINE ET URSULE, servant les trois tables.

(Ursule sort.)

LAQUINTE.

Vous pouvez, monsieur, juger de mes talens.

DUNOIR.

Oui, cela n'est pas difficile.

LAQUINTE.

Et si, dans vos loisirs, vous voulez me faire un poème...

DUNOIR.

Proposition saugrenue.

LAQUINTE, piqué.

Et en quoi donc, monsieur?

DUNOIR.

Prostituer mes vers à votre vain fracas!
Je fais la tragédie, et non des opéras.

LAQUINTE.

Fracas! fracas! Bien des gens seraient heureux que ce fracas couvrît leurs sottises.

DUNOIR.

Adressez-vous à ces gens-là.

LAQUINTE

Ils sont moins rares qu'on ne pense.

DUNOIR.

Parbleu! je le crois. Donnez un coup de pied sur le pavé, il en sortira un opéra : tout le monde s'en mêle; mais la tragédie!

LAQUINTE.

Ma foi, qui n'en fait point?

DUNOIR.

Il y a tragédie et tragédie.

LAQUINTE.

Il y a opéra et opéra.

DUNOIR.

Petit genre, mon petit monsieur.

LAQUINTE.

Qui vaut bien vos pompeuses extravagances, mon grand monsieur.

DUNOIR.

Insolent!

LAQUINTE.

Rimailleur!

DUNOIR, le saisissant au collet.

Je ne me connais plus. Enfin, ton insolence,
Musicien barbare, aura sa récompense.

SANS-CHAGRIN, se levant.

Corbleu! finirez-vous?

PÈRE JEAN, se levant.

Je n'aime pas qu'on me dérange dans mes repas.

SŒUR THÉRÈSE, se levant.

C'est très-désagréable.

CATHERINE.

Eh! par grace, messieurs...

SANS-CHAGRIN, après les avoir séparés.

Qu'on se remette à table, qu'on se taise, et qu'on mange.

DUNOIR, entre ses dents.

Rimailleur!

SANS-CHAGRIN.

Paix.

LAQUINTE, entre ses dents.

Musicien barbare!

SANS-CHAGRIN.

Paix, paix.

PÈRE JEAN, s'écriant.

Et le souper!

SŒUR THÉRÈSE, se tournant vers les tables.

Et le souper!

SANS-CHAGRIN, étonné, les regardant.

Comment, le souper!

LAQUINTE.

Il a disparu, le souper.

DUNOIR.

Le diable l'a emporté avec mes vers.

(On entend un bruit sourd.)

SANS-CHAGRIN.

Dites donc, la mère, qu'est-ce que tout cela signifie?

CATHERINE.

Hélas! mes bons messieurs, je ne peux plus le dis-

simuler davantage, le diable s'est emparé de ma maison.

LAQUINTE.

Le diable!

PÈRE JEAN.

Comment, le diable?

DUNOIR.

Eh oui, le diable.

(Le bruit redouble.)

SŒUR THÉRÈSE, se serrant contre le père Jean.

Bonté divine! Si nous avions seulement le capuchon de saint Antoine, ou l'orteil de saint Pancrace!

PÈRE JEAN.

A défaut de reliques, je vais exorciser.

SANS-CHAGRIN.

Le diable vous fait peur! Qu'il paraisse, corbleu! mes exorcismes sont au bout de mon sabre, et je lui coupe les deux oreilles.

CATHERINE, effrayée, hors d'elle.

Monsieur le soldat, monsieur le soldat, taisez-vous, je vous en conjure. Vous allez ameuter contre moi tous les esprits infernaux.

SANS-CHAGRIN, le sabre à la main.

Allons donc, monsieur l'esprit, allons donc; c'est trop te faire attendre.

(Des pétards partent dans le fond du théâtre. Chacun s'enfuit en poussant un cri de frayeur, hors Sans-Chagrin, qui demeure dans une attitude imposante.)

SCÈNE XVI.

SANS-CHAGRIN, seul.

Tu te tais, tu n'oses accepter le défi! Tu trembles devant moi! Je reste maître du champ de bataille, et je n'ai point combattu! Corbleu! cela me pique; je n'aime pas la gloire aisée.

SCÈNE XVII.

SANS-CHAGRIN, CHRYSOSTOME.

CHRYSOSTÔME, jouant l'étonnement.

Eh bien! eh bien! qu'ont-ils donc tous ces gens-là?

SANS-CHAGRIN.

Ils ont peur.

CHRYSOSTÔME.

Les uns se jettent dans la cave, les autres s'enferment dans l'écurie...

SANS-CHAGRIN.

Ils ont peur.

CHRYSOSTÔME.

Et vous, monsieur le hussard?

SANS-CHAGRIN.

Je ne connais pas cela.

CHRYSOSTÔME.

C'est sans doute ce malheureux revenant...

SANS-CHAGRIN.

Un poltron, un faquin qui vient nous chercher noise, et qui saigne du nez ! Cent croquignoles à ce drôle-là.

CHRYSOSTÔME, jouant la frayeur.

Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ! des croquignoles à un esprit !

SANS-CHAGRIN.

A un esprit comme à un autre.

CHRYSOSTÔME.

Croyez-moi, monsieur le hussard, retirez-vous.

SANS-CHAGRIN.

Tous les diables ensemble ne me feraient pas rompre d'une semelle.

CHRYSOSTÔME.

C'est que...

SANS-CHAGRIN, fièrement.

C'est que?

CHRYSOSTÔME.

Voilà l'heure où il fait son sabbat.

SANS-CHAGRIN.

Tant mieux.

CHRYSOSTÔME.

Il est grand comme un chêne, gros comme un muid, fort comme un Turc.

SANS-CHAGRIN, lui sautant au cou.

Tant mieux, mon ami, tant mieux; l'affaire en sera plus chaude.

CHRYSOSTOME, à part.

Cet homme est opiniâtre. (*Haut.*) Absolument, vous voulez rester?

SANS-CHAGRIN.

Vaincre ou mourir, c'est ma devise. Ne me romps pas la tête, et va te coucher.

CHRYSOSTOME.

C'est ce que je puis faire de mieux. Bonne chance, monsieur le hussard. (*Il lui prend la main.*) Pauvre cher homme, pauvre cher homme! nous ne le retrouverons pas en vie.

SCÈNE XVIII.

SANS-CHAGRIN, seul.

Il va venir! Ah! il va venir! nous allons voir beau jeu. Mais par où diable arrivera-t-il? (*Il regarde le plafond.*) Par-là? (*Il regarde le plancher.*) Par ici? par la porte? par la fenêtre? Un général habile ne néglige rien : retranchons-nous, pour n'être pas surpris. (*Il range les chaises en demi-cercle, derrière sa table.*) Cette lampe pourrait s'éteindre. Le drôle la soufflera peut-être pour m'embarrasser; allumons cette chandelle. (*Il met un morceau de papier au bout de son sabre, l'allume à la lampe, et allume une chandelle, qui est restée sur la table.*) Voilà ce qu'on peut appeler de savantes dispositions. (*La chandelle part en artifice.*) C'est assez joli, cela. (*A l'esprit.*) Ah! tu fais l'aimable, le plaisant! Je n'entends pas

raillerie, moi. Parais, parais, morbleu, et je te taille en pièces.

SCÈNE XIX.

SANS-CHAGRIN, CHRYSOSTOME, caché sous une figure qu'il conduit, qui grandit et diminue à volonté. Elle porte un canon de bois dans une main, et tient de l'autre une mèche allumée.

SANS-CHAGRIN, apercevant la figure.

Ah! nous y voilà. Le pas de charge, en avant, marche... (*Il renverse les chaises, s'avance précipitamment, et s'arrête.*) Ah! coquin, tu as du canon! (*La mèche s'approche de la pièce.*) Il faut essuyer la décharge; mais, corbleu! ne me manque pas. Tu en restes-là? Tu veux faire une campagne d'observation? J'attaque, ventrebleu! (*Il donne un grand coup de sabre sur la pièce, qui tombe.*) A moi l'artillerie! (*Un second coup de sabre sur un bras, qui tombe.*) Ramasse ton bras. (*Il donne un coup de pied au bras.*) Un bras d'osier! un canon de bois! il y a quelque chose là-dessous.

(Il frappe sur différentes parties, qui tombent successivement, et enfin Chrysostôme reste à découvert.)

CHRYSOSTOME.

Je me rends à discrétion, monsieur le hussard. Épargnez-moi; je vous demande la vie à genoux.

SANS-CHAGRIN.

Point de quartier que tu ne me confesses que tu es un malheureux...

CHRYSOSTOME.

Oui, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN.

Un impertinent.

CHRYSOSTOME.

Oui, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN.

Un lâche.

CHRYSOSTOME.

Oui, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN.

Et que tu ne me dises le fin mot de tout ceci.

CHRYSOSTOME.

Le fin mot, le voilà. Je veux épouser une fille adorable, dont je suis adoré. Artificier, j'ai fait des pétards; serrurier, j'ai arrangé des ressorts dans chacune de ces tables. (*Il en sort les différens soupers.*) Un vanier, de mes amis, m'a aidé à construire cette machine, que je cache en détail dans le grenier à foin. Enfin, je fais parler le ciel ou l'enfer, comme il vous plaira, pour forcer dame Catherine, qui n'est pas mal crédule, et qui m'adore aussi, à consentir à ce mariage.

SANS-CHAGRIN.

La ruse n'est pas d'un sot.

CHRYSOSTOME.

Je vous remercie du compliment, monsieur le hussard; mais un compliment ne suffit pas. Il faudrait m'aider un peu.

SANS-CHAGRIN.

Comment cela?

CHRYSOSTOME.

Il faudrait dire à dame Catherine que si elle obstine le fantôme, et qu'il paraisse devant elle, il la fera mourir de frayeur, tant il est effroyable, et tant il vous a fait peur.

SANS-CHAGRIN, la main sur son sabre.

Sans-Chagrin avoir peur! Sans-Chagrin dire qu'il a eu peur! Insolent!

CHRYSOSTOME.

J'en serai reconnaissant, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN, tirant son sabre à demi.

Tu insistes, je crois!

CHRYSOSTOME.

Je vous logerai, je vous hébergerai le reste de vos jours, et *gratis*.

SANS-CHAGRIN, remettant son sabre.

Et *gratis?*

CHRYSOSTOME.

Et *gratis*.

SANS-CHAGRIN.

Écoute, je veux te servir; mais dire que j'ai eu peur!...

CHRYSOSTOME.

Il sera bien aussi de toucher un mot de la dot. La bonne dame a des écus.

SANS-CHAGRIN.

Elle a des écus, la mère Catherine? (*Après un temps:*) et elle est crédule?

CHRYSOSTOME.

Comme une dévote.

SANS-CHAGRIN.

Remporte ton paquet; laisse-moi rêver aux moyens d'arranger tout cela, et tiens-toi prêt en cas d'évènement.

CHRYSOSTOME.

Je suis à vous dans un tour de main.

(Il ramasse les parties de la figure, et sort.)

SCÈNE XX.

SANS-CHAGRIN, seul.

Elle a des écus!... Ah! elle a des écus!... On pourrait... Pourquoi pas? Il n'est pas de moyen plus honnête de mettre une femme à contribution. Dame Catherine, dame Catherine, paraissez, ne craignez rien; le diable est en fuite. Venez, venez donc. Je vous réponds de tout.

SCÈNE XXI.

DAME CATHERINE, SANS-CHAGRIN.

CATHERINE.

Le diable est en fuite! En êtes-vous bien sûr, monsieur le hussard?

SANS-CHAGRIN.

Il a paru; je me suis battu; j'ai vaincu.

CATHERINE.

Vous avez vaincu le diable!

SANS-CHAGRIN.

Et je ne l'ai lâché qu'aux conditions suivantes. Écoutez les articles de la capitulation.

CATHERINE.

Voyons cela, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN.

Primo, il ne remettra plus les pieds ici.

CATHERINE.

Bon.

SANS-CHAGRIN.

Il s'interdit toute plaisanterie, bonne ou mauvaise, qui pourrait troubler votre repos.

CATHERINE.

A merveilles.

SANS-CHAGRIN.

Et comme il est d'usage d'accorder quelques bagatelles aux vaincus, je me suis engagé, en votre nom, à marier votre fille à votre garçon de cabaret.

CATHERINE.

Non pas, s'il vous plaît; il n'en sera rien. Un jeune homme que je me réserve!

SANS-CHAGRIN.

Aussi avons-nous arrêté qu'il vous serait accordé, par forme d'indemnité...

CATHERINE.

Quoi, monsieur le hussard?

SANS-CHAGRIN.

Un mari.

CATHERINE.

Jeune, monsieur le hussard?

SANS-CHAGRIN.

J'ai soixante ans, quarante-cinq ans de service, quinze campagnes, dix coups de feu, et tout cela n'empêche pas que je sois bon à quelque chose.

CATHERINE.

C'est-à-dire que c'est vous que le diable me destine?

SANS-CHAGRIN.

C'est le dernier article de la capitulation.

CATHERINE.

Il n'y a capitulation qui tienne; je veux mon Chrysostôme. (*On entend un très-grand bruit; Catherine se serre contre Sans-Chagrin.*) Monsieur le hussard, secourez-moi.

SANS-CHAGRIN.

Non, madame; ce serait enfreindre les lois de la guerre.

(Le bruit continue.)

CATHERINE.

Eh bien! c'est fini; je consens à tout. (*Le bruit cesse.*) Mais, cependant, ce petit, qui m'aime de tout son cœur...

SANS-CHAGRIN.

Il fera comme vous, il prendra son parti. Nous vivrons tous quatre ensemble. Nos jeunes gens feront valoir la maison; vous vous amuserez à les diriger et à dire votre rosaire; je m'amuserai, moi, à boire ma bouteille, et à vous faire l'amour.

CATHERINE, souriant.

A me faire l'amour? Nous verrons cela, monsieur le hussard.

SCÈNE XXII.

DAME CATHERINE, SANS-CHAGRIN, URSULE, CHRYSOSTOME.

URSULE, dans le fond.

M'avoir caché tout cela! Mais nous nous expliquerons plus tard.

SANS-CHAGRIN, à Chrysostôme.

Approchez, monsieur le garçon de cabaret. Je vous ordonne de renoncer à votre amour pour madame, et d'épouser cette petite fille.

CHRYSOSTOME.

Il n'en sera rien, monsieur le hussard.

SANS-CHAGRIN.

On me résiste, je crois. Apprenez que c'est moi qui donne la main à madame, et que je sais châtier mes rivaux.

URSULE, à Chrysostôme.

En voici bien d'une autre.

CHRYSOSTOME, à Ursule.

Le coup n'est pas maladroit.

CATHERINE, à Chrysostôme.

Allons, mon cher petit, fais-toi cette violence en ma faveur; l'enfer le veut ainsi.

CHRYSOSTOME.

Combien il faut que je vous aime pour vous immoler jusqu'à mon amour! (*A Ursule.*) Soyez donc ma femme, mademoiselle, puisque l'enfer le veut ainsi.

SCÈNE XXIII.

Dame CATHERINE, SANS-CHAGRIN, URSULE, CHRYSOSTOME, Soeur THÉRÈSE, DUNOIR, LAQUINTE, Père JEAN, armés de fourches et de bâtons.

DUNOIR, à Catherine.

C'est un coupe-gorge que votre maison : ouvrez les porte au plus vite.

SANS-CHAGRIN.

Un moment, messieurs. Il n'y a rien de réel dans tout ceci. La peur vous a brouillé la cervelle. Le bruit que vous avez entendu, le feu que vous avez vu, n'étaient que des coups de pistolets, tirés par un détachement qui vient de passer dans le village.

CATHERINE, à part.

Voilà le crédit de ma maison relevé.

PÈRE JEAN.

Mais, le souper, parbleu! le souper...

CHRYSOSTOME.

Refroidit en vous attendant.

DUNOIR, PÈRE JEAN, LAQUINTE.

C'est un peu fort.

SANS-CHAGRIN.

Il n'y a de vrai que mon mariage avec dame Catherine, et celui d'Ursule avec Chrysostôme.

DUNOIR.

Je vais en vers pompeux consacrer votre flamme,
Et descendre pour vous jusqu'à l'épithalame.

LAQUINTE.

J'en ferai la musique.

PÈRE JEAN.

Je bénirai les conjoints.

CATHERINE, avec une révérence.

Oui, mon révérend père.

SANS-CHAGRIN, au père Jean.

Tu partiras pour l'armée; je te tiens quitte de la cérémonie. Allons, enfans; à table, et vive la joie!

VAUDEVILLE.

SANS-CHAGRIN, à Catherine.

AIR des Montagnards.

Dans vos forêts la tourterelle
Est fidèle à son tourtereau.
Eh! ventrebleu! c'est que, comme elle,
Il est jeune, sensible et beau.

On aime une fleur demi-close,
On l'ouvre, on en cherche l'odeur;
Mais on s'éloigne de la rose,
Quand elle a perdu sa fraîcheur.

CHRYSOSTOME, à Ursule.

Le cœur plein d'une douce ivresse,
Je jure d'aimer constamment.
L'âge mûr, comme la jeunesse,
S'embellit par le sentiment.
Long-temps après qu'elle est éclose
On admire encore une fleur:
Zéphyr qu'a su fixer la rose
La voit toujours dans sa fraîcheur.

URSULE, à Chrysostôme.

Satisfait de son sort paisible,
On peut se plaire en tous les temps.
Les soins d'une épouse sensible
Te rappelleront son printemps.
De la beauté le temps dispose,
Mais il ne peut rien sur le cœur:
Ainsi le parfum de la rose
Survit long-temps à sa fraîcheur.

LAQUINTE, à Chrysostôme.

Époux d'une aimable poulette,
Beaux discours ne servent à rien.
Croyez-moi, suivez ma recette;
Elle est simple et fait toujours bien:
Le jardinier cultive, arrose
Soir et matin la tendre fleur.
C'est par ce moyen que la rose
Conserve long-temps sa fraîcheur.

CATHERINE, à Chrysostôme.

Un amant, tout à sa tendresse,
Jouit sans jamais rien prévoir;
Il adore dans sa maîtresse
Des défauts qu'il ne veut pas voir:
En ménage, c'est autre chose;
Mais survient-il un peu d'aigreur?
Otez l'épine de la rose,
Et vous lui rendez sa fraîcheur.

FIN DE L'ESPRIT FOLLET.

LE MAJOR PALMER,

DRAME LYRIQUE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

AVIS.

C'est d'après la donnée générale de ce drame, que j'ai écrit les Barons de Felsheim.

A MADEMOISELLE LESAGE.

Tu débutes dans la carrière,
Et chaque pas est un succès nouveau.
Le dieu du goût te conduit et t'éclaire;
Marche aux rayons de son flambeau.
Par les graces de la jeunesse,
Par les charmes de la sagesse,
Tu rends tes accords plus touchans.
Tu réunis enfin à ton aurore
Les dons heureux qu'on cherche encore
Après mille efforts impuissans.

Déja du temple de mémoire
Les portes s'ouvrent devant toi.
Celle que précède la gloire
Peut s'y présenter sans effroi.
Aux beaux-arts consacre ta vie;
Sois-en l'ornement et l'honneur,
Et laisse croasser l'envie
Dans son impuissante fureur.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le major PALMER.	Gaveaux.
Le général HOLBOURG.	Dessaules.
BRANDT, hussard invalide.	Valière.
PLUMPER, jardinier.	Lesage.
HERMAGNE, vieux domestique.	Darcourt.
Madame BLUMENTHAL.	*Mad.* Lesage.
AMALIE, sa fille.	*Mlle.* Lesage.
Mademoiselle RONDON, femme de charge.	*Mad.* Verteuil.
Une Nourrice.	
Deux Aides-de-Camp.	
Ingénieurs.	
Officiers de différens corps.	
Cavaliers.	
Officiers et Soldats du régiment de Brown.	
Domestiques de madame Blumenthal.	
Femmes de chambre de madame Blumenthal.	
Paysans et Paysannes.	
Enfans.	

La Scène est en Silésie, sur les bords de l'Oder.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre Feydeau, le 7 pluviose an V de la république.

LE MAJOR PALMER,

DRAME LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur d'un parc. A droite du spectateur, près l'avant-scène, est un petit parterre, fermé par une grille de fer, tenant à une partie du château ou pavillon. Un banc de pierre est près de la grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL HOLBOURG, SES AIDES-DE-CAMP, LES INGÉNIEURS, OFFICIERS DE DIFFÉRENS CORPS, CAVALIERS D'ORDONNANCE.

LE GÉNÉRAL.

AIR.

A la gloire toujours fidèle,
Le Prussien brave le trépas.
Amis, une palme nouvelle
Vous attend au sein des combats.
Soumis à ma voix, qui vous guide,
Braves amis, armez vos bras;

C'est à votre ardeur intrépide
A fixer le sort des états.
Que l'ennemi, par sa défaite,
Apprenne à vous connaître enfin,
Et que de l'Europe inquiète
La Prusse fixe le destin.

CHOEUR.

A la gloire toujours fidèle,
Le Prussien brave le trépas.
Amis, une palme nouvelle
Nous attend au sein des combats.

LE GÉNÉRAL.

L'ennemi se dispose à passer l'Oder; je le préviendrai. (*A l'ingénieur en chef.*) Colonel Felsheim, vous avez vu la position où je compte asseoir mon camp; faites sur-le-champ vos dispositions, et marquez la place que doit occuper chaque corps : je suivrai vos travaux. (*Les ingénieurs sortent. A un de ses aides-de-camp.*) Monsieur, portez l'ordre à mon lieutenant-général Werner de mettre l'armée en marche demain au point du jour. (*Il remet un paquet cacheté à l'aide-de-camp.*) J'attends des renforts de l'armée du Mein : nous attaquerons dès que je les aurai reçus. Si le brave régiment de Brown arrive aujourd'hui, comme je l'espère, qu'il me joigne à l'instant; j'en ai besoin pour éclairer le pays. Allez. (*L'aide-de-camp sort. Aux officiers.*) Messieurs, j'établirai mon quartier-général dans ce château. Il ne m'appartient pas, mais je peux en disposer : je l'ai acheté, il y a quelques semaines, pour une dame de

Bamberg en Franconie, qui espérait cacher ici ses chagrins, et finir sa carrière loin du fracas des armes. Je ne prévoyais pas alors que la guerre menacât la Silésie. L'incendie s'est communiqué du Mein à l'Oder. (*Souriant.*) Je compte très-fort, messieurs, que nous mettrons cette propriété à couvert. L'ennemi n'approche pas aisément de ceux que nous protégeons. Madame Blumenthal est reconnaissante, et la reconnaissance des dames donne un prix de plus au laurier.... Je croyais la trouver ici, et je vais prendre quelques informations à cet égard : on peut, sans blesser l'honneur, donner quelque chose à l'amitié. Voyez, messieurs, si vous ne pouvez pas être utiles au colonel Felsheim. Je vous rejoindrai dans peu.

(Les officiers sortent du même côté que les ingénieurs. Le général, son aide-de-camp et ses ordonnances sortent du côté opposé.)

SCÈNE II.

HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON.

DUO.

MADEMOISELLE RONDON.

Finissez donc, monsieur Hermagne.
Mais, vous faites le folichon.

HERMAGNE.

Il faut courir à la campagne.
Courage, voilà la maison.

MADEMOISELLE RONDON.

Très-décidément, je m'arrête.
La poste ne vous suivrait pas.

HERMAGNE.

Marchons toujours. En homme honnête,
Je vais vous présenter mon bras.

MADEMOISELLE RONDON.

L'expédient est admirable;
Il vient surtout fort à propos.
Il attend, pour faire l'aimable,
Que nous soyons dans cet enclos.

HERMAGNE.

Point d'humeur pour une misère.
Asseyons-nous sur ce gazon.
Venez, vous serez ma bergère;
Je serai votre Céladon.

HERMAGNE. MADEMOISELLE RONDON.

Ensemble.

Comment donc! on vous contrarie
Quand on consulte votre goût?
(A part).
Au diable soit la pruderie
Qui met ma patience à bout.

Ah! laissez-moi, je vous en prie.
Ce ton-là n'est pas de mon goût.
Je n'aime pas la raillerie,
Et ma patience est à bout.

MADEMOISELLE RONDON.

Vos manières me déplaisent, monsieur Hermagne, je vous le signifie.

HERMAGNE.

Votre humeur est toujours la même, mademoiselle Rondon.

MADEMOISELLE RONDON.

Quelle patience il faut que j'aie pour avoir demeuré quarante ans avec vous!

HERMAGNE.

Il ne m'en a pas fallu, n'est-ce pas, pour supporter vos tracasseries continuelles?

MADEMOISELLE RONDON.

Est-ce vous tracasser, que vous dire que vous auriez pu faire avancer votre voiture jusqu'ici?

HERMAGNE.

En faisant abattre un pan de muraille, ou en faisant un circuit d'une lieue.

MADEMOISELLE RONDON.

On en fait deux, s'il le faut, monsieur le raisonneur, et on arrive commodément et décemment. Une femme de charge, qui vient pour la première fois dans un domaine de madame Blumenthal, et qui se présente à pied, toute en eau, et dans un désordre à faire reculer! C'est épouvantable. Mais, laissons cela, et revenons à nos affaires.

HERMAGNE.

C'est ce que nous pouvons faire de mieux.

MADEMOISELLE RONDON.

Une maison nouvellement achetée, où on arrive aujourd'hui; deux domestiques de confiance qu'on charge des détails, et qu'on fait partir de la dernière couchée, seulement deux heures d'avance; l'ordre

précis de tenir tout prêt, pour le moment de l'arrivée!... Il y a de quoi perdre la tête.

HERMAGNE.

Pas du tout, pas du tout. Le général Holbourg n'est-il pas ici?

MADEMOISELLE RONDON.

Après? Croyez-vous qu'un général prussien se soit beaucoup occupé de ce qui peut être agréable à des femmes?

HERMAGNE.

Nous nous en occuperons, nous. La maison est meublée?

MADEMOISELLE RONDON.

Il serait temps d'y penser, n'est-ce pas? (*A part.*) Docteur!

HERMAGNE.

De quoi s'agit-il? de reconnaître les appartemens, les jardins : tout cela n'est ni long ni difficile.

MADEMOISELLE RONDON, s'asséyant sur le banc.

Vous croyez cela? Vous vous imaginez qu'après avoir traversé ce parc, j'irai trotter de chambre en chambre, sans avoir pris seulement un petit bouillon? Non, monsieur, non. Je reste ici; je m'y repose avec plaisir. Ce bosquet est charmant; ma pauvre petite y viendra souvent, j'en suis sûre. Mais, allez donc, Hermagne, allez donc.

HERMAGNE.

Nous avons du temps pour tout. Madame Blumenthal sera bientôt arrangée, et nous aussi.

MADEMOISELLE RONDON.

Mais, cette chère enfant? Il lui faut un appartement gai, commode, qui soit au rez-de-chaussée, qui ouvre sur un parterre, bien clos, sans eau, sans treillage aux murs : voilà les ordres.

HERMAGNE.

Hé bien! Si cela se trouve, c'est une affaire finie.

MADEMOISELLE RONDON.

Et si cela ne se trouve pas?

HERMAGNE.

Nous la logerons au premier.

MADEMOISELLE RONDON.

Au premier! au premier! Une fille dans cet état!.... Et les croisées?

HERMAGNE.

On les barrera.

MADEMOISELLE RONDON.

Quand?

HERMAGNE.

Quand on pourra.

MADEMOISELLE RONDON.

Et en attendant?

HERMAGNE.

On la veillera. (*Lui frappant doucement sur la joue.*) Attendez-moi ici, mademoiselle Rondon. Quand j'aurai vu et jugé, je viendrai vous communiquer mon plan.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE III.

MADEMOISELLE RONDON, seule.

C'était bien la peine de quitter Bamberg, de traverser la Franconie, la Saxe, la Lusace, au risque d'être pris dix fois par des partis autrichiens, pour venir chercher ici le tapage infernal qui m'assourdissait là-bas! Des tambours toujours battans, le canon toujours ronflant, des soldats s'exerçant, jurant, buvant, se battant, (*se rengorgeant.*) et sans égards pour des femmes d'une certaine façon, voilà ce que nous trouverons en Silésie comme à Bamberg. A la vérité, le général Holbourg ne pouvait pas prévoir cela. A la vérité, madame Blumenthal ne pouvait mieux faire que de quitter une ville où tout lui rappelait sans cesse le meurtre de son fils, et les premiers malheurs de sa fille, trompée, séduite, abandonnée. Bon Dieu, bon Dieu! que je me sais bon gré de n'avoir jamais écouté les hommes! J'ai pourtant été jeune et jolie comme une autre; mais, je vous avais un cœur!... c'était du marbre, du bronze, de l'acier que ce cœur-là.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE RONDON, PLUMPER.

PLUMPER, s'approchant.

Que fait là c'te femme? Alle est sans gêne. Dites donc, ma bonne?...

MADEMOISELLE RONDON, avec aigreur.

Ma bonne! ma bonne! Je m'appelle mademoiselle Rondon, femme de charge de madame Blumenthal, qui a acheté cette maison, qui en prend possession aujourd'hui. Ma bonne! ma bonne!

PLUMPER.

Écoutez donc, je n'ons pas l'art de la devination. J'sis, n'vous en déplaise, maître Plumper, jardinier de c'te maison, d'puis cinquante ans d'père en fils. J'ons déja parlé à Monseigneur l'général; mais votre protection n'gâtera rien, et j'vous demandons vos bonnes graces, pour obtenir la continuation des fonctions d'not' état. (*A part.*) V'là c'qui s'appelle un compliment ben torné.

MADEMOISELLE RONDON, à part.

Ce garçon-là n'est pas sot du tout. (*Haut.*) Oui, je parlerai, j'arrangerai cela.

PLUMPER.

Oui? hé ben, j'allons vous apporter un échantillon d' n'ot' savoir faire, un bouquet d'une grosseur, mais d'une grosseur!...

MADEMOISELLE RONDON.

Garde tes fleurs pour la fille de madame. Elle les aime passionnément; elle en ornera le berceau de son enfant; elle l'en couvrira.

PLUMPER.

Oh! d'ça, alle n'en manquera pas, mamselle Rondon.

MADEMOISELLE RONDON.

Elle aime aussi la musique.

PLUMPER.

Dame, je n'sommes pas musicien.

MADEMOISELLE RONDON.

Mais, des chansons champêtres, une petite fête.....

PLUMPER.

C'est dit. Une fête comme en donnait queuqu'fois monsieur Hertzberg, monsieur Hertzberg, qui vient d'vous vendre c'château. J'partons pour Breslaw. J'vous amenons des violons, des trompettes, des cornemuses, des...

MADEMOISELLE RONDON.

Tais-toi, tais-toi donc, maudit bavard ; il s'agit bien de tout cela. Des chansons simples, tendres, chantées sans art par les enfans de la nature....

PLUMPER.

Par les miens, mamselle Rondon.

MADEMOISELLE RONDON.

Une musette, un petit bal...

PLUMPER.

Oui, eune musette. L'compère Gotz en joue comme un enragé; c'est à faire plaisir. J'allons vous bacler ça en un clin d'œil. J'nous mettrons en tête du convoi, et j'dirons, à madame Blumenthal, un p'tit queuqu'chose... un p'tit queuqu'chose, qui l'i fera pus d'plaisir que le bruit du canon, j'vous en réponds, mamselle Rondon.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE RONDON, seule.

AIR.

Vive une femme de tête :
Quel plaisir je me promets !
Il n'est point de demi-fête,
Quand le cœur fait les apprêts.

Au son des tendres musettes
De ces simples paysans,
A leurs tendres chansonnettes,
Je mêlerai mes accens.

Au sentiment qui me guide,
Ma maîtresse applaudira ;
A leur amitié timide,
L'indulgence sourira.

SCÈNE VI.

HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON.

HERMAGNE.

Madame Blumenthal n'a pas été trompée. Le général avait raison de lui écrire que le domaine de monsieur Hertzberg lui convenait. C'est charmant, c'est charmant. Amalie aura un appartement qui semble fait pour la circonstance. Il ouvre sur ce petit parterre, et, en ôtant la clef de cette grille, il n'y aura absolument rien à craindre.

MADEMOISELLE RONDON, d'un air important.

Pendant que monsieur Hermagne a fait ses dispositions, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai préparé un impromptu pour nos maîtres.... Vous reconnaîtrez Rondon, mon cher ami.

HERMAGNE.

Toujours attentive et soigneuse.

MADEMOISELLE RONDON.

Il faut cela, pour plaire à ceux de qui on dépend.

HERMAGNE.

C'est un art que vous possédez, mademoiselle Rondon.

MADEMOISELLE RONDON.

Et qui ne vous est pas étranger, monsieur Hermagne. Voici notre monde.

SCÈNE VII.

HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON, MADAME BLUMENTHAL, LE GÉNÉRAL HOLBOURG, SON AIDE-DE-CAMP, SES ORDONNANCES, LES FEMMES ET LES DOMESTIQUES DE MADAME BLUMENTHAL.

LE GÉNÉRAL.

Vous voilà chez vous, madame. Vous avez un peu marché; mais vous avez traversé votre parc, vous avez vu une partie de vos propriétés. Soyez sans alarmes sur les évènemens de la guerre. Ce canton sera bientôt couvert par l'armée prussienne, (*à demi-*

voix.) et vous ne serez point exposée ici, comme à Bamberg, à la malignité de certaines gens, qui se mêlent de tout, hors de leurs affaires.

MADAME BLUMENTHAL.

(*Elle veut répondre à l'ouverture du général, et elle marque la contrainte que lui inspire la présence de ses gens.*) Mon cher Hermagne, les voitures doivent être à l'entrée de l'avenue; voyez à les faire remiser. Ma bonne Rondon, ma fille est restée dans cette allée, assise au pied d'un vieux chêne; la nourrice est avec elle; mais, allez-y, ma bonne amie; conduisez-là de ce côté, doucement, bien doucement, sans qu'elle s'aperçoive de votre dessein.

MADEMOISELLE RONDON.

J'y vais, madame, j'y vais.

(Elle sort.)

(Madame Blumenthal fait signe à ses gens de s'éloigner. Le général répète le même signe à son aide-de-camp et à ses ordonnances.)

SCÈNE VIII.

MADAME BLUMENTHAL, LE GÉNÉRAL HOLBOURG.

MADAME BLUMENTHAL.

Me voilà donc sortie de cette ville qui m'a vu naître, et où je n'ai éprouvé que des malheurs. Mes enfans, mes chers enfans!... L'un est mort dans mes bras, l'autre est perdue sans retour. Qu'il est injuste

le préjugé qui flétrit l'innocence victime de l'homme vicieux! Quoi! dans un siècle éclairé, on ne frapperait pas d'anathème celui qui viole l'hospitalité, qui déchire le cœur d'une mère, qui séduit sa fille, qui tue son fils, et qui abandonne son enfant? Ah! mon cher Holbourg!

LE GÉNÉRAL.

Celui que vous venez de peindre est dégradé dans l'opinion de tous les honnêtes gens. C'est sur lui seul que retombe la faute de votre fille. La simple, la respectable Amalie avait la douce sécurité de l'innocence. Sans doute elle a cru son amant vertueux.

MADAME BLUMENTHAL.

Vous ne le connaissez pas. Hélas! si vous l'eussiez vu, il vous eût trompé comme elle. La vertu respirait dans ses traits; sa bouche en semblait l'organe; son cœur était pervers.

LE GÉNÉRAL.

Cessez, ma bonne amie, de vous rappeler ces tristes images.

MADAME BLUMENTHAL.

Hé! dépend-il de moi de les éloigner? J'aime à nourrir ma douleur; je me plais à l'exhaler dans le sein de l'amitié. Elle m'étoufferait si je voulais la concentrer... Ce Palmer, que lui avions-nous fait? Vertu, talens, beauté, fortune, Amalie avait tout, et n'a pu lui inspirer des sentimens honnêtes... Il a dédaigné, il a méprisé mon estime..... il s'est éloigné, après m'avoir privée de mes enfans... Mes enfans!... mes enfans!...

LE GÉNÉRAL.

Sortez de cet état violent; songez qu'Amalie n'a plus que vous au monde. Son état exige les soins d'une mère. Vous vous devez à ce faible enfant, que vous n'avez pas rejeté.

MADAME BLUMENTHAL.

Le rejeter! le malheureux a-t-il demandé à naître?

SCÈNE IX.

MADAME BLUMENTHAL, LE GÉNÉRAL HOLBOURG, AMALIE, MADEMOISELLE RONDON, LA NOURRICE, portant la barcelonnette.

AMALIE.

Il est là? vous êtes sûres qu'il est là!

LA NOURRICE, entr'ouvrant le rideau.

Le voici.

AMALIE, regardant de très-près.

Oui, oui, c'est lui. Gardez le bien; que personne n'y touche... Il dort... Qu'on ne l'éveille pas, qu'on ne l'éveille pas.

LE GÉNÉRAL, prenant la main de madame Blumenthal.

Venez, ma bonne amie, venez voir le château. Je me rendrai ensuite où mon devoir m'appelle.

MADAME BLUMENTHAL.

(*Avec abandon.*) Allons. (*Avec une sorte de serrement de cœur.*) Ma fille, restes-tu?

AMALIE.

Il dort, il dort.... Ne faites pas un mouvement.

MADAME BLUMENTHAL, à mademoiselle Rondon et à la nourrice.

Veillez sur elle, veillez sur ce déplorable enfant.

(Elle entre avec le général.)

SCÈNE X.

MADEMOISELLE RONDON, AMALIE, LA NOURRICE.

AMALIE, courant s'asseoir sur le banc.

Ici, nourrice, ici le berceau... plus près, plus près encore .... contre moi, tout contre moi.... A boire... de l'eau... de l'eau... J'ai la bouche brûlante; j'ai la fièvre, je crois. (*Mademoiselle Rondon lui donne à boire. Elle boit avec avidité.*) Ah! c'est bon, c'est bon!

MADEMOISELLE RONDON.

Si mademoiselle voulait entrer?

AMALIE.

Entrer? où? Toujours des prisons... des barreaux qui me froissent la tête... (*Fixant la nourrice avec effroi.*) Que me veux-tu, que me veux-tu?

MADEMOISELLE RONDON.

C'est la nourrice, ma chère enfant.

AMALIE.

Oui, oui, c'est la nourrice.... Je ne puis l'allaiter, moi; mon sein est desséché... Pouvais-je le nourrir

de mes larmes ? (*A la nourrice.*) Tu es plus fortunée, toi ; mais, tu fus vertueuse.

MADEMOISELLE RONDON.

De grace, venez vous reposer.

AMALIE.

Tu sais bien que je ne repose jamais.

MADEMOISELLE RONDON.

Hélas ! il est trop vrai.

AMALIE, montrant son fils.

Il dort, lui ; il est innocent.

MADEMOISELLE RONDON.

Et vous aussi, ma chère enfant.

AMALIE.

Et moi aussi, je suis innocente !... Ah ! répète-moi que je suis innocente.

MADEMOISELLE RONDON.

Ah ! oui, bien innocente.

AMALIE, à mademoiselle Rondon.

Ma mère, approchez-vous.... Voyez cet enfant : c'est mon sang, c'est le vôtre... Pardonnez-moi, ma mère.

(Elle tombe à genoux.)

MADEMOISELLE RONDON, la relevant.

Elle vous a tout pardonné.

AMALIE, retournant à son enfant.

C'est Palmer, c'est lui-même.... Ses traits sont gravés là. (*Elle montre son cœur.*) J'ai fait autrefois... Si je pouvais me rappeler... (*Elle cherche.*) Oui... Écoutez, écoutez.

ROMANCE.

Cruel auteur des peines que j'endure,
Que t'ai-je fait pour causer mon malheur ?
Tu m'as trompée, et rien dans la nature
Ne répond plus au cri de ma douleur.

Tu séduisis ma facile innocence,
Ingrat Palmer ! Je te crus vertueux.
Et tu me fuis ! Ah ! le mal de l'absence
De tous mes maux est le plus rigoureux.

Reviens, cruel ! et mon cœur te pardonne.
Trouveras-tu qui t'aime comme moi ?
Le vrai bonheur, c'est l'amour qui le donne :
Ah ! ton bonheur ne dépend que de toi.

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE RONDON, AMALIE, LA NOURRICE, MADAME BLUMENTHAL, SES FEMMES, HERMAGNE.

MADAME BLUMENTHAL.

Eh bien ! mademoiselle Rondon ?

MADEMOISELLE RONDON.

Assez tranquille, madame, assez tranquille.

MADAME BLUMENTHAL.

Amalie ? Ma fille ?

AMALIE.

Oui, je viens de le voir... Là, là. Il m'a parlé; je lui ai présenté son enfant. Il m'aime encore; il se repent. (*D'un ton tendre et suppliant.*) Palmer !

Palmer! (*Avec effroi.*) Où est-il? Je ne le vois plus. Il m'a encore abandonnée! Ah! (*Un cri douloureux et prolongé.*) Ah!

MADAME BLUMENTHAL.

Que de maux, ô mon Dieu!

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE RONDON, AMALIE, LA NOURRICE, MADAME BLUMENTHAL, SES FEMMES, HERMAGNE, PLUMPER, DES VILLAGEOIS, DES ENFANS.

PLUMPER.

Ah! vous v'là, mamselle Rondon. Présentez-nous, j'vous en prions.

MADEMOISELLE RONDON, à madame Blumenthal.

C'est votre jardinier, qui veut vous offrir un bouquet.

AMALIE.

Un bouquet? voyons. (*Elle prend le bouquet.*) Tes fleurs ont de l'éclat, et j'en ai eu comme elles. Regarde-moi maintenant. Vois ces joues cavées, ces yeux éteints... Vois-tu?... Il ne me connaît plus.

MADAME BLUMENTHAL.

Je vous remercie, jardinier.

PLUMPER, à part.

Jardinier! me v'là en place. (*Haut.*) Je v'nons, avec nos enfans, et les gens du village, vous dire, à vot'

arrivée, tout uniment ce que j' pensons. Ous êtes bonne, je le sommes aussi; ous aimez l's honnêtes gens, nous de même. J'vous respecterons comme not' mère, ous nous aimerez comme vos enfans. (*A mademoiselle Rondon.*) C'est ça, pas vrai?

MADEMOISELLE RONDON.

C'est fort bien, c'est fort bien.

PLUMPER.

J'avons pourtant trouvé ça tout seul!

(Pendant ce qui précède et ce qui suit, Amalie a éparpillé le bouquet dans le berceau. Elle prend le plus petit des enfans, l'amène sur le devant de la scène, et arrange machinalement ses cheveux et ses vêtemens.)

MADAME BLUMENTHAL, aux paysans.

Mes amis, nos cœurs s'entendent. Je répondrai à vos sentimens.

PLUMPER.

Y a encore des couplets; ous les trouverez bons, et j'm'en vante!

HERMAGNE, à mademoiselle Rondon.

Surtout si c'est lui qui les a faits.

PLUMPER.

Non, monsieur, non pas, s'il vous plaît. L'air est vieux, et les paroles itou; mais, i' paraissont faits exprès pour la circonstance.

AMALIE.

Enfant, tu es bien beau. As-tu un père?

PLUMPER.

Oui, madame, c'est not' dernier.

AMALIE, s'éloignant de l'enfant.

Il a un père! il a un père! Ils en ont tous. Il n'y a que mon fils... Mon fils! (*Elle revient à l'enfant, et l'entraîne au berceau.*) Vois-tu cet enfant? il n'a jamais vu son père... (*En pleurant.*) Il ne connaîtra jamais son père... (*En sanglottant.*) Ses petits bras ne s'ouvriront jamais pour caresser son père.

(Elle tombe sur le banc. On fait groupe autour d'elle.)

MADEMOISELLE RONDON.

Chantez, chantez. Le chant la calmera.

PLUMPER.

Allons, Antoni; allons, Crettle.

COUPLETS.

Les vents, la grêle et le tonnerre,
Un jour ravagèrent nos champs.
A cet aspect, douleur amère
Étreint les pauvres habitans.
Arrive, à la saison nouvelle,
Jeune, accorte et tendre pucelle,
Cherchant un asile céans :
Quel bonheur pour les bonnes gens!

TOUS.

Arrive, à la saison nouvelle,
Jeune, accorte, etc.

PLUMPER.

En voyant douleur tant amère,
Son cœur sensible est déchiré.
Cœur sensible ne délibère,
Alors qu'il est bien pénétré.

Elle était riche, elle était bonne :
Et tôt, la gentille patronne
Répare le malheur des temps,
Et console les bonnes gens.

TOUS.

Elle était riche, elle était bonne :
Et tôt, etc.

MADAME BLUMENTHAL.

Fort bien, mon ami, fort bien.

PLUMPER.

Oh! madame, pour ce qui est de la mémoire, je n'en manquons pas.

MADEMOISELLE RONDON.

Je chanterai aussi mon couplet.

(Aux villageois et à madame Blumenthal.)

Des tristes jours de la misère,
Loin de vous, fâcheux souvenir.
Tendres soins de cette autre mère,
Mes enfans, vont la prévenir.
Bon cœur embellit la jeunesse;
Bon cœur fait aimer la vieillesse,
Et l'on jouit dans tous les temps
Du bien qu'on fait aux bonnes gens.

TOUS.

Bon cœur embellit la jeunesse;
Bon cœur, etc.

Hé bien! madame, qu'en dites-vous?

MADAME BLUMENTHAL, d'un air distrait.

Vive Rondon pour les impromptu. Donnez cinquante florins.

(Mademoiselle Rondon tire sa bourse.)

PLUMPER.

Hé! laissez donc, madame Blumenthal. Est-ce qu'on achète l'amitié? Et si alle était à vendre, qu'est-ce qui pourrait la payer? Monsieur Hertzberg n' nous traitait pas ainsi.

MADAME BLUMENTHAL.

Prends, mon ami. Ce n'est pas ton affection que je prétends payer; c'est une bagatelle que j'offre à tes enfans.

PLUMPER, recevant l'argent.

A la bonne heure, et grand merci.

HERMAGNE.

Hé bien, Plumper, n'y a-t-il point encore quelque chose?

MADEMOISELLE RONDON.

Mon Dieu! de quoi vous mêlez-vous? C'est arrangé. On ne peut rien faire ici.

PLUMPER.

En avant, compère Gottz. Un bruit d'enfer. On abreuvera la symphonie.

(Pendant le chant et la danse, Amalie se remet par degrés, et devient tout-à-fait calme. Sa mère et ses femmes la conduisent dans le pavillon.)

RONDE.

PLUMPER.

Craignez une fillette
Qui se fait trop prier.
Du plaisir qu'on achète,
Sachez vous défier.

TOUS, dansant en rond.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue le chagrin.
Au diable la constance,
Et vive le bon vin.
Célébrons le bourgogne,
Le père du désir.
Il nous rougit la trogne
Et nous porte au Plaisir.

Warnech, d'amour fidèle,
Long-temps fut dévoré;
Et, pour prix de son zèle,
Un autre est préféré.

TOUS.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

Warnech quitta la belle,
Qui ne s'en doutait pas,
Et bientôt la cruelle
Suivit partout ses pas.

TOUS.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

La belle se désole;
Warnech rit à son tour.
Il a changé d'idole.
Bon vin vaut mieux qu'amour.

TOUS.

Heureux qui toujours danse,
Et nargue, etc.

(Les villageois sortent en dansant en rond.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

(Même décoration. La nuit pendant tout l'acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAJOR PALMER, BRANDT.

DUO.

PALMER.

MARCHONS sans bruit.

BRANDT.

Sans bruit.

PALMER.

Redoublons de vigilance ;
N'avançons qu'avec prudence.

Ensemble.

Marchons sans bruit,
Sans bruit.

PALMER.

Partout règne un profond silence.
Bannissons la défiance
Et la crainte qui la suit.

Ensemble.

Cependant, marchons sans bruit,
Sans bruit.

PALMER.

Je conçois quelqu'espérance;
Cet asile est écarté:
On y peut être en sûreté.

BRANDT.

J'aperçois une lumière.
Nous y voilà: soyons joyeux.

Ensemble.

Salut, ô terre hospitalière!
Dérobe-nous à tous les yeux.

PALMER.

Malheureux Palmer! que de peines! que de fatigues! trente lieues à pied, sans oser s'arrêter dans la plus simple chaumière, sans pouvoir reposer sa tête, sans espoir d'un plus heureux avenir!

BRANDT.

Que diable! monsieur, ce n'est pas de cela dont il s'agit. Le passé n'est plus, l'avenir n'est pas encore; occupons-nous du présent. Au fait, nous voilà arrivés. Voyons le parti qu'il nous faut prendre. Sachons d'abord si M. Hertzberg est chez lui. Nous tâcherons ensuite de nous introduire, sans être aperçus des domestiques. N'est-ce pas cela?

PALMER.

Oui, brave homme; mais, j'exige que tu me quittes à l'instant, que tu retournes dans tes foyers. Mon

ami t'a prié d'être mon guide; tu l'as promis, tu as acquitté ta parole : cela suffit. Retourne, te dis-je, et laisse-moi seul à mon malheur.

BRANDT.

Vous laisser! vous laisser! vous ne connaissez pas le vieux hussard Brandt. J'ai quinze campagnes sur le corps, entendez-vous, monsieur? La faim, la soif, le canon, rien ne m'a fait reculer d'un pas; je vous prie de le croire. Et je craindrais de m'attacher à un homme comme vous! il n'y a pas huit jours que je vous connais, et je vous aime... comme j'aimais mon général. Vous êtes malheureux! Vous ne savez pas ce que peut le malheur sur ce cœur-là. Vous laisser! vous laisser! ça ne sera pas vrai. Pas de ça, monsieur, pas de ça.

PALMER.

Non tu ne me sacrifieras pas les jours paisibles qui te sont encore réservés. Je serais un lâche d'y consentir.

BRANDT.

J'en serais un de vous abandonner, et, sarpejeu, je suis incapable d'une bassesse. Savez-vous si ce monsieur Hertzberg pourra, ou voudra vous garder long-temps, si demain vous ne serez pas obligé de chercher une autre retraite? La compagnie d'un vieux soldat est souvent bonne à quelque chose. En un mot, comme en cent, j'ai pris mon parti, et je n'en démordrai pas. Je vous servirai malgré vous, ou le sabre à la main, si vous voulez me faire cet honneur-là.

PALMER.

Tu es honnête, et je ne crains pas de te confier mon secret. C'est le seul moyen de te détourner d'un dessein que tu as conçu sans me connaître, et dont tu rougiras, quand tu m'auras entendu. Non, tu n'associeras pas ton sort à celui d'un criminel, que l'échafaud attend.

BRANDT, vivement.

Sauf votre respect, monsieur, (*portant la main à son bonnet*) c'est faux. Avec une figure comme celle-là, de la douceur, de la patience, de l'honnêteté, on serait un... Ça ne se peut pas, monsieur, ça ne se peut pas.

PALMER.

Écoute, et frémis. J'arrive à Bamberg, avec le régiment de Brown, dont j'étais major. (*Brandt lui fait une profonde révérence.*) Je suis logé chez une femme respectable, dont je tairai le nom. Elle me reçoit, elle m'accueille. Elle a une fille charmante; pour prix des bontés de la mère, je méditai la ruine de son enfant, et j'eus l'affreux bonheur de la consommer. Amalie avait un frère, jeune, aimable, plein d'honneur et de courage. Il me surprend avec sa sœur, il me provoque, il m'entraîne dans un endroit écarté, il m'attaque. Nos épées se croisent, il tombe baigné dans son sang. Le spectacle de ce jeune homme mourant, l'idée d'une mère désespérée de la perte de ses deux enfans, le trait poignant du remords, tout me trouble, m'égare. Je m'éloigne à grands pas, je marche au hasard. Je sors de la ville; je m'enfonce dans une

forêt; j'y passe deux jours à pleurer, à me repentir. Une maison se présente; j'entre, excédé de fatigue et de besoin. J'apprends que le jour même de ce malheureux combat, l'ennemi a fait un mouvement, que le régiment de Brown a donné, et qu'il a fait des merveilles... Le régiment de Brown!... mon régiment!... Et je n'y étais pas! Que te dirai-je enfin? J'apprends qu'un conseil de guerre m'a condamné à mort, comme déserteur de mes drapeaux. Depuis ce moment, je suis déguisé, errant, fugitif. A peine ai-je passé deux jours dans un asile, que la crainte m'en fait chercher un autre. La crainte! Eh! la vie n'est-elle pas un opprobre pour qui a perdu l'honneur! L'homme est né pour finir. Malheur à celui qui a vécu trente ans, sans avoir appris à mourir une seconde! Cette réflexion me sera toujours présente, et si Hertzberg ne peut me cacher sans se compromettre, si mon signalement a été envoyé jusqu'ici, je me résigne, je pars, et je vais subir mon arrêt.

BRANDT.

Monsieur le major, vous avez fait de grandes fautes; mais, tout se répare à votre âge.

PALMER.

Le crime ne se répare jamais.

BRANDT.

Tout se répare, vous dis-je, à force de vertus. Vous n'avez plus votre tête; la mienne a toute sa vigueur: écoutez-moi. Vous avez été bien avec une jolie fille; il n'y a pas là de quoi se désespérer. Vous

avez tué son frère; c'est un malheur; mais, après tout, c'est sa faute. On commence par s'expliquer avec un homme; mais, le monsieur s'emporte, veut se battre; on a de ça (*montrant son cœur*); on accepte la partie; on lui passe son épée au travers du corps; ce sont ses affaires. Le régiment de Brown a donné, et vous n'y étiez pas; voilà le diable, j'en conviens. Il faut un coup d'éclat pour effacer cela, et je vais vous le proposer. L'ennemi n'est pas loin, et notre armée n'est qu'à quelques lieues d'ici. Marchons droit de ce côté; enrôlons-nous dans le premier bataillon. En avant et tête baissée, allons réparer vos torts, ou nous faire tuer comme d'honnêtes gens. Voilà la fin qui peut flatter un brave homme. Mais, l'échafaud! Fi donc, monsieur le major, fi donc! Il faudrait n'avoir plus de sang dans les veines.

PALMER.

Mon ami, mon respectable ami, cette idée me rend à moi-même, et je la saisis avec avidité... N'entends-je pas du bruit?

SCÈNE II.

LE MAJOR PALMER, BRANDT, PLUMPER, dans le fond, un fusil à la main.

PLUMPER, à demi-voix.

A la parfin, j'crois que j'tenons ces jaseux qui avont escaladé le parc, et que je suivons depuis une heure. (*Couchant Palmer en joue.*) Arrête, ou c'est fait de toi.

BRANDT.

(*Il a remonté le théâtre. Il prend d'une main Plumper par les cheveux, et lève de l'autre le sabre sur lui.*) Bas les armes, ou je te coupe en deux.

PLUMPER.

Au secours!

BRANDT, lui ôtant son fusil.

Silence! ou tu es mort.

PLUMPER.

J'ons fini.

AIR.

Messieurs, par charité,
Pardonnez notre audace.
Un peu d'humanité,
Et faites volte-face.
Voyez notre frayeur;
Tremble-t-on davantage?
Gardez votre valeur
Pour un meilleur usage.
Je suis indigne de vos coups:
Ils sont pour moi trop honorables.
Rengaînez, et contentez-vous
De m'envoyer à tous les diables.

BRANDT.

Disparais, faquin. Tu n'es qu'un poltron.

PLUMPER, sortant.

C'est ce que je vous disais, mes bons messieurs.

PALMER, le ramenant.

Un moment. Es-tu attaché à la maison?

PLUMPER.

Sauf vot' grace, j'en sommes l' jardinier.

PALMER.

Tu nous suivais?

PLUMPER.

Oui, d'loin.

PALMER.

Et tu nous as entendus?

PLUMPER.

Non, dont j'enrage, car i'a toujours à profiter dans la conversation d'honnêtes gens. (*A part.*) Ce sont des voleurs.

PALMER, à Brandt.

Je crois qu'il est inutile de dissimuler davantage.

BRANDT.

Je ne vois pas d'inconvénient à aller au fait.

PLUMPER, à part.

Ils vont se déboutonner.

PALMER.

Mon ami, conduis-nous à l'appartement de monsieur Hertzberg, sans que personne nous aperçoive, et compte sur ma reconnaissance.

PLUMPER, à part.

Ah! nous y voilà. (*Haut.*) Messieurs, mes bons messieurs, chassez cette mauvaise pensée-là. C'est le diable qui vous souffle. (*A Palmer.*) Un beau jeune homme comme vous, faire un vilain métier comme ça! on n'finit pas toujours comme l'bon larron.

PALMER.

Mon ami, tu es dans l'erreur. Nous ne sommes pas ce que tu penses.

PLUMPER.

Sauf l'respect que j'vous dois, ça n'est pas trop clair. Connaître les tenans et l's aboutissans d'eune maison; venir, avec d's armes, rôder sous les fenêtres, après avoir escaladé les murailles, au biau mitan de la nuit, et *incognito ;* ça n'est pas trop clair, mes bons messieurs, ça n'est pas trop clair.

BRANDT.

Tais-toi; tes réflexions me déplaisent.

PALMER.

Marche devant, et conduis-nous à l'appartement de Hertzberg.

BRANDT, le poussant.

Hé! va donc, bavard éternel.

PLUMPER, tombant à genoux.

Au nom de Dieu! mes bons messieurs, écoutez-nous. M. Hertzberg n'est pus ici. Il a vendu c'château à eune brave dame, qui dort tranquillement dans son lit, et ce serait conscience de l'i couper la gorge l'jour d'prise d'possession.

PALMER, avec un profond soupir.

Hertzberg n'est plus ici!

PLUMPER.

Non, mais, en récompense, j'avons le général Holbourg, des officiers, des cavaliers...

PALMER, s'écriant.

Le général Holbourg!

BRANDT, à Palmer, à part.

Vous le connaissez?

PALMER, à part.

Non. Mais, le colonel Brown le connaît beaucoup, et je crains...

PLUMPER, à part.

J'crois, ma fine, qu'is avont peur à leux tour.

PALMER, à part.

Brandt, tu te rappelles ce que tu viens de me proposer. Partons, mon brave camarade.

BRANDT, haut.

Partons. L'honneur vous appelle, et la gloire vous attend.

PLUMPER, à part.

La gloire! I'a queuqu'autre coup à faire dans l'voisinage.

BRANDT, à Plumper.

Ouvre les portes, mets-nous sur la grande route, et retire-toi.

PLUMPER.

Bien volontiers, messieurs, et que le ciel vous conduise.

(Ils vont pour sortir. On entend chanter dans le pavillon.)

AMALIE.

Reviens, cruel, et mon cœur te pardonne.
Trouveras-tu qui t'aime comme moi?...

(Palmer s'est arrêté, et a indiqué qu'il reconnaît cette voix.)

PALMER, hors de lui.

C'est Amalie! c'est Amalie! (*Il court au pavillon;*

il est arrêté par la grille, et revient à Plumper.) Tu es le jardinier de la maison : tu dois avoir une double clef de ce parterre. Donne-la moi, donne-la moi.

PLUMPER.

Vous la donner! vous livrer notre jeune maîtresse!

BRANDT, lui appuyant le fusil sur l'estomac.

La clef, ou je te brûle.

PLUMPER.

(Sans mouvement, laissant tomber la clef.)

La voilà.

PALMER.

Voici ma bourse. (*Elle tombe par terre. Palmer ramasse la clef, et courant à la grille.*) Brandt, je n'ai rien à te recommander.

(Il entre.)

SCÈNE III.

PLUMPER, BRANDT.

PLUMPER, à part.

Tous leux convient à ces gens-là. Celui-ci ressemble, comme deux gouttes d'eau, au valet-de-chambre d'un possédé.

BRANDT, ramassant la bourse.

Hé bien, tu vois qu'avec de bonnes façons on fait de nous tout ce qu'on veut. Tu nous crois de mauvaises intentions, et nous venons de t'enrichir.

(Il lui présente la bourse.)

PLUMPER.

Gardez, gardez c't argent-là; i' m'porterait malheur.

BRANDT.

Hé, garde-le toi-même, puisque monsieur Palmer te le donne.

PLUMPER, vivement.

Monsieur Palmer! l'amant..... l'père..... l'mari de mamselle Amalie!... Queu diable aviez-vous besoin de venir m'faire un tas de contes à dormir d'bout? On sait bien qu'un jeune homme peut être amoureux (*il prend la bourse*); qu'un jardinier peut avoir des profits. On s'parle dans la vie, et on n'brûle pas un homme comme un paquet d'allumettes. J'allons avertir madame Blumenthal du retour de monsieur Palmer, car enfin...

BRANDT.

Veux-tu que je te donne un bon conseil?

PLUMPER.

Avec reconnaissance.

BRANDT.

Va te coucher, il est temps.

PLUMPER.

Cependant, not' devoir...

BRANDT, le menaçant.

Pas de raisons. Tu sais que je ne les aime pas.

PLUMPER.

Mais voyez donc comme il s'enflamme! Je m'en vas; je m'en vas. (*A part, en sortant.*) Après tout, n'y a pus grand risque à les laisser ensemble.

SCÈNE IV.

BRANDT, seul.

Il a pris l'argent; il a intérêt à se taire. D'ailleurs, il a peur, il s'éloigne... Voilà une rencontre bien inattendue, et qui pourrait amener un grand changement dans la position du major... Un frère tué, ce jugement du conseil de guerre... Non, je ne vois pas de moyen de....

SCÈNE V.

BRANDT, PALMER.

PALMER, sortant du pavillon, hors de lui.

Est-ce un songe, est-ce une réalité ! Je l'ai vue... Je l'ai vue, les cheveux épars, les vêtemens en désordre, l'œil fixe, le teint livide... Il est donc vrai que le crime ne reste jamais impuni ! Ce n'est qu'une ombre, et cette ombre me poursuit.

SCÈNE VI.

BRANDT, PALMER, AMALIE, s'avançant d'un pas grave, un flambeau à la main.

PALMER.

Vois-tu... vois-tu. . voilà ma victime. Mes cheveux dressent sur ma tête (*d'une voix plus faible*), mon sang se glace... N'importe, j'approcherai. (*Il va à*

Amalie, et lui saisit le bras.) Non, ce n'est pas un être fantastique, c'est une femme... C'est sa taille, ce sont ses traits, défigurés, presque méconnaissables... Amalie, Amalie, est-ce toi?

(Amalie fixe Palmer, et rit long-temps aux éclats.)

C'est elle, c'est elle! En quel état, grand Dieu!

AMALIE.

Que me veux-tu? que me veux-tu?

PALMER.

Mourir à tes pieds de repentir et d'amour.

AMALIE.

Mourir!... On souffre, on pleure, on ne meurt pas.

PALMER.

Tu ne me connais plus!... C'est lui... c'est moi, c'est Palmer qui te parle.

AMALIE.

Non... Non. Il n'y a plus de Palmer.

BRANDT.

Que prétendez-vous? Cette femme est insensée : oubliez-la.

PALMER.

L'oublier! l'oublier, dis-tu! Sa ruine, ses tourmens, sa démence, tout cela est mon ouvrage, et je l'oublierais! (*Lui saisissant la main.*) Ma chère Amalie!

AMALIE, laissant tomber son flambeau.

Laisse-moi. Me laisseras-tu? Tu es un homme; je te hais, je te déteste... Ce sont ces caresses perfides qui m'ont abusée. (*A demi-voix, d'un ton de con-*

fidence.) Je l'adorais; il est parti. Je le cherche le jour, je l'appelle la nuit; il ne revient pas, il ne reviendra jamais. (*Montrant son cœur.*) C'est-là qu'il m'a frappée : depuis ce temps, je me consume, et je ne puis guérir.

PALMER.

Malheureux!

BRANDT.

Monsieur le major, retirons-nous.

PALMER.

Le premier supplice d'un criminel est le spectacle des maux qu'il a causés. J'aurai l'affreux courage de supporter celui-ci. Je resterai.

BRANDT.

Dans quel dessein?

PALMER.

Je n'en ai encore aucun.

BRANDT.

Nous serons surpris.

PALMER.

Que m'importe?

AMALIE, effrayée.

Surpris!... Par qui?... Je me sens mal, bien mal... Sans cet enfant, je te dirais : Délivre-moi de ce souffle de vie prêt à s'exhaler, et qui m'est insupportable. Mais, j'ai un enfant... j'ai un enfant.

PALMER.

Un enfant! tu as un enfant! Où est-il? que je le voie, que je l'embrasse

AMALIE.

Jamais, jamais. (*En confidence.*) Je crains les projets parricides de Palmer. Je le cache, oh! je le cache soigneusement.

PALMER.

Je veux le voir, je veux le voir.

AMALIE, reculant vers la grille.

N'approche pas, n'approche pas.

PALMER.

Je le verrai, te dis-je. S'il faut subir mon jugement, s'il faut mourir enfin, j'aurai du moins été père un moment (*avec la plus grande sensibilité*); j'aurai joui d'un instant de bonheur.

AMALIE, tombant en travers de la grille.

Tu es père, et tu veux m'ôter mon fils. Ah! ah!

(Cri prolongé.)

SCÈNE VII.

PALMER, BRANDT, AMALIE, MADEMOISELLE RONDON, DOMESTIQUES, portant des flambeaux allumés

CHOEUR.

A-t-on menacé ses jours ?
Au secours! vite, au secours!
Cet enfant me désespère.
Dans quel état la voilà!
A la chambre de sa mère
Au plus tôt, conduisez-la.
Au plus tôt, conduisons-la.

(On emmène Amalie. Brandt veut faire retirer Palmer.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE RONDON, PALMER, BRANDT.

TRIO.

MADEMOISELLE RONDON, s'approchant de Palmer.

Voudriez-vous bien me dire,
Tapageurs impertinens...
Ciel!... à peine je respire...
C'est Palmer! Palmer céans!

PALMER.

Oui, c'est lui-même.

MADEMOISELLE RONDON.

Surprise extrême!
Ah! malheureux, que cherchez-vous
Dans cette paisible retraite?
Votre rage, après tant de coups,
N'est-elle pas satisfaite?

PALMER.

Je viens de le voir
Cet objet céleste.
Jour de désespoir!
Spectacle funeste!

MADEMOISELLE RONDON.

Partez, partez, éloignez-vous.

BRANDT.

Partons, monsieur, éloignons-nous.

PALMER.

Je suis amant, je suis époux.
Le sort en est jeté, je reste.
Je veux expirer aux genoux
D'une mère qui me déteste.

PALMER, MADEMOISELLE RONDON, BRANDT.

Ensemble.

Je suis amant, je suis époux.
Le sort en est jeté, je reste.
Je veux expirer aux genoux
D'une mère qui me déteste.

Monsieur Palmer, écoutez-nous.
Mon officier, écoutez-nous.
Profitez du temps qui vous reste.
Évitez le juste courroux
D'une mère qui vous déteste.

SCÈNE IX.

PALMER, MADEMOISELLE RONDON, BRANDT, LE GÉNÉRAL HOLBOURG, MADAME BLUMENTHAL, ORDONNANCES, DOMESTIQUES.

LE GÉNÉRAL.

A l'instant qu'on les saisisse,
Et que la loi les punisse.

PALMER, se jetant aux genoux de madame Blumenthal.

Oui, je l'ai trop mérité.
Frappez, rendez-moi justice.

MADAME BLUMENTHAL.

O ciel ! dans sa perversité,
Il brave jusqu'à ma colère !
J'égalerai ta cruauté :
Crains le désespoir d'une mère.

PALMER. MADAME BLUMENTHAL.

Ensemble.

Oui, j'invoque votre colère,
Frappez, je l'ai trop mérité.

Crains que la fureur d'une mère
N'égale enfin ta cruauté.

MADAME BLUMENTHAL, à Palmer.

Otez-vous de devant moi. Je ne puis vous envi-

sager que mon cœur ne se brise. Laissez-moi, laissez-moi.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, faites éloigner cet homme.

(Les ordonnances font un mouvement.)

PALMER.

Un moment, de grace, un moment. Vous ne me direz rien que je n'aie entendu dans le fond de mon cœur; mais, j'ignorais que je fusse chez vous; je n'ai pas prétendu violer votre asile.

MADAME BLUMENTHAL.

Que m'importent vos intentions en ce moment? Vous m'avez mise au point de n'avoir plus rien à craindre de vous.

PALMER.

Écoutez-moi, je vous en supplie. Je viens de revoir cette femme, qui me fut si chère, et que j'ai déshonorée...

LE GÉNÉRAL, avec indignation.

Que vous avez déshonorée! Un enfant, qu'un lâche assassin égorge, tombe sous le couteau, et meurt sans infamie.

PALMER, avec force.

Enfin je viens de la voir. Ses malheurs, son enfant et mes crimes..... tout semblait nous lier par les nœuds les plus forts... Je voudrais, caché dans un désert, au fond d'un antre souterrain, arrachant à la terre les plus misérables alimens, vivre au moins sans remords.

LE GÉNÉRAL.

Madame, ce jeune homme n'est plus à lui; sa tête est exaltée, sa raison s'altère. Allez près de votre fille; laissez-moi avec lui.

MADAME BLUMENTHAL, à Palmer.

Je rentre. Si le désordre de vos idées est l'effet du tableau déchirant que vous venez d'avoir sous les yeux, si vous gémissez sincèrement des malheurs où vous avez plongé une triste famille, je ne dois plus vous haïr, et ce sentiment pénible n'est pas fait pour mon cœur. Mais rien ne me déterminera jamais à vous voir ni à vous entendre. Ma fille est perdue et pour vous et pour moi. Il me reste un enfant, que j'adopte, et que je saurai dédommager du malheur de sa naissance, et des fautes de son père.

(Mademoiselle Rondon et les domestiques rentrent avec madame Blumenthal. Brandt sort sans être remarqué.)

SCÈNE X.

PALMER, LE GÉNÉRAL, CAVALIER D'ORDONNANCE.

LE GÉNÉRAL.

Si je n'écoutais que l'indignation que vous m'inspirez, je vous ferais arrêter à l'instant, et je vous livrerais à la sévérité des lois. Mais, de tels moyens sont indignes d'un officier, et un éclat ne ferait qu'ajouter aux chagrins de madame Blumenthal. Remettez-vous, monsieur, du trouble où vous êtes, et ré-

pondez-moi. Vous ignoriez, dites-vous, que vous fussiez chez madame Blumenthal : quel espoir maintenant vous porte à y rester?

PALMER.

Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère. Permettez que je voie mon enfant; unissez-moi à sa malheureuse mère; que j'emporte le titre d'époux, et je mourrai moins infortuné. Vous êtes l'ami, le conseil de madame Blumenthal : secondez-moi, protégez-moi, je vous le demande à genoux.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vieilli dans le métier des armes, et je suis peu fait aux intrigues d'amour. Mais, il me semble que le sort d'Amalie et le vôtre sont irrévocablement fixés : l'infortune pour elle, et les remords pour vous. Quoi! vous seriez l'époux d'une fille, avec qui vous ne pouvez former qu'un lien moral, inutile à tous deux! Vous lui présenteriez une main fumante encore du sang de son frère! Vous pourriez exiger que sa mère se condamnât à finir ses jours avec l'auteur de sa misère! Réfléchissez, monsieur, écoutez la raison; abjurez des chimères.

PALMER, avec une fureur concentrée.

L'homme sans passions consulte les convenances et calcule ses démarches. Le malheureux n'écoute que son cœur, n'a que lui pour guide, ne connaît qu'un but, et ne s'en écarte pas. C'est sur l'infortune même d'Amalie que j'ose établir mes droits. Elle a un fils, et je suis son père. Qui osera m'arracher cet

enfant, que je réclame? qui osera le priver de mes caresses, dont je brûle de le couvrir; lui ravir l'état social que je lui dois, et que je veux lui donner?

LE GÉNÉRAL.

Est-il digne d'être père, celui qui ne connaît que l'attrait du plaisir, et qui le satisfait sans pudeur? Le père véritable attend son enfant comme un bienfait du ciel, lui prodigue, après sa naissance, sa tendresse et ses soins, cultive sa raison et forme son cœur. Est-ce à ces traits, monsieur, que vous pouvez vous reconnaître? Vous avez proscrit votre fils dès le sein de sa mère; vous l'avez livré à la merci de parens indignés, qui pouvaient le méconnaître. Jouet méprisable des passions, quels droits avez-vous conservés dans la société? Vous voulez être père aujourd'hui! qui me répondra que vous le voudrez demain? Votre âge est celui des erreurs; le mien est celui de la prudence : écoutez son langage, et soumettez-vous.

PALMER.

Ainsi donc tout s'accorde pour rassembler sur moi seul tous les maux qui peuvent accabler un mortel! mon désespoir, mes prières ne peuvent vous attendrir! Vous m'accusez d'avoir trahi la nature : c'est vous qui la méconnaissez!

LE GÉNÉRAL, d'un ton menaçant.

Monsieur!

PALMER.

Craignez un homme qui ne suivra plus que ses fureurs. Je deviendrai plus criminel encore, et c'est vous qui l'aurez voulu.

LE GÉNÉRAL.

Vous oubliez à qui vous parlez.

PALMER.

Vous m'en avez donné l'exemple.

LE GÉNÉRAL.

Je réprimerai cette audace.

PALMER, découvrant sa poitrine.

Voilà mon sein, frappez; je bénirai le coup qui finira mes malheurs. (*Après un temps.*) Vous n'osez percer ce cœur, et vous n'avez pas craint de le désespérer!

LE GÉNÉRAL.

Pour la dernière fois, éloignez-vous. Je le veux, je vous l'ordonne, et malheur à vous si vous osez désobéir.

SCÈNE XI.

PALMER, LE GÉNÉRAL, BRANDT, CAVALIER D'ORDONNANCE.

BRANDT, accourant plein de joie.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle, mon général, bonne nouvelle! L'ennemi approche à grands pas; ses tirailleurs ne sont pas à une demi-lieue; les habitans des villages voisins fuient, le petit paquet sous le bras. Ah, ah! messieurs de l'Autriche, nous brûlerons encore quelques cartouches ensemble. J'aime la poudre, moi, j'aime la poudre.

(Il feint d'en respirer l'odeur.)

SCÈNE XII.

PALMER, LE GÉNÉRAL, BRANDT, CAVALIER D'ORDONNANCE, LES INGÉNIEURS, LES OFFICIERS, L'AIDÉ-DE-CAMP, entrant précipitamment.

LE GÉNÉRAL, remontant la scène.

Messieurs, nous n'abandonnerons pas, sans la défendre, une position dont dépend peut-être le succès de la campagne. Enfermons-nous dans le vieux château qui domine ce village. Il est situé sur des rochers, il est environné de ravins : peu d'hommes suffisent pour le défendre. Colonel Felsheim, hâtez-vous d'en couvrir les approches par des coupures et des abattis. Rassemblons les habitans, animons leur courage ; qu'ils tiennent deux heures seulement, et je réponds de tout : j'attends du secours.

(Le major Palmer est resté accablé sur le devant de la scène. Brandt s'est approché de lui, et le console.)

SCÈNE XIII.

PALMER, LE GÉNÉRAL, BRANDT, CAVALIER D'ORDONNANCE, LES INGÉNIEURS, LES OFFICIERS, L'AIDE-DE-CAMP, ET LE SECOND AIDE-DE-CAMP.

(L'aide-de-camp présente un paquet cacheté au général.)

LE GÉNÉRAL, ouvrant le paquet.

C'est du général Werner. (*Après avoir jeté les yeux sur la lettre.*) Le grand Frédéric vient d'arriver

à l'armée. (*Il lit.*) « Dans trois heures, le régiment de Brown sera ici. »

TOUS LES OFFICIERS.

Brave régiment!

LE GÉNÉRAL, avec enthousiasme.

Excellent régiment! (*Il lit.*) « Vous trouverez ci-« joint le signalement et la condamnation d'un officier « de ce même corps, qui, dit-on, est dans cette con-« trée.... » Ce n'est pas le moment de s'occuper de cela. (*Il met les papiers dans sa poche, et descend la scène.*) Monsieur (*à Palmer*), que nos démêlés particuliers disparaissent devant l'intérêt général. Les hommes sont rares ici : je vous ai jugé et je crois pouvoir compter sur vous. (*Il met l'épée à la main.*) Marchons, messieurs. Je vous donnerai toujours l'exemple du courage, et vous me verrez vaincre, ou mourir avec vous.

(Les officiers tirent leurs épées et suivent le général.)

SCÈNE XIV.

BRANDT, PALMER.

PALMER, dans le plus grand désordre.

Oui, je m'armerai; mais contre les cruels, sourds aux accens de ma douleur. Je n'ai plus de patrie. J'en pouvais être le vengeur, j'en serai le fléau. (*A Brandt.*) Viens, suis mes pas, je passe à l'ennemi. Nous rentrerons dans ce château; mais nous y rentrerons en maîtres, et pour y donner des lois. (*S'ar-*

rêtant.) Où vas-tu, malheureux?... Quel est donc le terme où s'arrêteront tes forfaits? Mon ami, j'étais né pour être toujours vertueux, je l'éprouve en ce moment... Oui, je combattrai avec ces villageois: j'oserai disputer à Holbourg l'honneur de cette journée. Mort des grands hommes, mort sublime, dont je me croyais indigne, je puis donc encore t'invoquer.

AIR.

Entends-tu le cri de la gloire,
Ce cri sacré pour des guerriers?
Volons, volons à la victoire;
Ceignons nos têtes de lauriers.
Mon ame flétrie
Va réparer ses torts.
O chère patrie!
Souris à mes efforts.
Si Palmer succombe,
S'il périt dans ce combat,
Ami, grave sur sa tombe:
« Il est mort comme un soldat. »

Entends-tu le cri de la gloire,
Ce cri sacré, etc.

SCÈNE XV.

BRANDT, PALMER, MADAME BLUMENTHAL, AMALIE, PORTÉE PAR DES DOMESTIQUES; LA NOURRICE, PORTANT L'ENFANT; MADEMOISELLE RONDON, HERMAGNE, LES FEMMES DE CHAMBRE, PAYSANS, PAYSANNES, ENFANS ÉPLORÉS, ARRIVANT SUCCESSIVEMENT ET COURANT ÇA ET LA.

LES VILLAGEOIS.

CHOEUR.

Ivre de carnage,
De vengeance et de fureur,
L'ennemi détruit, ravage
Et porte partout la terreur.
Nos maisons en proie aux flammes,
Les cris plaintifs des habitans,
L'innocence de nos enfans,
Rien n'attendrira leurs ames.

LES FEMMES.

Allons embrasser leurs genoux:
Ils écouteront nos prières.
Sauvons nos malheureux époux,
Et nos enfans et nos chaumières.

PALMER.

Juste ciel! que proposez-vous?
Osons résister à l'orage.
Mes amis, avec du courage,
On brave le sort en courroux.
Oui, sortons tous de ce village,
Défendons-nous dans le château.

Loin de ruiner votre héritage,
Qu'ils trouvent ici leur tombeau.

SCÈNE XVI.

MADAME BLUMENTHAL, AMALIE, LA NOURRICE, MADEMOISELLE RONDON, HERMAGNE, LES FEMMES DE CHAMBRE, PAYSANS, PAYSANNES, ENFANS, LES OFFICIERS, QUI DISTRIBUENT LES ARMES; LE COLONEL FELSHEIM, PALMER ET BRANDT.

PALMER.

Aux armes ! ma voix vous appelle,
Et je vous réponds du succès.
Défendre une cause aussi belle,
Mourir pour elle,
C'est vivre à jamais.

LE CHOEUR.

Aux armes ! Laissons la prudence.
Aux armes ! Soyons confians.
Courons, et prenons la défense
De nos femmes et de nos enfans.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon du château de madame Blumenthal.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRANDT, EN DÉSORDRE, EN SUEUR, EST ASSIS DANS UN FAUTEUIL SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE. IL EST ENTOURÉ PAR MADEMOISELLE RONDON, HERMAGNE, PLUMPER, DOMESTIQUES DES DEUX SEXES, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

Exploits à jamais célèbres,
Consacrez nos noms à tous.
Amis, cessons nos chants funèbres:
L'ennemi, fuyant devant nous,
Disparaît avec les ténèbres.
Nos neveux incertains
Pourront-ils jamais croire,
Que d'aussi faibles mains
Ont fixé la victoire?

Exploits à jamais célèbres,
Consacrez, etc.

PLUMPER.

Queu journée! Je l's avons battus, mais battus!... Autrefois, j'étions comme l'taureau, qui n'connaît pas sa force. Aujourd'hui, je sommes d's hommes, et je l'avons fait voir.

BRANDT.

Allons, morbleu! de la gaieté. Vive la joie après la victoire.

HERMAGNE, frappant sur l'épaule de Brandt.

Voilà un luron, ça.

MADEMOISELLE RONDON.

Oui, un luron, c'est le mot. Monsieur le hussard s'est battu proprement.

HERMAGNE.

Proprement! incroyablement.

BRANDT.

Hé, laissez donc, laissez donc : il n'y a pas de mérite à cela. Mais, avez-vous remarqué Palmer? j'espère qu'il a joliment travaillé.

PLUMPER.

Si je l'avons remarqué! c'est un diable que c't homme-là.

BRANDT, très-chaudement.

Attaquer des troupes aguerries, les faire reculer d'abord de rocher en rocher; rallier ensuite des paysans sans discipline et sans ordre; les faire rentrer dans le château; assurer seul leur retraite, le pistolet au poing, à la tête d'un pont qu'on coupait derrière

lui; sauter dans le ravin, gravir les roches, et rentrer dans la place; s'élancer dans une tourelle embrasée, et sauver Amalie des flammes; sortir du château, tête baissée, avec tout son monde, au moment où l'incendie éclate de toutes parts; percer un gros d'ennemis qui enveloppait le général; se faire jour jusqu'à lui, le dégager et repousser enfin les Autrichiens à une demi-lieue, c'est beau, ventrebleu! c'est beau. Voilà des faits qu'il faut consigner dans l'histoire.

MADEMOISELLE RONDON.

Palmer est un héros, et j'espère qu'à présent on n'a plus de reproches à lui faire.

BRANDT, vivement.

Des reproches, dites-vous, des reproches!... Que me rappelez-vous là! (*A part.*) Cette sentence... cette malheureuse sentence... (*Haut.*) Je cours... Je saute à cheval, et je détale comme si le diable m'emportait.

SCÈNE II.

HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON, PLUMPER, PAYSANS.

HERMAGNE.

Où va-t-il donc? La poudre lui a-t-elle dérangé le cerveau?

MADEMOISELLE RONDON.

Cela n'est pas impossible, mon cher ami. La poudre a remis une tête; elle pourrait en avoir dérangé une autre.

HERMAGNE.

C'est vrai, au moins! Cette chère demoiselle Amalie!... Quel heureux changement a produit cette grande journée!

MADEMOISELLE RONDON, cherchant.

C'est une commotion... c'est un choc dans les facultés intellectuelles...

HERMAGNE.

C'est une fille rendue à elle-même, à sa mère, à ses amis.

PLUMPER.

Quoi! mamselle Amalie n'extravague plus! Mon Dieu, queu bonheur! J'allons apprendre c'te bonne nouvelle-là à M. Palmer. Tant qu'a duré la bataille, i' n'avait qu' son nom à la bouche. Amalie par-ci, Amalie par-là, et pan à droite, et pan à gauche, et l's ennemis tombiont qu' c'était un plaisir. (*Aux domestiques et aux paysans.*) Allons, mes amis, courons, cherchons-le de tous les côtés. (*En sortant.*) C' pauv' cher homme, c' pauv' cher homme! Mon Dieu, mon Dieu! queu bonheur!

SCÈNE III.

MADEMOISELLE RONDON, HERMAGNE.

HERMAGNE.

Mais, concevez-vous qu'un incendie produise de semblables effets?

MADEMOISELLE RONDON, cherchant ses mots.

A merveilles. La chaleur a pu mettre en fusion les humeurs, qui offusquaient le cerveau, et cette fusion le rendant à son état naturel, il doit produire les idées nettes et lumineuses qui lui sont propres. D'ailleurs, sans faire de raisonnemens abstraits, (*déblayant*) convenons tout simplement, que si une grande douleur peut déranger une tête, une grande frayeur peut, en donnant à la machine un mouvement contraire, remettre tout à sa place. Voilà comment j'explique la chose.

HERMAGNE.

Et c'est très-bien expliqué. Il n'y a qu'un petit inconvénient : c'est que je ne vous comprends point. Voici madame.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE RONDON, HERMAGNE, MADAME BLUMENTHAL, AMALIE.

DUO.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse sur mon cœur.
Plus de pleurs, plus de tristesse;
Il est un dieu consolateur.

AMALIE.

Hélas ! ce dieu, dans sa colère,
T'avait ravie à mon amour.

Il s'apaise, et cet heureux jour
Réunit la fille à la mère.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse, etc.

MADAME BLUMENTHAL.

Ce matin, le fracas des armes
Avait glacé mes sens d'horreur,
Et du sein même des alarmes,
J'ai vu renaître le bonheur.

Ensemble.

Doux objet de ma tendresse,
Je te presse, etc.

AMALIE, avec calme et sérénité.

J'éprouve un calme qui m'était inconnu. Je crois me sentir renaître; je crois voir la nature pour la première fois. Je suis bien, très-bien; je me sens parfaitement tranquille.

MADAME BLUMENTHAL.

Hermagne, mademoiselle Rondon, voyez à rétablir l'ordre dans le château.

SCÈNE V.

MADAME BLUMENTHAL, AMALIE.

AMALIE, avec une sorte de terreur.

Tout à l'heure, cependant, il me semblait sortir d'un songe pénible, fatigant; j'ai cru entendre des cris de mourans; j'ai cru voir couler du sang; je me suis crue enfermée dans une maison incendiée...

MADAME BLUMENTHAL.

Tu ne t'es pas trompée, ma chère enfant. Il vient de se livrer un combat terrible, dont les Prussiens sont sortis vainqueurs.

AMALIE.

Un combat! (*Regardant autour d'elle.*) Nous ne sommes donc plus à Bamberg?

MADAME BLUMENTHAL.

Nous sommes en Silésie.

AMALIE.

En Silésie! à cent lieues de cette ville, chère et funeste... Je ne le reverrai jamais... Non, je ne dois plus le revoir.

MADAME BLUMENTHAL, d'un ton peiné.

L'infortunée l'aime encore.

AMALIE, avec timidité et sentiment.

Je l'adore, ma mère.

MADAME BLUMENTHAL.

Ma fille, il est ici.

AMALIE, s'écriant.

Il est ici! Palmer est ici! Ah!

(Soupir d'allégement.)

SCÈNE VI.

MADAME BLUMENTHAL, AMALIE, LE GÉNÉRAL HOLBOURG.

LE GÉNÉRAL.

Madame, j'ai partagé tantôt votre éloignement

pour Palmer; tantôt, je l'avoue, Palmer était indigne de vous; mais, il a combattu nos ennemis communs, et c'est dans leur sang qu'il a effacé des fautes qui vous ont coûté tant de larmes. Je lui dois la vie et l'honneur de cette journée; vous lui devez votre fille, et la conservation de votre fortune. Que de titres il a à votre indulgence, avec autant de droits à la reconnaissance publique! Étouffez votre ressentiment; osez récompenser un héros. Amalie, rendue à elle-même, attend, de votre main, un époux que vous ne lui refuserez pas. Il ne vous reste qu'un enfant; soyez heureuse au moins de sa félicité. Oubliez le passé, vivez dans l'avenir, et jouissez d'avance des consolations qu'il vous promet.

AMALIE.

Ma mère, ma digne mère! vous m'avez pardonné ma faiblesse, puisque vous ne m'en faites pas de reproches...

MADAME BLUMENTHAL, avec sentiment.

Des reproches! Ah! je n'ai jamais su que te plaindre et t'aimer.

AMALIE.

Mettez le comble à vos bontés, entendez le vœu de mon cœur, donnez un père à mon enfant, je vous le demande à vos genoux.

MADAME BLUMENTAL, la relevant.

Vous le voulez tous deux? Qu'il vienne, son épouse l'attend.

SCÈNE VII.

MADAME BLUMENTHAL, AMALIE, LE GÉNÉRAL HOLBOURG, PALMER.

PALMER, dans l'ivresse de la joie.

Et sa mère me pardonne! Amalie, Amalie! rends-moi ton cœur, rends-moi ton cœur.

AMALIE, lui ouvrant ses bras.

Te le rendre! il n'a pas cessé d'être à toi.

LE GÉNÉRAL, à madame Blumenthal.

Madame, quand on a souffert comme vous, on doit être avide de consolations. Les momens sont précieux : unissez vos enfans.

MADAME BLUMENTHAL, passant entre Amalie et Palmer.

Vivez pour être heureux, mes enfans. Je vous bénis : puisse la bénédiction du ciel se joindre enfin à la mienne! Allons, ma fille, allons tout ordonner pour la cérémonie.

(Elle sort avec sa fille. Le général les conduit jusqu'au haut du salon.)

SCÈNE VIII.

LE GÉNÉRAL HOLBOURG, PALMER.

PALMER, à part.

Malheureux! je me livre aux illusions de l'amour, et j'oublie que ma tête....

LE GÉNÉRAL, descendant la scène.

Mon cher Palmer, recevez les éloges qui vous sont

dus. La gloire est le seul prix que vous ayez pu ambitionner. Jouissez de celle que vous avez acquise, et comptez sur la reconnaissance de votre pays.

PALMER, contraint.

Mon pays ne me doit rien.

LE GÉNÉRAL.

Voilà la modestie qui sied à la valeur. Votre désintéressement est un titre de plus à mon amitié et à mon estime. Dites-moi, que puis-je pour vous?

PALMER, péniblement.

Je ne demande rien, je ne veux rien. Puissé-je être oublié, inconnu.

LE GÉNÉRAL.

Non, monsieur, vous n'êtes pas fait pour vivre ignoré. Le grand Frédéric ne le permettra pas.

PALMER, avec effroi.

Frédéric!

LE GÉNÉRAL.

Il vient d'arriver à l'armée; je vous présenterai. Je me charge de votre fortune, et je m'acquitterai envers vous.

PALMER, avec désordre et chaleur.

Non, non, monsieur.... Mon sort est arrêté.... Le bonheur n'est plus fait pour moi.

LE GÉNÉRAL, étonné.

Que dites-vous? Oubliez-vous qu'Amalie...

PALMER, égaré.

Je l'épouse... Je donne un état à mon fils, et je m'éloigne aussitôt... Je vais traîner ailleurs mon amour, mes regrets, mes malheurs.

LE GÉNÉRAL, vivement.

Palmer, que signifient ce désordre, ces mots obscurs, cette voix altérée?

PALMER, s'écriant.

Laissez-moi mon secret.

LE GÉNÉRAL.

Vous n'en devez plus avoir pour moi.

PALMER.

Je suis devant mon juge.

LE GÉNÉRAL, le pressant dans ses bras.

Vous êtes avec votre ami.

PALMER.

Hé bien! sachez...

(Un temps.)

LE GÉNÉRAL.

Poursuivez.

PALMER, hors de lui.

A l'instant où je fuyais de Bamberg, le régiment de Brown... mon régiment... (*Se couvrant le visage de ses mains.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu!

LE GÉNÉRAL, avec impétuosité.

Le régiment de Brown!... Votre régiment!... Votre fuite!... Quel soupçon!... (*Il tire le signalement de sa poche.*) Seriez-vous ce malheureux? (*Il lit.*) « Le major Palmer. » Je suis anéanti. (*A lui-même.*) Il a manqué une fois à son devoir; mais, il s'est illustré aujourd'hui. Il faut que je lui ôte la vie, et je lui dois la mienne. Mon devoir m'impose silence, et mon cœur parle plus haut que mon devoir.

PALMER, prend la main du général avec calme et fermeté.

C'est votre devoir qu'il faut suivre. On ne pardonne rien en Prusse; vous le savez comme moi. Je ne vous demande qu'une heure. Que je reçoive sa main, et je vais à la mort.

LE GÉNÉRAL.

Non, dussé-je payer ma générosité de ma tête, je n'immolerai pas un héros, mon bienfaiteur. Fuyez, hâtez-vous; vous n'avez qu'un moment. Votre régiment....

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL HOLBOURG, PALMER, AMALIE, MADAME BLUMENTHAL, CONDUISANT LES OFFICIERS DU RÉGIMENT DE BROWN; FEMMES DE MADAME BLUMENTHAL. LA GARDE SE RANGE SOUS LE PÉRISTILE, QU'ON VOIT DANS LE FOND DU SALON, UN AIDE-DE-CAMP.

L'AIDE-DE-CAMP, au général.

L'état-major, et une garde d'honneur du régiment de Brown.

PALMER, s'écriant.

Mon régiment!

LE GÉNÉRAL, douloureusement.

Il est perdu.

LES OFFICIERS, s'approchent pour saluer le général, et s'écrien en voyant Palmer.

Le major Palmer!

PALMER, se place au milieu des officiers, et leur rend ses pistolets.

N'achevez pas, messieurs; on nous écoute. Je suis résigné; sortons.

AMALIE.

Quel nouveau malheur ai-je à craindre encore? Cruels, expliquez-vous. Ne me laissez pas davantage dans cette horrible anxiété.

PALMER, la pressant sur son sein.

Que veux-tu savoir? Tu pleureras toute la vie le malheur de m'avoir connu.... Tu n'as plus d'époux... ton fils n'a plus de père... (*Au colonel.*) Sortons, monsieur, sortons. Sa douleur me fait mal, ma fermeté m'abandonne.

(Il fait une fausse sortie.)

AMALIE.

Arrête, arrête. Il ne sortira pas; je veux éclaircir cet affreux mystère. (*Palmer veut s'échapper; elle l'enveloppe de ses bras.*) Tu ne sortiras pas. Je te le défends au nom de la nature et de l'amour.

LE GÉNÉRAL.

Famille malheureuse, je souffre autant que vous. Ministre d'une loi irrévocable et terrible, je gémis en obéissant. (*A madame Blumenthal.*) Prenez, madame, lisez, et jugez de mon état.

MADAME BLUMENTHAL, lisant.

« A tous les chefs de mes armées,

« Vous ferez les recherches les plus exactes pour « découvrir la retraite du major Palmer, (*sa voix fai-*

« *blit*) condamné... pour avoir déserté ses drapeaux...
« à passer par les armes....

AMALIE.

Ah! ah!...

MADAME BLUMENTHAL.

« Et vous ferez exécuter le jugement à l'instant « même où vous l'aurez découvert. »

FRÉDÉRIC.

(Elle tombe dans les bras de ses femmes.)

SCÈNE X.

PALMER, LE GÉNÉRAL, AMALIE, MADAME BLUMENTHAL, FEMMES DE MADAME BLUMENTHAL. UN AIDE-DE-CAMP, HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON, DOMESTIQUES, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AMALIE.

C'est un attentat, une horreur;
C'est la plus affreuse injustice.
Vous allez traîner au supplice
Un époux, un père, un vainqueur.
S'il faut qu'il périsse,
Dans mon sein, plongez le couteau,
Et qu'au moins un même tombeau
Tous les deux nous réunisse.

TOUS.

Prenez pitié de sa douleur;
Et suspendez le sacrifice.

Épargnez-lui du moins l'horreur
D'être témoin de son supplice.

LE GÉNÉRAL.

Son état brise mon cœur;
Mais, il faut que j'obéisse.

AMALIE.

Vous êtes sans humanité;
Vous n'écoutez que votre rage.
Le crime et la férocité,
Voilà votre horrible partage.
Périsse avec mon époux
Sa trop ingrate patrie!
Que sa gloire soit flétrie;
Qu'elle tombe sous les coups
De ses ennemis implacables,
Et qu'ils soient impitoyables
Autant que vous l'êtes tous!

(Elle tombe dans les bras de mademoiselle Rondon.)

TOUS, à genoux.

De grace, suspendez les coups,
Si vous ne pouvez l'y soustraire.

LE GÉNÉRAL.

Hé! seriez-vous à mes genoux,
Si je pouvais vous satisfaire?
Mes enfans, relevez-vous.

PALMER.

(Il s'est placé au milieu de la garde; il fait un mouvement vers Amalie. Deux sergens l'arrêtent, en croisant leurs hallebardes devant lui, à la hauteur de sa ceinture.)

Adieu! toi que j'adore,
Adieu pour toujours!
Mon fils te reste encore;

Qu'il te rappelle nos amours.
Adieu, toi que j'adore!...

TOUS.

C'en est donc fait! il va mourir.
Sa valeur, sa jeunesse,
Notre tendresse,
Notre tristesse,
Rien ne peut vous fléchir.
C'en est donc fait! il va mourir.

SCÈNE XI.

PALMER, LE GÉNÉRAL, AMALIE, MADAME BLUMENTHAL, FEMMES DE MADAME BLUMENTHAL. UN AIDE-DE-CAMP, HERMAGNE, MADEMOISELLE RONDON, DOMESTIQUES, PAYSANS, PAYSANNES, BRANDT, en désordre, en sueur, un paquet à la main.

BRANDT.

Mon général, mon général.... J'ai percé, je l'ai vu, je lui ai parlé.... il m'a écouté.... il m'a remis ce paquet... Voyez, lisez, lisez.

(Tous écoutent avec le plus grand intérêt.)

LE GÉNÉRAL, lit.

« La discipline est l'ame des armées. J'ai juré de « ne pardonner aucune faute de cette nature. Le « major Palmer (*sa voix s'affaiblit*) a été justement « condamné. »

(Tous retombent dans leur premier accablement.)

PALMER, avec la plus grande force.

Arrachez-moi d'ici; terminez cette longue agonie.

LE GÉNÉRAL, qui a toujours les yeux sur la lettre.

Il est sauvé! il est sauvé!

TOUS, élevant les bras.

Il est sauvé!

(Amalie reprend ses sens.)

LE GÉNÉRAL, lisant avec rapidité.

« Un inconnu s'est distingué aujourd'hui sur les « bords de l'Oder; je lui donne le régiment de Mec- « kelbourg, avec le titre de baron de Holtz. C'est sous « ce nom qu'il sera connu à l'armée. Quelque ressem- « blance qu'il ait avec le major Palmer, qu'on se garde « de s'y méprendre. Je sais où est ce dernier, et je « me charge de le faire punir. »

FRÉDÉRIC.

BRANDT, très-vivement.

Frédéric sait que c'est le major lui-même; je lui ai tout raconté.

LE GÉNÉRAL, lui imposant silence avec la main.

Frédéric ne veut pas savoir que c'est lui. (*Il lit une seconde lettre.*) « Le général Holbourg ne re- « mettra cette lettre et ce brevet au nouveau baron de « Holtz, qu'après avoir vérifié les faits, et s'il s'est « montré tel qu'on me l'a dépeint..... »

Oh! oui, oui, il mérite ces faveurs. Tendre Amalie, recevez de ma main cet homme si digne de votre amour.

(Il met Palmer dans les bras d'Amalie.)

AMALIE.

Ah, mon Dieu, mon Dieu! je vous remercie. Voilà le plus grand de vos bienfaits.

LE GÉNÉRAL, à Palmer, en lui présentant la lettre et le brevet.

Colonel, nous avons fait connaissance au champ d'honneur; j'espère que nous ne nous quitterons plus. Vous assurerez mes succès, et je chercherai les occasions de vous faire acquérir de la gloire.

PALMER, à Brandt.

Je te dois tout, brave camarade. J'embellirai tes derniers jours. Brandt et Palmer sont désormais inséparables.

FINALE.

Plus de pleurs, plus de tristesse.
Doux plaisirs,
Tendres désirs,
Ici, règneront sans cesse.
Que leur vive ardeur,
De tant de disgraces,
Efface les traces
Au sein du bonheur.

FIN DU MAJOR PALMER.

CLAUDINE
DE FLORIAN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BELTON, jeune anglais.	VALIENNE.
AMBROISE, vieux soldat, gagnant sa vie avec ses crochets.	PERLET.
CLAUDINE, jeune savoyarde.	*Mlle.* DECROIX.
MADAME DERNETTI, veuve, jeune, aimable et enjouée.	*Mad.* MÉJEAN.
HONORINE, femme de chambre de madame Dernetti.	*Mlle.* BAROYER.
BENJAMIN, fils de Claudine, âgé de quatre ans.	BOLZE.

La scène est à Turin.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de Montansier, le 27 messidor an V de la république.

CLAUDINE
DE FLORIAN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE, seul.

(Il dépose sa sellette et ses crochets à la porte d'un hôtel garni.)

PRÉPARONS-NOUS à commencer la journée. Celle-ci se passera comme les autres : beaucoup de peine et peu de profit, c'est faire en deux mots notre histoire, à nous, pauvres diables, qui n'avons que nos bras. Voilà pourtant où on en est à Turin, après quinze ans de service, six campagnes, et deux coups de feu. Que faire à cela ? Boire le petit coup, et prendre patience.

SCÈNE II.

AMBROISE, HONORINE, sortant de l'hôtel.

AMBROISE.

Déja levée, mademoiselle Honorine?

HONORINE.

Quand les maîtres sont amoureux, leurs gens ne dorment plus, père Ambroise.

AMBROISE.

Comment donc? Madame Dernetti...

HONORINE.

Paraît se rendre aux graces de notre aimable Anglais. Logés tous deux dans cet hôtel garni, il a eu cent occasions de voir la séduisante veuve; il a cherché à plaire, et le fripon a plu.

AMBROISE.

Ce monsieur Belton m'a tout l'air d'un égrillard.

HONORINE.

Ce n'est rien que l'air; s'il s'en tenait là....

AMBROISE.

Ce serait trop honnête. Je crois qu'il serait bien en peine de donner une liste exacte des femmes qu'il a trompées. Que de veuves, si ce mariage se faisait!

HONORINE.

J'aurais bien peur que ma pauvre maîtresse ne le devînt....

AMBROISE.

Même du vivant de son mari.

HONORINE.

Mais, qu'y faire? Une figure céleste, un esprit du diable, une fortune immense! qu'elle femme tiendrait contre cela?

AMBROISE.

Le pas est glissant.

HONORINE.

Aussi glisse-t-on.

AMBROISE.

Et dès le point du jour, on vous met en campagne, vous qui n'aimez personne. Cela s'appelle avoir les charges...

HONORINE.

Sans les bénéfices.

AMBROISE, riant.

C'est cela, mademoiselle Honorine, c'est cela. Votre rôle n'est pas gai.

HONORINE.

Mais, il est lucratif.

AMBROISE.

Cela console de bien des choses.

HONORINE.

Sans doute. Il faut de la philosophie dans ce monde.

AMBROISE.

Et vous n'en manquez pas?

HONORINE.

Aujourd'hui chacun a la sienne. Elle a passé du salon au boudoir, et du boudoir à l'antichambre.

AMBROISE.

Elle court les rues, mademoiselle Honorine : je

philosophe aussi, en portant mes crochets; je ris de ma misère, je prends le temps comme il vient, et je suis content de moi et des autres.

HONORINE.

Ma philosophie, à moi, ne va pas toujours jusque-là. Il y a certains jours, où la meilleure tête ne peut suffire à tout. Ce soir, par exemple, nous avons concert, souper et bal. C'est déja un carillon, un tumulte à ne pas se reconnaître.

AMBROISE.

Vous conviendrez que les gens de madame ne pourront suffire à tout : il est impossible que vous vous passiez de moi.

HONORINE, souriant.

Eh bien, à ce soir, père Ambroise.

AMBROISE.

A ce soir donc, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Mais je m'amuse à jaser, et j'oublie que je suis sortie pour quelque chose. Je cours chez la marchande de modes. Elle devait rendre hier un ajustement complet, dont l'absence nous a causé une insomnie insupportable.

AMBROISE.

Courez, courez donc. Les femmes n'aiment pas à attendre.

HONORINE, sortant.

Oh! à cet égard, personne n'est femme comme ma maîtresse.

SCÈNE III.

AMBROISE, seul.

Elle est fort bien, cette fille-là ; elle est fort bien. Il y a vingt ans, je sais bien ce que j'aurais fait. Je lui dirais encore de belles choses ; mais, qu'est-ce que cela ? Allons, allons, les portes s'ouvrent, les pratiques vont venir. A ton poste, père Ambroise.

SCÈNE IV.

AMBROISE, BELTON, sortant de l'hôtel, et posant son pied sur la sellette.

AMBROISE.

Comment donc ! c'est vous, monsieur Belton ?

BELTON.

C'est moi-même, mon ami.

AMBROISE, décrottant.

Qui vous faites décrotter au beau milieu de la rue ?

BELTON.

Mon valet de chambre m'a quitté.

AMBROISE.

Il a eu tort.

BELTON.

Je le crois.

AMBROISE, toujours frottant.

En attendant que vous le remplaciez, je vous offre mon petit ministère.

BELTON.

J'accepte, père Ambroise. J'aime à vous faire du bien. Je considère les vieux soldats, et j'ai déja éprouvé votre exactitude, votre fidélité.

AMBROISE.

Oh, la fidélité, c'est l'héritage des Savoyards. Ce n'est pas une fortune ; mais ça fait dormir d'un bon somme, et nous tenons beaucoup à ça dans la vallée de Chamouni.

BELTON.

La vallée de Chamouni? J'y passai il y a quelques années; j'y eus même une aventure...

(Il sourit.)

AMBROISE.

Une aventure tout entière?

BELTON.

Ma foi, je crois qu'oui.

AMBROISE.

Ah! vous n'en êtes pas bien sûr? (*Quittant le pied de Belton.*) En voilà un brillant comme un miroir. A l'autre, monsieur Belton. (*Frottant.*) Je monterai donc chez vous tous les matins?

BELTON.

Oui, père Ambroise. Le petit coup d'époussette à mes habits....

AMBROISE.

La cire luisante à l'escarpin...

BELTON.

Un peu d'ordre dans l'appartement, et ce sera fini pour toute la journée.

AMBROISE.

Vous êtes facile à servir.

BELTON.

Pour le paiement...

AMBROISE.

Oh! j'en serai toujours content.

BELTON.

Oui, car vous le règlerez vous-même.

AMBROISE, lâchant le pied.

Et de deux, not' bourgeois.

BELTON, fait une fausse sortie, et revient.

Ambroise?

AMBROISE.

Monsieur Belton.

BELTON.

Si vous découvrez quelqu'un qui puisse me convenir, vous me l'indiquerez.

AMBROISE.

Je vous trouverai cela.

SCÈNE V.

AMBROISE, seul.

La journée commence bien. L'ouvrage tombe de tous les côtés. Un bonheur ne va pas sans l'autre, et, si le proverbe est vrai, il m'arrivera encore quelque coup de bonheur, auquel je ne m'attends pas.

SCÈNE VI.

AMBROISE, CLAUDINE, habillée en savoyard, portant un petit paquet sur le dos, et tenant Benjamin par la main.

CLAUDINE, à Ambroise, avec embarras.

Monsieur !...

AMBROISE.

Diable! monsieur !...

CLAUDINE.

Ne pourriez-vous pas m'indiquer ?...

AMBROISE.

Quoi ?

CLAUDINE.

Un honnête commissionnaire, qui, dit-on, se tient sur cette place ?

AMBROISE.

Peut-être bien. Son nom ?

CLAUDINE.

Ambroise.

AMBROISE.

Vous ne pouviez pas mieux vous adresser. Que me voulez-vous ?

CLAUDINE.

Vous remettre une lettre...

AMBROISE.

Pour porter à qui ?

CLAUDINE.

Elle est à votre adresse.

(Elle pose son paquet à terre. Benjamin se couche dessus, et s'endort.)

AMBROISE.

Diable! on m'écrit, à moi! Voici du nouveau, par exemple. Voyons la lettre. Tu trembles? Qu'as-tu, mon petit ami?

CLAUDINE.

C'est mon habitude, quand j'aborde un inconnu.

AMBROISE.

Mauvaise habitude. Il faut la perdre, mon enfant. Assurance et gaieté : c'est avec cela qu'on fait de bonnes affaires dans notre métier. Je te donne ce petit conseil-là en passant, car je crois que tu es un nouveau débarqué.

CLAUDINE.

Hélas! oui.

AMBROISE.

Il y a seize ans que j'ai quitté le pays; mais, j'aime toujours à en parler, et quand je rencontre quelqu'un, qui y a seulement passé, ça me ragaillardit. Dis-moi un peu; de quel canton es-tu?

CLAUDINE.

De la vallée de Chamouni.

AMBROISE, vivement.

Et de quel village?

CLAUDINE.

Du Prieuré.

AMBROISE

C'est là que je suis né. Ton nom?

CLAUDINE.

Claude, fils du père Simon.

AMBROISE.

De mon compère? (*Otant son chapeau.*) Claude, vous êtes le fils d'un honnête homme, un peu dur, mais d'une probité, ah, ah!... et si je puis vous être utile, ainsi qu'à cet enfant...

CLAUDINE.

C'est mon petit frère.

AMBROISE, étonné.

Il est bien jeune!

CLAUDINE.

Et bien à plaindre. De grace, lisez donc cette lettre.

AMBROISE.

Lisons la lettre. (*Il met ses lunettes.*) « Mon cher... « (*hésitant*) cher... mon cher parrain... » Ah! c'est ma filleule qui m'écrit : c'est fort honnête de sa part.

CLAUDINE, à part.

Que je souffre!

AMBROISE, lisant.

« J'ai commis... j'ai commis une grande faute dont « je suis... je suis cruellement punie. » Diable! qu'est-ce que c'est donc que cette faute? « Cha... chassée « par mon père. » C'est donc une faute capitale?

CLAUDINE, à part.

Malheureuse!

AMBROISE, lisant.

« Je n'ai plus d'espoir qu'en vous... » Elle a tort de compter sur moi. Son père est un bon père, et s'il a chassé sa fille, c'est que sa fille l'a mérité.

CLAUDINE, sanglotant.

Poursuivez, poursuivez.

AMBROISE.

Ne pleure pas, mon ami, ne pleure pas. Les fautes sont personnelles. Ce n'est pas à toi que j'en veux... (*Cherchant.*) « D'espoir qu'en vous. » M'y voilà. « Mon repentir et... et mes larmes..... » Ah! elle a pleuré; c'est quelque chose. « M'ont peut-être « rendue digne de votre pitié, et si vous me refusez « votre... votre assistance, il ne me reste que le dés- « espoir et la mort. Votre filleule CLAUDINE. » Tout ça est bel et bon; mais, avant de m'attendrir, je veux savoir de quoi il est question. Tu es sans doute au fait; voyons : qu'est-ce que c'est que cette faute? Ça me chiffonne, ça.

CLAUDINE.

Mon récit sera court.

AMBROISE.

Tant mieux! je n'ai pas de temps à perdre.

CLAUDINE.

Claudine avait quatorze ans.

AMBROISE.

Bon.

CLAUDINE.

On la trouvait jolie.

AMBROISE.

Après?

CLAUDINE.

Tous les jours, elle menait paître le troupeau de son père sur le Montanverd.

AMBROISE, impatienté.

Ah! voilà une histoire qui ne va plus finir.

CLAUDINE.

Le printemps ramenait déja les voyageurs qui viennent, tous les ans, visiter nos glaciers. Claudine était à l'écart avec son troupeau. Un étranger passe près d'elle; elle regarde par curiosité. Il lui parle; l'honnêteté l'oblige à répondre. Il était jeune; la jeunesse intéresse. Il était beau; Claudine trouvait du plaisir à le regarder. (*Avec embarras.*) Enfin... enfin...

AMBROISE.

Elle oublie son troupeau.

CLAUDINE.

Elle s'oublie elle-même.

AMBROISE, avec chaleur.

Et son devoir! et son père!

CLAUDINE.

Elle ne connaissait de devoirs que ceux qu'elle remplissait depuis sa naissance. Elle ne savait pas qu'elle pût offenser son père. L'étranger jura, promit...

AMBROISE.

Et ne tint rien? c'est la règle.

CLAUDINE.

Claudine n'était pas revenue à elle, qu'il était déja loin. Elle pressentit son malheur, et soupira.

AMBROISE.

C'est la ressource des filles trompées. Elles pleurent, elles soupirent.

CLAUDINE.

Plus de gaieté, plus de chansons. Triste et pensive, elle errait sur le Montanverd. Elle passait, repassait au lieu fatal...

AMBROISE.

Enfin?

CLAUDINE.

Enfin, elle s'aperçut que sa faute avait des suites funestes.

AMBROISE.

Ah! nous y voilà.

CLAUDINE.

Elle se confia à sa sœur Nanette...

AMBROISE.

Et que fit-elle, cette sœur Nanette?

CLAUDINE.

Elle se chargea d'adoucir son père.

AMBROISE.

Et n'y réussit pas?

CLAUDINE.

Vous connaissez la sévérité de mon père. Il s'écria que Claudine l'avait perdu d'honneur, et qu'il ne la verrait plus. Je prends le ciel à témoin que la pauvre fille ignorait ce que c'est que l'honneur.

AMBROISE.

Voilà le diable. Si on connaissait le danger, on se tiendrait sur ses gardes... Heureusement, aujourd'hui, les jeunes filles savent à quoi s'en tenir. Ah ça, mais cet étranger?... il a donc passé comme la foudre, qui

ne laisse de souvenir que par ses ravages? Son pays? son nom?

CLAUDINE.

Hélas! que me demandez-vous? Il ne reste de lui...

AMBROISE.

Que son enfant, n'est-il pas vrai?

CLAUDINE.

Et une bague, que, depuis, Claudine a toujours portée sur son cœur.

AMBROISE.

Enfin, qu'est-elle devenue, cette pauvre fille?

CLAUDINE.

Sa sœur la conduisit chez le curé de Salenches, qui l'accueillit avec douceur, qui fut touché de sa peine. Il la mit chez une femme honnête, qui parvint à calmer le chagrin qui la consumait. Madame Félix éclairait son esprit; elle lui apprenait à lire, à écrire, à penser, et lorsqu'elle devint mère, l'active et compatissante amitié répandit sur ses blessures un baume consolateur.

AMBROISE.

Voilà d'honnêtes, de braves gens. Est-il sûr de ne jamais faillir, celui qui ne sait pas pardonner une faiblesse?

CLAUDINE.

Monsieur le curé voulait éloigner l'enfant; Claudine voulut le nourrir. Vous vous ôtez tout espoir de retour auprès de votre père, lui disait-il. Je ne réparerai pas une faute par un crime, lui répondait-elle

en pleurant. Je n'abandonnerai pas cet innocent à des mains étrangères; je ne le punirai pas du malheur d'être né.

AMBROISE.

C'est une brave fille, ma filleule. Ça me remue; ça me touche.

CLAUDINE.

Les années s'écoulaient. Monsieur le curé avait beaucoup fait pour elle, et il a des pauvres qu'il doit également soulager. Madame Félix n'est point opulente. Ils s'expliquèrent enfin avec Claudine. Humiliée d'être à charge, décidée à repousser la misère, à force de travail, elle prend son fils par la main, elle sort de Salenches, et s'achemine vers Turin, après m'avoir remis cette lettre pour vous.

AMBROISE.

Dans le fait, c'est un terrible homme que le père Simon. Quel chien de plaisir trouve-t-on à haïr? Eh bien! où est-elle ta sœur? A tout péché miséricorde: que diable! je ne sais que ça, moi.

CLAUDINE.

Peut-elle se flatter de quelque indulgence?...

AMBROISE.

Eh! sans doute. Où est-elle?

CLAUDINE.

Compter sur votre secours?

AMBROISE.

Eh oui, oui, oui, cent fois oui. Où est-elle? finissons.

CLAUDINE, se jetant à ses pieds.

Elle est à vos genoux.

AMBROISE, la relevant.

Relève-toi, mon enfant. C'est celui qui t'a trompée, trahie, abandonnée, qui doit tomber à tes pieds. Mes bras s'ouvrent au repentir. Viens, que je te presse sur mon cœur. Jamais le cœur du père Ambroise ne fut sourd au cri de l'innocence et de la douleur. (*Elle se jette dans ses bras.*) Eh bien! ne voilà-t-il pas que nous pleurons tous deux. Remettons-nous, mon enfant: des larmes ne servent à rien. Voyons: quels sont tes projets!

CLAUDINE.

Je pouvais chercher une condition; mais, on ne m'eût pas reçue avec mon enfant.

AMBROISE.

C'est clair.

CLAUDINE.

Je me suis dit: ce déguisement me mettra à l'abri des écueils de mon âge.

AMBROISE.

Oui, un garçon est toujours moins exposé qu'une fille.

CLAUDINE.

J'irai trouver mon parrain; je travaillerai sous ses yeux; je mangerai à sa table; je logerai sous son toit; et, si jamais son témoignage peut m'être utile, il attestera mon repentir, ma sagesse, ma patience, et peut-être qu'un jour je lui devrai la paix de l'ame et le pardon de mon père.

AMBROISE.

J'approuve ton plan. Je te fournirai les outils du métier. Si ton travail ne suffit pas d'abord, je t'aiderai de mes épargnes. Reprends courage, mon enfant. Je te plains, je t'estime, et je mériterai la confiance que tu as en moi. Tu vois cette maison? monte jusqu'au toit; la petite porte à gauche de l'escalier; voilà la clef. La huche en face de la croisée; tu y trouveras de quoi te rafraîchir. Un méchant lit à droite; tu t'y reposeras avec ton fils, et moi je penserai aux moyens de te servir, et je te servirai. Va, ma filleule, va.

(Claudine lui baise les mains avec transport. Il lui tend les bras; elle l'embrasse, et sort avec Benjamin.)

SCÈNE VII.

AMBROISE, seul.

Pauvre fille! pleurer la faute d'un autre, et en supporter seule tout le poids; ne rien attendre de l'avenir; voilà ton sort. Oh! les hommes! les hommes! je ne les reconnais plus, ou le diable m'emporte. J'ai été jeune aussi; j'ai fait l'amour, et gaillardement même; mais, jamais je n'ai trompé personne. Mademoiselle, avais-je grand soin de dire, je suis soldat, je vous aime, et je suis à vous, jusqu'au premier coup de tambour. Cela vous arrange-t-il? Voilà des procédés, une conduite; c'est moral ça. Cette pauvre Claudine! Ah! mon Dieu! mon Dieu!.... Enfin, si

elle a à se plaindre du sort, je dois des actions de graces au ciel. O Providence! je te remercie: tu m'envoies une occasion de faire du bien.

SCÈNE VIII.

BELTON, AMBROISE.

BELTON.

Le père Ambroise réfléchit?

AMBROISE, avec humeur.

Comme un autre. Eh! pourquoi pas?

BELTON.

Le père Ambroise a de l'humeur?

AMBROISE.

Non pas contre vous, M. Belton; mais, j'ai une ame, monsieur, et cette ame n'est point de bronze.

BELTON.

Il n'y a qu'un moment que je t'ai laissé avec cette gaieté inaltérable, cette heureuse insouciance, qui ne te quittent jamais. Qui a pu les troubler en si peu de temps? réponds-moi, je le veux.

AMBROISE, entre ses dents.

Je le veux! je le veux!

BELTON.

Oui, je le veux: ma bienveillance me donne le droit de m'exprimer ainsi. Qu'as-tu? dis-le moi.

AMBROISE.

Eh! parbleu! j'ai que... mon filleul vient d'arriver

du pays, et m'a conté certains évènemens, qui vous sont étrangers à vous, M. Belton; mais, qui me tourmentent, qui me désolent... Ce malheureux filleul!...

BELTON, avec intérêt.

Il est malheureux? Que vient-il faire à Turin?

AMBROISE.

Il est venu se jeter dans mes bras, me demander les moyens de gagner sa vie.

BELTON.

Et que comptes-tu faire pour lui?

AMBROISE.

Ma foi, je n'en sais trop rien, je vous l'avoue. Ça n'est pas rompu au travail; ça souffrira.

BELTON.

Quel âge a-t-il, ton filleul?

AMBROISE.

Mais... dix-huit ans, ou environ.

BELTON.

De l'intelligence?

AMBROISE.

Beaucoup même, beaucoup.

BELTON.

Un peu de figure?

AMBROISE.

Que trop, de par tous les diables.

BELTON.

Je le prends à mon service.

AMBROISE, vivement.

Non pas, s'il vous plaît, M. Belton, non pas, non.

BELTON, piqué.

Par exemple, M. Ambroise, je ne m'attendais pas à un refus.

AMBROISE.

Je sais bien que vous n'y êtes pas accoutumé.

BELTON.

Et par quelle singularité vous opposez-vous au bien-être de ce filleul, qui paraît vous intéresser? Un homme raisonnable donne au moins des raisons.

AMBROISE.

D'abord, il a avec lui un petit frère, qui vous incommoderait, sans pouvoir vous être utile.

BELTON.

Quelle pitoyable difficulté? J'ai de la fortune. Cet enfant s'élèvera dans la maison, et, plus tard, on en fera quelque chose.

AMBROISE.

Mais, monsieur, mon filleul n'est pas au fait du service. C'est gauche, timide.

BELTON.

Eh! qu'importe, puisqu'il est intelligent? Je lui donnerai des avis; il se laissera conduire. Je suis doux, facile; il se trouvera bien avec moi. Je m'applaudirai d'avoir quelqu'un qui tienne au père Ambroise, et qui s'attache à moi, autant par affection que par devoir: les bons domestiques sont si rares!

AMBROISE, à part.

Je ne sais plus que lui dire.

BELTON.

C'est une affaire terminée, ou je me brouille avec vous.

AMBROISE, à part.

La meilleure de mes pratiques!

BELTON.

Vous me le présenterez quand vous voudrez.

AMBROISE.

Si cependant vos propositions ne lui convenaient pas?...

BELTON.

J'en serais fâché; mais, je ne veux pas le contraindre.

AMBROISE.

Je vous remercie, monsieur, et je vais le prévenir. (*Sortant.*) Je vais lui faire sa leçon. Claudine chez un pareil homme! Elle pourrait bien y retrouver le Montanverd.

SCÈNE IX.

BELTON, seul.

Je vais, je viens, je sors, je rentre; madame Dernetti me suit partout. Son image me charme et m'obsède... Allons, pour la première fois de ma vie, me voilà sérieusement amoureux. Ma foi, on le serait à moins. Une figure enchanteresse, un sourire plein de graces, un esprit séduisant, un enjouement si vrai!... Oh! oui, je t'aime, et je t'aimerai toujours.

Malheur à l'homme qui peut te résister! la nature lui a refusé une ame.

SCÈNE X.

BELTON, MADAME DERNETTI, sortant de l'hôtel.

BELTON.

Je parlais de vous, madame.

MADAME DERNETTI.

Et à qui donc?

BELTON.

Oh! je n'ai besoin de personne. Mon cœur et moi, nous nous entendons à merveilles.

MADAME DERNETTI.

Et que vous disait-il, votre cœur?

BELTON.

Ce qu'il me disait?

MADAME DERNETTI.

Oui; contez-moi cela, mon cher Belton.

BELTON.

Je lui permettrai de parler, si le vôtre veut lui répondre.

MADAME DERNETTI.

Une conversation sentimentale.

BELTON.

Cela vous fait peur!

MADAME DERNETTI.

Non pas précisément; mais, je me défie un peu de vous. Vous êtes fort aimable, M. Belton.

BELTON.

Jamais je n'ai tant désiré de l'être que depuis que je vous connais.

MADAME DERNETTI.

Il n'y a pas de mal à cela : un homme aimable devient charmant par le désir de plaire.

BELTON.

Et cet homme charmant, qu'en fait-on ?

MADAME DERNETTI.

La question est un peu vive.

BELTON.

Ici, ce n'est pas moi qui parle, c'est mon cœur.

MADAME DERNETTI.

Et vous exigez que le mien lui réponde ?

BELTON.

Je n'exige rien, je supplie.

MADAME DERNETTI.

Vous avez une manière de supplier, vous autres hommes, à laquelle je ne saurais m'accoutumer.

BELTON.

Et que lui trouvez-vous de si effrayant ? Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux.

MADAME DERNETTI.

Hé, hé ! mon cher ami, l'homme que nous redoutons le plus, n'est pas toujours celui à qui nous voulons bien le dire.

BELTON.

Je vous supplie alors de ne pas ajouter un mot.

MADAME DERNETTI.

Et vous interprèterez mon silence à votre manière?

BELTON.

Je ne lui donnerai pas le sens le plus défavorable.

MADAME DERNETTI.

Comptez-vous réussir avec ces petits moyens-là?

BELTON.

Réussir! mais, je n'ai pas de projets, moi.

MADAME DERNETTI.

Comment, vous n'avez pas de projets?

BELTON.

Non, je vous assure.

MADAME DERNETTI.

Vous êtes un impertinent.

BELTON.

Et vous êtes charmante.

MADAME DERNETTI.

Vous verrez, tout à l'heure, que c'est moi qui fais la cour à monsieur.

BELTON.

Vous en êtes bien la maîtresse.

MADAME DERNETTI.

C'est trop honnête, en vérité.

BELTON.

Si je voulais, cependant, je vous dirais de fort belles choses.

MADAME DERNETTI.

Ah! voyons cela.

BELTON.

Et vous m'en punirez ?

MADAME DERNETTI.

Ah ! vous faites le cruel ? cela n'est pas bien, monsieur Belton.

BELTON.

Non, en vérité, non, je ne suis pas cruel ; mais, je tiens à mes intérêts. Je vous vois à chaque instant du jour, toujours aimable, toujours séduisante ; je vous parle, vous me répondez ; une saillie est payée par ce sourire, qui n'est qu'à vous, que je n'ai vu qu'à vous ; un doux enjouement est l'ame de nos entretiens ; votre cœur se livre à cette heureuse sécurité que produit l'absence des passions ; enfin, vous me traitez en homme sans conséquence.

MADAME DERNETTI.

Après, après ?

BELTON.

Si je dis un mot, je perds tous mes avantages, je vous donne l'éveil, je vous force au silence.

MADAME DERNETTI.

Ce mot est donc bien terrible ?

BELTON.

Oh ! épouvantable.

MADAME DERNETTI.

Voyons toujours ce mot.

BELTON.

Vous me l'ordonnez ?

MADAME DERNETTI.

Mais, je crois qu'oui.

BELTON.

Eh bien, madame, je vous adore.

MADAME DERNETTI.

Que de peines il a fallu pour vous amener là !

BELTON.

Si j'osais donner à votre réponse le sens que sans doute vous n'y attachez pas...

MADAME DERNETTI, lui souriant avec tendresse.

Osez, osez.

BELTON.

Hé bien, j'ose, et je suis heureux.

MADAME DERNETTI.

Mon cher ami, je suis de moitié.

BELTON.

Madame...

MADAME DERNETTI.

Monsieur !

BELTON.

Je justifierai votre choix.

MADAME DERNETTI.

Je l'espère.

BELTON.

Je le jure.

MADAME DERNETTI.

Ne jurez pas. Aimez ; cela vaut mieux.

BELTON.

Si j'aimerai ! jusqu'à la mort. N'avoir qu'un désir, celui d'être à vous ; qu'un bonheur, celui de vous plaire ; n'éprouver aucune sensation dont vous en

soyez l'objet ; vivre pour vous seule enfin, voilà mon plan, mon espoir, ma destinée.

MADAME DERNETTI.

Que répondre à cela ? Je pensais précisément ce que vous venez de dire.

BELTON, après lui avoir baisé la main.

Prenons maintenant nos petits arrangemens.

MADAME DERNETTI.

Des arrangemens !

BELTON.

Sans doute ; il faut penser à ses affaires.

MADAME DERNETTI.

Voyons vos arrangemens.

BELTON.

D'abord, je vous épouse.

MADAME DERNETTI.

Rien que cela ?

BELTON.

Pas davantage.

MADAME DERNETTI.

Le reste ne sera pas difficile à arranger.

BELTON.

Je vous conduis dans mes terres. Un site agreste et romantique nous sépare de tout l'univers. Ici, des chênes, vieux comme le monde, offrent leur ombrage au mystère ; là, des rochers escarpés semblent défier nos efforts ; nous les gravissons ensemble. Une main délicate s'appuie sur la mienne, et fait passer

jusqu'à mon cœur, le plus doux frémissement. Plus loin, une eau claire et rapide nous oppose une barrière, que vous franchissez dans mes bras. De l'autre côté, un boulingrin nous attire, et nous invite au repos. La main bienfaisante du plaisir appesantit nos paupières, et l'amour nous attend au réveil.

MADAME DERNETTI.

C'est charmant! c'est charmant! Mais, que devient-on ensuite? On ne se promène pas toujours.

BELTON.

Nous rentrons avec un appétit dévorant; on sert, et on se retire. Je vous présente un siège, et je m'assieds, tantôt en face pour m'enivrer du plaisir de vous voir, tantôt à vos côtés, pour respirer votre haleine. Le mets le plus délicat est celui que vous avez touché; le meilleur vin est celui que je bois dans votre verre.

MADAME DERNETTI.

Voilà un repas délicieux. Après?

BELTON.

Nous passons dans ma bibliothèque. Je prends un de ces auteurs qui disent avec tant de charme ce que je sais si bien sentir. Le gentil Bernard me tombe sous la main; nous l'ouvrons ensemble. Votre bras est passé autour de mon cou, et vos yeux répondent aux miens. L'Art d'aimer ne nous apprend rien : c'est notre histoire que nous lisons, et cependant nous nous arrêtons à chaque vers. A chaque vers, l'amour nous dit à l'oreille : Bernard n'a fait qu'écrire; c'est moi qui lui dictais.

MADAME DERNETTI.

Ensuite ?

BELTON.

La nuit nous couvre de ses voiles...

MADAME DERNETTI.

Et le lendemain ?

BELTON.

Le soleil reparaît, pour éclairer encore cette scène touchante d'enchantemens et de plaisirs.

MADAME DERNETTI.

Que tout cela est joli ! Mon ami, votre plan n'a qu'un défaut.

BELTON.

Lequel ?

MADAME DERNETTI.

De n'avoir pas le sens commun.

BELTON.

Oh ! par exemple, c'est un peu fort !

MADAME DERNETTI.

Vous allez en convenir. Nous voilà ensevelis dans une terre, fort agréable sans doute, puisqu'on y est avec vous.

BELTON.

Eh bien ?

MADAME DERNETTI.

Le premier jour est divin, le second séduit encore; mais, le troisième... Que de réflexions amène celui-là ! Plus rien qui pique la curiosité ; rien de nouveau à se dire. J'aime, je suis aimé; tout se réduit à cela; il faut toujours en revenir là, et l'uni-

formité tue le sentiment. Mon ami, voici mon plan, à moi, que vous aurez la complaisance d'adopter. Nous passerons l'hiver à Turin. Ce n'est que dans une grande ville que l'oisiveté échappe à l'ennui. Dans la belle saison, nous visiterons vos terres. Vous y aurez vos amis, et j'y conduirai les miens : je tiens à mes habitudes. La chasse, la pêche, la danse, mille petits jeux partageront nos loisirs. Mais, du monde, beaucoup de monde, et surtout des femmes aimables. Elles voudront vous plaire ; je m'efforcerai de le mériter. Vous me quitterez avec peine ; vous me chercherez dans la foule ; vous me retrouverez avec transport, et votre cœur sera longtemps neuf, auprès d'une épouse aimante, qui saura faire, du plus saint des devoirs, le plus délicieux des plaisirs.

SCÈNE XI.

BELTON, MADAME DERNETTI, HONORINE.

HONORINE.

Dans deux heures, madame, la corbeille sera chez vous.

BELTON.

Une corbeille !

HONORINE.

Pour la fête de ce soir. Un ajustement d'une élégance, d'une fraîcheur !

MADAME DERNETTI.

Mademoiselle, je ne vous pardonnerai pas ce trait-

là. M'ôter le plaisir de le surprendre ! c'est d'une cruauté...

BELTON.

De quelque manière que vous vous mettiez, vous serez toujours la plus belle, la plus aimable, et la plus aimée.

HONORINE.

Vous conviendrez, madame, qu'on n'est pas plus galant que cela.

MADAME DERNETTI, souriant.

Ne voyez-vous là que de la galanterie, mademoiselle ?

HONORINE.

Mon Dieu, madame, je ne dis jamais ce que je veux dire. On n'est pas plus vrai que monsieur.

MADAME DERNETTI.

Que je suis folle, mon enfant !

SCÈNE XII.

BELTON, HONORINE, MADAME DERNETTI, AMBROISE, CLAUDINE, BENJAMIN, dans le fond.

CLAUDINE.

Je sens la solidité de vos raisons.

(Ambroise et elle se parlent bas.)

BELTON.

Il ne serait pas généreux de tourner les têtes, et de conserver la vôtre.

(Jeu muet entre lui et madame Dernetti.)

CLAUDINE, descendant la scène.

Oui, je lui marquerai ma crainte de ne pas le satisfaire.

AMBROISE.

Le désir de m'aider dans ma vieillesse.

CLAUDINE, à Belton.

Monsieur, je suis pénétré de vos bontés, et je n'y peux répondre que par... (*Elle cherche ses traits.*) Que par... (*Elle le reconnaît.*) Ah!

(Elle tombe dans les bras d'Ambroise.)

MADAME DERNETTI.

Voyez, Honorine; il se trouve mal.

BELTON, à Ambroise.

Est-ce là ton filleul?

AMBROISE.

Hélas! oui, monsieur.

MADAME DERNETTI.

Il revient, il revient. Il est fort bien, ce jeune homme-là.

BELTON, à madame Dernetti.

Je le prends avec moi.

MADAME DERNETTI.

Je suis contente de vous. J'aime à vous voir faire du bien.

CLAUDINE, revenue à elle.

Je ne peux répondre à vos bontés que par mon zèle, mon désintéressement...

AMBROISE, à Claudine.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

CLAUDINE, à Belton.

J'éprouve déja du plaisir à penser que je vous serai utile. J'obtiendrai peut-être votre estime, votre bienveillance.

AMBROISE, bas à Claudine.

Nous ne sommes pas convenus de cela, Claudine.

BELTON.

Laissez-le donc dire, Ambroise. Il s'exprime très-bien.

HONORINE, présentant l'enfant à sa maîtresse.

Voyez donc, madame; le joli petit enfant!

AMBROISE.

C'est son frère.

MADAME DERNETTI, à Claudine.

Il est bien intéressant, ton frère. (*Elle l'embrasse et le présente à Belton.*) Embrassez-le donc, vous qui aimez les enfans.

(Belton l'embrasse.)

CLAUDINE, à part.

Ce baiser a été jusqu'à mon cœur. Il m'a payé de bien des larmes.

HONORINE.

Mais, madame, vous ne pensez pas que vous recevez ce soir la meilleure compagnie de Turin. Vous avez des ordres à donner.

MADAME DERNETTI.

C'est vrai. (*A Belton.*) Vous me faites tout oublier, méchant homme que vous êtes. Honorine, vous aurez soin de ce jeune homme, et surtout du petit frère.

(*Rentrant avec Belton.*) Il est si doux de donner, de faire des heureux! et cela coûte si peu, quand on a du superflu!

BELTON.

C'est le plaisir des belles ames.

MADAME DERNETTI.

Celui-là ne vieillit jamais.

HONORINE, à Claudine.

Suivez-moi, mon bon ami. Je me félicite d'avoir à remplir des ordres aussi agréables.

(Elle rentre avec Benjamin.)

SCÈNE XIII.

CLAUDINE, AMBROISE.

AMBROISE, d'un ton sévère.

Ah ça, Claudine, expliquons-nous. Je n'ai pas été maître tantôt d'un certain mouvement là... dont un bon cœur ne peut se défendre; mais, un soldat ne badine pas avec l'honneur, et je ne serai pas votre complice.

CLAUDINE, très-animée pendant cette scène.

Mon complice! eh, quel crime ai-je donc médité?

AMBROISE.

Belton est un libertin.

CLAUDINE.

Il n'est plus à craindre pour moi. C'est lui... c'est lui...

AMBROISE.

Eh bien, c'est lui?... Achève.

CLAUDINE.

C'est le père de mon fils.

AMBROISE.

Belton?

CLAUDINE.

Lui-même.

AMBROISE.

C'est une raison de plus pour le craindre.

CLAUDINE.

C'en est une de le chercher, de l'attendrir, de le vaincre.

AMBROISE.

Vous avez perdu votre innocence; gardez du moins votre vertu.

CLAUDINE.

Je la conserverai; je le jure au ciel, à mon père, à vous.

AMBROISE.

Vous n'avez qu'un moyen; c'est de fuir.

CLAUDINE, *en désordre.*

Cet homme, que je n'ai vu qu'un moment, que je ne connais que par mes malheurs, m'a toujours été présent. Je ne sais quelle voix intérieure me répétait sans cesse : tu le reverras, et il te rendra justice.

AMBROISE.

Qu'espères-tu? réponds. Te jeter à ses pieds? le gagner par tes larmes?

CLAUDINE.

Je ne sais, ni ce que je veux, ni ce que je ferai. Ce n'est pas par des soupirs, par des plaintes qu'on inspire de l'amour. Non, l'amour ne se persuade pas. Celui-là seul a tort qui ne sait pas plaire, et ce tort-là ne se pardonne jamais.

AMBROISE.

Tout à l'heure, ce sera le séducteur qui aura raison.

CLAUDINE, dans une sorte de délire.

Il ne m'a pas séduite; il n'en a eu ni le temps ni la pensée. Mon cœur a volé au-devant du sien. C'est mon cœur seul qui m'a perdue, et c'est là qu'il est gravé en traits ineffaçables.

AMBROISE.

Claudine, écoutez-moi, revenez à vous.

CLAUDINE, reprenant avec plus de force.

Et mon fils, n'a-t-il pas des droits sacrés? dois-je les oublier? puis-je ne les pas soutenir? Cher et malheureux Benjamin, t'arracherai-je à ton père, au moment où tu viens de le retrouver? Tu vivras près de lui; il te verra, il te parlera, il t'aimera; je me plais à le croire. Un sentiment secret éclairera son ame; voilà ma consolation, voilà mon unique espoir. Eh! quelle mère ne s'y livrerait pas comme moi!

AMBROISE.

Elle n'entend plus rien; sa tête se trouble.

CLAUDINE, dans le plus grand désordre.

Plus de considérations qui m'arrêtent, plus d'ob-

stacles qui m'intimident. Je vais, j'entre dans cette maison.

AMBROISE.

Je t'y suis.

CLAUDINE, s'éloignant de lui.

Pourquoi faire?

AMBROISE.

T'abandonnerai-je dans l'état où je te vois?

CLAUDINE, se rapprochant, et lui prenant la main.

Ah! venez, venez; j'ai besoin d'un cœur sensible, dans lequel je puisse répandre le mien. Eh! que deviendrait l'amour malheureux, s'il ne lui restait l'amitié?

(Ils entrent à l'hôtel.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un salon commun, auquel aboutissent les appartemens de madame Dernetti et de Belton.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMBROISE, CLAUDINE, habillée en jockey élégant.

AMBROISE.

Me laisseras-tu parler? Ton imagination va un train...

CLAUDINE.

De grace, écoutez-moi avant de prononcer.

AMBROISE.

Eh! depuis une heure, je ne fais que cela. Écoute-moi à ton tour.

CLAUDINE.

Qu'entendrai-je qui ne m'afflige davantage? Vous êtes désespérant.

AMBROISE.

C'est que je ne suis pas amoureux, moi; que je ne rêve pas tout éveillé; c'est que j'ai une expérience

qu'on n'a pas à vingt ans, quoique d'ailleurs on soit très-jolie et fort intéressante. En un mot, comme en cent, ton entreprise est folle.

CLAUDINE.

Quel plaisir trouvez-vous à me répéter cela?

AMBROISE.

Je ne veux pas que tu oublies que j'ai tout fait pour t'en dissuader. J'ai employé l'autorité; je t'ai parlé raison, amitié...

CLAUDINE.

J'ai tout entendu.

AMBROISE.

Et tu n'as rien écouté. Finissons. Veux-tu partir? veux-tu rester?

CLAUDINE.

Partir! je ne le peux pas.... je ne le peux pas.... l'effort est impossible. L'espérance et la crainte me séduisent, me tourmentent tour à tour. L'amour, cet aveugle amour, qui ne sait rien calculer, qui ne peut rien prévoir, mais qui subjugue toujours, l'amour m'entraîne vers Belton; les convenances m'éloignent de lui, la nature m'y ramène, et la nature trompe-t-elle jamais!

AMBROISE.

Je me rends. Je ne veux pas que tu me reproches un jour de t'avoir fait perdre l'occasion de ramener à toi le père de Benjamin.

CLAUDINE.

Voilà de la raison. C'est senti ce que vous me dites-là.

AMBROISE.

Je dois cependant te faire part d'un obstacle que tu n'as pas prévu, et qui n'est pas facile à surmonter.

CLAUDINE.

Est-il rien d'impossible à l'amour?

AMBROISE.

Non, quand on est deux; mais, quand on aime un homme, qu'un autre objet engage...

CLAUDINE, s'écriant.

Il en aimerait un autre!

AMBROISE.

Charmante, pour ton malheur.

CLAUDINE.

Mon cœur se serre.

AMBROISE.

Riche, considérée.

CLAUDINE.

Mais, êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites? La connaissez-vous bien cette femme charmante?

AMBROISE.

Si je la connais! c'est madame Dernetti, que tu as vue avec lui.

CLAUDINE, tristement.

Elle est bien belle, cette dame-là.

AMBROISE.

La plus belle femme de Turin.

CLAUDINE.

Sait-elle aimer?

AMBROISE.

Qu'importe? elle sait plaire; voilà le grand art.

CLAUDINE, soupirant.

Et je l'ignore : je n'ai pour moi que mon cœur.

AMBROISE.

Et tu crois le réduire au silence, leur cacher à tous deux tes combats, ta jalousie et tes larmes? La moindre indiscrétion te décèle, te fait congédier.

CLAUDINE.

Je me contiendrai.

AMBROISE.

Ta tristesse donnera des soupçons.

CLAUDINE.

J'apprendrai à sourire, je composerai mon visage, je paraîtrai gaie.

AMBROISE.

C'est bien difficile.

CLAUDINE, riant d'un air forcé.

Vous voyez bien que je le suis.

AMBROISE.

Ta gaieté est d'une vérité..... (*Lui prenant la main.*) Pauvre Claudine! pauvre Claudine!

CLAUDINE.

Plaignez-moi; mais, ne m'ôtez point l'espérance. Si c'est une illusion, elle me soutient et me console. J'attendrai tout du temps, des circonstances; j'aurai l'esprit du moment; j'y ploierai mon caractère; je caresserai l'indifférence; je flatterai une rivale redoutable; je ferai... je ferai ce que m'inspireront mon cœur et Benjamin.

SCÈNE II.

AMBROISE, CLAUDINE, HONORINE.

HONORINE.

Allons donc, père Ambroise, allons donc. Vous passez le temps à causer avec ce jeune homme, et nous n'en avons pas à perdre. Rien n'est encore prêt pour ce soir. Du soin, de l'activité, un retour de jeunesse, père Ambroise.

AMBROISE.

Ma foi, mademoiselle Honorine, je suis toujours jeune auprès de vous.

HONORINE.

Je ne crois pas aux miracles, père Ambroise.

AMBROISE.

Bien des femmes en ont fait, et ne vous valaient pas.

HONORINE.

Ces vieux militaires sont toujours aimables. On se forme au service.

AMBROISE.

On s'y déforme aussi.

HONORINE.

A l'ouvrage, à l'ouvrage. Si quelque chose manque, c'est à moi qu'on s'en prendra.

AMBROISE.

Je vous demande pardon, mademoiselle Honorine;

mais il a bien fallu donner à ce jeune homme ses premières instructions.

HONORINE.

Je me charge de ce soin-là : je serai son institutrice.

AMBROISE.

Remercie donc, Claude.

CLAUDINE, avec embarras.

Mademoiselle... en vérité...

HONORINE, la contrefaisant.

Mademoiselle... en vérité... Vous êtes trop poli, Claude. Entre camarades, on se traite plus familièrement.

AMBROISE, bas à Claudine.

Est-ce ainsi que tu composes ton visage? Tu ne passeras pas la journée ici.

CLAUDINE, gaîment.

Puisque vous le permettez, je serai familier, très-familier, je vous en réponds.

HONORINE, minaudant.

Jusqu'à un certain point, cependant...

CLAUDINE.

Ne craignez rien; je m'arrêterai à propos.

AMBROISE, bas à Claudine.

A la bonne heure. Voilà le ton qui convient.

HONORINE, à Ambroise.

Voyez s'il finira. Ce cher homme aime à parler! il aime à parler!...

AMBROISE.

Il faut bien qu'il me reste quelque chose. Vous êtes née vingt ans trop tard, mademoiselle Honorine.

HONORINE.

Pas du tout, monsieur Ambroise, je ne suis pas née trop tard ; c'est vous qui êtes né trop tôt.

AMBROISE.

Cela revient au même.

HONORINE.

Pour vous ; mais, pour moi ? Partez, vous dis-je, partez.

AMBROISE, sortant.

J'aurai du moins, près de vous, un mérite que les années ne m'ôteront jamais.

HONORINE.

Lequel ?

AMBROISE.

Celui de n'être pas importun.

HONORINE, riant.

Je le crois.

SCÈNE III.

CLAUDINE, HONORINE.

HONORINE.

Il est galant, votre parrain.

CLAUDINE.

Vous n'en devez pas être étonnée.

HONORINE.

Cela ne m'étonne pas du tout : c'est assez l'habitude de tous les hommes qui me connaissent.

CLAUDINE.

Ah! vous y êtes accoutumée.

HONORINE.

Très-accoutumée, j'en conviens.

CLAUDINE.

Ainsi, cela vous flatte peu?

HONORINE.

Au contraire. Il est toujours flatteur de plaire, même à celui qu'on ne veut pas aimer.

CLAUDINE.

Mais c'est de la coquetterie, cela.

HONORINE.

Il en faut pour mener les hommes.

CLAUDINE.

J'entends. L'amour n'est pour vous qu'un simple amusement.

HONORINE.

Les dupes seules en font une affaire sérieuse.

CLAUDINE.

Je connais bien des dupes.

HONORINE.

Et moi aussi. Voilà pourquoi j'ai grand soin de ne pas l'être.

CLAUDINE, cherchant à la pénétrer.

Madame Dernetti pense-t-elle comme vous?

HONORINE.

Je l'ai prise pour modèle.

CLAUDINE.

Ainsi, elle ne tient à mon maître que par une sensation agréable, mais légère?

HONORINE.

Je ne sais pas précisément à quel degré est son amour; mais, fidèle à son système, elle badine le sentiment, elle rit d'un soupir, elle résiste pour enflammer davantage; elle évite pour attirer; elle s'arrête enfin, car il faut bien finir par là. Quand les Graces fuient devant l'Amour, c'est toujours pour se laisser prendre.

CLAUDINE.

Vous ne me donnez pas une haute idée de votre maîtresse.

HONORINE.

Soyez tranquille; madame vaut bien monsieur.

CLAUDINE.

Je conclus de tout ceci que nos maîtres ne se conviennent pas du tout.

HONORINE.

Ce ne sont pas nos affaires.

CLAUDINE.

Non, ils ne se conviennent pas. Il faut rompre cette liaison; absolument, il le faut.

HONORINE.

Comme il décide! comme il tranche, ce petit Claude!

CLAUDINE.

Entendons-nous pour cela, ma chère Honorine.

HONORINE, souriant, à part.

Ma chère Honorine! cela promet.

CLAUDINE.

Unissons nos efforts; détournons-les tous deux d'un penchant qui ferait le malheur de leur vie.

HONORINE

Ce serait, je crois, le parti le plus sage; mais la sagesse a tort, quand le cœur a parlé. Dire du mal à une femme de l'amant en faveur, c'est bien le moyen de se faire écouter, vraiment! Et vous, croyez-vous réussir auprès de votre maître, en attaquant ses goûts, en lui parlant raison? Prétendez-vous, avec vos dix-huit ans, et votre jolie figure, vous ériger en Caton? Mon cher ami, j'ai promis à votre parrain de faire votre éducation; je vois que je vous suis nécessaire, et je tiendrai ma parole.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bonne, assurément.

HONORINE.

Oh! je ne ferai rien que pour moi : j'ai certains petits projets.....

CLAUDINE, souriant.

Auxquels je vous conseille de renoncer.

HONORINE.

Vos yeux me disent le contraire.

CLAUDINE.

Mes yeux vous trompent.

HONORINE.

Oh ! je les en défie. Je me connais en hommes.

CLAUDINE.

Je le vois bien.

HONORINE.

Vous manquez d'usage du monde; cela viendra.

CLAUDINE.

Croyez-vous ?

HONORINE.

Je vous en réponds. Vous avez de l'esprit, beaucoup d'esprit, pour un Savoyard.

CLAUDINE.

Vous me flattez.

HONORINE.

En trois ou quatre leçons, je ferai de vous un petit homme accompli. Je retourne près de madame; il faut quelquefois sacrifier ses plaisirs à son devoir. Nous nous reverrons dans le courant de la journée. Adieu, Claude; adieu, mon bon ami.

SCÈNE IV.

CLAUDINE, seule.

Je ne puis rien attendre d'un semblable caractère. Légère, inconsidérée, Honorine ne compatira pas à des peines qu'elle ne peut éprouver. Cachons-lui donc un mystère dont elle abuserait, sans méchanceté peut-être, mais dont l'abus me perdrait sans retour.

SCÈNE V.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON, très-gaîment.

Ah! te voilà, Claude!

CLAUDINE, poussant un cri de joie et de surprise.

Ah!

BELTON.

Je suis bien aise de te rencontrer; j'ai un besoin de parler, d'être entendu... d'avoir quelqu'un qui me réponde... Il ne suffit pas d'être heureux; il faut trouver à qui le dire.... De ma vie, je n'ai eu de jour aussi agréable que celui-ci... Je suis enchanté de tout ce qui m'environne. Il n'y a pas jusqu'à ce petit Benjamin...

CLAUDINE, vivement.

N'est-il pas vrai, monsieur, qu'il est charmant?

BELTON.

Oui, charmant, c'est le mot.

CLAUDINE, tendrement.

Vous l'aimerez, monsieur, vous l'aimerez.

BELTON.

Eh! comment s'en défendre!... c'est le petit être le plus aimable... il court, il s'assied, il rit, il boude, il caresse, il égratigne, et tout cela dans l'intervalle d'une seconde. Le contrarie-t-on? il se met dans une colère, mais dans une colère à faire rire aux éclats.

D'un coup de pied, il vient de me casser le plus joli déjeuner de porcelaine...

CLAUDINE.

Oh! je le gronderai, monsieur, je le gronderai.

BELTON.

C'est inutile ; je l'ai puni.

CLAUDINE, avec une sorte de crainte.

Vous l'avez puni !

BELTON.

Je l'ai mis à même d'un tas de gimblettes, et je lui ai déclaré, très-sérieusement, que, s'il en laissait une, il ne casserait plus rien chez moi.

CLAUDINE.

Ah! vous avez l'ame d'un père.

BELTON.

C'est vrai, au moins. Je lui en tiendrai lieu, je te le promets.

CLAUDINE, très-tendrement.

Vous ferez plus ; vous le serez, monsieur, vous le serez.

BELTON.

Il est certains momens où je crois l'être en effet. Ses petites mains caressent-elles mes cheveux, ses lèvres effleurent-elles mes joues, j'éprouve une douce émotion, qui m'était inconnue.

CLAUDINE, à part.

Quel espoir vient ranimer mon cœur ?

(Pendant le couplet suivant, elle s'afflige par degrés.)

BELTON.

Il me semble alors être au sein du plus heureux

ménage. Madame Dernetti est à moi ; c'est son fils, c'est le mien que je caresse. De mes bras il passe dans les siens. Il s'échappe, nous lui sourions, nous l'appelons à la fois ; et notre Benjamin, incertain, interdit, ne sait auquel se rendre. Son embarras nous amuse, ses graces naïves nous attirent. Nous nous approchons insensiblement, et, bientôt unis tous les trois, dans ces étreintes délicieuses, dont l'amour seul sait connaître le prix, nous nous félicitons d'avoir doublé notre existence, nos sensations, notre bonheur.

CLAUDINE, laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

BELTON.

N'est-il pas vrai que ce tableau est enchanteur ?

CLAUDINE.

Pour vous, monsieur.

BELTON.

Et pour la mère de l'enfant chéri...

CLAUDINE.

Que le père n'a pas rejetée.

BELTON.

Il faudrait être un monstre...

CLAUDINE.

Il y a pourtant des hommes comme cela.

BELTON.

Impossible.

CLAUDINE.

J'en connais, moi, monsieur.

BELTON.

En vérité, Claude?

CLAUDINE.

Qui méprisent, qui oublient la victime infortunée...

BELTON.

De tels êtres sont une erreur de la nature.

CLAUDINE.

Qui, toujours inaccessibles à la honte, se livrent au délire de leur imagination, tracent gaîment des scènes de bonheur...

BELTON.

Tu ne sais pas? celle-ci, je vais la réaliser.

CLAUDINE, avec effroi.

Vous allez, dites-vous...

BELTON.

J'épouse madame Dernetti.

CLAUDINE, s'écriant.

Vous vous mariez!

BELTON.

Cela t'étonne? le mariage seul peut fixer un homme dissipé.

CLAUDINE.

S'il m'était permis de m'expliquer librement...

BELTON.

Parle, mon ami. Ton esprit est vif, cultivé, et je t'avoue que je tiens à toi par un sentiment que je ne puis définir, mais qui m'attache fortement. Explique-toi, Claude, sans crainte, sans détour.

CLAUDINE.

Vous me le permettez?

BELTON.

Je t'y engage.

CLAUDINE.

Eh bien! monsieur, les vertus domestiques n'ont de charmes que pour celle qui a été élevée dans la médiocrité et le travail.

BELTON.

Il est d'heureuses exceptions.

CLAUDINE, se livrant davantage.

Non, monsieur. Ce n'est pas dans un état distingué qu'on trouve une femme sensible.

BELTON, avec sévérité.

Claude!

CLAUDINE.

La dissipation, suite ordinaire de la fortune; l'orgueil que donne la considération; les jouissances continuelles de l'amour-propre; l'indifférence, qu'amène insensiblement la satiété, tout éloigne vos grandes dames des plaisirs simples et innocens. Elles plaisent, on les épouse. Bientôt le prestige se dissipe. Il ne reste qu'une femme frivole, dont la tête est toujours exaltée, et le cœur toujours froid; à qui l'imagination tient lieu de sentiment, l'affectation de naturel. Charmante pour tout le monde, hors pour son mari, on la rencontre partout; lui seul ne la trouve jamais. Elle sourit avec grace au mot le plus insignifiant; lui seul n'est jamais écouté. Le mépris ulcère son cœur; il veut s'expliquer, il parle raison, on le persifle; il s'emporte, on en rit; il déplore son malheur; on lui refuse jusqu'à la compassion, qui

ne guérit pas les plaies de l'ame, mais qui en adoucit l'amertume.

BELTON.

Comme ce garçon pense! comme il parle!

CLAUDINE.

Par combien de nœuds, au contraire, celle qui tient tout de son mari ne s'y attache-t-elle pas? Elle ne peut jouir de sa fortune présente, sans se rappeler son état passé; elle ne met à son amour d'autres bornes que celles de sa reconnaissance, et sa reconnaissance n'en connaît pas; elle voit, dans un seul homme, son amant, son époux et son bienfaiteur. Quels droits il a acquis sur elle! quel doux empire est le sien! S'il est sans éclat, qu'il a de charmes cet empire qui soumet les ames! Convenez-en, monsieur, vous qui êtes fait pour l'apprécier et en jouir.

BELTON.

Dites-moi, Claude; qui vous en a tant appris?

CLAUDINE, avec timidité.

Apprend-on à sentir?

BELTON.

On apprend à parler.

CLAUDINE.

Les mots viennent d'eux-mêmes au-devant de la pensée.

BELTON.

Claude!

CLAUDINE.

Monsieur?

BELTON.

Mon étonnement seul m'a fait vous entendre jusqu'à la fin. Je vous conseille, à vous qui savez tant, d'apprendre encore à respecter les convenances, les affections de votre maître, à ménager surtout une femme que vous ne connaissez encore que par ses bienfaits, mais qui s'est acquis des droits à votre reconnaissance et à votre respect. Souvenez-vous de cette leçon, et ne me forcez pas à vous parler un langage que vous entendriez avec peine, et dont je ne me servirais qu'à regret.

SCÈNE VI.

BELTON, CLAUDINE, MADAME DERNETTI.

(Pendant cette scène, Claudine s'approche, s'éloigne et écoute, en feignant de s'occuper à ranger, etc. Elle exprime, par un jeu muet, ses alarmes, sa douleur, etc.)

MADAME DERNETTI, d'un petit air piqué.

Vous êtes bien aimable, M. Belton. Depuis une grande heure, on est seule, on vous attend, on vous désire.... On vous croit à des affaires sérieuses, et on vous trouve en conversation réglée avec votre jockey.

BELTON.

Et, même avec mon jockey, je ne m'occupais que de vous.

MADAME DERNETTI.

Eh! que m'importe, à moi, que vous disiez à tout

l'univers que vous m'aimez, que je vous aime? c'est à moi seule qu'il faut le dire; c'est moi qui veux vous le répéter. Mon cher ami, l'amour seul sait bien entendre; il n'est que lui pour bien répondre. Vous ne vous doutez pas de tout cela, vous; vous ne savez rien prévoir; il n'y a pas de ressources avec vous.

BELTON.

Ah! je ne sais rien prévoir? Je ne conviendrai jamais de cela.

MADAME DERNETTI.

Vous en conviendrez, quand il en sera temps. Je vous réserve une surprise...

BELTON.

Qui ne vaut pas celle que je vous ai ménagée.

MADAME DERNETTI.

Ah! c'est trop fort. Eh bien, je vais vous convaincre. Vous avez peut-être cru, comme beaucoup d'autres qui seront ce soir chez moi, que je n'ai voulu donner une fête que pour étaler un certain faste, pour échapper à l'ennui, à la faveur de la foule et du bruit?

BELTON.

Ah! ce ne sont pas là vos motifs?

MADAME DERNETTI.

Non, monsieur, ce ne sont pas là mes motifs. Le sentiment, et un grain de malignité, m'ont donné l'idée que je vais vous communiquer. Au moment où certaines dames, fort intéressantes, se permettent, près de vous, ces jolis petits riens, inintelligibles pour tant

de gens, mais que vous savez si bien entendre; où certains messieurs, très-complètement ennuyeux, m'excèdent le plus tendrement du monde, je me lève, et je dis, avec une dignité comique : « Le « moyen le plus simple et le plus gai de faire une « confidence à ses amis, c'est de les réunir à table. Je « vous déclare donc ici, avec une satisfaction que « vous allez partager, qu'au premier jour j'épouse « Belton, que j'aime de tout mon cœur, parce qu'il « est fort aimable. Félicitez-moi, embrassons-nous, « et passons dans la salle du bal. » Je m'amuse intérieurement de l'embarras de ces dames; vous jouissez du dépit de vos rivaux; nous nous regardons, nous nous entendons, nous sommes contens l'un de l'autre, et tout cela ne vous a coûté ni adresse ni prévoyance.

BELTON.

C'est quelque chose que cela; il faut que j'en convienne.

MADAME DERNETTI.

Ah! vous en convenez?

BELTON.

Oui, j'aime à vous rendre justice. Cependant, votre prévoyance pouvait aller plus loin. Au reste, j'ai prévu pour vous, et cela revient au même.

MADAME DERNETTI.

Voyons ce qu'a produit votre féconde imagination.

BELTON.

A l'instant où on ne respire que le plaisir, où il

anime tous les yeux, où une douce chaleur colore toutes les joues de l'incarnat du désir; à l'instant, enfin, où on ne danse plus pour les autres, mais pour soi, je fends la presse, je parais au milieu du cercle tracé par l'amour et la folie. On s'arrête, on s'étonne à l'aspect de l'homme noir que je conduis par la main, et dont rien n'altère l'extérieur sérieux, maniéré, et important. Cet homme, madame, est un notaire.

MADAME DERNETTI.

Ah! Ah!

BELTON.

Je pique la curiosité, j'éveille l'attention. On se presse, on nous entoure; je prends la parole à mon tour, et je dis, avec une dignité tragique : « Mesdames et messieurs, madame Dernetti vous a fait « part de son mariage; moi, je vous invite à signer « au contrat. Cela vous fatiguera moins qu'une anglaise, et sera bien aussi agréable. » L'un arrache le parchemin, l'autre saisit une plume, un troisième court après l'écritoire. En cinq minutes, soixante personnes ont signé, et vous aussi, madame, sans réflexion et sans lire. Vous savez que l'amour a rédigé les articles, et il n'est pas spéculateur.

MADAME DERNETTI.

C'est quelque chose que cela.

BELTON.

Ah! vous en convenez!

MADAME DERNETTI.

Oui, j'aime à vous rendre justice.

BELTON.

Voyons la suite.

MADAME DERNETTI.

Ah! il y a une suite!

BELTON.

Mon chapelain est prêt; il nous attend où vous savez, à quatre pas d'ici. Je dis un mot, je pars comme l'éclair; on vous entraîne, et vous êtes tout étonnée d'être ma femme, sans que cela vous ait coûté ni adresse ni prévoyance.

MADAME DERNETTI.

Ah! par exemple, ce tour-là est un peu gai.

BELTON.

Je crois qu'il vaut bien tous les vôtres.

MADAME DERNETTI.

Je suis vaincue, il faut que je l'avoue; mais je me vengerai. Vous allez être mon mari; c'est là que je vous attends.

BELTON.

Un mari toujours sensible, toujours délicat, toujours empressé, n'a jamais rien à craindre.

MADAME DERNETTI.

Mon cher ami, voilà la véritable recette; tâchez de vous en souvenir.

SCÈNE VII.

BELTON, CLAUDINE, MADAME DERNETTI, HONORINE.

HONORINE.

Madame, votre marchande de modes.

BELTON.

Ah! voyons l'ajustement de noces.

MADAME DERNETTI.

J'avoue encore que je n'en avais pas prévu l'usage.

BELTON.

Oh! j'ai prévu bien autre chose; et pour peu que cela vous plaise...

MADAME DERNETTI, riant en sortant avec Belton.

Non, non. Je ne suis pas fâchée qu'il me reste quelque chose à prévoir.

SCÈNE VIII.

CLAUDINE, HONORINE.

CLAUDINE, dans le plus grand désordre.

C'en est donc fait! Cette nuit rompt à jamais tous les nœuds... Infortunée!

HONORINE, un peu derrière.

Ah! mon Dieu! qu'a-t-il donc, ce cher enfant?

CLAUDINE.

Cruelle Dernetti!

HONORINE.

Il se plaint de madame!

CLAUDINE.

Mon courage m'abandonne. Que résoudre? que faire?... je fuirai... oui, je fuirai. Je ne serai pas témoin de ce fatal mariage... Dernetti!... Belton!

HONORINE.

C'est un amant déguisé. Ah! M. Ambroise...

CLAUDINE, avec force.

Que dis-je? il n'est pas fait ce mariage... il ne l'est pas... on peut le rompre... je le romprai. Un infortuné qui se noie saisit, tout d'une main désespérée, tout, jusqu'à la vague qui va le submerger.

HONORINE.

Et moi, qui, modestement, avais des vues sur lui....

CLAUDINE.

Je vais trouver Belton, je me nomme, je me déclare... Non, je ne le verrai pas. Dominé par ses passions, entraîné par son amour, est-il en état de m'entendre?... C'est à madame Dernetti que je peindrai mon état, mon désespoir. Elle est femme; elle doit être délicate et sensible; elle aura pitié de moi.

HONORINE.

J'en doute un peu.

CLAUDINE.

Oui; c'est le seul parti auquel je puisse m'arrêter, et je vais à l'instant... (*Elle va pour sortir, et aperçoit Honorine.*) Ah! c'est vous, mademoiselle Hono-

rine? Je vous en prie, je vous en supplie, que je voie madame, que je la voie, il le faut.

HONORINE.

Si vous aviez agi selon les règles, si vous vous étiez confié à moi, je vous aurais averti des difficultés...

CLAUDINE.

Eh! je les connais toutes! je sais trop que je n'ai plus rien à redouter..... Allez, allez donc. Chaque minute est un siècle qui ajoute à l'horreur de ma situation.

HONORINE.

Puisque monsieur me l'ordonne...

CLAUDINE.

Ai-je des ordres à donner? Un peu de complaisance, voilà tout ce que j'espère, tout ce que j'ose attendre de vous.

HONORINE, à part.

Par quelle fatalité ne s'attache-t-on jamais à l'objet à qui l'on sait plaire? S'il m'avait aimée, moi...

CLAUDINE.

Eh! par grace, Honorine...

HONORINE.

J'y vais, monsieur, j'y vais.

SCÈNE IX.

CLAUDINE, seule.

Elle va venir, elle va me connaître..... me pardon-

nera-t-elle d'oser aimer Belton, de me déclarer sa rivale?... Si cet aveu, loin de la toucher, révoltait son orgueil; si un éclat humiliant était le seul fruit d'une démarche... Ah! Benjamin! Benjamin! je m'exposerai à tout : ton intérêt, mon devoir, me l'ordonnent, et je dois n'écouter qu'eux. On vient... je tremble. Mes genoux ploient... je ne me soutiens plus.

SCÈNE X.

HONORINE, CLAUDINE, MADAME DERNETTI.

MADAME DERNETTI.

Et c'est à moi qu'il veut parler? cela me paraît étonnant.

HONORINE.

Son trouble, le désordre de ses idées, annoncent une confidence qui pourra vous amuser.

MADAME DERNETTI.

Il suffit; laisse-nous.

SCÈNE XI.

CLAUDINE, MADAME DERNETTI.

MADAME DERNETTI.

Claude, vous avez, dit-on, quelque chose d'important à me confier?

CLAUDINE.

Oui, madame. J'ai voulu vous voir, vous parler, vous confier mes peines. Je l'ai demandé avec ar-

deur.... Maintenant, les mots expirent sur mes lèvres... je ne puis...

MADAME DERNETTI, affectueusement.

Qu'avez-vous, mon ami? Quels peuvent être vos chagrins?

CLAUDINE.

Des chagrins! ah! oui, j'en ai..... Faut-il vous les faire partager?...

MADAME DERNETTI.

Vous m'étonnez, Claude. Que peut-il y avoir de commun entre nous?

CLAUDINE.

Vous voyez ma timidité, mes alarmes.... daignez me rassurer; arrachez-le moi, ce malheureux secret, qui me fatigue, qui m'oppresse, et qui ne peut s'échapper.

MADAME DERNETTI, avec réserve.

Je n'imagine pas, Claude, que vous puissiez me rien dire qui soit indigne de moi.

CLAUDINE.

Hélas! puis-je offenser personne? C'est moi qui fus outragée, et c'est moi qui suis punie... Cet enfant... ce malheureux enfant...

MADAME DERNETTI.

Poursuivez, mon ami.

CLAUDINE.

Cet enfant... ah! madame!

MADAME DERNETTI.

Eh bien, cet enfant?

CLAUDINE.

Un étranger traverse notre village; il trouve à l'écart une pauvre fille, qui, pour son malheur, avait quelque beauté; elle ne soupçonnait pas qu'il existât des vices; et cet homme, abusant de son innocence, la laissa en proie aux regrets qui suivirent un crime dont elle ne fut pas même la complice.

MADAME DERNETTI, d'un ton pénétré et impatient.

Achevez, achevez donc.

CLAUDINE.

Elle devint mère. Son respectable père rougit pour la première fois; il ne put accoutumer ses yeux à des objets qui, sans cesse, lui rappelaient sa honte. Il chassa sa malheureuse fille, qui traîna dans nos montagnes son enfant, sa misère et son désespoir.

MADAME DERNETTI, en désordre.

Mais le père?.... le père de l'enfant?..... c'est de lui qu'il faut m'entretenir.

CLAUDINE.

Tout entier à d'autres amours, il oublie et son fils et sa déplorable mère. Cette nuit, il élève, entre eux et lui, une insurmontable barrière.

MADAME DERNETTI, s'écriant.

Belton est le coupable!

CLAUDINE, tombant à ses genoux.

Et voilà sa victime.

MADAME DERNETTI.

Cruelle fille! que m'avez-vous appris? (*Très-froidement.*) Mademoiselle, votre situation me touche; cependant, je ne vois pas ce que je puis faire pour vous.

CLAUDINE, tristement.

Vous ne le voyez pas!

MADAME DERNETTI.

Parlez, mademoiselle, que me demandez-vous?

CLAUDINE.

Tout, madame, tout. Hélas! je n'ai, pour vous toucher, que l'excès du malheur. Jugez de l'horreur de mon sort, par l'état humiliant où je ne crains pas de m'abaisser. C'est la mère de Benjamin, qui embrasse les genoux de celle qui va lui ravir son père; qui est réduite à implorer sa générosité, sa protection... Ne condamnez pas mon enfant à une éternelle proscription. Délivrez-nous tous deux du poids de l'infamie; entendez ma voix suppliante; que ce ne soit pas en vain que j'aie rougi devant vous. Ne me repoussez pas, madame, ne me repoussez pas. Il est là-haut un être qui compte les larmes de l'innocence, et qui bénit celui qui les recueille.

MADAME DERNETTI, la relevant.

Levez-vous, levez-vous donc, mademoiselle. (*Après un temps.*) Vous m'embarrassez beaucoup... je ne sais que vous répondre... je voudrais... je ne puis... (*Très-vivement.*) Mais par quelle singularité m'avoir choisie pour un aveu de cette espèce? voilà ce qui ne s'est jamais vu, et il faut que cela m'arrive, à moi! Votre confidence ne me flatte pas du tout, mademoiselle; elle est déplacée, pénible, inconcevable.

CLAUDINE.

Je souffre, madame; vous le voyez, et vous ne prononcez pas!

MADAME DERNETTI.

Je souffre aussi, mademoiselle. Croyez-vous que je vous aie entendue de sang-froid?... Mais enfin, que pouvez-vous raisonnablement attendre de moi? dois-je me punir d'une faute, qui m'est tout-à-fait étrangère? D'ailleurs, dépend-il de moi de ramener à vous un homme (*adoucissant le ton;*) qui paraît vous avoir oubliée, qui m'aime, qui m'est cher, et avec qui je ne romprai pas parce que vous avez à vous en plaindre?

CLAUDINE.

Ainsi donc, personne ne répond au cri de ma douleur! Les cœurs se ferment, me rejettent... La mort, la mort..... voilà ce qui me reste!

MADAME DERNETTI.

Elle m'accuse maintenant. Tout ceci est bien extraordinaire. Dites-moi, fille injuste, que me reprochez-vous? vous traité-je avec dureté? douté-je de votre candeur? soupçonné-je un récit dont vous seule attestez la vérité? je vous plains, je partage votre peine, je ferai tout pour l'adoucir; mais je ne puis renoncer à Belton; le sacrifice est au-dessus de mes forces; je ne vous le dois point; il serait absurde de l'exiger; il est même indécent de me presser ainsi. (*Claudine se trouve mal, madame Dernetti court à elle.*) Mademoiselle... mademoiselle.... et personne pour la secourir! Ma bonne amie, reprenez vos sens, revenez à vous.... je n'ai pas voulu vous affliger davantage. S'il m'est échappé quelque chose... (*Elle cherche dans ses poches.*) Et je n'ai pas mon flacon... Au

contraire, je dois l'avoir... (*Elle cherche encore.*) Et non, je ne l'ai pas... En honneur, je ne sais plus, à mon tour, ce que je fais, ni ce que je dis. (*Elle appelle.*) Honorine! Honorine!

SCÈNE XII.

CLAUDINE, MADAME DERNETTI, HONORINE.

MADAME DERNETTI.

Eh! venez donc, mademoiselle. J'appelle, je m'écrie, et vous n'entendez rien.

HONORINE.

Qu'avez-vous donc, madame?

MADAME DERNETTI, montrant Claudine.

Ce que j'ai! ne le voyez-vous pas?

HONORINE, soulevant Claudine.

Je vais le conduire chez son maître.

MADAME DERNETTI.

Chez son maître! non, mademoiselle, vous ne le conduirez pas chez son maître. (*A part.*) Je ne veux pas qu'elle rentre là.

HONORINE.

Donnez-moi du moins vos ordres, madame. Où le conduirai-je donc?

MADAME DERNETTI.

Partout, excepté là. Dans votre chambre, si vous voulez.

HONORINE, souriant.

Dans ma chambre, madame?

MADAME DERNETTI.

Dans la vôtre, dans la mienne, qu'importe?

HONORINE.

Dans la mienne, madame, puisque cela est indifférent.

MADAME DERNETTI.

A la bonne heure.

HONORINE.

Ses grands yeux se rouvrent, il reprend ses sens. Comme cet air de langueur lui va bien! Regardez-le donc, madame.

MADAME DERNETTI.

L'observation est heureuse... Voyez si elle finira! Cette fille est d'une maladresse! Sortez, sortez donc, je le veux, je vous l'ordonne.

SCÈNE XIII.

MADAME DERNETTI, seule.

Quel fâcheux incident! quelle position est la mienne! Au moment même où je touche au bonheur, le sort me trouve une rivale, je ne sais où; elle entre ici, je ne sais comment; et je m'alarme, je ne sais pourquoi, car elle ne peut être à craindre, et, s'il fallait juger les hommes sur certains écarts de jeunesse..... L'occasion, d'ailleurs, se présente quelquefois si naturellement, qu'en vérité on ne peut leur faire un crime... Cette fille, cependant, ne me paraît pas méprisable. Son air, son langage, sa douceur, ont un caractère...

Ce M. Belton avait bien affaire de courir les montagnes de la Savoie!... Voilà comme ils sont tous. Parlant sans cesse d'aimer, et ne connaissant que le plaisir; sans reconnaissance, sans humanité; sacrifiant la femme qu'ils ont trompée à celle qu'ils veulent tromper encore; promettant le bonheur, et ne faisant que des victimes; par combien de bassesses, de mensonges, ils arrivent à une vieillesse prématurée, qu'empoisonne le mépris, que poursuit le remords!... Tout cela est bien beau, bien vrai; ces réflexions sont sublimes; mais elles ne décident rien, et il faut prendre un parti.

SCÈNE XIV.

MADAME DERNETTI, HONORINE.

HONORINE.

Madame appelle?

MADAME DERNETTI.

Non, madame n'appelle pas.

HONORINE.

Madame paraît inquiète.

MADAME DERNETTI.

De quoi vous mêlez-vous?

HONORINE.

Si madame voulait me dire...

MADAME DERNETTI.

Si mademoiselle voulait se taire... Quelle fureur avez-vous donc de vouloir me pénétrer malgré moi?

Envoyez-moi Ambroise, envoyez-le-moi à l'instant. C'est un homme droit, je veux l'interroger; et vous, mademoiselle, gardez le silence le plus absolu, et sur vos conjectures, et sur les conséquences que vous ne manquerez pas d'en tirer.

SCÈNE XV.

HONORINE, seule.

Elle a de l'humeur, beaucoup d'humeur. Le prétendu Claude s'est déclaré; voilà ce que je conjecture. Il a déplu, voilà ma conséquence. Cependant, on est préoccupée, irrésolue, et rien de si aisé que de se défaire d'un importun. D'ailleurs, on veut interroger Ambroise... il y a quelque chose... il y a quelque chose. Voilà ce que je grille de savoir, ce que j'ignore, et ce qui est humiliant, désespérant, diabolique. Exécutons les ordres de madame, amenons-lui Ambroise. On ne me renverra pas, je l'espère. D'ailleurs, j'entends fort bien par le trou de la serrure, et ce sera mon pis-aller.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

HONORINE, seule.

Je ne reviens pas de ma surprise. Ce petit Claude, si joli, si séduisant, que j'étais si disposée à aimer, que j'aimais peut-être déja, dont j'ai envié un moment la conquête à madame, ce petit Claude n'est plus qu'une jeune fille, bien intéressante et bien malheureuse, que le trop aimable Belton a trompée comme cent autres. Et je n'ai pas deviné cela! Et le bonhomme Ambroise a mis en défaut ma pénétration, s'est joué de ma crédulité! Il n'est pas possible d'être plus complètement dupe de soi-même et des autres.

SCÈNE II.

AMBROISE, HONORINE.

AMBROISE.

Que je suis aise de vous rencontrer, mademoiselle Honorine!

HONORINE, d'un petit air piqué.

Vous n'y gagnerez pourtant rien, monsieur Ambroise.

AMBROISE.

Quoi! refuserez-vous de m'instruire des desseins de madame sur cette pauvre Claudine?

HONORINE.

Vous instruire! vous adresser à moi, dont vous vous êtes éloigné avec affectation, que vous n'avez pas jugée digne de votre confiance? Vous êtes perdu dans mon esprit, mais perdu sans retour.

AMBROISE.

Pouvais-je vous confier un secret qui n'était pas le mien, demander vos bons offices dans une entreprise que je condamnais, et dont j'aurais voulu détourner cette infortunée? Mademoiselle Honorine, ne vous jouez pas de mon inquiétude; rassurez-moi sur le sort de cette enfant. Je vous ai laissée avec madame; qu'a-t-elle fait? qu'a-t-elle dit? qu'a-t-elle résolu? Répondez-moi, de grace, répondez-moi.

HONORINE.

Ce cher Ambroise! Dissipez vos alarmes. Une femme enjouée, sensible et généreuse concevoir une méchanceté, et la consommer froidement! cela ne se peut pas. Claudine n'a rien à craindre.

AMBROISE.

Je ne sais, mademoiselle Honorine; mais je ne suis pas sans inquiétude. Madame écoutait mon récit avec bonté; elle paraissait touchée, lorsqu'un sentiment contraire a paru l'agiter... Elle se lève, me fait retirer...

HONORINE.

Et se promène à grands pas dans son appartement. Elle s'assied, se lève encore, s'arrête devant une glace, se regarde avec complaisance, et dit à demi voix : Oui, je le fixerais, si un tel homme se fixait jamais. Un soupir allait s'échapper ; elle voit que je l'observe, et se met à son piano. L'instrument est sourd, discord ; deux ou trois morceaux sont détestables. On essaie des pastels; la main est pesante. On efface, on recommence, on déchire, et les crayons volent en éclats. Enfin, on s'aperçoit qu'on fait l'enfant, on en convient de bonne foi; un sourire annonce le calme, et on me fait la grace de m'adresser la parole. On conçoit d'abord mille projets extravagans, inexécutables. On réfléchit ensuite, et on s'arrête à celui-ci. Nous avons, dans les vallées du Piémont, une jolie habitation et quelques arpens. Claudine en aura la propriété; mais elle partira sans voir Belton, et sans espoir de le revoir jamais.

AMBROISE.

Non, mademoiselle, non. Claudine est malheureuse, elle n'est pas méprisable, et personne n'a le droit de l'avilir. Qui osera mettre un prix à son honneur, et se flatter de le lui faire recevoir ? Tant que je lui resterai, elle ne sera à la merci de personne. Qu'on me la rende, qu'on me la rende à l'instant. Je l'arrache de cet hôtel, je la conduis hors de la ville, je lui donne tout ce que je possède au monde, et je me repose sur l'active et bienfaisante providence du soin de la soutenir et de la consoler.

HONORINE.

Plaisanterie à part, voilà de la véritable grandeur : l'entourage n'est quelque chose, que quand l'individu n'est rien. J'entends quelqu'un. C'est madame, sans doute. Laissez-moi; je vais lui parler encore, et vous pouvez tout attendre de l'intérêt que vous m'inspirez.

AMBROISE.

Veillez, mademoiselle Honorine, veillez exactement sur cette triste victime. Instruisez-moi des moindres détails, et, surtout, que personne ici n'oublie que je représente son malheureux et respectable père, et que j'ai seul le droit de prononcer sur son sort.

SCÈNE III.

HONORINE, MADAME DERNETTI.

HONORINE, voyant venir madame Dernetti.

Son air est tranquille, enjoué même. Voilà l'état où elle doit être pour m'entendre. Madame paraît remise.

MADAME DERNETTI.

Mais, je le crois.

HONORINE.

Il était difficile de se défendre d'un moment d'humeur...

MADAME DERNETTI.

Et cela fait un mal, mais un mal!...

HONORINE.

Qui dure peu quand on a de la raison...

MADAME DERNETTI.

On pardonne un moment d'erreur, de faiblesse...

HONORINE.

Sans doute. Ces messieurs sont faits ainsi.

MADAME DERNETTI.

Mais, se faire un jeu de la séduction, de la perfidie; ériger les vices du cœur en principes, perdre sans pitié un enfant de quatorze ans...

HONORINE.

Oh! c'est affreux!

MADAME DERNETTI.

A propos, et Claudine?

HONORINE.

Elle se dispose à partir.

MADAME DERNETTI.

A-t-elle paru satisfaite de mes arrangemens?

HONORINE.

Elle n'a pas répondu, madame, elle a pleuré.

MADAME DERNETTI.

Mais, c'est répondre...

HONORINE.

Sans rien dire : des pleurs marquent également la surprise, la joie, la tristesse; c'est tout ce qu'on veut que des pleurs. D'ailleurs, madame s'inquiète peu que ses ordres flattent ou non.

MADAME DERNETTI.

Pas du tout, Honorine : je voudrais la savoir heureuse... Elle est vraiment à plaindre cette fille-là.

HONORINE.

Mais, madame, je fais un raisonnement...

MADAME DERNETTI.

Tu raisonnes donc ?...

HONORINE.

Rarement, cela fatigue; mais, que ne fait-on pas pour vous ?

MADAME DERNETTI.

Eh bien, ce raisonnement...

HONORINE.

Si un penchant décidé eût uni Belton à Claudine; si on avait à craindre qu'il reprît ses premiers fers, il serait prudent de les séparer pour jamais. Mais, si le premier minois fripon a le droit de lui tourner la tête; si la fantaisie, le caprice, l'entraînent sans cesse vers des objets nouveaux; si l'habitude lui fait un besoin de l'inconstance, qu'aurez-vous gagné en éloignant cette fille? il trouvera mille Claudine dans Turin, et vous n'exilerez pas toute la ville.

MADAME DERNETTI.

Tu as raison.

HONORINE.

Il a déja eu ici quelques petites aventures...

MADAME DERNETTI.

Je le sais, et tout cela est effrayant.

HONORINE.

Dans le fait, c'est une terrible chose que le mariage.

MADAME DERNETTI.

Tous les dangers sont pour nous.

HONORINE.

Un homme ne risque rien...

MADAME DERNETTI.

Que de faire le malheur de sa femme...

HONORINE.

Qui a bien, à la vérité, certains petits moyens de consolation...

MADAME DERNETTI.

Honorine !

HONORINE.

Mais qui ne s'en sert jamais : c'est convenu. Ainsi, une femme jeune, aimable, sensible, que néglige un époux volage, est absolument sans ressources. Se plaint-elle...

MADAME DERNETTI.

Il l'évite...

HONORINE.

Et la voilà seule avec sa vertu...

MADAME DERNETTI.

Qui fait supporter bien des choses...

HONORINE.

Mais, qui n'a rien de bien amusant.

MADAME DERNETTI.

C'est pourtant là le sort de la plupart des femmes.

HONORINE.

Il serait dur d'en augmenter le nombre. Au reste, quand on a prévu le danger, il est facile de s'y soustraire.

MADAME DERNETTI.

Quand on n'aime pas.

HONORINE, vivement.

Vous êtes sauvée.

MADAME DERNETTI.

Tu prétends...

HONORINE.

Non, madame, vous ne l'aimez pas. Vous avez désiré la conquête d'un homme à la mode, qui ne devait pas vous échapper. Quelques agrémens personnels, un caractère facile, des attentions flatteuses, certains rapports d'esprit et de goût, ces entretiens si vifs, si variés, ces tableaux piquans, enfans d'une aimable folie, mais étrangers au sentiment, tout cela vous a plu, vous a amusée un moment; votre imagination brillante a paré l'illusion des formes de la vérité. Que vous dirai-je enfin? vous avez cru vous aimer, vous vous êtes trompés l'un et l'autre. Cela est si vrai, qu'en ce moment même votre cœur n'est pour rien dans les combats que vous vous livrez; ce n'est pas lui qui souffre; l'amour-propre seul est affecté. Le regret de n'avoir adopté qu'une chimère, le désagrément d'en convenir, la crainte, l'embarras d'une rupture, voilà ce qui vous agite. Mais, de l'amour!... si vous en avez, vous en avez si peu, si peu, qu'en honneur ce n'est pas la peine d'en parler.

MADAME DERNETTI.

Tu es bien sûre de cela, Honorine?

HONORINE.

Oh! très-sûre, madame: je vois mieux que vous dans votre cœur. Vous avez du caractère, et, sans effort, sans faiblesse, vous remercierez Belton avec cette gaîté, cette amabilité qui vous caractérisent.

MADAME DERNETTI.

Quoi ! si brusquement ? sans réfléchir, sans attendre ?...

HONORINE.

Qu'il n'y ait plus de remède ? On vous épouse ce soir, et vous gémirez demain. Non, madame, vous ne vous sacrifierez pas au plaisir de faire un ingrat; vous conserverez votre repos et votre liberté. La société vous réclame, continuez d'en faire l'ornement et les délices. Vivez pour vous et pour ceux qui vous savent bon gré de vouloir bien être charmante.

MADAME DERNETTI.

Rompre avec Belton! c'est d'une bizarrerie, d'une extravagance...

HONORINE.

L'épouser serait d'une témérité, d'une déraison!...

MADAME DERNETTI.

Mais, le ridicule ?...

HONORINE.

On s'en moque.

MADAME DERNETTI.

La malignité...

HONORINE.

On la brave.

MADAME DERNETTI.

Le monde...

HONORINE.

Est un sot.

MADAME DERNETTI.

Qu'il faut ménager...

HONORINE.

Quand on lui fait l'honneur de le craindre. Avec un peu d'esprit, on en fait ce qu'on veut. Voici Belton.

SCÈNE IV.

HONORINE, MADAME DERNETTI, BELTON.

MADAME DERNETTI.

Il est vraiment bien, cet homme-là.

HONORINE.

Où serait le mérite de désoler un magot?

BELTON, s'approchant.

Une conférence secrète!

MADAME DERNETTI.

Honorine, il me vient une idée.

HONORINE.

Il faut la suivre, madame.

MADAME DERNETTI, après lui avoir parlé bas.

Enfin une mise élégante, mais simple.

HONORINE.

Je vous devine. Charmant! délicieux!

MADAME DERNETTI.

N'est-il pas vrai? Va donc, va.

BELTON.

Comment donc, du mystère?

HONORINE, sortant.

Pas d'impatience, on ne vous fera pas languir.

SCÈNE V.

MADAME DERNETTI, BELTON.

BELTON.

Du mystère, deux heures avant la noce?

MADAME DERNETTI.

Cela vous étonne?

BELTON.

Et me pique.

MADAME DERNETTI.

Que voulez-vous? les femmes sont comme cela. Oh! elles ont des défauts cruels.

BELTON.

Et vous en convenez? vous êtes modeste.

MADAME DERNETTI.

Vous ne l'auriez pas cru?

BELTON.

Je l'avoue. Il est des femmes à qui un peu de vanité sied tant, à qui elle est si pardonnable!

MADAME DERNETTI.

Moi, je ne me pardonne rien. J'ai un défaut capital, et j'en conviens de bonne foi.

BELTON.

Ah! ah!

MADAME DERNETTI.

Quoi! vous n'avez pas remarqué ma légèreté, mon inconséquence? Jamais je ne suis d'accord avec moi-même; jamais je ne sais ce que je veux.

BELTON.

Savez-vous que vous m'inquièteriez, si j'étais moins sûr de vous?

MADAME DERNETTI.

Savez-vous que je tremblerais, si je comptais moins sur votre indulgence?

BELTON.

Ah! bon Dieu! ceci devient sérieux.

MADAME DERNETTI.

Beaucoup plus que vous ne pensez. Je croyais vous aimer...

BELTON.

Moi, je vous en réponds.

MADAME DERNETTI.

Je me flattais de posséder votre cœur.

BELTON.

Il est tout à vous.

MADAME DERNETTI.

Pas du tout. Nous n'avons fait qu'un rêve agréable. L'instant du réveil est venu, et le charme s'évanouit.

BELTON.

Voilà la lubie la mieux conditionnée...

MADAME DERNETTI.

Tout comme il vous plaira.

BELTON.

Enfin, femme capricieuse et charmante, où voulez-vous en venir?

MADAME DERNETTI.

A une conséquence toute simple. Le mariage est une affaire beaucoup trop sérieuse pour nous, et

nous resterons où nous en sommes, si vous voulez bien le permettre.

BELTON, piqué.

Par exemple, madame...

MADAME DERNETTI.

Non, nous ne nous convenons pas du tout. D'ailleurs, mon cher ami, je sais de vos nouvelles.

BELTON.

Quoi! des liaisons sans conséquence, de pures bagatelles vous paraissent...

MADAME DERNETTI.

Des bagatelles! l'expression est heureuse. Ah, un voyageur voit les choses en grand, et ne s'arrête pas aux détails.

BELTON.

Un voyageur?

MADAME DERNETTI, le fixant.

Rien n'est plus dangereux que la manie des voyages. Elle isole, elle flétrit le cœur. L'habitude de ne voir que des objets nouveaux, fait qu'insensiblement on se détache de tout.

BELTON.

Vous pourriez bien avoir raison.

MADAME DERNETTI.

On passe, on s'inquiète peu de ce qu'on laisse après soi : s'occupe-t-on, à cinquante lieues, de ceux qu'on a condamnés aux larmes, au désespoir? On s'étourdit sur le mal qu'on a fait; on l'oublie. Ceux qui souffrent ne l'oublient pas.

BELTON.

Je ne crois pas avoir à me reprocher...

MADAME DERNETTI.

Vous ne le croyez pas! et votre voyage aux Glaciers? et la vallée de Chamouni? et le Montanverd?

BELTON, avec timidité, cherchant à la pénétrer.

Le Montanverd?

MADAME DERNETTI.

Vous le connaissez, le Montanverd?

BELTON, baissant les yeux, et balbutiant.

Oui, madame, j'y ai passé.

MADAME DERNETTI.

Vous vous en souvenez?

BELTON.

Je m'en souviens.

MADAME DERNETTI.

Et votre cœur ne vous fait pas de reproches?

BELTON.

De grace, épargnez-moi.

MADAME DERNETTI.

La ruine de cette enfant n'est-elle à vos yeux qu'une chose sans conséquence, qu'une pure bagatelle? Sa jeunesse, son innocence, ne devaient-elles pas vous la rendre respectable? vous en êtes-vous depuis occupé un moment? vous êtes-vous informé de son sort? avez-vous même pensé aux maux incalculables que vous avez accumulés sur sa tête?

BELTON, avec timidité.

Elle est en effet malheureuse?

MADAME DERNETTI.

Et sa misère est votre ouvrage.

BELTON.

Je l'en garantirai.

MADAME DERNETTI.

Je vous ai prévenu.

BELTON.

Vous, madame ?

MADAME DERNETTI.

Moi, qui ne lui dois rien.

BELTON.

Vous la connaissez donc ?

MADAME DERNETTI.

Je la connais.

BELTON.

Et sa conduite ?...

MADAME DERNETTI.

Fut toujours digne d'éloges.

BELTON.

Elle était sage ! Ah ! qu'ai-je fait !

MADAME DERNETTI.

Vous ne connaissez encore que la moitié de vos torts.

BELTON.

Achevez donc, madame.

MADAME DERNETTI.

Vous l'avez rendue mère.

BELTON.

Grand Dieu !

MADAME DERNETTI.

Méconnue par un père vertueux et rigide, abandonnée de toute la nature, livrée aux horreurs de l'indigence, mais toujours fidèle à ses devoirs, elle vous a conservé votre fils; elle l'a nourri de ses sueurs, des bienfaits des ames sensibles; elle l'a conduit dans vos bras, et c'est lui que vous avez embrassé.

BELTON, s'écriant.

Benjamin! (*Avec un serrement de cœur.*) Ah! madame, que je me sens humilié!

MADAME DERNETTI, lui serrant la main.

Bien, mon ami, bien! Celui qui rougit de ses fautes n'est pas loin de les réparer. Honorine, faites entrer.

BELTON.

De grace, madame, éclairez-moi, conseillez-moi, conduisez-moi.

MADAME DERNETTI.

Qui se repent, ne prend conseil que de lui-même. Interrogez votre cœur, consultez votre conscience Voilà les juges incorruptibles qu'il faut seuls écouter.

SCÈNE VI.

MADAME DERNETTI, BELTON, HONORINE, CLAUDINE, en habit de son sexe, mise avec une élégante simplicité, conduite par Honorine, et tenant BENJAMIN par la main.

(On s'observe quelque temps du coin de l'œil. Honorine envoie Benjamin vers Belton; celui-ci l'embrasse avec transport, et s'approche vivement de sa mère. Il s'arrête à quelques pas. Belton, Claudine, sont l'un vis à vis de l'autre, les yeux baissés.)

MADAME DERNETTI, à Belton.

Allons, mon cher ami, un peu de courage. N'en avez-vous que pour vous rendre coupable? Reprenez cet air ouvert, riant, qui annonce un homme content de lui, ou bien près de le devenir. Mais, regardez-la donc. Elle est jolie, sensible, spirituelle; (*Belton jette un coup d'œil à la dérobée sur Claudine.*) c'est la mère de Benjamin. (*Elle prend Claudine et Belton par la main, et les attire l'un à côté de l'autre. Ils restent comme madame Dernetti les a placés, toujours les yeux baissés.*) Ils sont interdits, embarrassés. Honorine, retirons-nous: nous sommes de trop ici.

(Elle baise Claudine au front, et sort avec Benjamin et Honorine.)

SCÈNE VII.

BELTON, CLAUDINE.

BELTON.

Je l'avoue, mademoiselle, je suis dans un extrême embarras.

CLAUDINE.

Hélas, monsieur, vous voyez le mien!

BELTON.

J'ose à peine vous fixer.

CLAUDINE.

Vous me haïssez donc ?

BELTON.

Je vous crains.

CLAUDINE, avec une extrême douceur.

Vous me craignez, monsieur Belton !

BELTON.

J'ai tant de reproches à me faire !

CLAUDINE.

Ah ! vous en fais-je aucun ?

BELTON.

Vous avez tant souffert !

CLAUDINE.

Je l'avais oublié.

BELTON.

Ah ! malheureux, quel cœur j'ai déchiré !

CLAUDINE.

Ne parlons plus de cela; c'est moi qui vous en prie.

BELTON.

Quoi ! vous me pardonnez !

CLAUDINE.

N'êtes-vous pas le père de Benjamin ?

BELTON.

Ce mot me dicte mon devoir. Une éducation

vicieuse, une jeunesse ardente, trop d'opulence, l'exemple d'un monde corrompu, tout a contribué à ma perte. Ce moment me rend à l'honneur; il ne sera pas perdu pour la vertu. Vous avez oublié mon crime; je n'ai qu'un moyen de le réparer. Mettez le comble à vos bontés, acceptez ma fortune et ma main. Je vous demanderai votre cœur quand je l'aurai mérité.

CLAUDINE, lui présentant la main.

Que le vôtre soit le prix du mien!

(Belton saisit sa main et la baise.)

SCÈNE VIII.

BELTON, CLAUDINE, AMBROISE, BENJAMIN, MADAME DERNETTI, HONORINE.

AMBROISE, frappant sur l'épaule à Belton.

A merveilles, à merveilles, monsieur Belton! Tous les hommes font des fautes; bien peu les réparent comme vous.

MADAME DERNETTI.

Embrassez-moi, Belton. (*Ils s'embrassent. A Claudine.*) Ma chère amie, il voulait des conseils, j'avais lu dans son ame, je me suis bien gardée de rien dire. Jouissez de son retour, il lui appartient tout entier. (*A Belton.*) Mon ami, Ambroise prendra votre voiture, il nous amènera le père Simon. Vous accueillerez un vieillard, à qui vous

devez un dédommagement, et le bonheur de sa fille est le plus doux que vous puissiez lui offrir. Allons, mon ami, l'heure approche; préparons-nous pour une fête, dont le but ne sera pas manqué : elle célèbrera votre réunion. Belton, l'homme noir n'aura qu'un nom à changer : ce que je voulais faire pour vous, je le ferai pour Claudine. (*A Claudine.*) Mon enfant, les dons de l'amitié n'humilient jamais : vous ne me refuserez pas. C'est le tribut d'un bon cœur, qui a vu vos peines, qui les a partagées, et qui s'applaudit de pouvoir contribuer à votre bonheur.

FIN DE CLAUDINE DE FLORIAN.

LA LANTERNE MAGIQUE,

OU

LE CORDONNIER DE DAMAS,

PIÈCE CURIEUSE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PRÉFACE

PAR MARTINVILLE.

Un beau jour Pigault, mécontent
Des cordonniers de sa patrie,
Voulut nous prouver le talent
Des cordonniers de la Syrie.
Je n'ai vu qu'un faible ouvrier.
D'être bien chaussé, je me pique :
Ce n'est pas à son cordonnier
Que je donnerai ma pratique.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
NADIR, bacha, gouverneur de Damas.	GUIBERT.
HERCIDE, jeune Circassien.	VALCOUR.
MORAD, cordonnier de Damas.	DUMONT.
ALI, chef des eunuques du sérail.	ST.-MARTIN.
ACOMAT, eunuque.	RAFFILE.
HUSSEIN, *idem.*	BOICHERESSE.
ATALIDE, jeune Circassienne, esclave du bacha de Damas.	*Mesd.* TRUCHY.
PIRRHA, femme de Morad.	CHESNIER.

Personnages muets.

EUNUQUES blancs et noirs.
GARDES.
FEMMES du sérail.

La scène est à Damas.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 24 nivose an VI de la république.

LA LANTERNE MAGIQUE,

OU

LE CORDONNIER DE DAMAS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la boutique de Morad, garnie des ustensiles de la cordonnerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCIDE, D'ABORD SEUL, PUIS PIRRHA.

HERCIDE, entrant et se frottant les yeux.

Il est déja grand jour. Vite, à l'ouvrage. (*Il s'assied sur un carreau.*) Ne nous brouillons pas, s'il est possible, avec l'ami Morad, le cordonnier le plus vaniteux, et le plus bourru de l'empire ottoman. (*Il travaille.*) Il est plaisant que le fils du gouverneur de Tamar apprenne à faire des babouches à Damas. Quelqu'affligeante que soit la métamorphose, nos aimables ne pourraient s'empêcher d'en rire, et, foi de musulman, je suis tenté d'en rire moi-même. Cet

amour!... cet amour, que de choses il fait faire! Tu l'as voulu, Hercide! il faut prendre ton parti.

(Il travaille.)

PIRRHA, entre et donne le coup d'œil à la boutique.

Déja à l'ouvrage! Il est charmant, ce petit Hercide.

(Elle lui jette un coup d'œil expressif, et sort.)

HERCIDE, sans prendre garde à Pirrha.

Mon parti! je suis en vérité trop heureux d'être apprenti cordonnier. Fatigué des conquêtes faciles, et résolu de me fixer, je sors de Tamar avec dix mille sequins, et je m'enfonce dans les forêts de la Circassie : c'est le pays de la beauté. J'en rencontre mille qui n'ont que des attraits, et je passe outre. J'arrive un soir chez la respectable Roxane. Son air, ses manières, sa conversation m'attachent, m'intéressent. J'apprends qu'elle a passé sa jeunesse à Tamar, et que les suites d'une passion malheureuse l'ont contrainte à s'exiler de sa patrie. Je la plains, je la console, je lui offre mes services. Atalide, sa belle, sa séduisante fille paraît, et je ne vois plus qu'elle. La chaumière devient un palais, le souper le plus frugal un repas délicieux. La douce confiance, l'amour naissant, l'espoir du bonheur, tout ajoute aux charmes de la soirée. Je ne marchande pas la touchante Atalide; je propose ma main. Si j'avais eu un sceptre, je l'aurais mis à ses pieds.

(Il travaille.)

PIRRHA, met près d'Hercide un pot et une cuiller.

Voilà le déjeuner.

(Elle lui frappe doucement sur la joue, et sort.)

HERCIDE.

Pendant plusieurs jours, je réitère mes instances... Mon langage, vrai comme mon cœur, brûlant comme mon amour, obtient enfin un sourire d'Atalide. Elle m'abandonne sa main, Roxane m'embrasse, et je crois toucher à la suprême félicité... Tout à coup, un bruit confus se fait entendre... je sors inquiet, troublé... c'est une horde de Tartares.... On nous entoure, on nous presse; on enlève Atalide, que je ne pouvais défendre. Égaré, hors de moi, je suis la trace des ravisseurs; j'arrive avec eux à Damas. Atalide, ma belle, ma sensible Atalide est renfermée dans le sérail du bacha. Je veux la retrouver ou mourir. J'attends la nuit, je brave tout, et je saute les murailles des jardins. Je vais, je viens, je retourne, je cherche Atalide; des eunuques me découvrent... les poignards brillent dans les ténèbres. Je fuis, je m'éloigne, et je me retrouve dans les rues de Damas. J'entre dans un caravansérail, je change mes habits contre ces guenilles, et je me dispose à sortir de la ville : l'alarme s'était répandue dans le sérail, et on examinait soigneusement ceux qui se présentaient aux portes de Damas. Je retourne sur mes pas, incertain de ce que je dois faire. Morad ouvre sa boutique. Je lui propose cinquante sequins pour m'apprendre son métier; il me prend au mot, et je suis ici à l'abri des recherches des officiers du sérail; j'habite sous le même ciel, je respire l'air que respire Atalide... Je suis à portée de tout tenter pour la rendre à l'amour. Atalide!... Atalide!

SCÈNE II.

HERCIDE, MORAD.

MORAD, brusquement.

Que diable contes-tu là? Il y a une heure que je t'entends pérorer...

HERCIDE, travaillant.

Je faisais certaines réflexions...

MORAD.

Sur notre art?

HERCIDE.

Sans doute.

MORAD.

Oh! les arts, les arts... rien n'est beau comme cela. Le gai, l'agréable, le terrible, tout me convient, tout me plaît, me séduit. C'est par amour du beau, du grand, que je me suis logé dans ces catacombes, bâties du temps des croisades, et....

HERCIDE, se pique.

Aïe! je suis d'une maladresse...

MORAD.

Oui, c'est le mot. (*Prenant la babouche que travaille Hercide.*) Cela n'est pas cousu, n'a pas de grace. Ce drôle-là me perdra de réputation.

HERCIDE.

Vous êtes vif, maître Morad.

MORAD.

Qu'on se taise, et qu'on fasse mieux.

HERCIDE.

Vous avez aussi commencé.

MORAD, avec emphase.

Oui, comme les autres finissent.

HERCIDE.

J'espère, à force de soins, égaler un jour mon maître.

MORAD, avec dédain.

Ce jeune homme est avantageux. (*Il prend une de ses babouches, et la lui présente.*) Regarde, superbe, et humilie-toi. Vois cette coupe hardie, dont je suis l'inventeur; admire cette couture égale, cette élégance, cette propreté. La favorite du sérail est seule digne de chausser cette babouche.

HERCIDE, avec intérêt.

Vous chaussez la favorite du sérail?

MORAD, se mettant à l'ouvrage.

Qui la chausserait donc? Est-il à Damas une jolie femme que Morad n'ait chaussée?

(Il travaille.)

HERCIDE.

Ainsi, vous approchez quelquefois la favorite?

MORAD.

Pas du tout; l'usage le défend, et, tout entier à mon art, je m'occupe peu des femmes. Un grand homme ne veut avoir de tyran que la gloire.

HERCIDE, à part.

Le sot! (*Voulant le pénétrer.*) Si vous n'approchez pas les femmes du bacha, vous devez avoir au moins quelques relations dans le sérail?

MORAD.

Des relations! des relations! j'y ai la plus grande influence, entendez-vous, mon ami. Le bacha fait de moi un cas particulier, et il a raison.

HERCIDE.

Ah! vous voyez quelquefois le bacha?

MORAD.

Au contraire, je ne l'ai jamais vu, et, selon les apparences, je ne le verrai jamais; mais, je corresponds avec lui par la voie de l'eunuque qui vient prendre mes babouches, et je sais que je suis au mieux dans son esprit.

HERCIDE, à part.

Cet homme ne peut me servir à rien.

MORAD.

Mais, laissons tout cela, et égayons le travail par la petite chanson.

HERCIDE.

Bien pensé, maître Morad. Allons, le paradis de Mahomet; vous chantez cela comme un ange.

MORAD.

Certes, je le crois.

Premier couplet.

De mille et quelques paradis
Que promet la fable ou l'histoire,
Il n'en est qu'un où je veux croire,
Et c'est à celui des houris.
J'aurai maîtresse toujours belle,
Qui dispense d'être fidèle,
Que je changerai chaque jour.

Je leur prouverai, tour à tour,
Que ma flamme est toujours nouvelle.
Vive le paradis d'amour. (*bis.*)

Deuxième couplet.

La beauté jette quelques fleurs
Sur les épines de la vie;
Mais, la cruelle jalousie
En corrompt bientôt les douceurs.
Je veux du plaisir sans contrainte;
Je veux, sans entendre une plainte,
Voler vers un nouvel objet.
Ah! pour être heureux en effet,
Mes amis, jetons-nous sans crainte
Entre les bras de Mahomet.

Troisième couplet.

Il est un pays renommé,
Où la beauté, toujours sensible,
Conçoit qu'il est encor possible
D'aimer après avoir aimé.
Loin de s'aigrir pour des fadaises,
Des deux côtés on prend ses aises,
Sans faire d'éclat indiscret.
Pour goûter le bonheur parfait,
Il faut vivre avec des Françaises,
Et mourir avec Mahomet.

SCÈNE III.

MORAD, PIRRHA, HERCIDE, qui s'amuse, en travaillant, de la querelle des deux époux.

PIRRHA, à Morad.

Vous chantez! vous chantez!... Vous êtes charmant mon mari.

MORAD.

Je le sais bien, ma femme.

PIRRHA.

Il s'agit bien de chansons.

MORAD.

J'aime la musique.

PIRRHA.

Moi, j'aime l'argent.

MORAD.

L'argent! fi donc! passion des petites ames.

PIRRHA.

Et la bonne chère?

MORAD.

J'avoue que je ne la hais pas.

PIRRHA.

Et avec quoi dîneras-tu?

MORAD.

Et les sequins d'Hercide?

PIRRHA.

Et tes dettes?

MORAD.

Je ne me mêle pas de cela.

PIRRHA.

N'a-t-il pas fallu les payer?

MORAD.

Hé bien! fais-en d'autres.

PIRRHA.

Joli expédient! Si tu travaillais plus vite...

MORAD, avec importance.

Je soigne ce que je fais.

PIRRHA.

Et on meurt de faim.

MORAD.

Mais, la gloire?

PIRRHA.

Mais, ton ménage, imbécille?

MORAD, avec dignité.

Ma femme, souvenez-vous que nous ne vous avons prise que pour avoir un héritier de nos talens.

PIRRHA, avec colère.

Qu'est-ce que cela signifie? insolent, paresseux, entêté.

MORAD.

Ma petite femme, mon cœur, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de nous dire nos vérités.

PIRRHA.

Il est au moins inutile de te répéter les tiennes.

MORAD.

En ce cas, fais m'en grace.

PIRRHA.

J'enrage.

MORAD.

A toi permis.

PIRRHA.

Et tu crois que j'enragerai en silence?

MORAD.

J'y compte.

PIRRHA.

Tu décompteras.

MORAD.

Qu'on se taise.

PIRRHA.

Chansons.

MORAD.

Je le veux, je l'ordonne.

PIRRHA.

Je parlerai, je crierai, je te désolerai, je te désespérerai.

MORAD, hors de lui.

Quoi! le bacha contient deux cents femmes, et je n'en mettrai pas une à la raison!

(On entend des éclats de rire en dehors. Hercide se retourne.)

PIRRHA.

Le bacha! A qui va-t-il se comparer?

MORAD.

La comparaison n'a rien qui cloche. Il est né à Tamar, et moi à Téméruch; son père était teinturier, et le mien corroyeur; il a voyagé, et moi aussi; il a couru à la fortune, et je me suis consacré aux arts; il a été janissaire, officier et bacha, (*avec dédain*), comme il y en a tant; j'ai été apprenti, puis maître;

je suis aujourd'hui le premier homme du monde, dans mon genre, et.... qu'on me fasse bacha à mon tour...

PIRRHA.

Toi, bacha!

MORAD.

Cela m'irait comme à un autre.

PIRRHA.

Tu ferais ce que fait celui-ci?

MORAD.

C'est bien difficile!

PIRRHA.

Tu commanderais des armées?

MORAD.

Pourquoi pas?

PIRRHA.

Tu administrerais la justice?

MORAD.

A merveilles.

PIRRHA.

Tu sacrifierais tes plaisirs à tes devoirs? tu dépouillerais les attributs de la grandeur, pour chercher le malheureux sous son humble toit, le protéger, le servir?

MORAD.

Du meilleur de mon cœur : il n'y a pas de mérite à cela... Ma tête s'échauffe, mon imagination s'agrandit; je conçois des projets sublimes. J'assure la félicité publique. (*Il parcourt le théâtre.*) Je suis bacha.

PIRRHA.

Il est bacha!

(Les éclats de rire se répètent en dehors.)

MORAD, même jeu.

Je commande à Damas...

PIRRHA.

Par Mahomet, la tête lui tourne.

MORAD, même jeu.

On m'obéit, parce que je suis juste; on m'aime, parce que je suis bon; je maintiens l'ordre dans mon gouvernement; j'y appelle l'abondance; j'y anime les arts; ma vie s'écoule au milieu des bénédictions de mon siècle, et la postérité, qui juge les hommes, place mon nom parmi les noms fameux. (*A sa femme.*) Heim! qu'en dis-tu?

PIRRHA, même jeu.

Je fais enfermer mon mari dans l'hôpital des fous; (*regardant Hercide*) je me remarie à un faiseur de babouches, dont l'ambition ne passe pas la cheville du pied; il travaille, et nous avons des pratiques; il est économe, et nous ne devons rien; je le seconde, et nous vivons; ma vie s'écoule au milieu des bénédictions de ma famille, et je m'inquiète peu du jugement de la postérité (*A son mari.*) Heim! qu'en dis-tu?

MORAD.

Que ma femme a de petites vues, un entendement obtus, une ame mesquine, et qu'elle est indigne de me posséder! Que veulent ces gens-là?

SCÈNE IV.

MORAD, PIRRHA, HERCIDE, NADIR, ALI, dans le fond.

NADIR.

Je n'ai jamais écouté de conversation plus plaisante.

ALI.

Cet homme pourra vous amuser un moment, et sous cet habit modeste, il ne soupçonnera pas le bacha.

NADIR, descendant la scène.

Soit, avançons.

ALI, à Morad, en lui présentant Nadir.

Permettez-vous à un ami des arts de venir admirer un homme dont la réputation s'étend jusques aux bornes de l'empire?

(Morad salue.)

PIRRHA, à Hercide.

Il se moque de lui.

HERCIDE, à Pirrha.

Cela y ressemble un peu.

MORAD, à Nadir.

Ma réputation est votre très-humble servante, et je lui rends grâces de l'honneur que je reçois. Pirrha, des carreaux!

NADIR.

Je resterai debout, seigneur Morad. Je ne m'asseoirai pas devant le premier homme du monde.

(Morad salue.)

PIRRHA, à Nadir, avec humeur.

C'est assez plaisanter. Que lui voulez-vous? des babouches? En voilà.

NADIR.

Des babouches! Je fais sans doute le plus grand cas des siennes; mais, ce talent n'est pas ce que j'admire le plus en lui. Ce qui m'étonne, ce qui me confond, c'est la facilité avec laquelle il régit les empires.

(Morad salue.)

ALI.

Guerrier, magistrat, publiciste, il est tout, cet homme prodigieux.

(Morad salue.)

PIRRHA, avec impatience.

Encore?

NADIR.

Morad, enfin, a une tête comme la nature n'en avait point organisé encore.

(Morad salue plus bas.)

PIRRHA, trépignant.

Ah, mon Dieu, mon Dieu! cela ne finira jamais.

NADIR.

Et ses vues sublimes seraient perdues pour la félicité publique!

ALI.

Et ses jours précieux s'écouleraient loin du théâtre du monde!

NADIR.

Non. La fortune a des torts envers lui; mais, je réparerai les torts de la fortune.

MORAD, se gonflant.

Le mérite perce tôt ou tard.

PIRRHA, à Nadir, avec aigreur.

Hé! qui êtes-vous donc, réparateur des torts de la fortune?

NADIR, embarrassé.

Je suis, je suis...

ALI.

Un des premiers officiers du bacha.

HERCIDE, qui devient très-attentif.

Du bacha!

PIRRHA.

Vous! Un des premiers officiers du bacha viendrait dans une boutique!... Finissons cet impertinent badinage.

MORAD, avec un geste menaçant.

Pirrha, vous commencez à m'échauffer les oreilles, et furieusement.

PIRRHA.

On se moque de toi, et je le souffrirai! tu écouteras des sornettes, et je ne te détromperai pas! Réfléchis, sois vrai, et dis-moi si tu es fait pour fixer l'attention de notre gouverneur.

ALI.

Ah! vous ne connaissez pas le bacha. Rien ne lui est étranger, et les habitans de sa province lui sont également chers. Il n'y a pas deux heures qu'il a été en personne chez une pauvre veuve, à qui le cadi refusait justice. Il a destitué le cadi, et donné sa fortune à la veuve..

PIRRHA.

Je reconnais là notre gouverneur. Que Mahomet le bénisse. Mais, c'est précisément parce qu'il aime le peuple, qu'il ne vous a pas envoyés ici pour nous insulter.

NADIR.

J'ai tort, ma bonne, et je ne rougis pas de l'avouer. Si je me suis amusé un moment....

PIRRHA, à Morad.

Tu l'entends, animal.

MORAD.

Amusé, dites-vous, et aux dépens de Morad!

NADIR, souriant.

Je réparerai ma faute. Modérez-vous tous deux, et écoutez-moi. Je suis au mieux avec le bacha, et je me ferai un vrai plaisir de vous être utile.

PIRRHA.

Tenez, seigneur officier, c'est quelque chose de beau que la parole; mais des effets valent mieux. Je n'ai pas de génie, moi, et je ne me repais pas de fumée. Des faits, s'il vous plaît, des faits.

ALI, à Nadir.

Il paraît, seigneur, que Pirrha veut du positif. (*A Pirrha.*) Eh bien! moi, qui ne suis qu'un mince officier du sérail, j'achète les babouches, les outils, les meubles...

PIRRHA.

Et vous ne marchandez pas? et vous payez comptant?

ALI, lui donnant une bourse.

Et je donne sans compter.

PIRRHA, ouvrant la bourse.

C'est de l'or!... Ah, pardon! mille pardons, mes bons seigneurs. J'ai osé douter, et avec vous le doute est un outrage; mais, aujourd'hui, les hableurs sont si communs, et les bienfaiteurs si rares!

MORAD.

Ah! tu t'adoucis à l'aspect du métal.

NADIR, à Ali.

Il est né à Téméruch, il est mon compatriote; je veux assurer son existence.

ALI, à Nadir.

C'est un original; mais, je lui crois des qualités.

HERCIDE, à part.

Où vont-ils en venir?

NADIR.

Voyons, mes amis, raisonnons, car on ne peut pas toujours plaisanter : voyons ce qu'on peut faire pour vous.

MORAD.

Raisonnons.

PIRRHA.

Raisonnez.

NADIR.

Morad est né avec de l'esprit; il paraît honnête, désintéressé.

MORAD, à Pirrha.

Ah! qu'as-tu à répondre à cela?

NADIR.

Et en renonçant aux idées folles qui l'égarent, il peut remplir un petit emploi...

PIRRHA, à son mari en appuyant.

Un petit emploi.

NADIR, à Pirrha.

Qui le conduira peut-être à un autre plus important.

MORAD, à sa femme en appuyant.

A un autre plus important : cela ne tardera pas.

PIRRHA.

Et moi, mon bon seigneur, et moi?

NADIR.

Pirrha est une femme fort estimable, je le crois.

PIRRHA.

Moi, je m'en vante.

NADIR.

Mais, d'une humeur, d'une humeur!... Ah!...

MORAD, à Pirrha.

Il te connaît.

NADIR, à Morad.

Qui quelquefois peut être fondée, il faut que j'en convienne.

PIRRHA, à Morad.

Non, je dis, il ne te connaît pas.

NADIR.

Mais enfin, cette humeur acariâtre...

ALI.

Très-acariâtre.

MORAD.

Excessivement acariâtre...

ALI.

La rend très-propre au service des femmes du sérail.

(Hercide fait un mouvement.)

NADIR.

Oui vraiment, ce sera...

ALI.

Un épouvantail.

PIRRHA.

Reposez-vous sur moi de l'honneur du bacha.

MORAD, à part.

Ainsi, voilà deux affaires arrangées. Je gagne un emploi, et je perds ma femme. Gloire en soit rendue au divin Mahomet.

HERCIDE, à Nadir.

Seigneur officier, qui faites du bien à tout le monde, laisserez-vous dans l'embarras un pauvre apprenti, qui n'avait que cinquante sequins, et qui les a donnés à son maître?

ALI.

Moi, je te donne tout ce que je viens d'acheter.

HERCIDE, à part.

Ce n'est pas là mon compte.

MORAD.

Que ferait-il de cela? il n'est encore en état de rien, et il ne fera jamais mieux: cela n'a point de goût, point d'imagination.

HERCIDE, à part.

Comme il me sert ! (*A Nadir.*) Si vous pouviez aussi disposer en ma faveur de quelque petit emploi, je n'aurais d'autre ambition que de justifier vos bienfaits.

NADIR, à Ali.

Il est jeune, sa figure est intéressante.

ALI.

Et s'il était eunuque...

HERCIDE.

Pas du tout, seigneur, Dieu merci.

ALI.

En ce cas, on pourra l'employer dans les jardins extérieurs.

HERCIDE, à part, plein de joie.

Dans les jardins! Je la verrai... de loin; mais, enfin je la verrai.

NADIR.

La proposition paraît lui convenir.

HERCIDE.

Ah! elle comble tous mes vœux.

NADIR.

Je m'applaudis d'avoir pu faire trois heureux en un instant. Adieu, bonnes gens. Dans deux heures, vous aurez de mes nouvelles. (*Frappant sur l'épaule de Morad.*) Moins de vanité, mon cher Morad. (*Souriant à Pirrha.*) Moins d'humeur, Pirrha, moins d'humeur. (*A Hercide.*) Et vous, jeune homme, de l'activité, du zèle, de la reconnaissance: cela mène à tout.

(Il sort avec Ali. Morad, Pirrha et Hercide les conduisent.)

SCÈNE V.

HERCIDE, MORAD, PIRRHA.

MORAD, joyeux et se frottant les mains.

Me voilà enfin sur la route qu'a parcourue le bacha. A quelques mots près, je suis très-satisfait des procédés de l'officier supérieur.

PIRRHA, retournant la bourse dans ses mains.

Ceux de l'officier subalterne m'enchantent.

HERCIDE.

Je te verrai, chère Atalide, je t'approcherai peut-être.

MORAD, avec une tristesse affectée.

Pirrha, ma chère Pirrha!

PIRRHA, de même.

Morad, mon tendre époux!

MORAD.

Tu vas entrer dans l'intérieur du sérail.

PIRRHA.

Le bacha t'enverra peut-être sur les confins de la Syrie.

MORAD.

Nous allons donc nous quitter!

PIRRHA.

Hélas! et pour la vie.

MORAD, à part.

Je l'espère.

PIRRHA, à part.

J'y compte.

MORAD.

Tu sais combien je te regrette?

PIRRHA.

Oui, à peu près comme moi.

MORAD.

Ma petite femme!

PIRRHA.

Mon chou!

MORAD, ouvrant ses bras.

Le dernier baiser de l'amour.

PIRRHA, l'embrassant avec transport.

Celui-ci vaut seul tous les autres.

MORAD.

Ma foi, j'allais te le dire. Mettons-nous à notre aise.

PIRRHA.

Et laissons la grimace.

HERCIDE.

Il y a des mariages bien assortis, il faut en convenir.

MORAD.

Afin de n'avoir plus rien de commun ensemble, partageons maintenant...

PIRRHA, reprenant son ton aigre.

Quoi, l'or de l'officier? c'est à moi qu'il l'a donné.

MORAD.

C'est à nous.

PIRRHA.

C'est à moi.

MORAD.

Oui, pour tes beaux yeux, n'est-ce pas? Voyez-moi cette tête.

PIRRHA.

Je te pardonne tes injures...

MORAD.

En faveur de l'habitude?

PIRRHA.

Non; parce que ce seront probablement les dernières.

MORAD.

Lâche les espèces, et je te le jure.

PIRRHA, vidant une partie de sa bourse dans le tablier de Morad.

Les voilà, et que le diable t'emporte.

MORAD.

Je te les rendrais de bon cœur à la même condition.

HERCIDE.

On n'est pas plus aimable que cela.

MORAD.

Ne perdons pas de temps. Mon doliman des grands jours, une toile à mon turban, des parfums, des essences.

PIRRHA.

Mes grains d'ambre, mes plumes de paon, mon voile et mon petit reste de café Moka.

(Morad et Pirrrha font une fausse sortie. Hercide les ramène.)

HERCIDE.

Dites-moi, mes très-honorés maîtres, que comptez-

vous faire de ce que m'a donné l'officier subalterne, et que je vous donne à mon tour?

MORAD.

Ce drôle est magnifique.

PIRRHA, lui frappant sur la joue.

J'ai toujours reconnu du bon dans ce jeune homme.

HERCIDE.

Je vous conseille de prendre la clef en sortant. Il peut venir tel jour où vous ne serez pas fâchés de revoir les formes et les tranchets.

PIRRHA.

Il pourrait bien avoir raison.

MORAD.

Apprenez, mon ami, que toutes ces choses sont maintenant au-dessous de moi, et qu'il ne convient pas à un garçon jardinier de donner des avis à un membre du gouvernement... (*En sortant avec Pirrha.*) Des formes!... des tranchets!... heu!

SCÈNE VI.

HERCIDE, seul.

Au moment où je me croyais sans ressources, la fortune me rapproche d'elle. Je n'ai pour moi que mon amour; mais, il est ardent, impétueux: rien ne lui résistera. Non, je ne me bornerai pas à soupirer, à gémir au pied des murs qui la renferment; je hasarderai ma vie, je pénétrerai une seconde fois dans le

sérail; j'en arracherai Atalide... Atalide, que tous les moyens de séduction ont peut-être... Malheureux, qu'oses-tu soupçonner? Son ame, pure comme le plus beau jour, peut-elle trahir sa foi?... Non, Atalide m'est fidèle; je la juge d'après mon cœur. Calmons-nous, et réfléchissons un moment. On ne parle à Damas que des rares qualités du bacha; on le dit juste, généreux, sensible. Peut-être il se rendrait à mes prières; peut-être il trouverait de la gloire à la remettre dans mes bras... Quel espoir vient m'abuser! il l'a vue, il l'adore, et, je le sens, on peut renoncer à tout, hors à sa maîtresse... (*Vivement.*) Pirrha va servir les femmes du sérail; elle est intéressée; je peux disposer encore d'une somme considérable; je donnerai, je prodiguerai, je supplierai... La voici, il faut d'abord la pressentir.

(Il remonte la scène derrière Pirrha.)

SCÈNE VII.

PIRRHA, HERCIDE.

PIRRHA, en plumes, collier, etc.

Me voilà, je crois, très-présentable, et les odalisques n'auront point à rougir à mon aspect. Je vais donc être transplantée, du fond d'une boutique, dans celui d'un sérail. Plus d'embarras de ménage, plus d'inquiétudes du lendemain, plus de querelles conjugales; mais aussi des femmes, encore des femmes, toujours des femmes, ou de vilains eunuques qui valent moins encore. Morad est laid, il est pares-

seux, il est bourru; mais enfin Morad est un homme, et ces animaux-là ont quelquefois leur mérite. Cependant il va s'éloigner, et me voilà veuve. Il n'est pas défendu à une veuve d'être prévoyante, et ce petit Hercide...

HERCIDE.

Ma maîtresse s'occupe de moi ?

PIRRHA.

Oui, je pensais à ta nouvelle condition. Elle paraît douce au premier coup d'œil.

HERCIDE.

Elle m'assure au moins la paix de l'ame, l'abondance...

PIRRHA.

Et l'ennui. Des hommes, encore des hommes, toujours des hommes.

HERCIDE.

Je sens bien qu'il n'est pas facile de se résigner.

PIRRHA.

Non, sans doute. A ton âge on est sensible.

HERCIDE.

Je le suis à l'excès.

PIRRHA.

Et moi, je suis compatissante.

HERCIDE, à part.

M'aurait-elle entendu ?

PIRRHA.

Ainsi, il sera facile de se rapprocher quelquefois.

HERCIDE.

De se parler.

PIRRHA.

D'être d'intelligence.

HERCIDE.

Elle est charmante.

PIRRHA.

Tous les soirs...

HERCIDE.

Tous les soirs?

PIRRHA.

Quand les odalisques seront rentrées...

HERCIDE.

Après?

PIRRHA.

Je descendrai dans les jardins.

HERCIDE.

A merveilles.

PIRRHA.

Hercide m'y attendra?

HERCIDE.

Je me garderai bien d'y manquer.

PIRRHA.

Et nous y trouverons, sans doute, quelque bosquet écarté où nous pourrons... parler d'affaires.

HERCIDE.

Croyez que je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance.

PIRRHA.

Ni moi à mon entier dévouement.

HERCIDE.

Ah! Pirrha, ma chère Pirrha... ma joie, mon ra-

vissement... Les expressions me manquent... Embrassez-moi.

(Il l'embrasse avec transport.)

PIRRHA.

Je m'étais toujours douté, à son air discret, réservé, qu'il n'aimait pas les jeunes personnes.

HERCIDE, étonné.

Plaît-il?

PIRRHA.

Les jeunes filles sont inconsidérées, volages.

HERCIDE, à part.

Je n'ai pas mal pris le change.

PIRRHA.

Et puis, le danger des intrigues dans un sérail! des eunuques impitoyables, qui vous expédient un homme dans un tour de main.

HERCIDE, à part.

Je suis enferré; il faut feindre.

PIRRHA.

Avec moi, tu n'auras absolument rien à craindre.

HERCIDE.

(*A part.*) Je le crois. (*Haut.*) Ainsi, ma chère Pirrha, nous voici parfaitement d'accord.

PIRRHA, tendrement.

Et pour la vie.

HERCIDE.

(*A part.*) La jolie perspective! (*Haut.*) Il me reste un aveu à vous faire.

PIRRHA.

Un aveu! voyons cet aveu... j'aime beaucoup les aveux.

HERCIDE.

Quelque amour que j'aie pour vous, je ne suis pas insensible aux charmes de l'amitié.

PIRRHA, d'un ton sec.

Masculine, ou féminine?

HERCIDE, embarrassé.

C'est... une femme à qui les liens du sang...

PIRRHA, se refrognant.

Ah! c'est une parente.

HERCIDE.

Une sœur.

PIRRHA.

Qui est dans le sérail?

HERCIDE.

Que je n'ai pas vue depuis... son enfance.

PIRRHA.

Et que vous espérez que je vous ferai voir?

HERCIDE.

Le ciel me garde d'en avoir la pensée. La favorite du bacha, l'objet de ses soins empressés, la dispensatrice des graces, une femme que l'amour et la fortune comblent de leurs plus précieuses faveurs, se permettrait une imprudence qui la ferait rentrer dans la foule des femmes du sérail! Si j'avais soupçonné qu'un bacha amoureux pût croire à la parenté, ne me serais-je pas déclaré à ses officiers? ne pouvais-je pas tout attendre?...

PIRRHA.

Et attendez-vous que je sois plus crédule qu'un

bacha amoureux? Il me faut aussi des preuves de parenté; mais des preuves claires, positives.

HERCIDE, embarrassé.

Femme vraiment adorable... vos inquiétudes, vos alarmes...

PIRRHA.

Pas de mots, des preuves.

HERCIDE, tirant une bourse.

Cette bourse qu'un eunuque m'a remise en secret...

PIRRHA.

Ne prouve rien du tout. On envoie aussi de l'or à son amant.

HERCIDE.

Mais, un amant ne refuse pas de voir sa maîtresse.

PIRRA, d'un ton d'approbation.

Ah!... et possesseur d'une somme assez forte, vous acceptez une place dans les jardins?

HERCIDE.

Comme un moyen d'approcher le bacha, de m'en faire connaître, persuadé qu'alors ma sœur me fera monter rapidement aux emplois les plus distingués.

PIRRHA, à part.

Il y a quelque apparence de vérité dans ce qu'il me dit là. (*Haut.*) Voyons, mon cher ami, qu'attendez-vous de moi?

HERCIDE.

Rien que de simple. Vous direz à ma sœur...

PIRRHA.

Qui se nomme...

HERCIDE.

Atalide.

PIRRHA.

Bon.

HERCIDE.

Que les Tartares qui l'ont enlevée il y a... il y a dix ans.

PIRRHA.

Fort bien.

HERCIDE.

Ont respecté Roxane, notre digne mère, et que le frère qui était alors avec elle, est maintenant dans le sérail, où il attend tout de sa protection.

PIRRHA.

Après ?

HERCIDE.

Je crois que cela suffira... et, comme je vais vivre avec des inconnus, dont je me défie...

PIRRHA.

Oui, vous ferez bien de ne vous fier qu'à moi.

HERCIDE.

Je vous prie de garder cet or...

PIRRHA.

Pour vous le remettre plus tard ?

HERCIDE.

Pour en disposer selon vos désirs. Tout n'est-il pas commun entre gens qui s'aiment.

PIRRHA, à part, prenant la bourse.

Il me persuade.

HERCIDE, à part.

Elle est prise.

PIRRHA, à part.

D'ailleurs, que ce soit sa sœur ou sa maîtresse, bien certainement il ne la verra pas.

SCÈNE XVII.

HERCIDE, PIRRHA, MORAD.

MORAD, très-gai, marchant çà et là.

Me voilà prêt, et les gens du bacha ne sont pas ici! me voilà prêt, et on me fait attendre comme un homme ordinaire! Les gens du bacha, les officiers du bacha, le bacha lui-même, où sont-ils donc? Qu'ils viennent, qu'ils paraissent; je brûle de mettre la main au grand œuvre, de me signaler, de forcer le burin de l'histoire à graver mes hauts faits. Je ne saurais demeurer ici davantage; tout m'y est insipide, et ma femme par-dessus tout.

(Il marque son mépris pour tout ce qui l'entoure.)

PIRRHA.

Ta femme te le rend bien. (*A Hercide.*) Il me semble, en effet, qu'on tarde beaucoup. Écoutez-moi, maître Morad.

MORAD.

J'ai bien autre chose à faire.

PIRRHA.

Ce sont mes dernières paroles.

MORAD.

A la bonne heure, et finissez en deux mots : je suis tout entier à mon peuple.

HERCIDE, à part.

L'original! l'original!

PIRRHA.

Si le bacha acquitte la parole de son officier...

MORAD.

Tu en doutes, je crois.

PIRRHA.

Tu as de quoi te faire un équipage proportionné à ton mérite. Si le bacha t'oublie...

MORAD.

Supposition déplacée.

PIRRHA.

Tu iras brusquer la fortune jusque dans Constantinople.

MORAD.

Voilà le seul conseil raisonnable que tu m'aies donné de ta vie.

(Il va, vient, et écoute.)

PIRRHA, à Hercide.

Je l'ai pris par son faible.

HERCIDE.

C'est adroit.

PIRRHA.

Et me voilà libre.

HERCIDE.

L'intention est louable.

(On entend une musique turque.)

MORAD.

Ah! ah! la musique du sérail! j'aime l'éclat, la pompe, la magnificence. Le bacha fait bien les choses, il faut en convenir...

SCÈNE IX.

HERCIDE, PIRRHA, MORAD, HUSSEIN, précédé par quatre GARDES, dix EUNUQUES noirs composant une musique de deux clarinettes, deux cors, deux bassons, deux paires de cymbales, un fifre, une grosse caisse. Quatre EUNUQUES noirs portant une espèce de palanquin, couvert d'un riche tapis. Quatre GARDES, tous les Danseurs représentant, la moitié des eunuques noirs, l'autre moitié des eunuques blancs, ferment la marche.

(On fait le tour du théâtre au son de la musique. On se range ensuite, de manière à ce que le palanquin se trouve en travers dans le fond. Les noirs le posent à terre, et quatre gardes se placent de chaque côté du palanquin. Les eunuques noirs et blancs dansent un pas autour de Morad, qui se prête à leur gaieté.)

HUSSEIN, à Morad.

Le bacha, jaloux de te manifester sa haute bienveillance et sa profonde estime...

MORAD, à Pirrha.

Et sa profonde estime.

HUSSEIN.

T'envoie ses gardes, ses eunuques, sa musique et son palanquin de parade...

MORAD.

Grand merci, j'accepte tout, et je monte en palanquin.

(Il monte.)

PIRRHA.

Tu crois peut-être que je te suivrai à pied.

(Elle monte avec lui.)

MORAD.

Oh! elle ne me lâchera qu'à la dernière extrémité.

HERCIDE.

Moi, je vais modestement vous suivre (*ironiquement*), et je prends la clef de la porte.

MORAD.

Gardes, eunuques et musique, attention au commandement. En avant, marche.

(On sort sur une marche turque, le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur d'un palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADIR, ALI, superbement vêtus.

NADIR.

Il est temps, cher Ali, de reconnaître ton zèle et tes services. Ta fortune, ma faveur, ont paru suffire à tes désirs : je crois te devoir une récompense plus douce, plus flatteuse, ma plus intime confiance. Je vais te dévoiler mon ame tout entière : j'éprouve le besoin d'épancher mon cœur dans le sein de l'amitié.

ALI.

Je ne peux répondre à tant de bontés que par le plus absolu dévouement, par la plus respectueuse et la plus vive affection. Parlez, seigneur.

NADIR.

Mon ami, l'homme qui voit les grandeurs dans l'éloignement, n'en aperçoit que les charmes : c'est lorsqu'il y est parvenu qu'il en découvre les épines. Oui, j'en ai fait la triste expérience. Le bonheur fuit à l'aspect des palais ; c'est sous le chaume qu'il se cache.

ALI.

Quel étonnant langage! que manque-t-il, que peut-il manquer à votre félicité?

NADIR.

Tout, mon ami, tout. Tu ignores ce que j'ai sacrifié à l'ambition : lorsque tu m'as connu, j'étais déja monté aux premières places de l'empire.

ALI.

De grace, expliquez-vous.

NADIR.

Je regrette le temps où ce front, maintenant chargé d'ennuis, se couronnait chaque jour des doux rayons du plaisir. Je n'étais pas alors le fameux et triste Nadir. Osmin, inconnu dans Tamar, sans devoirs et sans maître, uniquement occupé d'un objet enchanteur, Osmin épuisait près de Fatime ce que l'amour a de délices. Je chassais un jour, et le succès ne répondait pas à mon ardeur. J'avançai, je m'enfonçai dans les détours d'une immense forêt. J'y fus assailli par des Tartares, qui prétendirent m'ôter la liberté; je la défendis en héros; mais, je succombai sous le nombre. « Jeune homme, me dit leur chef, l'esclavage n'est fait que pour les lâches. Viens, suis mes pas; je te lancerai dans le chemin de la gloire. » Ce mot flatta mon oreille, et l'ambition se glissa dans mon cœur. On me montra des armes, et je devins soldat. Te l'avouerai-je? j'oubliai en un instant cette Fatime si aimante, si fidèle; j'oubliai qu'elle allait être mère; je ne vis plus que les honneurs qui m'attendaient au bout de la carrière, et je la parcourus avec un cou-

rage opiniâtre. Je parvins au but, et je sentis que Fatime me manquait.

ALI.

Hé bien?

NADIR.

Je la fis chercher à Tamar : elle avait quitté une ville que mon inconstance lui avait rendue odieuse. Elle était allée cacher son enfant et ses larmes dans une de ces bourgades qu'on rencontre de loin en loin au centre de la Circassie. Je fis de nouvelles perquisitions. Soit que Fatime eût changé son nom, soit qu'elle eût succombé sous le poids de ses peines, mes recherches furent infructueuses. Je reconnus alors le vide des grandeurs. Les soucis, la tristesse me suivirent partout. Je crus leur échapper, en m'occupant uniquement de mes devoirs. Malgré moi je redescendais dans mon cœur, et j'y retrouvais Fatime, qu'embellissaient peut-être encore les tourmens de l'absence. Je me flattai qu'un attachement nouveau la bannirait de ma pensée, et j'entrai, pour la première fois, dans l'intérieur du sérail. J'y cherchais une amante, je n'y trouvai que des esclaves. Que te dirai-je enfin? plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et j'avais insensiblement recouvré la paix de l'ame..... (*Après un temps.*) Cruel homme! quel mal tu m'as fait!

ALI.

Moi, seigneur!

NADIR.

C'est toi qui m'as présenté cette jeune Circassienne...

ALI.

Atalide!

NADIR.

Elle mouillait son voile de ses pleurs; je le soulevai, ses yeux se fixèrent sur les miens, et, pour la seconde fois, je cédai au pouvoir de l'amour.

ALI.

Atalide a su vous plaire!

NADIR

Qui ne charmerait-elle pas! Elle est belle comme Fatime; elle a sa candeur et ses graces; il ne lui manque que son cœur.

ALI.

Elle oserait vous résister!

NADIR.

J'ai déclaré mon amour, non comme un maître qui commande, mais comme un amant qui supplie. Des soupirs ont répondu à mes empressemens, et des plaintes à mes instances. Mon orgueil fut révolté un moment; mais, je m'applaudis bientôt de rencontrer une beauté dont le cœur reste indépendant, même au sein de l'infortune, qui dédaigne les basses complaisances de ces femmes qui ne m'inspirent que le dégoût. Je lui sus gré de sa fierté. Je me proposai, je me flattai de la vaincre; Atalide enfin me parut digne de moi.

ALI.

Ainsi donc, le grand, le sublime Nadir, qui soutint l'honneur des armes ottomanes, qui assura le

bonheur de la Syrie, qu'environnent, que pressent le respect, la reconnaissance, l'amour de tout un peuple, Nadir oublierait sa gloire aux genoux de son esclave!

NADIR.

Mon esclave, dis-tu? Elle ne l'est plus depuis qu'elle m'est chère : l'amour l'a rendue mon égale.

ALI.

Vous allez donc vous soumettre aux tourmens, aux caprices qu'éprouvent les amans vulgaires?

NADIR.

Malheur à l'homme qui abuse de son rang; plus malheureux celui qui ose employer la force : c'est le monstre qui rugit l'amour. Moi, je m'avilirais jusqu'à la contraindre; je presserais, dans mes bras, un objet à qui je n'inspirerais que l'horreur, et qui ne répondrait à mes transports que par des sanglots et des larmes! Loin de moi tes conseils insidieux; loin de moi ces horribles jouissances. Ce sont celles d'un barbare : je ne le fus jamais.

ALI.

M'est-il permis d'ajouter un mot?

NADIR.

Parle.

ALI.

Si cette femme avait pénétré votre caractère, qu'elle eût démêlé votre générosité; si enfin elle employait l'artifice...

NADIR.

Elle en est incapable.

ALI.

Ce sexe est adroit.

NADIR.

Atalide ne ressemble à personne.

ALI.

Souvent une feinte résistance n'a caché que le désir de subjuguer son maître.

NADIR.

Finissons, il en est temps; ces réflexions me déplaisent. Loin de m'encourager à dégrader l'autel où je veux sacrifier, rappelle-moi à la vertu, à l'honneur, à moi-même, si j'étais capable de m'oublier jamais. Peins-moi une femme, simple comme lanat ure, belle... comme elle-même; peins-la sans ressources que dans ma générosité, sans force que dans sa faiblesse, et défends-moi d'en abuser. Retourne près d'Atalide; dis-lui que Nadir l'attend, qu'il a besoin de la voir, d'entendre sa voix enchanteresse; dis-lui... dis-lui ce que te dictera ton cœur, et crains de n'en pas dire assez.

(Ali sort.)

SCÈNE II.

NADIR, seul.

Oui, c'est par des soins assidus, par les plus tendres égards, que je prétends triompher d'elle : tout autre moyen est indigne de moi. Je sais ce que peut la reconnaissance sur un cœur sensible; j'obtiendrai des droits à la sienne. Alors, elle partagera mes peines,

elle s'affligera de ses propres rigueurs, elle s'empressera d'y mettre un terme, comme je m'empresse, moi, de préparer, de mériter mon bonheur.

SCÈNE III.

ATALIDE, NADIR.

NADIR.

Approchez, belle Atalide. Venez, dissipez votre effroi.

ATALIDE, avec timidité.

Je ne crains rien, seigneur. Si l'innocence cherchait un asyle, c'est près de vous qu'elle le trouverait.

NADIR.

Cette confiance m'honore, cette estime me flatte, et je saurai la justifier. Mais, dites-moi, ces sentimens d'une belle ame, mais d'une ame indifférente, n'ont-ils jamais conduit à un sentiment plus tendre? m'est-il défendu de l'espérer?

ATALIDE.

Que me demandez-vous?

NADIR.

Le bonheur de ma vie.... Que vois-je? la douleur se peint dans vos traits... des larmes s'échappent malgré vous!

ATALIDE.

Elles couleront long-temps.

NADIR, très-tendrement.

Vous ne devez connaître de larmes que celles de la

volupté. Quels que soient vos chagrins, j'y saurai mettre un terme. Je porterai le calme dans votre cœur; je rappellerai le sourire sur vos lèvres. Qu'Atalide me dévoile le secret de son ame, qu'elle parle, qu'elle commande, rien n'est impossible à mon amour.

ATALIDE, avec abandon.

Et c'est cet amour même qui fait tout mon malheur; c'est lui qui me sépare à jamais....

NADIR, avec force et jalousie.

Qu'ai-je entendu! De qui vous séparé-je? quel est cet objet que vous pleurez?... (*Avec violence.*) Un homme aurait excité des désirs, aurait mérité des regrets!

ATALIDE, craintive et se reprenant.

Cet être malheureux ne doit exciter ni votre jalousie, ni votre colère. Je regrette une mère, une mère infortunée et respectable, dont j'étais le soutien et l'espoir.

NADIR, à part.

Je respire.

ATALIDE.

On m'a arrachée de ses bras, on m'a ravie à sa tendresse, on m'a traînée en ce sérail. Tout y flatte les yeux, tout y prévient les désirs, et je n'ai la force ni de désirer ni de voir. Je vais, je viens, j'appelle, je soupire, et je suis seule au milieu des plaisirs qui me cherchent. Mes plaintes frappent en vain les airs, elles se perdent dans l'espace, elles ne sont pas entendues de ce qui m'attachait à la vie, de ce qui me la rendait chère. Seigneur, je ne méritais pas votre

amour; l'éclat qui m'environne ne convient point à mon obscurité. Rendez-moi le bonheur paisible que j'ai perdu; renvoyez-moi sous l'humble toit que j'habitais. Il vous en coûtera peut-être; mais, ma reconnaissance sera le prix du sacrifice.

NADIR, hors de lui.

De la reconnaissance!... de la reconnaissance, dites-vous! et c'est là ce que vous offrez à un cœur qu'un feu terrible, indomptable, pénètre, brûle, dévore, sans pouvoir le consumer. Demandez-moi ma fortune, je la dépose à vos pieds; un trône, je m'arme pour le conquérir; ma vie, elle est à vous. Mais, vous perdre!... vous perdre! non, jamais... jamais. Que dis-je? hé! pourquoi vous éloigner? qui m'empêche de vous conserver à mon amour, et de remplir tous vos vœux? Vous êtes séparée de votre mère, je la remettrai dans vos bras; elle habite une chaumière, je lui destine des palais; elle éprouve des besoins, je lui ouvrirai mes trésors, et je ne ferai rien pour elle qui ne soit un hommage à la beauté. (*Il remonte la scène.*) Esclaves, approchez. (*On entre.*) Que l'on cherche les Arabes qui m'ont amené cette odalisque, que l'on coure, que l'on vole avec eux au sein de la Circassie, qu'on amène la mère d'Atalide, et qu'on la respecte comme moi. Allez.

(On sort.)

ATALIDE, à part.

Ma mère dans le sérail! Hercide, c'en est fait, je ne te verrai plus.

NADIR, descendant la scène.

Hé bien! êtes-vous satisfaite? vous reste-t-il encore quelque chose à désirer?

ATALIDE.

Avec quelle grandeur vous vous vengez de moi! avec quelle profusion vous répandez vos bienfaits!

NADIR, avec le ton de la plus extrême tendresse.

Dis un mot, un seul mot de consolation et d'espoir, et je n'y mettrai plus de bornes. Je tombe à tes pieds; j'y demande, j'y attends le prix de ma tendresse. Si ton cœur est fermé encore à ce sentiment délicieux qui fait le charme de la vie, laisse-moi du moins entrevoir le moment où il y pénètrera; permets-moi de te créer enfin une seconde existence. Parle, réponds, mon Atalide; ton maître suppliant t'invite à prononcer sur son sort.

(Il lui prend la main.)

ATALIDE, à part.

Il a le cœur de mon amant... Je ne sais que lui répondre.

NADIR.

Tu te tais, tu détournes les yeux, tu retires ta main... Ingrate! que t'ai-je fait que de te trop aimer? comment me suis-je attiré ta haine?

ATALIDE, vivement.

Moi, vous haïr! (*Avec effusion.*) Vous ne le croyez pas.

NADIR, se levant ivre de joie.

Tu ne me hais point! tu ne me hais point!... Tu l'as dit, et je t'en crois... Ah! par grace, dis-le moi,

redis-le moi encore... répète-moi que tu ne me hais point.

ATALIDE.

Ce sentiment pénible me fut toujours étranger, et Nadir ne saurait l'inspirer à personne. Je me plais au contraire à lui prodiguer ce que la plus active amitié a de charmes et de douceurs.

NADIR.

C'en est assez. Ton amant satisfait, heureux, ivre de joie, ne balance plus à t'élever jusqu'à lui.

ATALIDE, avec effroi.

Quel mot avez-vous prononcé ?

NADIR.

Officiers, eunuques, femmes du sérail, rassemblez-vous à ma voix. (*Le théâtre change et représente un superbe jardin où sont rangés les odalisques, les eunuques, etc.*) C'est désormais Atalide qui va commander ici. Qu'on s'empresse de lui plaire, qu'on prévienne ses désirs, qu'on cède à ses moindres volontés. (*On se prosterne devant Atalide.*) Ali, volez à la mosquée, que l'on pare l'autel, que l'encens fume, que l'hymen allume son flambeau : l'heureux Nadir va jurer à son Atalide un éternel amour.

(Ali sort)

ATALIDE.

Non, seigneur, il ne se dégradera point; il n'unira pas son sort à celui d'une esclave...

NADIR.

Oubliez l'injustice de la fortune. Elle vous devait un trône, un temple, des autels.

ATALIDE.

Votre passion vous égare.

NADIR.

Vous en justifierez l'excès.

ATALIDE.

Je dois vous en garantir.

NADIR, lui présentant sa main.

C'est trop me résister; venez, suivez mes pas.

ATALIDE.

Je ne puis... non, jamais... jamais.

NADIR.

Vous refusez, vous rejetez mes dons!

ATALIDE.

Je les refuse, et sans retour.

NADIR.

Sans retour, dites-vous! Ah! ce seul mot m'éclaire. (*Avec une sorte de fureur.*) Cet objet dont je t'ai séparée, sans lequel tu ne peux vivre, que tu cherches, que tu appelles en vain... Femme perfide, tu m'as trompé. Ce n'est pas sur ta mère que tu versais des larmes.

ATALIDE.

Hé bien, vous le voulez, je vous dirai l'affreuse vérité. Je vous respecte, je vous estime, et je serais à vous si j'étais encore à moi. Un autre vous a prévenu, un autre a mes plus tendres vœux, et dussiez-vous m'accabler du poids de votre colère, j'en fais hautement l'aveu : jamais son image chérie ne sortira de mon cœur.

NADIR.

Je l'en arracherai. Mon amour dédaigné se convertit en haine. Ce n'est plus un amant, un époux qui vous parle; c'est un maître outragé, jaloux, qui ne connaîtra que ses fureurs. L'effet en sera terrible, et c'est vous qui l'aurez voulu. (*Il remonte la scène, et s'arrête devant les noirs.*) Cet homme qui a pénétré dans les jardins, qui a échappé à votre vigilance, est peut-être le rival heureux qui me ferme son cœur. Il ne renoncera pas au trésor qu'il possède; sans doute il reviendra. Qu'on veille sans relâche, qu'on le saisisse, qu'on le traîne devant moi.

(Il sort.)

ATALIDE.

Il est resté dans nos déserts; il soulage, il console ma déplorable mère; je n'ai à craindre que pour moi. Éloignons-nous de cette foule importune, et dérobons, à tous les yeux, et mes pleurs et mon désespoir.

SCÈNE IV.

ACOMAT, ODALISQUES, EUNUQUES.

ACOMAT, aux eunuques.

C'est une jolie chose que l'amour. S'il fait extravaguer ainsi tous les hommes, nous devons rendre graces au sort de ne l'être plus. Loin d'être les victimes des fantaisies de ces dames, nous avons parfois le petit plaisir de les faire enrager, et cela dédommage de bien des choses.

SCÈNE V.

ACOMAT, ALI, ODALISQUES, EUNUQUES.

ALI, entrant précipitamment.

Vos ordres seront exécutés, seigneur, et... (*A Acomat.*) Où est donc le bacha?

ACOMAT.

Il est allé bouder.

ALI.

Le pontife se prépare...

ACOMAT.

Et la noce est flambée.

ALI.

Atalide se défend encore!

ACOMAT.

Oh! elle a bec et ongles, cette fille-là.

ALI.

Refuser la main du bacha! elle a donc un amant?

ACOMAT.

Hé, parbleu!...

ALI.

Qu'elle ne nomme point.

ACOMAT.

Pas si dupe.

ALI.

Nadir n'a qu'un parti à prendre; c'est de suivre mes conseils, et je vais l'y déterminer.

ACOMAT.

Sans doute. Il ne faut pas gâter les femmes. (*Ali fait une fausse sortie.*) Un mot, seigneur Ali. Il est bien permis au bacha d'avoir de l'humeur; mais est-il nécessaire que nous en ayons aussi, nous qui ne sommes pas amoureux ?

ALI.

Que veux-tu dire ?

ACOMAT.

Et l'original que vous attendez ? et les préparatifs que nous avons faits pour le recevoir ?...

ALI.

Fais de cet homme ce que tu voudras.

(Autre fausse sortie.)

ACOMAT.

J'ai carte blanche; j'en ferai bon usage.

ALI, revenant.

Ah ! je te sais bon gré de m'avoir parlé de Morad. Tu m'enverras sa femme, je veux l'attacher à Atalide. Cette odalisque se défie de celles qui la servent, elle craint leur sévérité. Pirrha gagnera sa confiance; elle saura le nom d'un homme qu'il est essentiel de connaître, que peut-être il faudra perdre, que du moins il faut éloigner.

(Il sort.)

ACOMAT, à ce qui l'entoure.

Le bacha et son conseil intime sont sérieusement occupés; laissons-les faire, et ne pensons qu'au plaisir. Rions ici pendant qu'on soupire là-bas.

SCÈNE VI.

ACOMAT, HUSSEIN, ODALISQUES, EUNUQUES.

HUSSEIN.

Notre homme est à la porte du sérail.

ACOMAT.

Fais-le entrer.

HUSSEIN.

Mais, il a avec lui un apprenti qui ne veut pas quitter son maître.

ACOMAT.

Il faut exécuter l'ordre. Qu'on le lâche dans les jardins extérieurs, et qu'on n'en entende plus parler. Va. (*Hussein sort.*) Allons, tendres odalisques, laissez pour un moment votre nonchalante langueur, et prenez la peine de sourire. (*Aux Eunuques.*) Vous, mes soucieux et fidèles compagnons, préparez-vous à me seconder. On vient : en place.

SCÈNE VII.

ACOMAT, HUSSEIN, MORAD, PIRRHA,

ODALISQUES, EUNUQUES. SUITE.

(On entend une musique éloignée. Les femmes baissent leur voile, et se rangent dans le fond du théâtre. Les hommes se placent sur les côtés, un blanc et un noir alternativement. Le son de la musique approche par degrés. Morad paraît, marchant majestueusement appuyé sur l'épaule de Hussein. Pirrha le suit avec des marques de satisfaction ou de dégoût,

selon le genre des physionomies qu'elle regarde. Les eunuques se détournent à son aspect ou lui font des mines. Morad s'arrête au milieu du théâtre. Les hommes défilent devant lui et lui font une profonde révérence. Les femmes se croisent avec les hommes, défilent aussi devant Morad, et lui baisent la main. Morad fait des lazzi d'étonnement et de joie. Acomat lui prend la tête à deux mains, l'embrasse, lui fait faire un tour qui le jette dans les bras d'un autre eunuque, qui le passe à un troisième, et ainsi de suite jusqu'au dernier. On se retrouve en place. La musique cesse.)

MORAD, saluant à la ronde.

Je suis enchanté de vos politesses. On trouve ici de l'aménité, de l'affabilité, de la cordialité.

ACOMAT.

Nous tenons à l'urbanité.

MORAD.

J'ai de la réciprocité.

ACOMAT.

Que d'indulgence et de bonté!

MORAD.

C'est trop flatteur, en vérité.

PIRRHA.

Finissez votre verbiage. Voyons sans tarder davantage pourquoi j'ai quitté mon ménage. Dans ce galant aréopage, quel est le cœur doux ou sauvage, dont le soin me tombe en partage?

ACOMAT.

Vous le saurez dans un moment. (*Lui montrant le côté par où Ali est sorti.*) Passez dans cet appartement. Là, notre chef, éloquemment, vous contera, très-longuement, les douleurs d'un fidèle amant, dont

vous calmerez le tourment, en gagnant insensiblement l'amitié d'un objet charmant, qu'il faut pousser au sacrement, par l'attrait du raisonnement. (*La renvoyant.*) Procédez à l'enchantement.

SCÈNE VIII.

ACOMAT, HUSSEIN, MORAD, ODALISQUES, EUNUQUES. SUITE.

MORAD, avec emphase.

Et moi, que l'oisiveté glace, qui brûle d'illustrer ma race, il est temps qu'on me satisfasse, et qu'on m'accorde aussi la grace de nommer l'importante place désignée à ma noble audace.

ACOMAT.

Avant tout, je dois de ces lieux étaler la pompe à vos yeux. C'est par des sons délicieux, par des mouvemens gracieux, par les transports les plus joyeux, que nous allons, jeunes et vieux, vous préparer, de notre mieux, aux travaux les plus glorieux.

MORAD.

J'aime la danse et la musique, et je me prête sans réplique au plan vraiment honorifique, qu'aussi poliment on m'explique.

ACOMAT, à part, en riant.

Je n'y tiens plus, il est unique. (*A une femme du sérail.*) Le grand Morad est amateur...

MORAD.

Je suis mieux, je suis connaisseur.

ACOMAT.

Venez, objet plein de candeur, venez par votre art enchanteur, charmer son oreille et son cœur.

(Deux noirs approchent une harpe.)

MORAD, après le morceau.

C'est bien, c'est très-bien.

ACOMAT.

Trouvez-vous cela?...

MORAD.

Je suis satisfait, très-satisfait, complètement satisfait.

ACOMAT.

Si vous le permettez, j'unirai ma voix au son de son instrument.

MORAD, d'un ton de protection.

Oui, mon ami, vous m'obligerez.

ACOMAT.

AIR. (*Avec accompagnement de harpe.*)

Le papillon léger, volage,
N'a pour guide que les plaisirs.
Une fleur reçoit son hommage,
Une autre s'ouvre à ses désirs.

Le tourtereau toujours fidèle,
Tristement chante son ennui,
Et sa constante tourterelle
Chante aussi tristement que lui.

Loin de nous la mélancolie.
Qui veut couler les plus beaux jours,
N'est fidèle qu'à la folie,
Et sans cesse change d'amours.

MORAD.

Comment, diable ! je suis émerveillé.

HUSSEIN.

Parbleu ! je le crois : c'est le premier chantre du sérail.

ACOMAT, aux danseurs.

Allons, enfans, de la gaieté, de la légèreté, des graces, et surtout de la précision.

BALLET.

(Les hommes et les femmes qui ne dansent pas, se rangent derrière Morad et forment une espèce de cour. Parmi les femmes se glissent, sans être aperçues du public, des vieilles, exactement vêtues et voilées comme les autres. Les danseuses tiennent des guirlandes de fleurs, dont elles forment, avec leurs danseurs, différentes figures. Elles viennent ensuite en décorer, ou plutôt en charger grotesquement Morad.)

MORAD, avec emphase.

Je suis enchanté des marques de considération dont vous me comblez. Je regrette seulement de n'avoir pas vu ces odalisques dont les attraits égalent sans doute les talens.

ACOMAT.

Vous les verrez ; vous ferez mieux. Il y a longtemps sans doute que vous êtes guéri de votre amour pour Pirrha.

MORAD.

Je ne me souviens pas même de l'avoir jamais aimée.

ACOMAT.

Le bacha, qui n'a rien d'un turc, vous accorde

celle de ces femmes qui sera assez heureuse pour vous plaire. Levez ces voiles et fixez votre choix.

(Les eunuques apportent des carreaux. Les femmes s'assoient sur les deux côtés du théâtre, les vieilles les premières vers l'avant-scène.)

MORAD.

Le bacha me rend des honneurs, m'accorde une grande place, et me prête sa femme! quel bacha que ce bacha-là! (*Rêvant.*) Cependant, accepter... Pourquoi pas? Non..., si fait. La tentation est forte, et ma foi, j'y succomberai. Mahomet, Soliman, Sélim, ont sacrifié à la beauté; Morad peut lui consacrer ses loisirs. Procédons à l'examen. (*Il lève un voile, on rit.*) C'est une maman. Je les respecte infiniment; mais, voilà tout. (*Il lève un second voile.*) Celle-ci est encore plus respectable. Voyons ailleurs. (*Il lève un troisième voile, on rit.*) Oh! Mahomet! la trisaïeule de la génération vivante! Passons de l'autre côté. (*Il traverse le théâtre, et lève un voile. On rit.*) Que diable! le bacha a donc fait une collection d'antiques! je ne m'étonne plus de sa générosité. (*Les quatre vieilles caressent et lutinent Morad.*) Laissez-moi, laissez-moi, laissez-moi donc... Aïe! aïe! elles pincent, elles égratignent, elles sont enragées, ces femmes-là. (*Il leur jette les guirlandes dont il est chargé. Les vieilles s'embarrassent les jambes, et sortent en trébuchant.*) (*A Acomat.*) Écoutez, seigneur officier. (*Acomat s'approche.*) Toutes réflexions faites, je ne crois pas devoir imiter ces Asiatiques efféminés, qui passent leur vie dans les langueurs

d'un sérail. Je le répète, je me consacre à la gloire. Je veux trouver en elle seule mon amante, mon idole et ma plus précieuse récompense. Laissons les fadaises, et pensons au solide. Parlons emploi.

ACOMAT, à la foule, avec emphase.

Le seigneur Morad veut traiter d'affaires importantes.

MORAD.

Oui, j'assemble mon conseil.

ACOMAT.

Retirez-vous, espèce futile et superficielle, et laissez-moi seul avec l'amant de la gloire.

(On sort en ordre, en faisant des éclats de rire.)

SCÈNE IX.

ACOMAT, MORAD.

MORAD, avec impatience.

Sachons enfin, mon cher, pourquoi je suis ici.

ACOMAT.

Pour décider vous-même sur votre sort à venir. Tous les emplois vacans sont à votre disposition.

MORAD.

Oh! je n'en veux exercer qu'un.

ACOMAT.

C'est souvent trop pour bien des gens.

MORAD.

Point de réflexions, s'il vous plaît. Voyons les emplois vacans.

ACOMAT, déroulant un parchemin.

Primo, la place de cadi de Damas.

MORAD.

Je veux bien commencer par là.

ACOMAT, à part.

Il est modeste. (*Lisant.*) Mais, comme on ne doit point prendre de place au-dessus de ses forces, le successeur du cadi destitué, qui manquerait d'intégrité...

MORAD.

J'en suis abondamment pourvu.

ACOMAT.

Je vous en fais mon compliment. (*Lisant.*) Qui manquerait d'intégrité, ou qui commettrait une faute par ignorance des lois...

MORAD.

Diable emporte si je les connais.

ACOMAT.

Sera empalé à l'instant.

MORAD.

Passons à autre chose.

ACOMAT, lisant.

Il y a une mosquée à desservir à Gaza...

MORAD.

Je ne me sens pas de goût pour le sacerdoce. N'importe, voyons les conditions.

ACOMAT, lisant.

Il faut connaître l'alcoran.

MORAD.

C'est avec cela qu'on m'endormait quand j'étais petit.

ACOMAT, lisant.

Il faut renoncer au vin.

MORAD.

Au vin!

ACOMAT, appuyant.

Au vin.

MORAD.

A peine?...

ACOMAT, lisant.

D'être empalé...

MORAD.

Quel diable de refrain avez-vous choisi là? Empalé! empalé! je le serais indubitablement. Passons à un autre emploi.

ACOMAT, lisant.

Celui de chef des eunuques du sérail sera vacant demain. (*A Morad.*) Superbe place.

MORAD.

Que faut-il savoir pour l'exercer dignement?

ACOMAT.

Rien.

MORAD.

J'accepte.

ACOMAT.

Mais, il faut se soumettre préliminairement... Vous m'entendez?

MORAD, avec effroi.

Passez, passez.

ACOMAT.

Ma foi, je suis au bout.

MORAD.

Quoi! il n'y a plus rien sur votre pancarte? vous en êtes bien sûr?

ACOMAT, cherchant son parchemin.

Ah! si fait, si fait. Le chef des cuisines du bacha...

MORAD.

Le chef des cuisines!

ACOMAT.

A besoin d'un aide intelligent...

MORAD, s'écriant.

Moi, aide de cuisine! Que deviendraient les destins de l'empire?

ACOMAT, souriant.

Ils ne seront pas compromis. Comme le seigneur Morad annonce les plus étonnantes dispositions, il pourra, en tournant et retournant ses casserolles...

MORAD.

Des casserolles! quelle horreur!

ACOMAT.

Il pourra s'instruire dans la jurisprudence, la tactique, le droit public, et en peu de temps...

MORAD, les poings sur les côtés.

Je crois m'apercevoir que votre seigneurie se moque de la mienne.

ACOMAT, avec ironie.

Voyez quel tact!

MORAD.

Corbleu! ne vous y jouez point.

ACOMAT.

Je n'ai garde. Morad est dangereux.

MORAD.

Morad est un homme à vous étriller, et d'importance, entendez-vous, mon petit officier?

ACOMAT.

Faquin!

MORAD.

Imberbe!

ACOMAT.

Insolent!

MORAD.

Incomplet!

ACOMAT. (Il frappe dans ses mains, et on entre.)

Défaites-moi de cet animal, et consignez-le dans les cuisines. (*On saisit Morad, qui se défend.*) Qu'il y soit bien traité. Excellente chère, le vin à discrétion, et peu de chose à faire. Allez.

MORAD, qu'on entraîne.

Par Mahomet, j'empoisonnerai le bacha, ses officiers, ses eunuques, ses femmes; je mettrai le feu au sérail, et je m'ensevelirai honorablement sous ses ruines.

SCÈNE X.

ACOMAT, PIRRHA.

ACOMAT, riant.

Ah! ah! ah! l'amant de la gloire n'entend pas rail-

lerie, et dans son fastueux délire, il était homme à me mener loin. Voilà sa digne moitié. (*A Pirrha.*) Hé bien! vous quittez Atalide?

PIRRHA.

Au contraire, elle me fuit.

ACOMAT.

Elle ne sait pas vivre, cette fille-là.

PIRRHA.

Elle a beau faire, je la mettrai à la raison.

ACOMAT

Je vous le conseille. Le bacha a une furieuse démangeaison de mariage. S'il n'épouse pas, il s'en prendra à vous, à nous, et enfin à lui-même. C'est maintenant la très-vénérable, très-prudente et très-adroite Pirrha qui tient dans ses mains les destinées de la Syrie.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ATALIDE, PIRRHA.

PIRRHA.

Ma foi, je ne m'embarrasse ni de la Syrie, ni des Syriens. Je ferai les affaires du bacha, parce que cela doit avancer les miennes, et la petite, en dépit d'elle, sera bachate avant la fin du jour.

ATALIDE, rêvant.

Suis-je assez malheureuse! Poursuivie par un homme que je ne saurais aimer, obsédée par ses gens, il m'est impossible d'être un moment à moi.

PIRRHA.

Ah! voici la cruelle.

ATALIDE.

C'est la nouvelle arrivée. Je la hais plus que les autres.

PIRRHA.

Il faut d'abord pénétrer son secret, et savoir à quoi m'en tenir sur la prétendue fraternité. Écoutez donc, la petite?

ATALIDE.

Laissez-moi.

PIRRHA.

Quand vous m'aurez entendue.

ATALIDE.

Laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je.

PIRRHA.

Non, mon petit cœur. Je suis payée pour vous parler, et je vous parlerai. Je parlerai si haut que vous m'entendrez malgré vous. Je vous tracasserai, je vous tourmenterai tant, que vous en passerez par ce qu'il me plaira.

ATALIDE.

Je me donnerais plutôt la mort.

PIRRHA.

Non, mon bel ange, non, vous ne mourrez point, et vous obéirez. Ah! vous êtes rétive, récalcitrante! Vous avez de la tête! mais, j'en ai une aussi, et qui vaut bien la vôtre, je vous en avertis.

ATALIDE.

L'abominable femme!

PIRRHA.

Chansons que tout cela. Le bruit ne me fait pas peur. Écoutez, je ne peux pas vous faire grand bien...

ATALIDE.

Je le crois.

PIRRHA.

Mais, je peux vous faire beaucoup de mal.

ATALIDE.

Et vous en êtes très-capable.

PIRRHA.

Cependant, si je suis contente de vous, si vous êtes douce, traitable, docile...

ATALIDE.

Rien que cela?

PIRRHA.

Je me relâcherai un moment de ma sévérité; je compatirai aux peines de ce petit cœur-là; je vous parlerai de quelqu'un qui vous intéresse, et beaucoup.

ATALIDE, très-vivement.

Parlez, parlez donc.

PIRRHA.

Vous ignorez le sort de votre mère?

ATALIDE, avec la plus grande chaleur.

Vous en avez entendu parler?

PIRRHA.

Mieux que cela.

ATALIDE.

Vous en avez des nouvelles?

PIRRHA.

Des nouvelles positives.

ATALIDE.

Que vous a apportées?.....

PIRRHA, la fixant de très-près.

Votre frère.

ATALIDE, stupéfaite et troublée.

Mon frère... mon frère, dites-vous?

PIRRHA, avec force.

Vous n'avez pas de frère?

ATALIDE, tremblante.

Oui..... oui..... je me rappelle.....

PIRRHA, tranchant net.

Hercide est votre amant.

ATALIDE, s'écriant.

Qui vous l'a dit?

PIRRHA.

Votre incertitude, votre trouble, vos alarmes. Ah! vous avez un amant! Je le connais, il me trompe, il me joue, et je ne me vengerais pas!

ATALIDE.

Des piéges, des perfidies, voilà tout ce que je devais attendre de vous.

PIRRHA.

Hercide est dans les jardins extérieurs.

ATALIDE.

Ciel!

PIRRHA.

Il est en la puissance du bacha, et vous savez comment punit un homme outragé et tout-puissant.

ATALIDE, suppliante.

Pirrha, ma bonne Pirrha.

PIRRHA.

Ah! la petite se radoucit.

ATALIDE.

Je tombe à vos genoux.

PIRRHA.

Peine inutile.

ATALIDE.

Je les mouille de mes larmes.

PIRRHA.

Je suis inexorable.

ATALIDE, se levant, avec l'accent du désespoir.

La mort! la mort! voilà ce qui me reste.

PIRRHA.

Je peux me taire encore; mais, vous n'avez qu'un moment.

ATALIDE.

Parlez, prononcez, ordonnez.

PIRRHA.

Oubliez ce traître d'Hercide.

ATALIDE.

Mon cœur se brise.

PIRRHA.

Recevez la main du bacha.

ATALIDE.

Ce supplice est affreux.

PIRRHA.

Vous balancez! (*Fausse sortie.*) Je vais trouver Acomat; je nomme votre amant, je le livre à son rival.

ATALIDE, la ramenant.

Arrêtez, arrêtez..... (*Après un temps.*) Dieu!..... grand Dieu!.....

PIRRHA.

Eh bien!

ATALIDE, d'une voix éteinte.

Dites au bacha que je me sacrifie.

(Elle s'assied sur un tertre.)

PIRRHA, sortant.

Je la sépare à jamais d'Hercide. Les circonstances, les lieux, la crainte, le conduiront à mes pieds.

SCÈNE XII.

ATALIDE, seule.

(La nuit vient très-lentement.)

Cruelle femme, que t'ai-je fait? Il est donc des mortels qui se plaisent à persécuter, qui se repaissent des pleurs de l'infortune..... Il faut s'immoler ou le perdre; je ne balance pas. Puisse-t-il supporter la vie, rendre justice à mon cœur, se dire enfin : elle m'aimait pour moi-même, elle m'a sacrifié sa félicité, sa vie, tout son être.

SCÈNE XIII.

ATALIDE, HERCIDE.

HERCIDE, avançant avec précaution.

Personne.

ATALIDE, avec amertume.

Ah! ma mère, ma mère! l'amour a fait votre tourment, et je suis aussi sa victime.

HERCIDE, apercevant Atalide.

C'est une femme.

ATALIDE.

Vous fûtes trahie par un ingrat...

HERCIDE.

C'est sa voix.

ATALIDE.

Et je perds l'amant le plus tendre.

HERCIDE, tombant à ses genoux.

Non, Atalide, il t'est rendu.

ATALIDE.

Dieu tout-puissant! Hercide à mes genoux! Hercide dans mes bras! (*Ils se tiennent embrassés. Atalide se dégageant avec force.*) Malheureux! que cherches-tu ici?

HERCIDE.

Mon amante et le bonheur.

ATALIDE.

Il n'en est plus pour nous... Tu ne sais pas...

HERCIDE.

Je sais tout.

ATALIDE.

Le bacha...

HERCIDE.

Est un barbare.

ATALIDE.

Il exige ma main.

HERCIDE.

Je viens la lui ravir.

ATALIDE.

Il faudrait un prodige...

HERCIDE.

Il ne faut que du courage. La nuit commence à étendre ses voiles. Pour arriver jusqu'à toi, j'ai franchi des fossés, des murailles; nous les repasserons sur les ailes de l'amour. Nous fuirons, nous irons chercher un coin de terre où l'homme soit indépendant; nous y vivrons l'un pour l'autre. Sans besoins que celui d'aimer, sans désirs que ceux que tu fais naître, je trouverai en toi une amie, une amante, une épouse; tu seras ma famille, ma richesse, mon univers, mon tout.

ATALIDE.

Que les illusions de l'amour sont douces!... mais qu'elles sont loin de la réalité! Tu parles de fuir! cent eunuques qu'il faut éviter, une garde nombreuse dont il faut tromper la vigilance, des habits dont la richesse me décèlera dans les rues de Damas, les satellites du bacha qui en occuperont les portes... Mon ami, la fuite est impossible et mon malheur inévitable.... on sait que je t'adore, que tu es dans les jardins, on menace de te livrer. Si je résiste...

HERCIDE.

Tu sais aimer, et tu connais la crainte!

ATALIDE.

Oui, je crains, mais pour tes jours. Éloigne-toi,

je t'en supplie, je t'en conjure : si tu es découvert, on te traîne au supplice.

HERCIDE.

Je n'en redoute qu'un, c'est de te perdre. Je cours, je vole au-devant des autres.

ATALIDE, avec la plus extrême tendresse.

Tu veux donc que je meure aussi.

HERCIDE.

Te serais-tu flattée de survivre à cet affreux hymen?... Viens, suis mes pas. Si le succès est incertain, il n'est pas impossible, et s'il faut succomber tous deux, que ce soit du moins en cherchant le bonheur.

ATALIDE.

Tu le veux, je ne résiste plus, je m'abandonne à toi.

HERCIDE, avec enthousiasme.

Je retrouve enfin mon amante.

(Il lui prend la main et l'emmène.)

ATALIDE.

Ciel!... j'entends du bruit... on vient... la mort est sur ta tête.

HERCIDE.

Je la méprise, je la brave.

ATALIDE, le poussant vers la coulisse.

Fuis.

HERCIDE.

Jamais.

ATALIDE, le poussant plus vivement.

Fuis, te dis-je, je le veux, je l'ordonne. Tu m'o-

béiras si vraiment je te suis chère. (*Hercide se retire.*) Le sort ne se lasse pas de nous persécuter.

SCÈNE XIV.

ATALIDE, PIRRHA, ALI, NADIR, précédés d'une foule d'esclaves portant des flambeaux allumés.

NADIR, ivre de joie, descendant la scène.

(*A Pirrha.*) Elle est persuadée, rendue, et c'est à vous que je le dois! Ah! la reconnaissance égalera le bienfait. (*A Atalide.*) Atalide, belle Atalide, vous avez prononcé le bonheur de ma vie... vous renoncez à votre amant...

(Atalide fait un mouvement.)

PIRRHA, à part, à Atalide.

Taisez-vous, si vous aimez Hercide.

NADIR.

C'est à votre heureux époux à vous le faire oublier, à effacer les transports insensés qui l'ont égaré tantôt, à en mériter le pardon. La nuit s'oppose encore à mes empressemens; le pontife, les prêtres, les ministres des lois, tout repose, hors ceux que tourmente ou que charme l'amour. (*Lui prenant la main.*) Venez, les premiers rayons du jour éclaireront mon triomphe. Puisse votre cœur, répondant enfin au mien, partager, augmenter, éterniser mon ivresse.

(Il sort avec Atalide; le reste suit.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'appartement des femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORAD, EN COSTUME DE CUISINIER, ET POURSUIVI PAR ACOMAT, HUSSEIN, ET PLUSIEURS EUNUQUES.

MORAD, criant.

Non, non, non, je ne resterai pas là.

ACOMAT.

Faquin!

MORAD.

Faquin toi-même.

ACOMAT.

Pénétrer la nuit dans l'appartement des femmes!

MORAD.

Je pénètrerais en enfer, pour éviter vos fourneaux, vos casserolles, votre piment, votre opium, et cætera, et cætera. Je ne suis pas cuisinier, je ne suis pas fait pour l'être, et par la sambleu, je ne le serai pas.

ACOMAT.

Veux-tu te taire, malheureux!

MORAD.

Je veux crier, tempêter, jurer.

HUSSEIN.

Tu vas nous perdre tous.

MORAD.

Je m'en bats l'œil.

ACOMAT, aux eunuques.

Qu'on le bâillonne, qu'on le transporte.

(On fait un mouvement.)

MORAD, tirant son grand couteau.

Par la mort, je donnerai de mon grand couteau dans le ventre du premier qui s'approchera. Ce tranchelard, dans la main de Morad, sera le sabre de Mahomet. (*Il se met en garde, et se défend alternativement devant ceux qui sont près de lui.*) Ha!..... ha!..... ha!.....

(Pirrha et les femmes sortent effrayées de leurs cabinets.)

PIRRHA.

Comment! c'est toi qui fais ce tintamare?

MORAD, lui donnant un soufflet.

Mêle-toi de tes affaires.

ACOMAT, à Morad.

Un soufflet à une femme!....

MORAD, donnant un soufflet à Acomat.

C'est la mienne.

HUSSEIN, à Morad.

A un officier du sérail!

MORAD, donnant un soufflet à Hussein.

J'en ai au service de tout le monde. (*Soufflétant ceux qui sont près de lui, qui se renversent les uns*

sur les autres.) Et pan à droite, et pan à gauche, et pan par-ci, et pan par-là. (*A Acomat, son couteau levé.*) Ouvre-moi les portes, coquin, ou je vais t'essoriller.

LES FEMMES, effrayées.

Au secours, au secours!

SCÈNE II.

MORAD, ACOMAT, HUSSEIN, PIRRHA, ALI, NADIR.

ALI.

Quels sont les téméraires.....

MORAD, à Nadir.

Hé! venez donc, officier supérieur.

NADIR, à Morad.

C'est toi qui troubles le silence qui règne sans cesse en ces lieux.

MORAD.

C'est moi qui vais vous assourdir; c'est moi, qui, dans ma colère, suis homme à renverser, à bouleverser la Syrie tout entière, si je n'obtiens bonne, prompte et éclatante justice.

ALI.

Que dirais-tu, si on te la rendait?

MORAD.

Qui vous demande votre avis, docteur?

NADIR.

Sais-tu qu'un homme qui ose pénétrer ici est à l'instant puni de mort?

PIRRHA.

C'est de droit.

MORAD, à Pirrha.

Et tu voudrais déja que la chose fût faite. (*A Nadir.*) Mais, seigneur officier, on écoute un homme avant de l'empaler.

NADIR, souriant.

Cela serait assez difficile après.

MORAD.

Vous m'avez plu au premier coup d'œil.

NADIR

C'est très-heureux.

MORAD.

Vous avez je ne sais quoi qui inspire la confiance.

NADIR.

Vous me flattez.

MORAD.

Pas du tout, ou le diable m'emporte, et je vais vous conter en gros ce que j'ai souffert en détail. (*On le tire par son doliman.*) Non, je déclarerai tout, et vous ne gagnerez rien avec vos courbettes et vos grimaces. (*A Nadir.*) Dites à votre impertinent bacha... (*On le tire plus fort.*) Tirez tant qu'il vous plaira; je vous abandonne mon doliman. (*Il s'en débarrasse.*) Dites à votre impertinent bacha....

ALI.

Malheureux!

NADIR, d'un ton sévère.

Qu'on le laisse parler.

MORAD.

Que sa valetaille, plus impertinente encore, a seule causé tout ce tumulte; que ces drôles-là, de leur autorité privée, m'ont transformé en tourne-broche; qu'ils m'ont bafoué, vilipendé, mystifié; qu'il est responsable des sottises de ses gens, et que je prétends en avoir satisfaction.

NADIR.

Acomat, un homme estimable n'abuse jamais de la faiblesse, et n'insulte pas à l'infortune. Mes principes vous sont connus, et vous osez les enfreindre, vous, qui devriez être le premier à les faire respecter!

ACOMAT, s'excusant.

Seigneur....

MORAD.

Il parle bien, l'officier supérieur; mais, il parle en bacha.

ALI.

C'est le bacha lui-même.

MORAD.

J'en suis, parbleu, bien aise. (*Lui présentant la main.*) Touchez-là, seigneur bacha. Je sais bon gré au Grand-Seigneur d'avoir avancé un homme tel que vous. Je lui en ferai compliment à la première occasion, et je vous demande pardon de mes impertinences.

NADIR, à Morad, en souriant.

Je suis sensible aux félicitations, d'un genre tout-à-fait neuf, que je viens de recevoir de toi, et je t'engage à bannir toute inquiétude: (*avec sentiment*) mon

cœur est trop plein de son bonheur, pour qu'aucun autre sentiment puisse y trouver accès.

MORAD.

Je suis enchanté, seigneur bacha, de vos aimables procédés; mais, ce faquin (*montrant Acomat*) en sera-t-il quitte pour la mercuriale que vous lui avez faite?

NADIR.

Non. Comme tu l'as très-bien observé, je suis responsable des sottises de mes gens, et je te dois une éclatante réparation. Prononce sur le sort de cet homme, je l'abandonne à ta justice.

MORAD.

Et je jugerai....

NADIR.

Sans appel.

ACOMAT, à part.

Aïe, aïe.

MORAD, à Acomat.

Approchez, petit officier. (*Acomat s'incline.*) Plus bas, plus bas encore : vous êtes devant votre juge. Il est inutile, je crois, de perdre le temps en accusations, interrogations, confrontations, interpellations, et autres mots en *ion*, rocambole des tribunaux : les faits sont prouvés; je prononce.

ACOMAT, à part.

Je suis perdu.

MORAD, à part.

Je crois que le coquin frissonne. (*A Acomat, avec emphase.*) Au plus coupable acharnement, ton cœur

malfaisant s'abandonne ; il n'est pas de vil traitement que n'ait souffert mon auguste personne... Si Morad s'en souvient, ton juge te pardonne. (*Au bacha, en se frottant les mains.*) Je crois, mon cher ami, que voilà un petit jugement que Salomon lui-même ne désavouerait pas.

NADIR.

Je suis content de toi. (*A Ali.*) Qu'on lui donne deux cents sequins.

MORAD.

Laissez donc, bacha, laissez donc. De l'argent, parce que je n'ai pas été lâche! je fais plus de cas de votre estime, que de tous les sequins de l'empire.

NADIR.

Tu es cadi de Damas.

MORAD, sautant ça et là.

Je suis cadi!..... je suis cadi!..... Place au cadi, qu'on se range devant le cadi... (*Revenant au bacha.*) Ah, diable! et les lois que je ne connais pas?

NADIR.

Le magistrat vraiment intègre n'a besoin que du flambeau de sa conscience. (*A Ali.*) Qu'on aille aussitôt l'installer.

MORAD.

Adieu, équitable, estimable, inappréciable bacha. Foi de magistrat, je viendrai vous revoir, et nous raisonnerons justice, en fumant amicalement à la même pipe, et en buvant le sorbet dans la même tasse.

(Il sort avec Ali.)

SCÈNE III.

PIRRHA, NADIR, ACOMAT, HUSSEIN, FEMMES, SUITE.

NADIR.

J'ai fait un magistrat, qui d'abord n'imprimera pas le respect, mais qui bientôt commandera la confiance. (*A Pirrha.*) Occupons-nous maintenant des plus chers intérêts de mon cœur. Que pense, que dit, que fait Atalide?

PIRRHA.

Elle attend le moment de la cérémonie....

NADIR, avec une sorte d'inquiétude.

Sans impatience?

PIRRHA.

Et sans effroi.

NADIR, vivement.

Serait-il vrai?...

PIRRHA, à part.

Il faut mentir. (*Haut.*) Le jour s'approche, et déja ses femmes, chargées des plus riches étoffes et des bijoux les plus précieux, se sont présentées devant elle. Elle a souri à la brillante parure, qui va donner un nouvel éclat à sa beauté.

NADIR, impatienté.

Après?

PIRRHA.

Je l'aimerai, a-t-elle dit à demi-voix; je l'aimerai,

et comment m'en défendre? il est tendre, délicat, généreux; il a tout ce qui séduit les ames.

NADIR, avec transport.

Femmes du sérail, eunuques, esclaves, je prends une compagne qui règne sur mon cœur, et qui me promet le sien. Je ne veux de garant de sa fidélité que ses sermens et sa vertu; je ne veux près de moi qu'une femme, en qui je trouverai les qualités et les charmes de toutes. Vous, qu'un usage cruel à soumis à ma puissance, vous qui tombiez à mes genoux, et qui me maudissiez peut-être en secret, rentrez dans les droits de la nature, disposez de votre sort, et soyez assurés que mes bienfaits vous suivront partout. Allez.

(Tous sortent du même côté.)

SCÈNE IV.

PIRRHA, NADIR, ATALIDE.

(Atalide très-richement parée, marche au hasard, triste et pensive. Pendant le couplet suivant, elle rencontre souvent l'œil de Pirrha, qui la contient par son air menaçant.)

NADIR, allant au-devant d'Atalide, du ton de la plus extrême tendresse.

Atalide, c'est vous; c'est vous qui me cherchez peut-être, qui venez dissipper les nuages qu'avait formés une longue et affligeante résistance. Ne craignez pas que je m'en souvienne. Vous ne deviez pas votre cœur à celui qui n'avait pu encore vous offrir le sien; vous ne pouviez en bannir, en un jour, celui qui obtint votre

premier sentiment... Atalide, mon Atalide, que le souvenir du passé se perde dans la source inépuisable de félicités qui s'ouvre devant nous. Encore un moment, et l'aurore va renaître; encore un moment, et Nadir n'aura plus rien à désirer. Mon impatience va prévenir, hâter, précipiter le temps... Je te quitte, mais pour ordonner les derniers apprêts, pour déposer enfin à tes pieds mon rang et ma puissance, et te rendre à jamais l'unique arbitre de mon sort.

SCÈNE V.

PIRRHA, ATALIDE.

PIRRHA.

Vous avez suivi mes instructions; vous vous êtes observée, vous n'avez sonné mot; vous méritez des éloges, et je vous loue. Je vais voir si Hercide saura enfin s'exécuter, et s'il le fera d'aussi bonne grace.

ATALIDE, effrayée.

Vous allez, dites-vous...

PIRRHA.

M'informer s'il est disposé à me tenir ce qu'il m'a juré, s'il veut aussi mériter que je me taise. Vous vous mariez malgré vous, et je l'épouserai malgré lui. Vous prenez votre parti, il prendra le sien.

ATALIDE, d'un ton suppliant et douloureux.

Mais, Pirrha...

PIRRHA.

Mais, mais, il faut que cela soit ainsi. Je suis douce,

je suis bonne, je suis obligeante; mais, je n'entends pas qu'on me résiste, et si ce petit traître d'Hercide s'avisait d'être récalcitrant..... J'ai l'oreille du bacha; je n'ai qu'un mot à dire pour le perdre, et je lui ferai voir que la colère d'une femme est le plus terrible des fléaux.

SCÈNE VI.

ATALIDE, seule.

Ce n'est pas assez de m'avoir perdue; elle veut que je connaisse toute l'étendue de mes maux. Elle me confie ses odieux projets sur Hercide, qui, dédaignant ses prières et ses menaces, va braver son ressentiment. Hercide!... cher amant!... Quel mot viens-je de prononcer? malheureuse, tourne tes yeux sur toi-même.... regarde l'or, la soie, les diamans qui te couvrent. Déja tu ne t'appartiens plus : on a paré la victime, il ne reste qu'à l'égorger.

SCÈNE VII.

ATALIDE, HERCIDE, déguisé en eunuque noir.

HERCIDE.

Notre malheur est certain, il est inévitable; l'espoir même est éteint dans mon cœur. J'ai voulu te voir, te parler pour la dernière fois.

ATALIDE, s'écriant.

C'est lui!

HERCIDE, ôtant son masque.

Oui, j'ai gagné un noir, j'ai pris ses habits, j'ai traversé ces pérystiles qu'éclairent cent flambeaux; j'ai percé à travers cette foule d'esclaves, qui célèbrent bassement le triomphe insolent d'un maître; tous les yeux sont fixés sur toi, la fuite est impossible; le barbare va te posséder, et moi je vais mourir!

ATALIDE, suppliante.

Hercide, mon cher Hercide!

HERCIDE.

Mon sort est arrêté. Cette Pirrha, cette femme cruelle...

ATALIDE.

Sais-tu à quel prix elle met son silence? sais-tu ce qu'elle exige de toi?

HERCIDE.

Je connais son amour insensé; le reste n'est pas difficile à prévoir. Mais, je ne rachèterai pas mes jours odieux au prix de mon infamie.

ATALIDE.

Voilà ce que je redoutais.

HERCIDE.

Dans ses transports jaloux, elle me nommera au bacha, qui épuisera sur moi sa vengeance... Il faut finir; je finirai..... mais, en homme supérieur aux évènemens, en homme digne d'Atalide.

ATALIDE.

Et cette Atalide, qui a tout fait pour te sauver, qui perd le fruit du plus amer sacrifice..... crois-tu

qu'elle veuille te survivre? crois-tu qu'elle balance à s'unir avec toi dans la nuit du tombeau?

HERCIDE, d'un ton sombre.

Je n'exige, je ne demande rien.

ATALIDE.

Je vais au-devant de tes vœux.

HERCIDE.

De mes vœux!

ATALIDE.

Ton cœur se brise à la seule idée de me voir en la puissance d'un autre.

HERCIDE, du ton d'un morne désespoir.

Ah! cette idée est affreuse.

ATALIDE.

La mort est le dernier asyle des amans infortunés.

HERCIDE.

Et tu aurais l'affreux courage de la recevoir!

ATALIDE.

Je t'épargnerai l'effort de me la donner.

HERCIDE.

Tu le crois?

ATALIDE.

Me ferais-tu l'injure d'en douter?

SCÈNE VIII.

HERCIDE, ATALIDE, PIRRHA.

PIRRHA.

Je ne l'ai pas trouvé dans les jardins.

HERCIDE, tirant un poignard avec une joie féroce.

Hé bien! vois ce fer, c'est le seul ami qui nous reste. Frappons, tombons, mourons dans les bras l'un de l'autre; que notre dernier soupir soit le supplice du barbare, et notre dernier hommage à l'amour.

ATALIDE.

Donne, donne.

(Elle lui prend le poignard.)

PIRRHA.

Courons, appelons, sauvons-le de lui-même.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE IX.

ATALIDE, HERCIDE.

ATALIDE, égarée et fixant le poignard, et attirant Hercide vers une pile de carreaux.

Je le regarde sans pâlir... Viens... viens... Adieu, adieu, mon Hercide. Détourne les yeux... je vais me frapper.

(Elle lève le bras.)

HERCIDE, lui ôtant le poignard.

Arrête... arrête... ton flanc ouvert, tes yeux éteints, tes joues décolorées... cette image me saisit d'horreur. (*Il jette le poignard.*) Je ne peux la supporter.

SCÈNE X.

ATALIDE, HERCIDE, NADIR, PIRRHA, ALI, SUITE.

NADIR, à Pirrha, en descendant la scène.

Où est-il cet homme qui n'est pas coupable, disiez-vous à Acomat, et qui ose approcher Atalide? (*A Hercide.*) Que signifient ce désordre, ce poignard?... Réponds?...

HERCIDE.

J'ai voulu mourir avec elle.

NADIR.

Traître, qui es-tu?

HERCIDE, avec noblesse et calme.

Le fils du gouverneur de Tamar, ton égal et ton rival heureux.

NADIR, furieux.

Qu'on le traîne au supplice.

ATALIDE.

Barbare!

(On saisit Hercide.)

HERCIDE, à Nadir.

Tu combles mes vœux les plus doux. Mais, veille sur Atalide, sauve-la de son désespoir. Qu'elle vive, même pour toi, lorsque je ne serai plus.

NADIR, remontant la scène.

Qu'on l'entraîne.

ATALIDE, ramassant le poignard, et le cachant dans son sein.

Je suis encore maîtresse de mon sort.

SCÈNE XI.

ATALIDE, NADIR, ALI.

NADIR, descendant la scène.

Et toi, toi! que j'ai tant aimée; pour qui j'ai oublié et mon rang et nos usages; dont je n'ai pas dédaigné l'obscurité et la misère; toi, enfin, qui as payé mes bienfaits par la plus noire ingratitude, par la plus coupable perfidie, que diras-tu qui puisse atténuer ce forfait?

ATALIDE.

Que feras-tu pour effacer le tien? Monstre! tu envoies au supplice un homme, dont le seul crime est de m'aimer, que mon infortune a conduit à Damas, et que le hasard t'a livré. Je l'adorais... Une femme, une furie à suspendu le glaive sur sa tête. Pour l'en détourner, éperdue, égarée, j'allais t'ouvrir mes bras, je me jetais dans les tiens... Sa mort me rend à moi-même. N'espère plus rien de moi. Je te voue une haine implacable, éternelle. Puisses-tu toujours aimer sans jamais être heureux! Puissent les objets divers de tes atroces désirs frémir d'horreur à ton approche, et répondre à tes soupirs par des imprécations! Périssent tes grandeurs et ta funeste autorité! Puisses-tu, déchu de ton rang, oublié, avili, détesté, être poursuivi, sans relâche, par l'ombre menaçante de mon amant! Puisse enfin ton cœur froissé, meurtri, déchiré, éprouver à son tour les tourmens qui dévorent le mien.

(Elle chancelle.)

NADIR.

Je ne me connais plus. Ma rage est à son comble... Je brûle de l'immoler, et mon lâche cœur me parle encore pour elle. Elle chancelle, elle tombe!... (*Il court à elle et la soutient.*) La mort se peint dans tous ses traits... (*Il sent le poignard.*) Un fer.... quel sinistre dessein!... (*Il déchire le haut de sa tunique, et retire le poignard. On voit un portrait en médaillon pendu au cou d'Atalide.*) Un portrait! (*Il le fixe.*) Est-il possible? Ciel! (*Il le détache, et en se levant.*) Quel hasard! quel prodige!... (*Il retourne à Atalide, qui revient à elle.*) Atalide, Atalide, revenez à vous, ouvrez les yeux, parlez, répondez. Ce portrait!...

ATALIDE, s'écriant autant que le permet sa faiblesse.

Rendez-le-moi, c'est celui de mon père.

NADIR.

Son père! son père!.. Dieu tout-puissant! (*A Ali.*) Ne perds pas un moment. Arrache ce jeune homme au supplice. Cours, vole. Tu me réponds de sa vie sur ta tête.

SCÈNE XII.

ATALIDE, NADIR.

ATALIDE.

Qu'entends-je!

NADIR.

Venez, répondez-moi, je vous en prie, je vous en conjure... Comment se nommait votre père?

ATALIDE, étonnée.

Osmin.

NADIR.

Et, qui vous a donné ce portrait?

ATALIDE.

Je le tiens de ma mère.

NADIR.

Son nom?

ATALIDE.

Roxane.

NADIR.

Pas d'autre nom?

ATALIDE.

Dans des temps plus heureux, elle s'appela Fatime.

NADIR.

O mon Dieu! mon Dieu! je te remercie, tu m'as épargné un double crime, et tu rends la paix à mon cœur... Mais, on tarde bien à paraître... Leur empressement aurait-il égalé mes fureurs!

ATALIDE.

Mes idées se heurtent, se confondent... Je ne sais que penser, que croire, qu'espérer.

NADIR.

C'en est fait, il est mort!... il est mort!... Non... J'entends du bruit... on vient... C'est lui... c'est lui-même.

SCÈNE XIII.

ATALIDE, NADIR, HERCIDE, ALI, PIRRHA, SUITE.

NADIR.

Hercide, voilà votre épouse. Atalide, embrassez votre père.

HERCIDE ET ATALIDE, ensemble.

Ciel!

ATALIDE.

Mon père!

NADIR.

Oui, c'est moi qui ai abandonné ta malheureuse mère, c'est moi qui ai brûlé d'un coupable amour, c'est moi que la violence des passions entraînait à tous les crimes, et qui veux les réparer tous. Je reviens pour toi au sentiment de la nature, je te donne à ton heureux amant, et je vais te rendre ta mère. Pour moi, confus, humilié devant elle, je demanderai, je mériterai, j'obtiendrai l'oubli de mes torts. J'ai fait le malheur de ses jeunes ans; il lui reste encore de beaux jours, je les embellirai, et, plus tard, je serai l'appui, la consolation de sa vieillesse.

ATALIDE ET HERCIDE, embrassant Nadir.

O mon père, mon digne père!

PIRRHA.

Voilà donc ce mariage fait, et mes projets au diable. Ma foi, je ne m'y attendais guère.

HERCIDE, d'un ton sec.

Cela vous contrarie un peu.

PIRRHA.

Beaucoup; mais, il faut savoir prendre son parti. J'espère que les jeunes époux n'auront pas de rancune. Je les ai tourmentés, à la vérité; mais, enfin, j'ai fait leur bonheur sans le savoir.

HERCIDE.

Et sans le vouloir.

ATALIDE.

Laissons-cela, mon ami; occupons-nous de nous-mêmes.

PIRRHA.

Seigneur bacha, vous avez donné la volée aux femmes du sérail, je ne suis plus nécessaire ici. Je vais retrouver mon cadi, dont je ne suis pas fort éprise...

HERCIDE.

Je le crois.

PIRRHA.

Mais, on tient à ses petites habitudes, et mon cadi vaut encore mieux que rien.

SCÈNE XIV.

ATALIDE, NADIR, HERCIDE, ALI, PIRRHA, ACOMAT, HUSSEIN, MORAD, SUITE.

MORAD, forçant l'entrée.

Je veux lui parler; je lui parlerai, te dis-je.

ACOMAT.

Le bacha n'a pas le temps de vous écouter.

MORAD, écartant Acomat.

Il le prendra, morbleu! il s'agit d'affaires d'état. (*S'approchant.*) Mon cher bacha, mon digne ami, vous m'avez fait installer, et aussitôt j'ai convoqué tous les plumassiers de ma dépendance. Je leur ai notifié mon projet de réformer les lois; ils m'ont recommandé la forme. Je leur ai déclaré que je n'entendais pas qu'un procès durât plus de huit jours; ils m'ont objecté la forme. Je leur ai défendu de recevoir de l'argent des plaideurs; ils m'ont encore cité la forme. Fatigué de tant de formes, j'ai répliqué que si j'avais les miennes, je les leur jetterais à la tête. Mes assesseurs et l'auditoire m'ont insolemment ri au nez. Je me suis emporté; ils ont ri plus fort. J'ai poché des yeux; j'ai cassé des dents. On a fait pleuvoir sur moi les registres, les écritoires, et tous les meubles de ma salle du conseil. Je me suis sauvé, on m'a poursuivi, et je me réfugie ici, à travers les gourmades et les huées du peuple. Les hommes ne méritent pas le bien qu'on veut leur faire; ils sont indignes d'être gouvernés par Morad, et je retourne philosopher chez moi.

HERCIDE.

Voilà la clef.

MORAD.

Dans mon désespoir, je suis capable... de me raccommoder sincèrement avec ma femme.

PIRRHA, lui présentant la main.

Tope.

NADIR.

Morad, nous parlerons dans un autre moment de ce qui t'intéresse. Aujourd'hui, je suis tout à mes enfans.

(Passant entre Hercide et Atalide.)

Venez. Que l'hymen vous unisse, et que les plaisirs les plus doux effacent jusqu'au souvenir de vos maux.

(Le théâtre change, et représente un jardin plus élégant que le premier. Les eunuques et les femmes du sérail dansent un ballet général. Le bacha, ses enfans, ses officiers, Pirrha et Morad président à la fête, qui se termine par un feu d'artifice.)

FIN DE LA LANTERNE MAGIQUE.

LES
RIVAUX D'EUX-MÊMES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUPONT, aubergiste et maître de poste.	FAUR.
DERVAL, officier de cavalerie.	CLAUZEL.
FORVILLE, *idem*, au même régiment.	CHEVALIER.
MADAME DERVAL.	*Mesd.* FAUR.
LISE, suivante de madame Derval.	TOUSSAINT.
GARÇON d'auberge, parlant.	BUISSON.

Personnages muets.

OFFICIERS de différens corps.
GARÇONS d'auberge.

La scène est dans une auberge de village, à six lieues de Paris, sur la route de Flandre.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la Cité-Variétés, le 22 thermidor an VI, et sur le Théâtre-Français.....

LES
RIVAUX D'EUX-MÊMES,
COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon commun, avec des portes de côté. Une table avec papier, plume et encre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPONT, GARÇONS D'AUBERGE.

DUPONT.

Allons, enfans, de l'activité, du zèle; que toutes les chambres soit prêtes, et surtout la plus grande propreté. Ou je me trompe fort, ou la journée sera bonne. Nous sommes sur la route de Flandre; les officiers blessés à Fontenoy se font transporter à Paris. Il y en aura qui auront besoin de repos; d'autres seront obligés d'attendre mes postillons et mes chevaux. Nous les recevrons de notre mieux, et nous les garderons le plus long-temps que nous pourrons. Ne perdons pas de temps, que chacun se rende à son poste. (*On sort.*) Vous, monsieur le chef de cuisine, courez le village avec vos aides, et

prenez ce que vous trouverez de mieux : il n'y a rien de trop bon pour des vainqueurs. Allez, mon ami, allez.

SCÈNE II.

DUPONT, seul.

C'est un homme bien précieux, que ce maréchal de Saxe! il bat les Anglais, et fait les affaires des aubergistes et des maîtres de poste. C'est vraiment un homme admirable. Tâchons de faire notre métier comme il vient de faire le sien. (*Ecoutant.*) Oh, oh! une voiture! c'est de bonne heure. Voyons ce que c'est.

SCÈNE III.

DUPONT, UN GARÇON.

LE GARÇON.

C'est une demoiselle dans un cabriolet.

DUPONT.

La demoiselle dans ce salon, le cabriolet sous la remise, et le cheval à l'écurie.

(Le garçon sort.)

SCÈNE IV.

DUPONT, seul.

Une demoiselle! je n'en suis pas fâché : nos officiers ne les haïssent pas. Si celle-ci est aimable, la

conversation s'engagera, et quand on cause, le temps s'écoule, et on ne pense pas à partir.

SCÈNE V.

LISE, DUPONT.

DUPONT.

Hé! c'est la femme de chambre de madame Derval.

LISE.

Mieux que cela, c'est madame Derval elle-même.

DUPONT.

Elle arrive?

LISE.

Elle me suit.

DUPONT.

Seule?

LISE, d'un air mystérieux.

Seule. Elle vient attendre ici quelqu'un...

DUPONT.

Vous me dites cela d'un air de mystère...

LISE.

Mais, c'est qu'il y en a beaucoup.

DUPONT, souriant d'un air intrigué.

Ah! vous me conterez cela, mademoiselle Lise.

LISE.

J'ai pris le devant tout exprès.

DUPONT.

En vérité?

LISE.

Écoutez-moi, mon cher Dupont.

DUPONT.

Je ne perds pas un mot.

LISE.

On a marié ma maîtresse...

DUPONT.

A l'âge de dix ans. Je sais cela.

LISE.

Monsieur Derval...

DUPONT.

N'en avait encore que quatorze. Après ?

LISE.

Mais, il donnait dès lors les plus belles espérances. C'est le fils d'un excellent officier, qui, de simple soldat, est parvenu, à force de mérite, aux grades supérieurs, et qui, je ne sais dans quelle affaire, a sauvé la vie à notre vieux maître. Enfin, c'était un de ces arrangemens d'amitié et de convenance...

DUPONT.

Qui ne sont pas sans exemple. D'ailleurs, je reconnais là le cœur de monsieur d'Heynel. Je lui dois ma petite fortune, et certes... Mais, continuez mademoiselle.

LISE.

Vous concevez qu'une demoiselle de dix ans, et un jeune homme de quatorze...

DUPONT.

Ne se marient que pour la forme.

LISE.

C'est cela précisément. Le jeune homme, en des-

cendant de l'autel, monta dans une chaise de poste avec son gouverneur...

DUPONT.

Et partit avec résignation.

LISE.

Avec assez d'humeur.

DUPONT.

Voyez-vous le petit espiègle.

LISE.

On lui obtint du service dans un régiment de cavalerie, et au retour de ses voyages, il fut joindre l'armée devant Prague.

DUPONT.

Sans voir sa femme?

LISE.

Depuis six ans, il n'a point approché Paris.

DUPONT, souriant.

Madame a donc aussi voyagé?

LISE.

Elle n'a point quitté sa mère, et n'est point sortie de la banlieue.

DUPONT.

Quelle patience!

LISE.

Et quel ennui! Une femme de seize ans, vive, sensible...

DUPONT, souriant.

Et peut-être un peu curieuse. Enfin?

LISE.

Derval a eu l'honneur de prendre un drapeau à la bataille de Fontenoy, il a obtenu un congé...

DUPONT.

Ah ! c'est trop juste.

LISE.

Et il arrive aujourd'hui à Paris, avec l'empressement d'un mari de vingt ans, qui brûle de connaître sa femme, dont les lettres lui ont provisoirement tourné la tête.

DUPONT.

Je ne vois rien de mystérieux dans tout cela.

LISE.

M'y voici.

DUPONT.

Je redouble d'attention.

LISE.

Ma maîtresse, faite comme les Graces, jolie comme les Amours, fine comme un lutin, et persuadée de ce qu'elle vaut...

DUPONT.

C'est tout simple.

LISE.

Se défie, cependant, de la bizarrerie des hommes.

DUPONT.

Et peut-être n'a-t-elle pas tort.

LISE.

Son mari s'est fait d'elle une si haute idée, qu'en dépit de sa petite vanité, elle craint parfois de ne pas réaliser la chimère qu'il s'est créée. Elle sent que

Derval, délicat, bien élevé, ne laissera rien percer des sensations qui pourraient lui être défavorables, et elle veut être bien sûre de la façon de penser de son mari. Depuis six ans, il ne l'a pas vue. Elle est devenue méconnaissable pour lui ; elle compte se présenter à son jeune époux, sans en être connue, et elle vous prie d'aider au succès de sa petite ruse.

DUPONT.

La fille de mon bienfaiteur n'a que des ordres à me donner.

LISE.

Elle s'appellera madame d'Alleville ; elle sera partie pour se rendre près de son mari, dangereusement blessé à Fontenoy; vous n'aurez de chevaux pour personne; vous mettrez M. Derval dans une chambre voisine de la sienne...

DUPONT.

J'y suis, j'y suis. Il s'impatientera, il tempêtera; je le prierai de ménager l'épouse du général d'Alleville, dont la chambre touche à la sienne. En homme qui sait vivre, il demandera la permission de la saluer; madame d'Alleville l'accordera, M. Derval se présentera, et ma foi...

LISE.

A merveilles, à merveilles.

DUPONT.

Holà! quelqu'un. (*Un garçon entre.*) Tous les postillons à cheval, tous les chevaux à la première poste, sur le chemin de Paris, un seul bidet ici pour aller chercher les autres quand il en sera temps.

(*Le garçon sort.*) Vous voyez, mademoiselle Lise, que j'entends au premier mot, et que je vais au-delà de vos intentions.

SCÈNE VI.

LISE, DUPONT, UN GARÇON.

LE GARÇON.

Un vis-à-vis à quatre chevaux.

DUPONT.

Venant de Flandre ?

LE GARÇON.

De Paris.

LISE.

Amenant une dame?...

LE GARÇON.

Et jolie, mais jolie...

LISE.

C'est elle; je cours la recevoir.

DUPONT.

Et moi, je vais tout ordonner.

SCÈNE VII.

DUPONT, LE GARÇON.

DUPONT.

Un joli dîner pour cette chambre. (*Il indique une porte à sa gauche.*) Deux couverts.

LE GARÇON.

Mais, cette dame est seule.

DUPONT.

Deux couverts, et point de réflexions. Du vin de Constance...

LE GARÇON.

De celui que vous faites ?

DUPONT.

Non, du petit caveau. Les domestiques au numéro 10, au bout de la petite galerie; la tranche de jambon et le Bourgogne à discrétion. Marche.

SCÈNE VIII.

DUPONT, seul.

En occupant les gens à boire, on les empêche de se mêler des affaires de leurs maîtres : il faut penser à tout.

SCÈNE IX.

DUPONT, MADAME DERVAL, LISE.

MADAME DERVAL.

Hé ! bonjour, mon cher Dupont !

DUPONT, avec un sérieux comique.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à madame d'Alleville.

MADAME DERVAL.

Bien, très-bien. Voilà le ton qu'il faut prendre.

DUPONT, toujours gourme.

Le général d'Alleville n'est plus à plaindre, madame. Votre empressement lui fera chérir sa blessure, et votre seul aspect hâtera sa convalescence.

MADAME DERVAL.

Comment donc, de la galanterie !

DUPONT, de même.

Auprès de vous, madame, on n'est jamais galant.

LISE.

On est vrai, et vous le savez bien.

MADAME DERVAL.

De mieux en mieux. Mais, laissons cela, et revenons à nos petits arrangemens.

DUPONT.

Tout est arrangé, madame, comme vous l'avez désiré. Voilà votre chambre (*il montre la porte à gauche*); celle d'à côté est pour monsieur. Vos gens vont s'enivrer à l'extrémité du bâtiment. Je suis discret, mademoiselle est attachée, vous êtes charmante. M. Derval est tendre, le reste va de suite. Je vous salue, et je retourne à mes affaires.

SCÈNE X.

MADAME DERVAL, LISE.

MADAME DERVAL.

Cet homme est vraiment aimable.

LISE.

Hé! pouvez-vous en trouver d'autres ?

MADAME DERVAL.

Tu ne me flattes pas?

LISE.

Incapable, madame.

MADAME DERVAL.

Je puis donc espérer que Derval...

LISE.

Daignera vous rendre justice, et sentir tout son bonheur.

MADAME DERVAL.

Ah! c'est que les maris...

LISE.

A la vérité, ils ont quelquefois des torts.

MADAME DERVAL.

On le dit.

LISE.

Ils ont aussi leur joli côté.

MADAME DERVAL.

C'est ce qu'on dit encore.

LISE.

Vous jugerez bientôt de l'un et de l'autre.

MADAME DERVAL.

Plus le moment approche, plus je suis inquiète, préoccupée.

LISE.

Folie. Et tant pis, après tout, pour monsieur Derval, s'il n'est pas ce qu'il doit être. Une jolie femme a tant de moyens de dissipation!...

MADAME DERVAL, d'un air sévère.

Lise!

LISE, se reprenant.

La lecture, la promenade, la musique; que sais-je, moi?

MADAME DERVAL, rêvant.

C'est peu de chose que cela. (*Avec dépit.*) Ces malheureux Bohémiens avaient bien affaire d'arrêter le courrier du ministre de la guerre. Il aurait reçu mon portrait, il me connaîtrait, il ne se serait pas fait une idole...

LISE, avec impatience.

Qui, à coup sûr ne vous vaut pas.

MADAME DERVAL, d'un ton caressant.

Tu le crois?

LISE, du même ton.

Vous aimez à vous l'entendre répéter.

MADAME DERVAL.

Oh! ce n'est pas par amour-propre.

LISE.

Ah! sans doute.

MADAME DERVAL.

Mais, je l'aime tant, ce cher Derval!

LISE.

On assure qu'il est si bien!

MADAME DERVAL.

Je ne tiens pas essentiellement à la figure.

LISE.

Heu! un joli homme en vaut bien un autre. On peut pardonner à celui-ci d'être grand, bien fait, brave.

MADAME DERVAL, avec chaleur.

Et il écrit... il écrit...

LISE.

Comme un ange, madame... (*Finement.*) Il n'aurait aucun de ces avantages, que vous l'aimeriez de même.

MADAME DERVAL, hésitant.

Oui... (*Gaîment.*) Mais, comme tu l'observes fort bien, ces agrémens...

LISE.

N'ont jamais déparé personne.

MADAME DERVAL.

Enfin, nous allons le voir.

LISE.

Moi, je m'en fais une fête.

MADAME DERVAL.

J'étudierai son caractère.

LISE.

Il n'aura pas d'intérêt à vous tromper.

MADAME DERVAL.

Je le voudrais franc, délicat, enjoué...

LISE.

Tendre, surtout.

MADAME DERVAL.

Tu achèves ma pensée. S'il allait m'aimer...

LISE.

Sans savoir qui vous êtes.

MADAME DERVAL.

M'être infidèle.....

LISE.

Par excès d'amour.

MADAME DERVAL.

Cela serait charmant.

LISE.

Divin.

MADAME DERVAL.

C'est bien alors que je compterais sur son cœur.

LISE.

Quel plaisir pour une femme, de tenir tout d'elle-même, de ne rien devoir aux bienséances, aux procédés. Si jamais je me fixe, je veux un homme qui ne connaisse rien de tout cela.

MADAME DERVAL, jouant la frayeur.

Ah! mon Dieu!...

LISE.

Qu'est-ce?

MADAME DERVAL.

Des chevaux! des voitures!

LISE.

Avez-vous cru qu'il arriverait à pied?

(A travers les portes du fond, on voit des officiers traverser le théâtre.)

MADAME DERVAL.

Des officiers!

LISE, impatiente.

Hé, attendez-vous un prélat?

MADAME DERVAL.

Mais, je suis dans un désordre effroyable.

LISE.

Désordre bien avantageux à seize ans.

MADAME DERVAL.

Un peu d'art ne gâte rien. Je passe dans cette chambre.

LISE.

Je vous suis.

MADAME DERVAL.

Non, non, reste. Tu connais l'uniforme?

LISE.

Habit bleu, revers, paremens citron, agrémens en argent.

MADAME DERVAL.

Observe, étudie, et viens me rendre compte de tout.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LISE, SUR LE DEVANT DE LA SCÈNE, DERVAL, LA MANCHE DROITE OUVERTE ET RATTACHÉE AVEC DES RUBANS NOIRS, FORVILLE, OFFICIERS DE DIFFÉRENS CORPS, DUPONT.

LISE.

J'aurais eu besoin aussi d'un peu de toilette... Ah! c'est un petit sacrifice que je fais volontiers à madame.

DUPONT.

Par ici, messieurs, par ici.

DERVAL.

Des chevaux, vite, des chevaux.

DUPONT.

Dans deux heures, j'en aurai trente à votre service.

DERVAL, s'écriant.

Comment, dans deux heures!

LISE, à part.

Voilà l'uniforme.

DERVAL.

Je ferai plutôt la route à pied.

LISE.

Le joli homme! si c'était lui!

FORVILLE.

Modère-toi, mon cher Déricourt.

LISE.

Déricourt! ah! quel dommage.

DERVAL.

Hé, modère-toi toi-même. Tu en parles bien à ton aise.

DUPONT.

Toutes ces chambres sont prêtes, les clefs sont aux portes, ces messieurs n'ont qu'à choisir.

FORVILLE.

Allons, messieurs, puisqu'il faut attendre, logeons-nous au hasard. (*Les officiers sortent de différens côtés. Derval reste avec Forville, qui descend la scène.* (*A Dupont.*) Dites un peu, l'ami; fait-on bonne chère chez vous?

DUPONT.

J'ai un cuisinier de Paris.

DERVAL.

Un cuisinier! des chevaux, des chevaux.

FORVILLE.

Et vous avez sans doute une espèce de chirurgien dans ce village?

DUPONT.

Très-savant, à ce qu'il dit.

DERVAL.

Je m'en suis tiré avec un coup de bayonnette dans le bras, et cette aimable enfant (*montrant Lise*) vaudra tous les chirurgiens du monde.

(Il lui prend la main.)

DUPONT, sortant.

En ce cas, je vous laisse avec elle.

SCÈNE XII.

FORVILLE, DERVAL, LISE.

LISE.

Finissez donc, monsieur; je ne me connais point en blessures.

DERVAL.

Hé! vous ne faites que cela.

LISE.

C'est sans le savoir.

DERVAL.

Le mal n'est pas moins cruel.

LISE, d'un petit air prude.

Je ne me charge pas de le guérir.

DERVAL, à Forville.

Elle est aimable.

LISE.

Vous êtes indulgent.

DERVAL.

Elle est jolie.

LISE.

Ah! vous êtes connaisseur.

DERVAL.

Embrassons-nous.

LISE.

Quoi, sans se connaître?...

DERVAL.

C'est le plus court moyen de faire connaissance.

LISE.

Je n'aime pas les liaisons précipitées.

DERVAL.

Ce sont les plus piquantes.

LISE.

Et les moins solides.

DERVAL.

Refuser un baiser à un homme qui arrive de Fontenoy!

LISE.

A ce titre-là, j'en donne deux. (*Elle l'embrasse.*) Et vous les rendrez au maréchal de Saxe.

DERVAL.

Il n'est pas dupe. Il aimera mieux les prendre lui-même.

LISE.

Oh! bien à son service. J'aime les héros, moi.

DERVAL.

Celui-ci l'est de toutes les manières.

LISE.

L'heureux mortel!

FORVILLE.

Mais, Déricourt, tu causes, tu causes, et ces messieurs se logent. Tu oublies auprès de mademoiselle, très-intéressante sans doute, que tu as besoin de repos.

DERVAL.

Tu le crois? moi je suis sûr du contraire.

FORVILLE, l'emmenant.

Toujours le même. Viens, et cherchons un coin où tu puisses être à ton aise.

DERVAL.

Allons donc, puisque mon Mentor le veut.

(Fausse sortie.)

LISE.

S'il m'était permis de vous arrêter encore un moment?

DERVAL, revenant.

Oh! je vous dois la préférence.

FORVILLE, le suivant.

Encore!

LISE.

J'ai entendu parler avec éloge d'un officier de votre régiment.

DERVAL.

Son nom?

LISE.

Derval.

DERVAL, étonné.

Derval!

LISE.

Vous le connaissez?

DERVAL, souriant.

Beaucoup.

LISE

On m'a dit qu'il doit arriver aujourd'hui.

DERVAL.

Et, qui vous a dit cela?

LISE.

Une jeune dame que j'ai laissée à Paris...

DERVAL.

Et qui ne le connaît pas plus que vous?

LISE.

Mais, qui brûle de le voir.

DERVAL.

L'empressement de Derval est au moins égal au sien.

LISE.

Vous croyez donc qu'il arrivera aujourd'hui?

DERVAL, souriant.

Oh! je vous en réponds.

LISE, saluant.

Mille remercîmens, monsieur.

DERVAL, l'arrêtant.

Et c'est là tout ce que vous vouliez?

LISE.

Je n'abuse point de la complaisance de mes amis.

DERVAL, s'approchant pour l'embrasser.

Et vous les quittez aussi froidement?

LISE.

Pour ne pas l'être moi-même.

DERVAL.

Au nom du maréchal de Saxe...

LISE.

Il ne gagne qu'une bataille en un jour.

DERVAL.

Et vous ne donnez qu'un baiser par victoire?

LISE, sortant.

Ils n'ont plus de prix quand ils sont prodigués.

SCÈNE XIII.

FORVILLE, DERVAL.

DERVAL.

Elle est charmante, cette fille-là.

FORVILLE.

Étourdi! que penserait ta femme, si elle te voyait?

DERVAL.

Ma foi, mon ami, toute fille un peu jolie à droit aux hommages d'un officier français. Un baiser pris sans conséquence n'est pas une infidélité, et il n'est pas défendu d'adoucir un peu les tourmens de l'absence.

FORVILLE.

Fripon, je te soupçonne des moyens sûrs de les oublier.

DERVAL, tendrement.

Et cependant, j'aime ma femme..... je l'aime... tu le sais... (*Avec dépit.*) Ce maudit homme! n'avoir pas seulement deux chevaux à nous donner!... Tiens, laissons ici nos équipages, et gagnons la première poste en nous promenant.

FORVILLE.

Et ta blessure?

DERVAL.

Ma blessure! c'est bien la peine de penser à cela.

FORVILLE.

Tu as cependant de bonnes raisons de t'en souvenir. Un brevet de lieutenant-colonel, la terre d'Éricourt.

DERVAL.

Oh! sous ce rapport, tu as raison. Il est certain que le maréchal m'a servi chaudement.

FORVILLE.

Et madame Derval sait-elle tout cela?

DERVAL.

Elle sait que j'ai pris un drapeau; mais, je lui ai caché ma blessure pour ne pas l'inquiéter, et je n'ai rien dit de la terre d'Éricourt, pour avoir le plaisir de lui annoncer moi-même cette nouvelle faveur... Et pas de chevaux, pas de chevaux!.. je suis d'une impatience... Sais-tu que pour peu que ma femme ait une figure supportable, je serai l'homme du monde le plus heureux : elle ne m'a pas écrit une lettre qui ne mérite les honneurs de l'impression.... Et se voir arrêté à six lieues de Paris!..... Tu les a lues ces

lettres, et tu crains de marcher un peu, pour voir plutôt celle qui les a écrites!

FORVILLE.

Je veux qu'en arrivant à Paris tu n'aies que le cœur de malade.

DERVAL.

C'est ton dernier mot?

FORVILLE.

Absolument.

DERVAL.

Je partirai seul.

FORVILLE.

Je te le défends.

DERVAL, sortant vivement.

Raison de plus...

FORVILLE.

Derval, Déricourt, reste, je t'en prie; je le demande au nom de l'amitié.

DERVAL, revenant et avec dépit.

Ce chien d'homme-là fait de moi ce qu'il veut. (*Appelant.*) Holà! l'ami.

SCÈNE XIV.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT.

DUPONT.

Que désire monsieur?

DERVAL.

Une chambre, puisqu'on ne veut pas que je parte.

DUPONT.

Elles sont toutes occupées.

FORVILLE, montrant sa gauche.

Et de ce côté-ci?

DUPONT.

Il n'en reste qu'une.

DERVAL.

Je m'en empare.

DUPONT.

Elle est arrêtée...

DERVAL.

Peu m'importe.

DUPONT.

Pour un officier.

DERVAL.

Fût-ce pour un général.

DUPONT.

Mais, monsieur...

DERVAL.

Paix.

DUPONT.

De grace...

DERVAL, plus haut.

La clef de cette chambre, à la minute, à la seconde, ou je jette la porte en dedans.

SCÈNE XV.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT, LISE.

LISE.

Quel vacarme fait-on ici?

DUPONT.

C'est monsienr, qui d'autorité veut prendre cette chambre....

DERVAL.

Certainement je la prendrai. Voyons, voyons, où est-elle cette porte?

(Forville le retient.)

SCÈNE XVI.

FORVILLE, DERVAL, DUPONT, LISE, MADAME DERVAL.

DERVAL, à Forville.

Ah! mon ami, la céleste figure!

(Il la regarde pendant toute la scène avec le plus vif intérêt.)

MADAME DERVAL, du ton le plus décent.

Je n'aurais pas cru, messieurs, qu'une femme eût à rappeler des officiers français aux procédés qui les distinguent. Vous vous permettez des éclats....

FORVILLE.

Nous étions loin de penser, madame, que nous pussions déranger quelqu'un qui a droit à nos égards. Mon ami, léger, inconsidéré même, mais aussi décent qu'aimable, quand les circonstances l'exigent....

LISE.

C'est bien flatteur pour moi.

FORVILLE.

S'empressera sans doute de réparer ses torts.

DERVAL.

Peut-être, madame, m'est-il permis de vous en re-

procher un : c'est de ne vous être pas plutôt montrée. Je n'aurais pas le désagrément de vous avoir déplu.

MADAME DERVAL.

C'en est assez, monsieur. Vos manières, votre langage dissipent jusqu'au souvenir d'une légèreté, bien pardonnable à votre âge.

LISE, à madame Derval.

N'est-il pas vrai qu'il est bien ?

DERVAL, à part.

Je n'ai jamais vu de femme aussi séduisante. (*A Forville.*) Selon les apparences, nous ne partirons que tard.

FORVILLE, finement.

Tu commences à sentir que j'avais raison tantôt.

DERVAL.

Oui, un peu de repos m'est, je crois, nécessaire. Madame est probablement retenue ici comme nous. Permettra-t-elle qu'on cherche à la distraire du petit chagrin que ce contre-temps lui fait sans doute éprouver ?

MADAME DERVAL, hésitant.

Je ne sais, monsieur, si je dois accepter...

LISE.

Hé, madame ! où est l'inconvénient ? La campagne permet certaines libertés....

DERVAL.

Dont nous sommes incapables d'abuser. (*A Dupont.*) Un dîner aussi joli que le permettra le moment. (*Dupont sort.*) Mon ami, je doute qu'on soit

fort bien ici ; mais le goût supplée à bien des choses, et tu en as tant !...

FORVILLE, riant.

Que tu me fais l'honneur de me choisir pour ton maître-d'hôtel.

DERVAL.

C'est abuser de ta complaisance.

FORVILLE.

Au contraire, je te dois des remercîmens : tu me procures le plaisir d'être utile à madame.

(Il salue madame Derval, et sort.)

SCÈNE XVII.

DERVAL, MADAME DERVAL, LISE, assise et brodant.

DERVAL.

Il y a un instant, madame, je me reprochais sincèrement mon étourderie.

MADAME DERVAL.

Vous vous en applaudissez peut-être à présent ?

DERVAL.

Je lui dois le bonheur de vous connaître.

MADAME DERVAL.

On ne tourne pas mieux un compliment.

DERVAL.

Est-il possible de vous en faire ?

MADAME DERVAL.

Monsieur n'est pas complimenteur ? Ah ! il a le goût de la plaisanterie.

DERVAL.

Quelquefois, madame.

MADAME DERVAL.

Et surtout avec les femmes?

DERVAL.

Jamais avec celles qui vous ressemblent, s'il est possible d'en trouver.

MADAME DERVAL.

J'avoue alors qu'on ne saurait être plus poli.

DERVAL.

Je vous proteste, madame, que je n'en ai pas l'intention.

MADAME DERVAL.

Je me garderai bien, monsieur, de vous en supposer d'autre.

DERVAL.

Oh! je vous défie, madame, de rien supposer.

MADAME DERVAL.

Mais, ce que vous me dites-là est très-clair.

DERVAL.

Oh! je fais profession de la plus grande franchise.

MADAME DERVAL.

Vous m'embarrasseriez étrangement, monsieur, si je ne savais à quel point un homme aimable abuse quelquefois de son esprit.

DERVAL.

Cet abus-là, parfois, a son utilité.

MADAME DERVAL.

Auprès des femmes qui me ressemblent?

DERVAL.

Auprès de celles qui nous laissent assez de sang-froid pour nous servir de nos ressources.

MADAME DERVAL.

Par exemple, ceci n'est pas flatteur.

DERVAL.

Comment donc?

MADAME DERVAL.

C'est que vous avez beaucoup d'esprit en ce moment.

DERVAL.

Parce que je n'ose déraisonner. Si je n'écoutais que mon cœur...

MADAME DERVAL.

Oh! ne parlons pas de cela, s'il vous plaît.

DERVAL.

Vous ne me faites pas l'honneur de me croire dangereux.

MADAME DERVAL.

Dangereux, non; mais, fort aimable.

LISE.

Aïe! aïe!

DERVAL.

Ce défaut-là, vous le portez à l'excès, et je me garde bien de vous en faire des reproches.

MADAME DERVAL.

Je conçois qu'il est pardonnable.

DERVAL.

Il justifie ce que j'éprouve et ce que je me permets de vous dire.

MADAME DERVAL, riant.

Lise avait bien raison : il arrive à la campagne des choses d'une singularité...

DERVAL.

Ce qui m'arrive à moi est inconcevable. Je descends dans cette auberge, je maudis le retard que j'éprouve, je m'emporte, je vous vois, et...

(Il s'arrête.)

MADAME DERVAL.

Et ?...

DERVAL.

Sans compliment, sans politesse, je suis enchanté de n'être pas parti.

MADAME DERVAL.

C'est du fatalisme, cela. Monsieur me connaît depuis cinq minutes...

DERVAL, tendrement.

En faut-il tant pour vous juger ?

MADAME DERVAL.

Et moi, qui ai la bonté de me prêter à de semblables folies ! Réfléchissez, monsieur, revenez à la raison.

DERVAL.

De la raison auprès de vous ! quelle idée avez-vous donc de vous-même ?

MADAME DERVAL.

Ne vous serait-il pas égal, monsieur, de parler d'autre chose ?

DERVAL.

Égal, non.

MADAME DERVAL.

Possible, au moins?

DERVAL.

Si décidément vous l'ordonniez...

MADAME DERVAL.

Je vous en prie.

DERVAL.

Je vais tâcher de vous obéir.

MADAME DERVAL, d'un air indifférent.

De quoi parlerons-nous?

DERVAL.

Un seul sujet m'intéressait.

MADAME DERVAL, vivement.

Celui-là vous est interdit.

DERVAL.

Les autres me sont tout-à-fait indifférens.

MADAME DERVAL.

Votre blessure, monsieur, ne paraît pas dangereuse!

DERVAL.

De laquelle parlez-vous, madame?

MADAME DERVAL.

Monsieur va oublier à Paris les fatigues de la guerre?

DERVAL.

J'ai déja tout oublié.

MADAML DERVAL, avec timidité.

Monsieur n'est pas marié sans doute?

DERVAL.

Il y a un quart-d'heure, je me félicitais encore de l'être.

MADAME DERVAL, d'un petit ton piqué.

En vérité, monsieur, vous n'avez pas la moindre complaisance.

DERVAL, du même ton.

Mais, c'est qu'aussi, madame, on n'est pas exigeante à ce point-là.

MADAME DERVAL.

Si vous continuez, je ne dis plus un mot.

LISE.

Écouter, c'est répondre.

DERVAL.

Hé bien, madame, je porterai la réserve aussi loin que vous pourrez le désirer.

MADAME DERVAL.

A la bonne heure.

DERVAL.

Je me garderai bien de vous parler d'amour.

LISE.

Je ne vois pas ce qui lui reste à dire.

DERVAL.

Que vous importe, après tout, que je n'aie pu vous voir sans la plus forte émotion, vous entendre sans vous trouver accomplie?

MADAME DERVAL.

Encore!

DERVAL.

Quel intérêt peut vous inspirer un homme que vous connaissez à peine, dont le plus grand tort est de ne savoir pas plaire, mais qui est à vous sans

retour, et qui vous quittera désespéré de vous avoir vue?

MADAME DERVAL, peinée.

Tant d'opiniâtreté est au moins déplacée.... elle est indiscrète, offensante. Jusqu'à présent, monsieur, j'ai partagé un badinage que je pouvais croire innocent. Je terminerai cet entretien, comme je l'aurais commencé, sans doute, si vous aviez éclairé plus tôt mon inexpérience. On m'a imposé des devoirs, je les respecte, (*tristement*) je les chéris, et je les trahirais en restant plus long-temps avec vous.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE XVIII.

DERVAL, LISE.

DERVAL, rêvant, sur le devant de la scène.

On lui a imposé des devoirs.

LISE, toujours assise et brodant.

C'est la première fois qu'elle s'en plaint.

DERVAL.

Elle les respecte.

LISE.

C'est bien la moindre chose.

DERVAL.

Cependant, à travers sa dignité, j'ai cru démêler une teinte de sensibilité...

LISE.

Il pourrait bien avoir raison.

DERVAL.

Une femme polie écoute.

LISE.

Et bien souvent à tort.

DERVAL.

Mais, on n'écoute pas jusqu'à la fin un homme qui déplaît, et qui s'explique nettement.

LISE.

La conséquence est naturelle.

DERVAL.

Elle est charmante.

LISE.

C'est vrai.

DERVAL.

Je ne suis pas mal.

LISE.

Il est modeste.

DERVAL.

Elle me tourne la tête, elle est disposée à aimer : je m'attache à elle... je ne la quitte plus.

LISE.

Oh ! le petit scélérat !

DERVAL.

Et j'épuiserai tous les moyens de plaire que m'a donnés la nature.

LISE.

Quel plan diabolique !

DERVAL, remontant la scène.

Mademoiselle ?

LISE.

Monsieur?

DERVAL.

Vous me seconderez, n'est-il pas vrai?

LISE.

Oh! bien certainement non.

DERVAL.

J'y compte, cependant.

LISE.

Vous avez très-grand tort.

DERVAL.

Vous rejetez le petit traité que je vous propose? (*Tirant sa bourse.*) Voilà pourtant les épingles du marché.

LISE, prenant la bourse.

Ah! on ne refuse pas des épingles.

DERVAL.

Mais, ce n'est pas tout de les prendre.

LISE.

C'est cependant tout ce que je puis pour vous.

DERVAL.

Me voilà fort avancé. Ah ça, vous resterez neutre au moins.

LISE.

C'est ce que je ne peux vous promettre.

DERVAL.

J'ai encore des épingles.

LISE.

Ah! voyons cela.

DERVAL.

Non, je ne m'exposerai pas à perdre deux fois mes arrhes. Répondez-moi franchement, et vous n'aurez pas à vous plaindre. Votre maîtresse va sans doute à Paris?

LISE.

Ma maîtresse va en Flandre.

DERVAL, s'asseyant.

Comment en Flandre!

LISE.

Cela vous paraît extraordinaire?

DERVAL.

Ridicule. Aller en Flandre, lorsque je vais à Paris! Et, que va-t-elle faire en Flandre?

LISE.

Remplir les devoirs dont elle vous parlait tout-à-l'heure.

DERVAL.

Elle a un mari flamand?

LISE.

Ai-je dit un mot de cela?

DERVAL.

De grace, finissons. Quel est-il ce mari? un vieillard, un sot?

LISE.

Respectez vos généraux, s'il vous plaît.

DERVAL.

Elle est la femme d'un officier général?

LISE.

Dangereusement blessé à Fontenoy.

DERVAL.

Nous n'avons que le maréchal-des-camps d'Alleville...

LISE.

C'est son épouse que vous avez eu l'honneur d'entretenir.

DERVAL.

Madame d'Alleville?

LISE.

Madame d'Alleville.

DERVAL.

Vous êtes bien sûre de cela?

LISE.

Vous verrez que je ne connais pas ma maîtresse.

DERVAL.

Friponne?

LISE.

Monsieur.

DERVAL.

D'Alleville n'est pas marié.

LISE.

Comment, il n'est pas marié!

DERVAL.

Vous rougissez? il y a de l'intrigue là-dessous.

LISE.

Pour qui nous prenez-vous?

DERVAL.

Votre maîtresse n'ira point à Tournai : d'Alleville n'a besoin que de son chirurgien. Je me charge de l'épouse prétendue, je serai son consolateur, (*s'as-*

seyant et lui prenant les mains) et si par hasard vous aviez aussi un mari blessé...

LISE.

Finissez donc, monsieur, vous chiffonnez mon ouvrage.

DERVAL.

(*Tournant et retournant la broderie.*) Le joli point! à qui est-il destiné?

LISE.

Mais, vous êtes d'une pétulance...

DERVAL, prenant l'ouvrage.

Comment donc, des vers! ah! vous faites des patrons avec des billets doux.

LISE.

Vous m'impatientez, au moins. Je vais prendre aussi mon ton imposant.

DERVAL, folâtrant.

Oh! par exemple, vous, vous n'y gagnerez rien.

LISE.

L'impertinent!

DERVAL, lisant.

Un époux inconnu m'engage;
Mon cœur, pressé d'aimer, vole au-devant du sien...

(*Se levant vivement.*) Ah! mon Dieu... mon Dieu!...

LISE, toujours assise.

Qu'a-t-il donc?

DERVAL, hors de lui.

Ce n'est pas là votre écriture?

LISE.

Hé! non. C'est celle de ma maîtresse.

DERVAL.

Lise, ma chère Lise, je suis l'homme du monde le plus heureux.

(Il met la broderie dans sa poche.)

LISE, se levant.

Mon ouvrage, monsieur. Rendez-moi donc mon ouvrage.

DERVAL, descendant la scène.

C'est ma femme, c'est elle... Derval, dont on me demandait des nouvelles, d'Alleville qui est garçon, ces vers qu'elle a écrits... C'est elle... c'est elle... Oh! j'en perds la raison.

LISE, stupéfaite et à sa place.

En honneur, je n'y comprends rien.

DERVAL.

Elle est venue au-devant de moi; oh! comme je dois l'aimer... Elle a voulu m'éprouver, oh! comme je vais le lui rendre. (*Appelant et sortant.*) Mon ami, mon ami!

LISE se levant.

Mon ouvrage, monsieur, mon ouvrage... Il a quelque chose d'extraordinaire, ce jeune homme-là.

SCÈNE XIX.

LISE, MADAME DERVAL.

MADAME DERVAL.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle? qui peut occasionner ces clameurs?

LISE.

C'est ce monsieur Déricourt qui en conte à toutes les femmes, qui n'est pas trop réservé avec quelques-unes, qui ne l'est pas assez avec d'autres, qui badine, qui folâtre, et qui enlève...

MADAME DERVAL.

Qui enlève?...

LISE.

Un très-beau point, que je ne brodais pas pour lui.

MADAME DERVAL.

Espièglerie d'un jeune homme qui a peut-être moins de tort que vous. Si vous ne vous étiez pas prêtée à ses plaisanteries...

LISE, piquée.

Pas plus que vous, madame, à tous les contes qu'il vous a débités.

MADAME DERVAL.

Des contes! Vous avez des expressions singulières... Cet homme est aimable, il s'amuse; ne fallait-il pas pousser le ridicule jusqu'à s'en fâcher sérieusement? J'ai dû lui imposer silence, je l'ai fait, et je n'attache pas la moindre importance à tout ce qu'il m'a dit.

LISE.

Je vous assure, madame, que cet espiègle-là n'est pas du tout sans conséquence.

MADAME DERVAL.

Point d'apostilles, s'il vous plaît : je sais ce que je dois faire.

LISE.

Madame, je me tais.

MADAME DERVAL.

Vous vous taisez !... ce sont vos réflexions que je vous prie de supprimer. Mais, je veux savoir ce qui a pu vous alarmer dans cet homme, (*la contrefaisant*) qui ne vous paraît pas sans conséquence.

LISE.

D'abord, madame, c'est un homme charmant.

MADAME DERVAL.

Je l'ai vu. Après ?

LISE.

Il vous aime.

MADAME DERVAL.

Hé ! je sais cela.

LISE.

Il a le désir de plaire...

MADAME DERVAL.

Hé ! qu'importe ?

LISE.

Et il se flatte de réussir : il m'a même proposé de le seconder.

MADAME DERVAL.

Pure étourderie.

LISE.

A la bonne heure; mais, un étourdi aimable...

MADAME DERVAL.

N'est pas à craindre pour une femme prudente...

LISE, à part.

Agée de seize ans.

MADAME DERVAL.

Enfin, jusqu'où ont été vos observations? Est-ce sur ces riens que sont fondées vos craintes obligeantes?

LISE, à part.

Des riens! Il faut déplaire, ou voir comme elle.

MADAME DERVAL.

Hé! parlez, parlez donc. Monsieur Déricourt s'en est-il tenu à des idées générales? Rien de particulier, nulle curiosité, point de questions? Qu'a-t-il dit? Répondez. (*Ironiquement.*) J'ai le plus grand intérêt à bien connaître cet homme dangereux.

LISE.

Vous sentez bien, madame, que lorsqu'on vous a vue, on doit chercher à vous revoir.

MADAME DERVAL.

Au fait, par grace.

LISE.

Et pour cela, il faut au moins savoir votre nom.

MADAME DERVAL.

Et vous avez répondu?...

LISE.

Selon vos ordres, madame d'Alleville.

MADAME DERVAL, retenant un soupir.

Vous avez bien fait. Il vaut mieux peut-être qu'il ne me connaisse pas.

LISE.

Cependant, madame, cette réponse, que vous approuvez, a amené un petit incident qu'il n'était pas possible de prévoir.

MADAME DERVAL.

Et lequel, mademoiselle?

LISE.

Monsieur d'Alleville n'est pas marié.

MADAME DERVAL, vivement.

D'où savez-vous cela?

LISE.

De monsieur Déricourt.

MADAME DERVAL, très-chaudement.

Oh ciel! monsieur d'Alleville n'est pas marié! monsieur Déricourt le sait!... Et moi, qui ne me suis informée de rien avant de prendre ce malheureux nom... Imprudente! A la vérité, je n'avais d'autre intention que d'intriguer un moment mon mari. Je ne pensais pas qu'un étranger... Et cet étranger, que doit-il croire à présent? que je suis une femme sans état, sans caractère, sans délicatesse, une de ces femmes avec qui on peut tout se permettre. Me voilà perdue dans son esprit.

LISE, finement.

Hé! madame, que vous importe, à la rigueur, l'opinion d'un homme que vous ne reverrez peut-être jamais?

MADAME DERVAL.

Je ne le reverrai jamais!... je ne le dois pas, je n'en ai pas l'intention; mais, une femme qui se respecte est jalouse de l'estime...

LISE.

Même de ceux qui lui sont indifférens?

MADAME DERVAL.

De tout le monde, mademoiselle, de tout le monde. Mais, ne deviez-vous pas sentir que cette petite ruse ne regardait que monsieur Derval? Ne deviez-vous pas craindre de me compromettre aussi cruellement? Mais, vous ne savez rien prévoir, vous ne savez rien saisir.

LISE.

Hé! madame, dans tout ceci, je ne vois que monsieur Derval qui mérite des reproches: lui seul est cause de ce maudit quiproquo. Un jeune homme blessé, un petit héros, bien sémillant, bien empressé, bien tendre, mais qu'il n'est pas permis d'aimer, est ici depuis une heure; et un mari, pour qui une femme charmante veut bien courir les champs, se fait attendre ainsi! c'est abominable. S'il avait, de vous voir, l'empressement qu'il exprime dans ses lettres, ne serait-il pas arrivé aussitôt que ses deux camarades? Ne l'aurait-on pas logé dans cette chambre? Monsieur Déricourt aurait-il trouvé l'occasion de vous entretenir? vous aurait-il jetée dans tous ces embarras?

MADAME DERVAL.

C'est une remarque que j'ai déja faite.

LISE.

Et qui sait encore qu'elle figure il aura, ce monsieur Derval? on le dit bien; mais, il ne suffit pas qu'il soit du goût des autres, il faut aussi qu'il vous plaise à vous. S'il avait quelques rapports avec monsieur Déricourt...

MADAME DERVAL, avec complaisance.

Un peu de son amabilité...

LISE.

Même quelques-uns de ses traits, une partie de ses graces...

MADAME DERVAL, avec abandon.

Oui, je n'y perdrais rien.

LISE.

Ni lui non plus. Enfin, on le prendra tel qu'il est.

MADAME DERVAL, avec un soupir.

Il le faut bien...

LISE.

C'est un mari. Voilà pourtant où nous réduisent des parens qui font tout à leur tête. Marier des enfans qui ne se connaissent point, qui peuvent ne pas se convenir.

MADAME DERVAL.

Au fond, cela n'est pas prudent.

LISE.

Empêcher une jeune personne de disposer elle-même de son cœur.

MADAME DERVAL.

Oh! par exemple, ceci est injuste.

LISE.

Injuste? tyrannique, atroce, révoltant. Je suis persuadée que monsieur Déricourt a été marié comme vous. Il n'a pas l'air fort épris de sa femme, et si vous étiez libres l'un et l'autre...

MADAME DERVAL, d'un ton caressant.

Oh! ne suppose rien, je t'en prie.

LISE.

Supposition bien innocente.

MADAME DERVAL.

Mais, qui n'est pas sans danger.

LISE, d'un air de compassion.

A la vérité, je sens bien qu'il faut rompre cette liaison.

MADAME DERVAL.

Et quitter ce jeune homme avec l'idée défavorable qu'il a dû concevoir de moi!

LISE.

Il serait dur de la lui laisser.

MADAME DERVAL.

Je ne peux m'y résoudre. Je veux le détromper. Je le dois à ma réputation, à ma tranquillité.

LISE.

A monsieur Déricourt lui-même. Il sera enchanté d'apprendre que vous avez toujours des droits à son respect. (*Fausse sortie.*) Je le cherche, je le trouve, je l'amène.

MADAME DERVAL.

Oui, va.... Non, non, demeure. Plus d'entretien particulier; non, Lise, non. Son ami et lui rentreront pour dîner, je m'expliquerai de manière à mettre fin à tout ceci.

LISE.

Voilà ces messieurs.

SCÈNE XX.

MADAME DERVAL, LISE, DERVAL, FORVILLE.

FORVILLE, dans le fond.

C'est une extravagance.

DERVAL.

Cela se peut, mais tu t'y prêteras. Elle approche.

MADAME DERVAL, embarrassée.

Je ne sais, monsieur, comment m'excuser auprès de vous.

DERVAL.

Vous n'en avez pas besoin.

MADAME DERVAL.

Je me suis permis un stratagème....

DERVAL.

Agréable pour tous, s'il vous a amusée.

MADAME DERVAL.

Le nom que j'ai pris un moment....

DERVAL.

N'est pas le vôtre, je le sais.

MADAME DERVAL.

Mariée très-jeune à un officier de votre corps.....

DERVAL.

A Derval, je le sais encore, madame.

MADAME DERVAL.

Comment, vous le savez!

DERVAL.

Mademoiselle brodait sur des vers qu'elle m'a dit

être de vous. Vers et broderie, j'ai tout saisi, tout emporté. Enchanté du trésor que je possédais, je courais en jouir auprès de mon ami : jugez de ma surprise lorsqu'il a reconnu l'écriture de sa femme.

MADAME DERVAL, effrayée et interdite.

Ciel! monsieur serait.....

DERVAL.

Derval; mon camarade et mon meilleur ami.

MADAME DERVAL, avec une profonde tristesse.

Ah! Lise!

LISE, du même ton.

Ah! oui, je vous entends.

DERVAL, à Forville.

Parle donc.

FORVILLE, passant respectueusement à côté de madame Derval.

J'étais loin de vous croire ici, madame; mais, je me félicite d'être auprès de vous quelques instans plus tôt.

MADAME DERVAL, à Lise.

Quel ton!

LISE.

Pitoyable, madame.

DERVAL, à Forville.

Plus de vivacité, plus de chaleur.

FORVILLE.

Et si j'allais en avoir trop?

DERVAL.

Ne crains rien, je suis là.

FORVILLE, toujours réservé.

Quoi qu'on m'ait dit de vous, madame, je vois avec un plaisir inexprimable combien vous êtes au-dessus des éloges. Il ne me reste plus qu'à mériter mon bonheur.

DERVAL.

Pas mal.

MADAME DERVAL, très-froidement.

Je m'efforcerai, monsieur, de le rendre durable.

(Forville lui baise la main.)

DERVAL.

Bien, très-bien, à merveilles!

FORVILLE.

Ah! tu trouves cela de ton goût?...

(Il se présente pour embrasser madame Derval.

DERVAL, le tirant par l'habit.

Ceci n'est pas nécessaire.

LISE, passant entre Forville et sa maîtresse.

Un moment, monsieur. Avant que de faire le mari, il serait à propos de prouver que vous l'êtes. (*Derval glisse son portefeuille dans la poche de Forville.*) Il y a eu une fausse madame d'Alleville, il pourrait aussi se trouver un faux monsieur Derval, et ce dernier quiproquo finirait par n'être pas plaisant. Allons, monsieur, vos preuves.

FORVILLE, tirant le portefeuille.

En faut-il d'autres que ces lettres charmantes, où le sentiment se peint à chaque mot?

MADAME DERVAL, à Lise.

Hélas, c'est lui!

LISE.

J'en ai peur. (*A Forville.*) Vous avez les lettres, c'est fort bien ; mais, qui nous répondra que c'est à vous qu'elles ont été adressées?

FORVILLE.

La supposition est offensante.

LISE.

Ma foi, monsieur, dans une telle circonstance une femme ne saurait avoir trop de circonspection.

FORVILLE, à Derval.

Tire-toi de là.

MADAME DERVAL, à Forville.

Il me semble en effet, monsieur, que votre ton très-raisonnable, et votre style très-léger ne s'accordent pas infiniment.

LISE, à Forville.

Allons, monsieur, c'est bien le moment d'avoir de l'imagination. Voilà du papier. Écrivez un dernier billet doux, et nous sommes prêtes à vous reconnaître.

FORVILLE, à Derval.

Ma foi, je suis à bout.

DERVAL.

Vous me forcez à vous avouer, madame, une supercherie dont mon ami conviendrait avec peine. Peu exercé dans l'art d'écrire, il a cependant senti votre supériorité ; il a craint de perdre dans votre opinion, et il m'a pris pour secrétaire.

MADAME DERVAL.

Quoi, monsieur, ces lettres que j'ai lues avec tant de plaisir....

DERVAL.

Sont de moi, et je le prouve.

(Il s'assied et écrit.)

LISE, à part.

Il ne manquait plus que cela pour achever de nous tourner la tête.

DERVAL, écrivant.

Cependant, mon ami a eu tort d'emprunter une main étrangère, et je le prouve encore.

(Il se lève et lit.)

Pour bien écrire à ce qu'on aime,
A-t-on besoin de son esprit ?
La plume va, court d'elle-même,
Quand c'est l'amour qui la conduit. »

(Il présente le papier à madame Derval.)

LISE, à part.

Il a juré de se faire adorer.

DERVAL, à Forville.

J'espère que c'est là de la présence d'esprit.

MADAME DERVAL.

Il n'est plus possible de douter.

LISE.

Il faut au moins gagner du temps.

MADAME DERVAL.

A quoi bon ?

LISE.

Pour se consulter, pour prendre un parti. Allons, du courage, éloignez-moi ce mari-là.

MADAME DERVAL.

Ce que vous me dites, messieurs, ce que je vois, la probité que je vous accorde, tout semble se réunir pour me convaincre. Cependant, vous me permettrez de ne rien précipiter.

FORVILLE.

Quoi, madame?....

LISE.

Appuyez, ferme.

MADAME DERVAL, à Forville.

C'est à Paris, c'est en présence de ma famille, que je recevrai, que je reconnaîtrai mon époux. Voilà, monsieur, ma dernière résolution, et, loin de me blâmer, je me flatte que vous me saurez gré de ma prudence.

FORVILLE, à Derval.

Hé bien! où tout cela va-t-il te mener?

DERVAL.

Tu ne le vois pas?

FORVILLE.

Non.

DERVAL.

Tu ne vois pas sa contrainte, la froideur qu'elle te marque?

FORVILLE.

Qu'en résulte-t-il?

DERVAL

La certitude d'être aimé pour moi-même. Résisterait-elle aux preuves que nous lui avons données, si elle n'était fortement prévenue en ma faveur? Oh! c'est charmant, délicieux, divin.

LISE.

Messieurs, qui passez le temps à causer entre vous, et qui pourriez mieux l'employer, vous connaissez les intentions de madame. Voulez-vous bien vous y conformer?

DERVAL.

Quoi! nous retirer à l'instant même?

LISE.

Si vous le trouvez bon. On vous a notifié qu'on ne reconnaîtrait personne qu'à Paris, et nous n'avons que le temps nécessaire pour nous remettre de l'épouvante qu'inspire d'abord un mari à une jeune personne de seize ans.

DERVAL.

Il n'en est pas moins plaisant qu'on se permette de le mettre à la porte.

LISE.

Il serait bien plus extraordinaire que monsieur n'eût pas le mérite essentiel d'un époux.

FORVILLE.

Et lequel?

LISE.

La docilité.

FORVILLE.

Il n'y a rien à répliquer à cela, pourvu cependant que mademoiselle ait exprimé le vœu de madame.

MADAME DERVAL.

Vous m'obligerez, monsieur, en me permettant de me recueillir quelques instans.

(On se salue.)

DERVAL, à Forville, en sortant.

Ah! mon ami! que je suis heureux! cette femme-là te déteste.

SCÈNE XXI.

LISE, MADAME DERVAL.

LISE.

(Elle fixe sa maîtresse les bras croisés, et, après un temps.)

Hé bien! madame?

MADAME DERVAL.

Je suis désespérée.

LISE, vivement.

Du désespoir! fi donc : c'est la ressource des dupes. Osez vous élever contre l'espèce de violence qu'on vous a faite, et réclamez les droits les plus simples. Quoi! un contrat passé à un âge où on ne dispose de rien, une signature, arrachée lorsque vous ne vous connaissiez pas encore vous lieraient pour la vie! Monsieur Derval n'a que le titre de votre époux. Aujourd'hui, on fait tout avec l'argent; vous le prodiguerez pour rompre un nœud mal assorti, et, si vous n'êtes

pas à l'homme qui vous est cher, vous ne serez pas du moins à celui que vous ne pouvez supporter.

MADAME DERVAL.

Ah! Lise, quelle cruelle extrémité!

LISE.

Point de mots, madame; ce n'est point avec des exclamations qu'on corrige la fortune. Que le raisonnable, le réfléchi, l'indifférent Derval apprenne le cas que fait une jolie femme d'un sage de vingt ans. Indifférent auprès de vous! c'est étonnant, inconcevable, cela tient du prodige.... (*Avec désordre.*) Ah!... ah!... madame!... madame!... quel trait de lumière!...

MADAME DERVAL, languissamment.

Aurais-tu quelque chose de consolant à me dire.

LISE, avec la plus grande chaleur.

Mes idées se succèdent avec une rapidité... Ce Déricourt qui a été pendant six ans le secrétaire de votre époux, qui pendant cette suite d'années ne l'aurait pas quitté un seul instant, qui aurait écrit pour lui, dans un temps où Derval ne soupçonnait pas l'avantage de bien écrire, pour Derval dont les parens n'ont jamais méconnu l'écriture; ce prétendu Derval qui a, dit-il, reconnu la vôtre, lorsque Déricourt, en la voyant, n'a pas été maître de ses transports; la froideur du premier, qui n'est pas naturelle, la gaîté du second, à qui cette rencontre imprévue devait déplaire, qu'elle devait désoler...

MADAME DERVAL.

Je te devine, et je n'ose espérer.

LISE, avec force.

Déricourt est votre époux!

MADAME DERVAL.

Ah! que j'ai besoin de te croire!

LISE.

Croyez, et punissez-le d'avoir osé ruser. (*Elle appelle.*) Monsieur Derval! monsieur Derval!

MADAME DERVAL.

Que vas-tu faire?

LISE.

Il vous a fait trembler, qu'il tremble à son tour, qu'il se repente, qu'il s'accuse.

MADAME DERVAL, tendrement.

Tu es persuadée que c'est lui, et tu veux l'affliger!

LISE.

Point de pitié. Désoler un mari, c'est venger tout un sexe. Monsieur Derval! monsieur Derval!

SCÈNE XXII.

LISE, MADAME DERVAL, DERVAL, FORVILLE.

LISE, à Derval.

Moins d'empressement, monsieur, ce n'est pas vous qu'on demande.

DERVAL.

Je ne quitte jamais mon ami.

LISE.

Pas même auprès de sa femme? ce serait un peu fort.

DERVAL.

Hé! que lui veut madame?

LISE.

Et quel compte doit-elle à monsieur?

DERVAL.

Je suis le confident, l'agent, le factotum de Derval.

LISE.

Cela n'empêchera pas madame, qui a réfléchi à ce qui vient de se passer, d'avoir avec monsieur une conversation particulière.

DERVAL.

Particulière!

LISE.

Où je ne serai pas même admise, moi, qui suis son conseil privé.

DERVAL.

Et l'entretien aura lieu?...

LISE.

Eh, parbleu! dans sa chambre.

DERVAL, s'écriant.

Comment dans sa chambre!

FORVILLE.

Tu te décèles.

DERVAL.

C'est égal. Je ne pousserai pas l'épreuve jusque-là.

FORVILLE.

Mais, tu veux que je fasse encore le mari.

DERVAL.

Oui, devant moi.

LISE, à madame Derval.

Que vous ai-je dit?

MADAME DERVAL.

Sa crainte, sa rougeur, son embarras, tout le trahit. Ah! je respire, je renais au bonheur, et je reviens à la gaîté.

LISE.

Intriguez un peu cet aimable fripon-là.

MADAME DERVAL, à Forville.

Je me reproche sincèrement, monsieur, la manière dont je vous ai reçu tantôt. Une réserve, bien naturelle à mon âge, m'a empêchée de vous répéter ce que je vous ai si souvent écrit. Sortez de l'erreur à laquelle j'ai pu donner lieu. J'ai applaudi, en vous voyant, au choix de mes parens, et je sens que l'obéissance a quelquefois ses douceurs.

DERVAL.

En voici bien d'une autre !

FORVILLE, finement.

Je plais, mon ami, je plais, et tu ne t'en doutais pas.

MADAME DERVAL, à Forville.

Nous avons à parler d'affaires importantes. Vous voudrez bien m'accorder un moment.

DERVAL.

Demeure, je t'en prie, je l'exige.

LISE, qui a avancé un siége.

(*A Derval.*) Asseyez-vous, monsieur. Je vous tiendrai compagnie. Vous me raconterez la bataille de Fontenoy, vous me parlerez du maréchal de Saxe...

DERVAL.

Point de mauvaise plaisanterie, mademoiselle, s'il vous plaît. (*A Forville.*) Demeure, te dis-je, ou je me fâche sérieusement.

FORVILLE.

Comme tu voudras. Un pareil tête-à-tête ne peut trop s'acheter. (*Présentant la main à madame Derval*) Je suis à vos ordres, madame, et je vous prouverai, par les soins les plus tendres, combien je suis flatté de l'honneur d'être à vous.

DERVAL.

Je jette mon masque ; ceci devient trop vif. (*Passant entre Forville et sa femme.*) Un moment, madame. Vous ne savez pas avec qui vous vous retirez.

MADAME DERVAL.

Avec un homme fort aimable, que vous m'avez présenté en qualité d'époux.

DERVAL.

Mais, c'est qu'il ne l'est pas, madame ; il ne l'est pas du tout.

MADAME DERVAL.

Ce que vous me dites est-il possible? Ah! j'en serais au désespoir.

DERVAL.

Hé bien, madame, désespérez-vous tout à votre aise. C'est moi qui suis votre mari.

MADAME DERVAL.

Toujours gai, toujours plaisant.

DERVAL.

Je ne plaisante pas, et je n'en ai nulle envie.

MADAME DERVAL.

Rappelez-vous les preuves positives que vous-même m'avez données. Mon jugement les adopte, et mon cœur les confirme.

DERVAL.

Votre cœur! Vous ne me persuaderez pas qu'un cœur s'anime en cinq minutes.

MADAME DERVAL.

Vous m'avez bien juré, vous, que le vôtre s'était enflammé en une seconde.

DERVAL.

Cela fait votre éloge.

MADAME DERVAL.

Je fais aussi celui de monsieur.

DERVAL, après un temps.

Ma chère amie?

MADAME DERVAL.

Il est familier.

DERVAL.

Vous m'avez bien l'air de vous moquer de moi.

MADAME DERVAL.

Oh! je n'oserais.

DERVAL.

J'ai voulu plaisanter, et j'ai eu tort, je le sens. Le plus fin de nous n'est qu'un enfant, même avec la plus ingénue. Mon aimable, ma séduisante amie, vous prétendez me punir. N'est-ce pas vous punir aussi vous-même? Le temps perdu ne se retrouve jamais.

(*A ses genoux.*) Grace, femme charmante, et pour vous et pour moi.

MADAME DERVAL, mollement.

Ah! je suis trop heureuse pour me défendre plus long-temps. Il est si doux de céder à ce qu'on aime!

(Elle le relève et l'embrasse.)

LISE, à part.

Je ne me serais pas rendue ainsi. Il eût acheté la victoire.

SCÈNE XXIII.

LISE, MADAME DERVAL, DERVAL, FORVILLE, DUPONT.

DUPONT, à madame Derval.

Il me semble, madame, que tout a réussi selon vos désirs. Permettez-moi de vous rappeler maintenant que vous avez une noce à faire.

DERVAL, à sa femme.

Ma bonne amie, faisons-là ici.

MADAME DERVAL.

Croyez-vous?

LISE.

Oui, le plus tôt sera le mieux.

DERVAL.

Sans étiquette, loin des importuns. Nous admettrons cependant un tiers.

MADAME DERVAL.

L'aimable amour?

DERVAL.

Celui-là ne te quitte point.

MADAME DERVAL.

Puisses-tu penser toujours de même !

DERVAL.

Peut-on changer quand on est bien ?

FORVILLE.

Vous vous êtes éprouvés tous deux, et vous n'avez pas à vous en plaindre. Tenez-vous-en là, je vous le conseille ; on ne s'éprouve pas toujours aussi heureusement.

FIN DES RIVAUX D'EUX-MÊMES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Le Blanc et le Noir, comédie en trois actes... Page 1
Le Petit Matelot, opéra en un acte..... 125
Les Sabotiers, opéra en un acte..... 185
L'Esprit Follet, comédie..... 235
Le Major Palmer, opéra en trois actes..... 283
Claudine de Florian, comédie en trois actes... 357
La Lanterne Magique, comédie en trois actes.. 451
Les Rivaux d'eux-mêmes, comédie..... 549

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME XII.

LA FAMILLE LUCEVAL.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME DOUZIÈME.

A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1822.

LA FAMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES

D'UNE JEUNE FEMME QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?
PIRON, *Métromanie.*

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

C'est toujours par celui-là qu'on commence.

C'ÉTAIT la fin d'un beau jour d'été. On distinguait à peine les rayons mourans du soleil. Cette heure est celle de la promenade et de la rêverie: c'est celle du silence de la nature. C'est le moment de calme, où l'honnête homme aime à s'entretenir avec sa conscience; c'est celui où l'homme dissipé cherche à fondre son ennui dans la foule et le fracas.

Ils étaient assis sur la rive de la Seine. Le plus jeune bâillait en regardant l'autre. Le bâillement se communique comme l'esprit de parti, comme l'égoïsme, comme l'intolérance, comme toutes les affections qui dégradent l'homme. O race moutonnière !

Pourquoi les idées morales, la bienfaisance, la simplicité de mœurs, le désintéressement, ne se communiquent-ils point avec la même facilité ? O race perverse !

On se lasse de tout, et même de bâiller. « Parlez-moi donc, monsieur ? — Hé ! laissez-moi. « — Quoi, de l'humeur ! — Et beaucoup. — La « raison, s'il vous plaît ? — Je suis mécontent, « François. — Et de quoi, monsieur ? — De tout, « mon ami, de tout. — De tout, monsieur ; c'est « beaucoup dire. — Je n'exagère point, François. « — Une grande fortune... — A la bonne heure. « — De la jeunesse... — Avantage que chacun « possède à son tour. — De la figure... — On le « dit, François. — Avec de semblables moyens, « n'est-on pas tout ce qu'on veut ? — On n'est « rien du tout, mon ami, qu'un être ennuyé et « ennuyeux. — Diable emporte si je vous com- « prends !

« — Je vais me faire entendre. Mon père, « dit-on, n'avait pas d'esprit. — Oh, je ne me « connais point à cela. — Il voulut que j'en eusse, « et il me mit dans une pension fameuse, où je « végétai dix ans. — Et où, sans doute, vous

« avez appris de bien belles choses ? — Rien de
« ce qu'il fallait que je susse. — Bah ! — Quand
« j'entrai dans le monde, je me croyais un per-
« sonnage ; je comptais tenir un rang distingué.
« — Hé bien, monsieur. — Hé bien, mon ami,
« je suis aussi déplacé dans la société actuelle,
« que le serait Coriolan ou Socrate. J'y cherchai
« des vertus : je n'y trouvai que des habitudes.
« Je ne rencontrai même aucun de ces vices bril-
« lans qui annoncent l'énergie des ames. Tout
« est descendu au nivau des petits êtres qui m'en-
« tourent. — Hé, monsieur, prenez les hommes
« comme ils sont. — Pourquoi me les a-t-on peints
« tels qu'ils ne sont pas ? On m'a élevé pour vivre
« avec les anciens, et je n'en retrouve nulle trace.
« Où sont ces princesses qui filaient, teignaient,
« tissaient les tuniques de leurs maris ? Qu'est de-
« venue la chasteté conjugale qu'une femme ne
« violait qu'en ensanglantant la Grèce ? Où pren-
« dre un repas de ces héros d'Homère, servi par
« la frugalité, paré par la décence ? Où trouver
« des exemples de cette hospitalité, si religieuse-
« ment pratiquée ? Aujourd'hui, François, la bour-
« geoise aisée dédaignerait de chiffonner elle-même
« un bout de gaze dans ses cheveux. Elle a des
« amans, elle publie ses goûts, et, si le mari veut
« trancher du Ménélas, on se moque de lui. On
« ne traite ses amis que par ostentation, pour
« faire valoir le talent d'un empoisonneur, qu'on
« appelle un cuisinier, et on est assez platement

« sordide pour reprendre sur les cartes une partie « des frais du festin. Remarque-t-on, parmi les « convives, un homme qui ne puisse pas traiter à « son tour? on le néglige ou on l'éconduit : nos « Anacréon ne trouvent plus de Polycrate.

« Choqué de la différence absolue des usages « existans et de ceux que je croyais dans toute « leur force, je me suis éloigné des villes, et, « mon Théocrite sous un bras, mon Virgile sous « l'autre, j'ai cherché dans les champs les Cori- « don, les Daphnis, leurs musettes, leurs agneaux « à la toison brillante et soignée. Qu'ai-je vu? des « rustres en sabots et en guenilles, traînant, de fossé « en fossé, un corps lourd, nonchalant, et un air « hébêté; des moutons, marchant devant ou der- « rière, les jambes embarrassées d'ordures, dont « on n'a pas daigné dégager leurs flancs depuis « qu'ils ont été tondus. Les Corine, les Amarillis « ont les cheveux gras, le visage noir, la voix « rauque, les mains dures et calleuses, le sein « aplati, et les jambes engorgées. Chantent-elles? « Echo est sourde, et dédaigne de répéter. Dan- « sent-elles? l'herbe qu'elles ont écrasée jaunit à « l'instant. Sourient-elles au rustre qui les con- « voite? les Graces s'envolent pour ne revenir « jamais.

« Me présenté-je chez un fermier, qu'à son « front chauve et élevé j'aurais pris pour le bon « homme Eumée? un chien menaçant, instruit « par son maître, m'éloigne d'une demeure où

« l'on ne connaît que deux mots : *travail et ar-*
« *gent.*

« Cherché-je dans le temple du lieu ces jolies
« et respectables vestales, ces prêtresses de Diane,
« ces brillans ministres d'Apollon ? L'architecture
« est gothique, les hommes sont goths, et leur
« chant barbare force à fuir les amateurs de cette
« belle mélopée grecque, qu'à la vérité je n'ai ja-
« mais entendue.

« Je fuis, en effet, et je reviens à la ville. Je
« réfléchis que si la connaissance de l'antiquité
« est inutile, au moins les mathématiques, le
« dessin, la chimie, que je possède passablement,
« fixeront sur moi l'attention, car on aime à jouer
« un rôle, François, et voilà pourquoi le vieux
« Nestor, qui ne pouvait plus que parler, parlait
« sans cesse. — Enfin, monsieur ?... — Enfin, Fran-
« çois, je parle d'Euclide, et on m'offre du thé.
« Je nomme Archimède, et on me tourne le dos.
« — Hé, que ne parliez-vous thé, chiffons, che-
« vaux ? — Je ne me connais ni en chiffons, ni
« en thé, et de quels chevaux parlerai-je, après
« ceux de Diomède ?

« Avez-vous fini, monsieur ? — A l'instant,
« François. J'aborde une femme, jeune comme
« Hébé, jolie comme elle, et qui parait prendre
« quelque pitié de mon embarras. Je lui de-
« mande ce qu'elle pense de l'Apollon du Belvé-
« dère. Vous vous ressemblez tous deux, répon-
« dit-elle en riant. Il ne vous manque à l'un et

« à l'autre qu'une ame. —Comment, madame, vous « croyez... Elle était déja perdue dans la foule. « Allons, me dis-je, puisqu'on ne veut ici ni de « mathématiques, ni de sculpture, essayons de « la chimie. Je m'approche d'un homme, au tri- « ple menton, au ventre convexe, complaisam- « ment supporté par des cuisses courtes et re- « bondies. Je lui demande s'il pense que les anciens « eussent adopté la composition chimique du « bénédictin allemand, au moyen de laquelle un « héros peut être tué par un poltron. — Je vois « que vous êtes savant, mon cher ami. — Un « peu, monsieur. — Et à quoi la science est-elle « bonne ? — Jusqu'ici, elle ne m'a servi à rien. « —Je le crois bien, parbleu. Barême, monsieur, « Barême, voilà pour l'utile. Une bonne cave et « la bouillote, voilà pour l'agrément. Ainsi, l'art « de bien vivre, sur lequel on parle tant, sur le- « quel on écrit tant, se borne à un petit livre, « du vin choisi et des cartes.

« Vous pensez bien, François, que je tournai « les talons à l'homme au barême. — Et vous « eûtes tort, monsieur. Barême est l'auteur par « excellence; tout le monde s'en sert, et tout le « monde s'en trouve bien. C'est avec Barême que « je règle vos comptes, qui sont d'une exactitude « à être présentés au jugement dernier. — Oh! « ne parlons pas de cela, François. Vive Jupi- « ter, enfantant la Sagesse; Apollon, ensei- « gnant les arts aux hommes; Mercure, gui-

« dant ces vieux Phéniciens, qui firent de
« leur petit pays le centre du commerce du
« monde. Célébrons cette belle allégorie de Pan-
« dore... Vous bâillez encore, François. — Ce
« n'est pas que vous ne me disiez de très-belles
« choses, sans doute; mais, monsieur, greffe-t-
« on l'œillet sur l'ortie ? — Ah ! vous êtes trop
« modeste, François ! — D'ailleurs, monsieur, il
« est tard. Les anciens se couchaient probable-
« ment... — Avec le soleil, mon ami, et ils se
« levaient avec lui. — Couchons-nous donc comme
« eux; mais ne nous levons pas si matin. — A la
« vérité, on serait assez embarrassé de sa personne,
« dans les rues de Paris, à trois ou quatre heures
« du matin. — Pourquoi cela, monsieur ? on peut
« se promener au Luxembourg, aux Champs-
« Elysées, aux Tuileries... — Aux Tuileries,
« François, aux Tuileries ! Savez-vous que le prin-
« cipal jardin de cette tant fameuse Athènes était
« nommé le *Céramique*, parce qu'on en avait
« aussi tiré de la tuile ? — Non, monsieur, je ne
« sais pas cela. — Et le Céramique était incontes-
« tablement bien plus beau que nos Tuileries. —
« Pourquoi cela, monsieur ? Cette tant fameuse
« Athènes était-elle la capitale de l'univers ? —
« Non, mon ami; mais c'était celle de l'Attique.
« — L'Attique, l'Attique ! Pandore, Apollon, Dio-
« mède, le bon homme Eumée, Amarillis, Cori-
« don ! Je crois, monsieur, qu'on vous a brouillé
« la cervelle. — On m'a pénétré de l'amour du

« vrai beau. — Savez-vous ce que je pense, moi,
« de tous ces gens-là ? c'est qu'ils gagnent beau-
« coup à être vus de loin, et qu'on n'affecte de
« louer les morts que pour dénigrer les vivans.
« Au reste, monsieur, je lirai leur histoire, et
« quand ma raison aura mis de côté les invrai-
« semblances et la magie du style, nous verrons
« ce qui restera. Bonsoir, monsieur. — Bonsoir,
« François. »

CHAPITRE II.

Ce qu'ils étaient tous deux.

Ambroise Luceval descendait d'une longue suite d'aïeux, qui n'obtinrent jamais de considération, parce qu'ils n'occupaient pas de grandes places; qu'on ne rechercha jamais, parce qu'ils n'étaient pas riches; mais que tout le monde estimait, parce qu'ils avaient de la probité.

Cette estime stérile des autres ne mène qu'à l'estime de soi-même. On salue un homme estimable, et on passe son chemin.

Aussi, Ambroise sentit de bonne heure la nécessité d'être, comme ses parens, homme probe et laborieux.

Il n'avait d'autre esprit que celui qui rend propre aux affaires, c'est-à-dire qu'il n'en avait pas. La nature lui avait accordé en dédommagement un sens droit et un jugement sain. Avec ces deux

avantages, on parvient rarement à la célébrité; mais ils rendent quelquefois heureux, et le bonheur vaut bien la gloire.

Ambroise était l'aîné d'une famille nombreuse. Il conçut, à seize ans, le projet d'établir ses frères et ses sœurs dans une sorte d'aisance.

Le projet réussit, comme vous allez le voir, non parce qu'il était louable : s'il en était ainsi, les choses iraient trop bien.

Ambroise fit fortune, parce qu'il était opiniâtre et patient, deux qualités qui s'allient assez; parce qu'il était laborieux, qualité nécessaire; parce qu'il avait cette politesse d'attentions qui attire ceux que la politesse de mots éloigne, et ceux-là sont des gens dont l'amitié vaut quelque chose.

Ambroise était parti de son petit bourg en pleurant. Un léger sac sur son dos, une bourse plus légère encore, et la bénédiction de ses parens, voilà tout ce qu'il emportait.

En revanche, il était riche en espérances. Il était encore aux portes de la vie; il avait du courage, et il était muni de l'adresse d'un riche banquier, qui avait plusieurs fois tiré sur son père de légères sommes, qui avaient été exactement payées.

Il arriva à la porte du banquier, et, malgré le désordre de ses cheveux, et la poussière de ses souliers, il demanda à parler à monsieur. Il pensait que deux cents ans de vertus héréditaires étaient un titre suffisant.

Tel maître, tel valet. M. Dortigny ne s'était pas

logé dans un palais; il n'avait pas dix domestiques et vingt chevaux; sa femme était sans fantaisies : aussi ne fit-il pas banqueroute. Le domestique auquel Ambroise s'adressa, ne s'amusa point à ricaner, comme un sot et un impertinent, de la mise et de l'air un peu niais du jeune homme : il l'introduisit dans la salle à manger, où M. Dortigny déjeunait en famille.

La somptuosité des appartemens en imposait un peu à Ambroise. Le banquier le mit à son aise, en lui parlant avec bonté. Ambroise se nomma; M. Dortigny se leva, et l'invita, de la main, et d'un air riant, à prendre un siége. A ces marques de déférence, le jeune homme se sentit fier de la réputation intacte qu'on lui avait transmise, et il jura de la léguer à ses enfans.

Il s'assit et déjeuna. En mangeant et en buvant, il instruisit le banquier de son dessein de faire fortune, du motif qui l'y déterminait, et il lui demanda de l'emploi.

M. Dortigny n'avait besoin de personne; mais il promit à Ambroise de s'intéresser pour lui. Madame Dortigny fit observer à son mari que les intentions que manifestait Ambroise annonçaient un bon sujet, et qu'un bon sujet n'est jamais de trop dans une maison.

Un homme qui aime sa femme suit facilement ses conseils, surtout lorsqu'ils s'accordent avec ses inclinations. Il fut décidé qu'Ambroise aurait le logement et la table; mais, qu'avant d'entrer

en fonctions, il s'habillerait convenablement, s'il en avait le moyen, et que, s'il ne l'avait pas, on lui ferait les avances nécessaires, dont on tirerait le montant sur le papa Guillaume Luceval.

Ambroise ne concevait pas que son habit des dimanches ne pût convenir au dernier commis d'un banquier. Il ignorait encore que chacun, à Paris, veut paraître au-dessus de son état. Cette sotte manie, contre laquelle on crie en vain, a pourtant un avantage : c'est de faire rentrer dans la circulation les fortunes mal acquises.

Lorsque le tailleur de la maison eut enfermé Ambroise dans une espèce de sac, assez incommode et de très-mauvaise grace, on mit le jeune homme en possession de son tabouret et de son bureau. Il travaillait sans relâche, ce qui lui mérita l'estime de M. Dortigny ; il acquit l'amitié de ses camarades, en mettant leur besogne au courant, pendant que ces messieurs allaient faire les importans et les connaisseurs au bal et au spectacle, ridicule commun aux jeunes gens de tous les états, qui ne savent rien, et qui tranchent sur tout.

Ambroise était parvenu, en peu d'années, à la première place chez M. Dortigny ; il avait toute sa confiance, et il la justifiait. Il est un âge où l'homme opulent aime à jouir de sa fortune. M. Dortigny pensa à se retirer des affaires, et il choisit Ambroise pour son successeur.

C'est à cette époque qu'il se fit appeler M. Lu-

ceval, non par une morgue mal entendue, mais parce que c'était le nom qu'il devait signer désormais. Fidèle à l'exécution de son plan, il ne s'occupa d'abord que du bien-être de sa famille, et il fit beaucoup pour elle, en peu de temps, parce qu'il se borna à un honnête nécessaire.

Quand on n'a qu'un seul domestique, on veut au moins l'avoir bon. Ceux de Paris entendent parfaitement le service; mais ils sont libertins, et quelquefois fripons. Notre nouveau banquier s'était adressé à Guillaume Luceval, qui lui avait envoyé le bon François, jeune homme simple, honnête, sage et rempli de bonne volonté; du reste, ne sachant rien.

Au bout de quelques mois, M. Luceval reconnut dans François des qualités au-dessus de son état. Il se souvint de ce qu'il avait été, et il crut faire un acte de justice, en rendant à François ce que M. Dortigny avait fait pour lui.

Il lui donna des maîtres. François avait la tête dure. Il apprit, avec beaucoup de peine, à écrire assez mal, et il fut impossible de le rendre calculateur. C'est sans doute par cette raison, qu'aux yeux de François, le livre par excellence était Barême.

M. Luceval renonça donc au projet d'en faire un commis; mais il prit un second domestique, et il investit François de l'emploi de son factotum.

C'était François qui réglait la dépense de la

maison, qui marchandait, arrêtait et payait les mémoires, et qui, le soir, faisait rire son maître, dont le genre d'esprit avait beaucoup d'analogie avec le sien.

Madame Dortigny n'était plus. M. Dortigny avait eu la satisfaction de marier convenablement sa fille unique, et il était mort assez tôt pour n'avoir pas le chagrin de la voir ruinée. La jeune dame aimait passionnément les bijoux, les dentelles, les équipages brillans et les fêtes. Le mari aimait passionnément sa femme, et ne lui refusait rien. Il prit le parti de mourir de douleur, quand elle eut vidé son dernier sac. Comme il est reçu dans un certain monde, qu'on ne doit à une jolie femme ruinée que du plaisir et de l'infamie, et que la jeune veuve était sage, ses vrais amis l'abandonnèrent, ses créanciers la chassèrent de son hôtel, et les huissiers vendirent ses meubles.

Pendant la courte durée de son opulence, elle n'avait vu que des têtes folles comme la sienne. Elle avait tourné en ridicule la froide raison d'Ambroise, et Ambroise avait cessé de la voir, parce que l'homme le plus reconnaissant n'aime pas qu'on se moque de lui.

Quoiqu'il sortît peu, il avait appris sa catastrophe, qui avait fait dans Paris un bruit affreux pendant vingt-quatre heures, et dont on ne parlait plus le lendemain.

Il oublia les sarcasmes, les dédains de la jeune dame, et il eut sur son compte une longue con-

férence avec François, son conseil privé et son oracle, dans les affaires épineuses.

Il fut d'abord décidé qu'on ne pouvait souffrir que la fille de M. Dortigny sentît le besoin : le consultant et le consulté s'accordèrent au premier mot sur ce point. Mais quelle forme donner au bienfait pour lui ôter son amertume? C'est là-dessus qu'ils ne s'entendaient pas trop. François voulait envoyer tout simplement un garçon de caisse, chargé d'une hotte et d'une lettre aussi bien tournée qu'ils pourraient la faire à eux deux. Luceval trouvait la lettre de trop, parce qu'elle porterait avec elle le poids de la reconnaissance. François observait que si le bienfaiteur ne se nommait pas, la jeune veuve pourrait attribuer le bienfait à tout autre, et accuser, en secret, celui qui devait tout à son père, d'ingratitude envers sa mémoire et son sang. Ils parlaient, raisonnaient, déraisonnaient, et ne terminaient rien. Luceval venait de marier la dernière de ses sœurs à un jeune homme dont elle était tendrement aimée, et qu'elle payait du plus parfait retour. Les jeunes époux étaient venus lui offrir en récompense le tableau de la plus innocente félicité.

Ce spectacle, séduisant pour tout le monde, avait produit un certain effet sur un homme dans la force de l'âge, et dont les sens étaient encore neufs. La veuve était jolie ; Luceval mettait de l'orgueil à relever la famille de M. Dor-

tigny; mais le plaisir, plus puissant que le devoir, donnait à un cœur, qui cherchait à se développer, une énergie dont le bon Luceval était lui-même étonné. Il laissait parler François, ne l'écoutait plus, et François, ennuyé de parler seul, se tut, et regarda, la bouche ouverte, son maître, qui se promenait en long et en large, la main fortement appuyée sur son front.

Luceval déclara enfin, d'un ton décidé, qu'il ne voyait qu'un moyen de dispenser une femme honnête de rougir en acceptant : c'était d'offrir sa main avec sa fortune. A ces mots, François sauta, comme s'il eût été sur des charbons ardens. Il protesta qu'il ne connaissait pas de raison pour qu'une femme, qui avait ruiné son premier mari, ne ruinât aussi le second. Luceval répondait que l'école la plus sûre est celle du malheur. François reprenait qu'il est des êtres pour qui toutes les leçons sont perdues. Luceval répliquait qu'un homme ferme est le maître chez lui. François soutenait qu'une maison où le mari et la femme sont sans cesse en opposition, est un enfer anticipé. Luceval termina la contestation par cette phrase : Je veux me marier, et je dois la préférence à la fille de M. Dortigny.

François baissa la tête, et n'ajouta pas un mot.

Il restait une difficulté : c'était d'arranger un compliment, qui ne fît pas lever les épaules à une femme du bon ton. François prétendit qu'il était inutile de faire le beau diseur pendant cinq mi-

nutes, pour parler en bon homme le reste de sa vie; qu'il fallait se montrer tel qu'on était, et que si la jeune veuve levait les épaules, on lui laisserait une vingtaine de sacs, et on irait épouser une femme disposée à aimer celui à qui elle devrait sa fortune.

Luceval n'était pas entêté; il baissa la tête à son tour, et François envoya chercher un remise.

Reléguée à un quatrième étage, ne comptant plus sur les hommes, et n'ayant à opposer à sa mauvaise fortune que le courage et le travail, elle était loin de penser qu'elle pût recouvrer jamais cette opulence, dont elle avait si mal connu le prix.

Il est des ames que le malheur peut abattre, mais qu'il n'avilit jamais. Elle reçut les offres de M. Luceval, avec cette dignité décente qui prouve qu'on s'estime encore, et cette sensibilité qui annonce un cœur fait pour aimer.

Ce n'est plus cette femme futile, dont l'idiôme était composé de deux mots : *plaisir* et *ridicule*. La raison avait arraché d'une main ferme le bandeau qui lui couvrait les yeux. Elle honorait dans les autres les qualités qu'elle s'efforçait d'acquérir. Elle marqua donc à M. Luceval toute la considération qu'il méritait, et à François, cette bonté encourageante que le faible semble toujours réclamer.

Le bon Luceval, enchanté, s'applaudissait du parti qu'il venait de prendre. François, touché jus-

qu'aux larmes, se repentait de l'opposition qu'il y avait mise. Tous deux marquaient leur étonnement et leur satisfaction.

« J'ai assez connu les hommes, leur dit-elle, « pour être convaincue qu'ils ne méritent, en « général, que le mépris. Combien, par cette rai- « son, ne doit-on pas de respect à ceux qui ont « conservé l'amour des vertus antiques, et qui « ont, au milieu de la dépravation publique, le « courage de les pratiquer! Ah! s'écria François, « en baisant le bas de sa robe, je ne doute « plus que mon cher maître soit heureux. Oh! « oui, il le sera, reprit-elle avec un doux sou- « rire, s'il est en mon pouvoir de faire son bon- « heur. »

Il le fut en effet; mais sa félicité s'écoula avec la rapidité d'un beau jour que termine un orage affreux.

Cette femme, qui avait épuisé tous les genres de folies, qui avait ruiné, désolé son premier mari, et dont la mort semblait avoir respecté les travers, cette femme, rendue à la raison, livrée à ses devoirs, vivant dans la retraite, semant de fleurs les jours de son époux; cette femme, si digne alors de vivre, périt en donnant la vie à un fils, dont la naissance devait combler ses vœux les plus doux.

Son confesseur l'assura que tout était pour le mieux, et que la terre n'était pas digne de posséder une ame comme la sienne.

Luceval et François, à genoux devant son lit, fondaient en larmes, et priaient Dieu de la leur rendre. Le confesseur essaya de leur persuader qu'ils devaient des remercîmens à la Providence.

La mère infortunée leur tendit la main, regarda son fils, et expira.

Luceval et François ne mirent plus de bornes à leur douleur.

Il restait au confesseur un devoir intéressant à remplir. C'était de régler l'ordre du convoi, et il devait être très-cher, d'après la fortune du mari et les regrets qu'il témoignait. D'ailleurs, le spectacle de la douleur est insupportable pour un cœur sensible. Le confesseur sortit, en tenant son mouchoir sur des yeux secs.

Pour supporter la perte de ce qu'on a de plus cher, il faut, ou une insouciance dont le bon Luceval était loin, ou une philosophie qu'il n'avait pas. Sa santé dépérit sensiblement.

François lui représentait qu'il devait vivre pour son fils. Luceval répondait tristement qu'il ne désirait pas la mort. François cherchait à le distraire par de petites fêtes simples comme leurs mœurs. Luceval ne voyait rien, n'entendait rien; des larmes, qu'il voulait arrêter, pour ne pas affliger François, s'échappaient malgré lui.

Le chagrin est un ver rongeur, qui dévore tout, quand on ne l'étouffe pas dès sa naissance. Luceval, épuisé, souriait à l'idée de se rejoindre à celle qu'il avait tant aimée.

« Tu fus mon meilleur ami, François; sois « encore celui de mon fils. » Telles furent ses dernières paroles.

On ouvrit son testament. Il nommait François tuteur de l'enfant, parce que, disait-il, il ne connaissait pas de plus honnête homme.

Il sentait bien, ajoutait-il, que François ferait d'abord des fautes en administration; mais, il croyait que ces fautes mêmes l'instruiraient, et qu'un orphelin perd moins avec un tuteur ignorant, qu'avec un tuteur trop adroit.

Il donnait des instructions générales sur la manière dont il voulait que son fils fût élevé; enfin il laissait à François de quoi vivre commodément et dans l'indépendance.

François alla au-delà des dernières volontés de son maître. Il se consacra tout entier au petit Adolphe, qui le rappelait sans cesse à des souvenirs de l'enfance, et, jaloux d'être le premier instituteur de son pupille, il lui enseignait, en jouant, à lire et à écrire : c'est tout ce que le bon homme savait. En récompense, il lui apprit à être bon, ce qui est inappréciable, et à honorer la mémoire de son père et de sa mère, ce qui lui imposait l'obligation de leur ressembler un jour. Il y a des maîtres de latin, de grec, d'italien; des maîtres de danse, d'écriture, d'équitation, qui gagnent de quoi acheter un cabriolet, entretenir un cheval et un jockey. S'il y avait des maîtres de morale, ils mourraient de faim,

ce qui prouve l'extrême perfection de notre jugement.

Lorsque Adolphe eut atteint l'âge prescrit par son père, François consulta sur le choix d'une pension, et plaça son pupille dans celle qui réunissait la majorité des suffrages. Peut-être eût-il été plus prudent de s'en rapporter à la minorité. Mais François pensait, comme bien d'autres, que l'expérience a détrompés, que cinq cents doivent mieux voir qu'un.

Il allait chercher Adolphe le dimanche; il lui procurait les plaisirs de son âge, et de tous ses camarades, celui avec lequel Adolphe se plaisait le plus, c'était François, parce que François faisait tout ce qu'il voulait.

Ce sentiment changea avec l'âge, mais ne s'éteignit jamais. Adolphe conserva toute sa vie pour François cette amitié, cette sorte de considération qui pouvaient seules le payer de l'accomplissement rigoureux de ses devoirs.

Adolphe avait dix-huit ans, lorsqu'il s'établit dans la maison de son père. Sa fortune était augmentée des revenus et des intérêts de seize ans, que François avait fait valoir avec sagesse. Il était très-riche et ne s'en doutait pas, parce que son tuteur pensait qu'à dix-huit ans, il reste encore des qualités à acquérir, et que celles qu'on a acquises à cet âge se dissipent dans le luxe et les plaisirs. Il cachait donc soigneusement à son pupille cette opulence, dangereuse surtout pour

la jeunesse. Un notaire et lui étaient les seuls qui connussent l'état des affaires d'Adolphe.

Cependant François n'était point parfait. Il se dépitait quelquefois contre la passion du jeune homme pour les Grecs, parce qu'Adolphe lui en parlait sans cesse, et qu'il ne pouvait répondre que par monosyllabes ou en bâillant. Il se calmait, en réfléchissant que tant que son pupille serait dominé de l'amour des anciens, nos jolies modernes ne lui feraient pas faire de folies, nos élégans ne lui escroqueraient pas son argent, et que s'il n'acquérait pas d'usage du monde, au moins il n'en prendrait pas les vices, et les vices se communiquent aisément depuis qu'on sait couvrir leur difformité d'un masque flatteur. François se résignait donc à bâiller pour l'amour d'Adolphe.

Mais Adolphe, qui n'aimait pas à parler seul, le somma enfin de tenir la parole qu'il lui avait donnée sur les bords de la Seine. François, religieux observateur de ses moindres engagemens, s'enferma à regret ; mais il lut pendant deux mois tout entiers ce qu'on a écrit de plus admirable sur cette terre privilégiée, qui produisait des héros, comme nos jardins des petits pois. Le pupille lui indiquait les auteurs par excellence ; le tuteur trouva ces ouvrages fort à son gré, et convint qu'après les contes des fées, c'était ce qu'il avait lu de plus intéressant.

Si quelque passage lui paraissait obscur, ou

absurde, Adolphe expliquait ou accusait le traducteur, et il dissertait jusqu'à ce que François s'endormît, ce qui arrivait régulièrement à chaque dissertation.

A la fin du second mois, le tuteur jugea qu'il avait donné assez de temps à la Grèce. Il se crut en état d'entendre son pupille et de lui répondre, et après avoir employé huit jours à classer et à raisonner, tant bien que mal, ses idées, il eut avec Adolphe l'entretien suivant, immédiatement après avoir pris son café : c'était le moment où son imagination perdait quelque chose de sa pesanteur ordinaire.

CHAPITRE III.

Renouvelé des Grecs.

« Vous avez voulu que je lusse, monsieur,
« pour m'élever jusqu'à vous, et j'ai lu. Je con-
« viens du plaisir inexprimable que m'ont fait mes
« lectures ; mais vous conviendrez aussi qu'il y a
« dans tout cela des inepties, des choses impos-
« sibles. — Des inepties dans des auteurs grecs,
« François ! Cela ne se peut point. Des choses im-
« possibles ! hé, tout ce qui est grand ne nous
« paraît-il pas incroyable, à nous qui sommes si
« petits ? — Pas si petits, monsieur, pas si petits.
« Ce que j'ai lu dans nos journaux depuis quinze
« ans vaut bien tout ce qu'ont fait vos Grecs

« et vos Romains, et si ces gens-là ont eu « leur Homère et leur Virgile, les nôtres trouve- « ront peut-être un chantre qui les immortalisera, « sans être exagérateur. — Mais il n'y a pas d'exa- « gération, mon bon François, il n'y en a pas du « tout. — Pardonnez-moi, monsieur, pardonnez- « moi. Exagération, fables, trivialités. — A la « preuve, M. François. — Un défi ! je l'accepte, « monsieur.

« Ici, Jupiter trompe le chef des Grecs par un « songe, ce qui n'est pas loyal. Là, des dieux « subalternes se disent des injures comme des « crocheteurs, et se battent contre des hommes « déja blessés, ce qui n'est pas généreux. Des « vents enfermés dans une peau de chèvre; des « chanteuses, qui ont des queues de poisson, et « qui mangent leur auditoire; des prêtres égyp- « tiens qui sont tous sorciers; Darius, déclaré roi « par son cheval; Curtius, qui referme un gouf- « fre en s'y précipitant; des vestales, qui mettent « des vaisseaux à flot avec leur ceinture; des « boucliers qui descendent du ciel; des poulets « qui rendent des oracles, et le cheval de Troie, « et des centaures, et des satyres, et des cyclo- « pes... que sais-je, moi?

« — Mauvaise querelle, François, que celle que « vous cherchez là aux Grecs. La fiction est le « patrimoine des poètes, et... — Mais c'est que « la plupart de ces fictions-là, monsieur, n'ont « pour moi rien de piquant ni d'agréable. —

« Oh ! si madame Dacier était là, elle vous trai-
« terait plus mal qu'elle ne traita Lamotte, et
« c'est beaucoup dire. — Madame Dacier aurait
« tort, monsieur ; des injures ne sont pas des rai-
« sons. — Ce sont donc des raisons que vous
« voulez, François ? hé bien, je vous en donne-
« rai, et une seule les renferme toutes. — Ah !
« voyons-la, monsieur. — Homère et ses illustres
« successeurs n'ont pas toujours cherché à pa-
« raître raisonnables. Ils ont cru devoir quelque-
« fois sacrifier aux préjugés, et ces préjugés, qui
« vous blessent, étaient ceux de leur siècle ou
« de leur olympiade. A-t-on jamais reproché à Vol-
« taire d'avoir fait apparaître saint Louis à Henri IV ?
« — C'est bien différent, monsieur. Je ne connais
« pas Voltaire ; mais je sais que saint Louis est vé-
« ritablement un saint ; ainsi Voltaire peut avoir
« dit la vérité. — Et ce que vous traitez de fa-
« bles, d'absurdités, était aussi des vérités pour
« les Grecs. — Diable ! mais je fais une réflexion,
« monsieur. — Et laquelle, François ? — C'est que
« les hommes de tous les temps et de tous les
« lieux pourraient bien se repaître de fables. —
« Voilà ce que vous avez dit de mieux, François.

« — Ah ça, monsieur, si j'ai eu tort sur ce que
« nous appelons fables, vérités ou préjugés, per-
« mettez-moi quelques réflexions sur ce qui est
« philosophique : il ne doit pas y avoir là de
« merveilleux.

« Qu'est-ce que tous ces puissans rois, souve-

« rains, par tête, d'un royaume aussi grand que le « royaume d'Yvetot ? Qu'est-ce que cet Agamem- « non, qu'on nomme fastueusement roi des rois, « et que les autres roitelets mènent à la férule ? « Qu'est-ce que cet Ulysse, roi de l'infiniment pe- « tite Itaque, cet Ulysse tant vanté, qui trompe « impudemment Philotecte, qu'il n'eût osé com- « battre, et qui, aidé seulement de son fils et de « deux valets, tue tous les amans de sa vieille « femme, qui ne pouvait plus avoir d'amans ? « Pourquoi arriver à ce dénoûment, en changeant « ses compagnons en pourceaux ?... — Allégorie « admirable, mon ami, qui prouve que l'homme, « soumis à ses passions, se ravale au niveau des « bêtes. — N'oubliez jamais cette allégorie-là, « monsieur ; mais avouez qu'elle n'a rien de « noble.

« Et cet Ulysse s'habillant en gueux, et deman- « dant l'aumône ?... — Et n'avons-nous pas vu de « nos jours le prince Edouard se déguiser en fille « pour échapper à ses ennemis ? — Cet Ulysse, « dis-je, suivant tout nu le charriot d'une belle « princesse, qui venait de faire la lessive, sont-ce « là des allégories ? — Ce sont des fais vraisembla- « bles, puisqu'ils sont dans les mœurs du temps « auxquelles vous ne voulez pas plus vous ployer, « qu'à la chronologie que vous violez à chaque « phrase, comme vous confondez prose et vers.

« — Et la valeur plus qu'humaine de cet Achille, « que tout le monde admire, et qui n'était pour-

« tant qu'un poltron, puisqu'il était invulnérable ?
« — Invulnérable ? non, François, il ne l'était
« pas au talon. — C'est tout un, monsieur ; car
« qui diable s'est jamais avisé d'attaquer son en-
« nemi au talon ? — C'est cependant par là qu'il
« est mort, François. — Mort aussi étonnante
« que sa vie.

« Et cette Aulide, dont le nom pompeux ré-
« sonne si harmonieusement à l'oreille, et qu'on
« a, dites-vous, célébrée en si beaux vers fran-
« çais ; cette Aulide, ou Aulis, était-elle autre
« chose qu'une misérable bourgade, devant la-
« quelle la flotte des Grecs fut arrêtée si long-
« temps ? — Eh ! qu'importe qu'Aulis fût un bourg
« ou une ville ! c'est de la flotte dont il s'agit. —
« Oui, monsieur ; mais un grand port rassemble
« nécessairement beaucoup d'hommes, et, où il
« y a beaucoup d'hommes, on bâtit de grandes
« villes. Je ne crois pas que Brest, Toulon, Ports-
« mouth, Yarmouth, soient des villages. Quel
« port donc que celui d'Aulis, ou d'Aulide, et
« quelle flotte que celle d'Agamemnon qui y en-
« tra tout entière ? Tenez, monsieur, tout cela
« devait ressembler au port et aux barques des
« pêcheurs d'Embleteuse. — Savez-vous, François,
« que vous êtes le seul que je puisse écouter avec
« cette modération ? — Je vous remercie, mon-
« sieur.

« Parlons maintenant un peu de ces victoires
« qu'on célèbre depuis tant de siècles. — J'espère

« bien, monsieur François, que vous ne me con-
« testerez ni les Termopyles, ni Salamine, ni Ma-
« rathon. — Allons, monsieur, je vous passe Ma-
« rathon et Salamine, car il n'est pas impossible
« que les Grecs aient fait dans ces deux journées
« ce que nos braves ont fait à Marengo et à Aus-
« terlitz. Mais, le combat des Thermopyles me
« paraît fort, monsieur, très-fort. — Il n'est pas
« plus incroyable que le récit des deux autres
« batailles, et on en trouve un exemple dans
« l'Histoire moderne. — Ah ! contez-moi cela,
« monsieur.

« Le château de Franchimont, au pays de Liége,
« était assiégé par Charles VII et Philippe-le-Bon.
« Stréel, dont le nom devrait être connu, et qui
« pourtant ne l'est pas, sortit la nuit à la tête de
« trois cents soldats, et pénétra jusqu'au quartier-
« général de l'armée des assiégeans. Le projet de
« Stréel était d'enlever le roi de France et de ter-
« miner la guerre par ce coup d'éclat. Il se trompa,
« et entra dans la tente du duc d'Alençon, qu'il
« fit prisonnier. Le roi dormait dans la tente voi-
« sine : ses gardes entendirent du bruit et répan-
« dirent l'alarme. Les Franchimontois furent en-
« veloppés à l'instant. Ils combattirent comme
« Léonidas et les siens, et ils eurent le même sort.
« Ils périrent tous glorieusement.

« — Ah ! ma foi, monsieur, je vous tiens. —
« Comment, vous me tenez ! — Oui, monsieur.
« Si, pour me prouver la possibilité des hauts

« faits attribués aux Grecs, vous êtes forcé de « m'en citer d'aussi brillans, qu'on ne conteste « point à nos aïeux, il faut nécessairement que « vous conveniez que les modernes valent les an- « ciens. — Allons, allons, le piége est adroit, et « je ne m'y attendais point. — Savez-vous, mon- « sieur, ce que je pense en définitif de la dif- « férence établie entre les temps reculés et les « derniers siècles ? C'est que les auteurs grecs, « échauffés par l'élan du patriotisme, ou poussés « peut-être par un orgueil national, ne laissaient « perdre aucun trait, tandis que les nôtres... — « Flattent les vivans, et oublient les morts; n'est- « ce pas cela, François ? — Vous achevez ma « pensée. »

François était enchanté de prouver qu'il avait lu, et avec fruit. C'était lui qui chaque jour commençait une dissertation nouvelle, où, selon sa méthode, qui n'est pas la meilleure, il confondait les faits et les époques. Quelquefois Adolphe riait; quelquefois il se fâchait, et chacun restait ferme dans son opinion.

Cependant François pensa un jour que le moment où il ne resterait rien à dire des Grecs et des Romains n'était pas éloigné, et il sentait la nécessité d'occuper Adolphe quelques années encore de choses propres à prolonger le sommeil des passions.

Il rêvait profondément aux moyens d'amuser l'imagination de son pupille sans l'échauffer. Le

bon homme n'était pas inventif : aussi, jouissait-il plus qu'un autre, quand il avait trouvé quelque chose qui lui paraissait sortir de la classe des idées communes. Un jour, que la contradiction avait extraordinairement exalté la tête d'Adolphe en faveur des anciens, François, saisi d'une sorte d'enthousiasme d'invention, se sentit inspiré. Il se mit à sauter par la chambre, en se frappant les genoux des deux mains, et en riant aux éclats.

Adolphe le regardait, l'œil fixe et la bouche ouverte. Il le croyait fou. Il lui était sincèrement attaché, et en le regardant, il oubliait l'Attique et Rome. François le tira de peine, en s'asseyant tranquillement auprès de lui, en lui prenant la main, et en lui disant ce qui suit :

« Monsieur, si comme vous le prétendez, je « n'entends rien à la chronologie ni à la géogra- « phie, j'ai pourtant quelquefois des pensées di- « gnes d'un Grec ou d'un Romain. Écoutez celles « que je vais vous communiquer.

« Vous vous déplaisez à la ville et au village ; « éloignons-nous de l'un et de l'autre. — Et où « donc vivrons-nous, au milieu des bois ? — Pas « du tout, monsieur. Vous avez à deux lieues de « Paris... — A cinquante stades et quelque chose, « François.—Laissez-moi compter par lieues, mon- « sieur : cela m'est plus facile. Vous avez à deux « lieues de Paris une prairie de vingt-cinq arpens « en carré, qui ne rapporte presque rien, graces

« au chevaux de la marine. Fermons-la de murs ;
« faisons en une petite Grèce, et peuplons-la de
« gens pénétrés comme vous d'admiration pour
« l'antiquité. — Oh ! François, François, quelle
« idée ! elle est aussi sublime que nouvelle. » Et il embrassait François de tout son cœur, et son imagination enflammée étendait le projet du tuteur et le parait du coloris le plus brillant : c'était de l'ivresse, du délire.

Bon ! bon ! disait à part lui François. Je le tiens encore pour deux ans.

Il fallut aussitôt courir chez un architecte pour avoir un plan de la Grèce en petit. Ils n'en connaissaient aucun ; mais on ouvrit l'almanach, et on donna la préférence à celui dont le nom avait le plus de rapport avec l'idiome chéri.

Adolphe commença par lui parler grec, et fut fort étonné que le copiste des Corinthiens, des Ioniens, des Doriens, n'entendît pas leur langue. Il fallut descendre au langage vulgaire à l'usage des Français, et Adolphe, plein de son objet, eût parlé trois heures, si l'architecte ne lui eût dit assez sèchement que des beautés déplacées ne sont plus des beautés, et qu'il eût à vouloir l'instruire du sujet de sa visite.

« Monsieur, j'ai, dit-on, un pré de vingt-cinq
« arpens en carré ; je dis arpens, parce que je n'ai
« pas pris le temps de réduire le stade grec en per-
« ches. — Vous avez bien fait de ne pas vous donner
« cette peine, monsieur, parce que, pour vous en-

« tendre, il eût fallu que je la prisse aussi. — Je « compte dépenser dans ce pré environ cinquante « talens. — Combien cela fait-il argent de France, « monsieur? — Comptez, monsieur, à cinq mille « quatre cents livres le talent. Hé, monsieur, « parlez français », dit François, pendant que l'architecte calculait.

Et, à mesure que le calcul avançait, la figure de l'architecte se déridait; son air devenait respectueux et agréable.

« Comment diable! s'écria-t-il enfin, cela fait « deux cent soixante et dix mille livres. Je ne « l'aurais pas cru, dit Adolphe. François, avons- « nous cette somme à notre disposition? — Et « au-delà, monsieur; soyez sans inquiétude, et « passez à votre plan.

« Voyons d'abord, reprit l'architecte, la dispo- « sition du terrain. Vingt-cinq arpens en carré, « dites-vous : y a-t-il de l'eau? — Bien certaine- « ment; une rivière coule au bas de ma prairie, « puisque les Tritons et les Néréïdes y jouent « quelquefois. — Je n'ai point parlé de Tritons, « monsieur, mais de chevaux de la marine. — « Mon tableau était bien plus joli, François. — « Mais, le mien est bien plus vrai.—Enfin, François, « il y a une rivière? — Oui, la Marne, monsieur.

« Allons, dit l'architecte, je vois ce qu'il faut à « monsieur. Un joli château, un jardin anglais, « piquant, varié... — Fi! donc, monsieur, des « châteaux, des jardins anglais! je veux d'abord

« sept maisons dans le genre de celles d'Athènes,
« ayant chacune leur petit jardin. Je les veux assez
« éloignées les unes des autres, pour que les sept
« sages qui les habiteront puissent méditer sans
« être interrompus, et assez voisines, pour qu'ils
« puissent se voir facilement. N'allez pas trop vite,
« monsieur, dit François, car, de tous ces sages-
« là, Bias est celui auquel vous ressembleriez
« bientôt parfaitement.

« Un moment, reprit l'architecte. Avant de
« mettre des bornes à la libéralité de monsieur,
« souffrez qu'il me dise comment on bâtissait à
« Athènes. — Hé, monsieur, un petit appartement
« en bas pour les hommes; un autre au-dessus
« pour les femmes, et une couverture en terrasse
« faisant saillie, pour garantir de la pluie. — Hé
« bien, hé bien, cela ne coûtera pas énormé-
« ment. Vous aurez des maisons athéniennes.

« Passons maintenant à la division du terrain,
« aux formes que nous lui donnerons, et à sa dé-
« coration. Je fais entrer la Marne chez vous; elle
« y fait mille détours, et paraît en sortir à regret.
« — A merveille, à merveille ! Ce nouveau fleuve
« s'appellera le Céphise, ou le Scamandre. — Sous
« des peupliers, des saules pleureurs, artistement
« disposés, je l'élargis considérablement, et je
« vous ménage un étang. — Un lac, monsieur;
« monsieur, le lac Mœris, et sur ce lac des joû-
« tes exécutées sur de petites galères grecques,
« armées de leurs éperons. Quel plaisir de réunir

« l'Egypte et la Grèce dans un aussi petit espace !

« — Au milieu du lac, puisque lac il y a, une « île riante, décorée de fleurs et d'arbustes. — « Elle s'appellera Cythère. — Sous le lilas et le « chèvre-feuille, un trône de mousse... — Au « haut duquel sera un Amour, menaçant de ses « traits quiconque osera approcher de cette re- « traite enchantée.

« — On sortira de l'île par un pont léger qui « conduira à une vallée émaillée de fleurs cham- « pêtres... — La vallée de Tempé. — A l'extrémité, « une grotte en rocailles... — L'antre de Delphes, « monsieur, et la beauté seule y rendra des ora- « cles. — La grotte est adossée à une montagne... « — Le mont Ida, sur lequel Jupiter s'asseyait « la foudre en main, pour voir combattre les « Troyens et les Grecs. — Sur la montagne, un « temple en ruines... — Le temple d'Ephèse, « monsieur.

« — Ah ! vous me parlez enfin ma langue, et si « je ne connais ni les stades, ni Tempé, ni le « mont Ida, je possède la grande, la belle archi- « tecture antique. Non, monsieur, votre temple « ne s'appellera pas le temple d'Ephèse. — Et la « raison, monsieur ? — C'est que je ne puis établir, « sur un monticule de quelques toises de circon- « férence, un édifice de quatre cent pieds de long, « sur deux cent vingt de large, et soixante de « hauteur. — Hé, monsieur, une femme porte- « t-elle au bras un portrait de grandeur naturelle ?

« Faites mon temple d'après Pausanias ; faites-le « de dix pieds de long, sur huit de large, si vous « voulez. Mettez-y une statue de Diane, haute « comme mon pouce, si vous ne pouvez la faire « plus grande. Mais, ce sera le temple d'Ephèse, « ou je vais de ce pas chercher un architecte plus « traitable que vous. — Oh ! je me rends, mon- « sieur, je me rends.

« Sur le derrière de la montagne, se présente « un roc escarpé... — Le rocher de Leucade, et « pour la vraisemblance, le Scamandre passera « au bas. — On descend le roc par des degrés, « imitant les saillies naturelles des pierres. — On « ne le descend pas, monsieur, on le saute. — « On le descend, ou on se noie. — On saute dans « le fleuve, vous dis-je, et on s'en tire à la nage. « — Allons, le saut pour les nageurs, et les de- « grés pour les autres.

« J'entrevois cependant une difficulté. — La- « quelle, monsieur ? — Il faudra encore un pont « pour passer ceux qui ne seront pas descendus « en désespérés. — Répétition, stérilité d'imagi- « nation, diront les connaisseurs. Hé, parbleu, « dit François, mettez-y une barque. — Il a rai- « son mon tuteur, la barque à Caron, et, pour « qu'on ne s'y trompe pas, mon passeur aura « soixante-dix ans, l'air refrogné, la barbe lon- « gue, les épaules, les bras, les cuisses et les « jambes nus. Une barque soit, dit l'architecte.

« De la rive opposée du ruisseau, on passe

« dans un bosquet charmant. — Bravo ! bravo !
« les Champs-Elysées. — Je le coupe en labyrin-
« the. — Bravissimo, le labyrinthe de Crète.

« — Permettez, monsieur, que je vous arrête
« encore. Je vous parle plantation; vous me ré-
« pondez architecture. Le labyrinte de Crète était
« un assemblage de plusieurs palais... — Je sais
« que Pline le dit, monsieur; mais je sais aussi
« qu'Hésychius appelle labyrinthe un terrain quel-
« conque, coupé d'une multitude de routes, dont
« les unes se croisent en tous sens, et les autres
« tournent en spirale autour du point de leur
« naissance. De deux opinions opposées, j'adopte
« celle qui me convient davantage : ainsi, mon
« bocage sera, selon les circonstances, les Champs-
« Elysées, ou le labyrinthe de Crète.

« Récapitulons un peu, reprit l'architecte. Sept
« jolies maisonnettes, et leur jardinet; un ruis-
« seau serpentant; un étang, une île, un pont,
« une vallée, une grotte, une montagne, un
« temple, un rocher, un labyrinte; c'est fort
« bien. Ajoutons, çà et là, des massifs de fleurs,
« quelques bouquets d'arbres. Sous les uns une
« salle de verdure, des jeux sous les autres, et
« terminons par une allée tortueuse, de quatre
« toises de largeur, qui règnera dans tout le pour-
« tour. Il ne me reste, je crois, qu'à faire le plan
« figuré, le plan géométrique et mon devis.

« Ah ! vous croyez cela, dit François. Votre
« plan me paraît très-joli, sans doute. Mais

« l'agréable ne suffit pas ; je veux y joindre l'utile.
« Laissez-moi faire aussi ma récapitulation.

« D'abord, dans vos sept maisons je ne vois « pas une cuisine, et on mangeait en Grèce. Des « cuisines ne suffisent pas, il faut de quoi les « fournir. Où sont la vacherie, la laiterie, le pou- « lailler, le colombier, le potager, la melonière, « le verger, les espaliers, les ruches à miel ?

« — François a raison, vous n'avez pas dit un « mot de tout cela, et en France comme en Grèce, « tout cela est de première nécessité. — J'étais « dans le feu de la composition, monsieur ; mon « ame s'était élevée au-dessus des objets purement « matériels : venons-y.

« Votre terrain est carré. Dans le premier an- « gle, je place les écuries, les remises et le pou- « lailler ; dans le second, la vacherie, la laiterie « et le colombier ; dans le troisième, le potager, « la melonière et les ruches, le tout masqué par « des treillages, garnis de plantes montantes. De « bons pieds de chasselas, s'il vous plaît, dit le « tuteur.

« Ah ça ! reprit Adolphe, quand commence- « ront nos travaux ? — Dans quatre jours, mon- « sieur, je vous présente les plans et mon devis ; « le cinquième, je me transporte sur les lieux, « suivi de trente terrassiers qui auront chacun dix « journaliers à leurs ordres.

« Nous partirons ensemble, répliqua Adolphe. « Je veux voir la métamorphose de ma prairie,

« en suivre les progrès, y travailler de mes mains, « comme Denis à Corinthe, et être, de toutes les « façons, le restaurateur de la Grèce. — Mais, « monsieur, le plus prochain village est à trois « lieues de votre colonie. — Hé bien, François, « des tentes pour le jour, et la nuit une chau- « mière. Vivons d'abord en Spartiates, et méritons « ainsi de jouir des délices d'Athènes. »

CHAPITRE IV.

Le premier battement du cœur.

On était au milieu de métagetnion, selon Adolphe, ou au quinze août, selon le vulgaire. C'est le moment de travailler les terres qui exigent de grands mouvemens, et de les préparer à recevoir les plantations d'automne.

Or, il y avait beaucoup à remuer dans la prairie du nouvel Inachus. Il fallait exhausser considérablement le terrain, parce que la Marne déborde comme le Nil ; voilà la ressemblance. Mais, le Nil dépose du limon, et la Marne du sable ; voilà la différence.

M. Phidiot, c'est notre architecte, dont le nom était évidemment francisé, mais qui descendait incontestablement de Phidias, à ce que croyait Adolphe, M. Phidiot avait apporté, le soir du quatrième jour, ses plans, qui furent adoptés, et son devis, qui fut signé sans examen, parce qu'il jura sur sa conscience, et que la probité de François

ne lui permettait pas de douter de la véracité d'un tel serment.

Le soleil éclairait à peine la cinquième journée, et Adolphe était debout. Il n'avait pas fermé l'œil, parce que son cœur s'était ouvert à l'ambition. Il se regardait comme le fondateur d'un petit état, et ivresse de grandeur ôte le sommeil que donnent toutes les autres.

François n'avait pas dormi davantage; mais son insomnie était l'effet d'une douce rêverie. Il repassait dans sa mémoire ce qu'il avait fait pour son pupille, ce qu'il se proposait de faire encore. Il le voyait parvenu, à travers des écueils, à l'époque où l'homme vigoureux et de mœurs pures peut inspirer de l'orgueil à la vierge qu'il préfère. Il le voyait cherchant sa félicité dans son cœur, aimant sa femme comme on aime celle à qui on doit sa première jouissance. Il le voyait renaître dans des enfans, sains et forts comme leur père, et il se disait avec complaisance : ce sera mon ouvrage.

Il semble que les ténèbres ajoutent un charme de plus à la douce sérénité qui accompagne partout l'honnête homme. Les ténèbres éloignent de lui les distractions; c'est dans les ténèbres qu'il cause en paix avec sa conscience.

Debout aussitôt que Adolphe, il fit apporter le déjeuner : c'était du pain, du cresson et de l'eau. Le jeune homme marqua de l'étonnement. « C'est « en vivant en Spartiates, dit François, que nous

« nous rendrons dignes des délices d'Athènes. »

Le tuteur portait deux bâtons sous le bras. Adolphe lui demanda à quel usage il les destinait. « J'ai cru, monsieur, qu'un bâton peut être utile « en route. — Comment, François, nous allons « voyager à pied ! — Je ne ne crois pas, monsieur, « que les Spartiates se servissent de carrosses. — « Allons ! allons ! François, je conviens que ce qui « m'est échappé chez M. Phidiot était un peu poéti- « que. — C'est-à-dire, exagéré. Monsieur, ne nous « parons jamais des vertus que nous n'avons point: « le masque tombe, l'homme reste. Le jeûne, « d'ailleurs, n'est vertu que pour l'indigent qui a « le courage de se soumettre à la nécessité. — « Comme vous vous exprimez, François ! — C'est « l'effet de la lecture, monsieur. Si j'avais lu trente « ans plus tôt, je jouerais peut-être un rôle dans « l'Etat. — Et vous ne seriez pas mon tuteur, « mon ami, mon guide. » François lui prit la main : « Je m'applaudis d'être toujours François. »

Il y avait dans la chambre voisine une table convenablement servie, et le remise attendait à la porte.

On arriva sur les bords de la Marne, et on ne trouva dans la prairie que du bétail qui paissait l'herbe que les chevaux de la marine n'avaient point écrasée. François se récria sur la spoliation des propriétés ; les pâtres lui répondirent que dans ce canton les regains n'appartiennent point au propriétaire. « C'est-à-dire, reprit François,

« que les véritables propriétaires sont ceux qui « n'ont pas de propriété : ça ne durera pas tou- « jours. »

Le bouillant Adolphe, occupé d'objets plus relevés, accusait M. Phidiot de lenteur, de négligence, lorsqu'il parut enfin à la tête de ses pionniers.

Deux fourgons suivaient lentement. L'un portait des tentes, des marmites, des bidons; l'autre était chargé de provisions de bouche, d'une marquise élégante pour l'Inachus, le Cadmus, le Cécrops, d'une tente plus modeste pour le tuteur, et d'une autre qui devait servir de magasin et de garde-manger.

François avait adopté l'idée d'Adolphe. Il pensait qu'un jeune homme bien constitué se fortifie en couchant sous la tente pendant la belle saison, et que le travail modéré est père de l'appétit et du sommeil.

François voulait que les ouvriers fussent bien payés; mais il entendait qu'ils gagnassent leur salaire en travaillant, et non en promenades de l'atelier au village, et du village à l'atelier.

Il avait donc pris à loyer quelques effets de campement, et les menus ustensiles nécessaires.

Et, comme il prévoyait tout, il comptait prévenir les effets dangereux des pluies d'automne, en faisant bâtir, dès que les excavations nécessaires à la formation du lit du Scamandre auraient suffisamment élevé le terrain.

Son premier soin fut de faire dresser des tentes. Lorsqu'Adolphe les vit tendues, et la sienne dominant toutes les autres, il s'écria : « Je crois voir « Miltiade dans la plaine de Marathon. »

La comparaison n'était pas formellement exacte; mais, l'intention n'était pas douteuse, et, puisqu'il est convenu que toute comparaison cloche, où est l'inconvénient de se comparer à ce qu'il y a de mieux ?

On fit peu de chose pendant cette première journée. Chacun s'occupa d'abord de pourvoir à son existence. Les terrassiers se répandirent ensuite dans la campagne, pour se procurer des journaliers, et M. Phidiot, après avoir raisonné son plan avec le terrassier en chef, fit planter quelques jalons, et retourna à Paris.

Mais, le lendemain, dès le point du jour, la terre résonna sous les coups de pioche, comme l'Etna sous les marteaux des Cyclopes. Adolphe était partout. Il encourageait les ouvriers par son exemple, par ses discours, et par le vin qu'il faisait distribuer à ceux qui se distinguaient par leur activité : ce dernier moyen manque rarement son effet.

Avec quelle facilité le sein de la terre s'entr'ouvrait, amolli par les libations! « Ah! sans doute, « disait Adolphe, Annibal ne déracina les rochers « des Alpes, Alexandre n'asservit la mer devant « Tyr, qu'en prodiguant le jus de la treille. « Graces immortelles soient rendues à Bacchus! »

A la fin de la semaine, notre Miltiade, notre Annibal, notre Alexandre vit avec une joie inexprimable le lit du nouveau fleuve entièrement creusé. Douze pieds de large, ma foi !

Adolphe voulut que le jour où l'onde bouillante franchirait la faible digue qui la retenait encore, fût un jour solennel. Il aurait volontiers renouvelé les jeux olympiques, les jeux pythiques, les jeux isthmiques ; mais, ses gens n'en ayant aucune idée, il se borna, malgré lui, à donner une fête villageoise.

Déja on avait dépecé et distribué un veau et deux moutons ; déja des échalas, transformés en broches, tournaient sur des fourches fichées en terre ; une pièce de vin défoncée désalterait les cuisiniers et provoquait la gaîté bruyante ; l'aigre violon du village, chargé de rubans de toutes couleurs, précédait les jeunes filles, qui s'avançaient en dansant, pour sauver l'ennui du chemin, lorsque des nageurs, vêtus de blanc, parurent, portant sur leurs épaules, deux nacelles, qu'ils lancèrent dans le lac : c'était une galanterie de François.

D'un bras vigoureux, Adolphe saisit la rame. Il veut aborder le premier dans l'île de Cythère, et bien qu'elle offre encore l'image de la stérilité, il prononce que c'est là que se donnera la fête, et qu'elle sera consacrée à Vénus.

Parmi les paysannes, on distinguait telles jouvencelles, que la déesse eût facilement admises

au nombre de ses prêtresses. Une petite Marguerite se faisait particulièrement remarquer. Parée de sa seule beauté et de son innocence, elle semblait attendre, et non provoquer l'amour; cependant, les mouvemens précipités de son sein annonçaient la fermentation du sang, ou, si vous l'aimez mieux, son extrême sensibilité.

Adolphe n'avait jamais senti battre son cœur, parce qu'il n'avait pas devancé l'époque où la nature fait, du plus doux des plaisirs, le plus impérieux des besoins. Il n'avait donc aucune idée de séduction. Mais, il pressait doucement la main de Marguerite, lorsqu'il dansait avec elle, et, lorsqu'il cessait de danser, il la conduisait sous sa tente, parce que, disait-il, elle y serait mieux qu'ailleurs.

François eût pensé qu'elle y devait être plus mal. Mais, François était occupé à répandre partout l'abondance, sans profusion; à empêcher que la joie ne fût portée jusqu'à l'ivresse, qui la tue; à veiller à ce que celle à qui la nature avait refusé ses dons, participât à la fête comme la plus belle de ses compagnes.

Adolphe et Marguerite, cachés sous cette tente, pouvaient tout et n'osaient rien. Adolphe regardait la beauté timide, qui baissait les yeux en rougissant, et que son trouble rendait plus belle encore. Pas un mot qui décelât leurs désirs. Quelques soupirs exprimaient leur embarras, et

ils retournaient danser, pour sortir de la contrainte où ils étaient l'un et l'autre.

En passant dans l'île, en repassant, Marguerite, au moindre mouvement de la barque, s'appuyait sur le bras d'Adolphe, la première fois, parce qu'elle avait vraiment peur, les autres fois, parce qu'elle y trouvait du plaisir.

Sur la fin de la journée, ils se parlèrent un peu. La pastourelle rougissait encore, en regardant le beau jeune homme; mais, elle lui souriait quelquefois, et Adolphe, la voyant moins timide, s'enhardissait de son côté.

Il apprit qu'elle venait tous les jours apporter à manger à son père, et il ne l'avait pas remarquée! Il sut que son père s'appelait Jacques Dufour, et il se promit bien de doubler le prix de ses journées.

Une question en amenait une autre. Marguerite lui dit qu'elle était l'aînée de six enfans, et que cette famille ne vivait que du travail de son père. Adolphe décida à l'instant, que Jacques Dufour serait transformé en Caron, emploi facile et peu assujétissant; que la mère Dufour aurait le gouvernement des basses-cours; que les petits enfans feraient ce qu'ils pourraient, et Marguerite rien, parce qu'il ne fallait point qu'une aussi jolie fille se fatiguât. Le naïf Adolphe ne voyait dans ces arrangemens que de la compassion, que de la bienfaisance.

Et, comme les Champs-Élisées n'étaient pas

plantés encore, que les basses-cours n'existaient que sur les plans, et qu'il était indispensable de mettre la famille de Jacques Dufour dans une certaine aisance, Adolphe présenta sa bourse à Marguerite.

Marguerite avançait et retirait sa petite main. L'or a, comme l'aimant, sa force attractive; mais, Marguerite, malgré son innocence, sentait l'inconvenance d'accepter. Adolphe leva ses scrupules, en la priant d'offrir de sa part cet argent à sa mère.

Elle retourna au village, uniquement occupée du généreux jeune homme, et elle marchait éloignée de ses compagnes, pour penser plus librement à lui.

Adolphe, renfermé dans sa tente, n'invoquait point Morphée : songes rians d'amour voltigeaient autour de sa couchette, et valaient mieux que le sommeil. Le jour le retrouva rêvant à la jolie fille, et formant des projets dont il ne dit rien à François, à qui, jusqu'alors, il n'avait caché aucune de ses pensées.

Il sortit, et se mêla parmi les ouvriers. Il comptait les minutes, les secondes; ses yeux se tournaient sans cesse vers le village, et Marguerite ne paraissait point.

Une femme se montre dans l'éloignement, et le cœur d'Adolphe se dilate. Elle porte un panier au bras... C'est elle, c'est elle sans doute. Elle approche... Ce n'est plus elle! ce ne sont point

les graces légères de Marguerite. Il regarde plus attentivement, il se flatte encore que ses yeux le trompent..... Non, non, dit-il enfin, ce n'est pas elle, et il soupire profondément.

Une femme de quarante ans entre dans l'enceinte, et cherche celui auquel le panier est destiné. Adolphe l'aborde en tremblant. O amour! tes premiers fruits sont les alarmes; les derniers sont les regrets.

« Ma bonne, vous cherchez peut-être Jacques « Dufour ? » Un *oui* très-sec fut sa réponse. « Vous êtes peut-être son épouse ? » Un *oui* plus sec fut tout ce qu'il obtint. Le moyen, après cela, d'oser parler de Marguerite!

La mère Dufour déposa son panier, et entra dans la tente de François. Adolphe croyait ne perdre qu'un jour, et cette perte lui paraissait insupportable. Qu'eût-il fait, s'il eût prévu les chagrins qu'on lui préparait?

« Monsieur, dit la bonne mère à François, on « a donné hier cette bourse à Marguerite. On ne « fait pas présent d'une somme aussi forte à une « fille de seize ans, sans avoir sur elle de mau- « vais desseins. Je suis pauvre, monsieur; mais, « je ne vendrai pas l'honneur de mon enfant. « Voilà la bourse. Rendez-là à M. Luceval, et « dites-lui qu'on ne doit pas employer la richesse « à corrompre l'innocence, et à porter la honte « dans les familles. »

François n'était point préparé à cette scène, et

il n'avait pas le talent d'improviser. Il ne connaissait d'ailleurs ni Marguerite, ni sa mère. Il ignorait ce qui s'était passé la veille; il craignait d'entrer dans des détails défavorables à Adolphe, et cependant il fallait parler.

Un homme d'esprit eût dit de belles choses; François voulait en dire de bonnes. Il se recueillit, pendant que la mère Dufour essuyait des larmes qu'elle s'efforçait de cacher. Et, au village aussi, on rougit donc d'avoir des mœurs!

François voulut être instruit des moindres particularités, et Marguerite n'avait rien caché à sa mère. Elle n'avait dansé qu'avec le beau jeune homme; il lui avait souvent serré la main; il l'avait plusieurs fois conduite sous sa tente, et enfin il lui avait donné de l'or.

Notre tuteur, malgré son inexpérience, démêla à travers tout cela une inclination naissante, qui pouvait devenir un sentiment profond et dangereux. Tendre et prévoyant comme un père, il trembla à son tour.

Cependant il s'efforça de justifier la conduite de son pupille : il ne voulait pas qu'il eût à rougir, même devant la mère Dufour. Il observa qu'il était tout simple qu'un jeune homme dansât avec celle qui lui paraissait la plus aimable; que rien n'était plus innocent que de lui presser la main; qu'enfin un danseur qui sait vivre repose sa danseuse dans le lieu le plus commode. Il ajouta que la tente de M. Luceval n'avait ni portes

ni verroux, qu'elle était restée ouverte à tout le monde, et qu'enfin le meilleur usage qu'il pût faire de son superflu, était de le verser dans le sein de l'honnête indigence.

En débitant ces lieux communs, qui ont servi si souvent de masque au vice, François affectait un air aisé, qui pouvait imposer à la mère Dufour, mais qui ne soulageait pas son cœur. La discrétion d'Adolphe y avait porté le coup le plus sensible.

Le bon homme s'occupa ensuite des mesures qu'il fallait prendre contre deux enfans que la nature rapprochait, et que les convenances séparaient sans retour. C'était une grande affaire pour François que de terminer celle-ci sans qu'Adolphe soupçonnât la part qu'il y avait prise. S'il allait passer de la dissimulation à l'indifférence, et peut-être à la haine? tel est cependant l'effet de la moindre comme de la plus légitime contradiction. François était frappé de cette idée, et, faible et bon, comme la mère Dufour, il mêlait ses larmes aux siennes.

Après avoir long-temps raisonné, ou déraisonné ensemble, ils convinrent que le terrassier en chef ferait une querelle à Dufour; qu'il serait rayé de la liste des pionniers, et qu'il toucherait le montant de ses journées jusqu'à ce qu'il eût trouvé de l'ouvrage; que Marguerite serait exactement surveillée, et que si Adolphe se permettait une démarche hasardée, François en serait aussitôt averti.

Pauvre François, pourras-tu t'armer de courage, déployer pour la première fois l'autorité que t'a confiée le père de ton pupille ? Je n'ose l'espérer.

La mère Dufour se retirait, et la bourse était toujours sur la table.

« Prenez, prenez, bonne femme, lui dit le « tuteur, j'approuve l'emploi qu'en a fait M. Lu- « ceval. » Et la mère Dufour, rassurée sur le principe du bienfait, reprit gaîment le chemin de son village.

Adolphe l'avait vue entrer dans la tente de François. Il s'en était approché, il avait prêté l'oreille, n'avait rien entendu, s'était éloigné, marchait au hasard, revenait sur ses pas, s'éloignait encore, abordait le père Dufour, brûlait de lui parler de sa fille, et sa voix expirait sur ses lèvres.

« Je n'ose confier ma peine, et j'ai un ami dis- « posé à tout faire pour moi ! allons trouver « François. Déposons ces alarmes dans le sein de « la probité; puisons-y du moins des consola- « tions. »

Il entre. François avait les deux coudes appuyés sur un secrétaire, et ses mains couvraient son visage. Il paraissait absorbé dans de profondes réflexions. Adolphe, debout près de lui, respectait sa méditation, et une voix intérieure lui disait qu'il en était l'objet.

François se relève, et voit le jeune homme dans une attitude suppliante. Il lui montre un siége de

la main. Adolphe saisit cette main et la baise avec ardeur.

« Je vous entends, monsieur. Vous aimez, « vous projetez une folie, et vous attaquez mon « cœur pour en faire votre complice. Écoutez-« moi.

« J'ai été le domestique de votre père : ne me « le rappelez point ; je ne l'ai pas oublié. A ce « titre, je ne vous dois que de la condescen-« dance, je le sais ; mais, monsieur, votre père « m'a élevé au rang de son ami, il m'a confié, à « ses derniers momens, le soin de votre fortune « et de votre réputation. Je dois compte à sa mé-« moire de la conduite que je tiendrai dans cette « conjoncture difficile. Il m'en coûtera de vous « affliger ; mais si vous n'avez pas la force de « surmonter et de vaincre une affection d'un « jour, j'aurai, moi, celle de déployer l'auto-« rité que j'ai sur vous. Oubliez Marguerite, je « le veux, je vous l'ordonne au nom de votre « père.

« — Ah, François, comme vous me traitez ! « n'ai-je pu sans crime être sensible aux charmes « de l'innocence et de la beauté ? Ai-je cessé « pour cela de respecter en vous celui auquel « mon père mourant a transmis tous ses droits ?... »

Adolphe, en ce moment, pouvait consentir à se détacher de Marguerite. Une réplique ferme de François le rendait à lui-même, au moins pour quelques jours.

Mais, François arrangeait, lorsque son pupille entra, le discours qu'il venait de prononcer. Il attendait de la résistance, et la docilité d'Adolphe le toucha sensiblement. Il lui ouvrit ses bras, le pressa sur son sein... Ses forces étaient à bout.

« Asseyez-vous, mon cher enfant. Si j'ai tout « fait pour vous depuis votre naissance; si pour « vous j'ai renoncé à la douceur d'être père; si « votre félicité future est depuis dix-sept ans « l'unique objet de mes soins, n'abusez pas de « ma faiblesse; ne me forcez pas à consentir à « votre déshonneur, à en supporter seul tout le « blâme, à mériter les reproches que vous m'adres- « serez, quand l'ivresse sera dissipée et que votre « raison s'armera contre moi.

« — Mon déshonneur, François, mon déshon- « neur! — On dit Marguerite jolie, et je la crois « sage. Mais, qu'en voulez-vous faire? Votre maî- « tresse? vous n'êtes pas corrompu à ce point. « Votre femme? elle ne vous convient pas.

« — Elle est jolie, elle est sage, et elle ne me « convient pas! Quelle est donc la femme qui me « convient, François? — Celle qui par sa fortune, « son rang, son éducation, ses qualités, a droit « de prétendre à vous, et remplira mes espé- « rances.

« — Faut-il vous citer, François, ces souverains « assyriens et grecs, qui ont porté leurs esclaves « sur le trône! — Cet usage-là n'existe plus, mon- « sieur. — Pierre-le-Grand l'a rétabli sans rien

« perdre de sa grandeur. — Pierre-le-Grand, que « je ne connais pas, ne devait probablement « compte de sa conduite à personne, et vous êtes « comptable de la vôtre à vos égaux, qui sont « nombreux, et à moi, qui vous conjure d'avoir « pitié de la peine que vous me causez.

« Cruel enfant, connaissez-vous celle que vous « voulez vous associer? Savez-vous si elle a les « qualités que votre prévention lui suppose? Sa- « vez-vous si vous l'aimerez dans un an, dans « un mois? et quelles suites funestes ne devez- « vous pas redouter de la précipitation qui vous « égare! Quoi, parce qu'une fille vous paraît « jolie, vous vous rendez sans examen, sans ré- « flexion; vous allez braver pour elle l'opinion « publique, souvent injuste, mais toujours res- « pectable. Vous me citez des princes, esclaves « eux-mêmes de leurs passions! Je vous citerai, « moi, le grand Cyrus, respectant, fuyant la « belle Panthée, que le sort des armes lui avait « soumise, et la remettant lui-même dans les bras « de son époux.

« Voilà un exemple de véritable grandeur, « voilà le modèle qui vous entraînerait, si vous « aviez le moindre rapport avec ces heros aux- « quels vous vous assimilez. Mon cher enfant, « n'empoisonnez pas mes derniers jours; accordez « quelque chose à ce pauvre François, pour qui « vous n'avez rien fait encore; qu'il ne dise pas « en expirant de douleur : Je m'étais donné à un

« ingrat qui a sacrifié, sans remords, l'ami de son « père et le sien à une fille qu'il n'avait fait « qu'entrevoir. »

Quand François avait la tête montée, il parlait aussi bien qu'un autre.

Adolphe était assis, et François avait pris à son tour le langage, l'accent, l'attitude d'un suppliant. Adolphe était ému et ne se rendait point : François tomba à ses genoux.

« C'en est trop, c'en est trop! s'écria le jeune « homme. Je m'immole à la reconnaissance. Le « sacrifice est fait : acceptez-le, François. »

Ainsi, l'exagération est le partage de la jeunesse. L'inclination la plus ordinaire est une passion profonde, qui doit durer autant que la vie, et on s'étonne à vingt ans de se réveiller indifférent pour celle qu'on croyait adorer la veille.

Ainsi, cette faiblesse de François, dont nous redoutions les effets, et qui pouvait être plus dangereuse qu'une excessive sévérité, cette faiblesse ramena Adolphe, parce que son cœur était pur et aimant.

Voilà pourtant comment nous jugeons de tout par anticipation, et, malgré l'expérience, nous ne voulons pas nous pénétrer de cette vérité, que l'évènement le plus simple dépend du concours de mille circonstances impossibles à prévoir. Revenons.

François n'avait jamais été amoureux, et cependant il réfléchit tout à coup que l'impression du

moment dissipée, Adolphe reviendrait peut-être à un sentiment qui pouvait n'être pas durable, mais se prolonger jusqu'au dénoûment fâcheux qu'il n'avait pas le courage de prévenir. On a sitôt fait de se marier, quoiqu'il soit si rare de s'en féliciter ensuite ! Il résolut d'opposer à l'amour les sentimens qui peuvent flatter une ame sensible, et ceux qui doivent l'armer contre sa sensibilité.

Vous conviendrez que François ne raisonnait pas trop mal.

Après avoir remercié tendrement son pupille de sa condescendance à ses prières, l'avoir félicité de la victoire qu'il venait de remporter sur lui-même, il frappa le grand coup.

Il observa que Marguerite, jeune, intéressante, devait être sauvée des écueils de son âge ; qu'en renonçant à des projets que la raison ne pouvait avouer, il ne convenait pas à M. Luceval d'abandonner à son mauvais sort une jeune personne qu'il avait aimée un moment.

« Que Marguerite s'applaudisse toute sa vie, « monsieur, de vous avoir rencontré ! Donnez-lui « un époux jeune, laborieux, de mœurs irré- « prochables. Qu'une dot honnête lui permette « de choisir. Qu'au sein de l'aisance et de la paix, « heureuse avec un homme de son état, épouse « chaste, tendre mère, elle ne passe plus un jour « sans penser à vous et sans vous bénir. »

De l'exagération à l'enthousiasme l'intervalle

est imperceptible. Adolphe saisit avidement l'idée d'accabler de bienfaits celle à qui il venait de renoncer. Donnons cent mille écus ! s'écria-t-il.

« C'est beaucoup, répondit François. Marguerite et son mari voudront vivre dans le grand « monde. Ils y seront neufs, gauches, déplacés. « On les chargera de ridicule; ils s'en apercevront, ils souffriront, et ils regretteront leur « première médiocrité. Faisons-en de riches villageois. Donnez dix mille francs à Marguerite, « quelques arpens de vigne à Dufour, et vous « assurerez la félicité de toute une famille. »

L'imagination va vite. Celle d'Adolphe lui représente Marguerite couverte de soie, de dentelles, et ne sachant pas les porter. Ces petites révérences si jolies sous le bavolet, ces phrases naïves que dicte l'innocence, ces manières gênées qui peignent un modeste embarras, tous ces riens, charmans sur la pelouse, ou sous le chaume, sont infiniment déplacés sous des lambris dorés. Adolphe le sentait. Il voyait sa petite Marguerite constamment humiliée, et il ne se dissimulait pas que les ridicules de la femme sont partagés par le mari. Dix mille francs soit, répondit-il, après un moment de réflexion.

François vit bien qu'il avait frappé juste, et il se hâta de mettre Adolphe dans l'impossibilité de rétrograder. Il courut chercher le père Dufour, le père Dufour condamné une heure avant à être expulsé sans motifs. Il lui annonça en chemin les

vues de M. Luceval; il lui détailla ce qu'il se proposait de faire pour lui; de sorte qu'en entrant sous la tente, le bon villageois n'avait plus que des remercîmens à adresser à Adolphe.

Il fut décidé que François et Dufour se rendraient de suite au village; qu'on interrogerait le cœur de la petite, et qu'on prendrait les arrangemens préliminaires. Adolphe marqua quelqu'envie de les accompagner. Il était dans les convenances, disait-il, qu'il offrît lui-même son présent. « Il est un genre de combat, lui répondit François, où on n'est vainqueur qu'en fuyant. Rappelez-vous le grand Cyrus. » Adolphe soupira, et ne répliqua point.

En marchant à côté du père Dufour, avec qui il était difficile d'avoir une conversation suivie, François fit une réflexion, un peu tardive à la vérité. Il pensa qu'Adolphe ne pouvait guère se marier que dans trois ou quatre ans, et que s'il fallait, jusqu'à cette époque, donner dix mille francs à chaque joli minois qu'il rencontrerait, le trésor public n'y suffirait pas.

Cependant, sa fantaisie pour Marguerite annonçait certain penchant trés-prononcé qu'il pouvait être dangereux de ne pas satisfaire, et qui ne devait l'être que d'une manière légitime. François était bien embarrassé.

Si du moins, pensait-il, il pouvait reprendre son premier goût pour la Grèce! Mais, que sont des Hélène, des Cléopâtre, auprès d'un bel œil

bleu ou noir, qui est là, devant vous, qui vous attaque, qui vous poursuit, qui vous subjugue? C'était bien la peine de rassembler à grands frais, la ville d'Athènes, le fleuve Scamandre, l'Achéron, l'île de Crête, la vallée de Tempé, et autres semblables antiquailles. Diable! diable! diable!

CHAPITRE V.

Vanité plus forte qu'amour.

Marguerite était simple, elle était sage; mais elle avait un cœur, et que fait-on de son cœur à seize ans?

Elle n'avait vu dans Adolphe qu'un garçon plus beau et plus aimable que ceux qu'elle avait rencontrés jusqu'alors. Elle n'avait remarqué ni ses habits, ni l'opulence qui l'entourait. Il avait un cœur aussi, elle ne pouvait en douter; le reste lui était indifférent. Elle ignorait le mot *amour*, et elle se laissait aller au plaisir d'aimer, comme un ruisseau pur et calme suit la pente qui l'entraîne.

Elle ne concevait pas pourquoi sa mère lui avait défendu de retourner à l'atelier. Mais, soumise, même à des volontés qui lui paraissaient inexplicables, elle avait pris son ouvrage, s'était assise en face de la porte, regardant du coin de l'œil la

bonne femme, qui allait et venait en garnissant son panier; elle la suivait de l'œil encore pendant qu'elle descendait la montagne, et à peine l'avait-elle perdue sous les ceps qui paraient le coteau, qu'elle avait couru sur un tertre, d'où l'on découvrait la prairie. Elle regardait la tente d'Adolphe, et ses joues se coloraient, son sein s'agitait doucement, une tendre mélancolie humectait ses paupières.

Depuis le retour de sa mère, elle n'avait cessé de parler d'Adolphe.

La bonne femme avait cru nécessaire de l'éclairer sur l'état de son cœur, et elle avait commencé un très-beau discours sur le danger d'aimer. Elle oubliait que vingt ans avant, son vieux père lui avait dit les mêmes choses, et les avait dites en vain.

La mère Dufour, aussi peu riche en pensées qu'en raisonnemens, eut bientôt épuisé son propre fonds, et elle débitait ce qu'elle avait retenu de monsieur son curé, sur ce qu'il appelait le péché capital, lorsque François et son mari parurent.

Dès que la petite entendit qu'il était question de la marier, elle cacha sa jolie figure dans le sein de sa mère; mais elle souriait, comme toutes les petites filles à qui on parle mariage pour la première fois. La pudeur se couvrait de l'aile maternelle; le sourire était pour François.

En effet, la présence du tuteur pouvait donner

des espérances. Quand Marguerite sut qu'elle était maîtresse de son choix, elle se releva un peu, pencha sa tête sur l'épaule de sa mère, et se déclara en rougissant, mais sans balbutier, pour le joli garçon avec qui elle avait dansé.

François était touché de ses charmes et de son ingénuité. Il sentit que cette précieuse égalité, qu'on cherche en vain sur la terre, c'est l'amour qui la donne. Il maudit intérieurement les préjugés; mais, inébranlable dans son affection pour Adolphe, il dit nettement à Marguerite que M. Luceval était le seul excepté.

L'incarnat qui colorait ses joues s'éteignit à l'instant. Semblable à la tendre fleur que tranche la faux impitoyable, elle retomba sur le sein de sa mère.

« Allons, allons, dit le père Dufour, parlons « raison, mon enfant. Ton joli danseur est un « gros monsieur, qui ne peut descendre jusqu'à « nous. Cependant, on ne le remarque pas à Paris. « Tu n'y serais qu'une femme comme tant d'autres, « et tu peux être la première du village.

« Nicolas Dupont n'a que vingt-cinq ans, et il « n'est pas mal fait. Il est vrai qu'il est un peu « bête; mais, il ne faut pas tant d'esprit pour ai- « mer sa femme, et faire ses petites affaires.

« Nicolas Dupont, reprit la maman! bon travail- « leur, garçon sage, économe, qui sera riche « quand il aura payé les dettes de la succession

« de son père, et ta dot est plus que suffisante
« pour dégager ses terres.

« Ajoute, poursuivit le papa, qu'il joue du ser-
« pent comme un ange, qu'il est marguillier de la
« paroisse, et qu'au lieu d'être confondue dans la
« nef, tu figureras dans le cœur à la grand'messe
« et aux vêpres. Tu porteras tous les jours le tablier
« de taffetas, le fichu à dentelles, et nos femmes,
« en passant devant toi, te feront la révérence. »

Le cœur féminin est un composé de bien des cordes. Il en est une qui résonne toujours plus haut que les autres : celle que la vanité pince. La petite se remit sur son escabelle, et écouta assez tranquillement François, qui lui représenta qu'elle ne serait jamais madame Luceval; mais qu'elle pouvait être marguillière, dès que les formalités d'usage seraient remplies, et qu'il y aurait de la démence à sacrifier un bonheur prochain à des chimères.

Il se proposa ensuite pour faire à M. Nicolas les ouvertures nécessaires, parce qu'il est reçu qu'une fille doit mourir vierge, avant que ses parent fassent une proposition directe à l'homme qui lui convient le mieux.

La petite ne répondit rien, et vous savez... qui ne dit rien consent. Le père et la mère Dufour protestèrent à M. François qu'ils seraient éternellement ses obligés.

Nicolas était un gros réjoui qui profitait du bon

temps, qui supportait le mauvais, et qui devait, à sa gaîté inaltérable, cette égalité de caractère que n'ont ni les riches, ni ceux qui veulent s'enrichir, ni les courtisans, ni les coquettes, ni les fripons... Revenons à Nicolas.

Son bien rapportait quinze cents bonnes livres de rente; mais il fallait vendre la moitié des terres pour libérer l'autre.

Nicolas, qui savait s'accommoder aux circonstances, pensait qu'en joignant un travail modéré à sept cent cinquante livres de revenu, il serait encore le plus huppé du village, et il était disposé à faire le sacrifice que lui imposait la nécessité.

En écoutant les propositions de François, il entr'ouvrait des lèvres vermeilles; il montrait des dents blanches comme l'ivoire, et une fossette, au milieu de chaque joue, faisait valoir une figure riante, qui respirait et qui promettait le plaisir.

Nicolas pensait, en riant, qu'il est fort agréable de doubler ses petites rentes, sans se donner d'autre peine que de signer au bas d'un contrat de mariage. Il sentait combien il est doux de devoir à une très-jolie fille son bien-être, et ces nuits heureuses qui font oublier les travaux du jour. Déja, il se croyait dans son petit ménage, au sein de l'aisance et de la paix. Il s'éloignait à regret de sa gentille ménagère; il comptait les heures du jour... mais, le soir il revenait des champs, le sourire sur les lèvres, et la chansonnette à la bouche. Sa petite Marguerite l'atten-

dait sur le seuil de la porte; ses bras s'ouvraient à l'époux fortuné, et un doux baiser était le signal du souper, du plaisir et du repos... Une réflexion attristante changea tout à coup la figure de Nicolas.

« Monsieur François, si j'osais m'expliquer avec « vous... — Qui vous en empêche, monsieur Ni- « colas? — Je suis dans un embarras... Je crains « de vous déplaire, et cependant il faut que je « parle. — Nicolas, je suis un paysan comme « vous; vous êtes, dit-on, honnête homme comme « moi, et entre honnêtes gens, *franchise et* « *loyauté*, c'est là ma devise.

« — Vous m'encouragez, monsieur François. « Je vous dirai donc qu'il y avait autrefois ici « une fille jolie comme Marguerite, et... et... diable! « je ne sais comment vous conter cela. — Comme « vous pourrez; mais, finissons-en. — Vous ne « vous fâcherez pas, monsieur François? — Hé, « non, vous dis-je. — Hé bien, cette fille, qui res- « semblait tant à Marguerite, et qui, comme elle, « n'avait rien, se trouva riche tout d'un coup. « Un pauvre diable, qui ne possédait que de la « gaîté, se proposa, et fut écouté. Savez-vous ce « qui arriva? — Vous allez me le dire. — La gaîté, « la paix, l'innocence, disparurent un beau jour « de la maison, et l'enfer s'y établit. — Et la rai- « son de cela, monsieur Nicolas? — C'est que le « pauvre mari était devenu père à la fin du « sixième mois. — Quoi! Nicolas! vous me croi-

« riez capable... — Ecoutez donc, monsieur Fran-
« çois, cette affaire-là est assez sérieuse, pour
« qu'on aime à savoir ce qu'on fait. *Franchise et*
« *loyauté*, voilà votre devise : mettez le cœur sur
« la main. Comment Marguerite a-t-elle gagné
« cette dot de douze mille livres ? »

La question était pressante. François ne savait pas mentir, et il sentait que la vérité pouvait inspirer à Nicolas une défiance assez fondée.

Dans les circonstances difficiles, François, nouveau *Fabius*, prenait le parti de temporiser. Il engagea Nicolas à l'accompagner, et ils prirent en silence le chemin de la plaine de Marathon.

François marchait en réfléchissant sans relâche. Il croyait trouver quelque moyen propre à mettre dans le jour le plus éclatant la chasteté d'Adolphe, et je crois l'avoir dit, les idées que l'on cherche, ne sont jamais celles qu'on trouve. François ne trouvait que des phrases, et, comme des mots ne sont pas des preuves, il ne répondait rien aux questions réitérées de Nicolas. Il lui serrait de temps en temps la main d'un air qui voulait dire : Vous êtes un brave homme ; je suis content de vous.

Le brave homme, qui n'entendait rien à la pantomime, cherchait en vain la signification de ces serremens de main. Il ne concevait pas davantage le silence opiniâtre de M. François. Il pensait, au reste, qu'on ne le marierait pas malgré lui ; que M. Luceval serait sans doute plus communicatif que

M. François, et qu'un jeune homme vivement attaqué, répond toujours avec véhémence. Or, ajoutait Nicolas, quand on est en colère, on ne pense pas à tromper.

Le voilà donc marchant toujours, et arrangeant les traits principaux de sa harangue. Je l'ai dit encore quelque part : les hommes ont tous à peu près les mêmes idées; ils ne diffèrent que dans la manière de les rendre. Cette différence tient uniquement à leurs habitudes, et au tourbillon dans lequel les pousse l'aveugle déesse. Sixte-Quint, gardant ses cochons, n'était pas un politique aussi rusé que profond. Bossuet, vacher, ne nous eût pas laissé ses œuvres immortelles; mais il eût parlé avec éloquence de ses vaches et de ses prés. Ainsi Nicolas, agité, mu, entraîné par ses alarmes, devint orateur un moment.

Ils sont déja dans la tente d'Adolphe, et le bon tuteur n'a rien trouvé encore. Le jeune homme est assis devant une table chargée de livres. Son grand œil bleu a la douceur qui annonce le calme et le contentement de l'ame; la candeur siége sur son front; la vertu se peint dans tous ses traits.

« Vous allez connaître, monsieur, lui dit Fran-
« çois, les suites fâcheuses que peut avoir un
« désir innocent en lui-même, et vous sentirez
« la nécessité d'une circonspection absolue, sur-
« tout avec celles qui ne possèdent que leur ré-
« putation. Répondez à Nicolas; car, pour moi,
« je ne sais que lui dire.

« Monsieur, reprit Nicolas, la ligne droite est « toujours la plus courte : je vais donc aller au « but sans détour. Marguerite a seize ans, vous « en avez dix-neuf; elle est jolie, vous êtes beau « garçon; elle a l'innocence de son âge, vous « connaissez les vices des grandes villes; vous « avez de l'or, vous en donnez, et on n'en donne « pas sans motif.

« Excusez ma liberté, monsieur, et laissez-moi « finir. Mes parens m'ont laissé peu de chose; « mais ils m'ont inspiré des sentimens dont je « ne m'écarterai point, parce que c'est le meilleur « des héritages. Si Marguerite a été faible, ou si « elle a promis de l'être plus tard, vous me ferez « mourir de honte et de chagrin. Marguerite, « souillée par le vice, méprisée de ses compagnes, « abandonnée enfin de vous, ne vivra plus que « pour pleurer sa faute; sa beauté se flétrira « comme la rose que dessèche le vent du midi; « le cercueil sera son seul espoir, et elle y des- « cendra avant le temps.

« Peut-être, après des années, passerez-vous « par notre village. Peut-être penserez-vous à « cette pauvre jeune femme que vous aurez tant « aimée. Vous vous informerez d'elle, et on vous « répondra : Son mari est mort de sa peine; elle « est morte de ses regrets. Ses enfans, sans sou- « tien, errent à l'aventure, et c'est un beau mon- « sieur qui a causé tous ces maux-là.

« Alors, vous couvrirez votre visage de vos

« mains ; vous fuirez à grands pas, vous voudrez « vous cacher aux autres et à vous ; la justice « éternelle vous poursuivra sans cesse ; vous m'en- « tendrez la nuit vous reprocher mon malheur ; « vous verrez Marguerite vous accuser de ses fau- « tes ; les cris plaintifs de ses enfans vous brise- « ront le cœur. Plus de repos le jour, plus de « sommeil la nuit. Vous appellerez la mort, et « vous serez condamné à vivre pour souffrir (1). Il « en est temps encore ; évitez tant de maux. Lais- « sez-nous des mœurs ; éloignez-vous avec vos « richesses, ou faites-nous les envier par l'usage « que vous en saurez faire. »

Adolphe, frappé de la vérité et de la force du tableau, eût à l'instant renoncé à Marguerite, si déja le sacrifice n'eût été consommé. Docile, lorsqu'il avait des torts, il avait aussi cette noble fierté qui naît de l'estime de soi-même. Il croyait mériter des éloges, et il s'indignait qu'on le soupçonnât d'un crime.

« Voilà, dit-il avec dignité à Nicolas, voïlà Cy- « rus rendant à son époux la belle Panthée, qui « lui appartenait par le droit de la guerre ; voilà « le jeune Scipion qui brûle pour la fiancée d'Al- « lucius, qui triomphe de lui-même, et qui la

---

(1) Simple et honnête Nicolas, qui croit qu'une femme séduite, abandonnée, malheureuse, occupe un homme d'un certain *genre*, au delà de vingt-quatre heures !

« renvoie. Voilà le Chevalier sans peur et sans « reproche respectant, dans une ville prise d'as- « saut, la pudeur de sa prisonnière. Croyez-vous « que celui qui relit de tels traits avec délices, « que celui qui élève son ame jusqu'à celle de ces « héros, puisse être un vil séducteur ? — Pardon « encore, monsieur; mais, je ne vous entends « pas. Il est question ici de Marguerite et de Ni- « colas, et non de Panthée et du Chevalier sans « peur.

« Je vais me faire entendre, reprit Adolphe. Mar- « guerite a surpris un moment un cœur qui n'avait « pas aimé encore, et qui sentait le besoin de se « donner. Le délire n'a été qu'un éclair, auquel a « succédé le retour de la raison. Mais j'ai cru « qu'en renonçant à Marguerite, je pouvais goû- « ter au moins l'innocent plaisir d'en être estimé « et béni; j'ai cru qu'il est un prix que l'honnêteté « peut décerner à la pudeur, et qu'elle peut re- « cevoir sans rougir. Tels sont mes motifs, mon « ami, et je jure, par la chaste Diane, que ja- « mais... — Ne jurez pas, monsieur. Votre lan- « gage, cette figure ouverte et franche, valent « mieux que tous les sermens. — Vous croyez « donc à ce que je vous dis, Nicolas; vous croyez « que Marguerite est pure, et que les bonnes « mœurs peuvent s'allier à la fortune ? — Oui, je « le crois maintenant, monsieur, et je vous prou- « verai que l'intérêt n'est pas toujours, ainsi « qu'on le croit, ce qui dirige le pauvre. J'épou-

« serai Marguerite, et je l'épouserai sans dot. —
« Pourquoi sans dot ? Pourquoi me priver
« de la satisfaction que je me promettais en ce
« moment ? — Je vais vous le dire, monsieur. Ceux
« qui sauraient que Marguerite est devenue riche,
« ne vous ont point entendu comme moi, et on
« médit au village comme à la ville. — Hé bien,
« brave homme, ce que je destinais à cette belle
« enfant, je vous l'offre, je vous le donne, à la
« seule condition de la rendre heureuse. — Non,
« monsieur, non. Il est, dit-on, des maris qui
« trafiquent de leurs femmes, et je ne veux point
« passer pour un de ces maris-là. Je suis jeune,
« je suis fort, je travaillerai un peu davantage, et
« ma jolie ménagère ne manquera de rien.

« Je croyais, reprit Adolphe, après un moment
« de réflexion, que pour faire le bien, il suffisait
« de le vouloir. François, mon cher François,
« trouvez donc quelque expédient qui concilie
« mes vues et la délicatesse de ce digne gar-
« çon-là. »

François, qui avait tout écouté dans le plus profond silence, commençait déja à s'agiter sur sa chaise. Bientôt il se mit à sauter, en frappant ses genoux de ses deux mains : vous savez que c'est sa manière d'exprimer qu'il est content de lui. « Le
« voilà, dit-il, monsieur; je l'ai trouvé, je le tiens,
« et si Nicolas résiste encore, ce n'est qu'un or-
« gueilleux, un ingrat qui ne mérite pas qu'on
« daigne s'occuper de lui.

« Vous avez dans ces environs, deux cents ar-
« pens, divisés en vingt ou trente pièces, et loués
« verbalement à autant de particuliers. On peut
« retirer ces petits lots aux différens fermiers,
« sans faire un tort réel à aucun d'eux. M. Phidiot
« bâtira une jolie métairie vers le centre. Nous
« donnerons le tout à Nicolas. Nous lui ferons un
« bail de vingt ans, à un quart au-dessous de la
« valeur. Pendant la durée du bail, on pourra
« acquérir les parties qui divisent votre terrain,
« et cette ferme deviendra la plus belle du can-
« ton. Nicolas aura fait ses petites affaires, sans
« donner à parler sur son compte, et vous aurez
« arrondi vos propriétés, sans autre sacrifice que
« celui d'une portion annuelle de votre superflu. »

Ces développemens ramenaient la tranquillité dans le cœur de Nicolas, et la gaîté reparaissait sur sa figure. Ses lèvres rosées recommençaient à sourire, et son attitude peignait à la fois le contentement et la reconnaissance.

« Hé bien, monsieur Nicolas, ce moyen vous
« convient-il? lui demanda Adolphe. — Monsieur,
« il est des propositions que je n'écouterai ja-
« mais; mais je crois qu'il n'y a qu'un sot qui
« puisse refuser celle-ci. Je vais de ce pas deman-
« der Marguerite. Dans huit jours elle sera ma
« femme, et... — Un moment, Nicolas! Vous sor-
« tez, et vous n'avez aucun garant de l'engagement
« que j'ai pris avec vous. Je veux qu'un titre... —
« Un titre, dites-vous, monsieur, un titre! Croyez-

« vous que je n'aie pas un cœur aussi, ou le ju-
« gez-vous indigne de répondre au vôtre ? Je sens
« ce que vous valez tous deux. Aussi, mon pre-
« mier garçon se nommera Adolphe ; le second,
« François, et ils apprendront, en naissant, les
« devoirs que de tels noms leur imposent. » Luceval allait répliquer : Nicolas était déja loin.

Que voulait donc dire ce père Dufour, pensait François ? Il trouve Nicolas un peu bête !... mais c'est qu'il ne l'est pas du tout ce garçon-là... Ah ! je vois ce que c'est. Le papa tendait un piége de plus à la petite, et il voulait simplement lui dire : tu mèneras ton mari comme tu voudras. Il n'est pas maladroit, le père Dufour, car j'ai en effet remarqué que la femme la plus douce aime à être la maîtresse au logis.

Adolphe avait engagé, donné Marguerite. Il venait d'élever entre elle et lui une barrière insurmontable, sans que pour cela elle lui parût moins séduisante. Il sentait le besoin de relever, de soutenir son courage, et il continuait à parcourir ces pages admirables de l'histoire, qui ne prouvent pas que les héros, dont nous avons parlé, se sentissent la force de combattre, mais que, pénétrés du sentiment de leur faiblesse, ils se hâtaient d'écarter des objets trop dangereux.

Adolphe, aussi grand, ou aussi faible qu'eux, les admirait de bonne foi, sans prévoir qu'un jour je le mettrais en parallèle avec Cyrus, Scipion, Bayard, et même avec le fameux Joseph,

qui, ne pouvant renvoyer sa belle Putiphar, prit le sage parti de s'enfuir.

Cependant, François, fatigué des efforts d'imagination qu'il avait faits pendant la journée, trouvait convenable d'en consacrer le reste au repos, et, pour employer utilement quelques heures de loisir, il lisait par dessus l'épaule de son pupille. « Dites-moi donc, monsieur, ce que c'est « que Brescia ? — C'est une ville d'Italie. — Où « combattit le Chevalier sans peur ? — Où il se « couvrit de gloire. — Et qu'était-il, ce Chevalier « sans peur ? — C'est ce fameux Bayard, qui donna « tant de lustre aux armes françaises. — Com- « ment, monsieur, le Chevalier sans peur était « Français ! — Sans doute ; qu'y a-t-il d'étonnant à « cela ? — Il était Français, il se montra chaste « comme vos héros antiques, et il fut brave comme « eux. Apprenez-donc, monsieur, à apprécier les « modernes, et n'érigez pas en divinités, des « hommes qui ne valaient pas mieux qu'eux. »

CHAPITRE IV.

La noce, la chasse, le théâtre.

C'était le jour des fiançailles. Nicolas, paré de son habit des dimanches, portait un gros bouquet à sa boutonnière, et un ruban, que lui avait donné Marguerite, flottait à son chapeau. Margue-

rite avait le juste de taffetas, le jupon de basin, le bas de soie blanc, et son joli pied, et la naissance de sa jambe, et un sein charmant que voilait une mousseline légère, mais que soulevait le zéphir, et ses yeux baissés, et ce teint un peu hâlé, mais où dominaient les roses, tout cela faisait dire aux jeunes garçons qui les rencontraient : Heureux Nicolas !

Elle tenait le bras du futur époux. Il la conduisait en folâtrant, en riant, en chantant. Elle marchait avec cette réserve, qui est un attrait de plus à son âge. La décence est le fard de la beauté.

Le père et la mère Dufour suivaient les jeunes gens. La satisfaction, l'ardeur de Nicolas, semblaient ranimer le bon homme. « J'étais ainsi au-« trefois, disait-il tout bas à son estimable ména-« gère. — Les temps sont bien changés, père « Dufour. — Il en reste au moins le souvenir. »

Ils suivaient tous quatre le chemin de la prairie. Ils allaient montrer à Adolphe les heureux qu'il faisait. Ils pensaient que la reconnaissance ajoute quelque chose au bonheur.

Nicolas s'était essayé avec succès dans le genre terrible. Il mettait quelque orgueil à se faire écouter dans le genre sentimental. Il allait sacrifier aux graces naïves, et il ne les connaissait pas.

« C'est vous, monsieur, qui avez ouvert mon « cœur à l'amour et à l'espoir. C'est vous qui m'at-« tachez à un être sage, bon et aimant. C'est vous « qui avez aplani le chemin difficile qui mène

« à la félicité. Jouissez de votre ouvrage, et dai-
« gnez le couronner. Que votre présence embel-
« lisse la fête qui se prépare. Présentez Margue-
« rite à l'autel, et que je la reçoive de vos mains
« pures et vertueuses ! »

Marguerite rougissait ; Adolphe balbutiait.
« Pourquoi ce trouble, reprit Nicolas ? Je le vois;
« vous croyez tous deux qu'il me reste des soup-
« çons. Je n'en ai plus, ma jolie fiancée. Je serais
« indigne de toi, si j'en conservais. Qu'un baiser
« innocent exprime à monsieur ce qu'il nous ins-
« pire à l'un et à l'autre, et qu'il pense, en le
« recevant, que tu n'as rien de plus précieux à
« lui offrir. »

Marguerite rougit davantage et ne put faire un pas. Adolphe s'élança ; il cueillit le baiser fatal, et l'effet en fut terrible. Il oublia ses modèles héroïques, leur courage, ses résolutions. Il allait mettre aux pieds de la jolie enfant son cœur, sa main et sa fortune. Qu'eût répondu la pauvre petite ? Vous le savez, mères, aujourd'hui si prudentes, mais qui avez eu seize ans, et qui n'avez point oublié le premier baiser de l'amour.

Ce premier baiser, François ne le connaissait pas. Mais il fut alarmé, sans le concevoir, de l'état où était son pupille. Il le tira par l'habit, au moment où Adolphe allait faire une démarche décisive. « Monsieur, lui dit-il, prouvez à ces
« honnêtes gens que vous remplissez scrupuleu-
« sement les obligations que vous vous imposez.

« Faisons voir à Nicolas sa métairie, qui s'élève « qu'il juge si nous avons su y réunir l'utilité et « l'agrément. » Bon François ! il espérait que le grand air, la conversation calmeraient l'effervescence trop caractérisée d'Adolphe : l'objet de notre amour peut seul nous calmer à vingt ans.

On va sortir. Le père Dufour et la bonne mère se retirent à reculons, et multiplient les révérences. Le papa renverse une table d'acajou ; la maman veut retenir l'homme aux souvenirs, et s'embarrasse les jambes dans les piquets de la tente ; elle tombe, Nicolas la relève ; elle boite, Nicolas lui prend le bras, et le passe dans le sien. Il veut la reconduire au village ; mais on bâtit l'habitation de sa fille chérie. C'est là qu'elle deviendra mère ; c'est là que la grand'maman bercera l'enfant nouveau né ; qu'elle lui apprendra à prononcer, à répéter *Adolphe*, ce qui voudra dire : Amour et respect au mortel bienfaisant.

La mère Dufour insiste donc pour voir le lieu, l'enceinte, le point où elle devait renaître, et elle gardait le bras de son gendre futur. Dufour avait découvert sa tête patriarchale, et priait M. François d'excuser son imprévoyance. François répondait avec sa bonté ordinaire, et la petite Marguerite, clouée à la place où elle avait reçu le fatal baiser, ne voyait, n'entendait rien. Adolphe n'était pas revenu à lui-même, et cependant il distinguait une main de l'intéressante enfant, qui semblait en attendre une autre.

Il avance la sienne, et celle de Marguerite ne se retire point. Il la prend, il la serre; il croit sentir un mouvement qui répond... C'est le coup de la barre électrique. Pour la seconde fois, Adolphe est prêt d'éclater. Une réflexion subite l'arrête: François a déja effrayé les amours; Nicolas, le père, la mère Dufour sont présens. Adolphe se compose. Il offre son bras avec des marques d'une déférence froide. Amour, qui dissimule comme toi, et où ne mène point la dissimulation! Est-ce la faute de l'amour, ou celle des institutions sociales?

On arrive à la ferme. Adolphe oublie auprès d'une jolie française, les beautés grecques et romaines. Il parle le langage que peut entendre la jeune nymphe, dont son bras amoureux caresse la main. En ce moment, il n'eût parlé à Sapho que des monumens de la Grèce; à Virginie, que de la dissolution de Rome; il devait parler amour et français à Marguerite.

« Voilà, disait-il, où s'aimeront les colombes « que nourriront vos mains; voici le toit qui doit « couvrir l'agneau que vous préfèrerez; ici sera la « chèvre qui se présentera d'elle-même à la douce « pression de vos doigts. Là, on plantera le po- « tager. Aux choses nécessaires à la vie, se mêle- « ront la rose votre image, et l'immortelle, « symbole d'un sentiment... » Il n'osa achever.

Il essayait de se remettre; il voulait sincèrement vaincre. Il combattait toujours, et il revenait mal-

gré lui à Marguerite et à l'amour. « Regardez, « ajouta-t-il, cette chambre basse; elle est desti- « née aux occupations de l'intérieur. C'est là que « vous apprêterez ces mets simples, qui répareront « les forces de l'époux fortuné dont la sueur aura « fertilisé vos champs. Cette autre pièce, meublée « modestement, mais avec goût, sera celle où « vous recevrez vos amis, vos vrais amis... En- « tendez-vous, Marguerite ? »

La petite main pressa le bras d'Adolphe; le sein charmant s'agita; l'incarnat le plus vif couvrit des joues arrondies... Avait-elle entendu ?

Adolphe continua d'une voix entrecoupée et affaiblie : « Ici dessus, entre ces murs qui se des- « sinent à peine, sera l'alcove.... l'alcove solitaire, « où vous attendront le repos... et l'amour. »

L'amour ! répéta tristement la petite, et un profond soupir acheva sa pensée.

Pas de témoin de cette scène à peu près muette, et pourtant si expressive. Nicolas, le père, la mère Dufour, François ne s'occupaient ni de colombes, ni d'immortelles. Ils parcouraient les granges, les écuries, les étables; ils parlaient culture, agrandissement, économies. Les autres jouissaient.

On reprit le chemin de la prairie. Les femmes ont dans le tact une délicatesse !.. Elles saisisssent les convenanances avec une finesse que l'homme injuste prend pour les effets de l'art, et qui ne sont qu'un don, que la nature devait au sexe qui

ne peut opposer que l'adresse à la force. Marguerite avait pris le bras dont le joyeux futur pouvait disposer. Adolphe marchait seul, et murmurait tout bas. Il n'était pas assez fin pour sentir que la première course avait été consacrée au plaisir, et que celle-ci était un sacrifice qui ployait un jeune cœur au devoir.

Quelque mécontentement qu'éprouvât Adolphe, il eût voulu éterniser cette journée. Il proposa une collation qui fut acceptée avec franchise, et servie avec cordialité : c'était François qui faisait les honneurs. A la fin du repas, le jeune homme ouvrit une petite boîte, qui renfermait plusieurs bagues. « M'est-il permis, dit-il avec timidité, d'of-« frir un présent de noces ? » Quelques pierres de prix devaient frapper les yeux : ceux de la petite se fixèrent sur un anneau d'or. Elle pensait probablement qu'elle pourrait conserver, porter celui-là. Cette fois, Adolphe devina Marguerite.

« C'est l'anneau de ma respectable mère, dit-« il ; il m'est bien cher. Je m'étais promis de le « garder toujours ; il me rappelait des vertus. Je « le confie aux vôtres, mademoiselle, portez-le « jusqu'à la mort. »

Il présenta l'anneau à Nicolas : « Ce ne serait de « ma main qu'un gage d'amitié ; qu'il soit de la « vôtre un gage d'amour et de constance. » Oh ! comme en ce moment Adolphe cherchait à se mentir à lui-même.

Déja le soleil était caché par la cime de la mon-

tagne, et les bons villageois prirent congé de leurs hôtes. Marguerite se retournait souvent. Tantôt un caillou lui avait froissé le talon; tantôt le derrière de son jupon s'embarrassait dans l'herbe; une autre fois, elle hâtait de l'œil et de la main la marche tardive de son vieux père... Quand les vignes lui eurent dérobé la prairie, rien ne l'arrêta plus; son pied foulait à peine le gazon.

Nicolas allait la quitter; son père et sa mère allaient reposer; elle allait être seule; elle pourrait penser, et on trouve quelquefois une amertume consolatrice à s'entretenir avec soi. Pensées d'amour sont-elles jamais sans douceurs?

Adolphe, resté seul avec François, avait de l'humeur, beaucoup d'humeur. Mécontent de son cœur, plus mécontent encore d'aimer sans espoir, regrettant sa condescendance pour son tuteur, s'occupant des doux momens qu'il venait de passer, et opposant, à ces souvenirs précieux, l'idée de l'éternelle séparation qui allait être prononcée au pied des autels... il pensait... il pensait... que ne pensait-il pas!

« Irai-je à la noce? demanda-t-il enfin à Fran-
« çois. — Non, monsieur, non, n'y allez point. —
« Ce parti serait bien dur. — Mais bien sage. —
« J'ai toute ma vie pour être sage; il ne me reste
« qu'un jour pour la voir, pour l'entendre, sans
« me rendre suspect à son époux, à ses parens,
« à vous. — A moi, monsieur, à moi! — Oui,

« monsieur, à vous. Vous m'avez obsédé toute « l'après-dînée ; vous m'avez regardé d'un air... — « Adolphe, un bon père commande-t-il à son « cœur ? — Je ne suis plus un enfant, monsieur, « et je ne peux souffrir que l'on me tyrannise « ainsi. — Oh ! Adolphe ! Adolphe, l'amour rend-« il donc ingrat, injuste, barbare ! — C'est vous, « monsieur, qui êtes sans pitié, qui ordonnez « des sacrifices, qui les faites consommer, et qui « refusez au malheureux toute espèce de dédom-« magement.

« Je regrette de n'être pas né dans la dernière « classe du peuple. Je ne possèderais que mon cœur ; « mais du moins j'en jouirais librement. Ma fortune, « ce qu'il vous plaît d'appeler ma naissance, me « soumettent à un joug désormais insupportable. « Je veux être au moins mon maître dans les cho-« ses indifférentes, et j'irai à la noce, j'irai, en-« tendez-vous, monsieur ! » Il sortit de la tente, en continuant ses murmures ; il visita les ouvriers de tous les genres ; il les brusqua tous, et, ne sachant plus à qui s'en prendre, il sella lui-même son meilleur cheval, le monta, lui appuya les éperons, lui donna vingt saccades, partit enfin comme un trait, et s'en alla sans savoir où.

Le cheval le plus doux peut avoir aussi ses momens d'humeur. Celui d'Adolphe, fatigué d'être tourmenté, gêné dans tous ses mouvemens, se fâcha avec raison contre un maître qui le rudoyait sans motif. Il prit le parti de ruer, jusqu'à ce

qu'il fût débarrassé de son cavalier, et la lutte ne fut pas longue, parce que Adolphe, qui savait le grec, ne savait pas monter à cheval.

Le fier coursier, libre de ses actions, repart, les naseaux au vent, la queue ondoyante, et regagne son écurie où il était si bien ! Le bon François veillait sur tout.

« Vite, vite, s'écrie-t-on, ne perdez pas un mo-« ment; la grosse jument au cabriolet. » C'était encore ce bon François, qui, à l'aspect du cheval caracolant, piaffant en liberté, ne voyait que chute, fracture, assassinat. Il voulait courir, voler; mais, aussi mauvais écuyer, et plus raisonnable que son pupille, il savait que le moyen le plus sûr d'arriver n'est pas toujours le plus rapide. En effet, que de gens sont restés et resteront en arrière du but pour s'être trop hâtés !

Adolphe, galopant à l'aventure, cherchant en vain à classer ses idées, qui se multipliaient et se heurtaient dans une tête encore exaltée, Adolphe, poussé par un instinct invincible, avait été renversé à quatre pas du village... Vous savez lequel.

Il n'y avait pas d'apparence qu'un jeune homme, froissé, étourdi de sa chute, regagnât à pied la plaine de Marathon. Il était bien plus naturel d'entrer dans ce village, où on trouverait des amis et des soins.

Adolphe se relève, s'examine, se tâte. Il éprouve une légère douleur à la rotule du genou gauche... Etait-ce bien au genou gauche ? oui..... à moins

pourtant que ce ne fût au genou droit. Il ne savait pas bien positivement de quel côté il souffrait; mais il crut convenable de boiter, parce qu'un joli homme, déja très-intéressant, l'est encore davantage quand il est blessé. Adolphe ne se disait pas cela; mais l'amour profite de tout, sans jamais calculer rien.

Il s'essayait à boiter d'une manière agréable et touchante, lorsqu'il entendit courir avec vivacité. Il lève la tête : « C'est Atalante, dit-il; ce ne peut « être qu'elle. » Ce n'était pas Atalante, c'était Marguerite.

Vous vous rappelez ce tertre qui domine la prairie, et d'où la petite découvrait la tente de Miltiade. Assise au pied d'un tilleul, elle prenait le frais en travaillant, pendant que son père et sa mère soupaient. Mange-t-on quand on aime?

Elle avait vu le beau monsieur monter à cheval; elle l'avait suivi, galoppant du côté du village; son ouvrage était tombé à ses pieds; son sein battait avec plus de force que jamais, et en voici la raison : son petit cœur lui disait que c'était elle seule que cherchait Adolphe, et qu'on ne court pas ventre à terre, lorsqu'on n'a pas quelque chose de très-satisfaisant à annoncer. « Il est un « peu tard, ajoutait-elle tout bas; mais enfin, « Nicolas n'est encore que mon fiancé. »

Elle souriait à cette douce pensée, lorsque le bel Adolphe, enlevé de deux pieds au-dessus des arçons, tomba et roula sur la pelouse. La pauvre

petite jette un cri perçant, se lève et court. Le père et la mère Dufour sortent précipitamment, reconnaissent leur bienfaiteur, et suivent Marguerite... de loin.

Déja elle avait appuyé la main du bien-aimé sur une épaule d'albâtre, dont la rapidité de sa course avait écarté le double fichu ; déja elle lui souriait avec ce charme qui eût dissipé la douleur la plus aiguë; déja la tête d'Adolphe se penchait sur le plus joli cou du monde. Quelques mots sans suite, inintelligibles pour les cœurs froids, mais si expressifs pour eux, allaient et venaient, portés sur deux souffles de rose. Un baiser était pris, ce baiser était rendu... Le premier avait été si doux : pouvaient-ils n'en pas hasarder un second?

Adolphe boitait plus bas. Une vigne protectrice offrait un asile aux amours : Adolphe pouvait-il aller plus loin ?

Où est, pensait Marguerite, le danger de s'arrêter avec un jeune homme qui ne peut plus se soutenir? N'y aurait-il pas de la cruauté à m'éloigner de lui dans l'état où il est, et quelle occasion plus heureuse de pratiquer le précepte qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même ?

Ils allaient entrer dans la vigne ; ils allaient peut-être cesser d'être innocens, sans pourtant être coupables : entre jeunes gens de cet âge, il n'y a de coupable que la nature.

Heureusement, ou malheureusement, le père et la mère Dufour se montrèrent en avant, et le

cabriolet de François se fit entendre par derrière.

Adolphe, ivre d'amour, de désirs, d'espérances, et toujours contrarié, allait continuer la scène qu'il avait commencée avec son tuteur; mais il démêla dans tous les traits de François une douleur si profonde, un intérêt si vif, une bonté si compatissante, qu'il n'eut pas la dûreté de vouloir l'affliger davantage. Il laissa la main de l'aimable petite; il s'approcha du cabriolet, ouvrit, et se plaça auprès de son ami.

Il vit, en s'éloignant, Marguerite porter le coin de son tablier sur ses yeux. Il tira son mouchoir, et crut cacher des larmes... Le bon François les avaient vues, et elles ajoutaient à sa peine.

« Vous ne me dites rien, mon ami : vous êtes « mécontent de moi. — Que vous dirais-je, mon- « sieur, que vous ne vous soyez déja dit à vous- « même? Vous avez vu ce que je souffre, et votre « docilité prouve que vous avez pitié de moi. »

Adolphe lui jeta les bras au cou, et lui mouilla le visage de ses pleurs. François le pressa contre sa poitrine. « Voilà mon enfant, disait-il en san- « glotant; le voilà, je l'ai retrouvé. J'oublie, j'ou- « blie tout. — Et vous pleurez, mon ami! — Ah! « laissez-les couler; celles-ci sont des larmes de « plaisir. »

Pas un mot de plus pendant le reste de la route. Adolphe rappelait péniblement son courage; François jouissait du retour de son pupille aux affections

douces, et on parle peu, quand on est vivement affecté.

Le jeune homme se coucha en rentrant. Il ne sentait pas le plus léger sommeil; mais il caressait dans l'ombre et le silence, l'image chérie de Marguerite : c'est un plaisir bien innocent que celui-là.

François se coucha aussi pour ne pas gêner Adolphe. Il dormit bien, parce qu'il n'était pas amoureux; mais il pensait, en s'endormant, que celui que la reconnaissance seule ramène, doit respecter le plus sacré des devoirs... Douze heures encore, et Marguerite sera irrévocablement engagée.

Au point du jour, le tuteur était debout, et déja la toilette d'Adolphe était terminée. Il était inutile de lui demander où il allait; il était plus inutile encore de hasarder des remontrances qui pouvaient n'être pas écoutées. Il fallait le contenir par sa présence, et c'est à quoi François se décida.

Il faisait le plus beau temps du monde, et l'éclat du jour, celui d'une nature riante, tout ce que voyait, tout ce qui environnait Adolphe, le blessait également. Il eût voulu que la journée commençât par la subversion des élémens. Il fallait que l'Océan... oh ! l'Océau, c'est trop fort; il fallait que la Marne franchît les bornes de son lit, et se précipitât entre Nicolas et Marguerite; qu'une éclipse totale dérobât la belle fille à tous les yeux...

excepté pourtant à ceux d'Adolphe; que François ne les retrouvât l'un et l'autre que lorsque le mariage existerait par le fond, et que son inaltérable probité lui imposerait la loi d'y joindre les formes... Il fallait, il fallait... que ne fallait-il pas?

Rien que de très-ordinaire n'arriva cependant. La Marne continua son cours doux et tranquille, et le soleil, brillant de la plus vive lumière, semblait être aux ordres de Nicolas. La cloche de l'église paroissiale frappa l'air d'un son argentin, et son premier coup retentit au fond du cœur d'Adolphe. Ses traits se contractèrent. François s'en aperçut, et soupira.

Ils arrivèrent à la chaumière du père Dufour. La victime était parée. Son air calme annonçait sa résignation; mais la pâleur avait remplacé les roses de ce teint, si animé la veille, au moment où l'amour allait les égarer tous deux. « Voyez, dit tout « bas Adolphe à François, regardez votre ouvrage. « C'est le sang d'Agamemnon, c'est celui d'Idoménée versé par des pères barbares. Marguerite « mourra lentement, et c'est vous qui l'immolez. »

François avait une patience inaltérable. Il prévoyait une crise nouvelle, et la contradiction était le moyen le plus sûr de rendre l'explosion terrible; se ranger à l'avis de son pupille, était celui de tout perdre: il fallait opter cependant. Nicolas, les violons, les jeunes gens, la gaîté bruyante, le tumulte, tirèrent le tuteur d'embarras, et suspendirent les réflexions d'Adolphe. Idées joyeuses

sont un baume pour la douleur. L'homme affligé écoute malgré lui, s'égaie insensiblement; la plaie se cautérise, pour se déchirer plus cruellement lorsque la solitude rend le malheureux à lui-même.

Adolphe offrit d'assez bonne grace la main à Marguerite. Il comptait, en marchant, les minutes, les secondes, qui restaient encore à l'amour innocent; tant pour la route, tant à la municipalité, tant à l'église. Ainsi, l'infortuné qu'on traîne au supplice, mesure, d'un œil troublé, le court intervalle qui le sépare encore du néant absolu.

Cette dernière et triste ressource d'un cœur fortement blessé s'évanouit encore. On avait signé de très-grand matin l'acte civil, afin, avait dit Nicolas, que la cérémonie fût moins longue, et que M. Luceval s'ennuyât moins. Comme c'était le servir!

C'est déja l'épouse d'un autre que conduit Adolphe; et il ne s'en doute pas. Cette idée déchirante le frappe, lorsque tout à coup les portes de l'église s'ouvrent devant lui. Ses genoux ploient, une sueur froide couvre son front, et il regarde Marguerite avec l'expression la plus touchante. Les yeux de la petite se portent sur les siens; ils sont supplians, et semblent lui dire : Possédez-vous, de grace, ne me perdez pas.

« Non, non, lui dit Adolphe, je ne me donne-« rai pas en spectacle; je vous ménagerai autant « que je vous aime. » Et il marcha d'un pas ferme à l'autel.

Là, il reçut le dernier coup. Un second et inutile *oui*, prononcé d'une voix timide, lui ôta l'usage de ses sens. Il revint à lui sur un lit environné des bons villageois, qui le bénissaient, le plaignaient, et lui prodiguaient les secours simples que fournissent les champs. Nicolas, plus touché que les autres, disputait à François le triste avantage de lui soutenir la tête, de lui administrer des cordiaux, de le rappeler à la vie et au malheur. Adolphe lui serra la main, et jura intérieurement de respecter son épouse.

Il était tout simple que la petite marquât le plus vif intérêt à son bienfaiteur; ses larmes, en ce moment, ne pouvaient être suspectes, et on attribua, en effet, à la reconnaissance, celles qu'elle donnait à l'amour malheureux.

Peines et plaisirs parvenus à leur comble, ne peuvent aller qu'en diminuant. L'affaissement suit toujours une émotion violente; c'est ce qu'on appelle métaphoriquement sagesse de la providence, ce qui signifie simplement et sans figures, que nos facultés, purement organiques, sont très-bornées, et qu'elles suspendent leur action quand elles ne peuvent plus agir.

C'est par cette cause toute naturelle, qu'Adolphe et Marguerite se remirent peu à peu, et que le calme des sens leur permit d'écouter la raison. La petite sentit qu'une imprudence pouvait éclairer son mari, détruire sans retour l'harmonie du ménage, et elle s'observa. Dissimulation, précau-

tion, prudence même, sont le partage exclusif... Qu'allais-je dire, bon dieu! Heureux, sexe charmant, qui surprend vos secrets; anathème sur celui qui les divulgue!

Adolphe, moins adroit, pensait qu'il fallait jouer, sinon le protecteur, au moins l'homme d'un certain ton: les hochets de l'orgueil sont à l'usage des cœurs froids, et celui d'Adolphe l'était en ce moment. Il se rappelait les principes de François, et leur vérité lui paraissait incontestable. On lui offrit, comme de raison, la place d'honneur, et il fut contraint de s'asseoir auprès de la mariée. Cette position n'était pas du tout favorable à la sagesse; Adolphe en jugea ainsi, et au lieu du *bénédicité*, il prononça à voix basse: *Cyrus*, *Scipion*, *Bayard*. Ces trois mots devaient avoir la vertu d'un talisman.

Il mangea assez bien: c'est le moyen de recouvrer des forces. Il but quelques verres de Mâcon: cela réchauffe le cœur. Il commençait à regarder Marguerite; il lui prenait sa fourchette; il s'en servait, sans s'en apercevoir probablement. La petite prenait la sienne, et le moyen de faire autrement? il faut une fourchette à table.

Il est difficile d'en changer à chaque instant, sans que les mains se rencontrent; il est impossible d'être aussi près, sans que les genoux se touchent quelquefois. En faut-il davantage pour rendre aux facultés organiques leur première activité? Les deux enfans rougirent. Adolphe oubliait

encore Cyrus, Scipion et Bayard. La petite disait mentalement et avec effusion : *Mon Dieu, ayez pitié de moi.*

Nicolas, tout au plaisir, Nicolas occupé à verser aux autres et à lui; les autres, plus occupés à fêter Bacchus que leurs voisines, ne pensaient pas à s'épier. Le moment du repos était rempli par la chansonnette; la chansonnette précédait une nouvelle libation. Les vieillards, observateurs dangereux, avaient déja la tête pesante. François seul, très-attentif, regardait sans cesse, et ne voyait rien.

« Je vous en prie, monsieur Luceval, dit un « gros garçon, qui s'était furtivement glissé sous « la table, permettez que je prenne la jarre- « tière. » Je ne sais comment la chose s'était faite; mais la petite avait une jambe tellement prise entre celles d'Adolphe, qu'elle n'en pouvait plus disposer.

Oh! cette fois François devina à peu près. Il regarda son pupille d'un air très-significatif; le pupille, outré qu'un rustre ravît le ruban précieux qui appartient au plus galant, se précipita, leva le taffetas et le basin, ravit le trésor qu'on lui disputait, et en orna sa boutonnière, en disant : « Je le conserverai toute ma vie. »

Cependant, Adolphe ne sortait point de dessous la table. Qu'y faisait-il? J'avoue encore que je n'en sais rien; mais, la petite, confuse, colorée, l'œil voilé, la respiration inégale, se leva préci-

pitamment, sortit de la chambre, et tira vivement la porte après elle.

Adolphe reparut alors, l'ivresse dans les yeux, et le désir dans le cœur. Il regarde, elle n'y est plus. Il s'inquiète, il s'afflige. L'aurait-il offensée? perdrait-il jusqu'à son estime? Il oublie que l'attention générale est fixée sur lui; il court sur les pas de Marguerite. François l'appelle d'un ton ferme; il n'entend pas plus sa voix qu'il n'a remarqué ses signes improbateurs. « Allez, mon-« sieur, allez, lui dit Nicolas; ramenez-la, et « apprenez-lui que la vraie sagesse est sans « humeur. Mais, voyez donc quelle scène pour « une jarretière! » Les extrêmes se touchent, et Nicolas était passé d'une excessive défiance au défaut opposé.

Adolphe, fort de l'assentiment du mari, ne courait plus; il volait. François le suivait d'aussi près que le permettait son âge. Il voulait conserver au moins une ombre de décence; il voulait imposer silence à la malignité... s'il arrivait trop tard!...

Adolphe avait tiré après lui la porte de la chambre; il avait tiré celle du fournil, celle de la cour; il avait franchi en deux sauts un jardin de quatre perches, qui, tout en légumes, n'offrait aucun asile à la fugitive adorée. Au bout du jardin était une autre porte entr'ouverte. Elle donnait sur un petit bois, qui fournissait des bourrées à l'indigence, de l'herbe au bétail, du

gibier au chasseur, de l'ombre, de la fraîcheur et du mystère aux amans.

Il avait fallu que François rouvrît toutes ces portes. Il n'avait eu garde de laisser derrière lui le poulailler, l'étable, la lapinière. Il visitait tout avec exactitude. Bon François! Adolphe est déja aux genoux de Marguerite.

Elle veut fuir; il la retient. « Vous me haïssez « donc? — Je ne hais personne. — Mais, vous « ne m'aimez plus. — De grace, laissez-moi. — « Non, vous ne m'aimez plus. Ce n'est pas assez « de vous perdre, vous voulez que je renonce à « votre affection, à votre estime; vous voulez « que je meure de l'assemblage de tous les maux. « — Non, Adolphe, non, ne mourez pas; oubliez-« moi, et soyez sage. — Vous m'ordonnez de « vous oublier! hé, le puis-je, grand Dieu! Vous « m'ordonnez de vivre! hé, quel fardeau que la « vie, si je n'obtiens mon pardon! — Je vous par-« donne, Adolphe; je vous pardonne. »

Pauvre petite! elle avait à combattre son cœur, celui de son amant; elle avait à calmer des désirs qui ajoutaient aux siens, à contenir des transports qu'elle brûlait de partager. C'est plus que peut une femme qui aime.

Elle avait pardonné. Comment refuser de sceller le pardon d'un baiser, et un baiser n'en amène-t-il pas un autre? Sa voix faiblissait; celle de son amant prenait une force nouvelle. Ardent, impétueux, éloquent comme l'amour, entrepre-

nant comme lui, chaque seconde était marquée par une jouissance, par un triomphe nouveau. La petite, toujours plus faible, lui disait : « Laissez-« moi... laissez-moi... je suis sans défense, vous « le voyez... je ne peux rien vous refuser... mais... « mais épargnez-moi. «

Sa perte semblait assurée. Il ne restait qu'un obstacle à vaincre, barrière précieuse pour l'athlète qui la brise. L'imminence du danger rendit quelque force à Marguerite. Une main s'établit péniblement entre elle et son vainqueur. « Voyez à « cette main, lui dit-elle, l'anneau que porta votre « vertueuse mère, et soulevez-la, si vous l'osez. » Elle ne put dire que cela.

Une révolution subite s'opéra dans les sens d'Adolphe, parce qu'il n'était pas corrompu. Cet anneau, qui ne rappelait que des qualités, cet anneau, qui avait été donné comme une sauvegarde à l'innocence, venait d'acquérir réellement les vertus que supposent les féeries. « Non, dit « Adolphe, non, cet anneau ne sera point souillé; « je n'outragerai pas les mânes de ma mère. De-« meurez pure, et soyez heureuse par votre con-« science, si vous ne pouvez l'être par votre cœur. »

Ils entendirent quelque bruit : Adolphe s'éloigna d'elle, et courut se cacher dans le taillis. On marche directement de son côté : c'est François. « Ah ! mon père, mon père, sauvez-moi de moi-« même. » Et il cacha dans le sein de son tuteur sa douleur et sa honte.

« Il n'est qu'un moyen de revenir à moi-même; « c'est de la fuir, et je ne la verrai plus. — Je « vous l'ai toujours dit, monsieur; mais la jeu- « nesse présume de ses forces. — Nouvel Icare, « mon cher François, je n'écouterai plus que « vous. » La ressemblance d'Adolphe avec Icare ne frappait pas sensiblement François : il ignorait ce qui s'était passé dans le bois. Que de belles choses il eût dites; que de peines il eût ressenties, s'il fût arrivé quelques minutes plus tôt !

Marguerite était déja rentrée. Assise auprès de Nicolas, elle semblait chercher un asile contre l'amour et sa faiblesse : c'était en effet le seul qui lui restât.

Elle baissa les yeux lorsque Adolphe parut. Se reprochait-elle les caresses innocentes qu'elle recevait alors de son mari, ou craignait-elle que ce spectacle ne brisât le cœur de son amant?

Adolphe avait tout vu. Désespéré, anéanti, il passa rapidement, et se cacha au milieu des vieillards.

L'usage, constamment d'accord avec l'amour pendant toute cette journée, arracha Adolphe de cette retraite. Les violons se faisaient entendre, et on lui réservait l'honneur dangereux d'ouvrir le bal avec la mariée. Si l'on eût connu au village cette danse luxurieuse, où la décence lutte sans cesse contre la volupté; cette danse où les bras s'enlacent, où les cuisses se rencontrent, se pressent, se croisent; où l'œil ardent du danseur

dévore un sein, qu'on ne pense plus à lui dérober; où les deux athlètes respirent mutuellement leur haleine; si l'on eût connu au village cette danse qui ne convient qu'à des filles sans pudeur et à des femmes perdues, c'en était fait d'Adolphe et de Marguerite.

Le menuet, si favorable au développement des graces du corps, et si opposé à la licence de nos mœurs; le menuet, abandonné par cette dernière raison, ne se voit plus que dans les champs. On l'y danse mal; mais on l'y danse, et du moins, la mère, qui aurait à la ville la faiblesse condamnable de permettre à sa fille de sacrifier son innocence à la mode, n'est pas obligée ici de la suivre de l'œil, d'observer ses moindres mouvemens, et de contenir, par sa continuelle présence, un téméraire danseur.

Ce fut donc un menuet que dansèrent Marguerite et Adolphe. Ils ne brillèrent point, parce qu'ils n'avaient pas fait une étude approfondie d'un aussi futile talent : ils ne soupçonnaient même pas qu'il pût être l'affaire importante de tant de gens. D'ailleurs, enfans gâtés de Terpsichore, ils eussent été gauches et contraints. Pense-t-on à ce qu'on fait, quand le cœur brûle?

Il remit la petite à sa place. Voilà, disait-il en lui-même, la dernière fois que je touche sa main. Non, je ne la toucherai plus. Il semble que cette main glisse du poison dans mes veines, et il se réfugia encore parmi les vieillards.

On distinguait, dans ce cercle vénérable, M. Bellement, oncle maternel de la mariée. Son père, son grand-père, son bisaïeul, avaient exercé avec distinction la profession de garde-chasse, et M. Bellement, profitant de l'expérience de ses aïeux, avait donné à son art une extension dont les gens superficiels ne le croyaient pas susceptible. Sec comme une momie, ridé comme un rhinocéros, marcheur infatigable, grand tireur, renommé surtout par sa méthode de dresser les chiens, M. Bellement était l'oracle et l'instituteur des jeunes gens aisés qui aspiraient à bien tirer un coup de fusil, et il citait parmi ses élèves, le prince celui-ci et son excellence celle-là. Jamais il ne sortait qu'avec une arme à deux coups sur l'épaule, et deux chiens à sa suite, exécuteurs fidèles de ses vastes conceptions. Sans pitié pour les braconniers, mais braconnant lui-même avec l'audace que donne l'impunité, sa bandoulière était la terreur du canton. Du reste, M. Bellement était un fort honnête homme.

Vous sentez quelle prépondérance devait avoir un tel personnage sur sept à huit pauvres vignerons. On l'écoutait avec la plus respectueuse déférence; aussi, ne cessait-il de parler que pour boire, et il reprenait dès qu'il avait bu. C'était lui qui avait purgé les forêts voisines des loups et autres bêtes carnassières. Il avait eu aussi de ces coups étonnans, qui semblent réservés aux hommes extraordinaires, et que la postérité aura

peine à croire. Par exemple, il tire sur une compagnie de perdreaux, et il en démonte un; la mère perdrix le charge sur son dos, et l'emporte à tire-d'aile. Il rencontre un lièvre au gîte, il lâche son coup à bout portant, et coupe le quadrupède en deux; crac, le train de devant se relève, et se retire au petit trot. Ses amusemens de tous les jours étaient des hirondelles tuées à balles, des bécassines culbutées après un demi-tour à droite, ou une prise de tabac aspirée au moment du lever, etc.

Après le récit de ces exploits, venait celui des réceptions brillantes qu'on lui faisait dans tous les châteaux des environs; des choses flatteuses que lui adressaient les seigneurs châtelains : c'était à n'en pas finir.

Si François n'était pas inventif, il saisissait facilement les idées d'autrui, il les tournait à son avantage, et cet art-là n'est pas à dédaigner. Que de gens très-marquans lui doivent à peu près tout leur mérite !

« Savez-vous pourquoi, dit le tuteur à son pu-
« pille, Hippolyte fut toujours maître de ses pas-
« sions? c'est qu'Hippolyte chassait, et en effet,
« monsieur, un exercice continuel et une vie
« sobre entretiennent, fortifient la santé; le désir
« d'égaler ses rivaux en adresse, le plaisir de les
« surpasser n'occupent que la tête, et laissent le
« cœur en paix. — Vous avez raison, mon cher
« François; je chasserai, je chasserai tous les

« jours, et, marchant sur les traces d'Hercule et « de Thésée, je trouverai peut-être quelque « monstre à combattre, quelque Ariane à délivrer; « et qu'importe, après tout, par quel chemin on « arrive à l'immortalité, pourvu qu'on y par- « vienne. Fort bien, fort bien, monsieur, reprit « Bellement. Vous serez un chasseur distingué, « puisque vous sentez l'excellence, la supériorité « de cet art, et en effet, que de qualités doit « réunir un vrai chasseur! Bravant sans cesse la « chaleur, le froid, le vent, la pluie; inépuisable « dans ses projets, infatigable dans leur exécu- « tion; joignant la ruse à l'adresse, la prudence « à la force, il abat ou disperse ses ennemis. C'est « un petit conquérant, une espèce de souverain, « qui a son conseil dans sa tête, ses magasins dans « sa carnassière, ses ministres, ses courtisans, « ses soldats, dans ses chiens. Telle est, monsieur, « la définition du chasseur, gravée en lettres d'or « sur un marbre noir, placé dans la salle à manger « du château voisin. Pensons d'abord à l'essentiel: « Avez-vous des terres?

« Comment! s'écria François, piqué au vif d'un « pareil doute, et oubliant sa résolution de ca- « cher à son pupille l'état de sa fortune, com- « ment, si monsieur à des terres! Cent vingt « mille livres de rente en sept fermes parfaitement « tenues; plus, ce magnifique parc que vous « voyez d'ici; plus... » Il n'en fallait pas tant pour pénétrer M. Bellement du plus profond respect.

Il se leva, se courba jusqu'à terre, et, bien qu'il eût plus d'élèves qu'il n'en pouvait former, à ce qu'il avait dit quelques minutes avant, il offrit de s'attacher exclusivement à M. Luceval, dont les bonnes graces le dédommageraient amplement sans doute des sacrifices qu'il allait faire.

François, incapable de soupçonner le moindre artifice, lui demanda très-sérieusement ce que lui rapportaient, par mois, tous ses jeunes gens réunis, et il s'obligea à payer pour son pupille ce qu'eussent donné à Bellement six élèves qu'il n'avait pas.

Encouragé par cette facilité, Bellement, qui ne laissait jamais échapper l'occasion de se pousser dans le monde, demanda aussitôt la garde du gibier du parc. « Nous y avons un homme sûr, « répondit François. — Un homme sûr, qui n'a « jamais tiré un coup de fusil ! — Mais qui con- « serve très-bien nos bois. — Qui est incapable « de faire rapporter un chien ! — Mais qui en a « deux qui sont la terreur des fripons. — Qui « boit... beaucoup. — Oh ! à cet égard, monsieur « Bellement, il me semble que vous n'avez pas « de reproches à lui faire. — Enfin, monsieur...— « Enfin, monsieur, le garde du parc fait très- « bien son devoir, il a besoin de sa place, il la « conservera, et je n'aime pas ceux qui cherchent « à s'avancer aux dépens des autres. »

M. Bellement sentit que ce n'était pas le moment d'insister; mais il se promit bien, au pre-

mier lièvre que tuerait M. Luceval, de profiter de sa satisfaction et de sa confiance pour miner sourdement, et renverser enfin le titulaire. Il changea tout à coup d'entretien, pour faire oublier son indiscrétion

« Occupons-nous maintenant, monsieur, de « votre équipage de chasse. Un bon fusil à deux « coups, fabrique de Versailles. — Un fusil, dites-« vous, un fusil! Un arc, un carquois, des flèches. « — De forts souliers, de longues guêtres de veau. « — Des sandales attachées sur la jambe nue avec « des laçures. — Une culotte de peau, une veste « longue. — Une tunique de pourpre, monsieur, « descendant au milieu de la cuisse. — La redin-« gotte de taffetas gommé. — Le manteau de co-« ton, gracieusement drapé, et fixé sur une épaule « par une large plaque en or. — La casquette de « cuir, couvrant entièrement les yeux. — Le bon-« net ovale et plissé, à la Castor et Pollux. — « Mais, monsieur... — Mais, mon ami... — On « n'a jamais vu chasser dans un semblable équi-« page. — Vous ne l'avez pas vu, je le crois. Mais « apprenez que c'est là le beau, le grand, le su-« blime costume, celui des demi-dieux, celui que « j'adopte, que je veux, que j'aurai. »

Bellement regarda François d'un air qui voulait dire : Ce jeune homme aurait-il la tête dérangée? François, qui trouvait très-bon tout ce qui éloignait pensers d'amour, parla dans le sens de son pupille. Il sentait que les apprêts du

costume l'occuperaient quelques jours : autant de gagné. Le pis-aller serait de garder l'habit grec pour aller au bal, en y ajoutant décemment le pantalon de tricot couleur de chair.

Bellement était courtisan par instinct, comme le sont presque tous les hommes, ce qui fait qu'il y a tant de courtisans dans les cours, où il y en aurait si peu, si, pour être flatteur, il fallait avoir seulement le sens commun. Bellement se hâta de se ranger à l'avis du tuteur. Il observa, avec un sourire fort agréable, que cet équipage de chasse aurait au moins trois avantages : la nouveauté, la légèreté, la grace.

La grande difficulté était de trouver un tailleur capable d'habiller Adolphe en demi-dieu : on sait assez que ces messieurs ne sont pas versés dans la connaissance de l'antiquité. Le croiriez-vous ? ce fut une nourrice qui tira notre héros d'embarras.

La mère de son nourrisson lui avait fait voir le triste, misérable et lamentable Tippoo-Saïb. Comment la bonne femme n'eût-elle pas saisi l'occasion de faire, pour la centième fois, la description de l'ouvrage, des décorations, des habits ? Elle n'oublia point les pétards, qui font en effet l'intérêt de la pièce, et il fut décidé à l'unanimité que l'*artiste* costumier du théâtre de la Porte-St.-Martin devait être *grec*, très-*grec*, et qu'il aurait la préférence. François proposa de partir à l'instant pour Paris, et Adolphe, que l'émulation

entraînait sur les traces d'Alcide, oublia un moment la petite, et accepta la proposition.

Vous allez reprocher à François de mettre dans ses démarches une précipitation, pardonnable tout au plus à un jeune homme. Daignez vous rappeler que François ne s'écarte jamais de son but. On parlait déja de la dernière cérémonie, cérémonie terrible pour un amant malheureux; on allait conduire la mariée à la couche nuptiale, et sauver une crise douloureuse à Adolphe, c'était une jouissance pour François.

Les voilà sur la route de Paris, parlant chasse, combats, curées. « Ah ! disait Adolphe, en arrivant « à la barrière, si je trouvais dans mon parc un « serpent Python, une hydre de Lerne, ou du « moins le sanglier de Calydon ! » Pauvre enfant! le ciel vous en garde, pensait à part lui François.

L'*artiste* costumier, très-flatté de la confiance qu'on avait en lui, se promit de la justifier, et, pour marquer son extrême envie de bien faire, il demanda huit jours, ce qui déplut fort à Adolphe, et ce qui entrait parfaitement dans les vues de François, qui parvint à modérer l'impatience de son pupille.

L'*artiste* se garda bien de consulter ses confrères. Que lui eussent-ils appris ? Il courut les bibliothèques publiques, compulsa les gravures en portefeuilles, examina attentivement les tableaux antiques du Muséum, qui lui plurent davantage, parce qu'ils indiquent au moins les couleurs.

Comme il ne savait pas dessiner, il prenait ses mesures à l'œil, courait, sous les combles de son théâtre, esquisser une partie du patron; revenait étudier une autre partie; retournait encore, et se trouva enfin en mesure de commencer un habit complet, exactement copié sur celui de l'archange Michel terrassant le diable, qu'il ne peut tuer, parce qu'il est immortel comme lui, et avec qui, par conséquent, ce n'était pas la peine de se battre.

Il est vrai que le costume de l'archange Michel diffère un peu de celui d'Hercule et de Thésée; mais le tailleur ne connaissant ni le vainqueur d'Antée, ni son célèbre imitateur, s'en était tenu à la figure qui avait le plus de rapport à celle du joli monsieur qui devait endosser l'habit.

Avouons cependant, en faveur de l'*artiste*, car l'équité est la première vertu d'un historien, avouons que le tailleur, par l'effet d'une modestie, rare et très-louable chez les ignorans, avait consulté, sur les noms et la patrie des personnages, un monsieur à lorgnette, grand amateur, grand connaisseur, qui l'avait assuré que le tableau représentait Alexandre, grec de la plus haute considération, tenant le pied sur la gorge au roi des rois Xerxès, qui consent à lui céder, en toute propriété, la presqu'île de l'Inde.

On avait huit jours à passer à Paris. François avait remarqué que le cerveau de son pupille était une cire molle où se gravaient facilement toutes

espèces d'idées. Il observait que la dernière était toujours la plus vive, et qu'ainsi les anciennes s'affaiblissant en raison de l'exercice donné à l'imagination, il suffisait, pour faire oublier la petite, de frapper sans cesse le cervelet d'Adolphe de quelque objet nouveau. Si François eût étudié les hommes en général, il aurait jugé que cette recette peut heureusement s'appliquer à tous les jeunes gens, et même à certains vieillards.

François se mit donc à courir, avec Adolphe, les rues, les carrefours, les cafés, les promenades, les bals. Il ne lui laissait que le temps de dormir; il l'éveillait à la pointe du jour, et le remettait en course. Ils déjeunaient chez un restaurateur, et dînaient chez un autre. Adolphe, qui ne connaissait à fond que sa pension et les auteurs grecs, était quelquefois frappé d'étonnement; mais rien de ce qu'il voyait ne pénétrait jusqu'à son cœur, et, de temps en temps, il nommait Marguerite.

François l'entraînait aux Fantoccini, ou aux Ombres chinoises, spectacles très-instructifs, comme on sait, et les seuls que connût François. Adolphe regardait un moment, bâillait ensuite, se plaignait de l'odeur de l'huile, du défaut d'air, et il ne manquait pas d'observer que les spectacles grecs et romains avaient bien une autre majesté. Il s'était tû chez nos restaurateurs et dans nos promenades, parce qu'il sentait que l'avantage n'était pas en faveur des anciens. Il avait pourtant murmuré à demi-voix que nos bibliothèques ne

sont rien, comparées à celle d'Alexandrie; mais il ajoutait que, puisqu'elle était brûlée, il fallait bien avouer que les nôtres sont quelque chose.

François ne voyait, n'entendait rien de ce que disait ou de ce que faisait Adolphe. Tout yeux, tout oreilles pour Polichinelle et la mère Gigogne, il ne soufflait pas. Adolphe, qui avait le bon esprit de savoir s'ennuyer, quand les circonstances l'exigeaient, restait par complaisance pour François, et pensait tantôt à la petite femme de Nicolas, tantôt au sanglier de Calydon.

En sortant de chez Séraphin, Adolphe, se frottant les yeux, blessés par le retour subit de la lumière naturelle, donna du nez contre une colonne, et notre premier mouvement est de regarder ce qui nous a frappé. Il trouve en lettres longues comme le doigt, IPHIGÉNIE EN AULIDE. Il se frotte les yeux de nouveau, il relit, il saute de joie. « Comment, mon ami, on joue ici les ouvra-
« ges immortels d'Eschyle et de Sophocle, et vous
« ne m'en dites rien ! — Ma foi, monsieur, je ne
« m'en doutais pas. » Et François se met à lire l'affiche à son tour. « Hé, non, monsieur, c'est
« une tragédie d'un nommé Racine, que vont
« exécuter des comédiens français. — Diable,
« diable, pourquoi la jouer en français ? — C'est
« que personne ne l'entendrait en grec. — Je l'en-
« tendrais, moi, monsieur, et parfaitement. —
« Mais, monsieur, on ne peut pas jouer la comé-
« die pour vous seul. — Allons, allons, mon bon

« ami, ne vous fâchez pas, et allons voir Iphigé-
« nie, qui est sans doute une traduction de
« l'Agamemnon d'Eschyle. »

Adolphe ne concevait point que le théâtre ne fût pas en plein air, qu'il fallût payer pour y entrer, que la salle fût si petite, qu'on y fût si mal à son aise pour son argent, que le spectacle ne s'ouvrît point par un prologue, ou par une *scholie*, chantée par les plus belles voix. Adolphe était disposé à trouver tout mauvais, et disait son avis très-haut.

Un petit monsieur, assez mesquinement mis, probablement parce qu'il était savant, lui répondit avec politesse : « Monsieur, les anciens aimaient
« le grand air, et nous voulons jouir sous un toit.
« Chacun a son goût, et, quoi que vous disiez, vous
« ne changerez pas le nôtre, et le plus court est
« de vous y conformer.

« Cette salle, que vous trouvez si petite, est
« cependant trop grande, puisqu'elle n'est pas
« remplie. Mais sachez qu'il y en a quatre ou
« cinq à Paris, à peu près aussi vastes, où on
« joue des ouvrages de genres différens, et qui
« tous les jours sont garnies de spectateurs. Il y
« en a sept à huit autres, à l'usage des ignorans
« et de la canaille, et je conviens que c'est un
« mal, parce qu'il vaudrait mieux que les pre-
« miers employassent le temps à s'instruire, et
« les ouvriers à travailler, que de le passer à
« écouter des inepties, qui perpétuent leur bêtise.

« Il n'en est pas moins vrai, malgré cela, qu'à « cet égard, nous avons un avantage réel sur les « anciens, qui n'avaient qu'un théâtre, où on re- « présentait rarement.

« Vous vous plaignez de payer ici. N'est-il pas « plus naturel que les gens oisifs achètent le plai- « sir moyennant une somme modique, que de « charger le gouvernement seul de les amuser à « grands frais? Et d'ailleurs, qui faisait chez les « anciens les fonds nécessaires à cette magnifi- « cence si vantée? C'était sans doute le trésor pu- « blic. Or, trouveriez-vous juste que l'honnête « artisan, qui s'occupe en ce moment de l'exis- « tence de sa famille, contribuât pour sa part au « délassement que vous allez prendre?

« Vous êtes mal sur cette banquette? mais, mon- « sieur, voilà près du théâtre des loges où vous « trouverez des chaises, des fauteuils, des otto- « manes, la facilité de vous dérober aux regards, « si vous y conduisez une Aspasie, ou qu'ennuyé « du spectacle, vous vouliez causer ou dormir. On « se procure ces avantages à juste prix, et convenez « encore qu'on ne trouvait de telles commodités ni « au cirque de Rome, ni au théâtre d'Athènes.

« Vous voudriez que la pièce s'ouvrît par un prolo- « gue, ou par un chœur? cet usage uniforme et fasti- « dieux est supprimé, depuis qu'on sait faire l'ex- « position du sujet d'une manière claire et précise. « Molière et Racine, qui possédaient ce talent au « plus haut degré, ont voulu cependant faire quel-

« quefois des chœur set des prologues, et cela ne « leur a point réussi, parce que l'esprit veut de l'é- « conomie dans les paroles, et rejette tout ce qui « est superflu. Et puis, monsieur, si vous aimez « le chant, allez demain à l'Opéra-Comique. Vous « y trouverez des tragédies en prose, avec des « chœurs, plus que vous n'en voudrez.

« Hé bien, monsieur, reprit François, voilà « encore une discussion qui ne tourne pas à l'hon- « neur des anciens. Je vous le répète, vous re- « viendrez aux modernes. » Adolphe allait répli- quer... on leva le rideau.

Il fut assez satisfait des costumes et de la forme des galères d'Agamemnon. Il trouva même les vers aussi beaux qu'on peut en faire en français. Mais il se récria, quand il vit paraître Eriphyle, et qu'il eut pénétré le dessein de l'auteur. « Quelle absur- « dité ! dit-il, pendant l'entr'acte, au petit mon- « sieur. Votre Racine ne sait-il pas qu'Eschyle et « Sophocle, et après eux Lucrèce et Horace, as- « surent qu'Iphigénie a été en effet sacrifiée en « Aulide ? — Mon Racine, que vous appellerez « aussi le vôtre, savait fort bien cela. Mais il avait « lu également Homère et Pausanias. Le premier, « dans le neuvième livre de son Iliade, c'est-à-dire, « neuf ans après l'arrivée des Grecs dans la « Troade, fait proposer à Achille la main de la « fille d'Agamemnon ; le second dit qu'on immola « une Iphigénie, mais qu'elle était fille d'Hélène « et de Thésée, et de deux opinions différentes,

« l'auteur a pu choisir la plus favorable à son « plan. Sachez-lui gré enfin de ne pas faire mou- « rir cette princesse : voyez comme elle est jolie !

« Monsieur, dit François au jeune homme, ne « parlez plus à ce monsieur-là. Il vous bat, et cela « me fait de la peine. » Adolphe se mordit les lèvres, écouta la pièce, et regarda beaucoup Iphigénie, qui lui paraissait charmante, et qui l'était en effet.

« Avouez du moins, dit encore Adolphe à la « fin de la pièce, qu'il n'y a de grec dans tout « ceci que les habits et quelques noms. Aga- « memnon se conduit comme un roi d'Eu- « rope, qui n'a pas un avis à lui, qui ne « veut mécontenter personne, et qui ne sait « comment faire pour arranger tout le monde. « Achille s'exprime comme un mousquetaire. Rien « qui tienne directement aux mœurs, aux habitu- « des des anciens. La pièce est fort belle; mais on « sent trop que ce sont des Français qui parlent. « — Oh ! cette fois, monsieur, je pense tout-à- « fait comme vous. »

Le lendemain, Adolphe fut à l'Opéra-Comique. Il y applaudit quelques talens distingués; mais, comme il n'avait pas le goût formé encore, il ne put supporter la manière de quelques chanteurs que tout le monde trouve divine.

Le troisième jour, il pria François de le conduire à l'Opéra. On donnait OEdipe à Colonne, et il se retrouva par hasard auprès de son petit monsieur. « C'est beau, c'est beau, répétait-il sans

« cesse. Quelle simplicité, quelle noblesse, quelle « onction ! Et quel goût de terroir, reprit le petit « monsieur ! ne vous semble-t-il pas cette fois enten- « dre des Grecs ? — Mais pourquoi tous ces gens-là « ouvrent-ils sans cesse des portes ? Pourquoi par- « lent-ils si haut ? — C'est qu'ils ne viennent pas ici « pour cet immortel ouvrage. Ils attendent impa- « tiemment que d'autres personnages commencent « à passer une jambe par dessus l'autre, ce qu'ils « font très-adroitement. — Ce spectacle-ci est « donc à l'usage des sourds ? — Ma foi, on serait « tenté de le croire. »

Adolphe fut prévenu par son petit monsieur, que le jour suivant on jouerait Phèdre, et que la séduisante Iphigénie reparaîtrait dans cette pièce. Comme le petit monsieur avait donné une fois gain de cause à Adolphe, qu'ils s'étaient trouvés du même avis à l'Opéra, le jeune homme commençait à le trouver fort à son gré. Pour être sûr de le retrouver au spectacle, il l'invita à dîner pour le lendemain, et un savant ne refuse pas un dîner offert de bonne grace.

Il fallut donc que François retournât à la Comédie-Française, qui l'amusait bien moins que les marionnettes. Mais il ne savait rien refuser à Adolphe. Celui-ci fut très-aise de revoir son Iphigénie. Cependant, il trouva très-mauvais qu'elle représentât une Aricie qu'on ne trouve pas dans Euripide. Le petit monsieur lui rappela un passage de Virgile, où il est dit expressément que cette

princesse épousa Hippolyte, lorsqu'il eut été ressuscité par Esculape : les dieux anciens et modernes ont tous le don des miracles.

Adolphe se rendit à la force de la citation : il avait trop de plaisir à contempler son Iphigénie pour contester long-temps. Mais il ne put se défendre de citer à son tour. Il parla du précepte d'Aristote, qui veut que l'amour tienne le premier rang dans la tragédie, ou qu'il en soit banni tout-à-fait. Le petit monsieur convint que celui d'Hippolyte est froid et insipide ; « mais, ajouta-t-il, « vous ne savez pas qu'alors on ne recevait pas « de pièce où il n'y avait pas de rôle pour *l'a-* « *moureuse*. Vous ignorez que de nos jours, Vol- « taire fut obligé d'ajouter à son Œdipe l'amour « suranné de Jocaste et de Philoctète, sans quoi « les comédiens eussent refusé sa pièce. — Ah ! « ce sont les comédiens qui reçoivent. Ils sont « donc aussi gens de lettres ? — Je ne dis pas cela. « Mais, dès qu'ils sont reçus à la Comédie-Fran- « çaise, ils ont un tact sûr, un jugement sain, un « goût épuré : c'est un des priviléges attachés à « cette profession. »

« Voilà qui est singulier, reprenait Adolphe », et il se taisait, dès qu'Aricie paraissait. Le plaisir qu'il trouvait à la regarder croissait sans cesse, et il dit à François, à la fin de la pièce : « Hé bien, mon « ami, qu'en pensez-vous ? n'est-il pas vrai qu'elle « est charmante ? — Oh ! charmante !... elle n'est « pas mal. Vous êtes difficile, continua le petit

« monsieur : c'est la plus jolie personne de ce « théâtre. — Voilà comme vous êtes, mon ami ; « il suffit qu'une femme me plaise, pour qu'elle « ne soit pas de votre goût. »

Un moment après, il demandait au petit monsieur s'il était bien difficile d'avoir accès chez elle. « Mais je crois qu'un jeune homme aimable, bien « élevé, peut se présenter partout. Aïe! aïe! dit tout « bas François, en faisant une mine, mais une mine!

« Savez-vous, mon ami, reprit Adolphe, quelle « différence je trouve entre une véritable prin- « cesse et une princesse de théâtre ? la voici. La « souveraine d'un état quelconque joue ce rôle « jusqu'à sa mort, ou jusqu'à la dissolution de son « empire ; mais elle règne toujours sur les mêmes « états. Elle voit sans cesse les mêmes mœurs, « les mêmes costumes, les mêmes visages; elle « dit et fait sans cesse les mêmes choses. Le « jour qui commence doit s'écouler comme le « précédent, et le lendemain, elle trouvera en- « core l'ennui, entre l'étiquette et l'orgueil. La « princesse de théâtre règne alternativement sur « toutes les parties du globe. Tous les jours, elle « dit et fait des choses nouvelles ; tous les jours, « elle reçoit l'hommage de courtisans et de « spectateurs nouveaux. La toile est-elle baissée, « elle rentre dans la classe des femmes amusantes « et amusables. Elle oublie les intérêts politiques « de la Grèce et de Rome, et elle dispose d'elle à « son gré. Cette vie-là doit être ravissante.

« Parbleu, mon cher François, il me vient une « idée excellente. Je crois que je jouerais les hé- « ros avec une grande vérité. J'ai de l'élévation « dans l'ame, une profonde sensibilité, et je pré- « sume qu'Aricie ne me refuserait pas ses conseils. « Tenez, mon ami, l'habit qu'on me fait, irait à « merveille dans le rôle d'Hippolyte. »

Allons, pensa le tuteur, que l'habit soit fait ou non, nous retournerons demain à Athènes : il n'y a pas à balancer.

Le petit monsieur reprit la parole. Il entra dans le détail des difficultés de l'art théâtral; des injustices, des humiliations que le vrai talent éprouve trop souvent; de la facilité d'éviter ces désagrémens, en s'amusant sur des théâtres de société; de la folie enfin de sacrifier à des succès incertains un état brillant, où conduit toujours une grande fortune unie à des qualités réelles. François serra la main au petit monsieur.

Adolphe ne goûtait pas du tout ses réflexions. Cependant, il lui demanda son adresse. Il se nommait Duval, et logeait à l'Observatoire. J'ai toujours pensé que le projet d'Adolphe était d'aller furtivement s'instruire, chez M. Duval, des moyens de se faire présenter chez la princesse Aricie : François avait décidé autrement.

Au point du jour, il éveilla Adolphe, le pria de s'habiller et de monter en voiture. Adolphe résistait; François insista. L'un murmurait, l'autre grondait. Le jeune homme voulait attendre son

habit; le tuteur répondait qu'il était emballé. Le pupille ne pouvait partir sans prendre congé de son savant; François y avait pourvu par un billet fort honnête. Adolphe ne trouvant plus de prétextes, se montra si récalcitrant, que François fut obligé de composer : on convint qu'on bâtirait à Athènes un théâtre, dont la princesse Aricie serait priée de faire l'inauguration.

Allons, pensait François, en partant, voilà encore du temps de gagné. La princesse a affaibli le souvenir de Marguerite : j'espère que la chasse fera oublier la princesse. Mais plus de femmes, plus de femmes, ni de près, ni de loin.

Cependant, ajoutait-il en lui-même, le temps où il doit être maître de ses actions n'est pas fort éloigné. La première paysanne, la première princesse qui lui plaira deviendra sa femme, et je perdrai le fruit de mes soins.

Il faut le faire chasser, chasser à outrance; qu'il n'ait que le temps de manger et de dormir. Pendant qu'il se livrera à cet amusement, je chercherai une jeune personne, sage, aimable, bien née, jolie surtout, et, puisqu'il faut qu'il se marie, qu'il soit père avant l'âge où l'homme est en état de se conduire lui-même, faisons-lui du moins faire un mariage dont il n'ait pas à rougir.

On arriva à Athènes, dont les travaux, poussés à force d'argent, touchaient à leur fin. Tout y était pittoresque; tout y fixait, y flattait l'œil. Adolphe, à qui huit jours d'absence avaient pré-

paré des jouissances nouvelles, Adolphe ne remarqua rien, et parcourut comme un fou sa petite Grèce. François, étonné, le regardait aller, et lui vit planter un jalon au milieu d'un vaste boulingrin : c'est là que devait s'élever le théâtre d'Athènes.

Il chercha le commis de M. Phidiot, lui remit, pour l'architecte, une longue lettre, qu'il finissait en déclarant qu'il entendait poser la première pierre, le lendemain, à son retour de la chasse.

Avant de se coucher, il expédia à M. Bellement un valet avec l'ordre de le venir prendre au lever du soleil.

François, qui voulait faire de la chasse une passion dominante, par les raisons que vous savez, François n'avait rien négligé de ce qui pouvait rendre le début séduisant. Sous son air froid et réfléchi, il cachait une ame active, et sans rien dire à son pupille, sans même qu'il soupçonnât rien, il avait tout disposé à Paris. Il courait, lorsqu'Adolphe reposait; il courait avant son lever; il écrivait, lorsqu'il ne pouvait courir.

Le jeune homme n'attendait qu'un garde-chasse et un chien, et au point du jour il est réveillé par des fanfares guerrières. Il se lève; il sort précipitamment de sa tente... ô surprise ! ô délices ! six Grecs à cheval, armés d'épieux, et sonnant de la trompe; trente couples de chiens; la halte chargée sur un chariot de forme antique, traîné par des bœufs aux cornes dorées... « C'est cela,

« c'est cela, criait Adolphe, ravi, enchanté. » Il saute de joie; il embrasse son tuteur, et demande son habit et ses armes.

Il s'habille en toute hâte, et n'avance point, parce qu'il n'a pas l'habitude de s'habiller à la grecque. François veut lui aider, et n'est pas plus chanceux. L'*artiste* costumier est appelé dans la tente, et arrange, en un tour de main, les différentes parties du costume, qu'il ne manque pas de faire valoir, à mesure qu'il les présente.

Adolphe observait que l'habit était plutôt romain que grec; que le casque, surmonté d'un dragon portant un énorme panache, était macédonien, et qu'on ne chassait pas en casque lors de la vingtième olympiade. L'*artiste* lui présenta un miroir, et le jeune homme se trouva si bien que les observations expirèrent sur ses lèvres. Il n'observa même pas que la mise des gens à trompettes, empruntée au magasin de l'Opéra, était d'un goût plus sévère que la sienne. Il se mit le carquois sur le dos, prit son arc de la main gauche, et un javelot de la droite.

« Seigneur Hippolyte, lui dit François, ces « messieurs qui vous attendent sont vos pages... « — Les rois anciens n'en avaient pas. — Vos « piqueurs, vos gardes. — A la bonne heure. »

On présente au jeune homme un cheval couvert d'une jolie selle à la mode, et d'une housse richement galonnée. La bride était en tissu d'or; les bossettes, les boucles de la gourmette en ar-

gent. « Moderne, moderne ! s'écrie Adolphe. Je « veux bien être Français, quand les circonstances « l'exigent ; mais aujourd'hui tout doit être grec ! « Du grec, mon bon ami, du grec. — Ma foi, « monsieur, je vous avoue que je ne sais pas com- « ment les selles grecques étaient faites. — Ni moi « non plus ; mais pour ne pas me tromper, je « vais monter à la manière des Numides, qui, du « moins, étaient des anciens. Point de bride, point « de selle. A bas tout cet attirail. »

Au moment où le cortége partit, M. Bellement, stupéfait, ouvrait les yeux autant qu'il le pouvait et une bouche telle que personne n'en a encore ouverte. A la stupéfaction succédèrent des ris immodérés que, très-heureusement pour lui, Adolphe n'entendit pas. François, qui avait envie de rire lui-même, prit le garde-chasse dans son cabriolet. Il voulait lui faire la leçon en route.

Vous jugez comme un héros, qui n'a pas de culotte, est à son aise, monté à nu. Le nôtre n'était pas encore arrivé au parc, qu'il avait besoin de la sauce piquante ; mais rien n'alarme un grand cœur. Le pansement, d'ailleurs, ne pouvait être long : Adolphe n'avait que sa jaquette à lever. Il la leva en effet, en entrant chez le garde de son parc. Sa femme, parvenue à cet âge où on n'est plus d'aucun sexe, s'empressa de bassiner les parties macérées. Le sel, le poivre, le vinaigre faisaient leur effet. La figure d'Adolphe annonçait des convulsions ; mais comme on se conduit tou-

jours noblement devant témoins, il tâcha de se remettre, en pensant qu'Hercule souffrit bien davantage, lorsqu'il endossa la fatale chemise, et il entra bravement dans le parc, suivi de tous les siens.

Les trompes sonnent le lancer, et il ne part que des perdrix et des lièvres; mais il en part une telle quantité, que la volatille obscurcit l'air, et que les quadrupèdes, effrayés, étourdis, se jettent dans les jambes des chasseurs. Les pages, les piqueurs, les gardes se passent la trompe au cou, et ajustent la flèche à l'arc. Le seigneur Hippolyte en a tiré deux, trois, cinq, six. Les flèches bientôt volent de toutes parts. Elles se croisent, elles prennent les compagnies en queue, en flanc, en tête; presque tous les coups portent, et il ne tombe pas une pièce.

C'est que François, qui ne voulait pas qu'on crevât les yeux à son pupille, ni qu'il les crevât aux autres, avait acheté ces armes-là chez M. Darbaud, célèbre marchand de joujoux, passage du Théâtre Feydeau.

Le père Bellement, riant sous cape, avançait lentement, tirait à chaque pas, et tuait à chaque coup. Déja il avait vidé deux fois sa carnassière dans le char antique dont on avait déchargé les provisions chez le concierge. Il avançait toujours; il faisait un ravage épouvantable, les autres couraient, se fatiguaient, s'excédaient, et ne faisaient rien.

« Que diable, dit Adolphe à François, serait-il « vrai que les armes modernes valent mieux que « les anciennes ? — Vous le voyez, monsieur. — « Cependant, les anciens tuaient avec leurs flè- « ches, et, corbleu, je tuerai comme eux. » Il tire, il tire, il tire ; ses Grecs tirent comme lui ; les carquois se vident... et rien.

Adolphe n'osait éclater ; mais il était piqué au vif. François lui propose de prendre un fusil. Il répond que cette arme ne va pas avec son costume. François réplique que les Grecs s'en fussent servis, s'ils l'eussent connue. Adolphe, intérieurement convaincu de l'avantage des armes à feu, ne fait plus qu'une grimace de forme, prend le fusil, et Bellement se range auprès de lui.

Trois ou quatre lièvres partent à la fois. Adolphe porte la crosse à sa poitrine, ferme les yeux, et lâche la détente. Bellement, qui règle ses mouvemens sur les siens, tire en même temps. Un malheureux lièvre, renversé sur la place, se débat encore. Adolphe court, et le ramasse d'un air triomphant. « Plus de flèches, dit-il, plus de flè- « ches. Je conçois que cette arme, trop sujette « à l'action de l'air, doit souvent perdre sa direc- « tion. Il est probable que les anciens l'employaient « seulement à la guerre. Le javelot, mes amis, « l'épieu. — Hé ! monsieur, répondit François, « vous ne tuerez pas de perdreaux à l'épieu. — « Vous avez raison, mon ami ; mais nous pour- « suivrons, nous atteindrons le lièvre fugitif, puis-

« que nous n'avons pas de monstres à combattre.
« — Qui vous l'a dit, monsieur ? — Des mons-
« tres ! il y en aurait ! Allons, mes amis, en avant,
« tête baissée... — Un moment, monsieur, il faut
« déjeuner. Cela repose, donne des forces, et on
« ne peut en avoir trop pour ce qui vous reste
« à entreprendre. — Oh ! déjeuner, déjeuner !
« cela n'a rien d'héroïque. — Hé ! monsieur, les
« héros d'Homère et de Virgile étaient gens de
« bon appétit. — C'est vrai, c'est très-vrai. Allons,
« mon ami, déjeunons. — Vous profiterez d'ail-
« leurs de la circonstance pour vous faire frotter
« encore... vous savez où. — A propos de cela,
« savez-vous que la manière de monter à cheval
« des Numides n'était pas commode du tout. —
« C'est ce que j'ai déja pensé. — Il se pourrait
« que les historiens nous eussent fait un conte à
« cet égard. — Comme à beaucoup d'autres, mon-
« sieur. »

Ils avançaient en causant. Hippolyte tenait, par les pattes de derrière, son lièvre, qu'il n'eût pas donné, en ce moment, pour les petits états de Thésée. Il écoutait, il répondait à François, qui se gardait bien de le contredire, mais qui l'amenait peu à peu à déclarer franchement que nous valons les anciens sous bien des rapports, et que notre manière de vivre est au-dessus de la leur.

Le déjeuner fini, on rentre dans le parc. On lâche la meute entière. Le son du cor anime chasseurs et chiens. Les piqueurs battent le taillis ;

Hippolyte les devance. François et Bellement suivent, ayant chacun un fusil sur l'épaule.

On a dépassé de deux cents toises l'endroit où le jeune homme a cru tuer son lièvre, et on n'a rencontré encore que des animaux timides. Notre héros se désole, se dépite. François lui a donné l'espérance de combattre un monstre ; il n'y compte pas ; mais il se flatte de trouver au moins un animal qui ne fuira pas devant lui.

On aperçoit, à travers les branches, une mare, sur laquelle s'élèvent des joncs, et que domine une roche, dont la pointe s'avance au-dessus du niveau de l'eau. Tous les chiens donnent à la fois. Miraud, le plus intrépide des limiers, se jette à l'eau. Il avance, il enfonce, il recule, il avance encore. Il invite, de la voix et de la queue, les autres chiens à le suivre. Hippolyte enchanté lui décerne à l'instant le nom célèbre de *Mélampe*.

Cependant, Mélampe seul cherche à s'élancer sur l'animal ; les autres s'arrêtent et se couchent. Hippolyte indigné veut les relever avec la pointe de sa javeline. Les plus intrépides, Briffaut, Ronflant, Rustaut, se laissent piquer, et poussent lâchement des cris de douleur.

Hippolyte se reproche de ne pas seconder le brave Mélampe. Il cherche un détour, parce qu'il ne se soucie pas de s'ensevelir dans la fange. Il traverse des broussailles, des ronces, des joncs. Il n'est plus qu'à trente pas de la roche, dont la cavité recèle sans doute le monstre que Mélampe

ne cesse de menacer... Tout à coup ! Ciel ! ô ciel !...

Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, vient troubler le repos,
Et, du sein de la terre, une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable.
L'onde approche, se brise, et vomit à leurs yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

L'Hippolyte moderne, loin de saisir *ses javelots, de pousser au monstre*,

Et, d'une main sûre,
De lui fendre le flanc d'une large blessure,

notre Hippolyte, incertain, s'arrête, recule, se place entre François et Bellement : on aurait peur à moins.

Cependant, le monstre approche de la rive ; il faut prendre un parti. Se déshonorer par une fuite marquée, serait trop fort. S'exposer à se faire déchirer, serait trop dur. Notre héros jette les yeux sur son tuteur. Il le voit sourire, il se remet. Il n'est venu trouver François et Bellement que pour leur communiquer son plan d'attaque : quel homme n'est pas un peu gascon ?

Il leur déclare d'abord qu'il n'entend pas que personne partage avec lui l'honneur de la victoire.

Il ajoute qu'il dédaigne l'avantage de l'arme à feu. C'est avec l'épieu, c'est corps à corps qu'il veut combattre.

Il dit et s'élance. Il frappe l'animal dans le côté, et le parc retentit des gémissemens du monstre et des cris de joie que l'admiration arrache aux spectateurs. « Je lui ai brisé les côtes, disait Hip-« polyte. Il ne peut plus soutenir son énorme « queue, disait François. Voyez ses ailes tom-« bantes, disait Bellement. » Et un chorus universel, couvrant toutes les voix, porte l'enthousiasme à son comble.

Il fallait retirer l'épieu, porter un second, un troisième coup pour achever le monstre. Hippolyte fait de vains efforts : la pointe de l'épieu, faite en langue de serpent, est arrêtée par ces côtes effrayantes, qui doivent avoir si pouces de large au moins. Hippolyte tire de son côté, et le monstre du sien. Le plus fort devait entraîner le plus faible : Hippolyte tombe embarrassé, non *dans ses rênes*, mais dans la queue et les pattes de l'animal. Il pousse de nouveaux cris... ceux-ci sont de frayeur.

Bellement s'avance, met le bout du canon dans l'oreille du monstre, fait feu, et dégage notre héros.

Quand Hippolyte fut convaincu que son terrible ennemi était mort, bien mort, il trouva très-mauvais qu'on lui eût ravi une partie de l'honneur du combat. Ses derniers cris étaient ceux d'un

assaillant irrité de la résistance qu'on lui oppose. Cependant, il trouva convenable de s'éloigner de quelques pas, parce que l'air qui l'environnait, était *infecté* de l'haleine du monstre. Il ordonna qu'on le portât sur le char, et il ferma, à pied, la marche triomphale qui le conduisit chez le concierge.

« Ma foi, disait-il à François, je commençais à « douter de la vérité des travaux d'Hercule, « comme de la manière de monter à cheval des « Numides. Mais il est constant qu'il y a des « monstres, puisque j'en ai tué un, et alors Her- « cule peut fort bien en avoir détruit un demi- « cent. Ah ! répondait François, vous n'avez pas « encore eu le temps de bien examiner celui-ci. « Au reste, si quelque poète prenait la peine de « mettre en beaux vers votre aventure, je ne sais « pas trop ce qu'on en penserait dans deux mille « ans. »

Le cortége arrive chez le concierge. Huit hommes suffisent à peine pour enlever le mort, et le déposer sur deux grandes tables rapprochées à cet effet. Ils paraissent ployer sous le fardeau, et Hippolyte observe, de la porte, que son ennemi conserve encore cet air menaçant, qui ne l'a point intimidé.

Dans le fond de l'ame, le jeune homme ne savait trop que croire. Il avait vu François sourire, et ce sourire l'avait encouragé, parce qu'il savait son tuteur incapable de l'exposer au moindre pé-

ril. D'un autre côté, le premier tireur du monde, Bellement était là pour veiller à sa sûreté, et pourquoi cette précaution, s'il n'y avait pas de danger? C'est ainsi qu'autrefois Minerve veilla sur Télémaque combattant Adraste, et qu'elle soutint ses forces épuisées. Il est très-honorable sans doute pour M. Bellement d'être comparé à Minerve, et cette idée, tout absurde qu'elle était, fut celle qui fixa notre Adolphe, parce qu'elle flattait son amour-propre. Il trouvait pourtant assez extraordinaire qu'un animal d'une forme aussi bizarre se fût trouvé dans un parc. Au reste, il n'y avait pas moyen de douter de l'identité.

François proposa d'écorcher le monstre, d'empailler sa peau, et de la suspendre à la voûte d'un arc de triomphe, qu'on éleverait sur le mont Ida, en mémoire de ce grand évènement. Adolphe applaudit beaucoup à la proposition, et il s'approcha bravement des deux tables, précédé de quatre hommes, armés chacun d'un bon couteau... Mais, hélas! hélas! et quatre fois hélas! que les choses les plus mémorables sont quelquefois ridicules pour ceux qui les voient de près!

On met l'animal sur le dos, et Adolphe observe que ses pattes grêles n'ont aucune proportion avec le reste du corps. D'un seul coup on lui ouvre le ventre de la clavicule au scrotum, et Adolphe remarque que cette peau crie en se déchirant comme du taffetas gommé. On écarte à droite et

à gauche ces prétendues côtes de six pouces de large, et elles se brisent comme un paquet d'allumettes. Cependant, l'intérieur ressemble à la caverne de Polyphème; mais on n'en tire qu'un joli cochon de six mois, et il ne reste sur les tables qu'un manequin d'osier, recouvert d'une toile peinte à l'huile, et enduite de poix et de glu.

Adolphe est stupéfait, humilié, et les spectateurs se pincent les lèvres pour ne pas éclater. « Monsieur, dit François qui voulait corriger son « pupille, sans lui faire rien perdre de sa considé- « ration, monsieur, il n'est pas nécessaire, pour « prouver qu'on est brave, de tomber sous la dent « meurtrière d'un tigre ou d'un lion. Il suffit de « chercher le péril où on est convaincu de le « trouver, et c'est ce que vous avez fait de la « meilleure grace du monde. Mais, comme vous « ne pouvez fusiller un cochon tous les jours, « parce que ce passe-temps deviendrait un peu « cher, que d'ailleurs l'illusion étant détruite, « cette chasse n'aurait plus rien d'héroïque, je « vous conseille de vous en tenir aux lièvres et « aux perdrix. — Mais, mon ami, cette manière « de chasser n'a rien du tout qui déroge. Si les « sévères Spartiates forçaient la grosse bête sur le « mont Taygète, Xénophon nous apprend qu'ils « ne dédaignaient pas les perdrix et les lièvres « que leur fournissait la plaine. — Hé bien, mon- « sieur, suivez leur exemple. Vous aurez du moins

« le mérite de l'adresse, et c'est quelque chose « que cela. »

Ce dénoûment devait amener des réflexions opposées aux premières. Il se pourrait fort bien, pensait alors Adolphe, que les monstres anciens aient beaucoup de rapports avec celui-ci, et d'après l'origine donnée à Hercule, il se pourrait encore qu'il n'ait pas existé du tout. Adolphe se gardait bien d'émettre cette opinion : il se fût cru coupable du crime de lèse-antiquité. « Allons, al- « lons, dit-il, si les prodiges d'Alcide ne sont pas ri- « goureusement démontrés, au moins ne me con- « testera-t-on pas les siècles brillans d'Alcibiade « et de Périclès... — Pas plus, monsieur, que « ceux d'Auguste, des Médicis, et de Louis XIV. « Vous voyez que je commence à connaître les « modernes. — Vive donc, vive à jamais l'Attique! « Chassons au fusil dans ce parc; mais soyons « Grecs dans ma nouvelle Athènes.

« Ah! mon dieu, poursuivit le jeune homme, « dont les sens calmés devenaient accessibles à la « douleur, ah! mon dieu, qu'ai-je donc aux jambes « et aux cuisses? — Vous les avez déchirées, san- « glantes. — Il est pourtant incontestable que les « anciens avaient les bras, les jambes et les cuis- « ses nus. — Peut-être, monsieur, n'y avait-il « dans les forêts de la Grèce, ni ronces, ni épines, « ni chardons, ni branches de bois sec. — Ah! « vous plaisantez, monsieur François. Nierez-vous

« que les Grecs soient peints à peu près comme « me voilà, et ne viens-je pas de vous dire qu'on « chassait dans ce pays-là, comme dans un autre? « — Hé, monsieur, une jolie femme court-elle « les rues de Paris, au mois de janvier, avec son « habit de bal? — Voilà ce que vous avez dit de « plus raisonnable. Il se pourrait, en effet, que dans « certaines circonstances, les Grecs chaussassent « une espèce de long cothurne, et c'est ce que « j'aurais dû faire comme eux. — Oui, monsieur, « une culotte, des bas, une bonne veste, et une « selle sur le dos de votre cheval. »

Adolphe n'était ni satisfait, ni convaincu; mais il n'avait rien à opposer à l'expérience, et il eut le bon esprit de profiter de celle qu'il avait acquise à ses dépens. Il se vêtit, il apprit à tirer, et il convint qu'un fusil vaut bien un arc, et qu'il est plus agréable de courre le renard, que de combattre des monstres.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'inauguration.

Athènes était sortie de ses ruines, et l'ensemble des travaux présentait déja un abrégé riant de la Grèce. Le théâtre, ainsi que les autres édifices, allait être terminé, et la princesse Aricie était totalement oubliée. Marguerite l'avait emporté sur Aspasie, et la chasse sur la princesse. Mais tout ce qui a des rapports directs avec nous, est borné comme notre être : voilà probablement pourquoi nous nous lassons de tout, ou plutôt pourquoi tout nous lasse.

Ainsi Adolphe, ennuyé de la chasse, avait conçu un nouveau projet : c'était de jouer la tragédie dans la langue de ses fondateurs, et quoi de plus facile? il savait le grec, et les savans, qui habiteraient ses maisonnettes, le sauraient aussi. Il lui paraissait assez difficile de trouver deux ou trois femmes qui pussent le seconder. Mais enfin il y a eu une madame Dacier : pour-

quoi, en cherchant bien, n'en trouverait-on pas quelque autre? et puis, n'a-t-on pas la voie des Petites Affiches, qui vous trouvent tout ce que vous voulez?

L'imagination montée là-dessus, Adolphe se promenait, Eschyle, Sophocle ou Euripide à la main. Il déclamait à haute voix dans l'île de Cythère, dans la vallée de Tempé, sous le péristyle du temple d'Éphèse, sur la pointe du rocher de Leucade. Il déclamait, en se promenant sur son lac, dans ses Champs-Élysées, et partout il retrouvait d'antiques souvenirs. Après avoir déclamé, il chantait sur un air impromptu, une scholie de Sapho, ou d'un autre, et ses ouvriers le prenaient pour un sorcier qui débitait le grimoire.

Quelquefois, excédé de fatigue, et inhabile à articuler, il reprenait son fusil. Assez souvent il allait voir Marguerite, et la petite le recevait toujours bien, parce qu'elle lui devait son bonheur.

Elle l'avait aimé quelque temps encore après son mariage. Mais Nicolas était jeune, bon, sensible; il lui parlait la langue de la nature; il avait ouvert son cœur au plaisir, et il est des leçons qu'une femme reconnaissante oublie difficilement.

Adolphe la trouvait embellie par un air de gaîté qui ne lui échappait point, et qui blessait son amour-propre : il était piqué qu'on pût aimer un autre que lui. Quand ses yeux se portaient sur

une taille qui s'arrondissait chaque jour, quand un coin du fichu trahissait ces sources charmantes, dans lesquelles s'élaborait déja la première, la plus nécessaire des liqueurs, il rougissait, il soupirait. Ce n'était plus de l'amour qu'il sentait; il ne se le dissimulait point. Il s'avouait même que jusqu'alors ses sens seuls avaient parlé; mais il éprouvait que, dans cette situation, l'objet présent est toujours celui qui sait plaire.

Malgré la rigidité de ses principes, il se laissait quelquefois aller au charme qui l'entraînait; il tenta même de renouveler la scène de la noce, que peut-être vous n'avez pas oubliée. Mais ses avantages n'étaient plus les mêmes. La petite avait acquis de l'expérience, et ses sens étaient satisfaits. Elle répondait par des plaisanteries à des expressions brûlantes; elle riait des soupirs et des reproches, et femme qui rit, n'est pas disposée à se rendre.

Adolphe sentait cela, et cependant le désir le ramenait toujours auprès de Marguerite : désirer, c'est déja jouir. La petite, en dépit de sa sagesse, était intérieurement flattée des assiduités du beau monsieur. Osait-il entreprendre, elle lui échappait en folâtrant, j'en conviens; mais paraissait-il mécontent, rebuté, elle agitait la cendre par un regard voluptueux, par le plus doux sourire; l'étincelle scintillait, le feu se communiquait partout. Voilà du manége, de la coquetterie, allez-

vous dire. Hé, mon cher, au village comme à la ville, on ne voit que cela, et femme est partout bien aise de plaire, même à celui qu'elle ne veut pas aimer.

Adolphe eût été long-temps dupe de ces petites ruses, si des objets majeurs ne l'eussent soustrait à cette espèce de séduction.

Il s'agissait de l'inauguration de la nouvelle Athènes, et cette importante cérémonie devait réunir la pompe et le goût qui distinguaient les fêtes antiques. Adolphe, plein d'érudition, eut la modestie, ou sentit le besoin de consulter son ami Duval. Ils discutèrent gravement et longuement; enfin, le dixième jour, le plan, les détails arrêtés et écrits, il fut convenu que le savant amènerait à Athènes des confrères capables d'en apprécier les beautés et dignes de figurer à la fête.

Les confrères, très-flattés de l'espoir de contempler le tableau vivant de l'objet de tant de recherches, arrivèrent à l'heure indiquée, avec leurs épouses, leurs filles, et ceux de leurs élèves qui connaissaient un peu l'alphabet grec.

Les costumes, les chars, les draperies étaient déposés chez Nicolas et le père Dufour. Deux heures avant le lever du soleil, Adolphe réveilla tous ses hôtes. Ce procédé parut un peu dur à de jolies femmes qui ne connaissaient l'aurore que par ses bontés pour Titon. Les représentations, les plaintes ne furent point écoutées. Il fallut

partir pour le village, et passer successivement par les mains des coiffeurs, de douze ou quinze habilleuses de différens théâtres, après avoir été, selon l'usage antique, baignées et parfumées par les plus jolies filles du lieu.

Au point du jour, des Faunes, des Sylvains, des Corybantes, portant des pipeaux, des lyres, des cythares, ouvrirent la marche. Comme ces messieurs ne savaient pas jouer de ces instrumens, qui, d'ailleurs, étaient de carton, on les avait fait suivre par un char portant un Olympe, chargé d'un quarteron de divinités, et dans les flancs duquel était cachée la moitié de l'orchestre de l'opéra.

Or, comme ceux qui cultivent les arts sont les enfans chéris des dieux, Plutus excepté, après l'Olympe, paraissait immédiatement un Parnasse, sur lequel les connaisseurs remarquaient Dédale, Hésiode, Homère, Dibutade, Arion, Solon, Ésope, Simonide, Anacréon, Théano, Pindare, Socrate, Xénophon, tous les tragiques et comiques grecs, enfin, Hippocrate, parce que la médecine se glisse partout, et la ressemblance était frappante, ainsi que vous pouvez le croire.

Huit athlètes choisis parmi les forts de la halle, venaient ensuite, portant une colonne de bois érigée à Cécrops, fondateur de la vieille Athènes.

Sur un petit char fort joli, était perchée Marguerite, couronnée d'épis, portant une faucille d'une main et une gerbe de l'autre. On avait choisi de

préférence cette Cérès, pour désigner plus précisément tous les genres de fécondité qui devaient faire fleurir la colonie.

M. Adolphe, M. François, M. Duval, messieurs ses confrères, messieurs leurs élèves, mesdames leurs épouses, mesdemoiselles leurs filles, suivaient sur un vaste amphithéâtre roulant. Les hommes représentaient les demi-dieux et les sept sages; les dames figuraient en Graces, en Naïades, en Néréides. La vaste machine était traînée par six chevaux blancs, qu'Adolphe assurait être de la race de ces chevaux de Sicyone, si vantés par Démosthènes, et il en donnait une preuve incontestable : c'est que le marchand à qui il avait demandé de cette espèce, lui avait à l'instant fait la généalogie de ceux-ci, et l'avait affirmée véritable.

Derrière l'amphithéâtre, marchait un chœur de jeunes filles, qui ne chantaient rien, parce qu'un jour comme celui-là, on ne pouvait chanter que du grec.

En récompense, elles riaient beaucoup, parce qu'elles étaient vigoureusement lutinées par une vingtaine de charbonniers, dont on avait fait des satyres.

La pompe triomphale était fermée par une troupe d'Oplites, ou, pour être plus clair, de soldats pesamment armés.

On se promena deux heures dans le chemin tortueux qui régnait sur le pourtour de la Grèce,

et qui fut nommé l'Hippodrome, en commémoration du lieu où se faisaient les courses de chars et de chevaux. Or, comme deux heures d'une promenade uniforme sont fort longues, on commençait à bâiller, lorsqu'on s'arrêta devant le temple d'Éphèse.

C'est là que Adolphe prononça un discours grec, dans lequel il avait réuni toute son érudition, et qui, par cette raison, ne finissait point. Les bâillemens redoublèrent, ce qui est humiliant pour un orateur. Comme on ne comprenait point celui-ci, et qu'au fond, il lui était assez indifférent de s'arrêter plus tôt ou plus tard, il termina en disant que son Athènes ne serait point, ainsi que l'ancienne, consacrée à Minerve, dont la sévérité effraie les ris et les jeux; mais à Vénus, leur bonne, sensible et très-facile mère.

Cette idée, rendue en Français par M. Duval, faisant fonctions de truchement, réveilla l'auditoire, qui applaudit beaucoup, qui réapplaudit à plusieurs reprises, parce qu'il espérait dîner bientôt, et qu'un bon repas vaut mieux que la meilleure harangue : on n'était pas encore à table.

Du discours, qui avait eu si peu de succès, on passa aux préparatifs d'un sacrifice à Diane, qui ne devait pas réussir davantage. Adolphe, qui ne calculait pas encore, avait parlé, à Paris, d'un hécatombe de cent bœufs, et François avait jeté les hauts cris. L'ami Duval avait fait observer que ces monstrueux sacrifices ne se faisaient que

lorsque le clergé était affamé, et qu'ils n'étaient offerts que par une nation en corps, ou un souverain puissant. Adolphe avait eu beaucoup de peine à se restreindre à une biche; mais il voulut au moins qu'elle fût blanche, et quoi que pût dire François, il fut obligé d'envoyer Bellement aux Ardennes, lequel, après beaucoup de soins et de dépenses, n'en ramena qu'un cerf.

On avait coupé ses bois, on l'avait couronné de fleurs, on l'avait bardé de fleurs, on avait couvert de fleurs les parties indicatives du sexe; ce cerf enfin jouait la biche de manière à tromper tous les yeux.

Mais quand les Graces et les Nymphes de l'amphithéâtre virent le pontife s'approcher de la biche, les manches retroussées, et un grand couteau à la main, elles détournèrent la tête, en s'écriant que l'Hiérophante avait l'air d'un boucher, et c'en était un de la rue Saint-Martin.

Lorsqu'il plongea la main dans le corps de la victime, qu'il en arracha les entrailles fumantes, qu'il y chercha l'avenir avec la gravité d'un prêtre, accoutumé à faire son métier sans rire, un cri général d'improbation s'éleva de toutes parts.

Les femmes se plaignaient qu'on les eût menées à la boucherie, elles qui ne peuvent voir tuer un poulet, mais qui en mangent tous les jours; les savans eux-mêmes, en rendant justice à la vérité des tableaux de M. Luceval, observaient que les fêtes antiques valent mieux en des-

cription qu'en réalité. Ils auraient pu en dire autant des modernes.

Vous jugez combien de telles irrévérences faisaient souffrir Adolphe, et combien elles étaient agréables au tuteur, qui voulait, à toute force, faire un Français de son pupille. Le jeune homme, pour imposer silence aux critiques, fit jouer la plus bruyante des fanfares.

Messieurs les Faunes, les Sylvains, les Corybantes, dirigèrent la marche vers un trou préparé pour recevoir la colonne de Cécrops. Autre discours d'Adolphe, en l'honneur du fondateur de la véritable Athènes, dans lequel il rappelait ce que ce grand homme avait fait d'utile. Il cita Pausanias, Platon, Thucydide, et, plus infortuné cette fois que la première, il eut la douleur d'entendre ronfler ceux qui étaient assis, et de voir les autres, cédant à la force des pavots que distillait sa jolie bouche, s'asseoir et fermer les yeux.

Il y avait de quoi entrer en fureur, ou du moins on pouvait gémir sur la décadence du goût et le peu de respect porté à la sublime antiquité. Adolphe ne crut pas qu'il convînt à sa dignité de hasarder un troisième discours. Que peut en effet le législateur le plus puissant, contre l'opinion et les circonstances ?

Cependant il fallait secouer les dormeurs. La ressource des fanfares n'était plus neuve, et un politique profond n'emploie jamais de moyens

incertains. Adolphe fit partir, au grand trot des chevaux, son amphithéâtre, l'Olympe et le Parnasse, espérant que les fantassins suivraient de loin ou de près.

On arrive, en trottant, à l'ouverture du temple de Delphes, car vous sentez qu'un fondateur d'empire ne manque jamais de consulter l'oracle, qui répond toujours de travers, mais dont on interprète les réponses suivant que les colons ont besoin d'être animés ou calmés, éclairés ou trompés. Les prêtres d'Apollon, de la façon d'Adolphe, savaient déja parfaitement leur métier. Ce que c'est que l'esprit de la robe!

Au fond de la grotte, sur un trépied couvert d'une peau de chèvre, parce qu'on n'avait pu se procurer celle du serpent Python, était assise une vieille édentée, aux yeux rouges, aux quatre ou cinq poils gris sur le sommet de la tête, et dont le bout du nez reposait sur la pointe d'un menton retroussé. C'était la dernière des sauteuses du cimetière de Saint-Médard, qu'on avait dénichée de son grenier à force de courses et de recherches, et qui, à volonté, grinçait des gencives, écumait, se tordait les bras, et recevait des coups de bûche sur l'estomac sans qu'il y parût.

Interrogée en grec si la colonie prospérerait, elle répondit *oui*, *ou non*, en français, bien qu'elle prétendît avoir le don des langues; mais, déterminée à gagner son argent de quelque ma-

nière que ce fût, elle fit tant de contorsions, de grimaces, elle eut de si horribles convulsions, que les Néréides et les Naïades sautèrent de l'amphithéâtre sur le gazon, et se dispersèrent par toute la Grèce, pour prévenir les attaques de nerfs.

Les savans demandèrent à Adolphe si enfin il n'avait pas fini. Il répondit, en soupirant, qu'il ne restait plus qu'une représentation des jeux olympiques, dont l'exécution les étonnerait, et qui ne durerait guère que trois heures. A ces mots, ils descendirent de l'amphithéâtre, les uns sous un prétexte, les autres sous un autre. Le Cécrops moderne était resté seul avec l'ami Duval, qui, d'intelligence avec François, hasardait de loin en loin quelques mots propres à déraciner un reste de manie grecque. Le moment n'était pas venu : l'enthousiasme que l'activité et le brillant du rôle avaient rallumé, était encore à son comble.

« Mes jeux olympiques, dit Adolphe, qui n'en-
« tendait pas même ce que lui disait Duval, mes
« jeux olympiques sont réglés précisément sur
« les descriptions qu'en ont laissées Aristote et
« Diodore de Sicile, et je verrai seul, s'il le faut,
« une image fidèle de ces fêtes qui ravissaient
« toute la Grèce. Vous êtes de l'Attique, vous,
« qui ne me quittez point : les autres sont de
« grossiers Béotiens, indignes de jouir d'un tel
« spectacle.

« Descendons et marchons, répondit Duval.
« — Non pas, s'il vous plaît. — Deux hommes
« seuls sur ce vaste amphithéâtre ne sont presque
« qu'un point dans l'immensité. — A la bonne
« heure; mais vous savez très-bien qu'aux jeux
« olympiques les spectateurs étaient rangés sur
« des amphithéâtres. J'en voulais douze, et je
« n'ai pu obtenir de M. François que celui-ci.
« Qu'il y en ait au moins un à mes jeux. De la
« vérité, de la vérité, Monsieur Duval; rien n'est
« beau que ce qui est vrai. »

Le malheureux cocher qui avait autant d'envie de dîner qu'un autre, fut obligé de tourner vers la vallée de Tempé, où était préparée l'arène. Adolphe chercha des yeux ses luteurs, ses coureurs, ses athlètes... Ennuyés, comme les Grecs de toutes les classes, ils s'étaient dispersés comme eux.

Adolphe jure qu'ils n'auront pas impunément manqué au public, et ce public se réduisait à deux personnes. Il coupe les traits d'un des chevaux de Sicyone, saute dessus, et galope çà et là, pour rassembler ses gens. Duval profite du moment pour descendre, le cocher pour dèteler. Tout fuit ou se cache devant l'infortuné Cécrops, qui crie à tue-tête, et qui ne parvient pas à réunir quatre personnes. A ses vociférations, à ses plaintes, on ne répond qu'un mot : *A dîner.*

Il retournait vers l'arène, la tête basse, l'ame froissée, lorsqu'il eut la douleur de rencontrer le

digne habitant de l'Attique, qui, à son aspect, chercha à se cacher comme les autres. « Et vous « aussi, vous m'abandonnez, lui dit Adolphe avec « un profond soupir ! Ma foi, mon ami, lui ré- « pondit Duval excédé, je vous demande bien « pardon, mais je n'y tiens plus. — Encore une « heure ou deux seulement. — Non, en vérité. « Je pense maintenant, comme mes confrères, « que le plus mauvais office que vous puissiez « rendre aux commentateurs, aux glossateurs, « aux lecteurs, c'est de mettre en action ce qui « n'est bon qu'à être lu. — Et vous osez émettre « une telle opinion, vous que je croyais un des « plus fermes soutiens du parti ! — Ah ! voilà le « vrai mot, *un parti*. On nous berce avec des « niaiseries, nous cherchons à nous persuader « de leur réalité, et nous nous ferions mettre en « pièces pour les défendre. — Ah ! Duval, Duval, « je suis donc le seul Grec qui reste au monde ! « — Hé, morbleu, pourquoi vouloir être Grec, « quand la nature vous a fait Français, et Fran- « çais aimable ? Croyez-vous d'Epernon fort au- « dessous d'Alcibiade ? pensez-vous que Rousseau « ne vaille pas Pindare, et Bouflers Anacréon ? « Présentez vos avantages de manière à les faire « valoir, et cessez de prodiguer l'or, pour n'ache- « ter que des ridicules.

« — Ah ! divin Jupiter, qu'entends-je là ! une « cloche ! c'est une horreur, une abomination. « Jamais, en Grèce, appela-t-on les convives au

« banquet au son de la cloche ! — Pourvu qu'on « sache qu'on est servi, qu'importe que ce soit « par une cloche ou autrement ? — L'illusion est « détruite, il n'y en a plus. Mon festin grec man- « quera son effet, et il est composé sur le Cui- « sinier Sicilien de Mithœcus, et la Gastronomie « d'Archestrate. »

Adolphe continuait, en marchant, d'exhaler ses regrets, et il se laissait conduire par Duval. Il résistait un peu, mais seulement pour la forme : il se sentait prêt à tomber d'inanition.

Ce que n'avaient pu faire ses prières, ses représentations, la cloche l'avait fait en un instant. Hommes et femmes, poussés par un appétit dévorant, se rassemblaient de toutes parts, se précipitaient sous une tente légèrement drapée, où était dressée une table circulaire de cent cinquante couverts.

L'odorat fut flatté d'abord de l'odeur des parfums qui brûlaient aux quatre coins du pavillon ; mais on rit aux éclats en voyant autant de lits qu'il y avait de convives. On avait bien voulu être Grec une partie de la journée ; mais on voulait au moins être Français à table. Les hommes trouvèrent l'attitude incommode ; les dames déclarèrent que lorsquelles se couchaient pendant le jour, ce n'était pas pour manger. Adolphe les supplia de se conformer à l'usage antique. Au lieu de l'écouter, chacun s'assit sur le bord de son lit, et promena ses regards sur les différens mets

dont la table était chargée. Plus d'illusion, plus d'illusion, répétait Adolphe.

Des esclaves se présentèrent avec des aiguières pour donner à laver. On leur répondit qu'on n'avait pas besoin d'eux pour se tenir les mains nettes, et on les envoya promener. De nouveaux esclaves entrèrent avec des couronnes. Les jeunes femmes se laissèrent couronner en minaudant; les mamans, qui craignaient le ridicule, refusèrent net; les hommes demandèrent si on ne se lasserait pas de se moquer d'eux... Adolphe n'avait plus sa tête à lui.

Il pria qu'on voulût bien tirer au sort le roi du banquet, chargé par toute la Grèce de maintenir l'ordre, de fixer les momens où on boirait à longs traits, de désigner les santés qu'on porterait, et de faire exécuter les lois établies parmi les buveurs.

Les dames répondirent à l'unanimité, qu'où règne la décence, il n'y a pas de désordre à prévenir; qu'elles n'avaient point l'habitude de boire à longs traits; qu'elles portaient les santés de qui bon leur semblait, et que les lois des buveurs étaient faites pour les cabarets.

Adolphe proposa de prélever au moins les prémices de chaque plat, pour les offrir à Vénus. Vénus n'a besoin de rien, lui répondit-on, et nous mourons de faim.

Le pauvre jeune homme ne se possédait plus. Il essaya cependant de se remettre, et emplit

une coupe de vermeil. Il y porta les lèvres, et la passa à son voisin, qu'il invita à la faire circuler. Cette cérémonie, dit-il, était le symbole de l'amitié qui doit unir les convives. « On ne « s'aime ni plus ni moins, répondit une grosse « maman, pour boire à la même tasse, et je ne « me soucie pas de cela. Permettez que nous « ayons chacun notre verre. Goûtons d'abord le « vin. »

« Hélas, madame, dit Adolphe, j'aurais voulu « vous offrir du Corcyre, du Naxos et du Chio. « Je n'ai que du Saint-Emilion, du Clos-Vougeot, « de l'Hermitage, du Madère et du Champagne « mousseux. — On s'en contentera, on s'en con- « tentera, s'écrièrent les convives. Il est excellent, « le Bordeaux ! — Il est délicieux le Bourgogne ! » A ces douces paroles, Adolphe se relève sur son lit, en soutenant avec grace sa tête d'un bras arrondi à l'antique, et il salue gracieusement l'assemblée.

« Monsieur Luceval, reprit la grosse dame, « qu'est-ce, s'il vous plaît, que ces ragoûts, dont « aucun ne m'est connu ? — Voici, madame, des « œufs de paon, accommodés avec du thym et « du miel. — Et ceci ? — Ce sont des têtes d'agneaux « à l'oximel. — Ah ! ah ! — Voici un foie de san- « glier au fromage et aux raisins secs ; le ventre « d'une truie, assaisonné avec du cumin, du vi- « naigre et du silphium ; des tourterelles à la « menthe et au romarin ; un cochon de lait à la

« sesame, à la coriandre et à l'ail; des oies... —
« J'entends, monsieur, j'entends. Rien de français
« dans tout cela. Au reste, il ne faut pas se laisser
« aller à la prévention. Essayons de la cuisine
« grecque. »

On s'empresse de découper; on fait circuler les plats; chacun se sert, goûte... C'est détestable, disait l'un; c'est du poison, reprenait l'autre. Les esclaves enlevaient les assiettes toutes chargées. On prenait d'un autre mets, et on répétait les mêmes grimaces et les mêmes exclamations. « Tout
« ici est grec, jusqu'au pain, reprit la grosse dame.
« Ce pain, répondit modestement Adolphe, dé-
« solé, déconcerté, est cependant fait d'après Athe-
« née, avec du lait, de l'huile et du sel. — Fort
« bien, monsieur, fort bien! après nous avoir
« fatiguées pendant cinq à six heures, vous nous
« renvoyez sans dîner! — Vous voyez, madame,
« que ce n'était pas mon intention. Au reste, si
« ce service vous déplaît, passons au second. —
« Et peut-on savoir, monsieur, de quoi il est com-
« posé?

« — J'avais inscrit sur le menu la murène, la
« dorade, le xiphias, le pagre. M. François m'a
« représenté qu'en crevant cent chevaux, ce pois-
« son n'arriverait pas frais, et je vous demande
« pardon, madame, de ne vous présenter qu'un
« turbot, des maquereaux, des soles.... — Et vou-
« driez-vous me dire, monsieur, s'ils sont aussi à
« l'oximel, à la coriandre et à la menthe? — Oh!

« madame, cela était indispensable. — Allons, je « vois bien que c'était un parti pris. Monsieur « voulait nous guérir pour la vie des rêveries « grecques. Croyez-moi, mesdames, gagnons le « village; dînons de ce qui se trouvera, et pen- « dant qu'on nous apprêtera quelque chose à la « hâte, reprenons nos habits. Surtout ne parlons « à personne de cette mystification; les rieurs ne « seraient pas de notre côté... La Grèce, la Grèce! « Vive la France, mesdames, vive la France! « Vive la France! répétèrent tous les convives, en « se levant. » A ces derniers mots, Adolphe retomba sur son lit, au désespoir, et dans l'attitude la plus grecque que put lui fournir sa mémoire.

« Mesdames et messieurs, dit François, d'un air « d'importance, j'ai prévu à peu près tout ce qui « est arrivé aujourd'hui, et j'ai pris en particulier « mes petits arrangemens. Prenez la peine de me « suivre jusqu'au theâtre, qui n'est qu'à deux « cents pas d'ici, et là, nous redeviendrons Fran- « çais de toutes les manières. Monsieur, continua- « t-il, en s'adressant à Adolphe, vous avez dé- « pensé considérablement, sans jouir de rien; « venez vous dédommager, et surtout vous res- « taurer : vous en avez grand besoin. »

On sort, on court, on vole. François prend Adolphe sous un bras, Duval sous l'autre, et on arrive au théâtre. Un plancher, élevé sur le parterre, avait fait du tout un vaste salon; le foyer était transformé en cuisine et en office; les habits

français avaient été rapportés du village, et répartis dans les loges destinées aux acteurs.

On avait proposé d'abord de quitter le costume; mais, ma foi, à la vue d'une nouvelle table, couverte de mets succulens et délicats, on oublia l'antipathie qu'on avait conçue pour la Grèce, et on s'occupa de l'essentiel : on dîna.

Adolphe, qui n'avait avalé lui-même le cumin, le miel et la sesame que par opiniâtreté, mangea en Français affamé, et, au dessert, il convint d'assez bonne grace que si la première cuisine était plus respectable, celle-ci était infiniment plus de son goût.

Il est cependant très-présumable que les Grecs, aussi voluptueux que nous, combinaient leurs assaisonnemens de manière à flatter le palais le plus insensible. Mais le cuisinier français, qui n'avait pas l'habitude des procédés de Mithœcus et d'Archestrate, devait gâter tout. François avait compté là-dessus, et ne s'était pas trompé.

A l'humeur que donne une longue abstinence, avait succédé la gaîté que fait pétiller le Champagne. On rit beaucoup des niaiseries du matin, et si Adolphe ne rit pas avec les autres, il eut au moins le bon esprit de ne pas s'affecter des traits qui lui étaient directement adressés. Il se promettait bien d'être toujours Grec; mais il jura à demi-voix, dans son idiôme favori, de cesser de le paraître. « Et vous aurez raison; il faut toujours « être de son siècle », lui répondit, dans le plus

pur dorien, une jeune personne assise près de lui, que son trouble, sa petite humiliation, et surtout son appétit, ne lui avaient pas permis de remarquer très-particulièrement encore.

Étonné, il la regarde, et il s'étonne encore plus. Ce n'est pas une beauté parfaite, c'est la plus jolie petite figure, animée par la vivacité française; ce sont des graces naturelles et naïves; c'est de l'espièglerie, tempérée par la décence; c'est une fille charmante et qui parle grec!

O Marguerite, ô Aricie! votre empire est éteint. Une fille charmante, et qui parle grec!

« Comment est-il possible, dit Adolphe, de « réunir tous les dons naturels à l'esprit le plus « cultivé! — Oh! parlons français, monsieur. Une « femme peut avoir des connaissances pour sa « satisfaction personnelle, mais elle doit éviter de « ressembler à un professeur de langues. — Vous « ne ressemblerez jamais qu'à ce que... à ce qui... « Oh! parlons grec, je vous en supplie; je vou- « drais n'être pas entendu de tout ce monde-là. » Et ces derniers mots furent prononcés à voix basse. « Quoi, monsieur, vous pensez à me dire « des choses que tout le monde ne peut entendre? « reprit très-haut la jeune personne. — Qu'y « a-t-il donc, Manette? — Rien, maman; une « observation que je me permets de faire à mon- « sieur. »

Adolphe, plus déconcerté encore qu'à son dîner athénien, baissa les yeux et rougit. Il les releva

peu à peu; il regarda mademoiselle Manette d'un air timide; sa jolie figure n'exprimait pas la colère, et il chercha à renouer la conversation.

« Madame est donc votre mère, mademoiselle? « — Oui, monsieur. — Elle a l'air très-respec- « table. — Et elle l'est en effet. — Monsieur votre « père est sans doute ici? — J'ai eu le malheur « de le perdre il y a trois ans. — C'est un malheur « trop réel. Et oserais-je vous demander ce qu'il « était? — Colonel au corps du génie. »

Une jeune personne accomplie, qui est la fille d'un colonel, et qui sait le grec... Hé bien, je suis sûr que celle-ci ne conviendra pas encore à monsieur François, pensait Adolphe.

Il me vient une excellente idée, dit Duval. Nous formons une nombreuse et assez plaisante mascarade. Si messieurs de l'Opéra étaient jaloux de faire leur cour à ces dames, dans un quart-d'heure au plus commencerait le bal masqué. Il ne faut que le temps d'enlever la table, et, pour ne pas gêner le service, allons courir un peu la prairie et le bosquet, qu'il est assez inutile d'appeler désormais la vallée de Tempé et les Champs-Élysées.

« Sortons, sortons! s'écrièrent les jeunes per- « sonnes. Sortons, » répétèrent les mamans, toujours empressées de procurer de l'agrément à leurs filles. Adolphe saisit avec transport la main de mademoiselle Manette, la passa à son bras, et s'éloigna avec elle de la foule, autant qu'elle voulut bien le permettre.

« Hé bien, messieurs, reprit Duval, vous ne « répondez point à mon invitation? — Nous dé- « libérons, dit le plus important et le moins habile « de la troupe. Nous serons trop heureux sans « doute de faire quelque chose qui soit agréable « à ces dames; mais nous nous demandons si « des membres du premier orchestre du monde « peuvent, sans déroger, descendre jusqu'à la « contredanse. — Hé, messieurs, ne faites-vous « pas danser tous les jours Télémaque et Achille? « — Mais ce sont des héros. — Pendant qu'ils en « ont les habits, et nous les avons comme eux. « Dans cette circonstance, d'ailleurs, vous avez « cent pour cent à gagner : nous vous tenons « quittes des répétitions.

« — Tout cela est fort bien, monsieur; mais je « vous prie d'observer que messieurs nos admini- « strateurs sont excessivement jaloux de l'honneur « du corps, et que... — Je vais mettre votre amour- « propre à couvert par la plus flatteuse des compa- « raisons. Le roi David, qui valait bien à lui seul « tout un orchestre, ne dédaigna pas de jouer et « de danser tout à la fois. Voulez-vous gagner « cent pour cent encore? ne dansez point. Ou « bien, tenez, arrangeons cela de manière à ce « que vous puissiez gagner tout, tout absolument. « Vous êtes trente : que six seulement veuillent « bien, et par tour, contribuer aux plaisirs de la « société, et que les vingt-quatre autres parta- « gent ceux qu'ils auront procurés. Vous serez

« véritablement plus grands qu'à l'Opéra où vous « ne franchissez jamais les bornes de l'orchestre; « vous serez en analogie parfaite avec le grand « roi David, et vous conviendrez, messieurs, « qu'il est beau pour un musicien, de quelque « classe qu'il soit, de se ranger sur la ligne des « souverains.

« Mais, en effet... dit un petit cor... Hé! certai- « nement, reprit l'alto. Le roi David était un « très-grand prince, ajouta un basson. Il a au- « jourd'hui plus de réputation que jamais, con- « tinua une clarinette. Et on peut se contenter « d'être jugés dignes de la comparaison, affirma « une contre-basse. — Sans doute, sans doute, il « faut savoir se rendre justice. — C'est clair; tout « le monde ne peut pas régner — Ce n'est pas « que nous ne soyons très-en état de gouverner, « comme tant d'autres. — Parbleu, il faut bien « plus de talent pour manier le bâton de mesure, « que le sceptre. »

« Puissamment raisonné, messieurs, reprit Du- « val. Allons, descendons un moment du trône, « et faisons danser ces dames. ».

Une autre conversation, bien plus intéressante sans doute, se continuait dans les parties reculées des jardins. « Mais, quelle manie avez-vous donc, « monsieur, de chercher ainsi les petits coins? — « Ah! mademoiselle, c'est que... c'est que... — « C'est tout ce qu'il vous plaira, monsieur; mais « je n'aime pas la solitude. — Il est pourtant bien

« doux, quand on est deux, qu'on s'aime, qu'on « peut se le dire, de s'isoler du monde entier, de « ne vivre que pour soi. — Je ne vous entends « plus. — Ah! mademoiselle désire que je m'ex- « plique plus clairement? — Je ne désire rien, « monsieur, rien du tout, je vous assure. — Mais « vous permettrez du moins que je ne laisse pas « échapper une occasion que je ne suis pas sûr « de retrouver de long-temps? — Non pas, non, « je ne permets point... En vérité, tout ceci est « bien extraordinaire : monsieur parle, je l'écoute, « je lui réponds... vous êtes d'une extravagance... « — On extravague, on extravague, parce qu'on « peint ce qu'on sent! — Ce que vous sentez! ah! « il est vrai que nous nous connaissons depuis si « long-temps! — Hé! mademoiselle, faut-il des « années... — Pour m'apprécier, n'est-ce pas, mon- « sieur? — Il ne faut que vous voir... — Pour « perdre la tête; c'est trop flatteur, trop flatteur. « Ainsi donc, vous allez partager vos hommages « entre la Grèce et moi? — Voilà du persiflage, « maintenant.

« — Vous vous plaignez, je crois. — Mais, je « pourrais, ce me semble... — En effet, j'aurais « dû vous répondre avec une belle révérence, et « d'un ton pénétré : Je suis très-sensible, mon- « sieur, à l'aveu que vous daignez me faire; je « n'ai garde de douter de l'impression profonde... « Ah! finissez donc, s'il vous plaît. Je n'entrerai « pas dans cette grotte qu'a profanée votre ef-

« froyable Pythie. — Un seul instant, je vous sup-
« plie. — Prétendez-vous me faire rendre aussi
« des oracles? — Ah! si vous vouliez répondre
« franchement à une seule question! — Et vous
« me permettrez de me retirer? — Je ne crois pas,
« mademoiselle, avoir employé la contrainte...
« — Vous verrez que j'ai suivi monsieur volon-
« tairement, que j'ai écouté avec plaisir les contes
« qu'il lui a plu de me faire... Mais voyons donc,
« monsieur, voyons cette question. — Mademoi-
« selle, je vous aime. — Ce n'est pas là interroger.
« — Mademoiselle, m'aimez-vous? — Non, mon-
« sieur, je ne vous aime pas. » Et la petite espiègle dégage son bras, et court pour rejoindre sa mère.

« Encore un mot, mademoiselle; encore un
« mot, par grace, criait Adolphe en courant après
« elle. — Mais possédez-vous donc, monsieur;
« vous allez me compromettre. — J'en serais au
« désespoir, mademoiselle; mais c'est vous qui
« m'y forcez. — Il ne serait pas maladroit de me
« charger de vos torts. — Oui, mademoiselle, je
« vous aime — Vous me l'avez déja dit. — Je suis
« pressé de me marier. — Je le vois bien. — J'ai
« une fortune considérable. — Oh! ce n'est pas
« une qualité. — Ce n'est pas non plus un dé-
« faut. — A la bonne heure. — Quant à ma per-
« sonne... — Il est inutile d'en parler; j'ai des
« yeux. — Enfin, mademoiselle... — Enfin, mon-
« sieur? — Si vous approuvez que je parle de
« mes sentimens à madame votre mère... — Ap-

« prouver, monsieur! c'est tout ce que je pour-
« rais faire, si je vous aimais. — Si du moins vous
« ne me le défendez pas... — Je n'ai pas d'ordres à
« vous donner. » Et mademoiselle Manette se remet à courir, et à peine a-t-elle fait quatre pas, qu'elle rencontre, derrière une touffe de lilas, sa mère, François et Duval, qui les suivaient, en se glissant de buisson en buisson, et qui n'avaient pas perdu un mot du dialogue.

Mademoiselle Manette, plus pénétrante qu'Adolphe, commença à croire à certain projet, et rougit... comme une jeune personne qui saisit d'un trait la signature, la céremonie, et tout ce qu'il doit en résulter.

Adolphe croyait qu'une circonstance aussi majeure exigeait un discours dans les règles, et il n'avait pas eu le temps de préparer sa harangue. Il s'arrêta devant madame d'Egligny, les bras pendans, la bouche ouverte, et n'articula pas une syllabe. Il est donc vrai qu'un amant et un sot se ressemblent quelquefois.

« Allons donc, dit François, qui sentit la néces-
« sité de parler de quelque chose d'indifférent,
« allons donc, nous vous cherchons partout pour
« ouvrir le bal. — Mademoiselle me fera-t-elle
« l'honneur de danser avec moi? — Très-volon-
« tiers, monsieur. — Je dois vous prévenir, made-
« moiselle, que je danse assez mal. — On danse
« toujours bien, monsieur, quand on s'amuse, et
« qu'on ne manque pas la figure. »

Mademoiselle Manette avait raison en principe; mais Adolphe ne savait ce qu'il faisait. Il dérangeait tout, et personne n'avait l'air d'y prendre garde : un homme qui donne une fête magnifique et qui peut en donner encore! A droite, à gauche, en arrière, lui disait sa danseuse, et c'était toujours à elle qu'il allait. Elle riait, il était du plus grand sérieux, et ne s'apercevait point que madame d'Egligny, François et Duval ne se quittaient plus, ne cessaient de chuchoter, et le regardaient en parlant. Rien de cela n'échappait à mademoiselle Manette, qui pourtant ne paraissait occupée qu'à guider son danseur.

Sa figure est céleste, pensait-elle; il manque d'usage; mais cela prouve en faveur de ses mœurs, et quel trésor plus précieux une jeune personne peut-elle ambitionner? Vous voyez que le cœur de mademoiselle Manette allait aussi son petit train.

Tout entier à elle, l'ingrat ne cherchait plus même des yeux cette Marguerite naguère si chérie, cette Marguerite aux genoux de laquelle il fût tombé la veille encore, avec tant de plaisir. C'est que l'amour, souvent guidé par la folie, veut toujours l'être par l'espoir; que la petite était inflexible, et que les vœux les plus doux d'Adolphe pouvaient, sous peu de jours, être comblés par mademoiselle Manette. Nous d'abord, notre maîtresse ensuite, l'inconstance après.

Cependant, il y avait deux heures au moins

que notre petite Cérès avait quitté les attributs de la divinité, pour reprendre les habits d'une simple mortelle. Un accident, tout naturel, l'avait rappelée aux maux de la triste humanité.

La contredanse était à peine finie, que Nicolas entra en courant, se fit faire place avec ses coudes, et dit à Adolphe, en riant de tout son cœur: « Monsieur, vous nous avez mariés; vous ne re-« fuserez pas de nommer notre premier enfant? « vous devez porter bonheur à tous ceux à qui « vous vous intéressez. » J'en accepte l'augure, dit à part elle mademoiselle Manette.

« Oui, oui, Nicolas, je tiendrai l'enfant avec « un vrai plaisir, pourvu qu'il me soit permis « de choisir ma commère. — Comment donc, « monsieur, mais je vous en prie. Quelle qu'elle « soit, elle nous fera beaucoup d'honneur.

« — Si j'osais, mademoiselle, vous proposer... « — Osez, monsieur, osez, et si maman le per-« met... » Sans en entendre davantage, Adolphe courut répéter l'invitation à madame d'Egligny, avec une aisance, une liberté d'esprit, une grace, dont il fut lui-même étonné. C'est qu'il est bien différent de demander à une mère la permission de faire avec sa fille, un chrétien.... à l'église, ou...

D'après le plan, auquel nous commençons à croire, il était tout simple que madame d'Egligny se rendît avec facilité. Il fallait pourtant faire la petite résistance d'usage. La journée du len-

demain devait être donnée au repos; on serait donc obligé de passer deux jours au moins chez M. Luceval : ce serait l'incommoder; ce serait abuser de sa complaisance; ce serait... « Pas du « tout, pas du tout, madame, au contraire... »

A une réponse de cette force, de cette concision, de cette logique-là, madame d'Egligny ne pouvait répliquer que par un signe d'acquiescement. Elle sourit; François et Duval sourirent. Adolphe était enchanté d'avoir deux jours à passer encore avec mademoiselle Manette, et il était trop modeste pour se douter de rien. La petite personne était tout-à-fait au courant.

Adolphe tira son tuteur à part : « J'espère, mon « bon ami, que vous ferez les choses grandement. « Il faut envoyer à Paris un domestique intelligent... « — Oh ! oui, monsieur, dépensons... cent mille « écus. — Ah ! mon ami, vous allez me rappeler « les folies que j'ai voulu faire pour Marguerite. « Tout cela est parfaitement oublié. — Tant mieux; « rien de si dangereux que de se passionner trop « facilement. — Hé, mon dieu, est-on le maître « de cela ? Si je vous avouais... — Quoi donc, « monsieur ? — Vous allez trouver encore cent « objections... — Je n'en fais jamais à ce qui me « paraît raisonnable. — C'est que votre raison et « la mienne se ressemblent si peu ! — Achevez, « mon cher enfant, achevez. Pensez que jamais « vous n'avez eu de secrets pour moi, et que je « n'ai pas mérité de perdre votre confiance.

« — Hé bien, mon bon ami, je suis amoureux.
« — En vérité ! — Comme je ne l'ai pas été en-
« core... — Et jusqu'à ce qu'un objet nouveau
« vous fasse oublier celui-ci. — Oh ! j'aime, j'aime
« pour la vie. — Pour la vie ! voilà qui est sérieux.
« Vous avez donc fait un choix... — Oh ! que je
« peux avouer à toute la terre. — Et peut-on,
« sans indiscrétion, vous demander le nom de la
« jeune personne ? — Mademoiselle d'Egligny,
« rien que cela, monsieur. » Et Adolphe se frottait les mains ; il riait, il sautait, il regardait François d'un air qui voulait dire : Pour cette fois, vous n'avez rien à m'opposer.

« Mademoiselle d'Egligny ? reprit le tuteur, sans
« rien perdre de son sang-froid ; mais elle m'a
« paru assez bien. — Assez bien ! vous n'avez
« donc pas d'yeux ! elle est charmante, monsieur.
« — On la dit bien née. — Je le crois, vraiment.
« La fille d'un colonel du corps le plus instruit
« de France ! — Je ne sais même si M. Duval ne
« m'a pas dit que, sans être aussi riche que vous,
« elle aura pourtant une fortune très-honnête. —
« Ah ! M. Duval la connaît ? — C'est lui qui a fait
« son éducation.

« — A propos de cela, mon ami, savez-vous
« qu'elle parle grec aussi bien que moi ? — Tant
« pis, monsieur ; une femme savante... — Oh ! elle
« déteste le pédantisme. Ce n'est que pour sa sa-
« tisfaction personnelle qu'elle acquiert des con-
« naissances. — Elle vous a instruit de cela ? vous

« avez donc eu avec elle une conversation suivie.
« — Hé ! sans doute, mon ami. Je lui ai déclaré
« mes sentimens. — Hé bien ? — Hé bien, elle
« s'est moquée de moi. — Voilà un mariage fort
« avancé. — Mais elle m'a à peu près permis de
« m'ouvrir à madame sa mère. — Que concluez-
« vous de là ? — Qu'on n'autorise point un jeune
« homme à faire une telle démarche, pour l'humi-
« lier ensuite par un refus. — Votre observation
« me paraît assez juste.

« — Ah ça, mon bon ami, puisque M. Duval
« a été l'instituteur de mademoiselle Manette, il
« a nécessairement du crédit sur l'esprit de madame
« d'Egligny. — Mais je le présume. — Vous pour-
« riez le prier de la pressentir ; car, pour moi, je
« n'oserai jamais... — Hé bien, je lui parlerai de
« cela.... dans quelques jours. — Dans quelques
« jours, dans quelques jours ! mais monsieur, il
« n'y a pas un instant à perdre. — Oh ! voilà les
« jeunes gens ! — Et voilà les tuteurs !

« Raisonnons, mon cher Adolphe. — Non,
« monsieur, non, ne raisonnons point ; cela ne
« finirait pas. — Voulez-vous que madame d'Egli-
« gny pense que votre amour n'est qu'une fan-
« taisie que le même jour voit naître et s'éteindre ?
« A-t-on jamais vu demander brusquement en
« mariage une jeune personne qu'on connaît de-
« puis quatre heures ? Est-ce par une conduite
« aussi légère qu'on persuade à une mère qu'on
« est capable de conduire sa maison ? — Oui...,

« oui, voilà des raisons : j'en sens la solidité ; mais « je ne veux pas attendre.

« — Et puis, j'ai lieu de craindre que madame « d'Egligny ne soit pas prévenue en votre faveur. « — Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? — Pour- « quoi, pourquoi ? Avez-vous oublié les en- « nuyeuses folies qui ont rempli les deux tiers « de la journée ? Ne peut-on pas les attribuer à « une sorte d'originalité ? et quelle est la mère « sensée qui donne sa fille à un fou ? — Oh ! j'ai « promis à mademoiselle Manette de n'être plus « Grec que dans mon cabinet, et j'en ratifierai « l'engagement devant M. Duval, devant madame « d'Egligny, devant tout l'univers. Mais allez « donc, mon ami, allez trouver monsieur l'in- « stituteur ; déclarez-lui mon état ; pressez-le de « me rendre le bon office que j'attends de lui.

« — Un moment. Pour disposer M. Duval à « vous être utile, il faut le persuader lui-même « de votre retour à la raison. Commençons par « congédier les Grecs, dont nous n'avons pas be- « soin. Qu'il ne soit plus question d'Athènes, de « Cythère, du mont Ida, du rocher de Leucade, « ni de la barque à Caron. Que chaque chose « reprenne le nom indiqué par l'usage, et que « ces maisonnettes soient simplement un hameau « charmant, situé au centre du plus pittoresque « des jardins anglais. Enfin, puisque mesdames « d'Egligny passent deux jours ici encore em-

« ployez-les à gagner l'estime de la mère, et le « cœur de la fille.

« — Ah ! mon ami, il n'est pas de sacrifices « que je ne fasse à mademoiselle Manette. Que « sont auprès d'elle la Grèce, et tout ce qu'elle « a produit d'illustre ! »

Il court chez lui, se débarrasse du costume, se fait habiller avec la dernière élégance, et rentre, empressé de savoir quel effet produira sa métamorphose.

Madame d'Egligny lui sourit de la manière la plus affectueuse, et Duval lui serra la main. La jeune personne se dit : Il renonce pour moi à ses plus chères habitudes ; comment douter de son amour ?

« Mesdames, dit la grosse maman qui avait cri- « tiqué la cuisine grecque, puisque le maître de « de ces lieux nous donne l'exemple, je ne vois « point pourquoi nous ne reviendrions pas à nous- « mêmes. Je vous avoue franchement que je ne « suis pas contente de moi sous cet attirail ; il ne « s'accorde pas avec mon embonpoint. — Ni avec « mon âge, reprit Duval. Allons, messieurs, allons « nous franciser. D'ailleurs la nuit s'avance : il est « temps de penser au retour.

« J'espère bien, lui dit Adolphe à l'oreille, que « vous m'aiderez à faire à ces dames les honneurs « de chez moi. — Oh ! je suis très-peu galant, et « que voulez-vous que je dise à mademoiselle

« Manette ? Il y a tant de disproportion entre « nos goûts, nos habitudes ! — Eh bien, je me « chargerai d'elle. — Voilà déja un obstacle levé. « — Vous promènerez madame d'Egligny ; vous « la dissiperez ; vous l'intéresserez. — Cela vous « arrange-t-il ? — Beaucoup. — En ce cas, je « reste. »

Pendant qu'on faisait les toilettes, on servait un joli ambigu ; Duval rassemblait les cochers et les voitures, et François, assis devant sa caisse, vidait des sacs dans les poches de ceux qu'il avait employés.

Quand on est fatigué, on préfère le repos aux saillies. Aussi se pressa-t-on de quitter la table. La foule inutile monta en carrosse et partit.

CHAPITRE II.

La petite guerre.

Adolphe avait offert, par amour, un bras à mademoiselle Manette, sur lequel elle s'appuyait avec complaisance. Il avait offert l'autre, par convenance, à madame d'Egligny : elle tenait déja celui de M. Duval.

Adolphe ne parlait pas ; il faisait mieux, il serrait la main chérie contre son cœur, et cette main ne cherchait pas à s'échapper. « Ah ! j'ai lieu de l'espé- « rer, s'écria-t-il, mon hommage ne vous a pas dé- « plu. » Et crac, la petite main se dégage ; mademoi-

selle Manette rejoint sa mère en deux secondes, marche en avant, et saute en chantonnant un air... de qui? Ma foi, je n'en sais rien.

Adolphe suivait tristement; Adolphe avait de l'humeur. Avait-il tort ? oui. Il est des aveux qu'on se plaît à faire, et qu'on n'aime pas à laisser surprendre, n'est-il pas vrai, mesdames ?

Notre jeune homme fut très-étonné de voir ses hôtesses dépasser sa porte. François assura que ces dames seraient plus commodément dans la maison voisine; qu'à la vérité on l'avait arrangée à la hâte; mais qu'il comptait sur l'indulgence de madame d'Egligny.

Adolphe était stupéfait de l'élégante simplicité et du goût qui régnaient dans ces petits appartemens. « Je vous remercie bien sincèrement, mon « ami; mais je ne conçois pas comment vous avez « pu faire. »

Il y avait quinze jours au moins qu'on travaillait à décorer cette maison, et Adolphe croyait la sienne seule habitable. Savez-vous que François se forme sensiblement ?

Le pupille avait une démangeaison de parler, et le tuteur une envie de dormir! il était sur les dents. En deux tours de main il fut au lit. Adolphe avait laissé sa porte ouverte, et faisait, en se promenant en long et en large, ce qu'il pouvait pour renouer l'entretien. François lui répondait d'abord par monosyllabes, et bientôt ne lui répondit plus du tout. On parle seul entre ses draps,

comme debout ; Adolphe finit par se coucher. Il s'endormit enfin, en pensant à mademoiselle Manette ; il s'éveilla en pensant encore à elle, et quel plus joli passe-temps ?

La jeune personne avait été bercée par songes légers d'amour. Ce sexe-là se communique moins, et le cœur gagne d'une part ce qu'il s'interdit de l'autre.

Le premier objet qui s'offrit à elle, fut sa femme de chambre qui bâillait sur son ottomane, en lui préparant le déshabillé le plus galant. « Depuis « quand es-tu ici, Louison ? — Depuis hier à midi, « mademoiselle. — Mais nous t'avions laissée à « Paris ? — J'avais reçu des ordres de madame. » Ah ! dit en elle-même la jeune personne, les mamans ne pensent pas à tout : on a oublié de recommander le secret. Donner des ordres le matin sur une invitation qui ne doit être faite que le soir, et avec un naturel, une adresse ! allons, il n'y a qu'à se laisser aller, et cela n'est pas difficile : le jeune homme est charmant.

Madame d'Egligny entra, et donna à la toilette de sa fille la plus sévère attention. « J'ai cru, ma « bonne amie, que tu serais bien aise d'avoir « quelque chose à mettre ce matin. — Ah ! je vous « remercie, maman. — J'ai prié M. François de « faire partir un cabriolet cette nuit... » Et un signe très-prononcé disait à Louison : Vous parlerez d'après cette donnée. Un autre signe de Louison répondit : il est trop tard ; j'ai tout dit.

Madame d'Egligny comprit qu'elle saisissait le sens de la leçon, et elle continua : « J'ai eu quel-« que peine à faire lever cette pauvre Louison. « Mais c'est une bonne fille, qui t'est si attachée ! » Louison partit d'un éclat de rire... — « Qu'avez-« vous donc, mademoiselle ? — Oh ! madame, « un rhume épouvantable. — Allez tousser plus « loin, mademoiselle ; vous faites un bruit af-« freux.

« Hé bien, ma chère enfant, tu t'es ennuyée « hier. — Oh ! à mourir, maman. — Il y avait ce-« pendant quelques jeunes gens aimables. — Je « ne m'en suis pas aperçue. — M. Luceval, par « exemple, m'a paru bien. — Figure sans expres-« sion. — Une taille bien prise... — Mais gauche. « — Une fortune immense. — C'est le mérite de « tout ceux qui n'en ont pas. » Ici la chère maman se mord les lèvres.

« A propos, j'ai entendu murmurer que son « tuteur pense à l'établir. — Je crois qu'il aurait « tort, maman. — Tu le trouves un peu jeune, « peut-être ? — Et pas de caractère du tout. — « Mais tu le juges bien sévèrement. — Oh ! je le « juge sans prévention. — Cependant, M. Fran-« çois m'a dit... — Il vous a dit, maman ? — Que « M. Luceval... — Que M. Luceval ?... — Avait « eu avec toi un entretien assez vif. — C'est aussi « d'après cela que j'ai conçu de lui une opinion « assez mince. »

Maintenant madame d'Egligny ne sait plus ce

qu'elle fait. Elle attache une épingle, elle en ôte deux ; le lacet casse; la percale est froissée, etc., etc.

« Ma chère maman n'est pas à ce qu'elle fait. « — Je l'avoue, ma fille, je suis péniblement af- « fectée... — Ah ! mon dieu, maman, qui peut « altérer votre sérénité ordinaire ? — Vous me le « demandez, mademoiselle, vous ! — Je serais « dans ceci pour quelque chose ! vous m'effrayez, « maman. — Cruel enfant ! et on en désire ! — « Ma bonne maman, passons dans ce cabinet; « nous y causerons plus librement. — Nous som- « mes fort bien ici, mademoiselle. — Mais tout y « est en désordre; pas une chaise dont on puisse « disposer. — N'approchez point de cette porte, « Manette.

« — Ah ! maman, l'agréable surprise ! mon « piano... ma musique ! rien n'est oublié. Votre « trictrac !... Une malle encore ! oh ! comme cette « pauvre Louison a dû être mal à l'aise dans « son cabriolet ! — Elle ne s'en est pas plaint, « mademoiselle. — Ah ! j'y suis. Le trictrac sous « les pieds, la malle derrière... et le piano ? où « le mettrons-nous, maman ? sur la capotte. A la « vérité, il y avait de quoi tout briser; mais avec « des précautions...

« Je fais une réflexion : ces effets sont arrivés « cette nuit... Hé, par où les a-t-on entrés ici; je « ne vois de passage que par ma chambre. — On « les a entrés, on les a entrés... — Par la fenêtre, « de peur de me réveiller, n'est-ce pas, ma-

« man ? » Et mademoiselle Manette se met à rire de tout son cœur.

Sa mère la regarde et ne sait comment prendre cet écart. S'en fâcher, ne lui paraissait pas très-juste ; en rire avec sa fille, n'était pas le moyen de la disposer à la persuasion ; revenir sur ses pas, avouer que depuis un mois le mariage était arrêté, c'était convenir qu'on avait rusé, qu'on avait joué la comédie. L'embarras de madame d'Egligny croissait à chaque instant.

L'amour-propre de la petite espiègle était piqué. Elle avait été bien aise de prouver qu'il n'était pas facile de la jouer. Mais elle aimait sa mère, et elle sentait l'inconvenance de prolonger son anxiété. Elle l'embrassa avec cordialité. Mère qu'on caresse, n'est-elle pas désarmée ?

« Tenez, ma bonne maman, nous avons beau-
« coup d'esprit toutes les deux ; mais il ne brille
« jamais qu'aux dépens du cœur, et puis

« Corsaires à corsaires
« Ne font pas, dit-on, leurs affaires. »

« Corsaires à corsaires, reprend, en souriant, ma-
« dame d'Egligny !

« Oui, maman, oui. Vous me placez à table à
« côté de M. Luceval ; vous me recommandez de
« lui adresser quelques mots grecs, et jusque-là,
« je ne vois que le désir assez naturel de faire va-
« loir mon éducation. — Oh ! je n'avais pas d'au-
« tre motif, je t'assure. — En vérité, ma petite
« maman ? pourquoi donc nous suivre dans les

« bosquets, M. Duval, M. François, et vous? pour-
« quoi cet air déconcerté, quand je vous ai surpris?
« Vous ne nous écoutiez pas, n'est-il pas vrai?
« vous n'aviez nul intérêt à nous entendre?

« Et pendant que nous dansions, les petits
« mots à l'oreille allaient leur train; on nous re-
« gardait, on souriait; et à la proposition de tenir
« un enfant, vous acceptez pour deux jours, lors-
« qu'on ne vous en demande qu'un; et à cette
« proposition arrangée d'avance, en succèdera
« probablement une autre, car on ne fait pas ve-
« nir pour quarante-huit heures un piano, une
« malle et un trictrac; et tout cela était ici hier à
« midi; oui, ma petite maman: c'est la première
« chose que Louison m'ait dite ce matin.

« Mais on suppose qu'une jeune personne de
« seize ans ne voit rien, n'entend rien; qu'elle est
« sans pénétration, et on vient, avec un grand
« sérieux, sonder les replis les plus cachés de son
« cœur! On dit, d'un air indifférent, que M. Lu-
« ceval est bien, sa taille élégante, sa fortune con-
« sidérable, et on se dépite parce que la pauvre
« petite oppose un moment la ruse à la ruse.
« N'est-ce pas cela, maman?

« — La ruse à la ruse? ah! tu te mentais donc
« à toi-même avec ta *figure sans expression*, ta
« *tournure gauche*... — Hé! sans doute, maman.
« J'ai, de ce cher petit homme-là, précisément
« la même opinion que vous. — Ah! mon en-

« fant, que je suis heureuse ? — Et moi donc,
« maman, et moi ! »

« Ah ça, Manette, il faut nous entendre. — Je ne
« demande pas mieux, maman. — M. Luceval est
« jeune. — C'est un joli défaut. — Et il a besoin d'être
« conduit. — Je m'en charge, maman. — Mais
« n'as-tu pas un peu besoin toi-même... — Oh !
« moi, je suis si raisonnable ! — Pas trop, ma
« petite, pas trop. Au reste, voici nos projets. —
« Contez-moi cela, maman.

« — Luceval s'est déclaré, m'a-t-on dit. — Et de
« la manière la plus positive. — Et tu as répondu ?..
« — Par des lieux communs, des mots insignifians.
« — Bon, il faut que ton cœur soit le prix d'une
« renonciation formelle à ses folies grecques. —
« Oui, elles lui donnent du ridicule. — Et elles
« coûtent cher. — Oh ! à cet égard-là, maman, il
« est parfaitement d'accord avec moi. Passons. —
« Tu lui inspireras le goût de la bonne société : elle
« forme l'esprit et le goût. — Je lui inspirerai
« tout ce qu'il me plaira. — Tu es modeste. — Il
« m'aime, ce mot explique ma pensée.

« — Il est essentiel qu'il ne soupçonne pas notre
« intelligence. — Rapportez-vous-en à moi. — Il
« faut qu'il n'obtienne ta main qu'à force d'in-
« stances. — Pour qu'il y attache plus de prix ? —
« Non, mademoiselle, pour que François, cédant
« d'une part, puisse faire ses conditions de l'au-
« tre. — Ah ! et quelles conditions, maman ?

« D'abord, M. Luceval s'interdira, par le contrat, « la faculté de rien aliéner de ses biens avant vingt- « cinq ans accomplis. — Et le revenu, maman? — « Vous en disposerez sous nos yeux... — Ah! nous « habiterons ensemble? — Pendant les deux pre- « mières années. — Toute la vie, toute la vie, « maman. — Une maison pour toi et ton mari. — « Mon mari! que ce mot est agréable à l'oreille! « qu'il est doux au cœur! — Je prendrai la se- « conde. — Charmant, charmant. Duval et Fran- « çois occuperont la troisième. — Et les quatre « autres? — On en tirera un parti avantageux.

« Il est inutile de te rappeler que François a « élevé M. Luceval, qu'il lui a sacrifié ses plus « belles années... — Et qu'enfin il fait mon ma- « riage. J'ai perdu mon père, maman..... — Tu « en trouves un second. — Oui, oui, je serai sa « fille, et tous les amis d'Adolphe me seront chers.

« Ces dames sont servies, dit un valet. »

Adolphe, rongé d'impatience, avait fait couvrir la table, comme on s'imagine quelquefois que la soupe servie à la vertu de hâter les convives qui se font attendre. La porte s'ouvre, il s'élance.... Madame d'Egligny lui présente sa main : ce n'était pas celle qu'il cherchait.

Mademoiselle Manette est déja assise... Où? entre Duval et François.

Adolphe se désole; c'est toujours par là qu'il commence. Il cherche des yeux, qui évitent les siens sans affectation, et il se dépite. Il veut ra-

mener l'attention sur lui, au moins pour un instant... « Prenez garde, monsieur, j'ai les pieds « extrêmement sensibles. » C'est madame d'Egligny qui parle, et Adolphe ne répond que par une inclination profonde.

Pour entendre du moins celle qui ne voulait pas le regarder, il fallait qu'il montât la conversation sur un ton qui convînt à tout le monde. Il était bien aise d'ailleurs de donner à madame d'Egligny une certaine opinion de son jugement et de son esprit. Malheureusement, il n'était fort que sur la connaissance de l'antiquité, et on était à peu près convenu de ne plus traiter ces matières-là. Il réfléchit quelques minutes, et s'écria enfin : Ah! le beau temps!

Manette rit... comme une petite folle; sa mère laissa tomber sa serviette; François crut sentir un gros chien sous la table; Duval se baissa pour le chasser, et trois personnes qui rient, ne donnent pas lieu aux remarques quand elles ont la tête sous la nappe. Adolphe était rouge jusqu'au blanc des yeux.

François eut pitié de lui. « Oui, reprit-il, la « journée sera superbe, et l'observation de mon- « sieur n'est pas inutile, car, si ces dames aiment « la promenade, nous pourrons nous rendre à « pied chez Nicolas. C'est, je crois, ce que nous « pouvons faire de mieux, reprit Adolphe : on est « si mal dans une voiture quand il fait chaud! » Et puis on donne nécessairement le bras à sa com-

mère, et si on a quelque chose de particulier à se dire... Quel est l'amoureux qui ne fasse pas ces réflexions-là ? « Je le veux bien, continua madame « d'Egligny ; nous irons à pied, » et la conversation tomba pour la seconde fois.

« C'est une bien belle chose que le baptême, « dit Adolphe, qui voulait à toute force la rele- « ver. On a une commère... une commère... — « Dont on est le compère, n'est-ce pas cela, mon- « sieur ? » Ici c'est une fourchette qui tombe ; une crampe au pied, sur lequel on ne peut se dispenser de porter la main ; un accès de toux, qui oblige à se couvrir la bouche d'un mouchoir.

« Les crampes et les rhumes m'ont écarté de « mon sujet. — Tâchez de vous remettre, mon- « sieur. — Je ne sais, mademoiselle, si je pourrai... « Je voulais observer... je voulais... Ah ! m'y voici. « Il est assez singulier que l'établissement, si joli, « des marraines, et qui mène quelquefois si loin... « — Ah ! cela ne mène qu'où on veut, dit madame « d'Egligny. Poursuivez, monsieur. — Que cet « établissement soit dû à une secte de chrétiens « qui n'existe plus. Aux Marcionites, je crois, re- « prit Duval. Il n'est pas moins extraordinaire, « continua-t-il, en voyant Adolphe déconcerté de « la réplique de madame d'Egligny, il n'est pas « moins extraordinaire que nous ayons emprunté « des Egyptiens, la plus nécessaire des institutions « chrétiennes. Et tant d'autres choses, dont nous « nous croyons les inventeurs, dit Adolphe.

« Ah ! par exemple, mon jeune ami, reprit Du-
« val, vous ne prétendrez pas que les anciens aient
« trouvé l'imprimerie, la poudre à canon, l'élec-
« tricité, la machine pneumatique, les bésicles,
« les télescopes et l'horlogerie. Ils n'ont découvert,
« ni les propriétés de l'aimant, ni l'Amérique.

« Ils n'ont pas connu davantage le vrai systême
« de l'univers; ils ne savaient presque rien en
« anatomie; ils n'avaient pas d'idée de la pesan-
« teur de l'air, de l'attraction, de la gravitation,
« de la décomposition de la lumière, et c'est quel-
« que chose que tout cela.

« Si nous voulons descendre des hautes scien-
« ces aux objets d'agrément, ou d'utilité, je crois
« que l'avantage pourrait être encore pour les mo-
« dernes. Les postes aux lettres, imaginées par
« Charlemagne, et rétablies par Louis XI; les
« tapis de Turquie et de Perse, surpassés par
« ceux de la Savonnerie; les tapisseries des Go-
« belins, nos porcelaines, étaient ignorées des an-
« ciens. Ils n'avaient, ni ottomanes, ni nos chaises
« longues, ni nos glaces à réflexion; ils ne con-
« naissaient point l'art de multiplier les tableaux
« par la gravure; ils ne connaissaient l'usage, ni
« des bas, ni du linge; ils étaient privés du cho-
« colat, du thé, du café, du sucre, des sorbets
« et des glaces à fruits; enfin, leurs voitures dé-
« couvertes ne peuvent être comparées à nos ca-
« rosses élégamment suspendus sur des ressorts,
« et fermés par des glaces.

« Mon jeune ami, heureux, dit Voltaire, celui « qui, dégagé de tous préjugés, est sensible au « mérite des anciens et des modernes, apprécie « leurs beautés, connaît leurs fautes, et les par- « donne !

« Oh ! à merveille ! à merveille, s'écria François; « voilà donc la grande question décidée ! Ma foi, « monsieur, si j'avais su toutes ces belles choses- « là, c'est moi qui aurais eu l'honneur de votre « conversion.

« Messieurs, messieurs, dit madame d'Egligny, « pensez donc que je ne suis pas savante, et ayez « la bonté de descendre jusqu'à moi. Je n'aurais « pas cru devoir faire cette observation à M. Lu- « ceval. » Elle l'attaque, il répond. Elle met à ce qu'elle dit de l'amabilité et de la grace; Adolphe, à son aise, quand il ne faut point parler amour, devant témoins, retrouve de l'esprit, et le fait valoir. Mademoiselle Manette se mêle à la conversation ; elle veut aussi qu'Adolphe brille ; elle l'agace, elle le pousse ; il ne sait plus où il en est. Elle se dépite à son tour; elle se lève, elle sort; elle monte en chantant, sans la moindre envie de chanter. Adolphe n'écoute plus madame d'Egligny; il veut sortir; il cherche un prétexte ; il n'en trouve pas de satisfaisant, et, selon l'usage des gens embarrassés, le plus gauche est celui qu'il préfère. Il porte son mouchoir à son nez, et se retire précipitamment.

Plus on s'est contraint devant ceux qu'on ne

veut pas désobliger, plus on cède au besoin de se satisfaire, quand on se croit seul, absolument seul. Madame d'Egligny, Duval et François éclatèrent de la manière la plus bruyante. « Voilà une « hémorragie bien heureuse, s'écria la maman. Si « je lui portais un verre d'eau, dit Duval. Oh ! ce « ce serait trop cruel, répliqua François. Sans doute, « sans doute, continua madame d'Egligny. Gau- « cheries d'amour sont toujours si pardonnables ! »

Les plus fins se livrent quelquefois. On ne se doutait pas qu'Adolphe, frappé de ces éclats de rire, écoutait à la porte. « Gaucheries d'amour, « répétait-il, sont toujours si pardonnables ! Oui, « je viens d'en faire, et beaucoup. Mais madame « d'Egligny dit franchement ce qu'elle en pense « devant mon tuteur... Hé bien, ils sont d'intel- « ligence, la chose est claire. Je cours annoncer à « mademoiselle Manette que madame sa mère « consent, et nous verrons si elle résistera en- « core. »

Il monte l'escalier en quatre sauts. A l'antichambre, au salon, personne. Les bienséances ne sont guère calculées que par les gens froids : il entre dans la chambre à coucher..... personne encore. Il ouvre le cabinet... Une femme de chambre, qu'il n'a pas vue jusqu'alors, à genoux devant une grande malle ouverte, et le dos tourné à la porte... Une armoire déja à demi garnie, un piano... Il a tout saisi en un clin d'œil, et la porte est refermée.

Louison se lève, ouvre, appelle... Adolphe est déja dans les jardins.

Il entend ouvrir la fenêtre... il se jette derrière des seringats.

« Est-ce vous, mademoiselle, qui venez de mon-
« ter ? — Oui, j'ai été prendre mon voile. » C'est Adolphe qui répond. Mademoiselle Manette se promenait lentement à quinze pas de la cachette d'Adolphe. Nous savons qui elle attendait.

« Ah ! ah ! se dit-il en lui-même, on se fait beau-
« coup prier pour m'accorder deux jours, et on
« s'arrange pour passer l'été ici ! Mademoiselle
« Manette a très-certainement vu les effets entas-
« sés dans ce cabinet ; elle sait donc tout, et elle
« dissimule ! On me joue, et elle est du complot.

« Oh ! comme je vais me venger ! Me venger,
« et de qui ? d'une fille que j'adore, qui peut-être
« ne fait qu'obéir, et qui, piquée à son tour...
« Non, non, je ne me vengerai pas... Si fait, si
« fait, une heure seulement. Prouvons à ces dames
« et à monsieur François, que l'homme le plus
« franc, et même le plus simple, peut avoir aussi
« ses petites finesses. »

Il se relève à demi, il a l'air très-occupé à arranger un bouquet, et il chante : c'est un moyen sûr de se faire remarquer. Mademoiselle Manette tourne un peu la tête, l'aperçoit, sourit et s'éloigne. C'est pour elle qu'Adolphe a cueilli des fleurs ; il va courir, voler, s'empresser de les lui offrir : pas du tout.

Le brave Adolphe prend une route opposée, joue avec son bouquet, et continue sa chansonnette, dont l'air était passablement gai. Un massif le dérobe à mademoiselle Manette; il s'arête; il entr'ouvre doucement, bien doucement les tendres branches, et il voit... la jeune espiègle regardant de son côté, le cherchant, et fronçant son joli sourcil.

Il suit son allée. Un autre massif se présente; il recommence sa petite manœuvre; il fait les mêmes observations, et il croit remarquer certain mouvement du pied, qui pourrait bien annoncer du dépit.

Je suis aimé, je suis aimé, se dit-il; je n'en saurai douter. Ne poussons pas la vengeance plus loin; ne soyons pas cruel à nous-même, et hâtons-nous de jouir de la plus pure félicité. Il s'élance... il s'arrête.

Oui, mais... elle ne manquera pas de motifs pour expliquer son petit air boudeur, et ses trépignemens. Elle me persifflera, je ne saurai que répondre, et bien que *gaucheries d'amour soient toujours très-pardonnables*, je ne veux plus être gauche du tout. Allons, allons, un peu de courage, et voyons la venir.

Mademoiselle Manette ne concevait rien à la conduite d'un jeune homme qui, la veille, s'était si vivement déclaré, qui lui convenait sous tant de rapports, et qui lui plaisait tant. « Aurait-il cessé « d'aimer? cela n'est pas présumable. Je suis bien,

« très-bien, et personne ici qui puisse faire la « plus légère impression. François aurait-il parlé, « et ce joli monsieur-là ferait-il déja le mari?.. Oh ! « comme je le punirais ! Mais, non, François n'a « rien dit : comment imposer des conditions, en « terminant avec cette facilité ? Il y a pourtant « quelque chose d'extraordinaire, quelque chose « que je ne pénètre point, et cela me désole.

« Tournons de ce côté. Son allée et la mienne « aboutissent au temple. J'ai une brochure dans « mon sac... Hé ! mon dieu, non, elle n'y est pas, « étourdie !... ah ! bon, mon ouvrage... je m'as- « soierai, il passera devant moi... à moins pour- « tant qu'il ne lui plaise de me tourner le dos, et « alors affectation marquée, amour mécontent, et « voilà tout. »

Assise sur les degrés de marbre, dont elle efface la blancheur, elle semble être la divinité du temple, qui, fatiguée de sa gloire, descend jusqu aux simples mortels, et invoque les jouissances de la douce égalité. Ce n'est pas Vénus; elle n'en a pas la beauté; mais elle lui a dérobé sa ceinture. Les Graces jouent dans les plis légers de sa robe; Zéphyr caresse les boucles de ses cheveux, et l'amour anime la figure la plus jolie et la plus piquante.

Adolphe s'arrête devant elle. Il oublie ses résolutions, il s'oublie lui-même; il est prêt à tomber à ses genoux. Mademoisele Manette n'a jamais été si séduisante; elle le sent, elle s'en applau-

dit; mais elle perd tous ses avantages en parlant la première. Cependant l'amour inquiet sait-il se taire ? Elle prend un petit ton sec.

« Ah ! c'est vous, monsieur; je croyais être « seule. — J'ai cru m'apercevoir que vous le dé- « siriez, mademoiselle. — Monsieur est plein de « pénétration. — Et je n'avais d'autre dessein que « de vous saluer en passant. — Ah ! monsieur « passe. — Oui, mademoiselle, je me livre à des « idées... — A des idées ? — Qui m'occupent pro- « fondément. — Et peut-on savoir ce qui occupe « monsieur ? — Si mademoiselle l'ordonne... — « Elle vous en prie.

« — Vous savez, mademoiselle, que je ne puis « penser qu'à vous. — Monsieur voudra bien « croire que je ne cherchais pas à m'attirer cette « réponse. — Mais je vous avoue, avec la même « franchise, qu'il est difficile d'écarter de votre « image des souvenirs.... — Des souvenirs ?... — « — Propres à rappeler cette force de caractère, « qui rend l'homme maître de lui.

« — Prenez garde, monsieur; ceci ressemble à « des reproches. — Vous ne pouvez avoir de torts « à mon égard, mademoiselle; mais moi... — Mais « vous, monsieur ? — J'ai pensé qu'avant de se « livrer au charme du sentiment le plus doux, « un homme raisonnable devait être à peu près « sûr de réussir. — Comment donc, monsieur, « joindre les avantages de la jeunesse au jugement « d'un âge mûr !... — C'est plus que je ne puis

« encore, mademoiselle; cependant j'espère quel-
« que jour justifier une opinion aussi flatteuse...
« — Oh ! je n'en doute nullement, monsieur. —
« Car j'ai déja eu le courage de penser... — De
« penser ? — Qu'ayant le malheur de déplaire...
« — Je ne me rappelle pas, monsieur, de vous
« avoir dit cela. — Non pas précisément, made-
« moiselle; mais vous m'avez déclaré très-positi-
« vement que vous ne m'aimez point. — Ce n'est
« pas la même chose, monsieur. — Je crois que
« vous vous trompez, mademoiselle : un homme
« délicat n'épouse ni la femme à qui il déplaît,
« ni celle qui ne l'aime pas. — Enfin, monsieur ?
« — Enfin, mademoiselle, j'ai résolu de combat-
« tre une inclination, déja très-forte sans doute,
« mais à laquelle il est encore temps d'opposer la
« raison. Vous voyez que je ne suis pas loin d'ac-
« quérir quelque chose de cette maturité que
« vous vous plaisiez tout à l'heure à reconnaître
« en moi.

« — Mais c'est encore du grec que tout cela,
« monsieur. Voilà la franchise la plus lacédémo-
« nienne... — Je supplie mademoiselle de se rap-
« peler qu'elle a eu la bonté de me corriger d'un
« travers, et que nous sommes convenus de ne
« plus parler des anciens. — Ah ! monsieur me fait
« la leçon, maintenant. Ce n'était du tout la peine
« de m'aborder pour me dire de pareilles choses.
« — Il me semble que c'est mademoiselle qui m'a
« fait l'honneur de m'adresser la parole. — Oh !

« bien certainement non, monsieur. Il y a même « long-temps que vous devez vous apercevoir « combien cet entretien me fatigue. — Alors, « mademoiselle, permettez-moi de me retirer. — « Vous le permettre ! mais ne semble-t-il pas que « je retienne monsieur, que je provoque les pro- « pos désobligeans qu'il ne cesse de me tenir ?... « Je ne l'aime pas !... non, je ne vous aime pas, je « ne vous aimerai jamais... Vous vous éloignez, je « crois. — Je vous obéis, mademoiselle. — Fort « bien, monsieur, fort bien ; mais souvenez- « vous... » Adolphe fait une profonde révérence, et s'enfonce sous un bosquet touffu. Ses forces étaient épuisées.

« Voilà, dit-il, un terrible combat. J'en suis « sorti vainqueur; mais qu'il m'en a coûté ! Chère « Manette, comme tu t'es trahie, comme tu étais « aimable dans ton trouble, dans ta petite colère ! « Oh ! combien je te dédommagerai de la courte « épreuve à laquelle je t'ai mise... Par quelles ca- « resses, par quels tendres soins !... Oui, mais... « elle ne reviendra pas la première, elle ne le « doit pas, elle ne le peut pas. Il faudra donc que « je lui dise : Charmante espiègle, vous vous êtes « moquée de moi; je vous l'ai bien rendu. Abju- « rons toute finesse, et livrons-nous sans réserve « à l'amour.

« C'est cela, c'est bien cela, je ne trouve pas « un mot à ajouter. Mais elle est femme, elle a « de l'esprit, beaucoup d'esprit; elle le sait sans

« doute. Elle se sentira humiliée ; elle opposera « son amour-propre à son cœur, et voilà notre « union retardée... de vingt-quatre heures au « moins, et je suis vraiment si pressé de me marier ! « j'en ai un besoin si prononcé ! Cruelle situation ! « j'avais bien besoin de vouloir prouver que je « ne suis pas un sot ! ne m'eût-elle pas connu « plus tard, et ne pouvais-je pas lui laisser le petit « plaisir de croire que mon développement était « son ouvrage ?.. Il n'y a pas à balancer. Je retourne « au temple, je m'accuse, j'obtiens mon pardon, « et je l'épouse demain, ce soir, tout de suite. »

En effet, il revient sur ses pas ; mademoiselle Manette n'y était plus. Quelle femme permet qu'on la voie dans l'état où Adolphe l'avait mise ? Quelle femme consent qu'on la pénètre ? Le boudoir le plus reculé, le demi-jour le plus complet, et une migraine : voilà ce qui vous sauve, mesdames.

La pauvre petite s'était retirée, la poitrine gonflée, les yeux pleins de larmes. Elle avait pris cent détours pour échapper à tous les yeux, et Adolphe seul la cherchait. Parens, amis parlaient arrangemens, amour, ivresse, avec la satisfaction intime d'honnêtes gens, qui croient assurer le bonheur des autres.

Elle monte à son appartement, sans rencontrer personne ; elle ferme les persiennes de son salon ; elle tourne la clé ; elle se jette sur une chaise longue, et donne un libre cours à ses larmes.

« Quel homme ! et je l'aimais, je l'aurais aimé

« toute ma vie. Combien j'ai été sa dupe ! avec « quelle facilité j'ai cru à un amour qui n'a duré « qu'un moment, et avec quel sang-froid il a dé- « chiré le voile de l'illusion !... C'est ma faute aussi. « Légère, inconsidérée, je l'ai traité hier comme « s'il eût été trop heureux de m'offrir son hom- « mage, tandis que mon cœur, mon faible cœur « volait au-devant du sien... Adolphe, Adolphe, « tu m'as jugée; mais avec quelle cruauté tu m'as « punie ! »

Elle entend quelque bruit dans le cabinet; elle se croit surprise; elle se lève précipitamment. Elle essuie ses yeux, elle court... « Encore ici ma- « demoiselle Louison ! — Madame m'a ordonné « de ranger. — Et vous ne finissez rien. — Hé, « mon dieu, mademoiselle, comment voulez- « vous que j'avance ? vous ne faites qu'entrer et « sortir. — Voilà la première fois que j'ouvre ce « cabinet. — Je crois que mademoiselle se trompe. « Lorsqu'elle m'a répondu qu'elle venait de pren- « dre son voile... — Il était dans ma chambre à « coucher. — Vous n'êtes pas entrée ici, vous en « êtes bien sûre ? — Hé, non, vous dis-je, non, et « cent fois non. — Et ce porte-feuille que j'ai « trouvé derrière moi en me relevant... — Je « n'aime pas qu'on me tourmente, Louison. « Voyons, que prouve ce porte-feuille ? Je ne re- « connais pas... Ah ! dieu, quel trait de lumière ! « donne, donne, et continue de ranger. »

Elle se remet sur sa chaise longue, tourne,

retourne le porte-feuille. Pas de secret, pas même de fermeture. L'ouvrira-t-elle ?... Oh ! non, non, il y aurait plus que de l'indiscrétion. Se refuser cependant à éclaircir un soupçon... Oh ! la curiosité ! la curiosité et l'amour, quelle femme résiste à deux passions aussi fortes !

Adolphe, si heureux une heure auparavant et maintenant si tourmenté, Adolphe revenait tristement les bras pendans, la tête sur la poitrine. Il s'entend appeler.... c'est François. Le cher homme a un air en dessous, qui annonce qu'il a encore arrangé quelque conte. Son pupille le pénètre, et il y a fort peu de mérite à deviner quelques détails, quand on a saisi l'ensemble d'un plan.

Adolphe se pique ; il se fâche sérieusement que tout le monde, sans exception, se flatte de l'abuser. Une jolie femme, passe : ces petits êtres-là ont le privilége de jouer impunément tout un sexe ; mais un homme, un homme quel qu'il soit !.. ah ! M. François, je vous ferai voir que je peux être la dupe de mon cœur ; mais celle de votre esprit? oh ! ce serait trop fort. « Monsieur, voilà « l'heure de la cérémonie. — De laquelle, mon « vieux ami ? — Hé ! parbleu, du baptême. — Hé « bien, partons, je suis prêt. » Et ils prennent ensemble le chemin de la maison.

Vous jugez bien que le baptême n'était que le prétexte. François se grattait l'oreille... Il ne savait par où commencer. « Mais, monsieur, où est donc « mademoiselle d'Egligny ? — Je l'ignore. — Je

« vous croyais avec elle. — Je l'ai entrevue un « moment. — Et les amours, heim ? vous ne m'en « parlez point. — Oh ! les amours... j'ai eu de grands « sujets de réflexion, mon cher François. — Des « réflexions auprès d'une jolie femme ! — Qui « n'a guère que ce mérite-là, je vous assure. — « Que voulez-vous dire, mon cher Adolphe ? vous « m'en parliez hier avec un feu !... — Je la con- « nais un peu davantage, et je la crois étourdie, « altière, exigeante... — Je ne lui aurais soup- « çonné aucun de ces défauts. — Je le crois bien : « vous ne lui avez pas adressé quatre mots. Et « puis, mon bon ami, je saisis avec plaisir l'occa- « sion de vous marquer ma déférence à vos con- « seils. — Ah ! mais... que voulez-vous dire ? — « Hier encore, vous m'avez parlé avec tant de rai- « son du danger de s'enflammer trop facilement... « — Oui... oui... je me rappelle... Mais il me sem- « ble que mes observations ne portaient point sur « mademoiselle d'Egligny. — Pardonnez-moi, par- « donnez-moi. — Au reste, il se pourrait que je « me fusse trompé. — Pas du tout, vous avez « frappé juste ; j'en suis trop malheureusement « convaincu. Savez-vous quel est l'époux qui con- « vient à mademoiselle Manette ? un homme d'un « âge mur, qui prenne d'abord sur elle un ascen- « dant décidé. Mais moi, avec mes vingt ans, ma « facilité, ma douceur, je serais victime de sa lé- « gèreté, de ses caprices, de son humeur... — « Vous ne le serez pas, vous ne le serez pas. Je « sacrifierais mon enfant !...

« Diable ! diable ! mais c'est que je comptais « vous marier, moi. — En vérité ? — Vous bien « marier. J'avais arrangé tout cela avec M. Duval. « — Ah ! que de bonté ! — Mais après tout, il n'y « a rien de fait encore. — Fort heureusement, « mon ami. — Un jeune homme beau, bien fait, « riche comme vous... — Ah ! vous me flattez. — « Choisira parmi ce qu'il y a de mieux, et en « étudiant les caractères... — C'est là le point es- « sentiel.

« — Ah çà, mais me voilà dans un embarras « affreux. — Ah ! contez-moi cela. — Madame « d'Egligny raffole de vous. — Vous plaisantez. — « Non, ma foi. Votre conversation de ce matin « l'a enchantée. — Oh ! par exemple, voilà qui « est malheureux. — Et ce n'est rien que cela. — « Ah ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc encore ? — « Vous avez inspiré à mademoiselle Manette les « sentimens les plus vifs. — Cela n'est pas croya- « ble. — Parbleu, elle en a fait l'aveu à sa mère. « Si j'avais prévu ce triste dénoûment-là, moi, je « n'aurais pas... je n'aurais pas fait... — Hé bien, « voyons, qu'avez-vous fait, mon ami ? — Hé ! « pendant que vous promeniez l'Olympe et le « Parnasse, leur mobilier roulait sur le chemin « de Paris. Une de vos maisons en est encombrée. « — Hé bien, tout cela repartira. — Tout cela « repartira ! c'est fort aisé à dire. Pensez-vous à « l'éclat... et puis, l'embarras, le désagrément d'une « rupture...

« —Mais permettez-moi de vous faire observer que « vous avez mis à tout cela une précipitation...—Hé, « que voulez-vous ? au premier coup d'œil la tête « vous tourne pour Marguerite, pour mademoiselle « Aricie : j'avais lieu de croire que mademoiselle « Manette, qui réunit à toutes les convenances la « plus séduisante figure... — Oh ! elle a fait sur « moi la plus profonde impression. — Et d'après « le bien que m'en avait dit Duval, j'ai cru... — « Ne savez-vous pas comment se passionnent ces « gens qui ont la manie de faire des mariages ? « Si vous m'aviez confié tout cela... — Je ne le « pouvais pas. Je voulais... je voulais... je disais... « — Vous disiez ? — Ce cher enfant est si jeune ! « maître de ses actions, il mésusera peut-être de « sa fortune. — Oh ! je crois la jeune demoiselle « bien faite pour ruiner un mari. — Et je voulais, « d'après ces considérations, vous faire acheter un « peu mon consentement... afin... afin de vous « amener à vous laisser lier les mains... — Ah ! « François, mon cher François, de la dissimulation « avec moi, qui viens de vous donner de ma « confiance les preuves les plus complètes ! — « — Eh bien, oui ; je vois que j'ai eu tort, et je « vous en demande pardon.

« Il m'embrasse, ce cher enfant ! il a bien le « meilleur cœur !... Allons, voyons, monsieur, « comment nous nous tirerons de là. C'est que « notre position à tous deux est vraiment cruelle ! « vous vous êtes déclaré à la demoiselle ; moi, j'ai

« tout arrêté avec la mère... — Oh ! je suis sorti « d'embarras. — Et comment avez-vous fait ? — « J'ai déclaré très-poliment à la jeune personne « que je ne conservais pas la moindre prétention. « — Vous avez eu ce courage ? — Mais, rien de « simple comme cela. — Je suis ravi, enchanté. « Vous déclarerez plus facilement encore à ma- « dame d'Egligny que je retire ma parole, et... — « Un moment, mon ami, un moment. Vous me « permettrez de faire une distinction. — Mais il « n'y en a pas, mon cher Adolphe. — Vous allez « en convenir.

« Deux jeunes gens s'aiment, ou croient s'aimer ; « ils rompent aussi légèrement qu'ils se sont en- « gagés, cela ne tire pas à conséquence. Mais est- « il convenable que j'aille dire à madame d'Egli- « gny que je ne veux pas sa fille ? — Sans doute, « puisque c'est vous qui deviez l'épouser. — Mais « c'est vous qui avez arrangé le mariage. Et puis « il y a entre elle et vous un rapport d'âge qui « autorise une sorte de confiance, et madame « d'Egligny peut entendre de votre bouche, ce « qui de la mienne serait un aveu formel que vous « avez manqué à vos conventions particulières. — « J'entends. Elle pourrait me savoir mauvais gré « de vous avoir fait, avant l'instant convenu, des « ouvertures... — Et elle vous reprocherait avec « raison d'avoir compromis sa fille. — Il est incon- « cevable que j'aie pris toute cette affaire à con- « tre-sens. — Mais, non, mais non. Pourquoi au-

« riez-vous seul le privilége de ne jamais vous « tromper ?

« — Il faut donc que j'aille dire à madame d'Egli- « gny... Je ne sais, d'honneur, ce que je lui di- « rai. — Oh ! le plus difficile, c'est de trouver la « première phrase. — Mais c'est que je ne la « trouve point. — Eh bien, vous commencerez « comme vous avez fait avec moi, par des mots « qui ne signifient rien, et ceux-là mènent à d'au- « tres. — Voyez-vous, le jeune espiègle ! il a pé- « nétré mon embarras. Je l'avoue, je ne sais pas « dissimuler ; mais ici, que je dirai ce que je « pense... — Vous serez brave. — Et maladroit. « N'importe.

« — Nous voilà chez nous. Je vais prendre la « corbeille du baptême, la présenter, car enfin « on peut être le compère d'une jeune personne « qu'on n'épouse pas. — Sans doute, sans doute. « Il faut toujours mettre les procédés de son côté. « — Je suis à vous dans un quart d'heure ; c'est « plus qu'il ne vous en faut pour tout terminer. »

Bon, pensait Adolphe, c'est maintenant le tour de madame d'Egligny : il faut que chacun ait le sien. Elle est bien, la corbeille, très-bien. Si François eût demandé tout cela après la conversation que nous venons d'avoir, il eût réduit les choses de moitié, de deux tiers. Bon François ! mais n'ai-je pas quelques reproches à me faire ? Oser jouer à mon âge le plus vrai, le plus solide des amis, la femme la plus respectable !... Eh !

pourquoi aussi me traiter toujours comme un enfant, me cacher l'affaire qui m'intéresse le plus, et s'entendre pour me lier les mains ? Me lier les mains ! je n'ai donc pas de caractère, pas de jugement ? je suis donc incapable de me conduire ? Ils prétendent donc me tenir en tutelle jusqu'à cinquante ans ? Voilà certainement de quoi justifier beaucoup d'humeur... si j'en avais. Ce sera là la base de ma défense envers François et madame d'Egligny, et qu'auront-ils à faire ? rire de la revanche que j'ai prise, et revenir à leur premier projet... Mais, mademoiselle Manette, mademoiselle Manette.... Oh ! je serai si tendre, si pressant, et il doit être si doux de pardonner à ce qu'on aime ! Allons, allons, ce que j'ai fait, ce que j'ai dit, je ne pouvais le mieux faire, ni le mieux dire.

François était arrivé chez madame d'Egligny, cherchant ses mots, les arrangeant, les dérangeant, et ne trouvant point, pour entrer en matière, de phrase plus heureuse que celle-ci : Madame, me voilà de retour; parce que, pensait-il, cette phrase mène à tout.

On était très-gai au salon. M. Duval tenait le plan de la fête grecque, écrit de la main d'Adolphe. Mademoiselle Manette, appuyée sur l'épaule de son instituteur, avait à la main un petit carré de papier. Elle venait, selon les apparences, de comparer les deux écritures, et lorsque François entra, elle sautait, elle embrassait sa mère, et s'écriait en riant : « C'est cela, c'est cela ! Le porte-

« feuille est à lui ; il nous rend malice pour ma-
« lice, et il fait bien, n'est-ce pas, maman ? et
« moi qui ai cru... qui ai pleuré... mais pleuré
« comme un enfant ! »

Ici on aperçoit le tuteur. Mademoiselle Manette se tait, et tremble d'en avoir trop dit. M. François, qui n'entend pas à demi-mot, et qui est tout à ce qu'il va dire, M. François commence : « Ma-
« dame, me voilà de retour. — J'en suis fort aise,
« monsieur. — Hélas ! madame... — Qu'avez-vous,
« monsieur ? — Rien qui me touche personnelle-
« ment, madame. Mais j'ai une confidence à vous
« faire... — A moi, monsieur ? — Et une confi-
« dence pénible. — Oh ! mon Dieu, vous m'ef-
« frayez. »

Duval et Manette se jettent un coup d'œil d'intelligence. Madame d'Egligny a saisi l'esprit de son rôle ; elle y est tout entière.

François reprend. « Je vous effraie, madame, et
« je le suis moi-même de ce que j'ai à vous dire.
« — Ah ! monsieur, l'incertitude est plus cruelle
« que le mal même : de grace, expliquez-vous.
« — C'est là ce qui est difficile. Ce mariage... —
« Ce mariage est arrêté ; au fait. — Il l'a été, ma-
« dame, il l'a été ; mais mon pupille... — Votre
« pupille ?... — A fait, dit-il, de mûres réflexions,
« et... et... — Vous m'avez préparée à tout. Par-
« lez, monsieur, j'écoute. — Vous ne m'en vou-
« drez pas. — Hé ! non, monsieur. — Votre pa-
« role ? — Je vous la donne. — Au moins vous

« me mettez à mon aise. — Ah ! mon dieu, que « de préliminaires ! — M'y voilà, madame, m'y « voilà. — C'est bien heureux.

« — M. Luceval renonce à la main de made- « moiselle. — Vous êtes bien sûr de cela, mon- « sieur ? — Il vient de me le déclarer, à l'instant. « — Voilà la lubie la plus complète, l'imperti- « nence la plus caractérisée... — Vous m'avez pro- « mis d'être calme, madame. — Vous avez raison, « monsieur. Je me possède. Je vous fais observer « seulement qu'on ne fait point à une demoiselle « d'un certain rang, un affront aussi marqué, sans « les raisons les plus positives. — Hélas ! madame, il « m'en a donné. — Quelque folie grecque encore, « que vous avez la faiblessse de supporter. — « Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi. Je « suis même forcé, jusqu'à certain point, de par- « tager son opinion, et... — Enfin, monsieur, « que vous a-t-il dit ? — Quoi ! madame, les pro- « pres mots ? — Oui, monsieur. — C'est qu'ils « sont d'une clarté ! — Voilà pourquoi je veux « les entendre. — Vous vous rappellerez, ma- « dame, que vous l'avez ordonné. — Je ne l'ou- « blierai pas.

« M. Luceval trouve mademoiselle légère, étour- « die, capricieuse, humoriste, altière, exigeante, « faite pour ruiner son mari... »

Manette et Duval sortent : ils n'y tiennent plus. Madame d'Egligny conserve le sérieux le plus imperturbable.

« Puisque M. Luceval a trouvé à ma fille des « défauts, que je ne lui connais point, il fait « très-bien de ne pas s'avancer davantage. Je vous « rends votre parole, monsieur, et je retire la « mienne. Ma fille, quoi qu'on ait pu vous dire, « peut prétendre encore aux partis les plus dis- « tingués, car si M. Luceval vous a parlé de son « amour, vous ne lui avez rien confié de nos « arrangemens particuliers : ainsi pas d'indiscré- « tion à craindre de sa part; cette rupture sera « ignorée... — Ah ! madame, vous me faites sentir « la faute que j'ai commise. — Monsieur a tout « dit. — Que voulez-vous, madame ! cet enfant « m'est si cher, et lorsqu'il attaque mon cœur... « — C'en est trop, monsieur, c'en est trop. Ecou- « tez-moi. La cérémonie du baptême va réunir pro- « bablement tous les habitans. Vous voudrez bien « profiter de ce moment pour faire charger et « partir mes meubles. Epargnez-moi du moins le « désagrément des interprétations, des propos... « — Je vous obéirai, madame; mais que je serais « malheureux, si vous conserviez le plus léger « ressentiment... — Il ne me reste rien à vous « dire, monsieur. Permettez-moi de me retirer. »

François reste seul, les yeux fixés au plafond, et le cœur navré. Madame d'Egligny rejoint sa fille et Duval. Manette l'interroge sur la fin de l'entretien, et met à ses questions l'intérêt.... que vous y auriez mis il y a trente ans, peut-être, madame, qui me lisez.

On rit facilement, quand on passe de la plus cruelle anxiété à la conviction du sort le plus désiré. Les éclats de rire se prolongeaient à l'infini; et François, forcé d'entendre, disait : « Ce jeune « homme voit mieux que moi. Ces dames-là ont « une singulière façon de penser. Rire de cette « manière, lorsqu'elles devraient être affectées du « congé le plus clair, le plus positif !

« Louison, tu fermeras tout, tout exactement; « tu prendras les clefs, car enfin il est inutile que « nos meubles partent, n'est-ce pas, maman ? — « Mais je crois qu'il serait bien de laisser charger « une ou deux voitures. — Et à quoi bon, maman ? « — Pour ramener M. Luceval, le forcer... — Mais « je prévois, maman, que les préliminaires de « paix seront arrêtés d'ici au village. — Non pas, « ma fille, non pas. — C'est que deux cœurs qui « souffrent, ont tant d'intérêt à se rapprocher ! — « C'est que trop de facilité rend ces petits êtres-« là si exigeans ! — Je ne sais pas, maman. — « Mais, je le sais, ma fille. — Pas de règles sans « exception, M. Duval me l'a dit. — Et ton amant « est excepté de droit. — Oh ! mon Adolphe est « si doux, si aimant ! — Ton Adolphe est un « homme. — Tant mieux, maman. »

Adolphe trouve François cloué sur la même planche. « Eh bien! mon ami? — Tout est fini, « monsieur. — Absolument? — Sans retour. — Et « qu'a dit madame d'Egligny? — Elles ont beau-« coup ri. — Elles ont ri ! mademoiselle Manette

« a ri! — Elle a ri. — Cela n'est pas croyable. —
« Cela est, et moi-même, à présent, j'en fais
« assez peu de cas. — Un moment, mon ami, ré-
« fléchissons. — Nous réfléchirons ce soir. Montez,
« monsieur : il y a trois quarts d'heure au moins
« que la cloche du village vous appelle. — Elle
« a ri! — Mais montez donc; il faut en finir, et
« laisser partir ces dames. — Partir, dites-vous!
« — Hé! sans doute; que voulez-vous en faire?
« Marchez donc; au nom de Dieu, marchez. »

M. Luceval frappe discrètement à la porte. Ouvrez dit mademoiselle Manette, et elle reprend son sérieux en voyant Adolphe. Il salue de la manière la plus respectueuse, et on lui rend des révérences jusqu'à terre. Le laquais qui le suit s'avance, et présente la corbeille. Madame d'Egligny y jette les yeux : « Ma fille, je ne permettrai
« pas cela. Ces cadeaux n'avaient rien que de na-
« turel, lorsque vous pouviez prétendre... — Il est
« vrai, dit François, que j'avais compté réunir les
« présens de noce à ceux du baptême. Per-
« mettez du moins, madame, que mademoiselle
« choisisse les bagatelles qui lui plairont le plus.

« — Le bouquet, des gants, à la bonne heure ;
« quelques boîtes de dragées, passe. — Il est joli,
« maman, le bouquet! — Très-mal composé pour
« les circonstances. Otons les immortelles, ma
« fille. — Ah! madame ne dérangez rien, de grace.
« — M. Luceval prétend m'apprendre comment
« je dois me conduire? — Je vous prie de croire,

« madame, que je n'ai ni présomption, ni finesse.
« - Vous me dispenserez, monsieur, de m'en
« rapporter à ce que vous m'en dites. Voulez-
« vous bien présenter la main à ma fille? »

Mademoiselle Manette prend le bras d'Adolphe. François ose offrir le sien; madame d'Egligny accepte. Duval rencontre en chemin la mère Dufour, qui venait annoncer que le curé avait déja eu le temps de barbouiller son surplis blanc de tabac. Duval sait parler agriculture comme astronomie et physique : il se charge de la mère Dufour.

François pensait beaucoup; mais il ne trouvait rien à dire, et ne disait rien. Madame d'Egligny s'amusait de son embarras et de son silence. Il est, quoi qu'on en dise, telle femme qui peut se taire et jouir.

Adolphe et Manette se regardaient à la dérobée. Tous deux brûlaient de parler; mais qui commencera? La jeune personne? elle en a grande envie; mais les convenances! Adolphe ne savait, lui, qu'elle tournure faire prendre à la conversation. Elle a ri; il y a encore quelque finesse là-dessous. Le parti le plus court serait peut-être de tourner tout cela en plaisanterie. Oui, mais le plus sûr est de filer une scène dramatique, bien sentimentale, bien forte d'expression... Des sens suspendus, de grands gestes, un genou en terre, et enfin une petite main qui s'abandonne et qu'on baise avec transport... Mais en plein

champ, quand on a derrière soi une maman et un tuteur, dont on s'est un peu moqué, et qui ne manqueront pas de prendre leur revanche!

Mademoiselle Manette, excédée du silence d'Adolphe, se décide à parler. Ne peut-on, sans se compromettre, commencer par des choses indifférentes, et amener insensiblement celles qu'on voudra? La jeune fille la plus sage a toujours quelque arrière-pensée, dont nous sommes complètement dupes, nous autres amoureux de bonne foi. Mais que de bons mariages manqueraient si ces dames n'avaient l'adresse de nous amener à leur but, et nous, le bon esprit de nous y laisser conduire!

« Le joli paysage? — Superbe, mademoiselle. « — Que de choses séduisantes un peintre exécu- « terait ici! — Surtout s'il mettait en scène cer- « taine personne... — Monsieur parle probablement « de lui. — Vous ne le croyez pas, mademoi- « selle. »

Encore un silence, mais court. Vous savez... on veut arriver au but. « — Je ne connais rien « d'aussi ravissant que les arts. — Ils doivent ajou- « ter au bonheur. — Ils répandent sur les peines « de la vie un baume consolateur. — Sous ce der- « nier rapport, mademoiselle ne doit pas les con- « naître. — Vous les cultivez sans doute, mon- « sieur? — Je les ai négligés jusqu'à présent. — « Moi, je suis un peu musicienne. — Je le sais. « Mademoiselle touche du piano. — J'en ai même

« un ici. — C'est ce que m'a dit mon tuteur.

« — Monsieur va quelquefois à Paris? — Assez « fréquemment, mademoiselle. — Et monsieur « aime peut-être la musique? — Oh! passionné- « ment. — Si monsieur nous fait l'honneur de « nous venir voir... — Si mademoiselle le permet... « — Comment donc, monsieur, mais je vous y « invite. Parce qu'on ne s'épouse point, faut-il « qu'on se haïsse !

« J'accompagne quelquefois un jeune homme... « — Un jeune homme! — Qui chante! ah! il vous « fera le plus grand plaisir. — Je n'aime que les « voix de femme. — Un jeune homme bien né, « d'un extérieur agréable, d'une éducation soi- « gnée... — Ses qualités ne m'intéressent pas, ma- « demoiselle : — Qui même paraissait avoir quel- « ques prétentions... — Vous ne l'aimez pas, « mademoiselle; je vous assure que vous ne l'ai- « mez pas. — J'en conviens; mais je commence à « croire que les mariages de raison ne sont pas « les plus malheureux. — Si vous parlez sérieuse- « ment, je suis donc bien coupable... et bien à « plaindre.

« — A propos, monsieur, n'avez-vous pas perdu « votre porte-feuille? — Je ne crois pas mademoi- « selle. — Vous êtes distrait, monsieur; vous « n'êtes pas à ce que je dis. — Pardonnez-moi, « mademoiselle... Mon porte-feuille; n'est-ce pas « de cela qu'il s'agit? — Eh bien, vous ne l'avez « plus, votre porte-feuille. — Je ne l'ai plus...

« vous avez raison ; non, je ne l'ai plus. — N'est-
« ce pas celui-ci? — Vous l'avez trouvé? — Dans
« les jardins. — Mille remerciemens. — Vous
« faites fort bien des vers. — Oh ! ciel, vous
« l'avez ouvert ! vous avez lu... — Et je les sais
« par cœur.

« Quoi ! si rusée à l'âge le plus tendre !
« Quoi ! si jolie et si fière à la fois !
« Beauté qui veut donner des lois,
« Nous autorise à nous défendre.
« Elle ne rentre dans ses droits,
« Que lorsqu'elle daigne se rendre.

« — Eh bien, mademoiselle, voilà qui explique
« ma conduite. — Mais je ne demande pas d'ex-
« plication, monsieur. — Et moi, j'en ai un be-
« soin ! — Je vous ai parlé d'un jeune homme...
« — Qui n'existe pas, j'aime à m'en flatter. —
« Vous me direz, avec la même franchise, quelle
« est la beauté nouvelle à qui s'adressent vos
« vers. — Mademoiselle, vous abusez de ma situa-
« tion. N'est-ce pas assez d'une tracasserie perpé-
« tuée depuis vingt-quatre heures?

« — Commencez-vous à sentir le mal que fait
« une tracasserie? — Si je le sens ! ne le voyez-vous
« pas? — Et qui a commencé, je vous prie? —
« Oh c'est bien vous. Je ne vous aime pas, je ne
« vous aime pas ! vous l'avez dit, vous l'avez ré-
« pété. — Ah ! vous ne cessez de revenir là-dessus.
« Et ces souvenirs inséparables de mon image, et

« qui sont si propres à rappeler un jeune homme « à lui-même, et cette résolution d'opposer la « raison à l'amour! — Oh! comme je mentais. — « Et pourquoi mentir? — Et vous, mademoiselle, « pourquoi dissimuler? — Voilà de la fatuité, à « présent. — Allez-vous me faire encore une que- « relle? — Je le devrais, monsieur.

« — Charmante Manette? — Monsieur Adol- « phe? — L'amour ne vit ni d'esprit, ni d'humeur. « — Je vous vois venir. Je ne vous tiens pas « quitte à si bon marché. Affecter, en m'adres- « sant les choses les plus dures, un sang-froid « dont j'ai été dupe! Froisser mon pauvre petit « cœur, me tirer des larmes! — Des larmes! des « larmes! — Oui, monsieur, j'ai pleuré pendant « que vous vous amusiez, peut-être, de ma crédu- « lité, de ma faiblesse. — Dieu! grand dieu! je « suis courbé sous le remords et le repentir. — « Ah! c'est ce dernier mot que j'attendais. Il « efface tout. J'oublie ce que j'ai souffert. — Vous « pardonnez! — Il le faut bien. — Manette! — « Adolphe! — Plus de finesses. — Oh! cela fait « trop de mal. — Soyons enfans, ingénus comme « l'amour. — Et surtout francs comme lui.

« — Vous m'aimez, chère Manette. N'est-ce « pas, que vous m'aimez? que j'aie enfin le bon- « heur de l'entendre de votre bouche. M'aimez- « vous? — Hé, sans doute. — Et vous m'aimerez « toujours? — Quand on aime une fois, n'est-ce « pas pour la vie? — On le dit. — Je le sens. —

« Et moi, et moi donc! je suis dans une ivresse...
« — Puisse-t-elle durer autant que nous! — Oh!
« amour éternel. — Vous le jurez, Adolphe? —
« Et vous, Manette? — Oui, mon ami, amour
« éternel.

« — Convenons maintenant de nos faits. —
« Ah! voyons. — Nous nous marierons... — Oui,
« Adolphe. — Tout de suite. — Le plus tôt pos-
« sible. — Et madame d'Egligny? — Oh! elle a ri
« de tout cela. — Mais François? il a pris la chose
« au sérieux. — On le désabusera. — Je lui dois
« un dédommagement. — Vous le lui donnerez.
« — Nous arrangerons tout cela au village. —
« C'est bien prompt. — Un jour perdu pour le
« bonheur, ne se retrouve pas. — Il est vrai. —
« Il y a là un notaire; je le verrai. — Oui, on
« peut s'échapper un moment. — Passer à l'étude.
« — Faire dresser les articles. — Les apporter à
« signer.

« — Alors, la plus aimée des femmes est ma
« fiancée. — Mais, à peu près, mon ami. — Alors,
« plus de réserve. — En vérité, monsieur? — J'en-
« tends l'union intime des cœurs. — Bien. — Ces
« entretiens si doux, ces délicieux épanchemens,
« ces innocentes caresses... — Oh! c'est charmant,
« mon adolphe, charmant. »

Et ils se mettent à courir et à sauter. La régularité de la marche est interrompue; la dignité de la cérémonie souffrira peut-être; mais n'est-ce pas ainsi qu'on s'est disposé à donner l'être au petit

individu qu'on va ondoyer, et qu'elles heureuses dispositions, pour faire un chrétien, que le désir et la volonté d'en faire promptement un autre!

François, qui s'étonne de tout ce qu'il ne conçoit pas, blâme fortement la versatilité de son pupille. Passer tout à coup du grand sérieux, du maintien le plus grave, aux ris, aux jeux, à l'aimable folie! Au reste, ces disparates tiennent un peu à son âge. Mais mademoiselle Manette qui folâtre avec l'homme qui vient de la dédaigner! Oui, oui, il l'a bien jugée, et certes, c'est moi qui, maintenant m'opposerais au mariage, s'il n'avait eu le bon esprit de le rompre. Telles étaient les réflexions secrètes de François.

Madame d'Egligny ne doutait pas que la paix fût faite, et elle souriait au bonheur de sa fille.

On entre dans le village. Monsieur Adolphe laisse au milieu d'une rue sa commère, qui ne paraît pas affectée du procédé. Allons, pense encore François, tout est égal à cette demoiselle-là. Cependant il appelle Adolphe... Il avait déja tourné une rue, deux rues... On ne le voyait plus.

Mademoiselle Manette, toujours sautant, toujours dansant, vient prendre le second bras du tuteur. Cette familiarité ne le flatte pas du tout; mais il sait vivre, et il se prête, tant bien que mal, à la bruyante espièglerie de la jeune personne.

Nicolas vient au-devant d'eux. Il est plus joyeux

encore que de coutume, parce qu'il tient le nouveau-né sur ses bras. Le père Dufour arrive en trottillant. Avant de pouvoir se faire entendre, il a découvert sa tête chauve et salué vingt fois de la main. Les paysans du village font une double décharge de leurs vieilles canardières.

Nicolas est frappé de la félicité qu'exprime chaque trait, chaque geste de Manette. « Vous « paraissez heureuse, mademoiselle. Voulez-vous « l'être davantage? mariez-vous, et soyez mère. « Oh! vous allez voir quel bien cela fait. » Qu'elle soit mère tant qu'elle voudra, pensait le tuteur : ce ne sera pas de notre façon.

Marguerite les attendait, parée du plus beau de ses bonnets ronds, du plus blanc de ses corsets. Elle comptait sur sa parure, et on ne voyait qu'elle. Rayonnante de joie et de beauté, elle semblait dire à ceux qui l'entouraient : J'ai payé ma dette à la nature. Elle me donne en récompense un soutien pour mes vieux ans.

L'enfant jeta quelques cris. Nicolas le rendit à sa mère. Elle dénoua d'une main empressée et impatiente, les cordons du blanc corset. Elle offrit le plus rond, le plus joli des seins. Le bouton de rose disparut aussitôt sous les lèvres vermeilles du petit. Marguerite paraissait fière d'être mère tout-à-fait.

« Bien, dit Duval, bien. Laissez la mode à ces « femmes frivoles qui la préfèrent à tout. Qu'elles « soient punies de leur coupable insouciance par

« les ravages que produit tôt ou tard cette liqueur « qu'elles détournent de ses sources; qu'elles soient « punies par l'indifférence de l'enfant qu'elles ont « rejeté de leur sein.

« Ma foi, monsieur, répondit Nicolas, je suis « de votre avis. Il faut que chaque chose serve à « son usage. Sans doute, reprit François. Si la « nature eût voulu des nourrices, elle eût donné « le lait aux unes et la fécondité aux autres.

« Il est bien fâcheux, continua Nicolas, pour « certaines dames, qui trouvent si aisément des « nourrices, de ne pouvoir pas, pour leur argent, « charger quelque autre femme du fardeau et des « incommodités des grossesses. Ah! parbleu, « s'écria Duval, si cela était ainsi, on ne verrait « de mères que dans les campagnes. — Et alors, « monsieur, les villes seraient bientôt désertes. « — Pas du tout, mon ami. La grande dame recon- « naîtrait, prendrait l'enfant qu'une autre aurait « porté pour elle, et elle serait sa mère, à peu « près comme elle l'est de celui qu'elle a chassé « au moment de sa naissance, à qui elle a fait « sucer un lait étranger, qui en a pris les affec- « tions bonnes ou mauvaises, et qui n'a plus « rien de commun avec elle, quand on le lui ra- « mène. »

Très-heureusement pour vous, mesdames les demi-mères, cette conversation fut interrompue par M. Adolphe, qui entra, le plaisir dans les yeux, l'espérance dans le cœur. Il s'approcha de

Manette. « Tout sera prêt dans deux heures. » Ces mots sont inintelligibles pour tout le monde. Madame d'Egligny ne peut en demander l'explication sans quitter son masque. Manette, qui la devine, ne trouve pas le moment de la satisfaire, parce qu'Adolphe lui prend le bras et l'entraîne. Tout le monde suit.

Je ne vous parlerai pas de l'administration du sacrement. Là, comme ailleurs, cela se fait avec un peu d'eau et d'huile rance, quelques grains de sel et du grimoire.

En échange de ces belles choses, on donne beaucoup d'argent au curé ; on en donne au bedeau, au sonneur ; on en donne au suisse et à l'organiste, quand il y en a un, et on veut bien avoir la complaisance d'aller signer à la sacristie, sur un registre qui n'y devrait pas être.

Il est vrai que ces dons ne s'accordent pas précisément au curé et à ses valets ; c'est un hommage à notre amour-propre, qui nous empêche quelquefois de dîner le lendemain. Mais on a eu le plaisir d'entendre murmurer à ses oreilles : le beau baptême ! le généreux parrain ! Et quand le parrain a descendu les degrés de l'église, on ne pense plus à lui, et on va manger gaîment son offrande. Oh ! c'est de l'argent bien placé.

On trouva au retour une très-jolie collation au milieu de laquelle s'élevait une vaste pyramide de boîtes de dragées. Adolphe en chargea le lit de la petite maman, et prit, en échange, un baiser.

Une bonne mère refuse-t-elle cela à quelqu'un qui vient de sauver son fils de la damnation éternelle?

Je ne sais comment ce baiser fut pris et donné; mais mademoiselle Manette rougit et fronça un peu le sourcil. Adolphe la regarda d'un air suppliant, lui prit la main et la baisa avec transport. François se leva vivement et regarda son pupille d'un air qui voulait dire... tout ce qu'on peut imaginer de plus fort. Adolphe baisa encore cette main qu'on lui abandonnait. François, hors de lui, dit à demi-voix : « Vous allez voir que, ne « pouvant être sa femme, elle consentira... » Tout le monde rit et de la sortie de François, et de ses mines tragi-comiques. Le bonhomme allait éclater, lorsqu'il vit entrer un monsieur à révérences, son chapeau dans une main et du parchemin dans l'autre.

« Eh bien! dit François, que veut encore celui-« ci? — Hé! c'est notre notaire, répond Nicolas. « — Comment, un notaire! y a-t-il quelque tes-« tament à faire, ici? — Non, monsieur, c'est « pour quelque chose de plus agréable que je suis « mandé. »

Adolphe court; il embrasse, sur les deux joues, son tuteur, qui veut en vain s'en défendre; il le supplie d'écouter. Il fait faire place; il invite le notaire à s'asseoir, à prendre un verre de marasquin, et à lire.

Madame d'Egligny, Duval, François, stupéfaits,

ouvraient des yeux... mais des yeux! Adolphe et Manette souriaient... comme la malice lorsqu'elle pique sans blesser.

Le monsieur commence.

« Par-devant, *et cœtera.*

« Furent présens, monsieur Adolphe Luceval, « et mademoiselle Marie d'Egligny...

« Hé! mais, s'écria le tuteur, cela commence « comme un contrat de mariage. — C'en est un, « mon bon ami. — Entre mademoiselle et vous? « — Oui, mon bon ami. — Et vous croyez que je « permettrai... — Oui, mon bon ami.

« — Désabusez-vous, monsieur. Jamais je ne « consentirai à votre malheur. Quelques séduc- « tions nouvelles vous ont fait oublier les plus « sages résolutions; mais j'ai observé aussi de « mon côté, et mademoiselle ne vous convient « pas. »

Allons, pensait Marguerite, voilà un jeune homme charmant, à qui il ne sera jamais permis d'aimer.

« Monsieur François, dit madame d'Egligny, « vous nous traitez bien durement. — J'en suis « fâché, madame; mais je sens que je ne sauverai « ce jeune homme qu'en disant ouvertement ce « que je pense. »

Duval entreprend d'expliquer les quiproquo, qui n'ont cessé de ce succéder : François ne l'écoute point. Adolphe veut parler, et n'est pas plus heureux.

Mademoiselle Manette se lève, vient s'asseoir près du tuteur, le regarde... comme vous savez regarder, mesdames, lorsque vous voulez plaire, ou fixer l'attention. François détourne la tête ; elle lui prend la main... « Vous êtes fort jolie, « mademoiselle ; mais je ne suis pas si facile qu'on « le pense, et quand j'ai pris un parti... » Mademoiselle Manette presse la main qu'elle tient; ses lèvres purpurines effleurent une joue de François. « Eh bien ! voulez-vous m'épouser aussi ? — « Je veux seulement, monsieur, que vous m'é- « coutiez. — Parlez, mademoiselle, parlez; mais « vous n'y gagnerez rien. — C'est ce que nous al- « lons voir. »

Elle raconte comment les chuchotemens, les coups d'œil à la dérobée, lui ont fait soupçonner les projets de sa mère; comment un piano a achevé de la convaincre; comment elle a rusé avec ceux qui dissimulaient avec elle; comment, soumise au plan général, elle a caché ses sentimens à M. Adolphe; comment M. Adolphe a tout découvert en entrant furtivement dans le cabinet; comment, à son tour, il a cherché à se venger de tout le monde; comment son porte-feuille, trouvé aux pieds de Louison, a découvert ses petites menées; comment, enfin, on est convenu d'entretenir l'erreur de M. François, pour le punir d'avoir manqué au traité, en faisant part, avant le temps, à son pupille, des arrangemens convenus.

D'après cette explication, les ris, les sauts, la légèreté apparente, la douce ivresse, qui suit une réconciliation, ne pouvaient plus être défavorablement interprétés. Tous les sujets de plainte que croyait avoir François, étaient évanouis. Il était persuadé; cependant, mademoiselle Manette avait cessé de parler depuis cinq minutes, et il écoutait encore.

Il partit à la fin d'un éclat de rire prolongé, qui fut suivi d'un second, puis d'un troisième... Il ne finissait pas. « Au moins, mesdames, vous « savez de quoi je ris. Nous ne le saurions pas, « reprit madame d'Egligny, que nous nous gar- « derions des interprétations défavorables qui ont « pesé sur nous. —Ma foi, mesdames, les miennes « vous font honneur. Elles prouvent que vous « avez fort bien joué vos rôles, puisque j'ai été « complètement votre dupe. Mais c'est que tout « cela est trop plaisant. Savez-vous qu'on en ferait « une comédie? »

« Mon bon ami, reprit Adolphe, j'espère que « vous voudrez bien, maintenant, permettre au « notaire de continuer. — J'entends, j'entends. Je « vois que le mariage se fera quelques jours plus « tôt que nous ne l'avions projeté; mais je tiens « à mes conditions, je vous en avertis. Au sur- « plus, entendons le contrat; s'il ne me convient « pas, monsieur voudra bien le recommencer. »

La première clause était qu'Adolphe ne pourrait vendre ou aliéner, avant l'âge de trente ans.

« Je ne voulais, dit François, retarder la ma-
« jorité absolue que jusqu'à vingt-cinq; mais à
« cet âge on est encore fort jeune : ainsi je loue
« votre prudence, et j'approuve l'article. Pour-
« suivez, monsieur.

Loin d'exiger une dot, M. Luceval abandonnait à sa belle-mère, pendant sa vie, la jouissance de la totalité de ses biens.

« Madame, ce trait seul peint son cœur. Mon
« cher Adolphe, vous honorez, vous aimez vos
« parens : puissent vos enfans vous le rendre un
« jour ! »

Manette ouvrit ses bras au bien-aimé. Elle lui présenta sa main et sa joue : qu'eût-elle dit qui valût cela ?

Le troisième article doublait la pension viagère accordée à François par M. Luceval père.

« Cet article ne restera point. — Mon bon ami,
« les dons de l'amitié n'humilient pas, et l'hom-
« mage de la reconnaissance honore également
« celui qui l'offre, et celui qui le reçoit. — Mon
« cher enfant, j'ai peu de besoins; mon traite-
« ment me suffit. — Mon bon ami, vous aurez
« du superflu, et il vous reste encore des années
« à faire le bien. — Non, monsieur, non. Votre
« père a donné ce qu'il a jugé convenable. Aller
« au-delà de ses volontés, ou les restreindre, c'est
« également cesser de les respecter. »

François se lève, prend la plume, et veut rayer l'article.

On s'écrie, on court. Adolphe lui saisit la main; mademoiselle Manette lui arrache la plume; M. Duval met le contrat dans sa poche; madame d'Egligny se place entre le tuteur et le notaire.

« Croyez-vous, monsieur, dit-elle à François, « que j'aie moins de véritable fierté et de désintéressement que vous? J'ai pu accepter la jouissance d'une fortune modérée, dont une fraction « n'eût pas ajouté au bien-être de M. Luceval.

« Il ne pense pas sans doute que mille écus de « plus, ou de moins, par an, puissent l'acquitter « envers vous; mais il vous donne, de son estime « et de son affection, la seule marque qui dépende « de lui, et c'est à ce titre qu'elle doit vous être « chère.

« M. Luceval père vous a payé sa dette personnelle. Ne pas interdire à son fils la faculté d'acquitter quelque chose des siennes, c'est reconnaître qu'il en pouvait contracter à son tour, « et lorsque vous rejetez le tribut de la plus « légitime reconnaissance, après avoir applaudi à « un don auquel je n'ai pas de titres encore, vous « m'imposez la loi de refuser comme vous. Vous « nous ôtez à l'un et à l'autre le plaisir de devoir « quelque chose à Adolphe; vous froissez un « jeune cœur, pour qui une belle action est la « plus pure des jouissances.

« Choisissez donc ou de suivre mon exemple, « ou de faire ajouter au contrat, et en faveur « de ma fille, les deux tiers de tout ce que je « possède. »

François balançait encore : il était loin de prévoir l'usage respectable qu'il ferait un jour des bienfaits d'Adolphe. On l'entoure, on le presse, on le caresse, on le gronde ; il se rend enfin.

Le contrat finissait par le protocole ordinaire. Le douaire et autres stipulations étaient fixés selon la coutume.

Après la pièce essentielle, on s'occupa d'un préliminaire sans lequel le contrat de mariage était sans force : l'acte d'émancipation d'Adolphe.

C'est par celui-là que le notaire eût commencé sa lecture; mais le jeune homme avait voulu surprendre, étonner, se faire un peu admirer peut-être, et pour cela, il ne fallait rien qui préparât les esprits à ce qu'on allait annoncer.

Adolphe fut émancipé sans la moindre réclamation.

Le tuteur, la mère, l'ami, s'entretenaient entre eux, parlaient à Marguerite, écoutaient la vieille Dufour, lorsque tout à coup ils s'aperçurent que nos jeunes gens étaient disparus. Le chapitre des conjectures commença aussitôt, et la petite maman, aussi habile à conjecturer qu'une autre, appela son Nicolas, et lui dit deux mots à l'oreille.

Nicolas sortit en riant, à son ordinaire, parce qu'il ne voyait plus de danger après la signature du contrat, et que, selon lui, épouser sa femme sous le ciel ou sous des rideaux, c'est toujours épouser.

Où croyez-vous que la petite l'envoyait? elle n'avait point oublié ses noces, et le jardin, et le petit bois. Tentations d'amour s'oublient-elles jamais? elle avait eu le temps de réfléchir sur la différence des plaisirs légitimes et des plaisirs défendus. Ceux-ci sont plus vifs; les autres sont plus durables; et puis elle sentait, par instinct, que l'empire de son sexe n'est établi que sur l'estime. Nicolas était allé fermer les portes.

La bonne précaution, pensait-il en mettant les verroux, d'empêcher de rentrer des gens qui sont si aises d'être dehors!

« — Eh bien! lui dit tout bas Marguerite?... — « Eh bien! ils feront le grand tour. — Ils étaient « sortis? — Parbleu! — Et tu as tout fermé! — Ne « me l'as-tu pas dit? — Imbécille! — Ma foi, ma « chère amie, le plus haut degré de perfection « où puisse atteindre un bon mari, c'est d'obéir à « sa femme, exactement, sans interprétation, et « sans réflexion. »

CHAPITRE III.

Le mariage, et quelques autres bagatelles.

Adolphe était pressé de se marier; il l'a dit, il l'a répété, et on peut l'en croire. Mais c'était un jeune homme fort en principes, et qui ne voulait pas que l'amour dérobât rien à l'hymen, du moins dans cette circonstance. Egoïste! et Marguerite,

et le petit bois ?... Passons, passons sur les faiblesses de nos amis.

Mademoiselle Manette était sensible et curieuse. Sensibilité tenait à son âge; curiosité à son sexe. Elle éprouvait, comme Adolphe, un empressement passablement prononcé, quoiqu'elle n'en convînt pas, et deux êtres qui tendent au même but, agissent de concert, sans être convenus de rien.

Adolphe avait glissé les actes dans sa poche, et Manette en avait prestement rabattu la grande patte. Adolphe avait fait un signe à Manette, et Manette l'avait suivi. Adolphe cherchait la maison du maire; Manette la demandait à tous les passans. Ils le rencontrèrent, la hotte sur le dos et la binette à la main.

En général, ces maires de village sont de pauvres honnêtes gens, qui veulent le bien, qui ne savent comment le faire, qui prennent les avis de tout le monde, et qui font sans cesse des bévues, que le préfet leur pardonne, parce qu'il n'y a pas de vice d'intention.

Depuis un mois, celui-ci n'avait pas touché son registre poudreux, et Adolphe ne voyait pas de difficulté à ce que l'affiche de son mariage fût antidatée de trois semaines. Le maire observait que rien ne peut justifier un faux. Manette répliquait qu'un faux qui ne nuit à personne, et qui fait deux heureux, est un acte méritoire. Le maire ne saisissait pas la force de ce raisonnement; mais

Manette avait de petites manières si engageantes! et, sous une peau tannée, un maire de village cache un cœur comme un autre.

Adolphe prend le registre, lit deux ou trois actes pour se mettre au courant de la forme, et rédige la publication de son mariage. Il passe de suite à l'énoncé de la célébration. Mademoiselle Manette, son contrat à la main, dicte les noms, prénoms et qualités. Le maire, étonné d'être mené par deux enfans, réclame en vain. On le flatte, on le caresse, on lui propose de signer; il n'ose. On l'entraîne, et il se laisse conduire. Lui, son registre, et les deux amans arrivent chez Nicolas. Le dépôt des actes de l'état-civil est ouvert sur les débris d'une *charlote* qui poissent un peu la couverture de parchemin; mais qu'importe la couverture? il faut du veau-racine aux rapsodies, comme un plat de vermeil fait passer du gargotage, et un habit brodé, l'homme qui n'est bon à rien.

Madame d'Egligny et François demandent au moins le temps de se reconnaître. Adolphe répond qu'on ne réfléchit plus devant la municipalité. Mademoiselle Manette se garde bien de parler, elle eût dérogé à la dignité de son sexe; mais elle rendait la plume au tuteur avec autant d'empressement qu'elle la lui avait ôtée; elle la poussait, elle la plaçait entre ses trois doigts, elle l'y tenait fixée, elle portait sur l'écritoire la main de François, qui voulait en vain se défendre, et qui finit par signer avec paraphe.

Qu'avait à faire madame d'Egligny ? un bon exemple est si doux à suivre ! et la silencieuse Manette lui disait tant de choses des yeux ! Le nombre requis d'assistans signa, et le maire, convaincu de la validité de l'acte, signa à son tour, en déclarant qu'il ne comprenait rien à la rapidité de l'opération.

Adolphe lui donne le temps de respirer; c'est bien la moindre chose. Il lui choisit ce qui reste de meilleur, il lui verse le vin le plus vieux, et dans les mariages de campagne, le banquet est la partie intéressante pour le maire, qui est toujours invité de droit.

Adolphe poussait celui-ci de manière qu'il était obligé de doubler ses morceaux. Il les lui faisait humecter si fréquemment, que le bonhomme ne distinguait plus les feuillets de son registre, d'un plat de crême fouettée qui en était tout près. Il fallait cependant qu'il conservât l'usage de la parole, et Adolphe tira de sa poche un morceau de serge rouge, qu'il avait trouvé sous la huche, et qui servait alternativement d'écharpe au maire, et de bonnet de nuit à madame son épouse.

Il ceignit les reins du paysan-magistrat, du chiffon qui a la double vertu de lier ceux qui veulent l'être, et de dégager de leurs fers ceux qui les trouvent trop pesans. Il souffla les paroles magiques que le maire cherchait en vain dans le fond de son verre, et, comme il n'avait plus besoin de lui, il le renvoya avec vingt-cinq louis

dans sa poche, le registre sous son bras, et il lui donna pour escorte Nicolas et le père Dufour.

« Ma foi, dit Nicolas en sortant, je crois qu'on « peut rouvrir la porte du petit bois. Je ne crois pas « que cela soit nécessaire, répondit en souriant « Marguerite. — Non, non, reprit Adolphe en « rougissant de plaisir. Il est des asyles plus sûrs « pour l'amour et le mystère.

« Eh bien ! où courent donc ces enfans, s'écria « Madame d'Egligny ? — Maman, mon mari m'em- « mène. — Mon aimable belle-mère, mon épouse « me suit. — Tout cela est fort bien ; mais il faut « que votre union soit consacrée... — Eh ! ma « pieuse belle-mère, comment se sont mariés « Abraham, Isaac et Jacob de glorieuse mémoire? « — Arrêtez-donc, méchans enfans ! On clabau- « dera. — Qu'on clabaude. — On vous blâmera. « — Qu'importe ? — Enfin, l'usage... Mais, allez « donc, monsieur François, vous voyez bien que « je ne peux les suivre... — Et où voulez-vous « que j'aille, madame? — Comment, vous ne pré- « voyez pas... — Pardonnez-moi, je prévois tout. « — Ah ! mon Dieu, je ne les vois plus. Si nous « avions pris une voiture... — Nous arriverions « trop tôt. — Du moins donnez-moi le bras. — « Et marchons sensément, nous qui ne venons « pas de nous marier

« Mon mari ? — Ma femme ? — Nous allons bien « vite. — Pas assez, pas assez. — Ecoute, mon « Adolphe, il ne me paraît pas dans les convenan-

« ces... — D'aimer, de se le prouver, de se le prou-
« ver encore ? — Au contraire, mon ami, je crois
« tout cela très-convenable ; mais ma mère que nous
« laissons là-bas... — Elle a Duval, elle a François.
« Mais avance donc, petite femme adorée ! tu ne
« vas pas. — L'ingrat ! je ne cesse de courir. » Ils couraient en effet, et ils entrèrent en courant, non au temple d'Ephèse, mais dans celui de Gnide. Ce soir-là, la mère des amours avait ses autels dans la chambre à coucher de la jolie, de la sensible, de la séduisante Manette.

Adolphe tire sa montre. « Neuf heures ! Ma
« bonne amie, pour se bien porter à la cam-
« pagne, il faut se coucher avec le soleil. — Mais
« je n'ai pas envie de dormir. — Ni moi non plus.
« — A quoi bon se coucher ? Mais laisse donc,
« petit ami ! laisse donc. »

Petit ami allait son train. Jamais femme de chambre ne déshabilla aussi prestement sa maîtresse. Il est vrai que Adolphe brisait ce qui ne se dénouait pas, ce qui ne se détachait pas assez vite. La jeune épousée se plaignait... elle grondait, et ses yeux disaient : Va donc, va donc.

Aussi faisait le beau, le radieux Adolphe. La voix de Manette faiblissait. Quelques baisers donnés, reçus, rendus, allaient lui ôter tout-à-fait l'usage de la parole. Luceval ne cesse d'avancer ; Manette recule encore, mais du côté de l'autel de Gnide. Si ce retranchement n'est pas le plus sûr, du moins est-ce le seul qui reste à la beauté, dépouillée de ses voiles.

Dans l'inégalité des mouvemens, on rencontre, on heurte, on renverse une chiffonnière, dont le marbre se brise en vingt éclats. Louison effrayée, accourt; elle ouvre, elle entre... Oh! combien elle se repent de n'avoir pas été au-delà des ordres, de n'avoir pas fermé cette chambre comme celles où on a entassé les meubles de madame d'Egligny! Réflexion trop tardive! le mal est fait, ou peu s'en faut. Dieu! grand dieu! voilà tout ce qu'elle peut dire.

L'exclamation était très-pieuse, mais ne remédiait à rien. Sa jeune maîtresse était dans un désordre, où on ne met pas ordinairement une femme qui ne s'est pas un peu prêtée; M. Luceval, lui-même, était très-avancé dans sa toilette de nuit. Louison pensa que du moins sa présence serait un frein pour l'entreprenant jeune homme. Elle resta stupéfaite, pétrifiée, terrifiée; une sueur froide lui couvrait tout le corps; ses yeux fixes et ternes distinguaient à peine les objets.

Cet état ne pouvait durer. Louison était naturellement verbeuse; elle retrouva bientôt une volubilité faite pour étourdir quiconque n'eût pas été aussi plein de son sujet qu'Adolphe. Reproches, insinuations, menaces, elle employa tout, et elle se tut enfin, parce qu'un enrouement subit, produit par sa loquacité, ne lui permit plus de se faire entendre.

Luceval saisit ce moment, le seul qu'on puisse avoir avec certaines femmes. Il montra la porte

à Louison, et la pria de passer, vite, vite. « Me « retirer, dit-elle d'une voix éteinte. — Oui, ma- « demoiselle. — Et vous permettre... — S'il vous « plaît. — Laisse-nous, Louison, laisse-nous ! — « Et vous aussi, mademoiselle ! Ah ! quel mal vous « me faites ! combien vous regretterez votre fai- « blesse ! — Adolphe m'a juré le contraire. — Et « vous le croyez ! — Oui, Louison. »

Cet entretien n'ayant pas du tout le mérite de l'à-propos pour un jeune marié, l'impatient Adolphe poussa Louison dehors, tourna tous les tours que voulut faire la clé, traîna une commode contre la porte, alluma dix bougies, et... et... encore un souvenir pour vous, mesdames.

Madame d'Egligny rentrait. Le premier objet qu'elle aperçoit est Louison, dans un état difficile à décrire. « Qu'as-tu donc, mon enfant ? — « Ah ! madame !... — Eh bien ? — Comment vous « dire... — Achève. — Hé ! le moyen de vous ca- « cher... mon devoir d'ailleurs... — Oh ! je de- « vine, j'y suis. — Impossible à deviner, madame. « Moi, qui l'ai vu, je peux à peine le croire. — « C'est donc quelque chose de bien terrible ? — « Epouvantable ! M. Luceval... — Qu'a-t-il fait ? « — Il m'a chassée de la chambre de mademoi- « selle. — Je ne vois rien de tragique à cela. — « Mais mademoiselle y est avec lui. — Oh ! la « petite espiègle ! — Vous riez, madame ! vous ne « savez pas que mademoiselle était dans le plus « grand désordre. — Ah ! ah ! — Que M. Luceval

« était à moitié déshabillé, et s'est permis même « devant moi... — Vous verrez qu'ils auront fini « par coucher ensemble. — Madame, je n'en doute « pas. — Eh bien ! dépêche-toi de nous apprêter « du thé, et nous nous coucherons aussi.

« — Ah ! mon Dieu, cet évènement lui a trou- « blé la raison. Du thé, madame, du thé ! — Oui, « Louison, du thé. — Du monde, madame, des « leviers ; faites enfoncer la porte... Ciel, juste ciel ! « entendez-vous ? Le tuteur et votre ami ont voulu « sans doute leur faire entendre raison, et M. Lu- « ceval vient de tirer sur eux... Encore une dé- « charge ! je succombe... je me meurs. »

La nouvelle du mariage s'était répandue dans les environs, et les paysans ne voulaient rien perdre. Ils avaient raison : les petits doivent vivre du superflu des grands. Ils apportaient des guirlandes de fleurs ; ils venaient offrir des fruits et du laitage, et ils brûlaient quelques cartouches pour avertir de leur arrivée.

Quel fut l'étonnement de Louison, lorsqu'elle vit François et Duval les présenter à sa maîtresse, lorsqu'elle entendit le plus savant de la troupe souhaiter aux jeunes époux toutes sortes de prospérités ! Elle passa d'un genre d'indignation à un autre. Elle se plaignit amèrement qu'on eût paru vouloir éprouver sa fidélité en lui cachant un semblable évènement ; elle assura que la réserve de ses maîtres, humiliante pour elle, lui avait causé une révolution dont elle pouvait mourir.

On l'apaisa par un moyen tout puissant sur une femme de chambre : un présent de noces, fort honnête, ramena le calme dans son cœur. Quelques largesses au reste des domestiques et aux villageois, répandirent la gaîté sur toutes les figures. Louison servit le thé ; on le prit, et maîtres et valets, paysans et bourgeois, s'allèrent coucher, très-contens d'eux et des autres.

Mais le lendemain, le lendemain ! quel moment pour une jeune mariée, que celui de la réunion générale ! On est à la fois si confuse et si aise de son bonheur ! on voudrait n'exprimer que la pudeur, et l'abattement de la volupté perce, domine, décèle les secrets les plus doux. On le sent, on en rougit, et c'est dans le sein d'une tendre mère qu'on va cacher son embarras et sa rougeur.

Le marié, au contraire, fort de sa félicité, fier en proportion de ses victoires, se présente avec cet air de triomphe, qui ajoute à la confusion de l'épouse, et qui sied si bien à un sexe fait pour attaquer et pour vaincre. Il regarde, il semble défier la fade plaisanterie, et sa noble audace lui impose silence.

Tels étaient exactement Manette et son Adolphe. Duval et François, qui n'étaient pas plaisans, les embrassèrent avec cordialité, et cela vaut mieux que des quolibets. Pendant le déjeuner, on ne parut pas s'occuper d'eux. On ne parla que de choses qui ne devaient pas fixer leur attention. Ils n'étaient pas à la conversation, et c'est ce qu'on

voulait. Ils sentaient leur bonheur ; ils s'en pénétraient ; ils en jouissaient, même au sein de la société ; ils n'étaient pas gênés, ils ne gênaient personne : j'aime assez cette manière de lendemain.

« Madame, dit enfin François à madame d'Egli-
« gny, ce bien-ci coûte fort cher, et il est difficile
« d'en tirer un bon parti par les moyens ordi-
« naires. J'ai conçu, à cet égard, un projet aussi
« singulier que celui de la restauration de la
« Grèce ; mais au moins il est dans nos mœurs,
« et je vais vous le communiquer. — Volontiers,
« monsieur François.

« — La première chose à faire, pour mettre
« nos maisonnettes en valeur, c'est de les rendre
« habitables. — Sans doute. — Elles seront donc
« incessamment meublées et fournies de linge. —
« Ah ! vous donnez meubles et logement ? — Vous
« allez voir, vous allez voir.

« Ces maisons ne sont pas spacieuses ; mais cha-
« cune peut suffire à une famille de trois ou qua-
« tre personnes... — Et quatre personnes rappor-
« tent plus qu'une. » Les mères calculent pour leurs filles, qui ne calculent point. — « Chaque
« maisonnette a son jardinet. Ainsi on sera chez
« soi, quand on voudra s'isoler, et pour voir du
« monde, il n'y aura que quatre pas à faire.

« Veut-on jouir de la promenade, sans se com-
« muniquer ? les détours du vaste jardin anglais
« peuvent dérober trente couples à tous les yeux.

« Cherche-t-on le plaisir de la lecture ? j'ai trans-

« formé, sous la direction de M. Duval, le tem-
« ple d'Ephèse en une jolie bibliothèque.—Vous me
« faites bien de l'honneur, et comme il faut que
« chacun soit utile, je me charge de l'emploi de
« bibliothécaire.

« — Au milieu de la bibliothèque, est une ta-
« ble autour de laquelle pourront s'asseoir vingt
« personnes, et sur laquelle on dépose tous les
« matins les meilleurs journaux.

« Est-on musicien ? on trouve dans la grotte,
« dont j'ai ôté les lyres et les cythares de carton,
« tous les instrumens à l'usage des amateurs, et
« les œuvres des plus agréables compositeurs.

« Aime-t-on l'eau ? une salle de bain est prati-
« quée sous le rocher de Leucade, et j'ajoute
« une ou deux chaloupes élégantes à la barque à
« Caron.

« Veut-on des jeux d'exercice ? la balançoire
« dans l'île de Cythère; un billard sur le mont
« Ida; le jeu de bague dans les Champs-Elysées.

« Voilà, s'écria madame d'Egligny, le plus joli
« rêve poétique !... — Oh ! madame, j'ai tant lu !
« — Il faut exécuter ce plan. — N'est-il pas vrai ?
« — Il est charmant. » Et François enchanté saute
et rit, en frappant ses genoux de ses mains : il
conserve ses vieilles habitudes.

Il reprend. « Passons maintenant à l'utile : il
« faut faire vivre nos locataires. Le Scamandre et
« le lac Mœris fourniront le poisson. Nos vaches,
« belles comme Io, donneront le lait et des fro-

« mages. On tirera de nos ruches le miel du mont « Hymette. On trouvera, à la basse-cour, les œufs, « les chapons et les poulardes. Les perdreaux et « les lièvres viendront du parc voisin. — On peut « laisser à nos co-habitans le soin de les tuer et « de les apporter eux-mêmes. — Vous avez rai- « son, madame. Je ne pensais pas à la chasse. « Attrait de plus qui fera monter les loyers.

« Je continue. Tous les jours la plus jolie main « fera la revue des espaliers. — Monsieur Fran- « çois, gardons-nous de proclamer telle main plus « jolie que les autres ! Que nos dames soient al- « ternativement chargées de pourvoir le fruitier.

« — Vous avez encore raison, madame; mais, « dans mon rêve, il n'est pas question de fruitier. « Un marché couvert sera établi dans la vallée de « de Tempé. Sur des gradins élevés seront rangées, « avec art, toutes les choses utiles ou agréables à « la vie. Montée sur une estrade, qui l'élève « au-dessus de ses corbeilles, une jeune paysanne, « propre, gentille et polie, distribuera gratuite- « ment aux habitans ce qui sera nécessaire à leur « consommation de la journée. — Et à celle de « ceux qui viendront les voir, monsieur François: « ils faut qu'ils puissent recevoir du monde. — « Diable, madame, et s'il leur plaisait de donner « tous les jours des repas de vingt couverts? — « Un article du règlement les bornera. — A la « bonne heure.

« Il y a un objet de consommation auquel je

« n'ai pas pourvu, et qui m'embarrasse : c'est le « vin. — Oh ! à cet égard, les goûts sont si diffé- « rens, qu'il faut que chacun ait sa cave. Ajoutez « à cela, dit Duval, ses liqueurs, son sucre et « son café. Poursuivez, François.

« — Je finis. Nous avons des chevaux blancs « de Sicyone, et d'autres encore de je ne sais « quel pays. Une berline à six places partira tous « les jours pour Paris, et reviendra le soir. Elle « sera gratuitement encore à l'usage de ceux que « leurs affaires, ou le besoin de varier leurs plai- « sirs, conduiront dans la capitale.

« — Et, à propos, monsieur François? — Qu'est- « ce, madame. — Il ne faudra pas oublier, dans « l'annonce, l'agrément de pouvoir jouer la co- « médie sur un joli théâtre, garni de ses décora- « tions. — Eh ! sans doute. Le théâtre d'Athènes « ne m'était pas venu à l'esprit. Ce que c'est pour- « tant que de se communiquer ses idées ! elles « s'étendent, elles se perfectionnent. Savez-vous « bien, madame, que je crois qu'un homme qui « aurait vécu seul, ne serait qu'un sot ! Parbleu ! « s'écria Duval, qu'est-ce que notre esprit ? ce n'est « presque que de la mémoire. Revenons, François. « Tout ce que vous venez de proposer peut « s'exécuter à peu de frais, sans dépense habi- « tuelle que celle de deux ou trois femmes de plus.. « — Et j'utilise tout ce qui est ici. — Fort bien. « Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Vous « donnez tout, ou à peu près, à vos locataires :

« à quel prix fixez-vous les loyers ? — Mais....
« croyez-vous que deux mille écus par maison...
« — Ils vous paraissent suffire, et ce n'est pas
« assez. Supposons dans chaque maison quatre
« personnes, maîtres et valets ; ajoutons-y les visi-
« tans, et pour faire une compensation à peu près
« juste des jours où vous aurez sept à huit pro-
« meneurs, avec ceux où il n'y en aura point du
« tout, comptons-en seulement un par journée :
« voilà cinq personnes que vous voulez loger,
« meubler, nourrir, baigner, instruire et amuser
« pour environ cinquante louis par tête. Il faut
« mettre chaque maison à douze mille francs.
« — Oh ! c'est trop cher. — Réfléchissez qu'il y
« a dans Paris dix mille familles très-aisées, très-
« ennuyées et très-ennuyeuses, qui ne connais-
« sent que la mode, qui bâillent à côté d'elle, et
« qui courront au devant de votre annonce, pour
« s'arracher à leur apathie et avoir l'air de donner
« le ton. Ce prix, d'ailleurs, dit madame d'Egli-
« gny, influera sur la composition de la société.
« Sans doute, reprit Duval. Cependant, il ne faut
« louer que pour un an. J'entends, répliqua Fran-
« çois. On se réserve ainsi la facilité de se défaire
« de ceux qui ne conviennent point. Oh ! il ne
« faut pas me dire les choses deux fois.

« Mon dieu, que je suis donc aise d'avoir
« trouvé le moyen d'augmenter tout d'un coup
« de quarante-huit mille livres le revenu de M. Lu-
« ceval ! Il est vrai que vous m'avez un peu aidé ;
« mais l'idée originaire est de moi.

« Allons, monsieur Duval, prenez une plume,
« et rédigez une annonce qui amène des amateurs.
« — Cela ne presse point. — Pardonnez-moi, par-
« donnez-moi. — Et votre salle des bains, et votre
« billard, et votre marché, qui n'existent que
« dans votre tête ? — Je ne veux pas perdre mes
« idées ; je n'en ai pas tous les jours. Faites l'an-
« nonce, on s'en servira quand il en sera temps. »

Duval, doux et complaisant, ne se fit pas presser davantage. Il répéta à peu près les dispositions de François. Vous les connaissez ; passons.

Il imagina ensuite un règlement, à la rédaction duquel madame d'Egligny contribua beaucoup. Il fallait que rien ne nuisît à la liberté ni au plaisir ; mais il était indispensable de bannir la licence, de prévenir les divisions, et d'empêcher l'abus qu'on eût pu se permettre de la libéralité du propriétaire. Il fallait surtout que la défense fût cachée sous les graces du style, sous le sel de la fine plaisanterie, et cela n'était pas facile pour Duval : il n'eût fait qu'un grave règlement de collége, qui eût effrayé les ris et les amours. Madame d'Egligny les caressait, en remplissant son objet. Que de circonstances pourtant, où nous devrions consulter nos femmes ! mais le sot orgueil que donne cette barbe, si incommode, si sale !...

Les arrangemens qui précèdent avaient été arrêtés, sans que nos jeunes gens entendissent ou vissent rien. Heureux penchant, qui rend indif-

férent à tout ce qui n'est pas lui, qui se nourrit de lui-même, et qui a le pouvoir magique de donner à l'illusion les formes de la vérité !

« Il faut les distraire, dit madame d'Egligny; il le faut. Ne leur laissons pas user leur amour. »

Ils étaient retirés dans l'embrasure d'une croisée. Ils se parlaient très-bas, de très-près, de si près, que souvent il ne leur était plus possible de parler.

« Manette, Manette... ma fille ?—Maman appelle, « je crois ? — Viens, mon enfant, viens lire un « un plan nouveau... — En faut-il pour aimer ? — « Qui ajoutera beaucoup à ta fortune. — La voilà, « ma fortune, mon bonheur, ma vie : c'est mon « Adolphe. Souhaitez-lui donc un agrément, une « grace qu'il n'ait point !

« Monsieur Luceval, dit François ? — Oh ! lais- « sez-moi faire l'amour à ma femme. — Eh ! mon « dieu, vous avez le temps de faire l'amour. — « Et je n'en veux pas perdre. Les cruels enfans ! « s'écrièrent à la fois, madame d'Egligny et le tu- « teur.

« — Mon mari ? — Ma femme ! — Nous leur « faisons de la peine. — Tu le crois ? — Ecoutons- « les. — Tu le veux. — Je t'en prie. — Et tu me « dédommageras... — Je te le promets. »

O douce fièvre d'amour, pourquoi n'es-tu pas éternelle !

« Madame d'Egligny lut ce que Duval venait « d'écrire. Bien, dit la jolie petite femme, mon-

« sieur s'est fait bibliothécaire ; moi, je me nomme « à l'emploi de surintendante de la musique ; j'é- « lève M. François, à celui d'intendant-général « de la colonie ; et toi, mon Adolphe, que veux- « tu être ? — Ton amant, toujours ton amant.

« — A propos de musique, ma fille, tu ne vas « pas voir si ton piano est d'accord ? — Eh ! qu'im- « porte, maman ? — M. François, le meilleur ami « de ton Adolphe, François, que tu dois tant ai- « mer, sera bien aise de t'entendre. — Je m'em- « presserai toujours, maman, de faire ce qui lui « sera agréable. Donne-moi ton bras, Adolphe. « — Un bras pour passer d'un appartement à un « autre ! — Mais comment avez-vous donc aimé, « maman, si vous ne soupçonnez aucun charme « à ces enfantillages-là ? — Mais avance donc, « Manette ! je ne te reconnais pas. — Ni moi non « plus, maman. »

Elle est à son piano. Elle prélude, elle badine, elle joue avec ses touches, et déja l'attention est fixée. Déja François admire, et Luceval retient son haleine ; il craint de perdre un son.

Elle commence un morceau, non de ceux qui ne disent rien à l'ame, qui ne satisfont que de prétendus connaisseurs, qui n'admettent d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue, et qui applaudissent également le danseur de corde et le virtuose : le morceau qu'elle touche convient à tous les auditeurs bien organisés, qui ne connaissent pas les préceptes de l'art, mais qui en saisis-

sent les effets. Aussi chacun écoute, chacun jouit. Que de concerts où on cause, où on bâille, parce qu'on n'y exécute que pour les maîtres, que pour désoler ses émules, sans s'occuper un instant de ceux qui composent essentiellement l'assemblée !

On la prie de chanter. Elle a le bon esprit de ne pas se faire prier, et de ne pas froncer le sourcil, lorsque le bruit d'un mouchoir, ou d'un éventail qui tombe, absorbe une demi-mesure. Elle a encore la délicatesse de ne pas chanter dans une langue qui n'est pas entendue de ceux qui l'environnent, qu'elle sait mal, et qu'elle prononce... comme toutes les jeunes personnes qui ont appris l'italien à Paris. Inintelligibles pour les italiens mêmes, leur maître et leur maman croient les entendre, et n'entendent que du bruit.

Madame Luceval professe un respect marqué pour la langue de Racine. Elle la préfère avec raison à un baragouin harmonieux par l'abondance de ses voyelles, mais qui n'est qu'une corruption de la langue romance, qui elle-même avait corrompu celle de Cicéron et de Virgile.

Madame Luceval est convaincue que l'auteur du chant doit se borner à faire valoir les paroles. Aussi articule-t-elle avec la plus grande netteté. Elle croit encore qu'un français connaît mieux qu'un italien la prosodie de notre idiôme, et elle soutient que sans cette connaissance, la musique ne saurait être en analogie avec les paroles. Aussi se plait-elle à chanter Grétry, cet homme sublime,

qui ne vieillira pas, quoiqu'on ait affecté de prendre une autre route, par le désespoir de ne pouvoir l'égaler (1).

J'en suis fâché pour vous, mesdemoiselles ; mais c'est en vain que vous faites parade d'une érudition que vous n'avez pas, que vous poussez pendant dix minutes consécutives des *tchi* et des *tcha*. Vous ne plairez qu'à ceux qui ont leurs raisons de vous trouver parfaites, et à ces hommes-femmes, qui croient honorer le sexe en caressant ses ridicules. Les autres vous diront s'ils sont francs : Chantez un concerto, puisque vous dédaignez nos paroles, et ne nous fatiguez pas d'une répétition soutenue des cinq voyelles.

Lorsque madame Luceval eut cessé de chanter, Adolphe ravi s'écria : « Oh ! j'apprendrai la musi-
« que. — Et tu m'accompagneras, mon ami ? —
« Ce n'est que pour cela que je veux l'apprendre.
« Mon violon te parlera amour. — Mes moindres
« actions te peindront le mien. »

Il est désagréable pour moi d'arrêter mon lecteur à une pensée humiliante pour nous deux, et

---

(1) M. Guillard, qui a fait OEdipe à Colonne, et qui n'est pas de l'Institut, me faisait observer à cet égard que la musique de son chef-d'œuvre est d'un italien ; mais il convint aussi que d'abord il n'entendait pas son poëme, qu'il fut obligé de le lui lire dix fois, de lui expliquer ses moindres intentions, d'être enfin son propre traducteur.

malheureusement trop vraie, c'est que nos facultés intellectuelles et physiques dépendent absolument de notre estomac, et s'il est doux d'aimer, de chanter et de rire, il est indispensable de rétablir par un bon repas l'équilibre entre la puissance et la volonté. Aucun des membres de la société ne fit le calcul des moyens suffisans, parce qu'il n'y avait pas là de méthaphysicien. Il firent mieux : ils coururent sur les pas du valet officieux qui venait de prononcer l'avertissement d'usage.

Le dîner fut gai, sans être bruyant. On fait ordinairement du bruit pour se persuader qu'on s'amuse. L'amitié, l'amour même, parlent peu, parce qu'ils sentent beaucoup. Quelques mots jetés et saisis, auxquels souvent on ne répond pas, mais que le cœur classe et conserve, telle est la manière de converser de ceux qui sont nés l'un pour l'autre, et que leur bonne fortune a rapprochés.

On venait de servir le café. François se leva d'un air sérieux. Ses traits, sans rien perdre de leur sérénité ordinaire, avaient pris un caractère auguste. Il est des circonstances où l'homme de bien, fort de sa conscience, éprouve une sorte d'orgueil en levant le voile qui la couvre.

François sortit, et rentra bientôt, chargé d'une cassette, qu'il déposa sur la table : elle était pleine de papiers.

« Vous êtes maintenant, monsieur, maître de vos « actions. J'ai donc des comptes à vous rendre. Vous

« ne m'en parlez pas, et je ne vous dissimule point « que cette marque de confiance me flatte, autant « qu'elle m'honore. Je vous prie d'observer cependant que cette confiance pourrait tenir uniquement à votre âge. Incapable de tromper, les « jeunes gens le sont également de se livrer au soupçon, et il m'importe à moi de ne rien devoir à « votre inexpérience, mais d'obtenir d'un examen « sévère, le témoignage authentique de l'intégrité « de ma gestion.

« Voici mon bordereau général. Voilà l'état de vos « revenus à la mort de votre père. Voilà l'emploi des « fonds qu'il vous a laissés. Voici enfin le tableau « des nouvelles propriétés que vous avez acquises.

« Ces papiers-ci sont des mémoires justificatifs « et quittancés. Ceux-là sont des expéditions des « actes des notaires... »

Le digne homme ne put ajouter un mot. Déja il était pressé, étreint dans les bras d'Adolphe, de Manette et de madame d'Egligny. Duval le regardait en silence, et, sans y penser, sans le vouloir, il avait pris tout à coup une attitude respectueuse. François sentit et s'écria que trente ans de probité sont un fonds pour la vieillesse, et qui console de mourir.

Pendant que l'honnête homme observait et s'écriait, Manette enlevait la cassette et courait droit devant elle. Elle passa devant la cuisine... on venait de mettre le feu au four; elle y jette cassette et papiers, et, pendant que tout brûlait, elle

chantait devant la bouche du four, et disait à Louison étonnée : « Voilà comment se terminent « les comptes entre gens de probité. »

Adolphe, de son côté, écrivait une décharge aussi flatteuse que générale. Il la remettait à François, lorsque sa petite femme rentra, toujours dansant, et chantant, sur un air connu : J'ai tout brûlé, j'ai tout brûlé. « Ah ! madame, qu'avez-vous fait ? « s'écria François. Il vous en coûtera cent louis « pour faire tirer de nouvelles expéditions, dont « vous ne pouvez vous passer. — Hé ! monsieur « François, ne peut-on dépenser cent louis pour « prouver son estime au plus respectable des « hommes ? on en dépense bien davantage en fêtes « grecques, qui ne prouvent rien. — Tu te moques « de moi, ma femme ? — Tu ne m'en supposes « pas même l'intention. — Tu me persifles, au « moins. — Allons, enfant que tu es, ne boude « pas, et viens faire un tour de jardin.

« Nous vous suivons, dit madame d'Egligny ; il « fait le plus beau temps du monde. — Ah ! ma- « man, j'ai tant vu le soleil ! — Et moi aussi, « n'est-ce pas ? — Je ne dis pas cela, maman. — « Mais tu te passeras fort bien du soleil et de « moi. — Ah ! maman, laissez faire mon cœur, « ne l'interrogez pas. »

CHAPITRE IV.

La colonie se forme. Une grossesse, et ce qui s'ensuit.

« Partons pour Paris, monsieur François; sau-
« vons ces enfans d'eux-mêmes. Je le répète, ils
« useront, en quinze jours, un siècle de bonheur.
« — Mon Adolphe était sage, madame, et ce qui,
« pour la plupart des jeunes gens, n'est qu'habi-
« tude du plaisir ou débauche d'esprit, est pour
« lui le plus impérieux des besoins. Il est né sen-
« sible; votre fille est charmante; c'est elle qui
« lui a fait connaître le prix de son existence : dans
« une telle position, un jeune homme doit aimer
« long-temps.

« — Monsieur François, vous êtes garçon, et
« je ne doute pas que vous n'ayez aussi été très-
« sage. Il est donc mille petits inconvéniens dont
« vous n'avez pas d'idée, et que je prévois, moi,
« qui ai connu l'amour, et une félicité, qui n'a pas
« toujours été sans nuages. Croyez-moi, les femmes
« seules possèdent l'art de fixer les hommes, si
« pourtant on les fixe jamais. Prévenons la satiété;
« ne souffrons pas que nos jeunes gens cherchent
« et trouvent des nuits de vingt quatre heures.
« L'hymen, comme l'amour, peut avoir sa coquet-
« terie, et les motifs de celle-ci la rendent légi-
« time. Je partage l'opinion de madame, reprit

« Duval. Partons, puisque vous le voulez, ajouta « François. Aussi bien, il faut voir M. Phidiot, « et le presser de mettre les lieux en état de re- « cevoir de nouveaux habitans.

« — M. Phidiot! et le carrossier, et le tapissier? « Vous n'avez ici que des voitures grecques, et « vous voulez meubler quatre maisons. Ne faut-il » pas, d'ailleurs, faire part à nos amis communs « de ce mariage impromptu? — Les billets arri- « veront un peu tard, madame. — Monsieur Fran- « çois, il vaut mieux tard que jamais. Allons, des « chevaux à votre cabriolet et au mien.

« Un mot, dit Duval. On se propose de louer « chaque maison douze mille francs. Nous devons « en occuper une, François et moi : savez-vous « que six mille francs pour un savant... — Diable! « et moi, qui n'ai que cela tout juste, depuis que « M. Luceval a doublé mon revenu? — Mon cher « François, point de maison pour nous. Le vil- « lage est à deux portées de fusil; nous y cher- « cherons... — Finissez donc, messieurs. Com- « ment, l'intendant-général, le bibliothécaire de « la colonie, ne résideraient pas dans son sein! « vous garderez votre maison, et vous paierez vos « douze mille livres. — Non, madame, non, nous « ne les paierons pas; nous ne le pouvons pas. — « Pardonnez-moi, messieurs, pardonnez-moi. Il « est des moyens de tout concilier, et mes enfans « ne me désavoueront pas. M. l'intendant-général « aura quatre mille livres d'émolumens, et il les

« gagnera bien. M. le bibliothécaire recevra les « mêmes appointemens : il aura peu à faire d'a- « bord; mais il ne refusera pas à mes petits-en- « fans les soins qu'il a si généreusement accordés « à ma fille. — Mais, pensez donc, madame... — « Tout est vu, tout est réfléchi et arrêté : une « portion du bonheur de ma fille doit se reporter « sur ceux à qui elle le doit. Les chevaux, les « chevaux ! »

Elle sort, elle parcourt les jardins, personne. « Ni le soleil, ni moi, je m'en doutais bien. Il « faut faire du bruit, beaucoup de bruit. On « s'oublie à l'ombre, et je dois être sage pour « eux. »

Tantôt madame d'Egligny frappait la terre de son ombrette; tantôt elle traînait sur le cailloutage un pesant rateau; elle parlait ensuite à la fauvette, au pinson qu'elle voyait, ou qu'elle ne voyait pas. Elle eut quelqu'envie de chanter, cela s'entend de plus loin; mais sa fille chantait beaucoup mieux qu'elle; elle ne pouvait se le dissimuler... et elle était femme.

Elle avait fait le tour des jardins, en continuant ses petites manœuvres. Certaine d'avoir passé partout, par conséquent d'avoir été entendue, elle appela sa fille à haute voix du milieu de la vallée de Tempé. Le soleil donnait là d'à-plomb, ainsi Manette devait être loin, et il est de la prudence de donner, à ceux qu'on ne veut pas surprendre, le temps de se remettre.

« Je crois que maman appelle. — Oh! depuis « un quart d'heure. — Nous lisions sous ces aca- « cias. — L'endroit est vaste, aéré, bien choisi. » Madame d'Egligny avait traversé deux fois cette salle de verdure. Le cœur de Manette palpitait encore; quelques épingles, précipitamment et maladroitement ratachées, déposaient contre sa franchise : rien n'échappe à l'œil pénétrant d'une mère. Mais il est des circonstances où elle veut bien avoir l'air de croire ce qu'on lui dit.

« Ma fille, nous partons pour Paris. — Maman, « nous sommes si bien ici! pas d'importuns, pas « de fâcheux. — Gens qui s'aiment se trouvent bien « partout. — Très-certainement, madame, ma « femme ni moi ne partirons. Aller nous jeter au « milieu de la foule, nous séparer, nous perdre « dix fois le jour; nous interdire, en nous rap- « prochant, ces doux épanchemens, ces tendres « caresses qui font le charme de notre vie, et « tout cela pour des êtres qu'on connaît à peine, « qu'on dédaigne quelquefois, et qui ont tout dit « quand ils vous ont proposé une bouillotte! Je « n'aime pas la bouillotte, moi, madame; j'aime « ma femme, je reste ici, et je l'y garde. — J'es- « père, Manette... — Mon mari a prononcé, ma- « man; mon devoir est de lui obéir, et je ne suis « pas femme à manquer à mon devoir.

« — Écoute, mon enfant, il me reste quelques « affaires à régler, des arrangemens définitifs à « prendre; tu ne l'ignores pas. Me chargeras-tu

« seule d'un fardeau que tu peux partager ? ne se « présentera-t-il pas telle difficulté qu'un homme « aplanit plus facilement que nous? mon gendre « me refusera-t-il ses bons offices? n'ai-je pas « acquis des droits à son affection, à sa complai- « sance, et poussera-t-il l'indifférence et l'injus- « tice, jusqu'à aliéner de moi le cœur de ma « fille? — Je ne résiste plus; partons, madame, « partons. Mais il est bien extraordinaire qu'on ne « puisse disposer, maintenant, ni de sa femme, « ni de soi. »

Les voitures attendaient. « Allons, mon gendre, « donnez-moi la main. » Adolphe place madame d'Egligny, et vite, il tire, il pousse Duval après elle; il loge François sur la banquette; il prend sa petite femme dans ses bras, la porte dans le second cabriolet, y saute après elle, saisit les rennes et part. « Bien joué, bien joué! disait-il « en piquant son cheval : la raison là-bas, et « l'amour ici. — Peut-être, mon ami, eût-il été « plus convenable que tu accompagnasses maman. « — Convenable, peut-être, mais pas si doux. » Et de propos en propos, la conversation se monta bientôt sur le ton le plus passionné. Je ne sais si notre Adolphe voulut la ramener où elle en était lorsque madame d'Egligny l'interrompit dans le bois; mais je ne doute pas qu'il fût question de toute autre chose que du soin de conduire. Les distractions furent même poussées au point, qu'Adolphe n'aperçut le fossé qui bordait la route,

que lorsqu'il y fut tombé avec sa femme et son cabriolet.

Manette et Adolphe se relevèrent sans contusions, mais très-embarrassés. On m'a même assuré qu'ils furent obligés de se retirer un moment derrière leur voiture..

Cependant madame d'Egligny jetait les hauts cris. « Quelle imprudence! peut-on exposer ainsi « une jeune femme! a-t-il réfléchi à l'état où elle « peut-être! » Et tout ce qu'une mère prévoyante et sensible ajoute ordinairement en pareil cas. Elle fit descendre Duval et François, descendit elle-même, et fut prendre Luceval par la main. « Vous ne savez pas conduire, monsieur. Vous « tuerez votre femme et vous. Montez avec moi; « je prendrai les guides. » Adolphe eut beau dire, il eut beau faire, il fallut en passer par là. Mariés hier, et séparés aujourd'hui, pensait-il, oh! c'est bien dur.

Pendant que François s'entendait avec M. Phidiot, que Duval faisait encaisser ses livres, ses instrumens, sa table et ses six chaises, madame d'Egligny promenait le matin sa fille et son gendre : il faut se respecter en public... vous m'entendez.

Elle les menait dîner en ville, ou elle dînait en tiers avec eux, et la journée se terminait par un cercle, un thé, un concert de société, où les jeunes gens bâillaient... Au reste, il n'est pas nécessaire d'être amoureux pour s'ennuyer de tout cela.

« C'est une tyrannie, disait Adolphe à sa femme, « quand il pouvait lui glisser deux mots à la dé- « robée. Quoi ! des journées entières perdues « pour l'amour, et on ne parle pas de retourner « à la campagne ! — Modère-toi, mon ami : dans « une heure ou deux, nous serons chez nous. — « Eh ! mon Dieu, les nuits sont si courtes, et les « jours si longs ! » Le dépit était à son comble.

Ce n'était rien encore. Adolphe, rentrant un soir, trouva le lit de sa belle-mère monté dans sa chambre. Elle avait jugé, à travers une assez mince cloison, qu'on avait un besoin absolu de repos, et en sortant, elle avait donné ses ordres à Louison. Le prétexte était que les croisées et les portes des hôtels garnis ferment mal, et que les vents coulis lui faisaient mal aux yeux. Elle couchait pourtant dans une alcove fermée par de doubles rideaux. Ce fut ce qu'observa le jeune homme, en s'efforçant de maîtriser une rage qui éclatait malgré lui. Il ajouta que sa femme ne craignait pas les vents coulis, qu'elle ne consentirait pas à gêner sa mère, et qu'il allait rouler leur lit dans l'alcove.

Madame d'Egligny, forcée dans ses derniers retranchemens, déclara, avec les ménagemens d'usage, ses véritables motifs ; elle prit la clef de la chambre, et termina en déclarant d'un ton ferme qu'elle entendait que les choses fussent ainsi. Il fallait se soumettre, ou manquer à tous les égards, et Adolphe en était incapable.

« C'est bien la peine de se marier, murmurait-il « à l'oreille de sa femme. — Prenons patience, « mon ami. — Cette nuit sera éternelle. — Dor- « mons... si nous pouvons. — Oui, dormir! c'en « est fait, je prends mon parti. — Et lequel? — « Demain, je t'enlève, ma femme. — Je le veux « bien, mon mari. »

Tout cela se disait très-bas.

Cette nuit avait été consacrée au sommeil, et personne ne dormit. Manette boudait, et se taisait par considération pour sa mère; mais elle pensait, avec quelque dépit, que les vertus d'une demoiselle ne sont plus celles d'une jeune femme. Au reste, elle devait être enlevée le lendemain, et c'est un puissant motif de consolation qu'un enlèvement.

Adolphe, très-remuant de sa nature, ne cessait de se tourner, de se retourner, et à chaque mouvement d'Adolphe, madame d'Egligny, qui avait l'oreille très-attentive, toussait, se mouchait, ou prenait du tabac. On était convaincu qu'elle ne dormait pas, et c'est ce qu'elle voulait.

On se leva, comme on s'était couché, assez mécontens les uns des autres, et Adolphe se disait en s'habillant : Si je ne dors point la nuit prochaine, du moins, n'enragerai-je pas.

Madame d'Egligny se livrait aussi à ses idées. Ce n'est que par degrés, pensait-elle, qu'on se décide aux grands sacrifices. Trop exiger d'abord, est le moyen de ne rien obtenir. Celui dont je viens

d'user les a préparés à tout, et la nuit prochaine chacun aura son lit... Mais Adolphe suppliera, s'emportera... Eh bien, au déclin du jour, j'enlève Manette, je disparais avec elle, nous allons loger ailleurs, et je fais rendre à Luceval un billet, qui dissipe, sinon son humeur, du moins ses inquiétudes.

Eh ! mais, si je faisais davantage ?... oui... pourquoi non ? qui empêche que je propose une capitulation ? Ardent, impétueux, brûlant de revoir sa femme, il se soumettra à toutes les conditions, et je n'en prescrirai qu'une dont l'acceptation sera jurée devant François et Duval : une nuit à l'amour, et une à la raison.

Je crois pouvoir conclure des craintes de madame d'Egligny, que feu son cher époux n'était pas très... ou qu'elle-même était...

« Où sont-ils donc allés, Louison ? — Ordon-
« ner le déjeuner, madame. — Ils ne peuvent
« donc rien faire l'un sans l'autre ! Nous verrons
« après la capitulation... Allons, achève de m'ha-
« biller, et envoie chercher un remise. — Oui,
« madame. — Je les mène ce matin au Muséum,
« à la Bibliothèque nationale, aux Gobelins, et
« peut-être à Sèvre. La vue d'objets aussi précieux
« que séduisans, les dissipera, je l'espère.

« Qui est là ? — C'est le restaurateur, madame.
« — Qu'il entre et serve. Allons, Louison, le ca-
« rosse... Ah ! fais remonter mes enfans.

« Sors donc, Manette, sors donc vite ! Tour-

« nons le coin de cette rue. — Oui, mon ami. —
« Tiens, voilà un passage. — Sauvons-nous par-là.
« — De quel côté irons-nous ? par ici. — Mon
« mari, vois-tu ces fiacres ? — Prenons-en un,
« ma femme.

« — Où faut-il vous conduire, not' bourgeois?
« — Où Manette ? — Où tu voudras, mon ami,
« Pourvu que nous soyons bien cachés... — Hé
« parbleu, à un bel et bon hôtel garni, qui ne soit
« pas rue de Richelieu. — J'ai votre affaire, not'
« bourgeois.

« — Dis donc, Adolphe ? — Quoi ! ma petite ?
« — Tu m'as emmenée avec une précipitation...
« — Oh ! en amour comme en guerre, il faut tou-
« jours saisir le moment. — Mais je suis en bon-
« net de nuit. — Tant mieux, c'est autant de fait.
« — En robe du matin. — Tant mieux encore;
« cela ne tient à rien. — Pas une chemise à mettre.
« — Oh ! on peut s'en passer au lit. — J'entends,
« nous ne nous leverons pas. — Et le moyen,
« quand on n'a pas de quoi s'habiller? — Je me
« résigne, mon ami.

« A propos, et de l'argent ? moi, je n'ai pas le
« sou. — Attends donc... Oui, oui, sept, douze,
« quinze, vingt louis, des boucles d'or, une mon-
« tre à répétition... Avec cela, lorsqu'on n'a ni
« marchande de modes, ni tailleur, ni bijoutier,
« ni valets, ni voitures, ni loges au spectacle, on
« peut vivre deux mois. — Deux mois, mon ami,
« deux mois ! oh ! c'est délicieux. »

Pendant qu'ils réglaient les affaires de leur petit ménage, le cocher faisait ses réflexions sur son siége. Lorsque les jeunes gens l'avaient pris, ils étaient hors d'haleine ; donc ils avaient couru, donc ils avaient eu des raisons de courir. Ils sont à peine habillés, donc ils se sont échappés furtivement. Il leur est égal d'aller ici, ou là, pourvu que ce ne soit pas dans la rue de Richelieu, et qu'ils soient bien cachés... il est clair que c'est une jeune personne qui s'évade de chez ses parens. Commençons la journée par une bonne œuvre, qui, sans doute, ne restera pas sans récompense.

Il change de route, il prend le Pont-au-Change, la cour du Palais, tourne dans l'impasse à droite, enfile une grande porte-cochère, fait un signe au concierge, et la porte se referme à l'instant.

La voiture arrête, et le cocher ouvre une portière. « Voilà un hôtel garni bien fréquenté, di-
« sait Adolphe. Oh ! oh ! un piquet d'infanterie ! on
« loge sans doute ici quelque grand seigneur. —
« Vous n'y êtes pas, not' bourgeois. Cet hôtel est
« celui de la police. — Comment, coquin, tu as
« l'effronterie d'y conduire ma femme ! — Bah !
« vot' femme ? — Très-certainement, je suis sa
« femme. — Laissez donc, ma petite demoiselle.
« — Malheureux ! et quelle est ton intention ? —
« De vous faire parler à ces messieurs. — Je vais
« remarquer ton numéro, et si jamais je te ren-
« contre, cent coups de bâton... — Allez, allez,

« mon beau monsieur, de long-temps vous n'en « pourrez donner à personne. »

L'homme aux bonnes œuvres dit deux mots au commandant du poste, et à l'instant la voiture fut entourée. Quelques minutes après, un monsieur se présenta, et pria civilement Adolphe et Manette de descendre. La pauvre petite, confuse, désolée, cherchait en vain son voile. Un simple mouchoir de poche servit à cacher, à peu près, la plus piquante des physionomies.

Ils furent encouragés par la bonté affable de leur interrogateur. Il était du nombre de ceux qui se plaisent à employer ces formes douces qui ne sont pas incompatibles avec l'exercice de l'autorité.

Adolphe n'avait que vingt ans; mais il connaissait assez le monde pour ne pas douter que sa sincérité le tirât de ce mauvais pas. Il commença par déclarer son nom et celui de sa femme. L'ancienne réputation de M. Luceval père commanda des égards pour le fils. Le colonel d'Egligny avait joui d'une estime prononcée, sa fille était très-jolie, et ces considérations-là disposent toujours favorablement.

Adolphe passa ensuite à l'histoire de son mariage. Le public en était instruit : pas de doute que M. Luceval eût épousé mademoiselle d'Egligny; mais quelle raison de s'échapper des bras d'une mère, et de courir les rues dans un état aussi peu convenable ? Telles étaient les observations

de l'interrogateur. Il ne doutait que de l'identité, et pas un papier pour la prouver.

Il proposa d'envoyer chercher madame d'Egligny, et de lui faire reconnaître ses enfans. Manette, transie de peur, accepta une proposition qui devait tout terminer. Adolphe ne fut pas du tout de cet avis. Il entra dans les plus petits détails sur les motifs de leur fuite, et sur leurs projets pour l'avenir. Il contait avec naïveté, avec enjouement; il intéressa, il fit sourir le chef de la division, déja persuadé par l'acquiescement de Manette à ses vues.

« Vous êtes maître de vos actions, leur dit-il. « Vous voulez faire une retraite de deux mois; je « n'ai ni le droit, ni la volonté de l'empêcher. « Mais réfléchissez à la longueur du tête à tête : je « ne crois pas que l'amour y gagne. Et puis, lais- « serez-vous madame votre mère dans l'inquiétude « où je la suppose ? — Je vais lui écrire, mon- « sieur. — Bien, voilà du papier. — Je lui propo- « serai une seule condition. — Laquelle, mon « ami ? — Liberté absolue. — Mais c'est bien juste, « n'est-il pas vrai, monsieur le magistrat ? — Je « pense comme vous, madame. — Si ta mère « accepte, nous rentrons à l'instant. — Mon ami, « maman est fine. — Demandons-lui une garantie. « — Je crois que nous ferons bien. — L'obser- « vation du traité sera jurée devant Duval et Fran- « çois. On peut s'en fier à eux, n'est-ce pas, « Manette ? — Oh ! oui, mon ami.

« Voulez-vous bien vous charger, monsieur, de « faire tenir cette lettre ?— Volontiers, monsieur. « — Demain, je viendrai prendre la réponse. — « Je vous verrai toujours avec plaisir. — Vous « nous permettez de nous retirer ? — Comme il « vous plaira. » Et l'officier public présente la main à madame Luceval, afin de la voir plus long-temps.

Le cocher attendait dans la cour sa récompense, ou du moins des promesses positives. Stupéfait des égards dont on comblait la jeune dame, il sentit qu'il avait fait une bévue, et il se sauva à toute bride. Les jeunes époux, enchantés d'être rendus l'un à l'autre, oublièrent le mauvais tour qu'il avait voulu leur jouer. Ils firent avancer une autre voiture et partirent.

Voilà, pensait le chef de division, en retournant à son cabinet, la première affaire de cette nature qui ait été portée à la police. Des époux qui se chamaillent, cela se voit tous les jours ; mais un mari qui enlève sa femme ! en vérité, c'est admirable.

Adolphe regardait attentivement les enseignes, et de peur d'un nouvel évènement, il fit arrêter en face du premier hôtel qui lui parut logeable. Il descendit avec sa petite femme, et fit appeler le maître de la maison. Celui-ci conçut, en les voyant, les soupçons qu'avait eus l'homme aux bonnes œuvres. Il tira le cocher à part, et l'interrogea. Dès qu'il eut appris que les jeunes gens sortaient de la préfecture de police, et qu'ils

étaient au mieux dans l'esprit des chefs, il ne s'occupa plus que d'attraper leur argent.

Il les aborda avec cette affabilité qui prévient la défiance, et leur demanda des ordres. « Une « seule chambre, dit Adolphe, mais jolie, com- « mode, écartée, et d'une vue agréable. — Pre- « nez la peine de me suivre, monsieur.

« — Oui, c'est cela. Combien ? — Six louis « par mois, en conscience. — En voilà huit, et « que la chambre soit prête à l'instant ! — Gene- « viève, Thérèse, Antoine, où êtes-vous donc ? « Allons, ici, au numéro 10... Agissez donc ! Faut- « il une heure pour faire un lit, et monter de « l'eau et des serviettes ? Monsieur n'a besoin de « rien pour le moment ? — Pardonnez-moi, nous « n'avons pas déjeuné, et.... — J'entends. Du « beurre frais, des petites raves, des rognons au « vin de Champagne, et une bouteille de Chably. « — Rien de tout cela. Un pâté de jambon, une « volaille froide, deux pains de quatre livres, deux « bouteilles de vieux Bourgogne, et de la liqueur « des îles. — Vous allez avoir tout cela. »

Ces enfans-là, pensait l'hôte en descendant, ont une manière de vivre aussi extraordinaire que celle dont ils s'habillent, et sans le rapport du cocher... Au surplus, ils paient, et la délicatesse ne me permet pas de vouloir pénétrer ce qu'on ne juge pas à propos de me dire.

Il entre chez le restaurateur, prend ce qu'on lui a demandé, paie un louis, monte les provi-

sions, en tire trente-six francs, reçoit l'ordre d'envoyer Geneviève toutes les fois qu'on sonnera, et se retire après les politesses d'usage.

Adolphe ferme sa porte à deux tours et à deux verroux. Il tire le lit au milieu de la chambre ; établit à droite son magasin de subsistances, à gauche, ce qui sert à certains besoins ; il délie les deux ou trois cordons de la robe du matin ; le bonnet de nuit était placé ; il s'enveloppe la tête d'une serviette, et ma foi... La digne petite femme que sa femme !

Sachons un peu ce que faisait madame d'Egligny, si complètement dupe de ses projets. On dit que les mamans sont faites pour cela : je ne l'assurerai point ; mais je sais que cela leur arrive quelquefois.

Elle s'était mise à table, en attendant ses enfans. Elle coupait, elle chargeait les assiettes... Elle s'impatienta enfin.

Elle sonne à casser tous les cordons. « Où sont-« ils donc ? — Madame, je les cherche. — Tu ne « les a pas trouvés ! — Je crains bien, madame, « qu'ils ne soient sortis. — Bah ! en robe de cham-« bre l'un et l'autre... — Ah ! madame, ils sont si « gentils tous deux ! — Mais le ridicule ? — Mais « l'amour !

« — Tu sais quelque chose, Louison. — Je soup-« çonne, madame... — Et que soupçonnes-tu ? — « Qu'une mauvaise nuit en fait désirer une meil-« leure. — Et sur un prétexte aussi frivole, ils me

« fuiraient, moi qui ne vis que pour eux, qui n'ai « pas une pensée qui ne se rapporte à eux, qui « ne fais rien, enfin, que pour leur bonheur réel ? « non, cela n'est pas possible. Va donc, Louison, « va donc interroger le portier !

« Il faut que je convienne cependant que la « contradiction irrite; elle monte la tête, et je ne « saurais raisonnablement me plaindre qu'ils aient « eu la même idée que moi. Mais l'exécuter avec « cette vivacité, cette audace!.. Ce monsieur Adol- « phe est capable de tout. C'est bien le plus mau- « vais petit sujet...

« — Madame, ils sont sortis. — Qu'on coure « après eux. — Et où les trouver, madame ? on « se cache si aisément dans Paris ! — Tu parais « avoir de l'expérience, Louison. — Ah ! madame, « on entend tant de choses à l'office ! — Fais ve- « nir Lafleur. »

Elle se met à son secrétaire; elle fait une liste de toutes les personnes qu'elle connaît; elle ordonne à Lafleur de prendre un cabriolet de place, et de courir de tous les côtés.

« Cette espèce de recherche, après tout, ne « peut paraître que plaisante à nos amis... La dé- « marche de Manette ne prouve au fond que son « attachement pour son mari. Oui, mais la preuve « n'en est pas ordinaire. Il faudra, pour justifier « cette escapade, que je publie les précautions « qui ont déterminé ces enfans, et alors que pen- « sera-t-on de ma fille ? que l'attrait du plaisir...

« et le ridicule dont on me chargera... Si j'atten-
« dais qu'ils revinssent ? car, enfin, ils finiront
« par là. Mais dans quel état reviendront-ils ? Ils
« faudra faire voyager le mari en Russie, la femme
« en Espagne. Les cruels enfans ! les cruels en-
« fans !

« Louison, rappelle Lafleur. — Madame, il est
« en course. — Eh bien, va chercher Duval et
« François. — Je ne les trouverai point à l'heure
« qu'il est, madame. — Tu as raison. Que Baptiste
« monte à cheval; qu'il galope jusque chez Nico-
« las; qu'il le prie de s'introduire chez nous, de
« voir, de parler... Il y a de quoi perdre la tête,
« il y a de quoi perdre la tête. »

La journée s'écoula en courses de toute espèce... et rien. Louison remit la lettre d'Adolphe. Elle ajouta à l'humeur qu'on avait déja, et ne donnait point de lumières. Duval et François vinrent sur le soir, et madame d'Egligny leur conta, sans la moindre restriction, ce qui s'était passé depuis la veille jusqu'à ce moment.

« C'est votre faute, madame ! s'écria François
« en colère. — Comment donc, monsieur ? —
« Oui, madame, je vous ai déclaré que Adolphe
« avait toujours été sage, et qu'il n'y avait pas
« d'inconvéniens à... — Eh, monsieur, vous ne
« pensez qu'à votre Adolphe. Qu'il soit de fer,
« j'y consens; mais ma fille, monsieur, ma fille...
« — Votre fille, votre fille, madame... Je vous
« avoue que je ne connais rien à tout cela. — Je

« m'y connais, moi, monsieur. — Et quel est le « résultat de votre expérience ? d'empêcher tout « le monde de dormir. Croyez-vous que je re- « pose, lorsque j'ignore ce qu'est devenu ce cher « enfant ? — Vous croyez peut-être que je repo- « serai davantage. — Ce que c'est que l'amour- « propre ! prétendre tout savoir ! vouloir tout faire « bien ! — Monsieur François, observez, je vous « prie, que je ne suis pas faite à un ton...

« — Pardon, madame, pardon. Je gronde... — « Et beaucoup trop. — Allons, allons, nous avons « tous deux des torts, pardonnons-nous-les mu- « tuellement, et décidons-nous à quelque chose. « Il faut les trouver. — Sans doute. — Et com- « ment faire ? — Je ne sais. — Ni moi. Eh ! par- « bleu, puisque nous ne devons pas dormir, em- « ployons notre temps. Je prendrai le quartier « des spectacles ; M. Duval, le faubourg Saint- « Germain, et Louison...

« La belle idée qu'a François ! dit Duval en « riant. Il s'imagine que c'est pour se promener « que ces enfans ont fui. Réfléchissons, arrêtons- « nous à quelque chose de raisonnable, et demain, « nous verrons.

« — Demain ! demain ! et qui sait ce qui peut leur « arriver d'ici là ? — Rien que d'agréable, pro- « bablement. — Vous êtes toujours confiant, mon- « sieur Duval. — Et vous, toujours inquiet, mon- « sieur François. — J'ai lieu de l'être, monsieur « Duval, et si je vous faisais envisager... »

En se querellant, en se réconciliant, en se consultant, ils s'endormirent chacun dans leur bergère. Il était grand jour lorsque Duval sentit à la tête une fraîcheur, causée par l'absence de sa perruque, qu'avait accrochée un clou doré de son fauteuil. Le mouvement qu'il fit et sa première exclamation réveillèrent François, qui, à son tour, réveilla madame d'Egligny, par l'extension d'un bras qui renversa un sucrier.

Madame d'Egligny fut un peu étonnée d'avoir passé une nuit entre deux hommes, qui, à la vérité, n'avaient pensé à rien; mais les femmes sur le retour craignent tant la médisance ! Ne craignent-elles pas autant qu'on ne les trouve plus faites pour plaire ? ce sexe-là a toujours une arrière-pensée.

Madame d'Egligny pria ces messieurs de passer dans l'antichambre. Elle se mit au lit, et fit appeler Louison.

Louison, en entrant, rencontra ces messieurs, et à leur mine allongée, au désordre de leur toilette, il lui fut facile de juger qu'ils n'étaient pas sortis. La bonne précaution que venait de prendre sa maîtresse ! « Madame paraît fatiguée.—J'ai un mal « de tête affreux. — Il est bien extraordinaire aussi « que deux hommes aient l'indiscrétion de passer « toute une nuit au chevet d'une femme... — Com- « ment, mademoiselle, à mon chevet ! apprenez, « puisque tout ce que je fais tourne contre moi, « que nous avons passé la nuit debout, et que je

« viens de me coucher. — Madame ne me doit « pas de compte de sa conduite. — Je le sais bien, « mademoiselle ; mais je me défie des interprétations malignes, et je vous en crois très-susceptible. — Je ne pense pas avoir donné lieu à « madame... — S'il transpire un mot de tout ceci, « je vous chasse. — Madame peut mettre ma discrétion à toutes sortes d'épreuves. — Je n'en « aurai jamais besoin, mademoiselle. Faites monter quelque chose de chaud, et dites à ces messieurs de rentrer.

« Ces gens-là ont une façon de tout interpréter... « A la vérité, j'ai fait une imprudence. Une veuve « jeune encore, passablement jolie... d'autres que « ces messieurs, peut-être... » Et madame d'Egligny souriait complaisamment en pensant le reste d'une phrase qu'elle n'osait articuler. Pourquoi toutes les femmes finissent-elles par être prudes, et quelquefois dévotes ?

On déjeuna, on raisonna, on divagua, et on n'arrêta rien, parce qu'il était, en effet, difficile de se décider pour quelque chose. A midi cependant chacun se mit en route, alla, sans savoir où, regarda aux croisées, eut l'air d'interroger les passans, et la seule idée à prendre et à suivre fut précisément celle qui ne vint à personne.

Vous prévoyez sans doute que l'heureux, le très-heureux Adolphe ne pensait pas à aller cher-

cher la réponse de madame d'Egligny. La vertu essentielle d'un jeune homme n'est pas de s'occuper de ses parens.

Le chef de division était père. Il sentait ce que la position de madame d'Egligny avait de fâcheux, et, lorsque la matinée fut écoulée, il jugea que madame Luceval faisait tout oublier à son mari. Il fit appeler un agent subalterne, et l'envoya savoir du cocher de la voiture au numéro 50, où il avait déposé les jeunes gens. C'est quelquefois une très-bonne chose que l'habitude : le monsieur, en reconduisant la jeune dame, avait remarqué le numéro du fiacre, sans se douter de quelle utilité serait sa mémoire.

Par un hasard assez singulier, madame d'Egligny, François et Duval se rencontrèrent sur le Pont-Neuf. Hasard de roman, allez-vous dire. Ils jetteront les yeux sur la rivière; en les relevant, ils reconnaîtront le jardin anglais de la préfecture; l'hôtel de la police les fera nécessairement penser à ceux qui l'exercent, et les voilà qui courent, qui arrivent, qui sollicitent des recherches.

Vous n'y êtes pas, mon cher lecteur ! Fatigués, désolés de l'inutilité de leurs courses, ils prennent une voiture et vont dîner. Un désagrément, un chagrin médiocre, n'ôtent pas tout-à-fait l'appétit.

Mais en rentrant à l'hôtel... ah ! voilà ce que vous n'avez pas prévu; le portier remet un billet à madame d'Egligny. Elle ouvre, elle lit, elle s'é-

« crie : « Ils sont retrouvés, ils sont retrouvés ! Li-
« sez, François ! lisez, Duval !

« Madame,

« Il n'est pas de père de famille qui ne doive
« prendre part à l'inquiétude que vous éprouvez
« sans doute, et je me félicite de remplir des fonc-
« tions auxquelles je dois les moyens de la termi-
« ner. Vous trouverez vos enfans rue de Cléry,
« hôtel d'Irlande, sur le derrière. Montez au nu-
« méro 10, et prenez garde qu'on ne s'échappe
« par un jardin, très-favorable à une seconde
« évasion.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

« Sauter dans le jardin ! s'exposer à se tuer ! je
« leur suis donc devenue odieuse. — Madame,
« nous entrerons dans ce jardin, M. Duval et
« moi. S'ils sautent, nous les recevrons. — Non
« pas, s'ils vous plaît, monsieur François. Je ne
« vois pas de nécessité à me faire écraser. — Et
« moi, monsieur, je me ferais réduire en poudre
« pour lui éviter une fracture, une contusion.
« Vous avez une manière d'aimer vos amis... —
« Chacun a la sienne, monsieur. Ma sensibilité ne
« se manifeste point par des exclamations, et je
« ne suis pas pour les partis extrêmes. — Quel
« expédient plus modéré trouvez-vous ?... — Par-
« bleu, c'est bien difficile à imaginer ! — Mais
« encore ? — Eh ! monsieur, cinq à six matelas
« sous la croisée... — Il a raison, madame. — Il

« à raison, François. Mais partons, partons ; ne « perdons pas un moment. S'ils allaient s'aviser « de changer de domicile !... »

On remonte en voiture, et les trois têtes sont aux portières. « Y sommes-nous bientôt ? — Nous « ne sommes encore que dans la rue Feydeau. — « Oh ! nous entrons rue Montmartre. » Et les trois voix s'écrient ensemble : « La voilà, la voilà, « cette rue de Cléry ! — Cocher, à l'hôtel d'Ir- « lande. — Regardez bien. — Ne passez pas. » Et le cocher, qui n'est pas dans les secrets de la famille, est convaincu qu'il mène trois fous.

« Ici, cocher, ici. — Arrêtez. — Ouvrez vite. — « Le maître de la maison ? — Où est-il ? — Qu'on « l'appelle ! — Que désirent madame et ces mes- « sieurs ? — Six matelas sous la croisée du nu- « méro 10. — Si madame voulait être plus claire... « — Six matelas, vous dis-je. Au nom de Dieu, « six matelas ! — Il me semble que madame n'est « pas absolument à ce qu'elle dit. Pardonnez-moi, « reprit Duval, madame y est, c'est vous qui n'y « êtes point, et cela n'est pas étonnant : on vous « parle comme si vous étiez au courant de l'af- « faire. Entrons chez vous, et tâchons de nous « entendre.

« Deux jeunes gens sont venus hier loger chez « vous. — A quoi tend cette question ? — Ce n'en « est pas une. Je vous répète que deux jeunes « gens sont venus hier matin chez vous. Vous « les avez mis sur le derrière, au numéro 10, et

« il faut nous les rendre. — Monsieur serait-il « attaché à la police? — Non, monsieur; mais je « suis autorisé par un des chefs de cette admi- « nistration... Lisez et reconnaissez la signature. — « C'est fort bien, monsieur, c'est à merveilles; « voilà qui change tout-à-fait la face des choses. « Asseyez-vous, je vous en prie; un fauteuil à « madame. — Nous ne sommes pas venus pour « nous asseoir, mais pour agir. — Tout ce qu'il « vous plaira, monsieur. Permettez-moi seulement « une légère observation. On vient de me de- « mander cette chambre pour deux mois; je l'ai « refusée, parce qu'il n'est pas dans mes prin- « cipes de déranger personne; ainsi il me semble « que ce que j'ai reçu... — Est à vous, sans con- « testation. — Monsieur, mes gens sont à vos « ordres. »

Les têtes froides ont toujours été en possession de maîtriser les autres, et le flegmatique Duval fut chargé, par les confédérés, des dispositions du siége. Un savant est bien aussi vain qu'un autre, et celui-ci, flatté de la justice qu'on lui rendait, se disposa à faire le petit Turenne. Il fit garnir d'abord le dessous de la croisée, bien que les persiennes, exactement fermées, annonçassent plutôt l'intention de soutenir un assaut que de faire une sortie. Mais Duval pensait, d'après le marquis de Feuquières, qu'il ne faut jamais juger des desseins de l'ennemi sur les apparences, mais prévoir tout ce qu'il peut tenter. Il

avait chargé François de faire remplir d'eau une grande cuve, pour le cas où Luceval mettrait, ou ferait semblant de mettre le feu à la maison. Madame d'Egligny était placée à la porte de la chambre. Celle de la rue était fermée. Tout cela s'était fait dans le plus grand silence ; il ne restait plus qu'à convenir du plan d'attaque.

On se réunit; on conféra très-sérieusement et très-longuement, et on sentit que la bienséance ne permettait pas à des hommes d'entrer dans une chambre où une très-jeune femme était couchée... On ne savait trop comment. On avait réfléchi au danger d'effrayer par des voix masculines, celle à qui, selon les apparences, Dieu avait accordé le don de fécondité; on jugea enfin que l'organe maternel, naturellement doux, devait s'adoucir encore, pour inspirer la confiance et prévenir tout accident. Madame d'Egligny retourna donc à la porte du numéro 10, Duval au jardin, et François à sa cuve.

Toujours des précautions inutiles. Nos jeunes gens, accablés des plus douces fatigues, reposaient dans les bras l'un de l'autre. Ainsi l'amour dormait sur le sein de Psyché.

Madame d'Egligny met l'oreille au trou de la serrure... pas le moindre mouvement. Seulement deux haleines douces et fraîches semblent tantôt se mêler, et tantôt se répondre. Manette, ma fille? dit-elle, d'un ton très-bas. Puis un peu plus haut : Ma fille, Manette? puis enfin le petit coup de

doigt au panneau; ensuite un coup plus fort, un autre plus fort encore, et toujours : Manette, ma fille, répondez donc ?

« Adolphe, Adolphe, éveille-toi : j'entends quel-
« qu'un. — Hé, non, ma bonne amie, tu te trom-
« pes. — Elle ne se trompe pas, monsieur. C'est
« sa bonne mère, c'est la vôtre... — Ah! mon dieu,
« c'est maman... — Pour qui vous avez eu le pro-
« cédé le plus blâmable... — Et vos vents-coulis,
« madame? Ce tour-là vaut bien le nôtre. — Ne
« parlons plus de tout cela; ouvrez-moi, mes en-
« fans, et partons. — Vous ouvrir, ma chère belle-
« mère ! oh ! comme vous vous moqueriez de moi !
« — Eh! que prétendez-vous faire? — D'abord
« nous sommes ici à merveilles. — Je ne vous y
« laisserai pas. — Eh bien! capitulons. Vous avez
« reçu ma lettre? — Elle n'a pas le sens commun.
« — Vous rejetez ma proposition? — Absolument.
« — Je romps la conférence.

« — Riez, riez, il y a matière. Vous jouez là
« une scène bien décente, et moi un rôle fort
« agréable. — Petit ami, ceci devient trop fort. —
« Ta maman est la maîtresse de terminer tout à
« l'instant.

« — Vous me poussez à bout, Adolphe. Eh
« bien, je ne bougerai pas d'ici. — Ah! vous
« voulez nous prendre par famine? nous avons
« encore des vivres pour deux jours. Après cela
« nous verrons. — Je vais faire enfoncer la porte.
« — Prenez garde, madame, que cette scène-là

« fera bien plus d'éclat que la nôtre. — Il a raison,
« ce mauvais sujet-là.

« Manette, je ne plaisante plus. Ouvre-moi, je
« l'exige. — Sérieusement, maman, je ne peux pas
« ouvrir. Il a traîné contre la porte une grosse ar-
« moire et une commode. »

Madame d'Egligny va consulter, en grondant, François et Duval. Ils sont d'avis d'accorder tout, puisqu'on ne peut rien refuser, et surtout de ne pas se donner plus long-temps en spectacle aux gens de la maison. Ils montent tous trois. Madame d'Egligny propose tous les tempéramens que lui fournit son imagination. « Liberté absolue, li-
« berté absolue! répond Adolphe à chaque pro-
« position. Liberté donc, puisqu'il le faut, dit en-
« fin la maman. — Vous le jurez? — Je le jure. —
« Duval et François sont-ils là? — Ils y sont. —
« Que je les entende! — Oui, oui, nous y sommes,
« finissez-en. — Et vous vous rendez garans de la
« promesse de madame? — De par Jupiter. — Et
« Vénus. — Votre parole d'honneur, cela vaut
« mieux. — Nous la donnons.

« — Retirez-vous, à présent, si vous voulez
« que j'ouvre : je ne suis pas en état de paraître.
« Mais comment se fait-il, disait madame d'Egli-
« gny en descendant, que ces petits êtres-là nous
« amènent toujours où ils veulent? Leurs enfans
« vous vengeront, répondait Duval. — A propos
« d'enfans, savez-vous que je tremble réellement
« pour ma fille? — Hé! madame, seize ans et la na-

« ture, qu'a-t-on à craindre avec cela? — Puissé-je « me tromper! » et elle se trompa.

Luceval parut bientôt, fait comme un diable; mais c'était un diable si joli! Il conduisait sa jeune femme, si pleine de son bonheur! « Allons, allons, « dit-il, la guerre autorise bien des choses; la paix « ramène toujours des ennemis généreux aux « sentimens d'estime et d'affection qu'ils se doi- « vent. Permettez, madame, que votre gendre « vous salue et vous embrasse. — Et ta petite « Manette, ma bonne maman? — Je devrais vous « fermer mes bras et mon cœur, méchans que « vous êtes; mais je me punirais la première. « Viens... venez tous deux.

« Ote ce bonnet chiffonné et prends mon voile. « Enveloppe-toi dans mon schall, et partons, car « enfin il faut dîner. »

On dîna bien : les uns et les autres en avaient besoin. A peine eut-on quitté la table, que Louison fut mandée. Le désordre de madame Luceval lui donnait un petit air libertin qui lui allait à merveilles, mais qui ne pouvait convenir que dans un tête à tête conjugal. Pendant que Louison l'habillait en femme respectable, Adolphe remplissait, tant bien que mal, une valise de tout ce qui se trouvait sous sa main, et Lafleur avait reçu l'ordre de mettre un cheval au cabriolet.

Madame d'Egligny fit, sur ce départ précipité, quelques réflexions qui n'eurent point de suite,

parce qu'on écoutait peu, ou qu'on lui répondait : Liberté absolue, vous l'avez juré.

Ce qu'elle crut pouvoir faire de mieux, fut de les suivre à la campagne, pour diriger au moins la maison : deux enfans qui commencent à faire l'amour, ne savent faire que cela.

On venait de terminer à la colonie les travaux projetés. Duval et François restèrent à Paris, pour faire circuler des annonces, bien détaillées, bien emphatiques, qui ne trompent jamais personne; mais qui ont l'utilité de faire marcher et digérer les oisifs, embarrassés de l'emploi de leur temps.

« C'est joli, c'est séduisant, ma bonne, disait, « en ruminant, un homme très-volumineux au- « jourd'hui, et très-mince il y a vingt ans. — Mais, « mon bon, on pourrait voir cela. — Nous n'avons « que soixante mille livres de rente, ma bonne. — « Et nous en dépensons quatre-vingts, mon bon. — « Ce qui nous ramènera bientôt au point d'où nous « sommes partis, ma bonne. — La singularité de « l'établissement couvrira nos vues économiques. « — Et nous fera remarquer. — J'aime qu'on s'oc- « cupe de moi. — Et personne n'y a pensé de- « puis notre dernière banqueroute. — Allons voir « cela, ma bonne. — Allons voir cela, mon bon. »

« Mais c'est un petit Spa, disait à sa maîtresse un « jeune homme qui avait le bonheur de n'avoir « ni père ni mère, et à qui il était permis de se « ruiner avant l'âge de raison. — Oh ! c'est supé-

« rieur à Spa, mon ami, car enfin, qu'y avons-nous « vu? des rochers qu'on ne peut gravir, et de « grands seigneurs qui ne nous regardaient pas.— « Ici les prix sont fixés de manière à écarter également la haute opulence et la médiocrité, et il « est incontestable qu'un homme comme moi tiendrait là le premier coin. — Et comme on y sera « abondamment fourni de tout, j'économiserai les « appointemens que tu me donnes, ce qui ne « laisse pas d'être avantageux. — Mais, Emilie, « pourras-tu supporter la langueur d'une vie purement pastorale. — Avec toi, mon ami, je vivrais « dans un désert. Que mon petit coiffeur, dont « je ne peux me passer, vienne là seulement cinq « jours de la semaine, et je n'aurai rien à désirer. « — Prends ton habit d'amazone, ton cheval anglais et partons. »

« C'est une spéculation sûre, madame, disait un « autre, qui malheureusement ne pouvait dîner « qu'une fois chaque jour; mais qui avait une indigestion toutes les nuits, et qui maigrissait à mesure qu'il arrondissait son coffre. Je louerai les « quatre maisonnettes; je gagnerai là-dessus vingt-cinq pour cent, parce que les propriétaires « seront obligés, pour avoir la paix avec moi, de « donner le double de ce qu'ils se sont engagés à « fournir. — Et s'ils sont aussi tracassiers que « vous, monsieur? — Je leur ferai vingt procès, « madame, et en mêlant à nos nouvelles lois d'anciennes lois romaines, qui devraient être abro-

« gées, et que la chicane maintient par égard « pour ses intérêts, j'embrouillerai si bien les « affaires qu'on se croira trop heureux de m'aban- « donner ce domaine, pour conserver les autres. »

« Cultive qui voudra la vigne du seigneur, « s'écriait un quatrième. J'ai hérité de vingt mille « livres de rentes, et je ne me soucie plus de « prêcher des gens qui ne veulent pas entendre, « ni d'écouter les ennuyeuses pécadilles d'un tas « de vieilles femmes. Je louerai une de ces mai- « sons, j'y conduirai une très-jolie gouvernante, « et si monseigneur m'interdit, il me fera plai- « sir : nous n'aurons plus rien de commun en- « semble. »

« J'ai été à trente batailles, disait un vieux mi- « litaire à une vieille sœur qu'il soutenait. J'ai « laissé une jambe en Italie, et un bras en Egypte. « L'état me paie ces membres dispersés fort au « delà de leur valeur, et me donne le droit de « reposer ceux qui me restent. Sortons de Paris, « ma sœur, où je ne vois que des intrigans, « des fripons, des désœuvrés ennuyés et ennuyeux, « des jeunes gens vaniteux et impudens, et des « femmes frivoles, quand elles ne sont que cela. « Allons nous fixer à cette campagne, où nous « trouverons peut-être des gens qui aiment l'hon- « neur et le bon vin. Ils me parleront raison, et « je leur parlerai batailles. Si ce ne sont que des « Parisiens, du moins seront-ils en petit nombre, « et il sera facile de les éviter. Mes exploits, mon

« Polybe, mon Folard, mon jardin et vous, « m'aideront à mourir loin des objets qui blessent « ma vue.

« Peut-être encore trouverai-je là quelques « pères de famille, dont les enfans sont dans nos « rangs, que les chances de la guerre n'ont pas « mis en évidence, qui n'ont besoin que d'un « appui pour obtenir le prix de leurs services. J'y « trouverai peut-être quelques-unes de leurs « veuves, qui pleurent, parce que personne ne « daigne les consoler. Protection aux premiers, « notre superflu aux secondes, et si tu me survis, « ma sœur, je te lègue à l'état : il ne t'abandon- « nera point. Partons. »

Duval faisait parler ceux qui se présentaient. Il pesait froidement leurs paroles, il démêlait leurs pensées. De ces aspirans et de cent autres, il choisit le vieux général, dont la probité était rarement aimable, mais toujours sûre ; une jeune veuve, qui venait de perdre un mari adoré, et qui voulait cacher sa douleur, ses talens et sa beauté ; un ancien magistrat qui s'était illustré par trente ans de travaux et d'intégrité, enfin deux jeunes époux, heureux comme Adolphe et Manette, pour qui l'amour était tout, le monde rien, et qui voulaient user ensemble leur cœur et leur vie.

La maison du général n'était composée que de lui et de sa sœur. Une petite fille du village venait soir et matin faire les gros ouvrages. Point de domestiques. Il ne voulait, disait-il, nourrir

ni des espions, ni des paresseux. Il allait lui-même au marché de la colonie prendre ses fruits, ses légumes, son laitage et autres objets. Sa sœur lui faisait observer que ces soins s'accordaient peu avec son rang. Il lui répondait qu'il était son frère avant que d'être officier.

Pendant qu'elle apprêtait le dîner, il lui lisait ses tacticiens, qu'elle n'entendait pas plus que les longs commentaires qui interrompaient ses lectures. La bonne fille apprenait Polybe et le chevalier Folard, comme elle avait appris à prier Dieu en latin.

Après son dîner, le général faisait ordinairement un piquet ou une partie de tric-trac avec le président. Perdait-il? Il jurait. Jurait-il? La douceur du président le ramenait à lui-même. Le président aimait l'austère franchise et le ton grivois du général. Il allait le chercher s'il se faisait trop attendre, et ces deux hommes, d'un caractère si opposé, sentaient le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre. Le général ranimait l'imagination du président; le président tempérait la vivacité du général.

Le matin, le magistrat passait quelques heures à la bibliothèque. Il y lisait, ou causait avec Duval, dont la conversation l'attachait. Après son piquet, il allait faire sa cour aux dames, et il en était reçu avec autant de plaisir que de distinction. Un vieillard aimable, et sans prétentions, est accueilli partout : malheureusement, il y en a peu.

La jeune veuve, madame Ducoudrai, ne cherchait pas la société. Un enfant de quatre ans, qui lui rappelait son père, nourrissait sa douleur et pourtant l'attachait à la vie. Son fils lui suffisait; cependant elle n'évitait ni le président ni le général. Le premier lui parlait un langage conforme à sa situation; l'autre lui racontait l'histoire de ses campagnes, et les femmes écoutent volontiers les héros.

M. et madame Luceval, M. et madame Sancy, ces jeunes époux dont je vous parlais tout à l'heure, avaient la délicatesse de ne jamais se présenter chez elle: ils craignaient de lui offrir l'image d'un bonheur évanoui.

En revanche, ils se quittaient peu. Même âge, mêmes goûts, même situation, en faut-il plus pour se lier de la manière la plus étroite? Le jeu de bague, la balançoire, le ruisseau, le lac, les nacelles, la grotte, les bois touffus, le théâtre, tout cela semblait fait pour eux seuls. On se balançait, on ramait, on pêchait, on se séparait, on se retrouvait sortant de la grotte, ou d'un bosquet mystérieux, et on allait parler au théâtre une scène du Temple de Gnide, le seul livre de la bibliothèque dont on fît cas.

Sancy jouait très-bien du violon, et donnait des leçons à Luceval. Madame Luceval en donnait de piano à Madame Sancy, qui lui montrait à faire résonner une harpe. Des jeux, des concerts, de la santé, beaucoup d'amour, et on croit avoir

fixé le temps! on s'est étourdi sur la rapidité de son vol.

Madame d'Egligny voulait plaire à tout le monde, et elle y réussissait. Souvent elle se mêlait aux jeux de ses enfans. Elle avait le bon esprit de sentir que pour vivre avec eux, il fallait renaître à leurs goûts. Elle répétait fréquemment ce vieil adage :

« On ne médit de la jeunesse que par le regret « de vieillir. »

Duval et François se communiquaient peu. L'un vivait avec ses livres et ses télescopes; l'autre s'occupait sans cesse des besoins et de l'agrément de tous. On honorait les connaissances profondes du premier ; on tenait compte au second de ses attentions, de son zèle; on aimait sa simplicité. On ne les cherchait ni l'un ni l'autre; on se plaisait avec eux.

Cette société, composée de gens qui se ressemblaient si peu, vivait cependant dans la plus douce union : c'est que personne n'exigeait rien, qu'on respectait les opinions des autres, qu'on était sensible à un procédé, et, qu'à cet égard, on craignait de se laisser prévenir.

Venait-il des visites de Paris? ceux qui arrivaient étaient les amis de tous. On s'était séparé avec peine; on se réunissait avec joie, parce que les étrangers aimaient à oublier un moment leurs habitudes, pour partager des plaisirs qu'on avait soin de varier.

On se rassemblait au théâtre, après dîner. Souvent on y dansait, et Lucéval faisait le ménétrier, en attendant qu'il pût faire mieux. Quelquefois on y jouait un opéra-comique, une comédie, répétés d'avance, et les répétitions avaient été autant de parties de plaisir.

Les rôles principaux étaient remplis par les quatre jeunes gens. Madame d'Egligny se chargeait volontiers du rôle d'une très-jeune maman, pourvu qu'on l'en priât un peu, et le général voulut bien jouer un jour le capitaine Sabord.

A travers tant de scènes différentes, nos jeunes époux cherchaient et retrouvaient l'amour. Ce qui devait arriver, arriva. Mesdames Luceval et Sancy changèrent si sensiblement, qu'il n'était plus possible de représenter une ingénuité, ou une soubrette de bonnes mœurs. Il fallut renoncer aussi à la balançoire et à la danse. On avait tant d'autres moyens de dissipation !

Les enfans de l'amour sont toujours chers à leurs mères. Les jolies petites femmes avaient résolu d'être mères tout-à-fait. Les jeunes époux partageaient leurs sentimens : est-ce par l'expulsion et l'exil qu'on prouve à ses enfans qu'on est digne d'être père ?

Il arriva enfin, ce jour également désiré du père et de la jeune maman. Ce fut du sein des douleurs que madame Luceval passa aux plus délicieuses sensations. Madame Sancy avait donné le jour à un fils qu'avait reçu son amie. Elle reçut

à son tour une fille qui n'avait aucun des traits de ses parens.

« N'importe, disait Manette, en la baisant, tu « ne m'en seras pas moins chère. Tu ne plairas « que par tes qualités; mais aussi tu ne plairas « pas à demi. Ce triomphe plus lent, n'est que « plus certain et plus flatteur. »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tout change, parce que tout doit changer.

On ne parlait à Paris que de la colonie Luceval; c'est ainsi qu'on la nommait. On comparait François à Guillaume Penn : même franchise, même simplicité. On enviait le sort des paisibles habitans du hameau; on désirait, comme on désire à Paris, très-vivement, d'en augmenter le nombre. On pressait le propriétaire de bâtir vingt maisons encore, et de tripler les produits, ce qui n'est pas à dédaigner.

Duval, général en chef, rue de Cléry; Duval, alors ministre des relations étrangères, et de plus forcé d'être orateur, car il n'avait pas de secrétaire, Duval répondait laconiquement à ces instances si flatteuses, que le bonheur d'une colonie n'est pas en proportion de son étendue et de sa population; qu'un petit état est plus facile à gouverner qu'un grand, et, comme il n'est pas de principe qui ne doive être appuyé sur l'expérience,

il observait que Robinson et Vendredi vécurent parfaitement heureux tant qu'ils furent seuls ; et il ajoutait que sept à huit personnes opulentes et unies n'ont pas d'intérêt à courir des chances qui, sans rien ajouter à leur bien-être, peuvent nuire à leur tranquillité.

Rien d'aussi chatouilleux que l'amour-propre ; chacun a le sien, et le plus sot n'est pas celui qui en a le moins. On trouva les défaites de Duval offensantes, injurieuses ; on ne dit pas hautement ce qu'on pensait, mais on passa subitement de l'engouement au dédain. On débita dans tous les cercles de Paris tout ce qu'on peut imaginer d'absurde sur la nouvelle colonie. On crut donner des ridicules aux colons : on les mit à portée de juger ceux qui venaient périodiquement manger leurs chapons, leurs abricots, et leurs fromages à la crême.

De cette foule, que la curiosité et le désœuvrement avaient amenée chez Luceval, il ne resta que quelques honnêtes gens qui aimaient véritablement nos colons et la campagne. Attachés à tous les habitans, chéris de chacun d'eux, ils logeaient indistinctement chez les uns ou les autres ; assez ordinairement chez le premier qu'ils rencontraient en arrivant. On en était venu insensiblement à tout mettre en communauté, tout, jusqu'aux affections du cœur.

On trouvait là ce dont on parle sans cesse, et ce qui peut-être ne s'est réellement rencontré que

chez Luceval, des plaisirs innocens et variés, de la raison sans pédantisme, des talens sans orgueil, de l'esprit sans prétention, de la gaîté sans licence. On était presque toujours réunis, et cependant chacun avait des habitudes relatives à sa situation ou à son âge. Mesdames Luceval et Sancy, par exemple, avaient remplacé les jeux d'exercice par des plaisirs doux, plus convenables à des femmes qui allaitent leurs enfans. Les soins intérieurs, qui ne sont pas sans agrément, parce qu'ils occupent; le déjeuner, moment de la confiance et de la liberté; des lectures agréables ou utiles, employaient une partie de la matinée.

Vers le midi, les petites mamans prenaient leurs enfans, et se réunissaient sur le boulingrin. Les jeunes bonnes suivaient, la barcelonnette au cou, roulant chacune un joli chariot, destiné à reposer les bras délicats de nos jolies dames. Un simple ruban fixait l'enfant. Chaque mère saisissait le timon léger. On parcourait les jardins, foulant tantôt l'herbe fine, tantôt s'égarant dans les bosquets qu'on aimait à revoir, parce qu'on y retrouvait à chaque pas d'heureux souvenirs. On riait, on chantait, on s'arrêtait; on parlait aux enfans, qui souriaient à ce qu'ils paraissaient entendre, et qui vraiment n'entendaient rien. Un baiser, récompense de leur intelligence prétendue, rendait de nouvelles forces aux jeunes mères. Montait-on le rocher ou la colline sur laquelle était bâti le temple? madame d'Egligny disputait aux

petites bonnes le plaisir de pousser les chariots. Descendait-on ? les jeunes mamans reprenaient leur course, et ne s'apercevaient pas que Zéphyr, dont elles semblaient défier l'agilité, se vengeait en dessinant des formes réservées à deux amours : c'étaient Luceval et Sancy. Ils en avaient la jeunesse, les graces, la fraîcheur. Ils étaient de toutes ces promenades, et ce qu'ils étaient forcés de sacrifier à la décence, tournait au profit du cœur.

On s'arrêtait enfin sous un ombrage touffu et frais. On s'asseyait sur le gazon ; on y formait un cercle. Les enfans passaient des bras de leurs mamans dans ceux de leurs pères, de leurs amis. « Mon dieu, ma fille, que tu es laide ! s'écriait « quelquefois Manette, en regardant sa Caroline. » Et elle partait d'un éclat de rire, et le plus tendre baiser était la douce expiation que lui offrait sa mère.

Madame Sancy cherchait à ménager son amie : elle ne parlait jamais de son fils. Elle le caressait en silence, et ce même silence donnait lieu à des réflexions secrètes, qui n'étaient pas à l'avantage de la petite Caroline.

C'est sous cet ombrage mystérieux, loin des regards profanes, que s'ouvrait le fichu discret, que se dénouait l'échelle de rubans, que paraissaient ces vases séducteurs que pressaient de petites mains impatientes ; c'est sous des lèvres avides que disparaissait la rose, d'où jaillissaient les sources de la vie.

Bientôt un doux sommeil fermait ces yeux, faibles encore. On apportait les barcelonnettes, on y déposait les enfans, et on n'entendait plus que le gazouillement des oiseaux. Les mères attentives se partageaient entre leur ouvrage d'aiguille et leur tendre anxiété; les jeunes pères tiraient des coffres des chariots un échiquier pliant; madame d'Egligny y prenait un livre; les petites bonnes renouvelaient les guirlandes de fleurs qui paraient les barcelonnettes.

La cloche rappelait chacun chez soi. On avait jugé convenable de dîner tous à la même heure, pour être libres en même temps. C'est alors qu'on se rassemblait selon son goût et les plaisirs du jour. C'est alors que madame Ducoudrai cherchait un air plus pur sous les bosquets solitaires. Quelquefois elle s'arrêtait devant un groupe; elle écoutait, lorsqu'on y parlait raison, ce qui arrivait fréquemment; elle y laissait son fils, son cher Edouard, que la solitude n'amusait pas, qui cherchait les jeux de l'enfance, qui n'avait pas de camarades de son âge, mais qui s'en était fait un du général, depuis qu'il était entré furtivement chez lui un matin, pour lui cacher sa jambe de bois. Le général avait décidé qu'un enfant espiègle est toujours un excellent militaire, et il apprenait à Edouard ses vieilles romances; il jouait avec lui à la bataille; il lui faisait des sabres de bois, des fusils de roseau; il lui montrait l'exercice; il lui permettait de tout retourner chez lui,

et il n'y paraissait jamais, parce qu'une maison bien ordonnée et celle d'un vieux garçon ne se ressemblent point.

En conséquence, Edouard s'échappait de chez sa mère le plus souvent qu'il pouvait; d'abord, parce qu'elle était triste, ensuite, parce qu'elle lui montrait à lire, et à dessiner des yeux, ce qui l'ennuyait à la mort. Il courait de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le général, et quand madame Ducoudrai voulait le ravoir, c'est là qu'elle l'envoyait chercher.

Elle savait gré au brave officier de ses soins et de ses complaisances. Elle ne le lui disait pas; mais elle s'arrêtait plus volontiers avec lui qu'avec les autres. Ce corps mutilé ne lui rappelait rien des jouissances de l'amour; sa conversation était toujours étrangère aux sensations du cœur; elle s'oubliait auprès de lui. Il était le seul qui pût la faire parler, et il en concevait une sorte d'orgueil.

« Corbleu ! messieurs, disait-il à Luceval et « à Sancy, vous croyez que pour plaire à une « femme charmante, il faut être un Adonis ! Re- « gardez-moi; je ne suis pas beau, ou que le dia- « ble m'emporte ! eh bien, c'est toujours moi que « cherche madame Ducoudrai; ce n'est que moi « qu'elle écoute et à qui elle répond. Sa tristesse « se modère, elle reprend ses pinceaux, et savez- « vous le premier usage qu'elle en fait ? elle me « peint en pied, messieurs, avec ma jambe de

« bois, et un bras de moins. Allons, président,
« notre piquet. Je me crois en veine aujour-
« d'hui, et je vous gagnerai vingt fiches. — Vous
« les perdrez, général. — C'est ce que nous
« verrons. »

Ce fut au milieu d'une de ces parties, lorsque Duval finissait une leçon d'astronomie, que les amis de Paris se plaçaient pour entendre une nouvelle symphonie concertante qu'allaient exécuter monsieur et madame Sancy, monsieur et madame Luceval, que François, allant et venant à son ordinaire, rencontra le père Dufour haletant, la pâleur sur le front, la douleur dans les yeux.

Le vieillard aborda François : c'est toujours à lui que s'adressaient ceux qui avaient besoin de secours ou de consolations.

« Il vous est arrivé un malheur, père Dufour ?
« — Le plus grand de tous, monsieur. — Parlez,
« mon ami, parlez. — Notre gendre... — Nicolas,
« le bon Nicolas!.. —En se laissant glisser de dessus
« une meule de foin... — Il est tombé ? — Sur
« les pointes d'une fourche qu'on avait imprudem-
« ment plantée... — Oh ! mon dieu, mon dieu !
« vit-il encore ? — Bientôt il ne vivra plus. —
« Lafleur, Champagne, vite un cabriolet ! Hâtez-
« vous, il n'y a pas un instant à perdre. — Que
« de bonté, monsieur ! vous allez envoyer... —
« — Je vais moi-même, père Dufour, chercher,
« amener les gens de l'art les plus célèbres... —

« Il suffirait, monsieur François, de charger un « domestique... — Mon ami, ne laissons jamais à « d'autres le plaisir d'être utiles, quand nous « pouvons le goûter nous-mêmes », et François monte en voiture; il est déja sur la route de Paris. Il presse, il pique le meilleur des chevaux de Luceval; dans deux heures il sera de retour.

Le vieillard le regardait aller; et quand il cessa de le voir, il éleva les yeux et les bras vers le ciel : « Bénissez-le, mon Dieu, qui lui avez donné « votre bonté ! »

Les jeunes mères folâtraient, couraient sur le gazon. L'attitude du vieillard les frappe. Elles s'approchent, elles l'interrogent. Aussitôt la triste nouvelle se répand. Plus de ris, plus de jeux : on n'écoute que le cri de l'humanité souffrante.

Madame Luceval met des cordiaux dans un petit panier; madame Sancy en remplit un autre de vieux linge. Elles veulent porter, présenter elles-mêmes l'offrande au malheur : elle en sera plus chère à Nicolas. Il verra qu'on l'estime, qu'on l'aime, et, s'il ne doit pas survivre à son accident, cette idée consolante l'aidera à mourir.

Tout le monde prend le chemin du village. Le général tenait Edouard par la main. « Viens, lui « disait-il, accoutume-toi de bonne heure à voir « des malheureux : tu ne rencontreras que cela « dans le monde. »

Madame Ducoudrai marchait seule, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine. Pauvre petite Mar-

guerite ! pensait-elle, bientôt, peut-être, tu sentiras comme moi qu'on perd plus que la vie en perdant ce qu'on aime. La conformité de notre sort comblera l'intervalle qui nous sépare ; nous mêlerons nos larmes, et à qui parlerait-on de sa peine, qu'à l'être infortuné, qui seul sait compatir à des maux qu'il éprouve ?

On entre en silence dans la maison qu'habitaient la veille encore le contentement et la paix. Le malheureux était mourant. Le père et la mère Dufour, la jeune et intéressante Marguerite, deux enfans, qui balbutiaient à peine, étaient autour du lit, et demandaient à Dieu un père, un époux, un gendre. Dieu fut sourd à leurs prières.

Que j'aime ce rustre du bon La Fontaine, qui

.....Chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le rustre cependant s'en promettait merveilles ;
Il lui coûtait autant que trois.
.....
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole.
..... Quand je te fais du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole ?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
.....

Et, puisque nous sommes en train de citer, rapportons un extrait de cette autre fable :

Un bloc de marbre était si beau,

Qu'un statuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu; même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux ;
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

Il était enfant en ceci :
Des enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.
. . . . . .

L'infortuné Nicolas parut se ranimer à l'aspect des soins qu'on lui prodigua, et du vif intérêt qu'il inspirait. Son œil, presqu'éteint, exprima encore la reconnaissance et l'affection. Il souleva avec effort une main déja glacée, et montra Marguerite et ses enfans. Madame Ducoudrai fondit en pleurs. « Tels furent, s'écria-t-elle, le dernier « signe, le dernier vœu de mon époux. On les a « oubliés, avec lui : la dernière volonté de Nicolas

« sera respectée. » Elle embrasse la mère désolée ; elle prend un enfant sur chacun de ses genoux ; elle les presse contre son sein ; elle les a adoptés. Nicolas lui adresse un regard, qui eût payé les mines de Golconde.

François parut, accompagné d'un médecin et d'un chirurgien. Ils décidèrent, au simple attouchement du pouls, qu'il n'y avait pas de ressources. Ils essayèrent cependant de placer un appareil, et le blessé expira dans leurs mains.

Aussitôt la maison retentit des gémissemens de ces infortunés. Madame Ducoudrai prit la main de Marguerite, soutint les pas chancelans de l'aîné des enfans, remit l'autre entre les bras du général, et sortit, sans s'inquiéter si les amis communs la suivaient ou non. Elle n'adressa pas un mot à Marguerite : persuade-t-on la douleur ? elle pleurait avec la jeune femme.

Les habitans de la colonie retournèrent chez eux, tristes, pensifs, et se parlant à peine. Les gens fortunés ont besoin de ces scènes d'affliction qui les ramènent au sentiment de leur faiblesse, et du vide des plaisirs. C'est alors que, se reployant sur soi-même, on se compare aux êtres souffrans dont on est environné ; qu'on sent que pour mourir en paix, il faut faire un digne emploi de la vie.

Luceval marchait seul, et ne paraissait pas plus profondément affecté que les autres. Se rappelait-il l'impression désagréable qu'avait fait éprouver

à madame Luceval le dernier baiser pris à Marguerite le jour du baptême ? craignait-il de laisser pénétrer ses véritables sentimens, ou était-il du nombre de ceux que la satiété en tout genre conduit à l'insouciance ?

François, toujours sévère envers lui-même, et juste et franc envers les autres, s'approcha de Luceval. « Monsieur, lui dit-il, j'ai cessé d'être votre « tuteur... — Mais vous êtes toujours mon meil- « leur ami, François. — Eh bien ! un ami vrai doit « toujours la vérité à son ami, et si ses conseils « ne sont pas suivis, du moins n'a-t-il rien à se « reprocher. Voyons, monsieur, que comptez- « vous faire pour cette malheureuse famille ? — « Mais, mon bon ami, nous verrons. — Monsieur, « le bienfait différé perd beaucoup de son prix ; « c'est le choix heureux du moment qui fait valoir « ce qu'on donne. — Eh bien, François, nous nous « consulterons. — Pensez-vous, monsieur, à la « froideur de vos réponses ? vous conservez la plus « vive affection pour madame Luceval, et elle la « mérite sans doute ; mais l'amour qu'elle vous « inspire a-t-il fermé votre ame à la délicatesse et « à la reconnaissance ? — Comment, François, à « la reconnaissance ? — Avez-vous oublié que « Marguerite est la première auprès de qui vous « avez senti battre votre cœur, et ne devez-vous « rien à celle qui vous a communiqué une seconde « vie ? Avez-vous oublié que vous l'avez jugée di- « gne de votre main, et que vous avez voulu la

« combler de richesses pour la consoler de vous « avoir perdu ? Ce sentiment s'est éteint; mais la « délicatesse vous permet-elle de l'abandonner à « l'infortune et à sa douleur, lorsque, par l'ac- « complissement constant de ses devoirs, elle a « acquis de nouveaux droits à votre estime ? Ré- « fléchissez, monsieur; interrogez votre cœur; il « vous parlera comme moi. — Mon ami, mon bon « ami, je ne demande pas mieux que d'adoucir le « sort de cette jeune femme; mais encore faut- « il le temps de penser... — J'ai pensé pour vous, « et je vous laisserai la satisfaction d'agir.—Voyons, « mon bon ami, que croyez-vous qu'on puisse « faire?

« — J'occupe le bas d'une de vos maisons. J'ai « six pièces, et deux me suffisent. Je logerai la « malheureuse famille. — Bien. — M. Duval étudie « et travaille à la bibliothèque; ainsi, le bruit, « les jeux des enfans ne lui donneront pas de dis- « tractions. — Ensuite ? — J'occuperai Marguerite, « je l'emploierai utilement pour vos intérêts; elle « gagnera à la colonie de quoi élever honnête- « ment ses enfans. Elle a un bail très-long et très- « avantageux; vous lui permettrez de disposer de « la ferme d'après mes avis. Je placerai pour elle « les bénéfices qu'elle en retirera; elle joindra « tous les ans ses intérêts à ses capitaux; à l'ex- « piration du bail, elle aura de quoi se faire un « sort indépendant, et ces arrangemens, monsieur, « ne vous coûteront qu'une signature.

« — Je la donnerai avec le plus grand plaisir; « mais il est dans les convenances que je prévienne « madame Luceval. — Vous ne pouvez vous en « dispenser; mais je crois, monsieur, qu'elle pen- « sera comme nous. Elle est à l'âge heureux où « le cœur suffit à peine au besoin d'aimer, où tous « les genres d'affections lui sont propres, et le « plaisir simple et pur de secourir l'humanité souf- « frante, peut reposer un moment des agitations « de l'amour. »

Madame Luceval ne fut pas précisément de l'avis de ces messieurs. En volant au secours de Nicolas, en consolant sa femme, elle avait cédé à un premier mouvement, toujours favorable au malheur. Mais, au retour, elle avait eu le temps de réfléchir. Marguerite était encore très-jolie; les gens de Luceval avaient parlé; François lui-même avait jeté, sans s'en douter, quelque lumière sur cette liaison éteinte. Cependant, comment se refuser ouvertement à un acte de bienfaisance, que désiraient, que sollicitaient tous les membres de la société? Il fallait donner des prétextes plausibles, et la jeune dame sentait qu'une jalousie, sans fondement réel, n'eût été qu'un ridicule.

Elle se rendit au vœu général avec cette facilité que semblait exiger la circonstance, et cette froideur qu'éprouvera toujours de l'épouse celle qui plut au mari, ne fût-ce qu'un instant. Elle observa seulement que la société était composée de manière à ce qu'on ne pût admettre Marguerite

et ses enfans dans l'une des sept maisonnettes; qu'il serait absurde d'exposer les habitans de la colonie à rencontrer à chaque pas une femme, intéressante sans doute par sa situation, mais qui d'ailleurs ne pouvait convenir à personne; qu'enfin, il y avait quelques bâtimens éloignés, où on pouvait la loger conformément à son état.

Ces observations faisaient souffrir François. Parvenu près de son ancien maître, de l'état de domestique au rang d'ami et d'ami intime, il ne connaissait, depuis trente ans, que deux classes d'hommes, les honnêtes gens et les fripons. Il avait résisté aux premiers désirs de Luceval, parce qu'il avait senti que son pupille pourrait lui demander compte un jour d'une faiblesse qui eût excité le blâme général; mais il ne concevait rien à ces raffinemens, qui font adopter par la société une femme couverte de dentelles, et qui la forcent à en rejeter une autre qui se présente avec l'auréole des vertus. Bon François! il n'était pas du dix-huitième siècle.

Luceval se tut; François ne répliqua rien. Il savait combien il était facile de réchauffer la bienfaisance de son élève; mais il sentait le danger de mettre en opposition la femme et le mari.

Le silence de Luceval, les ménagemens de François, n'influèrent en rien sur le sort de Marguerite. Madame Ducoudrai était maîtresse absolue chez elle : elle y reçut la mère éplorée et ses malheureux enfans.

Marguerite était douce; madame Ducoudrai n'était pas exigeante. Il s'établit entre elles une sorte d'intimité, que le même genre d'infortunes rendait chaque jour plus étroite. Elles ne sortaient presque jamais, et si elles voulaient jouir d'une heure de promenade, elles choisissaient le moment où elles étaient sûres de ne rencontrer personne dans les jardins. Le général, seul, était régulièrement admis chez elles, et il disait tout haut que madame Ducoudrai était aussi estimable que belle, et que s'il avait son bras, sa jambe et vingt-cinq ans de moins, il faudrait, parbleu, qu'elle l'épousât.

Une belle action enflammait l'ame du vieux général; il la louait, parce qu'il y trouvait du plaisir et de la justice. Sa franche vivacité ne lui permettait jamais de réfléchir; il disait d'abord ce qu'il pensait, sans s'inquiéter des conséquences. Cependant, ces éloges répétés semblaient être une satire directe de l'insouciance de quelques uns des habitans. Madame Luceval s'appliquait secrètement des traits qui ne s'adressaient ni à elle, ni aux autres. Elle laissa échapper plusieurs fois des marques de mécontentement, et le président en parla enfin au général. « Je ne critique « personne, répondit celui-ci; je ne cherche à « mécontenter personne; mais, il y aurait de la « lâcheté, de la bassesse à me taire, d'après des « considérations frivoles, sur ce que je vois de « beau, de grand, de sublime, et, ventrebleu! « je ne me tairai pas. »

On ne voyait plus madame Ducoudrai, et il était dans les convenances que Luceval allât quelquefois s'informer de sa santé, savoir si on fournissait exactement à ses besoins, et à ces petites fantaisies que nous aimons tant à satisfaire. Ces visites, toujours très-courtes et peu fréquentes, inquiétaient madame Luceval. Son mari avait aimé Marguerite ; il lui avait plu. Elle était libre ; elle pouvait se rappeler ses premières affections ; la vanité, l'intérêt pouvaient faire le reste. A la vérité, l'amour de Luceval ne paraissait pas s'affaiblir ; mais, qui peut lire dans l'avenir ? et les cœurs timides semblent se complaire à se créer un avenir effrayant.

Quelquefois aussi la jeune dame riait de ses craintes. Brillante de jeunesse, d'attraits, de parure, pouvait-elle craindre une simple paysanne ? Cette réflexion, que l'amour-propre reproduisait souvent, eût peut-être calmé des inquiétudes qui n'étaient pas encore fondées, si madame d'Egligny n'avait eu sur l'inconstance des hommes une opinion qu'elle devait probablement à son expérience, et qu'elle n'avait pas la sagesse de dissimuler. Eclairer une femme trompée, c'est perdre une maison. Alimenter le soupçon au cœur de celle qui n'a aucun sujet légitime de craindre, c'est détruire le charme de l'illusion, et notre bonheur ne se compose que de cela.

Déja les habitans commençaient à se voir moins. Une réserve marquée avait succédé à la confiance

et à la gaîté. On n'avait à se plaindre de personne, et on croyait s'apercevoir qu'on cessait de se convenir.

Le président regrettait ces jours d'abandon et d'aimable folie, qui plaisent à tous les âges, quand ils sont réglés pas la décence. Plein de pénétration, il démêla facilement la cause de la mésintelligence qui commençait à se manifester, et il entreprit d'en effacer jusqu'au souvenir.

Il ne se fatigua point à combattre des opinions, à dissuader ceux qui ne voulaient pas l'être; il attaqua le mal dans sa source. « Monsieur, dit-il « à François, les crises violentes durent peu : « Marguerite doit commencer à se calmer et à « sentir la nécessité de se suffire à elle-même. « M. Luceval a signé l'acte qui l'autorise à dis- « poser de sa ferme ; il faut maintenant qu'un « travail utile pour le propriétaire et pour elle, « lui permette d'économiser ses petits revenus : « tels étaient, je crois, vos projets. — Mais, mon- « sieur le président, elle ne dépense rien, rien « absolument chez madame Ducoudrai. — La dé- « licatesse ne lui permet pas d'y rester plus long- « temps. L'occupation, d'ailleurs, la distraira des « idées affligeantes que nourrit l'oisiveté, et sur « lesquelles elle a ramené madame Ducoudrai, « qui déja avait assez de sa douleur. Employez « Marguerite dans les bâtimens extérieurs ; qu'elle « n'ait plus de communication directe avec nous : « le sort de toute la vie de monsieur et de ma-

« dame de Luceval dépend de la conduite que « vous allez tenir. — Vous m'effrayez, monsieur « le président. — Des alarmes ne remédient à « rien. — Mon pupille serait-il capable de s'ou- « blier, de manquer à sa femme? — Je ne le « crois pas. Cependant, cela n'est pas impossible. « Madame Luceval le craint, et c'est assez.

« Mais, croyez-vous, monsieur le président, « que madame Ducoudrai permette à Margue- « rite... — Mon cher François, à vingt-quatre ans, « on pleure facilement, on peut trouver même « de la douceur à pleurer; mais, à vingt-quatre « ans, on ne se voue pas aux larmes. Un mo- « ment d'exaltation nous fait quelquefois agir « contre nos intérêts. Nous sentons plus tard les « désagrémens d'une association qui n'a de rap- « ports ni avec nos goûts, ni même avec nos « moindres habitudes. Un amour-propre mal en- « tendu nous empêche de revenir sur une fausse « démarche; mais, nous cédons avec facilité, et « nous conservons une reconnaissance secrète « pour celui qui a eu l'adresse de nous faire une « douce violence. Telle est, je crois, la position « de madame Ducoudrai. C'est à vous, qui jouis- « sez de la considération patriarchale, à vous, « que vos fonctions autorisent à entrer partout, « à voir Marguerite, à lui parler, à empêcher « enfin que la défiance n'amène l'aigreur entre de « jeunes époux, si dignes d'être heureux. »

Le président connaissait le cœur humain. Ma-

dame Ducoudrai n'opposa qu'une faible résistance. Marguerite était reconnaissante; mais elle ne fut pas fâchée d'être rendue à son indépendance. Elle sentait, avec une satisfaction secrète, qu'éloignée de l'enclos, elle recevrait librement son père et sa mère, ses anciennes amies qui parlaient et entendaient son langage, et que surtout elle pourrait gâter ses enfans, sans qu'une protectrice lui observât que les vices de la première éducation influent sur le reste de la vie : tout était pour le mieux.

Elle alla fixer son domicile dans une ou deux chambres attenantes à la lingerie, dont la direction lui fut confiée par François. C'était un emploi nouveau qu'il créait. Il l'avait jusqu'alors exercé, aussi bien que peut le faire un homme; mais il s'en déchargea avec plaisir, dès qu'il eut trouvé une femme intelligente et sûre. Il avait d'ailleurs tant de parties essentielles à surveiller!

Le président jouissait de son ouvrage. Il observait les différentes teintes des physionomies; elles paraissaient plus ouvertes, et il s'applaudissait chaque jour de ce qu'il avait fait. Il ne recueillit cependant aucun fruit de ses vastes conceptions. Un incident bien simple, bien naturel, et que sa prudence n'avait point prévu, renversa tout son plan.

Luceval, trop jeune pour calculer rien, trop ardent pour être réservé, avait mis sa jeune épouse dans la nécessité de sevrer Caroline. Madame Luceval se consola aisément d'une

distraction, qu'elle tourna à l'instant au profit de son repos et de ses goûts. Elle représenta la difficulté de priver du sein un enfant sous les yeux de sa mère. Elle insista sur le besoin qu'avait du grand air, et des alimens sains de la campagne, un enfant sevré brusquement. La conséquence était toute simple : c'est que Luceval devait la conduire à Paris.

Il fallait réellement qu'une demoiselle de seize ans, élevée dans le grand monde, habituée aux plaisirs bruyans, éprouvât ce que l'amour a de plus doux et de plus fort, pour passer, sans regretter rien, dix-huit mois dans un perpétuel tête à tête. Il était dans l'ordre des choses qu'on pensât enfin à sortir de cette espèce de léthargie, et il n'était pas malheureux d'avoir un motif qui mît en défaut la pénétration conjugale, et qui ne lui laissât aucun moyen de résistance.

Madame Sancy ne pouvait donner à son mari qu'un prétexte, qui n'eût pas réussi un an plus tôt, et auquel elle n'eût pas pensé : c'était le désir, très-louable sans doute, de ne pas abandonner son amie pendant les incommodités d'une grossesse. Madame Luceval n'était pas incommodée du tout ; mais cela vient du jour au lendemain.

Il est présumable que tout prétexte devait convenir aux jeunes maris. La balançoire, les joûtes sur l'eau, le jeu de bagues, et un autre jeu plus séduisant, avaient perdu l'attrait de la nouveauté. Il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à l'ha-

bitude, et de l'habitude à la satiété, il n'y a pas loin. On avait juré, on trouvait superbe d'aimer toute la vie ; mais je ne sais quel malin démon soufflait intérieurement qu'une femme charmante a tout à gagner par la comparaison, et cette comparaison, on n'était pas fâché de la voir faire.

Adorateurs déclarés de leurs femmes, ces messieurs n'avaient garde de se faire des confidences. Mais ils agirent de concert, sans être convenus de rien. Il fut arrêté qu'on retournerait à Paris... pour plaire à ces dames : les maris adroits tirent parti de tout.

Il eût cependant été difficile à ceux-ci de ne pas céder. Les jeunes dames étaient vives, et la vivacité ne supporte pas la contradiction. Elles avaient l'habitude d'être prévenues en tout, de voir tout ployer sous des fantaisies, quelquefois ridicules, mais toujours piquantes par les graces de la gaîté, et un enfant gâté s'irrite de la moindre résistance. Les deux jeunes gens s'étaient ployés, sans s'en apercevoir, à une sorte de dépendance. On ne secoue le joug de sa femme qu'à l'aide d'une révolution domestique, et tout le monde n'a pas le goût des révolutions.

Le président les vit partir avec peine ; mais il ne fut pas tenté d'abandonner son champêtre et paisible asile. Il lui restait le général, qu'il aimait ; madame Ducoudrai, qu'il estimait, et qui, après tout, ne serait pas toujours inconsolable ; Duval, à qui le dérangement des saisons donnait lieu de

faire, sur l'inclinaison de l'écliptique, des raisonnemens toujours nouveaux, toujours très-savans, et toujours très-incertains; enfin, le bon François, dont la conversation simple reposait l'esprit, en intéressant le cœur.

CHAPITRE II.

Caroline paraît sur la scène de la vie.

Y a-t-il un bonheur durable? Dites-moi où on le trouve.

Est-ce au milieu de monceaux d'or? Du moment où on n'éprouve plus de désirs qu'on ne puisse satisfaire, on a cessé de jouir.

Est-ce dans la considération que donne une grande place? Respects sans amour de la part des inférieurs; envie, persécutions de celle des concurrens; calomnies après la chute, et toujours la nécessité humiliante de flatter des supérieurs et de ramper devant eux.

Est-ce au pied des autels, qui promettent appui, consolations, et où on ne trouve que tristesse, effroi, et des sens rebelles que le jeûne et l'ennui irritent souvent, et ne calment jamais?

Est-ce dans les douceurs de l'amour? Ses illusions se dissipent comme la rosée aux premiers rayons du soleil.

Est-ce dans l'éclat de la domination? Les tra-

vaux, l'insomnie, les soucis dévorans sont sur les marches du trône.

Où chercher le bonheur durable ? où est-il ? nulle part. Il n'existe point. Osons le ranger au nombre des chimères auxquelles les humains sacrifient leur courte vie.

Si un être quelconque veut n'être pas malheureux ; s'il veut faire une espèce de compensation du bien et du mal, qu'il pratique, non les vertus de la nature, elle n'en impose pas, elle ne donne que des appétis ; qu'il pratique ce que le Contrat Social a nommé vertus, parce que ce qui est utile, ce qui est bon à tous, doit être distingué et révéré.

Celui qui a le bon esprit d'adopter des principes, dont ses ancêtres avaient reconnu l'utilité avant sa naissance, qui étend sur tout ce qui l'environne son active sollicitude, est déja, par le témoignage de sa conscience, fort au-dessus du malheur.

Mais s'il sait adoucir ce que le bienfait a toujours d'amer ; s'il a secouru le malheureux avec cette modestie, ces égards compatissans que l'homme doit à l'homme souffrant ; s'il répand sur sa femme, sur ses enfans la portion de bonheur qui leur est propre, l'affection des siens, la reconnaissance, les bénédictions publiques, le rendront heureux un moment. Or, comme il n'est personne qui n'ait, selon ses ressources, ces moyens à sa disposition, il n'est personne aussi

qui, par une bonne action répétée, ne puisse échapper au vide affreux de la vie.

On me demande maintenant quelle idée j'attache au mot *conscience*, qui vient de m'échapper. Un docteur répondrait que c'est un sentiment inné que Dieu a imprimé dans nos ames. Moi, qui ne suis pas savant, je dirai simplement que ma conscience innée était sans activité, avant qu'on m'eût enseigné ce qui est bon ou nuisible aux autres et à moi, et j'ajouterai que ma conscience n'est que mon propre témoignage de ce que j'ai fait de bien ou de mal, d'après les opinions et les principes reçus. Ce témoignage, le fléau, l'ennemi inséparable du méchant, est l'orgueil légitime et la récompense du juste, lors même qu'on lui refuse la justice qui lui est due. C'est de ce témoignage seul que dérivent les courts instans de bonheur dont nous pouvons jouir. N'en cherchons point ailleurs. Misère, confusion, désordre, voilà ce qui reste à celui qui entreprend de briser la grande chaîne, dont il est lui-même un chaînon.

Marguerite n'était pas métaphysicienne. Jamais même elle n'avait entendu parler métaphysique qu'à son curé, qui n'y entendait rien. Mais Marguerite avait reçu des bienfaits; elle concevait le plaisir de la bienfaisance, et elle désirait secrètement l'occasion de s'élever jusqu'à ses bienfaiteurs: elle la trouva bientôt.

Monsieur et madame Luceval avaient prié, en partant, François de trouver une bonne, une ex-

cellente sevreuse, et cela se trouve si facilement à la campagne, où toutes les femmes sont dans l'habitude de recevoir de l'argent, pour négliger, brusquer, tourmenter d'innocentes créatures ! Celles qui ne peuvent plus leur communiquer avec leur lait leurs inclinations vicieuses, s'empressent, pour de l'argent encore, d'accueillir ces victimes de l'insouciance paternelle, et ce qui peut leur arriver de moins malheureux, c'est que leur imbécille institutrice ne fasse que prolonger leur première imbécillité.

Ce départ précipité, cette espèce d'abandon, paraissaient extraordinaires à François. Il disait sa façon de penser à ce sujet au président ; le président, qui prévoyait que François serait utile aux enfans comme il l'avait été au père, cherchait à entretenir cette affection qui devait se répandre sur toute une famille. Il fit convenir le tuteur qu'une femme grosse ne peut pas nourrir ; qu'une femme délicate a des ménagemens à garder dans une semblable position, et que la preuve de confiance la plus touchante que pouvaient lui donner M. et madame Luceval, c'était de le charger exclusivement de la vie et du bien-être de Caroline.

Ces raisons suffisaient à un homme qui se plaisait à estimer ceux qu'il aimait. Il trouvait même quelque orgueil à croire, avec M. le président, que Luceval comptait, pour sa fille, sur

ces soins tendres et désintéressés qu'il lui avait prodigués autrefois. « Aimable jeune homme, di-« sait-il en cherchant une sevreuse, il veut que « j'emporte au tombeau la satisfaction d'avoir « élevé le père et les enfans! »

Les sevreuses qu'il trouvait ne lui inspiraient que la défiance ou le dégoût. Il courait tout le jour; il rentrait, excédé de fatigue, et il trouvait le temps de veiller encore à ce que celle qu'il avait provisoirement chargée de soigner Caroline, ne la laissât manquer de rien. Quelquefois il l'endormait sur ses genoux.

C'est quelque chose de bien ridicule, n'est-ce pas, belles dames, qu'un homme qui endort un enfant? Voudriez-vous m'en dire la raison?..... Vous balbutiez; vous ne savez que répondre. Heureux, croyez-moi, celui qui a des faiblesses aimantes! il ne brille pas, mais il jouit.

Un soir, François était rentré, désolé de l'inutilité de ses courses. Il prenait sa rôtie au vin, et, par intervalles, il chantait d'une voix rauque un air usé, en berçant Caroline. La petite lui souriait aussi agréablement que peut le faire un enfant qui n'est pas beau, et un baiser de François était le prix du sourire.

Marguerite entra. Elle avait besoin de quelques renseignemens sur ses occupations nouvelles, et depuis qu'elle ne rencontrait au hameau que des visages rians, elle y venait sans contrainte.

François, après lui avoir répondu, lui parla de ses fatigues, de leur but, et du peu de succès qu'il en attendait. Elle réfléchit un instant. Sa figure s'anima; ses yeux brillèrent d'un éclat nouveau; ses gestes annonçaient cette belle chaleur, qui accompagne toujours une résolution noble.

Quel moyen plus sûr, en effet, de prouver à M. et à madame Luceval qu'elle est digne d'eux, que de se charger de leur enfant, de supporter les dégoûts qui naissent à chaque instant de l'imperfection des organes, et les contradictions que suscitent des volontés, d'autant plus opiniâtres, qu'elles sont encore sans objet déterminé par la raison; de veiller la nuit, et de guider le jour des pas incertains! Une mère se soumet quelquefois à ces devoirs pénibles; son cœur l'y porte, quand elle en a un; une femme salariée promet, et feint de les remplir: celle-là est la plus estimable, qui, sans autre attrait que le plaisir de bien faire, entreprend volontairement cette longue et pénible tâche, et c'est ce que fit Marguerite.

Voilà donc la fille unique, la seule héritière existante d'une immense fortune, bannie de l'intérieur des possessions de son père, reléguée avec des gagistes: telle est la première observation qui se présente à l'esprit.

Mais si l'on pense qu'il ne faut encore à Caroline que des alimens, un habit et un toit; qu'elle ignore ces habitudes étrangères à la nature, qui sont

devenues pour nous des besoins impérieux; si l'on pense que Caroline, à la lingerie, pouvait se permettre ce qu'on lui eût interdit sous les lambris dorés de sa mère; que Marguerite se partageait également entre elle et ses enfants, et qu'enfin les vertus simples de François veillaient sans cesse autour de son berceau, on jugera Caroline heureuse, et elle l'était en effet.

François écrivait à monsieur Luceval régulièrement une fois la semaine. Il faisait ses lettres longues, parce qu'il se complaisait à parler de l'enfant, et qu'il entrait dans les plus petits détails. Luceval répondait exactement. Ses lettres exprimaient de l'affection pour sa fille, de l'estime et de la reconnaissance pour François : le bonhomme était enchanté.

Un courrier, porteur de billets ornés de jolies vignettes, apprit enfin aux habitants du hameau que madame Luceval était mère d'une seconde fille, qui effaçait ce qu'on avait vu de plus beau. Tant pis pour Caroline, disait tout bas le président. Tant mieux pour Caroline, disait tout haut François : la nature lui a donné une compagne et un amie.

On s'attache par ses bienfaits, et depuis quelque temps le brave homme éprouvait le désir et le besoin de revoir son Adolphe. La naissance du bel enfant exigeait des félicitations. La bienséance fut le prétexte; l'affection seule le fit partir.

François, pour être bien reçu, n'avait qu'à se

présenter; il le savait; mais, il savait aussi quel prix on attache à une jouissance inattendue. Il emmenait avec lui la petite Caroline, qui s'essayait à marcher, et qui commençait à articuler ces premiers mots si doux à l'oreille d'un père et d'une mère.

Ah! pensait François, quel plaisir ils auront à la voir trouver, perdre, chercher, retrouver l'équilibre! Combien leurs cœurs seront émus, lorsqu'ils devineront les mots qu'elle balbutie à peine!

Rêves de bonheur rendent la peine légère. François était insensible à la gêne d'avoir, pendant toute la route, Caroline sur ses genoux. Il avait pris une femme; mais, ce n'était pas Marguerite, et l'enfant n'était bien qu'avec elle, ou François.

Ils arrivent. Luceval voit son vieux ami descendre de voiture; il court, il est dans ses bras. Il caresse sa Caroline, qui ne le connaît plus, qui pleure, qui crie *papa*, et c'est à François que ce mot s'adresse; c'est à lui qu'elle tend ses petits bras; c'est lui qu'elle semble implorer.

François était au désespoir que ce nom, qu'il lui avait appris à prononcer pour son père, ne s'adressât qu'à celui qui, à la vérité, en remplissait les devoirs..... Luceval, frappé de la force de cet instinct qui attache exclusivement l'enfant à ceux qu'il reconnaît à leurs bienfaits, et que le besoin d'un appui l'oblige a adopter, Luceval

s'efforçait en vain de cacher, sous un air de gaieté, son embarras, et peut-être certains reproches intérieurs..... François, qui prenait toujours les choses du côté le plus avantageux, s'applaudissait que son pupille ne s'aperçût de rien. Ce cher Adolphe, pensait-il, combien il souffrirait, s'il avait vu que sa fille me préfère à lui.

Ils entrent dans la chambre de madame. François lui présente Caroline, qu'elle embrasse une fois, deux fois, pendant que le tuteur tourne une espèce de compliment, à la fin duquel on l'invite à s'approcher du berceau de Julie. Le bonhomme s'écrie qu'il est impossible, en effet, de rien voir de plus beau, et madame Luceval lui sourit.

Il prend Caroline dans ses bras, il approche ses joues de celles de sa sœur. Charles, dit Caroline en pressant Julie de ses petites mains. Charles était le plus jeune des enfants de Marguerite.

« Il paraît, dit madame Luceval, que Caroline « aime beaucoup les petits habitants du hameau. « Il faut l'y reconduire; elle s'ennuierait ici. Je « le crois, madame, répondit François, de la « meilleure foi du monde. » Luceval rêvait, et ne disait rien.

Il ne restait plus, selon le digne homme, qu'à faire valoir un peu les talents de sa Caroline. Mettre dans le plus beau jour son adresse naissante, un entendement qui commençait à se dé-

velopper, c'était plaire à ses parens : telle était la façon de voir de François. « Vous savez, ma-« dame, que Caroline marche assez bien? — Vous « nous l'avez écrit. Comment se portent nos amis « du hameau? — A merveille, madame. Je vais « la faire trotter sur ce tapis. — Et madame Du-« coudrai? — Toujours fort triste, madame. Al-« lons, viens, mon enfant, viens. » Il s'était mis à l'extrémité de la chambre, et la petite allait à lui, en appuyant un pied avec précaution, en cherchant bien l'aplomb avant de lever l'autre; elle lui souriait, quand elle avait fait trois ou quatre pas; François l'encourageait de l'œil et de la voix; enfin, elle courait dans ses bras, lorsqu'elle était assez près de lui pour ne rien craindre. « Comment donc, M. François, mais elle est « très-avancée ! — N'est-il pas vrai, madame? Oh! « je savais bien que ce tableau vous ferait le plus « grand plaisir..... Et, si vous l'entendiez parler! « Caroline, voilà maman. » Et la petite court à la porte, en pleurant de joie, et en répétant : Maman, maman. C'était Marguerite qu'elle attendait.

Sa précipitation lui fait faire un faux pas. Elle tombe, et se blesse au front; c'est François qui la relève. « Louison, vous n'entendez pas ma « fille qui crie? Donnez-la-moi donc. » François s'empresse d'apporter Caroline; Louison présente Julie. « Vous ne croiriez pas, monsieur François, « que cette charmante Julie ne peut attendre le

« sein un moment : il faut que je sois à ses or-
« dres. — Mais, madame, Caroline souffre. — Ah!
« voyez cela, Louison. — Hé! madame, si sa mère
« ne la soulage pas, du moins ne passera-t-elle
« pas dans les mains de ses domestiques. « Et
François cherche ce qu'il faut pour faire et mouil-
ler une compresse. « Mon bon ami, vous parais-
« sez avoir de l'humeur. — Non, monsieur, je
« n'en ai pas. — Vous auriez tort, au reste, car
« vous devez sentir que la faiblesse d'un enfant
« de quinze jours réclame les premiers soins
« d'une mère.

« — Voilà une observation qui m'était échap-
« pée, et que monsieur le président m'aurait
« faite comme vous. Il m'a souvent fait revenir
« de certaines idées..... Je vous avoue que j'avais
« en effet de l'humeur, que j'en avais beaucoup,
« et je vous en demande pardon. Permettez que
« j'arrange la tête de Caroline. — Monsieur Fran-
« çois? — Madame? — S'il vous était égal de pas-
« ser dans l'appartement de monsieur..... Je vous
« avoue que les cris de deux enfans..... — Oh!
« c'est trop juste, madame », et François passe
chez monsieur.

Luceval le suit. « Mon bon ami, je voudrais
« bien dîner avec vous. — Monsieur, je compte
« sur ce plaisir-là. — Mais, je ferais beaucoup de
« peine à madame, si je la laissais seule, et vous
« savez que le bruit l'incommode. — Allons, al-
« lons, mon cher Adolphe, pas de contrainte

« entre nous. Vous me ferez servir ici, et ensuite « je partirai. — Je suis bien fâché de ce contre- « temps; vous serez seul, et..... — J'ai Caroline, « monsieur. — Vous vous ennuierez avec elle. — « Jamais nous ne nous ennuyons ensemble. »

Luceval conservait pour son tuteur un grand fonds d'attachement; Caroline lui était chère : un père tient beaucoup moins qu'une mère à la figure de ses enfans. Mais, l'empire de madame Luceval s'affermissait tous les jours. Ce n'était point par de grands airs, par des larmes qu'elle faisait tout ployer; c'était par une douceur insinuante, par les graces d'une figure enchanteresse; c'était à travers les expressions d'un attachement réel qu'elle se laissait deviner, qu'elle inspirait l'idée de la prévenir, et sa reconnaissance était toujours le prix d'une soumission dont on ne s'apercevait pas. On croyait n'avoir cédé qu'à son cœur, quand on avait réellement obéi.

Ce joug n'avait rien d'humiliant ni de pénible. Le public même, toujours malin, souvent méchant, ne pénétrait pas la jeune dame. Il citait Luceval comme le modèle le plus fortuné des époux, et il proposait sa femme comme un exemple de tendresse, d'attentions et d'égards.

Il est difficile qu'une autorité, établie sur de semblables bases, ne dure pas long-temps. Celle de madame Luceval subsista, lorsqu'il ne restait que le souvenir de ses charmes; elle la soutint encore par les seules ressources de son esprit.

Elle avait aimé Caroline avec une tendresse qui la rendait insensible à la défectuosité de ses traits. La beauté de Julie, dans qui elle se plaisait à se reconnaître, avait entraîné et fixé son cœur. Est-ce un crime de distinguer, parmi ces jeunes plantes, celle qui justifie le plus notre affection? C'en est un certainement de laisser percer une préférence dont on n'est pas maître, mais dont on sent secrètement l'injustice, et de ne point dédommager, par l'égalité de soins et de bienfaits, celle qu'on prive d'une partie des affections auxquelles elle a des droits sacrés. Est-ce ce que fit madame Luceval? c'est ce que nous verrons.

En dînant avec sa petite Caroline, François réfléchissait à ce qu'il avait vu, à ce qu'il avait entendu. Il se rappelait certains mots qui annonçaient la froideur, et, malgré le penchant qu'ont les honnêtes gens à juger favorablement ceux qu'ils aiment, François avait au moins des doutes, et c'était un malheur pour lui. Il regardait l'enfant d'un air qui disait clairement : Ne crains rien, François te reste, et l'instant d'après, une pensée déchirante l'agitait; il pouvait mourir, et alors... « Allons, dit-il en se levant de table, retournons « au hameau, et consultons monsieur le président. »

Il entra chez madame avec Caroline : il fallait qu'elle prît congé de ses parens. On la caressa beaucoup, mais beaucoup. La jeune dame exprimait-elle la satisfaction de voir éloigner un enfant trop au-dessous d'elle et de sa sœur? La ten-

dresse maternelle l'emportait-elle, en ce moment, sur un orgueil mal entendu; réparait-elle les torts du matin? François ne vit, ne voulut voir que le triomphe de la nature, et ses soupçons s'évanouirent à l'instant. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne peuvent croire le mal, qui voient le bien, même où il n'est pas, qui jugent enfin les hommes d'après eux, et qu'il est cruel de dissiper une erreur d'où dépend le calme de leur vie !

François remonta en voiture, détrompé, satisfait. Il reprit gaiement ses habitudes, Caroline les siennes. Le président entretint facilement les idées riantes qui charmaient les travaux du brave homme : tout allait au mieux.

Madame Luceval, parfaitement rétablie, se partageait entre Julie et le grand monde. Point de veilles trop prolongées; point de ces modes qui blessent la décence et exposent la santé; point de jeu, cette ressource des imbéciles et des gens désœuvrés; du reste, elle adoptait tout ce qui peut contribuer à embellir, à faire couler la vie, et surtout cette variété précieuse, qui prévient l'ennui, et qu'on se procure si facilement avec du goût et de l'or.

A la vérité, les amis de madame Luceval étaient obligés d'acheter un peu les plaisirs qu'ils trouvaient chez elle. Il fallait entendre souvent l'éloge physique et même moral de mademoiselle Julie. On convenait facilement de sa rare beauté; il ne fallait pour cela que des yeux. On avait un peu

plus de peine à reconnaître des intentions prononcées dans un geste, dans un sourire purement machinal. On avait alors le malheur de croire assez généralement que nous sommes sans intelligence avant le développement des organes qui nous servent à comparer, et sans doute le dernier degré de la sagesse humaine est d'avoir composé de ces organes un être abstrait, qu'on appelle une ame.

Cependant, comme il est facile d'être de l'avis d'une jolie femme, surtout quand elle est aimable, et qu'elle fait au mieux les honneurs de chez elle, on avouait, sans trop de résistance, que les organes de mademoiselle Julie étonneraient un jour les matérialistes et les spiritualistes. Cette opinion, énoncée avec la facilité et la délicatesse qui distinguent les gens bien élevés, était presque toujours suivie d'une fête plus ou moins agréable. Ainsi, madame Luceval donnait souvent des fêtes, parce que tout le monde les aime, et que tout le monde savait le moyen de les amener.

Ces éloges, si innocens en apparence, et qui n'avaient réellement d'autre but que de plaire et de s'amuser, n'étaient point pourtant sans des inconvéniens graves. Ils entretenaient, ils augmentaient l'amour presque exclusif de la jeune dame pour Julie ; ils le justifiaient à ses yeux. Les premiers mots, que pût entendre la malheureuse enfant, l'enivrèrent d'orgueil, et elle était encore aux portes de la vie.

Caroline ne recevait de compliment de personne, et elle n'en méritait point. Sa figure n'avait rien d'attrayant; son intelligence était celle d'une petite fille, dont on n'a pas fatigué la mémoire, pour n'en faire qu'un perroquet, c'est-à-dire, qu'elle n'avait que les idées propres à son âge, et qu'elle en avait peu.

Cependant, Caroline, qui ne connaissait ni les louanges, ni les fêtes, était parfaitement heureuse à sa manière. Elle n'avait que les désirs de la nature, et ceux-là sont faciles à satisfaire. François, Marguerite, ses deux enfans, composaient son univers. Les premiers faisaient tout pour elle, et n'en exigeaient rien : pouvait-elle ne pas les aimer ? Guillaume et Charles n'étaient pas si complaisans. Quelquefois, au milieu du jeu le plus intéressant, on se brouillait, on se querellait sans savoir pourquoi; on se quittait, et on se rapprochait bientôt par le besoin de jouer encore.

Duval et le président allaient souvent à la lingerie, le général quelquefois, et, assez ordinairement, madame Ducoudrai accompagnait son vieux héros. Caroline n'aimait pas ces visites, parce qu'il fallait répondre à ce qu'elle n'entendait pas, faire des révérences auxquelles elle ne trouvait aucune valeur, et les enfans ne font sans contrainte que ce qui leur plaît, ou ce qui leur paraît bon ou utile pour eux.

Ce que François avait fait pour son Adolphe,

il le faisait encore pour sa fille. Il redevenait enfant auprès d'elle; il la consolait des brusqueries de Charles et de Guillaume, et tous les soirs il lui donnait une leçon de lecture. Mais, soit qu'il entendît mal l'art d'enseigner, soit que son élève manquât de dispositions ou de bonne volonté, Caroline faisait peu de progrès. François s'en affligeait sérieusement. Il s'était flatté que les qualités de l'esprit tiendraient un jour lieu de graces et d'attraits. Il plaignait un enfant à qui la nature avait tout refusé; il se plaignait quelquefois à Caroline elle-même. Caroline le caressait, parce qu'elle le voyait mécontent; François se calmait, et donnait une autre leçon, aussi infructueuse que les précédentes.

Il y eut encore quelques changemens au hameau. Le temps, qui seul cicatrise les plaies de l'ame, avait guéri madame Ducoudrai de la manie de s'affliger inutilement, et le temps, qui détruit tout, éteignit ce qu'il restait du général.

Tous ceux qui le connaissaient sentirent vivement cette perte. Le petit Edouard surtout regrettait son unique camarade. Plus âgé que Caroline et que les enfans de Marguerite, il ne prenait aucune part à des jeux qui avaient cessé de l'intéresser. Qui pouvait d'ailleurs avoir pour lui cette bonté, ces complaisances, dont il ne sentit réellement la valeur que lorsqu'il en fut privé?

Il avait suivi, en pleurant, le convoi de son bon ami. Tous les jours, il allait joncher de fleurs

la pierre modeste qui le couvrait. Il fit un faisceau des armes enfantines qu'il avait reçues de lui. Il les plaça dans l'endroit le plus apparent de sa chambre, et il écrivit dessous cette inscription naïve : *Il ne peut plus m'en faire; je les conserverai toujours.*

Le président remarquait avec une vive satisfaction qu'Edouard était né avec un excellent cœur. Mais, il s'arrêtait devant le faisceau, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine; il prenait le Polybe du général, il l'ouvrait de préférence aux feuillets les plus usés; il lisait, non pour comprendre, mais pour arrêter ses yeux sur les caractères qu'avait lus et relus son ami. Les moindres actions d'Edouard avaient l'empreinte de la mélancolie, et sa mère alarmée voyait son fils unique descendre au tombeau sans avoir joui de la vie : les femmes sont extrêmes en tout.

Le président représentait à madame Ducoudrai que les affections de l'enfance varient comme les vents; que le chagrin d'Edouard se dissiperait devant un oiseau, un cerf-volant, une mouche. Mais, persuade-t-on une mère? Madame Ducoudrai mena Edouard à Paris.

Le chapitre des conjectures est le seul qu'on ne puisse terminer : le cœur humain a tant de ressorts cachés! peut-être madame Ducoudrai ne se fût-elle pas décidée à quitter aussi facilement sa retraite un an ou deux plus tôt. Peut-être,

indépendamment de l'intérêt que lui inspirait son fils, une voix secrète lui disait-elle qu'une veuve, jeune encore, belle, aimable, et qui a eu enfin le bon esprit de se consoler, doit passer au milieu d'un monde, fait pour l'apprécier, les belles années qui lui restent encore. Les suites de son retour à la société prouvent au moins que ma conjecture n'est pas sans quelque vraisemblance. Un colonel, qui n'était pas aussi savant que M. Ducoudrai, mais qui portait un uniforme beaucoup plus galant, et qui le portait à merveilles, un colonel de hussards vit la jeune veuve, la trouva charmante, et osa le lui dire.

Souvent fillette écoute ce qu'elle n'entend pas. Mais, veuve qui écoute sans colère, donne nécessairement des espérances. M. de Surville en conçut de si fondées, qu'au bout de trois mois madame Ducoudrai, qui s'était promis de passer sa vie dans les larmes, jura au pied des autels de la passer dans les bras du colonel, et se trouva fort bien de son nouveau serment.

Cependant, il est difficile d'accorder les plaisirs d'un nouveau mariage avec les soins que demande l'éducation d'un fils. Une femme, d'ailleurs, ne peut la pousser loin, et on tire peu d'instituteurs du corps des hussards. Edouard entra donc dans une excellente pension, où on apprenait tout, c'est-à-dire qu'on en sortait après avoir parlé de tout, et sans rien savoir à fond. En faut-il davantage pour un homme du bon ton? Le français

aimable effleure tout, et ne s'appesantit sur rien.

Le président avait perdu le général, et le départ de madame Ducoudrai avait ajouté au vide qu'il éprouvait déja. Cependant, fidèle, disait-il, au plan de vie qu'il s'était tracé, mais flatté peut-être, d'après le chapitre des conjectures, d'entendre murmurer autour de lui que le vrai mérite sait se suffire, il resta presque seul à l'hermitage, c'est ainsi qu'il appelait le hameau. Il n'avait pas tous les jours des visites, et, comme il n'est pas d'hermite qui ne sente la nécessité d'échapper à l'ennui par le travail, le président, au lieu de faire des paniers de joncs, qui ont leur utilité, ou des *agnus Dei*, qui ne sont bons à rien, trouva plus convenable de passer ses jours à voyager dans l'espace. Duval le guidait dans les cieux, et le soir ils allaient tous deux à la lingerie, oublier Sirius et la Voie-Lactée, au sein de la nature et de la simplicité.

Il ne dédaignaient pas de descendre au niveau de la jolie et intéressante Marguerite; ils se faisaient économistes avec François; ils jouaient avec les enfans, et ils avouaient franchement que les corps terrestres avec qui on est en analogie directe, sont bien aussi dignes d'attention que les globes aériens, en faveur desquels pourtant on se donne la peine inutile d'étendre le chapitre des conjectures.

Comme les gens les moins instruits ne sont pas toujours les moins curieux, Marguerite et Fran-

çois se mêlaient quelquefois de parler astronomie. Ils mettaient ainsi nos astronomes dans la nécessité de leur répondre. Ceux-ci, pour mettre la science à leur portée, la dépouillaient de sa sublime et obscure enveloppe; ils enseignaient ce qu'il savaient de positif, sans prétention, sans morgue, et, comme rien ne rend un principe aussi clair que l'application, le président faisait un soir une éclipse à François, avec une pomme dans une main, et une bougie dans l'autre. Caroline, qu'on n'observait pas, qu'on croyait occupée à toute autre chose, était, au contraire, très-attentive. Elle s'écria tout à coup : « J'entends. Quand « je ne verrai pas clair à midi, c'est qu'il y aura « une pomme entre le soleil et moi. »

Dès ce moment les opinions se fixèrent. On sentit de quoi l'enfant serait capable, et François fut le seul qui n'eut point à se reprocher de ne l'avoir pas négligée.

Les honnêtes gens se plaisent à réparer leurs torts. Le président s'attacha à former, à développer le jugement de Caroline; Duval savait également piquer son amour-propre, et fixer son attention. Il amenait une question; il y répondait de manière à exciter de plus en plus la soif d'apprendre. Bientôt François recueillit le prix de ses soins : Caroline lut, et lut bien.

Dès lors elle s'établit à la bibliothèque. Fière de ses progrès, elle lisait seule, elle lisait à Duval, elle lisait à tous ceux qui entraient. Elle se faisait

expliquer ce qu'elle n'entendait pas; elle oubliait rarement les explications reçues, et, lorsqu'elle avait mérité et obtenu des éloges, elle courait en jouir auprès de Marguerite, et la poupée ou les osselets faisaient oublier un moment les livres élémentaires.

A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe plein de sens. Si Caroline eût été belle, on en eût fait, comme de Julie, un joujou de salon. Entourée d'êtres superficiels, elle se fût laissé persuader, comme Julie, que la beauté tient lieu de tout, qu'elle dispense de tout, et femme qui n'est que belle, est bien peu de chose, en vérité.

On admirait un monument superbe,
L'orgueil de trente potentats :
De ses débris, cachés sous l'herbe,
L'amateur s'éloigne à grands pas.

CHAPITRE III.

Scène qu'on a pu prévoir.

Le hameau, abandonné pendant quelque temps, se repeupla enfin par des causes aussi simples que celles qui en avaient fait un désert.

On vante beaucoup l'expérience : elle n'est utile qu'aux gens sans passions; elle est perdue pour les autres, et ceux-là composent les dix-neuf vingtièmes de l'espèce humaine. Madame de Sur-

ville, qui avait adoré M. Ducoudrai, et qui l'avait oublié, était persuadée qu'elle aimerait le reste de sa vie M. de Surville, et pour l'aimer à son aise, elle était revenue s'établir avec lui au hameau. M. de Surville, qui s'était souvent marié à la manière des hussards et de beaucoup d'autres, ne croyait pas aux passions éternelles; mais, il était persuadé qu'il n'est pas d'amour nouveau qui ne puisse soutenir l'épreuve d'une campagne. Il lui était donc indifférent d'être heureux six mois aux champs ou à la ville, et puis il n'était pas fâché de se distraire de ses habitudes, pour les reprendre avec plus de plaisir : il se laissa conduire au hameau.

M. et madame Sancy, très-jeunes encore, et par conséquent très-mauvais spéculateurs, avaient monté leur maison de Paris sur un ton que leur fortune ne leur permettait pas de soutenir. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'unique moyen de conserver ce qui leur restait, était de restreindre leurs dépenses. Cependant, il est dur de déchoir, de remettre ses loges aux différens théâtres, de n'avoir plus qu'un simple cabriolet, après avoir eu équipage, et d'entendre dire autour de soi: On ne dîne plus chez eux qu'une fois la semaine.

Avec du courage, on peut déclarer publiquement qu'on cède à la crainte de se ruiner tout-à-fait; mais, cet aveu n'est pas propre à rappeler la considération, surtout à Paris. Madame Sancy

jugea à propos de mentir, pour concilier sa vanité et ses intérêts. L'air épais de la ville lui devenait contraire; elle avait de fréquens maux de tête, et il est reçu qu'une femme qui a mal à la tête doit prendre un parti sérieux. D'ailleurs, on touchait au printemps, et la première verdure, le premier chant des oiseaux sont si attrayans! enfin, le chanteur le plus célèbre de l'Europe avait loué la maisonnette du général, et la campagne n'allait offrir qu'une suite de jouissances et d'enchantemens. M. et madame Sancy revinrent au hameau.

La vieille sœur du général s'était retirée avec une pension de l'État, plus que suffisante à ses besoins. Le chanteur par excellence avait fait nettoyer, arranger, décorer la maisonnette, et il arriva, suivi de deux malles de musique et de quinze à vingt instrumens.

C'est un évènement, même dans une capitale, que l'arrivée d'un tel personnage, à plus forte raison à la campagne, où l'on fait d'une bagatelle une affaire importante. M. et madame Sancy, passionnés pour la musique, coururent recevoir le dieu du chant. Le président, Duval et les autres voulurent aussi voir un homme qui ne s'habillait, qui ne parlait, qui ne faisait rien comme personne. Un original a toujours un côté piquant, et la vanité du chanteur ne manqua pas d'attribuer à un empressement mérité, ce qu'il ne devait en grande partie qu'à la curiosité.

C'est le président qui se chargeait de présenter Caroline aux arrivans. Il n'était ni chanteur ni original; il avait des qualités, ce qui vaut mieux que des fredons, et les siennes commandaient l'estime et la confiance.

Ce n'était d'abord que par égard pour lui qu'on recevait Caroline. Insensiblement on s'y attachait: elle n'avait pas été gâtée, et ne croyait point qu'on dût faire tout pour elle. Douce, aimante, toujours disposée à obliger, comptant pour rien ses complaisances, pour tout celles qu'on lui accordait, elle forçait pour ainsi dire les cœurs à passer de la bienveillance à l'affection. C'est par ces moyens, qu'elle employait sans les connaître, par la seule impulsion de la nature, qu'elle trouva dans chacun des habitans un ami et un maître.

Elle dessinait auprès de madame de Surville; elle apprenait chez madame Sancy la musique instrumentale; elle filait des sons chez le chanteur. Des succès rapides la rendaient plus avide d'apprendre, justifiaient les bontés de ses maîtres, en obtenaient la continuation. Ils étaient fiers de leur élève, et sans doute Caroline leur devait beaucoup; mais, elle était née avec ce tact sûr, ce goût épuré, cette imagination forte, qui font seuls les grands artistes.

Le bon François était enchanté. Mais, ce qui touchait, pénétrait son cœur, c'est que Caroline, après avoir passé la journée avec des personnes d'une classe distinguée, revenait le soir caresser

Marguerite, et jouer gaiement avec ses enfans. Elle partageait leur souper frugal; elle s'endormait au milieu d'eux. « Elle est bonne, disait « François au président; elle aura des talens; que « n'a-t-elle aussi la beauté! Elle aurait tout, ré- « pondait le président, et qui peut tout avoir? »

Il est une époque où les époux les mieux assortis ne résistent pas au vide et à l'ennui de ces tête-à-têtes, jadis si doux et si attrayans. Depuis long-temps Luceval et sa femme éprouvaient le besoin de se quitter, pour se retrouver avec quelque plaisir. Ce besoin se faisait sentir plus impérieusement d'année en année, et c'est au milieu d'un tourbillon aussi brillant que dispendieux, qu'ils s'étourdissaient sur une existence qu'ils n'avaient pas l'art d'utiliser.

Leur fortune ne souffrait pas cependant de la multiplicité des plaisirs. Madame d'Egligny était toujours à la tête de leur maison; tout y respirait l'abondance. L'observateur seul pouvait deviner l'économie sage et bien entendue qui fournissait à tout; mais, observe-t-on à Paris?

M. et madame Luceval ne redoutaient que le témoignage de leur raison : on la retrouve malgré soi dans la solitude et le recueillement. Ils devaient donc avoir pour la vie champêtre un éloignement invincible, et depuis des années, ils n'avaient point paru au hameau.

Qu'y auraient-ils fait? François était plus qu'un autre eux-mêmes, et il est très-commode de re-

cevoir ses revenus et d'en donner quittance, sans se déranger de chez soi. Voir Caroline ? elle était bien, très-bien ; ils n'en pouvaient douter, et deux fois la semaine ils en recevaient des nouvelles.

En effet, François écrivait plus régulièrement encore, depuis qu'il pouvait annoncer des choses satisfaisantes. Il s'étendait avec complaisance sur l'étonnante facilité de l'enfant, sur son goût pour le travail, sur tout ce que vous savez déja.

Vous sentez qu'on appréciait les détails de François d'après ses préventions. On cherche toujours à faire valoir ceux à qui on s'intéresse, et la vieillesse exagère volontiers. Le bonhomme, d'ailleurs, était aussi étranger aux beaux-arts qu'aux sciences exactes : de quel poids pouvait donc être son suffrage ? Et puis, quelle apparence que des femmes d'un certain genre donnassent régulièrement des leçons à une petite fille qui ne prévenait pas en sa faveur, lorsqu'une mère ne pouvait se ployer à montrer le piano, sur lequel elle excellait, à sa Julie qui lui était si chère ? Il n'était donc pas possible de croire qu'un enfant, élevé à la campagne, sut réellement quelque chose, lorsque cette charmante Julie, qui avait les maîtres les plus chers de Paris, ne savait encore rien. Tels étaient les raisonnemens de monsieur et de madame Luceval. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence.

C'est par elle que le président voulait faire re-

venir M. et madame Luceval de leur injustice; il n'attendait qu'une occasion : elle ne tarda pas à s'offrir.

On était à la fin de décembre. Le renouvellement prochain de l'année était une circonstance heureuse. « Ecrivez à votre père et à votre mère, « dit-il à Caroline. — Que leur écrirai-je, mon- « sieur ? — De l'embarras, Caroline, et vous avez « lu madame de Sévigné ! — Ce n'est pas le style « qui m'embarrasse. — Alors, écoutez votre cœur. « — Il ne me dit rien, monsieur. — Caroline ! — « J'écrirais facilement à François et à Margue- « rite. — Vous leur devez beaucoup; mais, M. et « madame Luceval... — Que leur dois-je, mon- « sieur ? »

Le trait était violent; mais, Caroline grandissait; elle commençait à sentir l'abandon et l'espèce de mépris auxquels on la livrait; son cœur était ulcéré; elle le soulageait du poids qui l'accablait.

Le président saisit les conséquences des dispositions réciproques des parens et de leur fille. Il employa, pour persuader Caroline, ce que la morale a d'insinuant, ce que la raison a de force. Elle répondait avec la franchise de l'innocence et la persuasion de son injure; elle opposait au président des raisonnemens simples, mais sans réplique. Il ne lui restait qu'une ressource, celle de la prière, et il ne rougit pas d'y descendre.

Caroline ne savait pas résister à l'amitié. Elle

écrivit ; mais le respect seul avait dicté sa lettre. Le président la prit, l'emporta. Ils répondront, pensait-il. Que leur lettre renferme une expression affectueuse, Caroline reviendra : la nature l'a faite pour aimer.

Monsieur de Surville était à son régiment, Edouard à sa pension. Une femme sensible, privée de tous les objets qui lui sont chers, regarde autour d'elle, sur qui s'exercera sa sensibilité. La plupart se jettent dans le pays des chimères, et cet amour mystique n'est utile ni à elles, ni aux autres : madame de Surville avait en quelque sorte fixé Caroline auprès d'elle, et la moitié des journées se passait en leçons et en lectures.

Caroline avait crayonné une tête de Niobé avec une correction et un fini qui eussent fait honneur à un âge plus avancé. Le président la joignit à la lettre, et il écrivait lui-même qu'il ne doutait pas du plaisir que feraient ces essais intéressans, ni de celui qu'on éprouverait à en marquer à l'enfant la satisfaction qu'elle avait droit d'en attendre.

François voulait absolument porter lui-même le paquet. Le président craignait toujours qu'il ne s'éclairât enfin sur une erreur qu'il n'entretenait qu'à force de soins et d'adresse. Il trouva un prétexte, et il ne lui fut pas difficile de persuader François, accoutumé à céder à cet ascendant que prend toujours sur les autres un homme

éclairé et respectable. On fit partir un domestique.

Il n'était plus permis à M. et à madame Luceval de douter de ce qu'affirmait un homme tel que le président. Il demeura constant que les caractères étaient ceux de Caroline, que le style était le sien, et que la Niobé n'avait point été retouchée.

Il est des momens heureux, où les cœurs que les petites passions ont écartés de la nature, y reviennent malgré eux. Luceval regarda sa femme; il trouva sur sa figure les regrets et la tendresse, et il lui proposa de répondre à Caroline. Il écrivit en père; madame Luceval prit la peine d'ajouter quelques lignes à la lettre. Ils félicitaient l'enfant, l'assuraient de leur affection, et l'invitaient à venir passer quelques jours à Paris. Le domestique fut renvoyé aussitôt, et revint porter la joie dans tous les cœurs. Caroline, attendrie, se reprochait la sècheresse de son style ; François sentait le ridicule de ses soupçons sans cesse renaissans; le président s'applaudissait de son ouvrage.

Le porteur de cette lettre consolatrice n'était pas sorti des barrières, que madame Luceval réfléchissait déja. Que ferait-elle de cette petite fille? Comment la produire dans un certain monde? le moyen pour une jolie femme d'avouer un tel enfant? et si ce monde bizarre s'accoutumait à sa figure, qu'il lui sût gré de ses talens, quelle dis-

grace pour sa sœur, quel chagrin pour sa mère, de la voir réduite à un rôle secondaire ! Elle faisait part de ses craintes à Luceval, qui ne pouvait plus se dispenser d'être de l'avis de madame.

Quel parti prendre ? Envoyer un contre-ordre était un moyen sûr ; mais oserait-on l'employer ? On discuta le pour et le contre, et quand on balance à faire une faute, on la commet rarement. M. et madame Luceval convinrent de ne pas revenir sur ce qui était fait, mais de se conduire à l'avenir avec plus de circonspection.

On finissait à peine de délibérer, que François entra au salon avec sa protégée. Faire habiller Caroline, monter avec elle en voiture, pousser le cheval à toutes jambes, avaient été l'affaire d'un instant.

Caroline, qui croyait avoir une injustice à réparer, se précipita dans les bras de ses parens. Elle en reçut quelques caresses, qui la touchèrent jusqu'aux larmes. François debout, la tête et le corps en avant, un carton sous un bras, son mouchoir à la main, ne cherchait pas à cacher son émotion ; il mâchonnait entre ses dents : « M. le président le disait bien : il est impossible « de ne pas aimer ses enfans. »

Madame Luceval se remit promptement d'une émotion, que sans doute elle ne jouait point, et elle examina attentivement sa fille. « Hé, mais, « elle est aussi bien mise que Julie ! Pourquoi « pas, madame, répondit le vieillard ? n'est-elle

« pas sa sœur, et sa sœur aînée? — Vous ne « m'avez pas entendue, monsieur François. Je « m'étonne seulement qu'on habille ainsi au vil- « lage. — Oh! madame, je lui fais tout faire par « les meilleures ouvrières de Paris. — Mais, ma- « man, ne verrai-je pas ma sœur? — Elle est « allée avec madame d'Egligny à un excellent « concert. Je ne néglige rien pour lui former le « goût. A propos, mademoiselle, on dit que vous « savez bien des choses? — Bien des choses! non, « maman; mais j'ai tâché de répondre aux bon- « tés de mes maîtres. Elle sait, reprit François.... « — Oui, oui, nous parlerons de cela ce soir. « J'entends des équipages; c'est sans doute ma « fille qu'on ramène. »

C'était effectivement mademoiselle Julie que ramenaient sept à huit personnes. « Elle a l'oreille « exercée, disait l'un; elle a déja un tact sûr, « ajoutait l'autre; elle n'applaudit qu'avec la ma- « jorité, assurait un troisième. Vraiment? reprenait « madame Luceval, avec une feinte modestie, « dont personne n'était dupe; quoi! vous croyez « réellement que ma Julie sera un jour quelque « chose? Unique, madame, unique, répétèrent « les gâte-mères et les gâte-enfans. » Un seul homme se taisait, et ne levait pas les épaules, parce qu'il était poli.

François nomma Caroline à sa sœur. Elles s'embrassèrent avec la cordialité et la gaieté de cet âge. Que de peines se donnent plus tard les hommes

pour étouffer ces premières impressions, ou pour les subordonner du moins aux petits intérêts qui les maîtrisent !

« Caroline sait, reprit François.... — Je vous « ai déja dit, monsieur.... — Elle sait, madame, « très-bien lire et écrire. — Oui, oui, monsieur « François, nous en sommes persuadés. — Un « peu d'astronomie, beaucoup de géographie, « presque toute l'histoire moderne.... — Oh ! mon « dieu, une savante ! — Elle pince agréablement « la harpe ; elle dessine d'une certaine force, « et elle commence à chanter. — Et les choses « utiles, monsieur François ? l'économie, l'art de « tenir une maison ? — Madame, elle apprendra « cela chez vous. Madame d'Egligny trouvera « en Caroline une élève digne d'elle. » Madame Luceval se pinça légèrement les lèvres.

« Mais, est-il bien vrai, dit le monsieur qui « s'était tu, parce qu'il était poli, que mademoi- « selle sache tout cela ? Comment, monsieur, si « cela est vrai ! s'écria François, » et il exposa aux yeux des spectateurs, les différens dessins que renfermait le carton. Il regardait autour de lui ; il paraissait chercher quelque chose : madame d'Egligny le devina. Elle se dégagea des bras de Caroline, qui la caressait, parce qu'elle voyait la bienveillance dans ses yeux. Il est un âge où on sent sa faiblesse, le besoin d'un appui, et où on sait tant de gré à ceux qui veulent bien nous en servir !

Madame d'Egligny apporta la Niobé, et un murmure général se fit entendre. Ce n'étaient plus les ridicules flagorneries dont, un moment avant, on enivrait une mère aveuglée; c'était de l'étonnement, de la satisfaction qu'on ne pensait point à cacher, mais que la réflexion réprima bientôt : on s'aperçut que madame Luceval rougissait et se pinçait les lèvres d'une manière très-visible, cette fois.

« Bien! pour le dessin, reprit le monsieur. Ma-
« demoiselle a été au delà de ce qu'on pouvait
« raisonnablement en attendre; mais les sciences
« exactes.... — Interrogez, monsieur, interrogez,
« dit François, d'un air de confiance. Pourquoi
« fatiguer Caroline, reprit madame Luceval? —
« Eh! maman, je n'ai rien fait encore. »

On passe dans le cabinet d'étude de mademoiselle Julie. Madame Luceval, qui avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, ne savait trop à quoi se décider. Elle sentit pourtant l'inconvenance de ne pas marquer, pour entendre sa fille, l'empressement qu'y mettaient des étrangers. D'ailleurs, le monsieur qui devait interroger, qui était capable de le faire, et qui était juste, en dépit des petits ménagemens de coteries, était de ces hommes devant qui on est bien aise de se montrer tel qu'on doit être : il occupait une des premières places de l'Etat. Madame Luceval le suivit.

Qu'il était beau, ce cabinet! c'était le temple

des muses. On y avait rassemblé l'essentiel en tout genre, et l'art avait tout décoré. Les gens sensés s'y occupaient, les gens frivoles s'y amusaient; Julie seule y était déplacée, et ce n'est pas à elle que doit s'adresser le reproche. Pauvre enfant !

« Voilà de jolies éditions, dit le monsieur. Ma-
« demoiselle Caroline, connaissez-vous ce livre-
« ci? — Non, monsieur. — Vous ne connaissez
« pas Helvétius; et l'autre qui suit? — Je ne le
« connais pas davantage. — C'est Montesquieu.
« Et ce troisième ouvrage? Je n'en ai pas même
« entendu parler. »

« — J'étais persuadée que les éloges de mon-
« sieur François sont exagérés. — Un moment,
« madame Luceval, un moment. Je juge les maî-
« tres avant les élèves, et j'aurais très-mauvaise
« opinion de ceux de mademoiselle, s'ils lui fai-
« saient lire ce qu'elle ne peut encore entendre.
« Passons à un autre rayon. Ah ! ce sont des ro-
« mans. Mademoiselle, avez-vous lu des romans?
« — Qu'est-ce que des romans, monsieur? —
« C'est assez, mademoiselle, vous m'avez ré-
« pondu. Passons plus loin. Voilà un volume qui
« ne doit pas vous être étranger. — Les mondes
« de Fontenelle? oh! je les sais par cœur. — Par
« cœur, mademoiselle, c'est bien fort. Dites-moi,
« croyez-vous la lune habitée? — A quoi servi-
« rait-elle, monsieur, si elle ne l'était pas? — A
« nous éclairer la nuit. — Nous l'éclairons à notre

« tour, et que penserait-on ici d'un habitant de « la lune qui demanderait si la terre produit des « hommes? — Bien, fort bien. Ces livres-ci, « mademoiselle, les connaissez-vous? — Euclide, « Bezout? oui, monsieur, je les connais un peu. « — Un peu? l'expression est modeste. Quels « sont les corps qu'on nomme solides? — C'est, « monsieur, tout ce qui a les trois dimensions: « longueur, largeur et profondeur. — Mademoi- « selle, vous avez de bons maîtres.

« — En voilà assez, monsieur, en voilà assez. « — Pas encore, madame. C'est vous rendre ser- « vice que vous prouver ce que vaut cette enfant.» Et le monsieur interroge sur la géographie, sur l'histoire, et toujours des réponses précises, et qui annoncent que le jugement apprécie ce que la mémoire a classé.

« Nous devions d'abord, poursuivit le mon- « sieur, nous occuper de la sœur aînée. Voyons « maintenant la cadette. Plus jeune d'un an, elle « doit être moins avancée. » Le monsieur hasarde une question fort simple; Julie se trouble, ne sait que répondre; sa mère souffre horriblement.

Caroline s'approche de Julie, la caresse, l'encourage, et lui souffle aussi bas que possible. Le monsieur prend Caroline, l'embrasse, et lui dit: « Vous avez un bon cœur, ce qui est fort au- « dessus de la science. »

François ne se sentait pas d'aise, et vous savez comment il marquait sa joie. Il ne sautait plus

aussi haut qu'autrefois; mais il sautait encore, il riait et se frappait les genoux des deux mains.

Madame Luceval fit observer à son mari l'inconvenance de cette conduite, et le mari le plus docile n'entend pas toujours bien. Luceval crut que madame désirait qu'il fît valoir les qualités qui pouvaient faire pardonner ce défaut d'usage, et il s'étendit avec complaisance sur la probité, le désintéressement de François, sur les services essentiels qu'il ne cessait de rendre à sa famille. Le monsieur embrassa aussi le vieillard.

Les gens qui ont perdu l'habitude de céder, n'ont quelquefois qu'un parti à prendre, celui de paraître approuver : c'est ce que fit madame Luceval.

On se mit à table, et le monsieur se plaça entre François et Caroline. Madame Luceval avait à ses côtés sa fille chérie, et un original, qui avait entendu parler un peu de tout, qui parlait de tout lui-même, qui s'était fait une espèce de réputation à force d'audace, et qui était bien reçu de ceux qui aiment assez la louange pour n'être pas difficiles sur la source d'où elle part. Son grand talent, le seul qu'il possédât réellement, était de trouver le faible des gens qui voulaient bien l'admettre, et il disait qu'après cette découverte, il n'est personne qu'on ne puisse mener par le nez. C'est peut-être la seule chose sensée qu'il ait dite de sa vie.

Il ne cessa, pendant le dîner, de louer made-

moiselle Julie, et il s'étonnait de ne pouvoir arracher à sa mère ce sourire d'approbation, si facile à obtenir. Madame Luceval avait de l'esprit; elle sentait intérieurement l'infériorité de Julie, et un regard dédaigneux fit sentir au louangeur la nécessité d'attendre et de saisir le moment favorable.

On ne reste pas long-temps à table, quand la maîtresse de la maison a de l'humeur, et femme qui en a, n'est pas plus à son aise debout qu'à table. Madame Luceval allait, venait, répondait de travers, et se flattait qu'enfin ses convives la laisseraient libre : les épreuves n'étaient pas terminées.

Malgré la rapidité avec laquelle s'étaient succédé les services, le monsieur avait trouvé le temps de causer un peu avec Caroline et François. Il avait dit quelques mots à l'oreille de son domestique, et au moment où madame Luceval, ne sachant plus quelle contenance tenir, allait passer chez elle, le laquais rentra avec une harpe superbe dans ses bras, et de la musique dans ses poches.

Madame Luceval frémit de colère, et courut à son piano. Elle excellait sur cet instrument, et jamais, peut-être, elle ne l'avait touché avec autant de perfection qu'à l'instant où la délicatesse lui faisait une loi de ne nuire à personne. « Le « trait n'est pas généreux, lui dit à demi-voix le « monsieur, » Et se tournant vers l'auditoire en-

« chanté : Faut-il, messieurs, parce qu'on a joui « de l'éclat et du parfum de la rose, dédaigner « la simple violette? Allons, mademoiselle Caro- « line, prenez cette harpe, et forcez-nous à ren- « dre à madame Sancy la justice qu'ont obtenue « vos autres maîtres. »

Caroline se jugeait si loin de sa mère, qu'elle ne crut pas pouvoir craindre de comparaison, et personne, en effet, ne pensa à en faire. Sans prétendre à d'autre mérite que celui de la complaisance, l'enfant préluda, exécuta un morceau facile; mais elle sut le rendre agréable. Elle chanta une romance, et sa voix parut juste, pleine, harmonieuse et expressive. Madame Luceval, hors d'elle, ne se possédant plus, allait enfin éclater. Le monsieur lui prit la main, la conduisit à son appartement, et lui dit : « On « n'est pas toujours heureux, madame, dans le « bien qu'on se propose de faire. Je vous aurai « du moins rendu un service réel, en prévenant « une scène qui vous eût rendue la fable de tout « Paris. »

L'importance du personnage ne permettait pas à madame Luceval de donner un libre cours aux passions qui l'agitaient. La nature comprimée se soulage d'une manière indépendante de notre volonté : un ruisseau de larmes coula.

« Pleurez, madame, pleurez, dit le monsieur, « votre aveuglement pour un de vos enfans et « votre injustice envers l'autre. Pleurez la perte

« d'un excellent cœur, que vous éloignerez enfin « sans retour. Vous pleurerez plus tard la nullité « absolue de celle qui est votre véritable victime. « La beauté altière et ignorante ne surprend que « les yeux, et ne leur plaît qu'un moment : la « laideur aimable attire peu à peu, se fait des « amis, et n'en perd aucun. »

« Ne croyez pas, au reste, que j'aie entendu « des plaintes de Caroline ni de François. J'ai dé- « mêlé d'abord en vous des sentimens qu'ils ne « soupçonnent ni l'un ni l'autre, et que je vous « engage à leur cacher, pour votre honneur et « leur repos. » Il sortit.

Il est des circonstances où, pour frapper juste, il faut frapper fort : c'est ce qu'avait fait le monsieur. Il avait mis à nu le cœur de madame Luceval; il l'avait convaincue de ce que sa conduite avait de répréhensible, et il fallait nécessairement qu'elle choisît, ou de réparer ses torts, ou de s'étourdir sur ce qu'ils avaient d'odieux, en les aggravant. Elle ne s'était rien permis qui exigeât entr'elle et François de ces explications qui coûtent toujours à l'amour-propre. Elle était maîtresse encore de revenir, comme un soleil doux dissipe insensiblement les nuages qui en dérobent l'influence et l'éclat. Il ne fallait enfin qu'écouter la raison; mais, les passions sont-elles susceptibles de l'entendre ?

Madame Luceval, restée seule, se livra à une impétuosité qu'elle ne daigna point réprimer. La

violence de l'orage fut en proportion des efforts qu'elle avait faits pour se contenir. Elle imputa à son mari les désagrémens qu'elle avait éprouvés, et dont elle était l'unique cause. Elle lui reprocha l'humiliation où on avait constamment tenu Julie; elle accusa sa mère d'avoir cherché à faire valoir exclusivement Caroline.

Une mère qui aime assez ses enfans pour leur sacrifier le reste de sa vie, et qui se retire volontairement avec eux, ne peut vouloir que leur bien; mais il faut que ses vues conviennent à tous, et rarement la fille voit comme la mère. Madame d'Egligny se reposait sur la droiture de ses intentions. Piquée cependant du ton d'autorité qu'on prenait avec elle, elle se défendit avec une dignité qui eût pu réussir dans un moment de calme, mais qui ne convenait point à celui-ci. Luceval, étonné, terrifié, ne put articuler un mot. Les raisonnemens, la noble fierté de l'une, le silence de l'autre furent interprétés de la manière la plus défavorable, et ajoutèrent à des transports qui déja tenaient du délire.

On entendit quelque bruit dans l'antichambre. Luceval pria, supplia sa femme de se modérer et de ne pas rendre des étrangers témoins d'une scène qui l'affligeait autant qu'elle était indécente. Madame Luceval se rappela que des yeux ardens, un front rouge et des muscles tendus ne font pas valoir une jolie femme. Elle s'efforça de se

remettre, et affecta une sérénité qui était loin de son cœur.

C'était Caroline qui se retirait dans sa chambre, et qui venait prendre congé de ses parens; c'était François qui venait la présenter à la tendresse de sa mère : ils étaient loin de soupçonner ce qui ce passait.

Luceval et madame d'Egligny embrassèrent Caroline; sa mère lui parla ainsi : « Mademoiselle, « une femme ne réussit à Paris qu'autant qu'elle « est jolie, et malheureusement vous ne l'êtes « point. — J'ignorais, maman, que ce fût un mal- « heur. — Je ne vous prie pas de répondre, ma- « demoiselle, mais d'écouter. Vous avez au ha- « meau d'excellens maîtres; je les crois seuls « capables de terminer votre éducation, et le plus « mauvais service qu'on pût vous rendre serait de « vous faire perdre du temps ici. M. François vou- « dra bien vous reconduire demain matin.

« Quoi! madame, s'écria le vieillard, un jour, « rien qu'un jour, et vous la renvoyez avec une « indifférence qui tient de la dureté! — N'oubliez « pas, monsieur, que j'ai le droit de disposer de « ma fille. — J'ai peut-être, madame, celui de la « défendre. — Qui vous l'aurait donné? — Cin- « quante ans de services. — Ils ont été payés. — « Ma chère amie, je vous supplie de ménager Fran- « çois. — Madame ne m'humilie point, monsieur; « elle sait qu'il est des services qui ne se paient

« pas. Cependant, elle me fait bien du mal, je l'a-
« voue; elle détruit une erreur que M. le prési-
« dent a long-temps entretenue, et à laquelle il
« m'est bien dur de renoncer. J'ai donc le malheur
« de savoir que Caroline est étrangère ici! Mais,
« elle a douze ans, et la maison de Marguerite ne
« lui convient plus. C'est auprès de vous, madame,
« que la bienséance et la nature ont marqué sa
« place. Je vous suis assez attaché pour oser vous
« résister : Caroline ne partira point. — Elle par-
« tira; je le veux, je l'ordonne... Voulez-vous me
« la faire détester?

« — Qu'est devenu mon Adolphe, que la seule
« idée du bien enflammait autrefois? Où est cet
« enfant que j'ai formé à la vertu, et que j'ai
« toujours trouvé docile à sa voix? Il souffre qu'on
« opprime sa fille; il se tait; il tremble devant
« une femme que son autorité rendrait à la raison!
« Malheureux Adolphe, il est donc vrai que Ca-
« roline n'a plus de parens, que je lui reste seul
« au monde. Eh bien! seul, je remplirai envers
« elle des devoirs qui ne sont pas les miens; seul,
« je lui tiendrai lieu de tout ce qu'elle a perdu.
« Non, elle ne restera pas parmi vous; je ne la
« laisserai pas à la merci d'une mère cruelle,
« n'ayant pour appui qu'un père sans énergie, et
« qu'une grand'mère sans considération. Viens,
« enfant malheureusement né, viens, suis un vieil-
« lard qui t'adopte, et qui te consacre ses derniers

« jours. Ces bienfaits que je refusai, lorsque je « vous mariai, et que je me félicite maintenant « d'avoir reçus, je les ai économisés, accumulés; « ils assureront l'indépendance de Caroline, et « plus tard, son cœur et ses talens seront sa dot, « et la mettront au-dessus de vous.

« Les cruels, disait Caroline, en pleurant et en « suivant François ! j'aurais eu tant de plaisir à les « aimer ! »

François eût pu parler deux heures encore, sans que personne l'interrompît. Madame d'Egligny et Luceval pensaient comme lui, et ils attendaient l'effet que produiraient des vérités dures, mais incontestables, sur une femme qui n'était à seize ans qu'amour et sensibilité. Madame Luceval, outrée de ce qu'elle avait entendu, désespérée, peut-être, de s'être avancée au point de ne pouvoir revenir, était dans un état à exciter la pitié de tous ceux qui en eussent ignoré la cause. Luceval, toujours faible et bon, lui prodigua toutes sortes de secours. Elle retrouva enfin l'usage de ses sens. Ses yeux adoucis et baissés; son teint, où reparaissaient les roses; une certaine langueur, répandue sur toute sa personne, rappelèrent à Luceval ces momens déja si loin, où l'amour vainqueur chassait le désir, qui se reproduisait pour assurer un nouveau triomphe à l'amour. C'est Manette qu'il voyait, parée des charmes de sa première jeunesse. La nature les

rapprocha, et au milieu des plus doux transports, Manette exigea qu'on répétât après elle : Ni Caroline, ni François.

CHAPITRE IV.

Consolations aux laides.

François avait entraîné sa pupille. Il l'avait arrachée d'une maison dont l'air seul l'oppressait. C'est dans un hôtel garni qu'il avait conduit la fille du plus riche particulier de Paris. Là, ils pouvaient pleurer sans témoins : les gens indifférens gênent la douleur, et la douleur, comme nos autres sensations, aime la liberté.

Il est des intervalles aux larmes, comme aux ris. François cessa de s'affliger, et Caroline reprit un air serein, parce qu'elle crut que François avait trouvé des motifs de consolation. Ils entendent des plaintes, des gémissemens sourds; ils s'approchent d'une légère cloison ; ils prêtent l'oreille ; ils retiennent leur haleine : c'est un être souffrant, ils n'en peuvent douter. Ils oublient leurs propres maux ; François prend sa bougie ; ils frappent doucement à la porte d'un modeste cabinet.

C'est une femme qui ouvre, une femme jeune encore, éplorée, pâle, chancelante. Caroline se jette dans ses bras. François, à qui l'âge a donné de l'expérience, la regarde attentivement. Sa figure

est touchante : tout en elle annonce l'infortune ; elle a des droits aux secours du vieillard.

« Qui êtes-vous, madame ? pourquoi pleurez-« vous ? peut-on adoucir vos chagrins ? Je ne vous « connais pas ; j'ai quelquefois été trompé ; vous « allez me tromper peut-être ; mais j'aime mieux « l'être encore, que de résister à mon cœur.

« Les malheureux trompent-ils, demandait Ca-« roline ? N'est-ce pas eux, au contraire, qu'on ac-« cable, qu'on écrase ? Mademoiselle, avez-vous « aussi une mère, qui ne vous aime pas ?

« — Aimable enfant, je n'ai plus de mère... — « Ni moi non plus ; mais voilà mon père ; le bon « François ne m'abandonnera pas, il l'a promis, « et jamais il n'a manqué à sa parole. Confiez-lui « donc votre peine, puisqu'il s'est engagé à l'a-« doucir.

« — Mon récit sera court, monsieur. Je suis « bien née ; mes parens ont presque tout perdu ; « ils ne sont plus, et ils ne m'ont laissé que quel-« ques arpens et une chaumière qu'un voisin avide « m'a contestés. J'avais tout pour moi, hors la « forme, et je me suis vu dépouiller par un pre-« mier jugement. J'en ai appelé, et je suis venue « solliciter à Paris. J'avais peu de ressources, et « j'ai dépensé ce qui me restait en quelques se-« maines. J'ai travaillé de mes mains pour vivre... « — Ah ! vous savez travailler ? il me vient une « idée que je vous communiquerai tout à l'heure.

« Mais, dites-moi, de quoi vous affligez-vous ? se-
« rait-ce de la nécessité de vous livrer à un tra-
« vail honorable, puisqu'il vous est utile ? — Je
« ne m'afflige, monsieur, que de son insuffisance.
« Je n'ai plus rien à vendre, et, depuis hier, je
« n'ai pas mangé.

« — Voyons votre ouvrage, mademoiselle. Ah!
« vous brochez, bon. Vous travaillez en linge,
« à merveille ! Une robe commencée ! de mieux en
« mieux. Mais comment se fait-il, mademoiselle,
« qu'avec autant d'ouvrage vous soyez dans un
« dénûment absolu ? cela n'est pas croyable. —
« Monsieur, on ne paie mes ouvrages que quand
« je les rends, et vous voyez que ceux-ci sont
« loin d'être terminés. — Et pourquoi entrepren-
« dre tant à la fois ? — Hélas ! monsieur, tout le
« monde est pressé de jouir, et si je me condui-
« sais autrement, on porterait ailleurs ce qu'on
« attend. Quand j'ai commencé... Vous savez... —
« N'ajoutez pas un mot, mademoiselle. Croyez,
« que s'il ne s'agissait que de quelques louis, je
« vous les aurais donnés, sans vous faire la moin-
« dre question ; mais j'ai un projet qui exige...

« Prenez, mademoiselle. Voilà du pain, des
« fruits, du vin ; c'est tout ce que j'ai trouvé dans
« notre chambre. » C'est Caroline qui parlait.

L'inconnue se courbait devant l'enfant, prenait ses mains, les baisait, était presque à genoux devant elle. « Dieu vous bénira, chère enfant, s'il

« est vrai que les prières de l'infortuné arrivent « jusqu'à lui. »

Le vrai malheur a un accent, qu'imite mal le mensonge. Le malheureux qui ne se reproche rien, conserve une noble fierté, dont n'approche jamais l'intrigue ou la bassesse : telles furent les premières réflexions de François. Il présentait les alimens à l'inconnue avec une bonté compatissante. Il lui adressait de ces mots que le cœur seul inspire, et que l'infortune entend si bien ! il s'expliqua enfin plus clairement.

« Mademoiselle, votre sort changera, je vous « en réponds, si comme je me plais à le croire, « vous m'avez dit la vérité. Ecoutez-moi. Je me « suis chargé de cette enfant, et mes soins ne lui « suffisent plus. Il lui faut une compagne douce, « sage, bien élevée, qui éclaire son inexpérience, « et l'instruise dans les ouvrages utiles, que dé- « daignent beaucoup de femmes, et qui cepen- « dant n'échauffent pas, comme les veilles, ne « flétrissent pas, comme l'usage immodéré des « plaisirs, et donnent surtout, à celles qui s'y li- « vrent, l'habitude de se suffire et de vivre chez « elles. Vous sentez de quelle importance il est « pour moi de bien choisir. Je suis comptable à « la société de ce trésor, et je veux savoir rigou- « reusement à qui je le confie. Voyons, mademoi- « selle, les preuves de ce que vous avez avancé. »

L'inconnue présente quelques papiers. « Vous

« vous nommez Lori, et vous avez vingt-quatre « ans : c'est l'âge de la raison. Vous êtes fille d'un « négociant de Bordeaux. Votre père a fait de « mauvaises affaires, mais il a tout payé avec les « intérêts... C'était un honnête homme que votre « père. Il a légué à votre mère son honorable « pauvreté, et vous l'avez soutenue jusqu'à sa « mort.... c'est beau, mademoiselle, très-beau. « Vous résistez à l'homme avide qui veut vous « chasser de votre patrimoine; c'est juste. Secours « au faible, résistance à l'oppression. Et tout cela « est signé de votre maire, de votre préfet, etc.

« Dites-moi, mademoiselle, avez-vous un avoué « qui entende les affaires ? — Oui, monsieur; « mais il faut faire des avances, je ne le peux « pas, et je perdrai mon procès. — Il y a trois « sortes d'avoués, mademoiselle. Les uns se mê- « lent de vendre des maisons et des terres, opéra- « tions qu'ils n'entendent pas, mais sur lesquelles « ils gagnent beaucoup, aux dépens du vendeur « et de l'acquéreur... Encore un doigt de vin, s'il « vous plaît. La seconde classe se compose de ceux « qui se bornent au travail du palais, et qui se « conduisent là, comme nos hussards en pays en- « nemi. Leur canif est plus redoutable qu'un sa- « bre; ils ne taillent pas une plume qu'ils ne pré- « parent la ruine d'une famille. La troisième classe, « malheureusement très-bornée, est celle des « avoués qui refusent de se charger d'une mau- « vaise affaire, qui cherchent à arranger celles

« qui leur paraissent douteuses, et qui soutien-
« nent vigoureusement les bonnes, pourvu qu'on
« les paie bien, et cela est tout simple, car il faut
« que chacun vive de son métier. De quelle classe
« croyez-vous que soit votre avoué ? — Je l'ignore,
« monsieur. — Qui vous l'a donné ? — La maî-
« tresse de cet hôtel ? — Lui devez-vous quelque
« chose ? — C'est pour payer mon loyer que j'ai
« vendu hier les vêtemens dont, à toute rigueur,
« je puis me passer. — Est-ce cette femme qui
« vous a réduite à prendre ce parti ? — Oui, mon-
« sieur. — Elle ne doit pas connaître d'honnêtes
« gens : votre procureur est un fripon.

« Mademoiselle, je vous procurerai un sort
« agréable, et j'espère que vous gagnerez votre
« procès... Couchez-vous, dormez du sommeil du
« juste, et demain nous verrons.

« Que pensez-vous, dit-il à Caroline, lorsqu'il
« fut rentré avec elle, de cette demoiselle Lori ?
« — Je crois, d'après mon expérience, que le
« malheur est souvent père de la sensibilité. —
« Mademoiselle Lori vous a prouvé la sienne,
« quand vous avez soulagé ses besoins, et vous
« avez joui. Mon enfant, ce plaisir-là dure toute la
« vie ; il est indépendant de la beauté, de la for-
« tune et des circonstances ; tâchez de vous le
« procurer souvent. La vieillesse ne vit que de
« souvenirs, et il est doux à cet âge, de n'en trou-
« ver que de semblables. Mais, prévoyez-vous,
« Caroline, que la société de cette demoiselle

« puisse vous convenir ? — Mon bon ami, ce « n'est pas à moi à prononcer. — Je prononcerai « donc. Demain, nous conduirons mademoiselle « Lori au hameau. »

Il était à peine jour, que François frappait à la porte de la demoiselle. « Levez-vous, et dé- « jeûnons ; nous penserons ensuite à vous ha- « biller : la vertu ne plaît pas nue ; c'est la seule « divinité que ses adorateurs mêmes aiment à voir « un peu voilée. »

François jette à l'hôtesse le montant de la carte, et il part avec Caroline et sa nouvelle protégée. En quatre heures il lui a fait une petite malle ; il a levé ce qui est nécessaire aux ouvrages nouveaux qu'elle doit enseigner à Caroline ; il a été arrêter une femme de chambre et un laquais. « Je vous « avoue, disait-il à mademoiselle Lori, que je me « plais à monter tout d'un coup la maison de ma « petite Caroline, sur un pied un peu imposant. « Je veux qu'elle jouisse, au hameau, des avan- « tages qu'on lui refuse à Paris. Voilà pourquoi « j'ai pris ces deux domestiques sans trop d'infor- « mations. Nous les surveillerons, vous et moi. « Si ce sont de bonnes gens, nous les traiterons « bien ; si ce sont de mauvais sujets, nous les con- « gédierons. »

François, très-content de lui, et il avait raison de l'être, déploya, en rentrant au hameau, toute la pompe dont son cortége était susceptible. Il annonça, avec emphase, que mademoiselle Luce-

val allait tenir une maison, dirigée cependant par lui et mademoiselle Lori. Il présenta cette demoiselle à tous les habitans. Il dit ce qu'il savait de ses qualités et de ses malheurs, et il ne tut que ce qu'il faisait pour elle. Mademoiselle Lori trouva aussitôt des amis, parce que la garantie de François était la meilleure qu'elle pût avoir.

« Eh bien, dit le vieillard au président, n'avais-
« je pas prévu que ma Caroline n'a plus de pa-
« rens? Vous avez cherché à éloigner de moi des
« idées pénibles, et votre conduite fait l'éloge de
« votre sagesse et de votre cœur. Permettez-moi
« d'implorer l'une et l'autre en faveur de deux in-
« fortunées.

« Voici une demoiselle à qui il ne reste presque
« rien, et à qui on veut voler ce reste-là. Depuis
« trente ans, je fais les affaires d'une famille ri-
« che; mais je n'entends rien aux procès, parce
« que je n'en ai jamais eu. C'est à vous, monsieur
« le président, que sont réservées la gloire et la sa-
« tisfaction de faire rendre justice à mademoiselle.

« Il est une autre tâche que je n'ai pas entre-
« prise, parce que je n'ai rien de ce qui commande
« la déférence à la plupart des hommes. J'ai dé-
« claré à M. Luceval que je soutiendrais Caroline
« de mes épargnes, et je suis disposé à le faire;
« mais, j'aime encore assez cet homme-là pour
« lui éviter l'humiliation de voir sa fille vivre de
« de mes bienfaits. Allez chez lui; forcez-le à faire
« à Caroline un traitement convenable. S'il résiste

« à la raison, prenez avec lui le ton qu'autorisent « l'estime et la considération dont vous êtes investi. »

Le président ne balança point. Il est des hommes qui aiment à compter les jours par des actions utiles : le président était de ceux-là. Il prit quelques renseignemens sur les affaires de mademoiselle Lori, et il partit.

L'installation de Caroline, dans la maisonnette de son père, était l'objet essentiel de François. Il allait, venait, donnait des ordres d'un air affairé, et comme il n'avait jamais brillé par le goût, il faisait recommencer ce qui était bizarre ou ridicule, et on recommençait à peu près tout.

En suivant les travaux, en pressant les ouvriers, il faisait beaucoup de réflexions : c'est la ressource de ceux qui ont l'imagination paresseuse. Après tout, pensait-il, que le père fasse ou non ce qu'il doit, Caroline jouira gratuitement des avantages des autres colons; je n'aurai définitivement à payer que les gages de ses domestiques, et à fournir à son entretien : avec cent louis par an, j'irai loin, et je pourrai faire encore quelques économies.

Comme je veux que Caroline tienne ici le premier rang, nous aurons table ouverte deux jours de la semaine, et cela ne coûtera rien, parce que le colombier, la basse-cour, le fruitier et la laiterie nous offrent des ressources inépuisables. Deux autres soirées, il y aura cercle chez nous, et cela n'est pas dispendieux, parce qu'avec une livre de thé on tient cercle vingt fois. Quant

aux fromages à la crême, à la pâtisserie et autres bagatelles, tout cela se fait ici. A la vérité, il faut un peu de sucre et quelques vins fins. Eh bien, j'ai une petite office passablement fournie, et qui ne me sert pas à grand'chose; je la viderai, et après nous verrons. Ah ! il faut aussi des concerts, beaucoup de concerts, et cela n'exigera absolument aucuns frais, parce que nous avons ici nos virtuoses, leurs instrumens et leur musique.

Nous ne sortirons plus que dans cette jolie voiture coupée, qu'on a laissée ici, en raison de la couleur, qui en effet n'est plus trop à la mode, mais qui sera toujours d'un grand effet au village. Nos deux meilleurs chevaux et le plus beau de nos cochers nous conduiront. Je vois tout cela d'ici. Caroline dans le fond; mademoiselle Lori à côte d'elle; moi, sur le devant, ayant les yeux à droite et à gauche, recueillant les mouvemens d'admiration de nos bons villageois, et, ce qui vaut mieux, les témoignages de leur affection pour mon enfant.

Ah ! vous croyez, madame Luceval, qu'on ne peut être quelque chose qu'auprès de vous, et par vous ! Morbleu ! Caroline sera plus considérée que votre Julie. C'est pour elle qu'on la recherchera, et on ne supporte votre enfant gâté que pour vous gâter vous-même, et profiter de vos prodigalités. Votre Julie, votre Julie !... elle est belle, à la bonne heure; mais, peut-on d'ailleurs la comparer..... Allons ! paix, François, paix !

ne dites pas de mal de ceux qui ne sont pas coupables de leurs défauts.

Une voiture s'arrêta à la grille, et François mit fin à un monologue qui, malheureusement pour vous, eût pu durer deux heures encore.

Il s'avança, et deux domestiques présentèrent un paquet cacheté, et une harpe, celle dont Caroline s'était servie chez sa mère, et qu'y avait fait apporter le monsieur que vous savez, celui qui disait la vérité à madame Luceval, parce qu'il n'avait besoin ni de sa table, ni de son affection, ni de sa bourse. François reconnut largement la peine des deux domestiques. Voilà, leur dit-il gravement, ce que mademoiselle Luceval vous donne pour boire.

François jugea qu'une lettre qui annonce un cadeau, ne peut exprimer que des choses flatteuses, et il était bien aise que tous les habitans sussent qu'un grand personnage avait écrit à son enfant. Il sentait qu'il ne pouvait aller lire cette lettre de maison en maison. Il était français : il craignait le ridicule. D'un autre côté, il ne savait comment rassembler les colons et donner ainsi à sa lecture l'apparence de l'à-propos. Il était fort embarrassé.

Duval était le seul à qui il pût confier son désir, et laisser pénétrer sa faiblesse. Un savant, un physicien surtout, a toujours quelques moyens à sa disposition. Duval produisit, avec de l'air inflammable, une détonation telle, que les habitans

crurent que leurs maisons allaient s'écrouler. Ils sortent en hâte ; une seconde explosion les attire vers la bibliothèque ; Caroline y court comme les autres.

On interroge Duval, il répond, on s'étonne ; il explique son procédé, le rire succède à la frayeur. François tire son paquet de sa poche, le présente à Caroline, et lui fait très-sérieusement des excuses de ne le lui avoir pas remis plus tôt. On demande qui peut écrire aussi longuement à une aussi jeune personne. François se gonfle les joues, s'élève sur la pointe des pieds, et nomme M.*** « Comment, Caroline est connue de cet homme « célèbre ! — Et très-particulièrement, monsieur. « — Mais cela est incroyable. — Pourquoi donc, « madame ? — Ses dignités, ses grandes occupa- « tions... — Ne sont pas incompatibles avec la « sensibilité. — Ah ! peut-on voir ce qu'il écrit à « l'aimable enfant ? » Voilà François arrivé à son but.

« Mademoiselle,

« — Comment donc, mademoiselle ! — Oui, « madame, et trois doigts au-dessus du corps de « la lettre.

« Mademoiselle,

« J'ai lieu de croire que vous êtes retournée « dans votre paisible asile. Les procédés de vos « parens vous y auront forcée, et ce sont eux « que je plains.

« Cette harpe que j'ai entendue résonner sous « vos doigts, pourra contribuer à charmer votre « solitude. Acceptez ce léger cadeau, et remer- « ciez pour moi madame de Sancy du plaisir « qu'elle m'a procuré.

« — Quoi, s'écria madame de Sancy, je suis « connue de ce qu'il y a de plus respectable à la « cour, et c'est à vous que je le dois ! Ah, Ca- « roline, je ne peux m'acquitter qu'en perfection- « nant un talent qui s'annonce déja d'une ma- « nière satisfaisante. Poursuivez votre lecture, « ma petite.

« — Il est possible que mon présent effraie « votre délicatesse, et je dois vous donner un « moyen de vous acquitter. Engagez madame de « Surville à diriger vos crayons aussi heureuse- « ment qu'elle l'a fait dans votre Niobé, et en- « voyez-moi ce nouveau gage de vos efforts et de « vos succès.

Madame de Surville, plus âgée que madame de Sancy, et plus maîtresse d'elle-même, renferma sa satisfaction. Mais elle attira Caroline à elle; elle l'embrassa tendrement, et la pria de continuer.

« Permettez-moi de vous donner quelques avis « que la politesse de ceux avec qui vous vivez ne « leur permet peut-être pas de hasarder. Mon « âge, et surtout mes intentions, autorisent bien « des choses.

« Il y a de la faiblesse et de la sottise à se pré-

« valoir des dons de la nature : il y a de la folie « à s'affliger d'en être privé.

« La beauté séduit au premier aspect ; mais, on « s'accoutume à voir une belle femme, et du mo- « ment où il y a habitude, on peut admirer en- « core, mais le cœur reste froid : l'admiration « n'est point un sentiment ; ce n'est qu'une se « cousse de l'ame.

« Il est malheureux d'inspirer d'abord une sorte « d'éloignement ; mais, les yeux se font prompte- « ment à ce qui les blesse le plus, et lorsque l'ha- « bitude est également contractée de ce côté-ci, « l'objet des deux le plus méritant est nécessaire- « ment celui qui attire davantage.

« S'il ne dépend pas de nous de rectifier des « formes peu agréables, nous pouvons du moins « acquérir ce qui les fait bientôt supporter, et ce « qui, j'ose le dire, les fait aimer insensiblement. « Sachez qu'une femme belle excite des passions « violentes, et que celle qui ne l'est pas, ne peut « inspirer que des goûts durables.

« Avant d'atteindre ce but, vous éprouverez « souvent de la froideur, peut-être même du dé- « dain. Le moyen de vaincre les obstacles est de « les prévoir et de se roidir contre eux : il est une « sorte de courage indispensable dans votre po- « sition.

« Vous trouverez toujours dans les sciences des « consolations utiles à tous, et inconnues à la « plupart des gens du monde. Renfermez-vous

« alors en vous-même; gardez-vous de répandre « ce que vous saurez au dehors. Les hommes ne « pardonnent pas qu'on les humilie, et une femme « plus instruite qu'eux les humilie toujours.

« Vous pourrez, en revanche, faire valoir les « graces de votre esprit, car vous ne rencontre- « rez personne qui ne croie en avoir autant que « vous, et on revient toujours à celle qui sait être « gaie avec décence, piquante sans méchanceté, « féconde sans prétention.

« Tout le monde ne vous entendra pas, peut- « être; mais il vous faut quelques amis, et non une « cour. Vous avez, d'ailleurs, pour attirer la mul- « titude, une ressource assurée dans les arts; ils « sont à la mode, et la soumission à ce qu'elle or- « donne est le mérite de ceux qui n'en ont pas.

« Vous avez un excellent cœur. Il ne vous reste « qu'à cultiver votre esprit, les sciences et les ta- « lens agréables. Je vous ai reconnu de grandes « dispositions, et je suis convaincu du mérite de « vos maîtres. C'est par vous et par eux que vous « obtiendrez enfin l'estime et la considération, « biens fort au-dessus des hommages que pro- « diguent à la beauté des hommes frivoles, et « souvent peu délicats.

« Je ne prétends pas, cependant, qu'une belle « femme qui réunirait, aux dons de la nature, les « avantages que vous acquerrez infailliblement, « ne vous fût réellement préférable; mais il est « trop malheureusement vrai que la flatterie est le

« poison de la beauté, et que la femme, la plus « heureusement née, se persuade tôt ou tard qu'il « lui suffit d'être belle.

« Si jamais je rencontre une femme belle, ai- « mable, spirituelle, d'un caractère égal, savante « pour elle seule, et préférant l'amitié à l'amour, « elle sera, à mes yeux, la première personne « de son sexe, et il dépendra de vous d'être la « seconde.

« Un temps viendra, où vous désirerez parta- « ger avec un être estimable le fardeau et les « douceurs de l'existence. C'est le vœu de la na- « ture, et les femmes qui s'y refusent, en sont or- « dinairement punies par la nullité, l'ennui, les « infirmités prématurées, l'abandon et l'oubli.

« Vous vous marierez donc, et vous ne préfè- « rerez pas l'objet qui vous plaira le plus, mais « celui qui vous conviendra davantage : l'amour « n'est que la très-grande affaire du moment; le « mariage est celle de toute la vie.

« Quand le moment de choisir sera venu, im- « posez silence à votre cœur. Ne consultez, n'é- « coutez que votre raison et le plus âgé de vos « amis. La vieillesse n'est pas indulgente, et celui « qui obtient son estime a nécessairement de bon- « nes qualités.

« Je disputerai à M. le président l'avantage « d'être cet ami-là, si je vis quelques années en- « core; mais comme nos affections, frêles comme « nous, ont, comme nous, besoin d'aliment, écri-

« vez-moi souvent, si vous jugez que ma corres-
« pondance vous puisse être utile ou agréable.
« Surtout ne me cachez rien de vos affections;
« vous ne pouvez en avoir de coupables. Vous en
« aurez peut-être dont l'aveu vous coûtera. C'est
« la nécessité de les avouer qui vous donnera la
« force de les réprimer; mais n'oubliez jamais que
« sans une confiance absolue, il n'existe pas d'a-
« mitié.

« Je me propose de vous voir quelquefois. Dites
« à l'estimable François... » Ici, François, hors de lui, sautilla tant, et leva les mains si haut, qu'il fit voler les papiers au plafond. Il les ramassa un peu confus, et les remit à Caroline, qui termina ainsi : « Dites à l'estimable François que j'ai envie
« de louer la maisonnette de madame d'Egligny.
« J'ai peu de temps à moi; mais je trouverai, de
« loin en loin, quelques heures pour me reposer
« la tête au sein de la nature et de l'amitié.

« Adieu, mon enfant; vous me répondrez, si
« mes propositions vous sont agréables. »

Vous sentez quel effet devait produire une lettre où personne n'était oublié, et où chacun trouvait quelque chose de flatteur. On aime à être bien dans l'esprit des grands; on s'applaudit surtout de le mériter, et on s'empresse auprès de ceux qui peuvent ajouter à l'espèce de faveur dont on jouit déja.

D'après ces motifs, Caroline devint le personnage important de la colonie; elle était l'objet des

soins, et même des prévenances de tous. On l'engageait à écrire à monsieur ***, lorsqu'on croyait avoir mérité une mention particulière, et l'arrivée d'une réponse était le signal d'une réunion publique.

Bientôt on ne se borna plus à être utile et agréable à Caroline; on chercha à utiliser tous les momens; on étendit sa bienveillance sur tout ce qui en était digne, parce qu'un trait louable n'était jamais oublié de l'aimable enfant, et que l'attente de ceux qui comptaient sur des éloges était rarement trompée.

L'intérêt personnel entrait pour beaucoup dans cette conduite. Madame de Surville voulait avancer son mari; Duval prétendait au fauteuil académique, où le mérite, sans appui, n'arrive pas toujours; Sancy pouvait exercer un emploi de quelqu'importance, et il en avait besoin; François seul continuait à faire le bien pour le seul plaisir de le faire; mais condamnera-t-on un peu d'égoïsme dans les autres? poussé à l'excès, c'est un vice affreux; mais, qu'est-ce que la probité, l'émulation, le désir de la gloire et de la fortune, sinon l'amour bien entendu de soi-même?

Ainsi, un seul homme, sans efforts, sans dessein peut-être, donnait à cette petite peuplade le goût du bon et du vrai, par son amabilité et la justice impartiale qu'il rendait à tous. Ainsi, l'homme élevé, qui prend la morgue pour du maintien, l'orgueil pour de l'élévation, qui punit avec équité,

mais qui ne sait pas récompenser, resserre, aliène les cœurs, les jette enfin dans le découragement, et étouffe ces germes précieux, dont le développement fait ces hommes qui sont les appuis d'un empire et l'admiration de la postérité.

Revenons à M. le président, que nous avons laissé à Paris, suivant deux affaires très-différentes, et en même temps très-difficiles. Il fit prier l'avoué de mademoiselle Lori de lui apporter son dossier. Il examina les pièces, et jugea l'affaire perdue. Cependant, il lui parut évident qu'une des deux parties était coupable de friponnerie, et il n'était pas vraisemblable qu'une femme de vingt-quatre ans connût ces moyens que suggèrent l'astuce et l'habitude; d'ailleurs, la recommandation de François...

Le président ne se rebuta point. Il s'adressa au chef suprême de la magistrature; ils se concertèrent ensemble, et ils firent venir le procureur adverse et un vérificateur aux écritures. On examina attentivement tous les papiers du spoliateur, et le titre principal fut soupçonné de faux. On somma cet homme de paraître; on l'effraya, et on lui enjoignit de se désister de ses prétentions, à peine d'être livré à la justice criminelle.

Comme un fripon ne peut faire de grands coups aux galères, et qu'il faut qu'un voleur en grand continue de voler, celui-ci passa par tout ce qu'on voulut. Sa condescendance acheva d'éclairer son juge, qui, cependant, lui laissa la liberté, parce

qu'il l'avait promis, et qu'il n'avait pas de preuves très-constatées à lui opposer.

M. Luceval se montra un peu moins traitable : on peut être dur par excès de pusillanimité. Le président lui avait demandé un rendez-vous, où il épuisa d'abord ce que les raisonnemens ont de force, et les ménagemens de délicatesse. Luceval, réduit à n'avoir plus un mot à répliquer, fut obligé de déclarer enfin la seule raison qui l'empêchait de se rendre : l'impossibilité de rien décider d'important sans l'assentiment de sa femme. « Hé, monsieur, a-t-on besoin d'un appui pour « être juste ? — Monsieur, j'ai l'habitude de ne « rien faire sans le concours de madame Luce- « val. — Dites, monsieur, que vous êtes bien « aise de pouvoir rejeter sur un autre les injus- « tices que vous avez commises, et celle que vous « méditez en ce moment. N'est-ce pas assez que « l'enfant le plus intéressant, sacrifié à sa sœur, « banni de la maison paternelle, soit réduit à la « médiation d'un étranger, pour obtenir une pen- « sion alimentaire que lui assurent la nature et la « loi ? Faut-il encore que vous prétendiez m'arrê- « ter par des défaites frivoles ? vous m'opposez « l'ascendant qu'a sur vous votre femme ! c'est « lorsqu'elle fait de vous un père insouciant et « froid, que vous devez la craindre. Que vous « importent son opinion et ses plaintes, quand « vous aurez pour vous la persuasion d'avoir fait « votre devoir ? Monsieur, qui néglige les bons

« conseils d'une femme sage, est blâmable; qui « se courbe devant des caprices, des tracasse- « ries, des volontés arbitraires, se dégrade aux « yeux des honnêtes gens. — Prenez garde, mon- « sieur... — Je vous ai trop ménagé jusqu'ici. On « ne réduit un homme comme vous qu'en lui di- « sant rigoureusement la vérité. — Monsieur, je « je ne suis point accoutumé à ce langage. — « Monsieur, il faut se mettre à l'abri du repro- « che, quand on ne veut pas le supporter. Vous « avez cent mille écus de rente; vous assure- « rez à Caroline vingt mille livres de revenu. « Vous le pouvez, vous le devez, et c'est à ce prix « seul que je me tairai sur vos torts. Je vous donne « dix minutes pour vous décider. Si, après cela, « vous résistez encore, je vous quitte, j'imprime « contre vous un mémoire foudroyant, je vous « perds de réputation, et je vous traduis devant « les tribunaux, qui rendront à votre enfant la « justice que vous lui refusez. Choisissez donc de « me suivre chez mon notaire, ou de me lire dans « quatre jours. »

L'alternative était dure; cependant il fallait opter. Le président se retirait, après le délai accordé. Luceval le suivit, et monta avec lui en voiture.

L'acte fut rédigé et signé avant que le mari subjugué eût le temps de se reconnaître. Il manquait une signature essentielle, celle de la dame, accoutumée à voir tout ployer devant elle. Le pré-

sident qui n'aimait ni les criailleries, ni les attaques de nerfs, ni l'odeur de l'éther, se borna à écrire à la femme dans le style qui avait persuadé le mari.

Une scène était inévitable, et elle eut lieu. Luceval la supporta avec sa patience et sa résignation ordinaires. Une partie de la journée s'écoula avant que madame pût relire cette lettre, qui l'avait mise, disait-elle, à deux doigts du tombeau. Elle la relut cependant. Elle était tellement persuasive, qu'il était difficile de ne pas se rendre. Une femme distinguée devenir la fable du public ! une femme, à qui tout Paris accorde de la beauté, des graces, de la douceur, de la sensibilité, passer désormais pour une mère dénaturée ! entendre murmurer autour de soi : c'est du venin caché sous des fleurs ! Ne pouvoir enfin attaquer un mémoire signé d'un homme d'un mérite reconnu, et d'une intégrité sans tache ! S'il n'y avait pas là matière à réfléchir, il y avait au moins de quoi se désespérer.

Cependant comme le désespoir n'a jamais embelli personne, et qu'il est une époque où une femme a le plus grand intérêt à ménager ce qui lui reste d'attraits, madame Luceval fit grace à son mari d'une seconde scène, et elle alla signer.

Mais aussi, comme la vengeance est réservée aux dieux, et que la femme, leur plus parfaite image, doit leur ressembler de toutes les manières, on défendit à François de se présenter à l'hôtel ; on

lui ordonna de donner à l'instant congé au président, avec l'indemnité d'usage. Comme Caroline allait jouir d'un bien-être qui affaiblissait d'un quinzième les revenus de la maison, on résolut de lui retenir le loyer de douze mille francs, que payaient les autres locataires, et comme il n'est pas pardonnable à un petit laideron d'effacer la beauté par son esprit et ses talens, on décida de disperser ses maîtres sans discernement, à la fin de leur année.

Enfin, comme le plaisir de faire du mal est un plaisir comme un autre, pour ceux à qui il convient, on s'y livra sans réserve, et d'idée en idée, on arriva à celle de mettre de suite le hameau en vente, afin d'avoir plus tôt fait.

Madame d'Egligny, déja languissante, combattit ce projet de tout son pouvoir. Elle représenta que Caroline était décemment au moins dans un domaine de son père, et qu'elle allait se trouver sans asile, puisqu'on ne voulait pas la recevoir à l'hôtel. Cette idée, la seule qui ne fût pas venue, et on ne saurait penser à tout, détermina à envoyer aussitôt l'annonce aux journaux, et la grande affiche à l'imprimeur.

Peut-on se figurer l'état de François, ses exclamations, ses plaintes, quand il apprit qu'il allait perdre son président, qu'il fallait que Caroline se préparât à quitter les lieux où elle était née, et où elle passait si doucement la vie ! Ce qui surtout lui paraissait pour elle un mal irréparable, c'était

la nécessité de se séparer de Duval, de mesdames de Surville et Sancy.

Dans sa douleur, il assembla tous les amis ; il leur proposa de faire l'acquisition en commun, d'avoir chacun sa maisonnette en propre, et de laisser indivis les jardins anglais et autres portions de terrain, dont le produit se partageait entre tous.

Il consentait à donner toutes ses épargnes pour payer la maison de Caroline. Mais Duval se gênait pour acquitter la moitié du loyer de la maison qu'il occupait avec François. Il eût fallu qu'il vendît des biens d'un rapport assuré, pour en acquérir un de pur agrément, et c'eût été le comble de la déraison. M. et madame Sancy étaient retenus par les mêmes motifs, et le chanteur déclarait ingénument qu'il était incapable de se fixer. A la vérité, madame de Surville et le président pouvaient et consentaient volontiers à faire quelques sacrifices ; mais, l'acquisition de la totalité était au-dessus de leurs facultés, et la conduite de M. et de madame Luceval annonçait clairement qu'ils n'avaient point l'intention de vendre partiellement.

Ces nouvelles difficultés, que François n'avait point prévues, lui ôtèrent tout espoir de parer le coup fatal, et le ramenèrent à lui-même : il faut bien enfin s'occuper un peu de soi : « Hélas, di-« sait-il, c'est ici que je croyais finir en paix ma « carrière. J'étais loin de penser que celle qui me « doit la plus brillante fortune, que celui pour « qui j'ai fait tout cela, m'en chasseraient un jour.

« Je ne les croyais pas capables de me haïr parce « que j'aime leur enfant. » La vieillesse pleure aisément, et le bonhomme se soulageait en versant des larmes.

« Quelque chose qui arrive, dit-il, à Caroline, « je ne vous quitterai pas. J'irai vivre avec vous « où vous voudrez : partout je serai bien avec « vous. Je ne vous demande qu'une grace ; c'est « de ne point m'abandonner. Que mes yeux se « ferment au moins auprès d'un de ceux que j'ai « tant aimés ! »

Caroline pleura à son tour, non du sort qui lui était réservé, la jeunesse ne sait pas prévoir; mais François doutait de son cœur, et ce soupçon l'accablait. Ce cœur pur et bon se dévoila tout entier. Le sentiment en jaillit, comme une source féconde qui répand la vie autour d'elle. François, rassuré et heureux encore, fut consoler Marguerite : sa bienfaisance embrassait tout, s'étendait sur tout, et ne négligeait rien.

Caroline, pleine encore de la scène qui venait de se passer, éprouvait le besoin de se livrer à de nouveaux épanchemens. Elle écrivit à M.***, et en laissant aller sa plume, elle sentait que peine qu'on partage devient plus légère de moitié : elle était bien sûre que M.*** partagerait la sienne.

Le lendemain arrivèrent, à peu de distance l'un de l'autre, deux messieurs qui demandèrent à voir les lieux. Le surlendemain, les jours suivans, il s'en présenta plusieurs, et tous prirent les

renseignemens les plus étendus, et entrèrent dans les plus petits détails.

Plus de gaieté, plus de concerts, plus d'étude au hameau. L'affliction aime la solitude, et on cessait de se chercher. Si on se rencontrait, on se parlait à peine, et qu'avait-on à se dire qu'on ne se fût déja dit? Quelquefois on s'arrêtait lorsqu'on voyait François et Caroline. On les regardait un moment, on leur adressait un regard douloureux, on passait.

Un de ces messieurs, de ceux qui les premiers avaient été voir le hameau, entra chez Luceval, et lui demanda à quel prix il mettait sa propriété. « Monsieur, j'en tire quarante huit mille « livres par an. — Mais, moi, monsieur, je n'en « tirerai rien du tout, parce que je n'ai pas be- « soin de sept à huit maisons qui sont là, et qui « ressemblent à une chartreuse. Je me propose, « si nous traitons, de tout abattre, et de bâtir « un château. Ce sont donc les jardins et le fonds « que je veux acheter. — Vous ferez ce qui vous « plaira, monsieur, et pourvu que vous me payiez « le capital de quarante-huit mille livres de rente... « — Plaisantez-vous, monsieur? — Je vous parle « très-sérieusement. — Vous me demandez près « d'un million d'une maison de campagne à faire! « — C'est mon prix, monsieur. — Je vais vous « dire le mien. Cette folie-là vous a coûté envi- « ron deux cent mille francs. J'évalue le terrain et « les plantations à cinquante mille livres. Si deux

« cent cinquante mille francs vous conviennent,
« vous me le ferez savoir. Voilà mon adresse. »

« Mais, dit madame Luceval, je trouve cet
« homme-là plein de jugement. Il est constant
« que votre Athènes a l'air d'une chartreuse, et il
« n'est pas possible de laisser exister cela. Or,
« puisque vous trouvez vos déboursés...

Le second des deux messieurs parut en ce moment. « Votre hameau est charmant, monsieur;
« les locataires actuels s'y plaisent beaucoup, et
« si nous nous arrangeons, je compte bien aug-
« menter les loyers. — Ah! monsieur fait de ceci
« une affaire de spéculation. — Oui, madame;
« ainsi, vous sentez qu'il faut que je fasse des
« bénéfices. D'ici à quelque temps, je peux perdre
« plusieurs locataires, je ne suis pas certain de
« les remplacer, et je le suis d'être constamment
« chargé de l'entretien et des impositions. Ainsi,
« j'évalue, année commune, les produits à vingt-
« quatre mille francs, sur quoi il faut en pré-
« lever dix pour le trésor public, les réparations
« et embellissemens. Restent donc quatorze mille
« francs nets, qui donnent un capital de deux
« cent quatre-vingt mille livres. Si cette proposi-
« tion vous est agréable, vous écrirez deux mots
« au notaire de la rue Mêlée. Je vous salue.

« — Hé bien, ma bonne amie, que dites-vous
« de cette seconde ouverture? — Je la trouve com-
« plètement absurde, monsieur. — Cet homme,
« cependant, propose trente mille francs de plus

« que le premier. — Il donnerait cent mille écus,
« que je ne traiterais pas avec lui. — Mais, ma-
« dame... — Vous n'avez donc pas entendu qu'il
« est disposé à garder les Sancy et les autres, et
« c'est précisément ce que je ne veux pas. —
« Permettez-moi de vous représenter... — Je ne
« me trouve pas bien aujourd'hui, monsieur;
« ménagez-moi de grace. — Hé, mon dieu, je
« n'ai pas, ma bonne amie, l'intention de vous
« déplaire; je voulais vous faire observer seulement
« qu'il se présentera d'autres concurrens, et qu'il
« est au moins inutile de rien précipiter. — Moi,
« monsieur, j'aime beaucoup celui qui se pro-
« pose d'abattre les maisonnettes et de bâtir un
« château. Il offre trente mille livres de moins;
« mais, qu'est-ce que cela pour nous? Au reste,
« comme je ne laisse échapper aucune occasion
« de vous marquer ma déférence, j'attendrai vo-
« lontiers quarante-huit heures; mais je vous dé-
« clare, mon ami, que si nous ne trouvons pas
« mieux, dans cet intervalle, avec la certitude de
« voir expulser ces savans et ces artistes, j'em-
« ploierai tout le crédit que j'ai sur vous, pour
« vous engager à finir avec le premier. Je ne puis
« souffrir les affaires qui traînent en longueur, et
« vous ne me chagrinerez point, n'est-il pas vrai,
« mon bon ami? »

Les quarante-huit heures s'écoulèrent sans qu'on vît personne. Je ne sais encore d'où vint l'erreur du portier, qui répondait constamment que le

hameau était vendu ; qui disait aux clercs, et même au notaire de monsieur, qu'il n'était pas à l'hôtel. J'ignore également par quelle inadvertance il gardait toutes les lettres de Paris. Cela se découvrira peut-être un peu plus tard.

Le troisième jour au matin, madame passa chez monsieur, et se montra extrêmement caressante. Sa gaieté, ses complaisances, ses agaceries mêmes, tournèrent la tête du pauvre Luceval. Il ne put se dispenser de se lever à la suite d'un tête-à-tête assez vif, de hâter son déjeuner, et de se rendre chez le monsieur qui voulait abattre des maisons neuves pour se donner le plaisir de bâtir un château.

« Monsieur, je viens terminer avec vous. — Eh « bien, monsieur, terminons. Je vais vous con- « duire chez mon notaire. — Nous irons d'abord « chez le mien. Il faut que vous preniez con- « naissance des titres... — Oh ! j'ai vu tout cela, « et j'ai pris les notes nécessaires ; on m'a même « donné communication du devis de M. Phidiot, « et les bâtimens n'ont pas coûté ce que je les « avais estimés ; mais, n'importe. Un instant, je « vous en prie ; je n'ai plus que mon habit à « passer.

« — Savez-vous aussi, monsieur, que mes biens « ne sont grevés d'aucune hypothèque ? — Voilà « le certificat du conservateur. — Il me paraît, « monsieur, que vous n'avez rien négligé. — Oh ! « j'aime à jouir ; je voudrais déja voir vos maison-

« nettes à terre, et mon château debout. — Je « vous assure que madame Luceval partage bien « votre impatience. — Et quel intérêt madame « a-t-elle... — Oh! des raisons de famille... — J'ai « peut-être été indiscret : je vous en demande « pardon.

« Permettez maintenant que je tire la somme « convenue de mon porte-feuille. Vous avez sans « doute votre voiture. — Oui, monsieur. — J'en « profiterai. Je vous mène chez mon notaire, parce « qu'il a ma confiance, et que celui qui paie a « le droit de choisir. »

Luceval ne s'attendait pas à terminer à l'instant même, et, pendant qu'on rédigeait l'acte, il envoya prendre madame, qui arriva enchantée d'être servie avec cette célérité. Elle adressa un regard de bienveillance à son mari, qui disait en lui-même : Je fais peut-être une sottise ; mais, elle est si aimable quand elle le veut!

L'étude d'un notaire n'a rien de gai. Des murs, des meubles rembrunis, le silence des trapistes, des figures glacées, et des étiquettes de cartons à lire, voilà ce qu'on y trouve. L'acquéreur du hameau y répandit une gaieté piquante. Empressé auprès de madame Luceval, il lui dit de ces choses d'autant plus flatteuses, qu'il lui laissait la satisfaction d'ajouter à sa pensée : il est un âge où la louange ne plaît que sous l'enveloppe de l'esprit et de la délicatesse. Manette aimait à s'entendre dire : Je vous adore; madame Luceval aimait à le deviner.

Le monsieur lui parla très-longuement de ses projets. Dès le lendemain, il userait de son droit pour renvoyer les locataires; le jour d'après, il ferait mettre le marteau dans les murs, et il se flattait que dans trois mois, au plus tard, une dame infiniment intéressante voudrait bien embellir les fêtes qu'il donnerait dans son château.

Madame Luceval était enchantée de cet homme-là : il caressait toutes ses passions. Elle lui eût, je crois, donné, en ce moment, le hameau pour rien.

On signa. L'acquéreur déposa la somme, jusqu'après la transcription, selon l'usage, et on se sépara, très-satisfaits les uns des autres.

Pourquoi les nouvelles défavorables volent-elles lorsque celles que nous désirons arrivent si lentement? on sut le jour même, au hameau, que M. Luceval n'était plus propriétaire, et chacun s'occupa sérieusement du parti qu'il allait prendre. Les personnes que cet évènement touchait le moins, se résignèrent avec quelque facilité. Mais, Caroline, François, Marguerite!

Le vieillard était le seul des trois qui eût quelque expérience, et les autres l'écoutaient avec docilité. Il proposa différens projets, dont il sentait aussitôt les inconvéniens. Il arrêta enfin qu'il se retirerait avec Caroline dans quelque petite ville, et que Marguerite les y suivrait. Il n'osait rien proposer à mademoiselle Lori. Elle déclara qu'elle était inséparable de son bienfaiteur; que le pro-

duit de son petit patrimoine lui permettait de remettre une partie de ses honoraires, et qu'ainsi elle ne serait pas à charge. François ne fut pas étonné de ce trait, parce qu'il en était capable lui-même.

On fit un plan de vie qui n'était pas sans quelques douceurs. On pouvait exister avec aisance dans telle ou telle province, et y faire un peu de bien. Mais, où trouver des Sancy, des Surville, des Duval? Sans doute ils allaient retourner à Paris, et François devait-il exposer Caroline et ses parens au désagrément de se rencontrer? Ces idées affligeantes froissaient le cœur du bonhomme. Il voulait en vain les écarter; elles se reproduisaient dès qu'il avait articulé quelques phrases. Une larme, qu'il essuyait furtivement, était aperçue, et en appelait d'autres. La conférence fut longue, parce qu'elle fut souvent interrompue.

Lorsqu'enfin tout fut réglé, on se tut, on resta immobile, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixés sur le parquet.

Tout à coup on entend les fouets de plusieurs postillons, et les roues d'une voiture qui entre avec rapidité dans les cours. « C'est sans doute le « nouveau propriétaire, dit François. Mon enfant, « voilà le moment du courage. Allons entendre « notre arrêt. »

On se lève, on s'avance lentement. François et mademoiselle Lori soutiennent Caroline éplorée.

Marguerite les suit avec ses deux enfans. Ils approchent de la voiture; la portière s'ouvre... C'est M.*** qui paraît.

On oublie en le voyant, qu'on est malheureux : qu'eût-on fait, si l'on eût su ce qu'il allait annoncer? « Vous m'avez causé des inquiétudes, « mademoiselle, dit-il à Caroline, et vous avez « eu des chagrins. Ces honnêtes gens les ont par- « tagés; qu'ils partagent également votre joie. « Vos malheurs sont finis, et votre sort est inva- « riable. Vous ne vous séparerez pas de ceux « dont les leçons vous sont chères à si juste « titre; vous ne quitterez pas les lieux où vous « avez appris à penser, à sentir, à cultiver votre « raison. Vous êtes chez vous. »

On se rassemblait de toutes parts autour de M.***; on l'écoutait; on ne le comprenait pas... bientôt on va le bénir.

Il tire un contrat de sa poche, et le remet à François. Le bonhomme lit...; sa figure devient rayonnante; il presse Caroline dans ses bras; il baise les mains de M.***; ses larmes coulent encore; mais ces larmes sont celles de la joie. On attend qu'il s'explique; il parle enfin, et un cri général s'élève : « La vertu vient protéger l'innocence! »

M.*** marqua le désir de parler, et les acclamations cessèrent.

« Votre lettre, mademoiselle, n'avait pas d'ob- « jet, n'indiquait rien, et a cependant dirigé ma « conduite. Je lui dois le projet que j'ai si heu-

« reusement exécuté. Il fallait, pour réussir, acti-
« vité, adresse et discrétion : j'ai choisi deux
« hommes propres à remplir mes vues.

« J'ai voulu d'abord connaître la valeur de ce
« bien. Je ne voulais pas non plus faire tort à votre
« père : il faut toujours être juste, même envers
« ceux qui le sont le moins.

« Les renseignemens pris, ces deux hommes se
« sont rendus à l'hôtel Luceval, et ont parlé d'après
« mes instructions. L'un devait éprouver de la dé-
« faveur; l'autre plaire et réussir : c'est ce qui est
« arrivé.

« J'avoue à regret qu'ils ont été au-delà de
« mes intentions. Ils ont gagné un portier, moyen
« au-dessous de moi, et peut-être même au-des-
« sous d'eux. Au reste, quand on saura que vous
« êtes propriétaire, que les plaintes éclateront,
« qu'on exagèrera les torts de mes émissaires,
« l'acquéreur supposé fera faire une estimation;
« j'indemniserai votre père, s'il y a lieu.

« Vous pressentez, mademoiselle, que le con-
« trat n'était fait ni en mon nom, ni au vôtre.
« Par celui-ci, j'achète de l'homme à qui votre
« père a vendu, et je vous transmets cette pro-
« priété à des conditions que ma position rendait
« indispensables. Je suis l'artisan de ma fortune;
« mes émolumens sont considérables ; mais, je
« n'ai que cela, parce que j'ai toujours cru que
« le gouvernement paie un homme en place pour
« qu'il fasse son devoir, et non pour qu'il trafique

« de la justice ou de sa protection. Voici donc « les arrangemens que j'ai pris :

« J'ai avancé ou emprunté les fonds nécessaires.

« Vous m'abandonnez la totalité du revenu annuel, jusqu'au parfait remboursement : ce qu'on « a obtenu de votre père suffit à votre entretien.

« Je recevrai les paiemens des mains de « M. François, dont il n'est point parlé dans « l'acte, parce qu'on ne lie pas un homme comme « lui.

« Dans six ans ou environ, vous serez liquidée; vous n'aurez que vingt ans, et vous jouirez de soixante mille livres de rente. Voilà, ma « chère enfant, ce que j'ai pu faire de mieux. »

Les acclamations recommencèrent; les applaudissemens, les cris de joie éclatèrent de toutes parts. L'homme bienfaisant fut béni, fêté, caressé. Il trouvait dans tous les yeux l'attendrissement, l'admiration, ou la reconnaissance. On le conduisait en triomphe, on se disputait l'honneur de le recevoir. Attendri lui-même, il jouissait en ce moment de tout le bonheur auquel il nous est possible d'atteindre. Malheureux que nous sommes, nous nous agitons en tous sens pour le trouver où il n'est pas!

« A propos, dit-il, il reste une formalité à remplir. Votre signature manque au bas de cet acte. « Vous ne pouviez le signer, étant sous puissance « de père et de mère, et il est très-douteux que

« vos parens eussent accepté pour vous : j'ai ex-
« posé les faits à la puissance suprême, et j'en ai
« obtenu l'ordre de votre émancipation. L'auto-
« rité peut se mettre au-dessus de la loi, quand
« il en résulte un bien. »

Il était tout simple qu'on entrât chez mademoiselle Luceval pour signer. Maîtresse des lieux, il était naturel qu'elle en fît les honneurs, et elle était trop heureuse pour ne pas répandre, sur ceux qui l'entouraient, une portion de sa félicité. Elle s'empressa de rassembler autour de M.*** une petite cour, où il n'y avait pas un seul courtisan. Le respect était commandé par son élévation, l'affection par ses qualités : tous les hommages étaient sincères.

On le pressa, et il promit de passer la journée au hameau. Caroline n'avait pas d'idée d'une fête, elle n'en avait jamais vu; mais elle désirait fêter son protecteur. Elle dit un mot à François. François, qui n'était pas inventif, passa le mot à mademoiselle Lori, la demoiselle au voisin, celui-ci à la voisine. On se lève, on va, on vient, on ne s'entend pas. On ne sait d'abord ni ce qu'on fait, ni même ce qu'on veut faire : on convient enfin de quelque chose.

Madame de Surville rentre en courant, prie M.*** de pardonner, tire Caroline à l'écart, lui dit je ne sais quoi. Caroline répond : « Soyez tran-
« quille, je me tairai. » Madame de Surville repart.

M.*** pénétra aisément la cause de cette désertion générale et de ces *aparté*. Il sourit avec douceur à Caroline : ceux même pour qui la vertu n'a rien de pénible, ne sont pas fâchés qu'on leur rende justice.

Il profita de ce moment pour voir la maisonnette qu'il avait arrêtée. Il écrivit quelques instructions sur des changemens qu'il désirait. Il donna ses notes à Caroline, parce que François, que cela regardait, courait de tous les côtés avec les autres, s'agitait beaucoup, ne faisait rien, et était très-content de lui. Hercule, septuagénaire, eût fort bien pu ressembler à la mouche du coche.

M.*** présumait qu'une heure avait pu suffire pour ordonner un dîner, et disposer la réunion de tous les habitans. Il sortait avec mademoiselle Luceval... Des perches en faisceaux, des perches fichées en terre, des cerceaux, des tas de branches de verdure, des fleurs éparses, les maîtres, les domestiques, les dames, les jardiniers, travaillant à l'envi... « Oh! oh! dit-il, nous sommes « sortis trop tôt. Rentrons, et ménageons-nous le « plaisir de la surprise; nous causerons en l'atten- « dant : l'amitié a toujours quelque chose à dire, « et l'extrême jeunesse quelque chose à appren- « dre. »

C'est la plus jeune de ces dames, c'est madame Sancy qui frappe à la porte. Comme il n'est pas de bonne fête sans vers, elle débita, d'un ton

plein de dignité, le quatrain suivant, impromptu de M. Duval, qui était poète comme un géomètre :

De bons cœurs, des cœurs attendris
Offrent la plus simple couronne.
Peut-être elle aura quelque prix :
C'est l'estime qui vous la donne.

M.*** voulut bien trouver cela fort joli, et madame Sancy, sans sortir du grand sérieux de son personnage, lui prend la main. M.*** permet qu'on dispose de lui, et règle son maintien sur celui de son aimable guide.

On passe sous une arcade de verdure, qui commence à la maisonnette, et qui aboutit au théâtre. Cette arcade n'a rien d'extraordinaire; mais, on voit qu'elle a été faite à dessein, et l'intention est quelque chose.

Sur les côtés de la voûte verdoyante sont des paysannes qui offrent, d'assez mauvaise grace, des bouquets assez mal faits. Marguerite précède M.***; elle porte devant elle un van couvert d'une gaze légère, dans lequel elle reçoit les bouquets. Elle en laisse tomber la moitié, parce qu'elle tourne souvent la tête, et elle n'a pas tort : on ne voit pas tous les jours un grand qui veut bien n'être qu'aimable.

Zéphyr, qu'il faut placer partout, agitait des carrés de papier, fixés au cintre, à vingt pas l'un de l'autre. Ils présentaient des devises grecques,

que Duval avait empruntées du Benserade de l'Attique. Personne ne les entendait ; mais, si on n'admirait que ce qu'on entend, que deviendrait l'Apocalypse ?

A la porte du théâtre, sur les marches du péristyle, étaient rangés les habitans, en costume de cérémonie. Ils entourent M.***, ils le pressent, ils le poussent, ou peu s'en faut ; ils le font entrer dans la salle, éclairée par toutes les bougies qu'on a trouvées au hameau.

M.***, qui a passé subitement du grand soleil aux ténèbres, chancelle du pied droit, parce qu'il rencontre une marche qu'il n'attendait point. On le soutient, et il trébuche du pied gauche, parce que Marguerite, qui n'y voit pas plus que lui, s'arrête, un pied en arrière, et sans y penser, lui donne un croc en jambe.

Mesdames de Surville et Sancy s'emparent alors de M.***. Elles avaient la double intention de garantir cette tête précieuse, et de vaincre la modestie qui allait probablement s'opposer à leurs petits projets.

Dans le fond du théâtre, on avait placé des degrés destinés à supporter, tantôt l'hôtel de Zopire, tantôt à mettre en évidence le trône de Sémiramis, et qui n'avaient servi à rien du tout encore, parce qu'on avait au hameau le bon esprit de ne pas jouer la tragédie. Il faut, pour exceller dans cet art-là, sortir, avec l'auteur, du

naturel et de la vérité, et c'est un talent qui n'est pas donné à tout le monde.

Sur les degrés était placé le plus grand fauteuil qui existât à une lieue à la ronde, et le tout était couvert de draperies de soie bleue ou jonquille, qui procuraient à ces dames un demi-jour de reflet, dont elles pouvaient se passer encore.

C'est vers cette estrade, qu'elles conduisaient le héros de la fête. Il s'échappa de leurs mains, et fut se placer sur une des basses stales. C'est, au fait, un rôle pénible que celui d'un dieu, et s'il y en avait réellement, ils joueraient un ennuyeux personnage (1).

« Voilà ce que nous avions prévu, dit madame « de Surville; mais, c'est en vain, monsieur, que « vous vous dérobez à la gloire : elle vous trou- « vera malgré vous. »

On tire un rideau, et au-dessus du fauteuil paraît, en pied, et de grandeur naturelle, le portrait de l'homme ressemblant. Il restait, à la vérité, une jambe à faire, et le bas qui couvrait l'autre n'était pas terminé; mais, la tête était d'une ressemblance frappante, et peinte comme peignait madame de Surville. Elle avait fait ce

---

(*) Il est inutile de vous dire que je parle ici des dieux du paganisme. Celui des chrétiens existe incontestablement, car nous avons le bonheur de le voir tous les jours dans la très-sainte Eucharistie.

portrait d'après une gravure qu'on disait être, et qui était vraiment excellente. C'était sur cet ouvrage qu'elle avait demandé à Caroline le secret, qui avait été scrupuleusement gardé.

Le portrait était suspendu à une poutre transversale, par deux cordes couvertes de fleurs : nulle part on ne veut, pas même dans les ballets de l'Opéra, laisser voir les fils qui font mouvoir Polichinelle. On descendit ce portrait sur les bras du fauteuil, au son des violons et des harpes. Deux jeunes filles tenaient chacune une guirlande attachée au bas du cadre, pour empêcher l'image chérie de faire un à droite ou un à gauche, ce qui eût singulièrement nui à l'illusion.

Le dessus du cadre était orné d'épis et de branches d'olivier dorés. A chaque partie saillante, les habitans et les villageois allaient religieusement attacher une couronne de barbeaux, ou de muguet ; on saluait respectueusement l'image, et on allait se placer selon l'ordre convenu.

Tous les yeux se portèrent alors sur M.***; sa figure exprimait une satisfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

Pour terminer l'inauguration, Caroline chanta, et chanta très-bien ce morceau fameux ! *Chantons, célébrons notre reine.* A la vérité, M.*** n'était ni reine, ni roi, et l'à-propos était un peu manqué ; mais, il trouva tout cela très-beau,

parce qu'il savait qu'on n'avait de prétention que celle de lui plaire, et qu'on n'avait pas eu le temps de faire mieux.

Cette fête, qu'on aurait pu décrire comme on décrit tout, c'est-à-dire, comme on dénature tout, comme on embellit tout, comme on exagère tout, à commencer par nos fêtes publiques, où on n'a pu mettre encore ni dignité, ni ordre, ni ensemble, cette fête continua par un concert charmant, exécuté par un petit nombre d'artistes, mais tous d'un talent distingué. Le célèbre chanteur semblait se surpasser lui-même, et Caroline se montra digne de madame Sancy.

Ceux qui cultivent les arts, et ceux qui les protégent, aiment à se rapprocher. Ici s'établit cette douce égalité, dont l'homme élevé connaît si bien le charme, et dont il jouit si rarement! M.*** applaudissait et parlait en connaisseur; il citait un compositeur célèbre, et son chef-d'œuvre était à l'instant porté sur le pupitre. On partageait le plaisir qu'on procurait à M.***, et on cherchait à le prolonger.

S'il faut des vers dans une fête, un bon repas n'y est pas déplacé, et à cet égard, le protecteur de la colonie n'eut rien à désirer. Quelques couplets, de la façon de Duval, et dont je vous fais grace, terminèrent le diner le plus splendide et le plus gai. M.*** remonta en voiture, après avoir prodigué aux colons, et surtout à Caroline, des marques de la plus sincère affection.

« Allons, allons, disait François en se frottant « les mains, quand on a la bienveillance des « grands, l'amitié de ses égaux, et une jolie for- « tune; qu'on ne doit rien de tout cela qu'aux « charmes de l'esprit et aux qualités du cœur, « on peut se consoler de n'être pas jolie. »

CHAPITRE V.

Tout change encore, en mal et en bien.

Je ne sais quel fut l'homme méchant ou équitable, qui porta à madame Luceval le coup le plus sensible; mais elle savait dès le lendemain que l'enfant qu'elle voulait bannir du hameau, en était maîtresse absolue; que ses maîtres, dont elle voulait l'éloigner, continuaient à jouir près d'elle des douceurs d'une vie tranquille. Son éloignement pour Caroline n'augmenta point, parce que la haine, comme l'amour, a des bornes, que la nature ne nous permet pas de dépasser.

Cependant, comme il est de règle qu'une femme absolue, à qui on joue le tour le plus sanglant, tempête, tonne, éclate, madame Luceval préparait le plus bruyant des orages, lorsqu'elle se rappela qu'elle avait ses voitures et ses attelages à renouveler, ses diamans à faire remonter, et sa livrée à refaire. Comme il est encore vrai qu'une femme violente a plus de plaisir à briller qu'à se mettre en colère, madame Luceval daigna s'arrê-

ter, après les mines préparatoires, sur lesquelles son mari l'assura qu'elle disposerait à son gré des deux cent cinquante mille livres. Ce n'est pas que Luceval ne sût fort bien ce que vaut une telle somme; mais, il savait aussi que la paix la plus chère est préférable à la guerre, quels qu'en soient les résultats.

Il se flattait que madame, constamment occupée à dépenser, mais dépensant avec modération, pourrait le laisser tranquille pendant deux ou trois ans. Ce calcul était établi sur les vraisemblances; mais les choses tournèrent tout autrement.

Il vient un temps où une femme qui a été jolie, est forcée de s'étourdir sur le malheur de ne l'être plus. Il n'y a pour cela que deux moyens, la dévotion et le jeu. La dévotion est la ressource de ces caractères doux, de ces femmes timorées, dont la sensibilité s'exerce sur un fantôme que l'imagination a créé, et qu'elle décore secrètement de ce qui peut lui plaire. La dévotion est un amour purement passif, et il fallait de l'activité au sang ardent de madame Luceval : elle se décida donc pour le jeu.

Le jeu et des fantaisies ont bientôt absorbé des sommes plus considérables que celle qu'elle avait à sa disposition. Mais, n'anticipons pas sur les faits.

Mademoiselle Julie se formait, et sa beauté se développait de jour en jour. Sa mère continuait à gâter le plus heureux naturel, et elle avait fait

enfin de cette jeune personne un être exigeant, altier, opiniâtre, et d'un orgueil insoutenable. Madame d'Egligny combattait avec douceur les progrès du mal. Ses représentations étaient ordinairement écoutées; mais, un mot de madame Luceval, ou de quelqu'un de ces gens dont nous avons parlé plus haut, détruisait en un instant le bien qu'avait fait lentement madame d'Egligny. Le langage de la raison n'a rien d'aimable, et qui nous flatte nous perd; mais, qui nous flatte se fait écouter.

Julie perdit la seule amie qu'elle eût au monde. Madame d'Egligny succomba à une maladie de langueur, et laissa sa petite-fille en proie au luxe, à l'insouciance et à la frivolité. Sa mort priva Caroline de l'espérance qu'elle avait constamment nourrie, de ramener à elle des parens qui n'avaient rien à lui reprocher. « Vous n'êtes pas maî-« tresse de vos affections, lui avait dit M***, mais « vous l'êtes de marquer des égards et des res-« pects à ceux qui ont droit, malgré leur injus-« tice, d'en attendre de vous. Ils n'y seront pas « sensibles, peut-être; mais vous aurez fait votre « devoir. »

Caroline écrivait donc à ses parens, à certaines époques. C'est à sa bonne maman qu'elle adressait ses lettres; celle-ci trouvait toujours le moment de les faire lire. On n'y répondait pas; mais on pouvait enfin être amené à cet effort.

Dès que madame d'Egligny fut éteinte, ces

lettres cessèrent d'être lues. Souvent elles arrivaient pendant ces accès d'humeur, qui devenaient plus fréquens, et c'est dans un de ces momens d'oubli des bienséances, que madame Luceval défendit à son portier de les recevoir à l'avenir.

Elle s'applaudissait en secret d'être désormais dispensée d'entendre parler de l'objet de son antipathie. Elle croyait n'avoir perdu dans sa mère qu'un censeur incommode : elle sentit bientôt l'étendue de cette perte.

Luceval ne s'était jamais occupé de ses affaires. Sa femme l'avait forcé à rompre avec François, et il avait donné sa confiance à un de ces hommes qui ne sont pas précisément des fripons, mais qui voient sans peine s'établir un certain désordre, qui les rend nécessaires, et qui ajoute toujours à leurs émolumens. L'intérieur de l'hôtel, si sagement administré par madame d'Egligny, tombait nécessairement à la charge de sa fille, qui n'avait ni la volonté, ni l'habitude d'être économe. C'est sur son cuisinier, sur une femme de chambre qu'elle se reposait des soins de sa maison..... Et elle jouait !

M.***, fidèle à ses promesses, allait quelquefois au hameau. Il applaudissait aux succès soutenus, à la modestie douce et insinuante de Caroline. Il eut bientôt pénétré la situation de chaque famille. On ne se cache qu'à ceux qu'on craint ; on n'avait d'ailleurs aucun aveu à faire, dont on dût

rougir. On comptait un peu sur les bontés du protecteur, et, pour l'intéresser, il fallait se mettre à découvert. C'est sur la connaissance des différentes positions que M.*** régla ses démarches. Il voulait reconnaître les soins qu'on prodiguait à Caroline, et il n'avait pas oublié la petite fête. Il se rappelait surtout la galanterie du portrait :

Car à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelqu'endroit on paya le tribut.

Caroline reçut un jour un paquet de Paris. Elle ouvre..... c'est la nomination de M. de Surville au grade d'officier-général. C'est Caroline qui est chargée de porter cette heureuse nouvelle à son amie. « J'aime qu'on sache, lui écrivait M.***, que « vous êtes reconnaissante, et que vous avez des « moyens de vous acquitter envers vos bienfai- « teurs. »

Il sentait que cette nomination resserrerait les liens qui unissaient déja la jeune personne et madame de Surville. C'était pour Caroline un nouveau motif de considération ; c'en était un de persévérance pour madame Sancy.

M.*** ne l'avait pas oubliée. Mais, il destinait son mari à des fonctions sédentaires. Sa femme ne pouvait avoir d'autre domicile que le sien, et Caroline avait besoin d'elle encore : nos amis d'abord, et leurs amis après. Madame de Surville, au contraire, très-déplacée dans les camps, et fixée

au hameau par les convenances, ne devait pas désirer d'en sortir. Il était donc tout simple de donner à l'une, et de faire espérer l'autre.

Une lettre très-polie annonça à M. Sancy qu'on s'occupait réellement de lui. On l'engageait à s'instruire dans la diplomatie, assemblage de souplesse, de dissimulation et d'audace, dont l'odieux est couvert du vernis du grand monde. On lui conseillait de travailler dans les bureaux de Paris, où il était annoncé, et de laisser madame à la campagne, parce que des études sérieuses et les soins qu'on rend à une jolie femme, s'accordent difficilement. Il était facile d'entendre ce que M.*** n'avait pas voulu dire précisément. L'époux partit, madame resta, et les leçons de harpe se multiplièrent en proportion des espérances.

Duval avait donné à Caroline les connaissances élémentaires qui suffisent à une femme. Elle était assez avancée pour travailler seule, si elle voulait faire des hautes sciences son affaire principale : Duval fut nommé à la première place vacante à l'Institut.

Justifions maintenant l'usage que M.*** faisait de son credit. Il était homme, et par conséquent sujet à des faiblesses. Il se permettait des préférences; mais, jamais il ne recommandait que des sujets dignes des bontés du Souverain. En effet, Surville avait toujours bien servi, et était un des anciens colonels de l'armee. Sancy avait peu d'instruction, mais beaucoup d'esprit naturel et de fa-

cilité. Il avait de plus l'expérience de ses premières fautes, et le désir de les réparer. Il touchait à l'âge où l'homme commence à sourire aux rêves de l'ambition : il suffisait donc de le bien diriger, pour en faire un sujet distingué.

Depuis long-temps la voix publique appelait Duval au fauteuil académique, où elle appelle en vain, depuis des années, l'immortel auteur d'Œdipe à Colonne, le premier de nos poètes lyriques. Forcera-t-on la postérité à dire de lui, comme de Piron,

> Ci-gît Guillard, qui ne fut rien,
> Pas même académicien?

Je crois vous avoir convaincu que M.*** était toujours juste envers ceux à qui il accordait ses bons offices, et ils n'étaient pas moins ses obligés, parce que le mérite sans appui perce difficilement. C'est une vérité malheureusement trop connue.

Il est temps de faire paraître enfin celui qui doit jouer un rôle essentiel dans la suite de cette histoire.

M. de Surville avait remis son régiment à son successeur, et était venu à Paris. Un militaire aime toujours à revenir là, et il ne lui faut pour cela qu'un prétexte. L'officier-général en avait un très-plausible : il fallait qu'il fît ses équipages. Sa femme lui avait laissé pressentir les causes de

son avancement : il fut faire sa cour à M.***, et il vint au hameau pour cultiver l'affection de cette petite fille, qui faisait des généraux.

Madame de Surville était encore bien. L'absence rajeunit une femme, et lui rend le charme de la nouveauté. Son mari se décida à passer au village tout le temps dont il pourrait disposer. Madame applaudit beaucoup à cette résolution, car enfin il en coûte toujours un peu pour être sage. La sagesse, dans certains cas, n'est que la force d'attendre, et femme qui attend, compte sur quelque chose.

Surville s'empressa de prévenir les moindres désirs de sa tendre compagne ; c'est ce que font ordinairement les maris de passage : ils aiment à laisser après eux des souvenirs qui balancent quelquefois avec avantage certaines fantaisies..... Rien ne pouvait être plus agréable à madame de Surville, que d'être réunie à son fils : son mari le remit dans ses bras. Seize ans, la beauté d'Adonis, des formes parfaites, les graces naïves de l'adolescence, voilà en quatre traits le portrait d'Édouard.

Tout le monde le trouva charmant, et il n'avait encore aucune connaissance approfondie ; mais, il n'était étranger à rien. Il pouvait parler superficiellement de tout, et c'est assez pour un homme du monde. Il chantait passablement, ce qui donne un certain relief dans la société ; il dansait à ravir, ce qui est le mérite par excellence. Sa mère le trouvait accompli. M. de Sur-

ville, qui savait très-peu, assurait qu'Édouard savait beaucoup, et il ajoutait, en riant, qu'il suffit, pour faire son chemin, de se bien battre, et de connaître la manœuvre.

Il est clair, d'après cela, qu'il destinait le jeune homme au service. Celui-ci n'avait pas la moindre idée de l'état militaire; mais, l'éclat de l'uniforme séduit toujours, à seize ans. Madame de Surville combattit fortement ce projet. Son fils la pria, la conjura, et quelle est la mère qui résiste longtemps à un fils unique?

Le général écrivit au colonel qui avait son régiment. Il lui proposait son fils; il le recommandait à ses soins et à sa bienveillance; il le confiait à l'amitié du corps d'officiers qu'il avait eu l'honneur de conduire à la victoire. Ces sortes de recommandations ne manquent jamais leur effet, et la réponse du colonel fut telle qu'on l'attendait et qu'elle devait être.

Pendant qu'on disposait tout pour métamorphoser Édouard en héros, il s'ennuyait par deux raisons. La première, c'est que la jeunesse est impatiente de jouir; la seconde, c'est qu'il n'avait personne dont les goûts s'accordassent avec les siens. Le président et Duval ne jouaient ni au ballon ni à la longue paume; Sancy travaillait au hameau, quand il y venait; Surville faisait le papa, et la chère maman était naturellement sérieuse. Madame Sancy était vive, enjouée, et une mise recherchée la rendait encore très-piquante. Mais,

quel est l'adolescent qui ose s'attacher à une femme de trente ans, qui n'a pas l'air de lui dire : Aimez-moi, je le veux. Et puis, Édouard trouvait presque toujours chez madame Sancy un objet qui ne lui inspirait que de l'éloignement. Caroline ne pouvait plaire qu'à quelqu'un qui saurait l'apprécier, et le mérite principal, le seul même dont un très-jeune homme fasse cas, c'est la beauté.

On avait très-expressément recommandé à Édouard de marquer à mademoiselle Luceval les plus flatteuses prévénances. Il ne manquait jamais d'aller chez elle aux heures indiquées, et c'est là tout ce qu'il pouvait prendre sur lui. Il était enchanté quand il ne la trouvait pas, et lorsqu'il la rencoutrait, il s'asseyait vis-à-vis d'elle, ne trouvait rien à lui dire, et sortait aussitôt que la bienséance le permettait. Il déplut bientôt excessivement à François.

Il ne restait donc à Édouard que le chanteur, dont la voix l'attachait, et dont l'originalité l'amusa les premiers jours. Mais, comme on ne chante pas toute la journée, et que des mines répétées deviennent insignifiantes, Édouard s'ennuya là comme avec les autres, et il retourna chez madame Sancy, attiré par je ne sais quoi, qu'il ne pouvait encore définir. Il trouvait du plaisir, beaucoup de plaisir à la regarder; mais, on ne l'encourageait pas; on ne paraissait pas même remarquer cette douce langueur, qui se peignait dans le plus bel œil du monde. Contraint là, ennuyé ailleurs,

il vit approcher, avec une véritable satisfaction, le jour de son départ.

Pauvre jeune homme! il ne savait pas combien l'œil d'une femme de trente ans est exercé. Aucun de ses mouvements, aucune de ses pensées peut-être n'avait échappé à madame Sancy. Beau comme un ange, il n'avait contre lui que sa trop grande jeunesse, et madame Sancy était persuadée des inconvéniens qu'elle entraîne : la crainte d'un imprudent sauve plus de femmes que la vertu.

Caroline n'éprouvait pas encore le besoin d'aimer; mais elle commençait à en soupçonner les douceurs. Elle s'était livrée un moment à ces rêves d'une imagination neuve, qui pare et embellit tout. Fillette qui rêve seule, rêve toujours sans danger. Mais, si le réveil n'a rien d'humiliant, il est quelquefois bien pénible.

Elle remarqua bientôt qu'Édouard ne lui accordait que cette politesse froide, si étrangère au sentiment; qu'il ne lui adressait que des choses insignifiantes; qu'il paraissait compter les minutes qu'il passait auprès d'elle; qu'il évitait de la rencontrer chez sa mère ou chez madame Sancy. Ces observations détruisirent l'illusion à laquelle elle s'était si facilement livrée. Elle souffrit; cela était inévitable : premier moment d'amour est toujours un plaisir; le second, même pour la beauté, est la douleur.

Elle arma sa fierté contre son cœur; elle évita Édouard à son tour; elle lui chercha des défauts;

elle le vit partir avec indifférence, elle s'en flatta au moins. Dès qu'elle cessa de le voir, elle ne trouva autour d'elle qu'un vide effrayant. Pendant quelques jours, elle délaissa les sciences et les arts. Elle cherchait la solitude; elle s'enfermait chez elle, et souvent elle s'étonnait de surprendre une larme, que le dépit voulait arrêter, et qui s'échappait malgré lui. Ses amies, alarmées d'un abandon dont elles ne soupçonnaient pas la cause, la pressaient, la fatiguaient de questions. Caroline répondait qu'elle ne se trouvait pas bien : c'est la réponse de ceux qui n'en veulent pas faire. Il faut donc mentir quand on aime ! Est-ce la faute de l'amour, ou celle des institutions sociales ?

Le ressentiment qu'inspire l'objet aimé dure peu, lorsqu'il ne l'a mérité ni par l'inconstance ni par une perfidie. Édouard n'aimait pas, il n'avait rien promis, il n'avait pas trompé; il n'était donc pas coupable : tel fut le premier raisonnement de Caroline, et l'ingrat, qu'amour excuse, est bien près de ressaisir tous ses droits. Cependant, il y a de la démence à nourrir une inclination qui n'est point partagée, qui peut-être ne le sera jamais : tel fut le second principe que posa la pauvre enfant, comme si elle était maîtresse encose de régler ses affections. Mais, était-il démontré qu'Édouard n'aimerait jamais ?... C'est devant une glace qu'elle se faisait cette question... Elle se couvrit le visage de ses mains, elle

se retira sur une ottomane, et elle répétait péniblement : « Non, non, il n'aimera jamais. »

Cette dernière pensée, à laquelle elle s'arrêtait malgré elle, devint la plus puissante des sauvegardes. Caroline lui dut la ferme résolution de s'armer contre elle-même et de se vaincre. Quelquefois, à la vérité, la réflexion l'arrêtait au milieu d'une romance sentimentale, commencée sans intention. Quelquefois, elle déchirait un papier sur lequel son crayon avait machinalement esquissé les traits d'Édouard. Elle sortait alors, elle se fuyait, elle cherchait le monde; elle affectait une gaieté qu'elle n'avait pas; elle trompait les autres, et croyait se tromper ell-emême.

Elle avait promis à M. **** de lui dévoiler jusqu'à ses plus secrètes pensées, et jamais, dans ses lettres, elle n'avait oser nommer Édouard. Craignait-elle de se donner un ridicule? l'amitié n'en connaît point. Était-ce dissimulation? C'est à vous, mesdames, qu'il appartient de prononcer.

Cependant, l'arrivée au hameau d'un jeune homme beau et bien fait, la joie d'une mère, les espérances qu'elle conçoit de son fils, devaient fournir à une plume exercée une matière inépuisable, et jeter dans la correspondance une variété qui la rendait plus piquante.

Incidit in Scyllam, qui vult vitare Caribdim.

La réserve de Caroline éclaira M. ****, et il lui écrivit :

« Apprenez, par ce qui vous arrive, à veiller « toujours sur votre cœur. La femme la plus « belle n'est pas certaine d'être aimée de celui à « qui elle s'attache inconsidérément.

« Sans doute elle surprendra ses sens, si elle « cesse de se respecter; mais, de la jouissance à « l'amour l'intervalle est immense, et un sem- « blable triomphe est indigne de vous.

« Pénétrez-vous d'une vérité affligeante, mais « que je ne dois pas vous cacher. L'homme qui « vous dira : je vous aime, vous trompera, n'im- « porte par quel motif.

« Vous ne plairez pas à demi. Mais celui qui « vous aimera, s'attachera insensiblement, sans y « penser, sans s'en apercevoir, et vous arriverez « l'un et l'autre au point de n'avoir plus besoin « d'aveu.

« Livrez-vous alors, sans réserve, à la douceur « d'aimer. Celui qui vous estimera assez pour « cesser de vous voir telle que vous êtes, ne peut « être qu'un homme estimable.

« Gardez-vous surtout de croire, avec la plu- « part des femmes, que les agrémens extérieurs « soient une condition essentielle dans le mariage. « Si cela était, quelles seraient vos ressources, et « qui, plus que vous, est faite pour rendre un « homme heureux ?

« De tous ceux que je connais, Édouard est « celui qui vous convient le moins. Il est beau, « c'est un malheur pour lui et pour vous : les

« femmes galantes commencent par gâter ces « hommes-là, leurs épouses finissent par être leurs « victimes.

« Oubliez ce jeune homme. Si vous avez des « combats à soutenir, écrivez-moi souvent, tous « les jours. Laissez parler votre cœur, je lui ré- « pondrai. Vous me lirez avec répugnance d'abord, « peut-être même avec humeur : vous écouterez « enfin le langage de la raison. Je sais qu'elle ne « persuade pas l'amour, mais elle l'étouffe. — « Adieu, mon enfant. »

Ce que M. **** avait prévu, arriva. Caroline ne sut d'abord si elle devait se féliciter ou se plaindre de ce qu'on lui écrivait. Mais son secret était découvert, et la discrétion devenait déplacée. Elle ne pouvait se dissimuler la justesse des réflexions qu'on lui adressait, et elle ne pouvait, sans ingratitude, se dispenser de répondre. Elle écrivit donc. Elle présenta des illusions pour des vérités ; elle décora sa faiblesse de ce qui pouvait la rendre intéressante. M. **** savait qu'une maladie violente ne se guérit pas avec de la pitié. Toujours sensible, mais toujours ferme, il combattait victorieusement l'aveuglement et l'erreur. Caroline lui dut enfin ce repos, si désirable dans tous les temps, et si rare pour ceux en qui les passions commencent à se développer.

Mais, si son cœur cessa de la tourmenter, rien ne put lui faire oublier Édouard. Cherchait-elle à rendre sur la toile le beau, le parfait? L'image

du jeune homme se présentait à elle. Au milieu de la lecture la plus attachante, le livre tombait de ses mains. C'est encore Édouard dont elle lisait l'histoire; les vertus du héros étaient les siennes; elle en avait fait un être idéal. Il était là, toujours là; mais elle lui souriait, et ne le pleurait plus.

La guerre venait d'éclater entre la France et ses éternels rivaux. Le Français, bien conduit, ne connaît ni la fatigue, ni le danger. Il ne voit que la victoire, et elle lui est fidèle. Cet enthousiasme national avait enivré jusqu'au dernier soldat. Édouard, jusqu'alors si doux, si timide, ne respirait que combats, et M. de Surville applaudissait à cette ardeur, présage assuré de grandes choses.

Le voilà donc, à peine sorti de l'enfance, renonçant aux douceurs d'une vie commode, aux jouissances qu'offrent à chaque pas les grandes villes et la fortune; le voilà transplanté dans les camps. La licence qui y règne l'effraya, et lui inspira un dégoût insurmontable. C'est par degrés qu'on passe ordinairement de l'innocence à la faiblesse, et de la faiblesse à la débauche. Celui à qui on présente d'abord le vice dans toute sa laideur, recule et ferme les yeux: c'est ce que fit Édouard, et il dut à cette première impression, des mœurs qu'il conserva toute sa vie.

Bientôt le canon se fit entendre. Le danger le rappela un moment à la nature; son second mou-

vement appartint à l'honneur. Toujours au poste périlleux, il cherchait la gloire, qui semble se dérober même à ses favoris : l'intrépidité l'arrête, et lui arrache la couronne.

Édouard se fit remarquer dès son entrée dans la carrière. Un grade très-subalterne fut la récompense de ses premiers essais, et le jeune soldat y attachait du prix : il le devait à sa valeur.

Déja les ennemis comptaient les actions par leurs défaites. Déja Édouard avait planté le drapeau français sur les retranchemens d'une ville, défendue par une armée entière et par une formidable artillerie. Une distinction nouvelle lui était promise; il allait jouir du plaisir de s'entendre nommer encore à la tête de son régiment : le plomb meurtrier le frappe; son sang coule; il est forcé de se retirer, et de laisser à ses compagnons d'armes l'honneur d'achever de vaincre.

Que devint madame de Surville, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle? Vous le savez, vous qui êtes mères, bonnes mères, et qui avez eu, peut-être, à pleurer la perte d'un enfant. Dans sa douleur, elle disposa tout pour son départ. Elle ne pouvait se réunir à son fils, elle le savait; mais elle croyait gagner beaucoup en raccourcissant l'intervalle qui l'en séparait. Elle comptait sur des hasards, sur des chimères : tout est crainte et plaisir pour l'amour maternel.

L'état où était Caroline, différait peu de celui de madame de Surville. Elle se représentait

Édouard, pâle, défait, le bras ensanglanté, tombant sans secours, sans consolation, et on ne se crée pas de telles images, sans éprouver un vif intérêt. Des larmes s'échappaient encore; elle croyait ne les donner qu'à l'humanité; elle l'écrivait à M. ****, qui feignait de la croire, mais qui lui prouvait très-clairement le danger de prendre trop de part aux souffrances d'un jeune homme: était-ce l'instant de vouloir prouver quelque chose? Il eut au moins la sagese de ne pas combattre ouvertement des sentimens que le temps pouvait affaiblir encore.

La jeune personne fut frappée d'un nouveau coup, lorsque madame de Surville monta en voiture. Que n'eût-elle pas donné pour l'accompagner! Pourquoi madame de Surville ne lui en faisait-elle pas la proposition? Comment ne sentait-elle pas les embarras que doit causer à une femme seule un voyage aussi long? Combien une amie active et prévenante aide à les supporter, et distrait des ennuis de la route! Madame de Surville ne pensait à rien de tout cela. Elle fit même rentrer ce qui lui paraissait charger inutilement la voiture. « Crevez dix chevaux, dit-« elle à son courrier, crevez-en vingt, et que « j'arrive! »

Cette campagne égala ce que les féeries nous content de plus prodigieux. L'orgueil de deux grands souverains abaissé devant l'aigle française; un empire conquis et rendu; des trônes donnés,

des alliés acquis, voilà ce que fit en trois mois celui qui eut la modestie de refuser les honneurs du triomphe.

Édouard n'était pas rétabli entièrement, lorsque se donna cette bataille, qui termina la plus importante et la plus courte des guerres. De ce lit, où le retenaient encore la faiblesse et la douleur, il entend le son de la trompette; il se lève, il essaie ses forces; il sent qu'elles le trahiront peut-être; mais, une ame guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime : il se fait amener un cheval; on le met en selle; il part.

Il déploya, dans cette grande journée, la valeur d'un vieux soldat et l'intelligence d'un capitaine. Attaché à M. de Surville, il était partout avec lui, et partout il portait des coups décisifs. Il osa même énoncer des avis, dont on sentit toute la justesse, et dont l'exécution fut couronnée du succès.

Il était difficile que sa conduite échappât à celui dont l'œil embrasse tout. C'est de sa main qu'il reçut, sur le champ de bataille, les épaulettes et l'injonction de se retirer à Vienne, où les blessés pouvaient se procurer les soulagemens qu'ils ne trouvent pas toujours dans les camps. Il partit; il arriva dans cette capitale, sans le moindre soupçon de la nouvelle jouissance qui l'y attendait.

C'est là que madame de Surville avait été forcée de s'arrêter; c'est de là qu'elle écrivait à son

mari, qui ne recevait pas toujours ses lettres, et qui trouvait rarement le moment de répondre; c'est enfin à ceux qui arrivaient, qu'elle s'informait de son fils, qui n'était connu d'aucun d'eux, ce qui lui paraissait inconcevable.

Elle apprend enfin qu'un officier de hussards vient de descendre à telle auberge. S'il était du régiment d'Édouard.... s'il avait approché M. de Surville.... s'il était au moins porteur d'une lettre, du plus simple billet.... Elle court, elle entre.... c'est lui, c'est son fils qu'elle presse dans ses bras.

Après les doux tributs qu'exigeait et qu'obtint la nature, il était tout simple que l'amour-propre eût son tour. Il n'est pas de française que la valeur ne séduise; il n'est pas de femme, parmi nous, qui ne soit fière d'être la mère d'un petit héros. Madame de Surville entra dans les moindres détails. Il fallait qu'Édouard racontât tout, qu'il s'étendît même jusqu'aux évolutions militaires, auxquelles madame de Surville n'entendait rien; qu'il répétât ce qui intéressait, et surtout qu'il parlât beaucoup de lui, ce qui coûte toujours un peu à la modestie. Sa mère l'arrêtait après l'histoire du drapeau planté sur les retranchemens ennemis, après le récit très-circonstancié de la manière dont la balle l'avait frappé; elle l'arrêtait pour regarder cette balle, la tourner dans ses doigts, l'envelopper dans du coton, et la serrer dans sa bonbonnière, et à chaque pause, un cordial ou un consommé, présenté par la belle

maman, mettait Édouard en état de reprendre et de poursuivre.

Quand il eut fini, recommencé et recommencé encore, madame de Surville s'étonna et se plaignit même qu'il ne fût que lieutenant. Elle affirmait que tant de belles choses méritaient au moins un régiment. S'il fût revenu colonel, elle eût voulu le voir général.

Nos troupes évacuèrent enfin le théâtre de leur gloire. Madame de Surville revit son époux; mais il fallut qu'elle se séparât de son fils. Son régiment passa par Vienne, et il le suivit à sa garnison. Elle eut au moins, avant de se séparer d'Édouard, la satisfaction de voir combien il était estimé et chéri de ses supérieurs et de ses camarades.

Nos jeunes gens passent le temps des garnisons dans l'oisiveté et les plaisirs frivoles. Edouard, très-jeune, se livra d'abord sans réserve à la société. Il jugea bientôt qu'il pouvait, qu'il devait employer plus utilement ses loisirs. Il ne se sentait pas fait pour languir dans les grades inférieurs, et il avait la noble ambition de se rendre digne de commander. Il travailla à acquérir, au sein de la paix, les connaissances que l'expérience de la guerre ne donne pas toujours à nos vieux officiers.

Madame de Surville était revenue au hameau. Là, elle se plaisait à redire ce que le beau garçon lui avait raconté. Vous connaissez celle qui

ne se lassait pas de l'entendre, qui ne la quittait plus, qui oubliait toujours ce qu'elle avait entendu la veille, afin de pouvoir l'entendre encore.

C'est auprès de madame de Surville que Caroline se consolait des pertes qu'elle avait faites. M. de Sancy avait obtenu l'emploi distingué qui lui était promis, et son aimable épouse l'avait suivi à la cour où il allait résider. La jeune personne avait été très-sensible à cette séparation : elle aimait madame de Sancy pour elle-même, car, depuis long-temps, elle n'avait plus besoin de ses leçons.

Elle était privée encore d'un ami, d'un commerce moins agréable, mais d'un caractère plus solide. Duval, chargé seul du loyer d'une maison, depuis que François dirigeait celle de mademoiselle Luceval, s'était décidé enfin à quitter des lieux où il avait trouvé ce bonheur paisible, si précieux au sage. François avait proposé une réduction qu'il se chargerait de faire approuver de M. ***. Duval avait déclaré franchement à son vieil ami que si ses facultés ne lui permettaient pas de supporter cette dépense, sa délicatesse lui défendait de recevoir de grace de cette nature, et il emporta l'estime et les regrets de ceux qui l'avaient connu.

François ne négligeait rien pour faire valoir la propriété de Caroline. Les deux maisons étaient à peine vides, qu'il les avait fait annoncer. Les

amateurs se présentaient en grand nombre : on savait que M. *** allait quelquefois se reposer au hameau du poids de ses affaires, et on aime à s'approcher des grands qui ont les qualités de leur place ; on s'empresse même autour de ceux qui n'en possèdent aucune. François était dans l'embarras du choix. Il allait enfin se décider, lorsque des nouvelles affligeantes le firent partir pour Paris.

Depuis long-temps on ne savait rien qu'indirectement de la famille Luceval, et ce qu'on en savait était inquiétant. On apprit enfin que le désordre était dans les affaires. François avait trop aimé son Adolphe pour qu'il lui fût devenu tout-à-fait indifférent. Il commença par le plaindre ; il essaya ensuite de le servir. Discret envers Caroline, qui n'était instruite de rien, il prétexta des affaires, et se rendit à Paris. Il ne se présenta pas à l'hôtel : son aspect eût déplu ; il le savait, et son zèle n'en souffrit pas. Sensible à la reconnaissance, il pardonnait l'ingratitude.

Il chercha à se rappeler les noms de quelques-uns de ceux qui vivaient habituellement avec Luceval, dans ces temps déja reculés, où son amitié était payée de retour. Il en retrouva plusieurs ; il leur confia ses alarmes, et n'en obtint que des éclaircissemens vagues, accordés plutôt à l'importune persévérance du vieillard, qu'au désir de sauver un malheureux qui se perdait.

François, désolé, tourmenté, pensa enfin au notaire qui faisait les affaires de son Adolphe, pendant sa minorité. Cet homme était l'un de ceux qui honoraient alors, qui ennoblissaient leur ministère par une probité irréprochable. Il était à présumer que Luceval ne l'avait pas quitté, et il était difficile en ce cas, qu'il ne connût à peu près sa situation.

Le notaire reconnut le cœur de François, au ton pénétré et attendri avec lequel il lui parla. Il eût violé la réserve absolue, à laquelle tient souvent le repos des familles, et dont un homme public ne s'écarte jamais, s'il eût éclairé tout autre que le bon vieillard ; mais les secrets dévoilés à la sollicitude d'une affection qui ne s'est jamais démentie, et qui peut être utile encore, n'en sont pas moins impénétrables pour ceux qui pourraient en abuser.

François frémit lorsqu'il sut que Luceval avait engagé la plus grande partie de ses biens ; qu'il devait environ six cent mille francs, et qu'il cherchait à faire un nouvel emprunt. Il sortit du cabinet du notaire, troublé, abattu, découragé. Un voile épais obscurcissait ses idées ; il prenait, en chancelant, la route de l'hôtel, sans savoir ce qu'il dirait, ce qu'il était possible de faire. « Je le « verrai, disait-il; il n'aura pas la cruauté de me « repousser, et peut-être m'indiquera-t-il lui-« même quelque moyen de le ramener à l'ordre,

« et de rétablir sa fortune.... Non, il ne me re-
« poussera pas. Il ne fera pas mourir de douleur
« l'ami de son père et celui de son enfance. »

Il arrive, il entre chez le portier : monsieur n'était pas visible. « Dites-lui que c'est François.
« — Il ne veut voir personne. — Dites-lui que
« c'est François. — Mais, monsieur, je ne peux
« désobéir.... — Vous me refusez ! je l'attendrai
« dehors, là, sur cette pierre. J'y passerai la jour-
« née, la nuit, s'il le faut. »

Le vieillard se traîne sur un banc; il s'assied, il repose sa tête sur ses mains, que soutient un bâton noueux. Il est assailli des plus cruelles réflexions; toutes les facultés de son ame sont anéanties.

Des laquais, richement vêtus, allaient, venaient, s'asseyaient à côté de lui, fatigués de leur ennuyeuse oisiveté. Il leur répétait à tous : « Dites-lui que c'est François. »

Les uns lui répondaient à peine; les autres ne lui répondaient pas, et le quittaient avec une sorte de dédain.

« Mon ami, dit-il à un jockei, qui rentrait en
« riant et en sautant, tu es bien jeune encore;
« ton cœur n'a pas eu le temps de s'endurcir,
« tu auras pitié de ma vieillesse. Dis à ton maître
« que son tuteur, que son ami est à la porte de
« son hôtel, méprisé, rebuté par ses gens; qu'il
« ne vient pas lui reprocher de l'avoir oublié

« qu'il ne veut que le servir, et qu'il faut qu'il « lui parle. »

Luceval, renfermé dans son cabinet, était en proie aux inquiétudes, aux regrets que cause toujours le désordre des affaires à un homme qui n'a pas perdu tout sentiment d'honneur. Dès long-temps il était privé de ces douces jouissances qui naissent de la paix de l'ame. Souvent même le sommeil le fuyait. S'il s'oubliait quelquefois, c'est lorsqu'un attachement, qui n'était pas encore éteint, imposait, pour quelques momens, silence à la raison. Qu'ils lui coûtaient cher ces courts instans! ils étaient ordinairement le prix d'un nouveau sacrifice.

L'enfant lui rendit les propres mots de François. Luceval ne balança point. Il se lève, il s'élance; son premier mouvement appartient tout entier à la reconnaissance, à la vénération. Il s'arrête au milieu de la cour..... Sa mémoire, trop fidèle, lui retrace à la fois tous ses torts envers François. Aura-t-il le courage de s'avouer coupable? retournera-t-il sur ses pas? Agravera-t-il ses fautes par la fausse honte de n'oser les reconnaître?

Il balance, il hésite.... le sentiment l'emporte sur toute autre considération. Il s'avance, il prend la main du vieillard. François lève lentement la tête; ses yeux se portent sur ceux de Luceval; il y voit la confusion et la bienveillance... il lui

ouvre ses bras. Luceval n'ose le presser dans les siens. Il entreprend d'excuser sa conduite; il ne trouve que des mots. « Ne parlons pas du passé, « mon cher Adolphe. Je cherche à l'oublier; j'y « parviendrai peut-être. Ne nous occupons que « de vous. »

Luceval lui prend la main; il le conduit par différens détours; il monte un escalier dérobé... « Je vois ce que vous craignez, Adolphe. C'est « cette malheureuse faiblesse qui a détruit votre « fortune. N'aurez-vous jamais de courage que « contre moi? Osez redevenir homme : c'est le « seul moyen d'éviter le précipice où l'on vous « pousse en vous caressant. Je m'exposerai aux « premiers éclats, je les épuiserai, s'il le faut; « vous n'aurez qu'à paraître et à vous prononcer. « Je passe chez madame. — Non, mon ami, vous « ne la verrez pas. — Je la verrai, vous dis-je. « Elle me recevra mal, je le sais; mais le danger « où vous êtes me donne une énergie que je ne « connus jamais. — Elle n'écoutera rien. — L'ef- « frayante vérité se fait toujours entendre. Je lui « peindrai sa situation actuelle, celle plus affli- « geante encore qu'elle se prépare. Qu'elle se juge, « qu'elle se repente, et nous verrons après. »

François s'avance d'un pas ferme. Il entre sans se faire annoncer.

Madame Luceval était seule avec Julie. Elle regarde fixement le vieillard. Sa figure n'exprimait que le froid orgueil, et la sècheresse d'une ame

usée ; bientôt elle devint menaçante. « Epargnez-« vous, madame, des emportemens qui ne chan-« geraient rien à ma résolution. Si je l'avais prise « plus tôt, je ne gémirais pas aujourd'hui sur « des égaremens... — Retirons-nous, ma fille, « évitons ce vieillard chagrin, que votre père « n'aurait pas dû.... — Je vous suivrai, madame; « vous m'entendrez malgré vous. » Madame Luceval, outrée, furieuse, tire avec violence le cordon de la sonnette. « Evitez-vous la honte « d'avoir vos gens pour témoins de mes reproches, « et de ceux que vous vous ferez bientôt. » Les femmes, les laquais, attachés à madame Luceval, entrent avec précipitation. « Chassez cet homme, « qui ne respecte aucune bienséance, qui m'ose « outrager chez moi. Chassez-le, vous dis-je. — « Je suis ici de l'aveu de votre maître ; qui de « vous osera porter la main sur moi? — Pour la « dernière fois, obéissez. » François se couvre, s'assied froidement et continue.

« Il y a bientôt vingt ans, madame, que j'ai « comblé vos vœux les plus doux. L'état où je « vous ai élevée, a surpassé vos plus flatteuses es-« pérances. Les biens de l'amour, ceux de la for-« tune, la considération qui suit le noble emploi « des richesses, vous avez eu tout, et vous tenez « tout de moi seul. Alors, vous consentiez à me « devoir quelque chose ; alors, j'étais votre ami, « votre père : tels étaient du moins les titres pré-« cieux que vous m'accordiez. Qui de nous deux

« a changé? Ai-je varié dans mon affection? ai-je
« cessé de vous consacrer mon temps et mes soins,
« lors même que je ne paraissais pas m'occuper
« de vous, et l'effort que je fais aujourd'hui ne
« prouve-t-il pas un dévouement que ne peuvent
« ébranler ni l'ingratitude, ni les mauvais traite-
« mens? — Sortez, sortez tous, puisque je ne
« suis plus maîtresse chez moi. Ah! monsieur Lu-
« ceval, monsieur Luceval!

« — Vous m'avez forcé, madame, à rappeler
« ma conduite : voyons quelle a été la vôtre.
« Vous avez fermé le cœur de votre époux aux
« sentimens de la nature; vous m'avez fait bannir
« de cet hôtel, parce que seul j'osai m'élever
« contre l'oppression dont votre fille aînée fut si
« long-temps la victime. Armée des séductions
« de l'amour et de l'esprit, vous avez usurpé sur
« mon Adolphe un ascendant qui dégrade l'homme
« sans élever son épouse; vous avez abusé de
« votre empire pour dissiper une partie de sa for-
« tune, et quel fruit avez-vous retiré de ces pro-
« digalités? vous avez flétri votre jeunesse par les
« veilles et le jeu; votre cœur n'a plus été sen-
« sible qu'à l'appas du gain, au-dessus duquel
« vous avait placée la fortune; vous avez éloigné
« de vous tous ceux qui comptent pour quelque
« chose les vertus domestiques, et, pour dernier
« malheur, vous donnez à mademoiselle, à l'en-
« fant de votre choix, l'exemple des passions et

« du désordre.... Possédez-vous, madame, je n'ai « pas fini encore.

« Vous pouvez reconquérir l'estime que vous « avez perdue. Il dépend de vous de faire attri- « buer à l'inconséquence, à la frivolité, les éga- « remens de votre premier âge : réfléchissez-y, « madame ; il n'y a pas un instant à perdre. Une « femme de trente-six ans conserve peu d'avan- « tages, et la société juge à la rigueur celle que « le temps a dépouillée de tous ses charmes ; elle « exige des vertus, où elle caressait des illusions, « et quel sera votre sort dans quelques années, « si vous persistez dans votre inconduite ? vous « n'aurez autour de vous que des êtres sans mo- « ralité, auxquels vous ne pourrez plus vous « soustraire ; subjuguée, avilie par eux, entraî- « née de chute en chute, vous changerez ces « meubles somptueux contre un misérable gra- « bat ; les diamans qui vous couvrent seront con- « vertis en haillons ; vous joindrez enfin à l'in- « supportable fardeau du mépris public toutes « les horreurs de l'indigence. Le remords sillon- « nera vos joues ; il cavera ces yeux dont vous « avez été si fière. Cette Julie, sans considéra- « tion, sans talens, sans ressources, vous repro- « chera ses désastres, et peut-être son infamie. « Vous appellerez la mort ; elle sera sourde pour « vous.

« Osez donc, par un effort digne de vous, et

« dont je vous crois capable encore, osez vous « replacer au rang des femmes respectables. Bri- « sez les indignes fers dont vous chargez votre « époux ; rendez une mère à Caroline, et vous « gagnerez une fille, une amie. Rompez avec un « monde qui ne cherche que des victimes ; ren- « fermez-vous dans le cercle de vos devoirs ; met- « tez à les remplir vos plus douces jouissances. « Loin d'être réduite alors à vous étourdir sur « le malheur d'exister, vous ennoblirez le reste « de votre carrière. Chérie, estimée, bénie de « ceux qui vous entoureront, vous retrouverez « ce calme inappréciable qui fit le bonheur de « vos premières années, et qui devait s'étendre « sur toute votre vie.

« Je touche aux bornes de la mienne : permet- « tez que je la finisse en paix. Rendez-vous à mes « vœux; que je vous voie encore heureuse ! Ma- « dame, ayez pitié de moi et de vous ; cédez à « mes larmes, à mes instances.... Je suis à vos « genoux. Je les presse, et je n'en rougis pas : « l'amitié peut être suppliante, sans rien perdre « de sa dignité.... Rendez-vous, madame, rendez- « vous... Vous vous éloignez, vous couvrez votre « visage de vos mains... vous le cachez dans le « sein de votre fille ! vous redevenez la mère de « cette enfant ; vous le serez aussi de l'autre. Il « est donc vrai que ma voix a pénétré jusqu'à « votre cœur ! Ah ! laissez-les couler, madame, « ces larmes qui vous honorent. Il est cruel de

« faillir : il est beau de sentir ses fautes, et sur-
« tout de les réparer. »

Luceval, inquiet, tremblant, écoutait à la porte. Il retenait son haleine, il craignait de perdre un mot. Ravi d'un dénoûment dont il n'osait se flatter, il entre, et sa femme le presse sur son sein. Julie va prendre le vieillard et le met dans leurs bras; elle les enlace dans les siens. L'amour, l'amitié, la nature, forment un groupe aussi respectable qu'intéressant.

« Combien j'ai été coupable, dit madame Lu-
« ceval, d'une voix presqu'éteinte. Puis-je espérer
« d'effacer jamais?... Madame, reprit avec force le
« bon homme, l'orage porte avec lui le désordre
« et l'effroi; on l'oublie quand le soleil a dissipé
« les nuages, et qu'il a rendu à la terre sa pa-
« rure et la vie. Hâtons-nous de chercher un re-
« mède au mal, afin de n'y jamais penser. »

Luceval tenait la main de sa femme; il la regardait avec attendrissement; il jouissait de son retour à la prudence et à la raison. « Que croyez-
« vous qu'il faille faire, lui dit-elle avec timidité? »
C'est la première fois qu'elle demandait son avis.
« Ma bonne amie, consultons François : nous se-
« rions trop heureux, si nous ne nous étions ja-
« mais écartés de ses conseils.

« — Monsieur, je ne vois qu'un parti à pren-
« dre : c'est de vendre une partie des biens pour
« libérer l'autre. Défaites-vous promptement de
« cet hôtel, qui nécessite un faste que vous ne

« pouvez plus soutenir. Prenez un logement com-
« mode, décent, mais convenable à votre situa-
« tion.... Attendez... oui... cette idée... Dieu ! bon
« dieu ! que je serais heureux si ce plan pouvait
« se réaliser ! peut-être ne vendrez-vous rien ;
« peut-être, dans peu d'années, jouirez-vous de
« la totalité de vos revenus. Je vous quitte. De la
« confiance, du courage surtout. Je vous reverrai
« demain. »

On l'arrête, on l'interroge, on le presse de s'expliquer ; il s'échappe, il sort, il court. Il a retrouvé le feu de sa jeunesse pour faire encore une bonne action.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Caroline fait son devoir.

C'est au hameau que François était allé; c'est le cœur de Caroline qu'il voulait sonder; c'est elle qu'il cherchait. Il rencontra Édouard, brillant de gloire et de jeunesse. L'intéressant, le trop intéressant officier était venu passer un congé de six mois chez une mère qui l'adorait, et c'était toujours là qu'on trouvait Caroline. Madame de Surville était l'objet de ses égards, de ses attentions, de sa reconnaissance; tout ce qui n'était pas elle, lui était étranger. Elle le croyait, ou elle feignait de le croire : on est quelquefois si aise de se mentir à soi-même! Mais l'illusion soutient-elle l'examen de la sincérité? François n'était pas de retour, que Caroline sentait et sa position et les chagrins qu'elle se préparait. Elle voulut combattre : le pouvait-elle? il fallait fuir..... il n'était plus temps.

Édouard lui-même contribuait, sans y penser,

à la fixer chez sa mère. Les marques d'affection que mademoiselle Luceval prodiguait à madame de Surville ne devaient-elles pas le flatter? les talens qui se déployaient devant lui, les graces d'un esprit formé, n'avaient-ils pas des droits à son estime? A l'éloignement que lui avait d'abord inspiré Caroline, avait succédé le sentiment intime de tout ce qu'elle valait. Ses sens étaient muets auprès d'elle; mais il chérissait en elle l'amie de sa mère; il aspirait au titre de son ami, parce qu'il la croyait faite pour ennoblir l'amitié. Il n'était pas empressé, mais affectueux avec elle. Un mot qui lui échappait, était interprété de cent manières, et c'était toujours à l'interprétation la plus favorable que la pauvre enfant s'arrêtait. Elle n'osait pas concevoir d'espérances positives, et cependant elle aimait à se lancer dans l'avenir. Avenir incertain, ressource des malheureux, flatteur de tous les hommes!

Elle se rappelait, avec complaisance, ce que M.*** lui écrivait dans sa première lettre. Il a raison, pensait-elle: le sentiment de la beauté et de la laideur s'affaiblit insensiblement par l'habitude. L'impression de la laideur est plus désagréable sans doute que n'est flatteuse celle de la beauté; mais si cette impression s'efface chaque jour devant les qualités de l'esprit et du cœur..... devant celles que je possède peut-être..... Elle n'osa achever sa pensée.

Mais elle reprenait bientôt: Édouard m'a d'a-

bord témoigné du dédain, et du dédain au mépris il n'y a qu'une ligne imperceptible, qu'on franchit sans s'en apercevoir, si on n'est retenu par quelque chose qui force l'estime. Édouard ne m'évite plus, ne me dédaigne plus : j'ai donc réellement quelque chose.....

Mais est-ce bien de l'intérêt qu'il me marque? n'est-ce pas plutôt de la pitié? Hé, quand ce ne serait que cela! la pitié est étrangère au mépris et à la haine; c'est une affection douce, et tous les sentiments qui agitent agréablement l'ame, s'étendent, se prolongent, peuvent arriver par gradation à l'extrémité de la chaîne. Pour moi, la pitié est le premier chaînon, l'amour est le dernier; mais qui peut dire où s'arrêtera Édouard?

Voilà les rêves flatteurs auxquels s'abandonnait la chère enfant. Elle ne proférait pas un mot, elle ne l'eût pas osé; mais elle souriait à la félicité suprême que son imagination créait dans le lointain. Elle caressait sa chimère, lorsque François se présenta devant elle.

« Mademoiselle, lui dit-il, je vais vous affliger; « mais peut-être trouverez-vous, même dans ce que « je vais vous dire, des motifs de consolation pour « vous et pour ceux que l'inconduite expose aux « traits du malheur. Votre père a totalement dé- « rangé ses affaires. — Que m'apprenez-vous? — La « vérité. — Mon père doit?... — Des sommes considé- « rables. — Vous m'affligez, en effet, mon bon ami; « mais vous me consolerez, comme vous le disiez

« tout à l'heure. Que croyez-vous qu'il faille faire ?
« — Je leur ai conseillé de vendre pour s'acquitter,
« et de se renfermer dans le cercle obscur qui con-
« vient à leur situation.—Il est dur de décheoir.—
« Il y a de la démence à consommer sa ruine.

« — Que vous a-t-on répondu ? — On a paru
« disposé à entrer dans mes vues. Cependant j'ai
« pensé depuis, qu'on pourrait abandonner, pen-
« dant quelque temps, la totalité des revenus aux
« créanciers..... — J'entends, ils conserveraient
« leurs biens ; mais il faut des moyens d'existence.
« — N'en voyez-vous aucun, mademoiselle ? —
« Ah ! François, François, je vous entends. J'op-
« poserai la tendresse à la froideur, la générosité
« aux mauvais traitemens ; je pourrai reconquérir
« leurs cœurs, et c'est à vous que je devrai ce
« triomphe. Ils m'ont fait bien du mal ; mais je
« leur dois la vie, et ils sont malheureux. — Chère
« enfant ! ah, je le savais, que votre cœur répon-
« drait à l'appel du mien !

« — François ? — Mademoiselle ? — Je leur cède
« ma maison..... — Après ? — Je me bornerai à une
« seule chambre. — Poursuivez. — Je leur rendrai
« mon contrat de vingt mille livres de rente... —
« Achevez. — Sur lequel ils me donneront ce qu'ils
« croiront nécessaire. Avec ce revenu et l'abon-
« dance qu'on trouve ici, ils seront riches encore.
« — Avez-vous fini ? — Avez-vous quelque chose
« à ajouter ?

« — Vous n'excitez pas mon admiration. Vous

« m'auriez, au contraire, étonné, en pensant, en « parlant autrement. Mais c'est à ma prudence à « ménager vos vrais intérêts, et ceux de gens qui « vous aiment presqu'autant que moi.

« Si vous recevez vos parens dans votre maison, « que deviendront mademoiselle Lori et ces deux « domestiques, si attachés, si fidèles? Faut-il, pour « prix de leurs services, les renvoyer, les réduire « à l'indigence? Souffrirai-je que vous renonciez « à votre indépendance, dont vous devez si bien « connaître le prix? Mademoiselle, vous avez cédé « au premier élan d'une belle ame; mais s'il est « beau de s'exposer à faire des ingrats, il est cruel « d'être leur victime. Vous garderez votre contrat « et votre maison. Nous en avons deux dont vous « pouvez disposer. Votre père en occupera une. « — Et de quoi vivront-ils? — Du produit de la « seconde.

« — Mais, mon ami, vous voulez être juste en- « vers tout le monde, et vous ne réfléchissez pas.... « — A quoi donc? — Je dois encore quarante-huit « mille livres à M.***; je lui ai abandonné le pro- « duit du hameau, et vous en retranchez net vingt- « quatre mille. — Vous avez raison; je ne pensais « pas à cela. Mais doutez-vous que M.*** se prête « à des desseins aussi respectables? il vous saura « gré de partager avec lui le mérite d'une action « louable, et..... — Mais il faut au moins avoir son « assentiment. — Partons pour Paris. — Partons. »

M.*** recevait toujours mademoiselle Luceval

d'une manière distinguée. Dès qu'elle paraissait, les valets prenaient un air riant, et s'empressaient de l'annoncer. Voulez-vous savoir, a-t-on dit, comment vous êtes avec le maître? étudiez la figure de ses gens.

Caroline traversa une antichambre pleine de solliciteurs, qui attendaient, avec impatience, que M.*** reçût leurs justes plaintes, ou favorisât leurs folles prétentions. François, d'un air gauche, donnait la main à la jeune personne, et on le salua avec beaucoup de respect, parce qu'il est reçu qu'un homme, qui entre librement chez un personnage élevé, doit être nécessairement quelque chose. On remarquait bien sa gaucherie, quelque ridicule dans sa manière de se mettre; mais on se gardait de rire, parce que s'il ne pouvait rien par lui-même, il devait pouvoir protéger. L'intérêt, l'intérêt, et toujours l'intérêt, source éternelle de grandes choses et de bassesses!

« Mademoiselle, dit M.*** à Caroline, je suis « fort aise de vous voir; mais vous n'avez pas « bien choisi le moment. Vous avez pu remar- « quer en traversant mon antichambre, que j'ai « des obligations à remplir. Le devoir d'abord, et « le plaisir après. Passez avec M. François dans « cet arrière-cabinet. Vous y trouverez des gens « de connaissance. »

C'étaient les auteurs chéris de Caroline, c'étaient ceux qui avaient autrefois contribué à l'in-

struction et à l'amusement de François. On aime à se retrouver en bonne compagnie, et celle-ci a sur la société vivante l'avantage de ne jamais gêner personne, et d'être toujours prête à nous admettre à son intimité.

M.*** rentra deux heures après. « Je suis un peu « fatigué, dit-il. Si les hommes, qui sont si sé- « vères envers les autres, voulaient seulement être « justes envers eux, nos fonctions seraient faciles « et agréables; mais je vous assure qu'il faut quel- « que courage pour se charger d'une grande place « quand on veut la bien remplir.

« Passons, mademoiselle, à ce qui vous amène « à Paris. Vous êtes avare de cette faveur : au reste, « je ne m'en plains pas. Vous faites dans l'obscu- « rité, et pour le seul plaisir de le faire, tout le « bien que je voudrais verser sur la société. Ne « rougissez pas de cet éloge; il ne vous appar- « tient pas en entier : vous avez eu deux bons « maîtres, M. François, et le malheur. »

Caroline expose la situation actuelle de ses parens, et M.*** passe subitement du ton le plus caressant à l'air le plus sérieux. La jeune personne développe son plan avec timidité et modestie, et M.*** remue la tête d'une manière absolument négative. « Me désapprouvez-vous, monsieur? — « Non, mademoiselle, vous faites ce que vous de- « vez; mais je ferai ce que je dois. — Monsieur, « vous m'avez comblée de bienfaits, lorsque je

« n'avais aucun titre pour y prétendre. Permettez-
« moi de les justifier, par l'emploi que j'en veux
« faire.

« — Mademoiselle, si la remise de ce que vous
« me devez, si une somme supplémentaire étaient
« utiles à votre bien-être, ou pouvaient favoriser
« un établissement convenable, je ne balancerais
« pas à vous les offrir, et je me croirais heureux
« de vous les voir accepter. Mais donner à des
« étourdis, à des gens sans naturel et sans con-
« duite, ce que réclame tous les jours de moi
« l'industrieuse et honorable indigence! non, ma-
« demoiselle, n'y comptez pas. Je ne sacrifierai
« point mes principes à l'amitié. Soulagemen tau
« bon, haine au méchant.

« — Mon père n'est pas méchant, monsieur,
« j'ose vous l'assurer. — Quelle différence faites-
« vous, mademoiselle, de celle qui fait le mal et
« de celui qui le permet? — Ma mère a senti ses
« erreurs, elle les abjure, elle l'a promis à Fran-
« çois. — Ne croyez point à de telles promesses,
« mademoiselle. Un retour aussi précipité ne peut
« être durable. — Ainsi donc, monsieur, cette en-
« fant, que vous avez pour ainsi dire adoptée, ne
« gagnera rien sur vous! — Rien, mademoiselle.
« Séchez, séchez vos larmes; ce n'est pas vous qui
« devez en répandre, et celles que vous versez en
« ce moment sont pour eux un reproche de plus.
« Les malheureux! je leur pardonnerais peut-être
« d'avoir dissipé leur bien, de l'avoir jeté au sein

« d'une multitude de laquelle il ne leur est pas
« sorti un ami ; je pourrais oublier qu'une femme
« sans jugement a avili son époux ; qu'un homme
« sans caractère a bassement adoré ses caprices ;
« mais vous abandonner un an après votre nais-
« sance ! vous laisser dans des mains étrangères.....
« — Ces mains sont vertueuses, monsieur ; pou-
« vaient-ils mieux choisir ? — Ils vous devaient les
« leurs ; ils vous devaient ces soins assidus, cette
« sollicitude paternelle, sous lesquels l'enfance
« croît et se développe comme la jeune plante
« aux rayons bienfaisans du soleil. Ils vous ont
« délaissée ; ils vous ont abreuvée d'amertume et
« de dégoûts ; pour dernier outrage, ils vous ont
« interdit l'entrée de la maison paternelle ; enfin
« ils se sont fermé à jamais votre cœur. — Je le
« leur rends, monsieur, je le leur rends. — Non,
« mademoiselle. Vous mettez en action les prin-
« cipes de morale que vous ont inspirés les hon-
« nêtes gens qui vous entourent ; mais vous vous
« abusez sur vos sentiments. Eh ! comment aimer
« ceux qu'on connaît à peine, et dont le nom ne
« rappelle que d'anciennes blessures, que le temps
« a pu fermer, mais dont les cicatrices subsistent
« toujours ! Oui, ils se sont volontairement fermé
« votre cœur. Voilà ce que je ne leur pardonne pas,
« ce que je ne leur pardonnerai jamais.

« Mais, monsieur, dit François, en s'avançant
« sur le bord de sa chaise, et en allongeant le
« cou, il me semble que vous n'avez pas entendu

« mon enfant. Ce n'est pas un don qu'elle soli-
« cite ; elle ne demande que quelques mois de
« plus pour achever de s'acquitter envers vous.
« — Je ne les accorderai point. Je ne le dois pas,
« je ne le veux pas. Parlons d'autre chose, brave
« homme : ne nous affligeons pas tous trois inu-
« tilement. »

On vint avertir M.*** qu'il était servi. « Vous
« dînerez avec moi. J'ai quelques personnes de
« mérite avec qui mademoiselle sera à sa place. —
« Caroline restera, répondit François ; mais je suis
« forcé de sortir pour une affaire importante. —
« Cela ne peut-il se remettre ? — Non, monsieur,
« — On vous verra au moins ce soir. — Je viendrai
« prendre mademoiselle. »

François revint en effet. Il pria M.*** de pas-
ser dans son cabinet, et il tira son porte-feuille.
« Voulez-vous bien, monsieur, donner quittance
« de ce que vous doit encore mademoiselle Lu-
« ceval ? voilà les fonds. — A qui appartiennent-
« ils, François ? — Soyez tranquille, monsieur,
« personne ne les réclamera. — Ah, si ce que je
« présume était vrai ! — Monsieur, il n'est question
« que d'une quittance. — Vous baissez les yeux,
« vous rougissez..... vous venez de tout réaliser.
« C'est vous qui vous sacrifiez pour des ingrats,
« qui vous soumettez à finir vos jours dans les
« privations. » Et prenant François par la main,
il l'entraîne, il l'introduit au milieu d'un cercle

étonné : « Admirez, admirez, s'écrie-t-il avec force, « le comble du dévouement! rendez avec moi hom- « mage à la vertu! »

Il raconte tous les traits qui honorent François, c'est-à-dire qu'il fait l'histoire de toute sa vie. Il s'étend avec complaisance sur le dernier; il le présente sous le jour le plus favorable. Par ménagement pour mademoiselle Luceval, il tait les noms de ceux à qui le vieillard donne le fruit de ses longues économies.

M.*** parlait avec un enthousiasme qui fut généralement partagé, non parce qu'un grand semblait le commander, mais parce que tout ce qui est beau, sublime, frappe, émeut, exalte les hommes, au moins pour un moment. L'admiration éclata, se prolongea. On entoure, on presse, on félicite François : Caroline le tient dans ses bras; elle ne peut s'en détacher.

« Mais, dit François stupéfait, de quoi me louez- « vous? j'aime un homme, il est dans l'embarras, « je peux l'en tirer, je le fais : quoi de simple « comme cela ? — Mon ami, reprit vivement, « M.***, puissent tant d'hommes, si vains d'avoir « fait un peu de bien, apprendre de vous que la « modestie est le fard de la vertu ! C'est sous l'en- « veloppe obscure où vous la cachez, que les hon- « nêtes gens iront désormais à ma voix la chercher « et l'honorer. Oui, vous consommerez la bonne « action que vous projetez. Venez, homme res-

« pectable, j'accepte votre argent. Terminons,
« et qu'ils connaissent enfin ceux qu'ils ont dé-
« daignés !

« Je vais leur écrire, car depuis long-temps j'ai
« cessé de les voir. Ils m'avaient attiré par osten-
« tation, et leurs cœurs froids se sont éloignés,
« dès que je leur ai parlé de leurs torts envers
« Caroline. Ma lettre les instruira en peu de mots,
« et vous dispensera d'entrer dans des détails,
« aussi pénibles à donner qu'humilians à enten-
« dre.

« C'est à l'enfant que vous avez dispensé de
« toute espèce de devoir, que vous devrez la fa-
« cilité de rétablir votre fortune. Mademoiselle
« Luceval se dépouille d'une partie de son revenu,
« pour vous donner une existence convenable. Gé-
« missez de l'avoir méconnue, et rendez-lui une
« affection, qu'elle n'eût jamais dû perdre.

« La tendresse filiale eût été impuissante, si un
« homme étonnant ne fût venu à son aide. Ma-
« demoiselle votre fille me devait, et j'étais dé-
« cidé à ne rien faire pour vous. Le vieillard, dont
« les services ont été payés par l'ingratitude, le
« dédain et l'oubli, le vénérable François donne
« tout, absolument tout ce qu'il possède pour li-
« bérer la propriété de son intéressante pupille.
« Elle peut maintenant vous offrir une maison au
« hameau, et le produit d'une seconde pour vos
« frais d'entretien. C'est assez si vous êtes sages,
« et je désire que l'expérience vous ait éclairés. »

Cette lettre fut envoyée à l'insu de Caroline, qui voyait avec inquiétude approcher l'instant décisif. Elle craignait de se présenter à des parens que la noblesse de sa conduite pouvait ne pas désarmer, qu'elle irriterait au contraire, s'ils n'y voulaient voir que l'intention de fronder la leur, et de se mettre au-dessus d'eux par des bienfaits. Rentrée avec François dans ce modeste hôtel garni, où ils logeaient ordinairement, elle écrivit à son tour. Elle voulait être tendre, et elle ne trouvait que des mots que la tête arrangeait, et que le cœur n'échauffait pas. Ah ! pensa-t-elle en déchirant ce qu'elle avait écrit, M.*** me connait mieux que je ne me connais moi-même.

Elle se borna à écrire en fille soumise et respectueuse. Elle demandait, comme une faveur, qu'on lui permît de se présenter; qu'on daignât recevoir de ses mains de faibles marques de son affection. Elle espérait qu'on n'y attacherait aucune importance, et qu'on n'y verrait de sa part que le désir de remplir un devoir sacré.

Un commissionnaire fut expédié, et Caroline et François attendaient son retour avec l'impatience de l'espérance et de la crainte. Il revint au milieu de la nuit, et il n'apportait pas de réponse. Il avait attendu trois heures, et, fatigué des travaux de la journée, il avait cru pouvoir enfin se retirer.

Caroline jugea que sa lettre avait déplu, et François, que celle de M.*** avait excité quelque

orage. « Couchons-nous, dit le bonhomme, et « dormons si nous pouvons. Demain nous irons « à l'hôtel, nous serons ensemble, et après ce qui « s'est passé entre votre mère et moi, j'ai lieu de « croire qu'elle ne se permettra rien de déplacé « envers vous. Du courage, mon enfant. Sachez « qu'il en faut toujours, même pour faire le « bien. »

La lettre de M.*** avait effectivement choqué madame Luceval au-delà de toute expression. Elle s'appesantissait sur chaque mot, elle en pesait la valeur, et elle donnait un libre cours à son indignation. Elle ne sentait pas, elle ne voulait pas sentir qu'elle avait perdu la plupart de ses droits à l'estime; elle ne remarquait qu'une sècheresse de style, un oubli des convenances qui tenaient du mépris. Elle se révoltait contre l'insolence d'un homme qui prétendait régler sa conduite envers sa fille, et qui donnait des conseils avec le ton de l'autorité. Elle était furieuse de ce que François, à qui elle avait marqué les plus favorables dispositions, ait douté de sa sincérité, au point de rechercher l'appui d'un homme en place. Elle ne pouvait pardonner au vieillard d'avoir divulgué des affaires, qui doivent être concentrées dans l'intérieur des familles; elle ajoutait que quelque louable que fût désormais sa conduite, M.*** ne manquerait pas de l'attribuer à sa seule influence. Elle finissait en déclarant positivement qu'elle n'irait pas prendre au hameau un train de maison inférieur à celui qu'y

tenait sa fille; que ce parti n'était pas proposable; qu'en l'adoptant, elle se rendait l'objet des railleries secrètes des autres habitans, dont les plaintes de Caroline avaient déja peut-être excité l'animosité, et qu'elle ne pouvait se soumettre à supporter à la fois le sarcasme et la haine; qu'il était enfin au-dessous de la dignité d'une mère de se mettre sous la dépendance de sa fille, et de faire ainsi triompher publiquement son orgueil.

Luceval, avec sa modération ordinaire, avec ces expressions ménagées dont il avait contracté une longue habitude, répondait que si Caroline avait de l'orgueil, elle n'annonçait encore que celui de leur être utile; que le retour de leur affection ferait naître la sienne; qu'on n'humilie pas des parens qu'on aime, et que Caroline avait trop d'esprit, d'après ce qu'en disaient ses amis, pour ne pas sentir ce qu'elle perdrait de sa considération, en se rangeant au nombre de leurs ennemis secrets. Il disait, très-bas, que la dignité d'une mère de famille ne dépend pas de ce que ses enfans lui accordent, ou lui refusent, mais de l'estime qu'elle a d'elle-même et de celle que lui accorde le monde. Il justifiait François, en observant que Caroline ne pouvait rien, qu'en persuadant M.***, ou en s'acquittant avec lui, et que, de toute manière, il avait été indispensable de lui parler avec franchise. Ces raisons ne paraissant pas convaincre madame, monsieur se hâta de convenir très-haut que la tournure de la lettre était injurieuse;

mais il donna à entendre qu'avec un homme de ce rang et de ce mérite, il n'y avait qu'un parti à prendre : oublier ses expressions, et en mériter de plus flatteuses.

Cette conclusion irrita de nouveau madame Luceval ; mais rien n'est plus dangereux qu'un poltron poussé à bout. Le nôtre soutint ce qu'il avait avancé ; sa femme tourna sa colère contre lui, et, pour la première fois, il eut le bon esprit d'en rire. La fureur, les reproches remplacèrent aussitôt les raisonnemens. Le frêle organe de madame s'épuise ; elle est forcée de se taire ; mais elle s'élance vers son secrétaire. Son fichu vole au gré de l'air, son bonnet tombe, son peigne se détache ; ses cheveux, des cheveux superbes flottent sur des épaules, sur un sein, qui avaient encore quelque mérite. Luceval regarde, et sa fermeté l'abandonne. Il est prêt à tout permettre, à tout faire : fort heureusement, on ne s'occupe pas plus de lui... que d'un mari.

Madame commence par renverser son écritoire, et il est difficile de ne pas faire de bévues, quand la main tremble et que la vue est troublée. Des ruisseaux d'encre coulent sur une robe blanche ; mais que sont toutes les robes du monde, quand il s'agit de se venger ! Madame prend la bouteille ; elle croit remplir l'encrier, elle inonde son joli petit papier doré sur tranche. Bouteille, encrier, papier, elle jette tout au milieu de la chambre Elle se lève majestueusement, prend une bougie,

et marche vers le cabinet de son mari. Elle fait couler de la cire brûlante sur sa main; elle jette les hauts cris, et fait voler le flambeau à vingt pas; elle est dans les ténèbres, et elle avance avec l'ardeur d'un courage indompté. Un malheureux chambranle se rencontre en son chemin; le front de madame et la boiserie se heurtent; madame recule, chancèle, tombe, et son mari accourt.

Il la relève, elle le repousse; il veut examiner les blessures de la main et du front; elle lui indique du doigt et des yeux son bureau et son fauteuil. Luceval s'assied, il prend une plume; elle dicte.

C'est une réponse à M.*** qu'elle dictait, et vous sentez combien l'épitre devait être peu propre à ramener l'homme respectable. Elle refusait toutes les offres, elle bravait tout, et elle prodiguait ce que la langue fournit de plus amer et de plus piquant à ceux qui ne sont pas descendus encore aux expressions des halles. Luceval tremblait en écrivant; il sentait quelles conséquences cette lettre pouvait entraîner; il eût voulu adoucir certaines choses... mais madame lisait par dessus son épaule. Il se flattait au moins qu'elle se calmerait, et que la réflexion lui ferait supprimer l'impertinente missive. Elle signe, elle fait cacheter; elle sonne, comme elle a coutume de sonner dans certaines circonstances, et elle ordonne qu'on porte à l'instant même le paquet à son adresse.

Luceval fait un signe expressif; le domestique

croit l'entendre. Le bon maître, pensait-il, qui s'occupe de mon repos ! Il prie madame de vouloir remarquer qu'il ne trouvera personne levé à l'heure qu'il est. « Je le suis bien, moi ! — Mais ma-
« dame paraît avoir des affaires importantes. — Vous
« faites le raisonneur, je crois ! — Non, madame ;
« mais, c'est que... — Marchez; réveillez le concierge;
« qu'il réveille son maître, et si ma lettre n'est pas
« remise cette nuit, demain je vous chasse. »

Luceval réitère ses signes ; mais la dernière phrase de madame ne permet pas de balancer. Le domestique sait que monsieur n'a pas une volonté à lui, et qu'on peut impunément lui désobéir, pourvu qu'on soit bien dans l'esprit de sa femme. Or, comme les valets tiennent beaucoup aux maisons où les maîtres ne se mêlent de rien, celui-ci crut devoir rester où il était : il partit.

Une nuit passée dans des agitations convulsives, une main brûlée, une contusion au front, produisent nécessairement une sorte d'affaissement, et c'est dans le silence des passions que notre perfide mémoire nous retrace nos excès. C'est alors que la réflexion nous laisse entrevoir les suites de nos démarches, et que la crainte produit le repentir. Tel fut à peu près l'état de madame Luceval, lorsque le jour commença à paraître. Son mari la pénétra aisément. Il se permit des remontrances douces, affectueuses, qui furent écoutées avec docilité. Il obtint qu'un second domestique irait retirer la lettre, s'il en était

temps encore, et que si malheureusement M.*** l'avait lue, on emploierait, pour le calmer, le crédit de Caroline.

Luceval craignait avec raison de se faire un ennemi capital d'un homme, modéré sans doute, mais qui pouvait accorder à la dignité de sa place, ce qu'il refuserait à son ressentiment personnel. Il désirait encore rendre Caroline agréable par des services répétés. S'il avait la faiblesse de lui préférer Julie, il n'avait pas tout-à-fait éteint une sensibilité, que sa femme avait constamment comprimée, mais à qui sa dernière entrevue avec François avait rendu quelque activité.

Le domestique revint, et dit que la lettre avait été remise au valet de chambre, et madame Luceval passa de l'accablement aux plus cruelles anxiétés. Un troisième domestique reçut l'ordre de chercher ce valet de chambre, qui ne se trouva point. Un quatrième fut envoyé à M.*** lui-même: ce dernier était porteur d'une lettre aussi soumise, que la première était déplacée.

M.*** n'était accessible pour personne à cette heure, pas même pour ses gens. Madame Luceval ne mit plus de bornes à ses regrets, ni à ses alarmes. Son mari, toujours bon et aimant, lui cachait ce qu'il éprouvait lui-même; il l'encourageait, il la consolait, et il n'était pas faible alors: affection et pitié au coupable qui se repent.

C'est alors que Caroline et François se firent annoncer. La pauvre enfant sentait ses jambes

ployer sous elle; une sueur froide couvrait tout son corps. Elle entra, appuyée sur le bras du vieillard. Son attitude, son air, étaient ceux d'un suppliant, et elle venait sauver sa mère!

Le moment était favorable : madame Luceval était sans force, même pour haïr. Elle ouvrit ses bras à sa fille; Caroline crut sentir les étreintes de la tendresse; son cœur se dilata; il s'ouvrit à l'espérance et à la joie. Elle se reprocha d'avoir douté de celui de sa mère; lle la combla des plus douces caresses. Luceval attendri s'empressa de les partager. Julie avait saisi une main de sa sœur, et la couvrait de baisers. Le vieillard, rétabli dans tous ses droits, partageait l'ivresse commune. On eût cru voir la famille la plus unie, la plus aimante, la plus respectable.

« Partons, dit madame Luceval, partons pour « le hameau. Je me rends sans retour à la raison « et à la nature. Vous pourrez attester, Caroline, « que ma résolution est indépendante de tous « motifs étrangers, et que vous seule m'avez dé- « terminée. »

« Partons, reprit Luceval. Vous resterez, Fran- « çois; vous vous entendrez avec mon notaire. « Madame approuve les arrangemens que vous « prendrez avec les créanciers, et je vous enver- « rai du hameau une procuration générale pour « finir avec eux. »

François délirait de plaisir. Il croyait une mère rendue à sa fille; il voyait la réputation et la

fortune de son Adolphe rétablies ; il se rattachait à la plus douce de ses espérances, celle de pouvoir mourir en paix.

Il allait, il venait ; il hâtait le cocher ; il félicitait Caroline ; il aidait aux femmes de chambre à faire les paquets ; il déraisonnait avec Luceval ; il montait le déjeuner ; il brisait les porcelaines ; il embarrassait tout le monde, et il croyait tout faire.

On annonça le valet de chambre de M.***, et à ce nom Luceval et sa femme pâlirent. Ils ordonnèrent cependant qu'on fît entrer. « Je viens de « chez vous, mademoiselle, dit cet homme à Ca- « roline. Je vous ai demandée ; votre hôtesse m'a « répondu qu'elle vous croyait ici, et voilà ce « que j'ai à vous rendre de la part de mon maître.

Le valet de chambre remet un paquet et sort. On presse Caroline de rompre le cachet ; on suit tous ses mouvemens ; les yeux voudraient pénétrer à travers le papier. Ce sont d'abord les deux lettres de madame Luceval ; c'en est une adressée à la jeune personne.

« Vite, vite ! s'écrient ces malheureux époux, « palpitans d'impatience et d'effroi ; vite, voyez « ce qu'on vous écrit.

« Je ne prévois pas, mademoiselle, ce que vos « parens ont de si important à m'apprendre. « C'est sans doute quelque chose qui m'intéresse « très-particulièrement, puisqu'on s'est permis « d'interrompre mon sommeil. Cependant je vous

« renvoie, sans les lire, des lettres dont les au-
« teurs me sont devenus totalement étrangers.
« Quand vous m'aurez rendu compte de la ma-
« nière dont ils vous ont reçue, je verrai si je
« puis consentir à leur devoir quelque chose.

« Il n'a rien lu! il n'a rien lu! » répète dix
« fois madame Luceval. Elle s'élance; elle prend les deux lettres, elle les met en pièces; elle reprend, elle déchire les moindres morceaux; elle en détruit au feu jusqu'à la dernière trace. Caroline, interdite, regarde et ne sait que penser.
« Allez, lui dit sa mère, puisque le retour de la
« faveur tient à nos sentimens pour vous, allez
« dire à M. *** que nos cœurs se partagent entre
« nos deux enfans, et que j'aurai l'honneur de
« lui écrire d'une manière plus détaillée. »

Caroline monte en voiture et part. M. *** l'écoute et sourit : le moyen de s'en défendre? la chère enfant racontait naïvement ce qu'elle avait vu, ce qu'on avait fait; elle n'oubliait aucune circonstance. Elle cherchait à expliquer favorablement ce qu'elle ne concevait pas, et si M. *** n'eût été parfaitement instruit, il n'eût rien pu comprendre à ce qu'elle lui disait.

Il avait lu les deux lettres. La première l'avait indigné. Quelqu'empire qu'il eût sur lui, il avait cédé un moment à la faiblesse humaine. Il avait juré de punir de la manière la plus éclatante.... qui? les parens de Caroline; et les coups qui frappent les pères, ne retombent-ils pas sur les

enfans? Cette réflexion l'arrêta, et une autre idée vint s'offrir. Il est évident, pensait-il, que madame Luceval mène son mari; sa lettre annonce un esprit aliéné, et un homme qui se livre sans réserve à une femme en démence, est incapable de gérer ses affaires. Il y a donc lieu à faire prononcer l'interdiction, à les réduire tous deux à une pension alimentaire... Oui, mais.... les créanciers feront mettre les biens en direction, et qu'en restera-t-il aux enfans? J'aurai déshérité Caroline que j'aime, et sa sœur, qui n'est pas coupable.

Allons, allons, laissons aux hommes vulgaires le triste plaisir de la vengeance. Après tout, de quoi s'agit-il? de quelques injures, que m'adresse une femme en délire. Me mettrai-je au-dessous d'elle, en me fâchant sérieusement de pareilles sottises? Le parti le plus simple et le plus sage est d'en rire.

Pendant que M. *** raisonnait ainsi, on lui avait apporté la seconde lettre... « Elle se repent, « elle demande grace. Je suis vraiment bien aise « que le pardon ait précédé les excuses; j'en ai « le mérite tout entier... Cependant voilà qui de- « vient embarrassant. Cette femme, disposée à « tout faire, se persuadera que je ne peux voir, « dans ses bons procédés pour Caroline, que « l'effet de la contrainte. Rien ne l'assure de ma « discrétion, et elle croira que tous ceux qui « m'approchent la jugent comme moi. Dès lors,

« elle perd ce stimulant intérieur, qui nous élève « au-dessus de nous-mêmes; elle tombe dans le dé- « couragement, car enfin nous voulons tous trou- « ver dans l'estime publique la récompense de nos « efforts. Laissons-lui les moyens d'y prétendre « encore. Ignorons et l'offense et la réparation.

« C'est bien dit; mais comment faire? voilà deux « lettres décachetées... Eh bien, il n'y a qu'à y « remettre de la cire... Mais on pénètrera la su- « percherie. Bah! avec un peu d'adresse... essayons. « C'est mal, c'est mal... hé! j'y suis. La bonne « idée! je vais écrire un mot à Caroline, et je « ferai un paquet du tout. Mon valet de chambre « attendra au coin de la rue où demeure la jeune « personne; il la suivra; il entrera chez son père « quelques minutes après elle. Il lui remettra le « paquet en présence de la famille, qui, proba- « blement, s'assemblera pour la recevoir. On pres- « sera Caroline de lire le billet que je lui adresse. « Sa mère, enchantée que son extravagance me « soit inconnue, tremblante que sa fille, qu'elle « me croit dévouée, n'ouvre et ne lise ses lettres, « se hâtera de les supprimer; elle les jettera au « feu, sans penser aux cachets, et si enfin cette « affaire ne se termine pas ainsi, nous cherche- « rons quelqu'autre expédient. »

On était bien autrement embarrassé à l'hôtel Luceval. On avait eu des torts graves; ils étaient ignorés, à la bonne heure; mais avoir fait éveiller un homme tel que M. ***, à deux heures du ma-

tin! Voilà ce qu'il fallait colorer, et de quel prétexte couvrir une démarche aussi hasardée? On cherchait, on croyait avoir rencontré; on proposait, et à l'examen il ne restait que des absurdités.

Il fallait pourtant écrire, et écrire longuement: on s'y était engagé. Luceval se frottait le front, et regardait le plafond d'un air soucieux; sa femme se dépitait, se désolait... « M'y voilà, m'y « voilà, s'écria-t-elle; rien de si simple, monsieur. « Le domestique a mal entendu; c'est un drôle, « sans intelligence, qui a déja fait cent sottises, « et que je chasse, parce que la dernière est im- « pardonnable. Me voilà maintenant la maîtresse « d'écrire tout ce qu'il me plaira. »

Elle parvint à remplir une feuille entière d'un mélange de phrases respectueuses, de ces flatteries délicates que les femmes tournent si bien, d'expressions d'attachement pour Caroline. Elle avouait franchement ses erreurs; elle protestait de la résolution de les réparer; elle finissait en invoquant l'indulgence pour sa conduite passée, et la bienveillance pour celle qu'elle tiendrait à l'avenir. Elle expédia sa lettre par un simple commissionnaire, qui ne pouvait répondre à aucune question. Elle assembla ses domestiques; elle congédia en effet, devant ses camarades, celui qui n'avait d'autre tort que de lui avoir exactement obéi. Elle crut rendre M.*** complètement sa dupe.

Il voulut bien le paraître. Il chargea Caroline

de témoigner sa satisfaction à sa mère, et de solliciter la grace du laquais, qui, très-probablement, n'avait pas eu l'intention de mal faire.

La jeune personne revint et apporta les paroles de paix. On l'accueillit extérieurement comme une bienfaitrice; on la traita presque en enfant gâté. Ces démonstrations étaient-elles bien sincères? On savait que M. *** avait un pied à terre au hameau, qu'il y allait quelquefois, et il était à présumer que la conduite qu'on tiendrait règlerait la sienne. Ce n'est pas qu'on crût maintenant avoir rien à redouter : il était incapable d'abuser de son autorité; mais on connaissait son influence dans le monde, et quel est l'être méprisable qui veut être méprisé?

En terminant les apprêts du départ, en déjeunant, Luceval et sa femme se regardaient avec finesse, et d'un air qui voulait dire : Mon dieu! que ces hommes de mérite son faciles à tromper! comme nous avons joué celui-ci! en nous possédant un peu, nous lui persuaderons tout ce qu'il nous plaira.

On allait monter en voiture. François avait écrit à son ami M. le président. Il voulait que Caroline, chérie jusqu'alors au hameau, y fût aussi respectée. Il détaillait ce qu'elle avait fait, et il la pria de remettre sa lettre.

On partit. La jeune personne avait été jusqu'alors dans un état d'exaltation qui concentre et ramène sans cesse nos idées sur l'objet qui nous

occupe exclusivement. Si elle eût été capable d'orgueil, une autre espèce d'enthousiasme, la satisfaction de soi-même, eût pu la distraire encore. Elle croyait simplement avoir rempli un devoir indispensable; son ame paisible se reploya tout à coup sur elle-même. Caroline observa sa sœur pour la première fois.

Julie ne savait rien; mais elle paraissait sans prétention, ce qui est quelque chose. Les inquiétudes, les chagrins de ses parens, le dérangement connu de leurs affaires, leur insouciance, les emportemens de l'une, la faiblesse de l'autre, lui avaient appris qu'ils n'étaient pas infaillibles, et elle en avait conclu qu'elle pouvait n'être pas, comme on le lui répétait jusqu'à satiété, la personne du monde la plus accomplie : or, cette conclusion suppose du bon sens. Pour de l'esprit, elle en avait, comme presque toutes nos femmes, ce qu'il en faut pour expliquer une charade, parler chiffons, sourire à une fade galanterie, et cacher sa nullité à une bouillote.

Sous le point de vue moral, Julie n'était une rivale redoutable pour personne. Mais la nature semblait avoir, en la formant, épuisé tous ses dons. Ce que la beauté a de plus correct, et de plus piquant à la fois; la sévérité et la volupté des formes; la légèreté et l'enjouement des graces, Julie avait tout; elle était l'image vivante de ce beau idéal, qu'on rencontre à peine sur le marbre. Il fallait admirer, si pourtant on pouvait se ren-

fermer près d'elle dans les bornes d'un sentiment si froid.

Édouard, jeune, ardent, qui n'a rien aimé encore, mais dont la sensibilité n'attend peut-être qu'un objet digne de la développer, Édouard résistera-t-il à tant de charmes? Il n'a pas d'amour pour Caroline; probablement elle ne lui en inspirera jamais; mais du moins n'a-t-elle pas la douleur de lui voir éprouver, pour une autre, ce sentiment qui la subjugue, et qu'elle ne cherche plus à se dissimuler.

Julie elle-même, qui peut être si fière de sa beauté, doit-elle encore en ignorer l'usage? et si jusqu'alors aucun homme n'a fixé ses regards, ne trouvera-t-elle pas dans Édouard le plus beau, comme le plus aimable des vainqueurs? L'âge du petit nombre de femmes qui habitent le hameau; les réunions qui ont lieu chaque soirée; la facilité de se rencontrer à tous les instans du jour; l'absence des plaisirs tumultueux, qui force à chercher ceux du cœur, tout ne semble-t-il pas les pousser l'un vers l'autre? Et c'est Caroline elle-même qui les rassemble, qui se prépare le plus cruel des spectacles, qui dispose les nœuds qui peuvent les unir un jour. Telles étaient les réflexions qui occupaient la chère enfant, qui l'affligeaient, qui absorbaient toutes ses facultés.

Ah! se disait-elle, François avait raison : c'est pour le bien qu'il faut du courage. Si je n'en avais pas, je me repentirais de ce que j'ai fait,

et je suis forcée de m'avouer à moi-même que je n'ai pas la force de m'en applaudir.

Vous voyez que l'héroïne de ces deux dernières parties n'est pas encore parfaite. J'étais bien le maître de la rendre telle ; mais il n'y a de perfection que dans les romans, et vous savez que je n'en fais pas.

Mauvais genre ! mauvais genre ! il faut cacher le livre, s'il est un peu gaillard ; il faut se damner, s'il est un peu philosophique ; il faut s'ennuyer, s'il n'est ni l'un ni l'autre. Pas de romans, messieurs, pas de romans.

CHAPITRE II.

L'amour et l'amitié.

Tous les habitans du hameau coururent au-devant de Caroline, dont le courrier annonçait l'arrivée. Édouard, lui-même, s'empressa de lui présenter la main. Julie descendait de voiture, et, à son aspect, cette main que tenait Édouard, à laquelle il imprimait un frémissement sensible, cette main fut délaissée, et le jeune homme ne pensa point à retenir une exclamation, qui retentit douloureusement dans le cœur de Caroline.

Elle se jeta dans les bras de madame de Surville ; elle cacha son trouble dans le sein de la mère du mortel dangereux... Peut-être, en ce

moment encore, s'abusait-elle, ou désirait-elle s'abuser. Peut-être était-ce à lui que s'adressaient les douces caresses dont elle comblait son amie.

Le président avait lu la lettre de François. Toujours prêt à publier ce qui pouvait honorer Caroline, il avait été de maison en maison annoncer son dernier acte de générosité. Il était difficile qu'on estimât, qu'on chérît davantage la jeune personne : on s'applaudit de lui voir ainsi justifier les sentimens qu'elle inspirait. Édouard semblait aussi redoubler d'égards et d'attentions. La triste Caroline ne s'y méprenait pas; le temps des illusions était passé; elle ne se flattait plus qu'Édouard allât au-delà de l'amitié. Son exclamation, toujours présente, avait détruit jusqu'à l'espoir, auquel il est si dur de renoncer. Si du moins cet hommage involontaire, rendu à sa sœur, pouvait aider l'infortunée à se vaincre! si seulement elle pouvait le vouloir! mais être sans cesse avec lui; le voir tous les jours plus aimable, peut-être par le désir qu'il a de plaire à une autre; se livrer sans réserve au charme d'une expression flatteuse, qu'arrachait un mérite réel; la recueillir, la répéter dans la solitude des nuits; s'insinuer dans la confiance de l'objet aimé, pour le fixer près de soi, pour prévenir, ou pour connaître un malheur qu'on redoute plus que la mort, telle était la conduite de Caroline. Caroline, est-ce ainsi que vous guérirez?

Elle crut devoir signaler par quelques fêtes l'ar-

rivée de ses parens. Il était difficile qu'ils se refusassent à ses vues. Les honnêtes gens qui les entouraient, en eussent fait justice par l'abandon et l'oubli, et l'opinion est la reine du monde. Madame Luceval se souvenait d'ailleurs qu'elle avait été Manette, si fêtée, si caressée dans les lieux mêmes où elle remplissait à regret un rôle secondaire. Elle était jalouse de ressaisir le premier, et la considération était l'unique moyen qui pût insensiblement l'y porter. L'extrême modération de Caroline semblait favoriser ce plan; mais il fallait la ménager.

Madame Luceval avait éprouvé qu'il faut séduire pour dominer. Elle résolut d'effacer jusqu'à la trace du passé, de retrouver, non cette gaîté folâtre, cet aimable abandon, qui s'évanouissent avec la jeunesse, mais les graces qui conviennent à l'âge mûr : chaque saison a les siennes. Elle voulait attirer par la douceur, par l'aménité, qui parent même la vieillesse. Il fallait surtout faire revenir le président de ses préventions; il fallait qu'il se rappelât combien on lui avait plu, quand on était sans autre passion que l'amour, sans prétention que celle d'être aimée, et de répandre le bonheur autour de soi; il fallait enfin que ce souvenir agréable ne fût troublé par aucune autre idée que celle du changement qu'amènent nécessairement les années, et sur lequel un vieillard craint ordinairement de s'arrêter. Le président, rendu, ramenait tous les autres.

Toute femme est un peu comédienne. La jeune personne baisse les yeux pour trouver un mari. La jeune femme lève les siens et sait leur imposer silence. La trahissent-ils enfin? Un manége, commun à toutes, et qui ne s'apprend pas, rassure un mari alarmé ou jaloux. Qui d'entre elles, sans excepter les dévotes, n'est bien aise de paraître plus tendre qu'elle ne l'est réellement, plus fidèle qu'elle n'a envie de l'être, et encore une fois, est-ce leur faute, ou celle de nos institutions? Quoi qu'il en soit, madame Luceval prit le masque qui convenait aux circonstances. Elle se présenta chez Caroline avec cet air ouvert qui inspire la confiance. Elle lui marqua la reconnaissance qu'elle lui devait réellement; économe d'expressions affectueuses, dont l'excès eût fait soupçonner la sincérité, elle se montra précisément telle qu'on désirait la trouver. On la jugea disposée à suivre l'impulsion que Caroline avait donnée à son cœur. Douce, prévenante, attentive envers tout le monde, elle étonnait, et plaisait à la fois; son mari lui-même espérait retrouver au hameau cette tranquillité d'esprit, que depuis des années il ne connaissait plus.

Vous allez me reprocher de vous parler toujours de fêtes, et j'avoue, puisque je ne puis le nier, que j'en ai mis une par partie de cet ouvrage. Sachez-moi gré du moins de vous faire grace des détails de celle-ci. Elle fut brillante. Le président, madame de Surville, l'Amphyon moderne, les autres

habitans y avaient, sur l'invitation de Caroline, engagé leurs amis de Paris. L'ordre, l'élégance, la gaîté régnaient partout. Édouard s'étonnait, comme les autres, qu'on pût, à dix-neuf ans, tenir une maison avec autant de politesse et d'aisance. Il ne quittait pas Julie; il s'était placé à côté d'elle; mais il ne perdait rien de ce que faisait sa sœur.

Caroline, distraite, ou cherchant peut-être à se distraire par les soins continuels que demandait cette journée, Caroline semblait avoir oublié l'amour, qui rend toujours si pensif, et quelquefois si sot. Je ne sais si elle avait aussi son plan, et si elle s'était armée de courage pour l'exécuter; mais son esprit paraissait avoir toute sa liberté, et elle était certaine d'entraîner, quand elle lui donnait l'essor. Ce que l'imagination a de brillant et de graces, ce que la candeur a de touchant, ce que la décence autorise en gaîté, elle employait tout successivement, et toujours avec un succès prononcé. Tantôt, quittant la saillie, elle effleurait les hautes sciences, comme le papillon voltige sur le calice des fleurs; tantôt elle fixait l'attention sur les beaux arts, qui font le charme ou la consolation de la vie, et la critique, le trait badin, éloignaient la sècheresse et l'ennui. Elle dissertait; on ne s'en apercevait pas. Elle savait faire valoir une réponse, une objection. Elle y donnait une tournure, une intention, auxquelles son interlocuteur n'avait souvent pas pensé. De

toutes les manières de flatter les hommes, celle-ci est incontestablement la plus adroite; aussi tout le monde jouissait. Le sourire de la satisfaction était dans tous les yeux.

Madame Luceval, plus étonnée à chaque instant, admirait réellement cette fécondité modeste, ce charme continuel, dont aucune femme jusqu'alors ne lui avait donné d'idée. Elle avait cru que les yeux sont l'unique chemin du cœur, et que l'éducation d'une bayadère est la seule qui convienne à une demoiselle. Elle apprécia les ressources infinies que Caroline s'était procurées; elle lui applaudit plusieurs fois; elle céda un moment à l'orgueil d'être sa mère. Julie sentait sa profonde nullité et soupira. Édouard recueillait ce que disait Caroline; son attention soutenue, ses marques d'approbation contribuaient sans doute à la rendre supérieure à elle-même. Il disait avec effusion et naïveté à Julie : « Quel dommage qu'elle « n'ait pas votre figure! » Et Julie ne pouvait se défendre de penser : Quel dommage que je n'aie pas son mérite!

On n'est pas à table avec un chanteur célèbre, sans désirer jouir de son talent. C'était l'usage de nos bons aïeux, et on aime à le renouveler, surtout à la campagne. Il n'est pas d'artiste qui ne connaisse et qui ne cherche ses avantages. Celui-ci demande des accompagnateurs. On se lève, on passe au salon; Caroline se met à sa harpe : son père avait envoyé chercher son violon.

Jamais Grétry ne fut mieux chanté, et jamais chanteur n'avait été mieux accompagné. Édouard, penché sur la chaise de Caroline, craignait de perdre un son. Elle le savait près d'elle, et ses doigts animaient la corde qu'ils pinçaient. Les auditeurs étaient dans l'ivresse, dans le délire. Ils retenaient leur haleine; ils auraient voulu que le morceau ne finît jamais.

Il finit trop tôt sans doute, et les applaudissemens les plus vifs se prolongèrent, se relevèrent; on ne pouvait pas cesser.

« J'ai chanté, dit le virtuose, parce que vous « l'avez voulu. Si vous croyez me devoir quelque « chose, vous entendrez mon élève, et elle ajou- « tera à vos plaisirs. »

Edouard prend la main de Caroline et la conduit au pupitre. Elle s'y présente, comme elle fait tout, avec aisance et modestie. Elle chante... elle n'efface pas son maître; mais elle le fait oublier. Elle réunit tous les suffrages, tous les éloges, et Édouard répétait tout bas : Quel dommage que la nature lui ait refusé la beauté!

Madame Luceval regardait tristement Julie, et n'applaudissait plus. Julie, fatiguée d'une suite de scènes, toutes à l'avantage de sa sœur, courut annoncer à Édouard qu'elle entendait le tambourin et le galoubet. Édouard la regarda et ne vit plus qu'elle. Il passe son bras sous le sien; il invite la jeunesse à les suivre au théâtre. Les mamans les accompagnent : elles eussent préféré la mu-

sique ; mais vit-on pour soi, quand on est mère ?

Caroline avait quelques ordres à donner. Elle était restée en arrière, et elle sortait pour rejoindre ceux qu'entraînaient les grelots de la folie... Un homme s'échappe de derrière une porte... C'est son père. Il regarde autour de lui, et s'avance vers elle. Il presse sur son cœur, il embrasse avec transport l'enfant si digne de sa tendresse. « Tu as tout, lui dit-il, tout, hors la « beauté ; mais tu n'en as pas besoin. »

Il s'échappe sans attendre de réponse ; il prend vingt détours. Il compose son visage ; il craint qu'on n'y découvre les traces du baiser et du plaisir. Sa femme eût bien pû en ce moment ne pas lui pardonner d'aimer sa fille.

Caroline, interdite et ravie, était restée à sa place. Elle croyait sentir encore la douceur de ces étreintes, si long-temps inconnues. Elle en jouissait dans un profond recueillement ; elle cherchait à prolonger cette délicieuse sensation... François la cherchait. Il la trouve debout, les mains jointes, les yeux élevés. Il ne sait que penser de cet état extatique. Il l'interroge : « Ah ! « mon ami, j'ai retrouvé mon père. Il m'a nommée « sa fille ; il m'a serrée dans ses bras. — Je l'avais « toujours espéré, mon enfant, qu'Adolphe vous « rendrait enfin justice. On a gâté sa tête, on ne « lui a pas ôté son cœur. Ce jour est pour vous « et pour moi un véritable jour de fête. Allons, « venez, on vous attend là-bas. »

Il y a trois sortes de danseurs. Danseurs de complaisance, pour eux ou pour les autres. Ce sont ceux qui marchent une valse pour toucher les mains, les bras, les cuisses d'une femme qui leur plaît, ou qui, à la fin d'un bal, dansent pour completter un quadrille, dont les acteurs veulent absolument ne pas pouvoir se soutenir le lendemain.

Une autre classe, et la plus éminente sans doute, se compose des danseurs à prétention. Ils ne préfèrent qu'eux à la danse. Ils l'ont étudiée, approfondie, perfectionnée. Ils ne savent que cela, mais ils le savent bien. Tout le monde n'est pas digne de danser avec eux. Ils choisissent, non-seulement leur danseuse, mais les trois couples qu'ils daignent admettre. Ils arrangent cela dans un petit coin, avec autant d'importance que de mystère. Un bal est pour eux ce qu'est une séance littéraire publique pour les membres qui y lisent. Il faut qu'on fasse cercle autour d'eux, qu'on les remarque, qu'on les admire. S'ils n'ont pas exclusivement fixé l'attention, ce bal n'est qu'une misérable réunion, où des gens d'un certain ton ne peuvent pas retourner. Ils le persuadent facilement à des femmelettes, qui n'ont garde de voir autrement que par les yeux du grand homme. Il enlève à l'entrepreneur les plus jolies de ses abonnées, et il lui fait faire banqueroute.

La troisième classe, qui, heureusement, est la

plus nombreuse, rassemble ceux qui aiment la danse pour elle-même, qui en font un exercice amusant et salutaire, et quelquefois un moyen de préférer, sans marquer de préférence. C'est pour eux que l'amour s'exprime par un coup d'œil, par une aimable rougeur. C'est là qu'il avance plus dans une nuit, que dans dix de ces assemblées où tout est froid, compassé, où on s'épie mutuellement.

D'après les opinions et les goûts de madame Luceval, vous jugerez, et vous ne vous tromperez pas, que mademoiselle Julie était une danseuse de la seconde classe. Édouard était tout bonnement de la troisième. Mais comment ne pas danser avec mademoiselle Julie! comment ne pas la reprendre, et comment la quitter? La jeune personne ne remarquait pas trop le plus ou le moins de talent de son cavalier. Sa figure était si attachante, ses graces si naturelles, ses petits mots si persuasifs, qu'il n'était pas possible de s'occuper de ses pieds. Quand on a peu d'esprit, on en manque tout-à-fait quand on en veut trop avoir. Je vous l'ai déja dit; Julie avait celui de se rendre justice, et au lieu de chercher à répondre par ces traits vifs qui plaisent tant, que la mémoire aime à retenir, elle répondait par un sourire : mais c'était celui de la volupté. Édouard y trouvait les plus jolies choses du monde, car il l'interprétait à sa manière; il prêtait son esprit à

mademoiselle Julie, et il lui en trouvait beaucoup: c'est tout simple.

Vers le milieu de la nuit, il réfléchit qu'il n'avait pas dansé encore avec Caroline, et que quelque attachans que fussent Julie et son sourire, il était de la politesse qu'au moins il invitât sa sœur. Il s'excusa près d'elle sur l'empressement de ceux qui l'avaient prévenu, et Caroline lui répondit franchement : « Vous avez fait briller le talent « de ma sœur, et je vous en remercie. — Je vous « avoue que je n'ai pas trop remarqué sa manière « de danser. — C'est une observation que j'aurais « pu vous faire. Au reste, les autres n'ont pas eu « vos distractions, et j'ai vu qu'on lui rendait « justice. Venez, et mettons-nous vis-à-vis d'elle; « vous figurerez ensemble, et je crois que je vous « aurai obligé tous deux. N'imaginez pas, ajouta-« t-elle en riant, que je prétende rivaliser ma sœur; « je saute en mesure, voilà tout; mais je danse « avec plaisir, et je vous sais bon gré de perdre « un quart-d'heure avec moi. — Le perdre, made-« moiselle! vous ne le croyez pas. — Dansons, « dansons. »

Elle sent, pensait Édouard, combien sa sœur lui a été inférieure pendant le dîner, et elle veut la faire valoir maintenant. Elle a sans doute remarqué la préférence que je ne peux refuser à Julie, et loin de s'en offenser, elle paraît favoriser des vues qu'elle seule a, je crois, pénétrées.

Elle joint donc un excellent cœur à tant de qualités solides et aimables. Quelle amie trouvera en elle celui qui saura mériter son estime et sa confiance! Julie, toujours Julie pour l'amour; mais Caroline pour l'amitié. C'est entre elles que je veux passer ma vie.

Mais cette Caroline n'était-elle pas un peu comédienne aussi? Vous avez froncé le sourcil, mesdames, quand je vous ai dit que vous l'étiez toutes plus ou moins. Mais si ma protégée, celle pour qui je vous ai inspiré sans doute plus que de la bienveillance, avait été elle-même entachée de ce défaut, ne consentiriez-vous pas à en partager le blâme avec elle, si toutefois on est blâmable de subir, de bonne grace, le joug qu'impose la société? Condamnera-t-on, par exemple, la vierge timide, qui cache un désir naissant à l'objet qui ne le partage pas? il faut qu'elle joue l'indifférence... comédie. Et celle qui ne croit pas pouvoir se dispenser de témoigner à celui qui a sa foi, une tendresse qu'elle ne ressent plus? elle le rend heureux encore en le trompant... comédie. Comment vous dispenser de pleurer un vieux parent incommode, dont vous convoitez depuis long-temps la succession?... comédie. Pouvez-vous ne pas louer la mise, la tournure, la physionomie d'une femme à prétention, à qui vous ne trouvez que des ridicules?... comédie. Ne faut-il pas tromper sa vigilance, entretenir sa sécurité, paraître même son amie pour lui souffler son amant?...

comédie. Ne faut-il pas rire, quand on enrage d'avoir perdu un va-tout?... comédie. Ne cherchez-vous pas à paraître gaie dans un cercle, ou vous vous ennuyez à périr?... comédie. N'allez-vous pas à confesse en sortant de l'opéra, et au bal en quittant le confessionnal?... comédie, toujours comédie.

« Un moment donc, monsieur l'auteur! vous « ne tarissez pas sur le chapitre des femmes; et les « hommes ne passent-ils pas aussi leur vie à jouer « la comédie? — Une objection n'est pas une ré- « ponse, madame. Cependant, j'avoue que voilà « ce que vous pouviez répliquer de mieux. Mais « ne parlons pas de ceux qui jouent les grands « rôles; nous sommes trop loin d'eux pour les « juger: vous trouverez les autres dans Gilblas « et le Diable Boiteux.

« Un aveu que je dois vous faire encore, c'est « qu'en ce genre nous sommes loin de vous éga- « ler, et je ne finirais pas, si je n'étais persuadé « que vous connaissez mieux que moi la pro- « fondeur de votre talent. Répondez du moins à « ma franchise, et convenez qu'il n'en est pas « une d'entre vous qui ne puisse s'appliquer un ou « deux du nombre très-borné d'exemples que j'ai « eu l'honneur de vous offrir. Voyons maintenant « quel est celui qui peut concerner Caroline: je « crois que c'est le premier. »

Ne pas laisser pénétrer un désir naissant à celui qui ne le partage point... Oui, c'est bien celui-

là. Mais quelle tâche longue et difficile, et de quels moyens user pour la remplir? Aimer passionnément et se taire; imposer silence également à sa bouche, à ses yeux et à son cœur; dissimuler même avec l'ami le plus respectable, avec M.***, parce qu'il ne cesse de combattre un sentiment qu'on se plaît à nourrir; trouver une rivale dans une sœur, à qui on ne doit réellement que des égards de bienséance, et lui marquer de l'affection; répandre sur ses actions les plus indifférentes une teinte de gaîté et d'aisance; voilà, je crois, ce qu'on peut appeler jouer la comédie; voilà à quoi Caroline était réduite; voilà, à quelques circonstances près, l'insupportable contrainte à laquelle se condamnent celles qui se livrent aveuglément à un penchant que devait réprimer leur raison, et dussiez-vous vous fâcher, que cet effort soit qualité, ou défaut, il n'y a qu'une femme qui en soit capable.

Si je poursuis mes observations, et que j'examine Caroline de plus près, je la vois déployer son esprit et ses connaissances, pour amener une comparaison qui doit être toute à son avantage, pour diminuer l'impression trop sensible qu'a produite la beauté de sa sœur. Elle fait valoir en Julie le plus futile des talens, pour mieux faire sentir la supériorité des siens; elle maîtrise jusqu'à sa jalousie, de peur d'éloigner Édouard, et de perdre de l'opinion qu'il a d'elle... Il y a ici plus que de l'art. J'y remarque combinaison réfléchie,

connaissance profonde du cœur, empire absolu sur soi.

Et vous, mesdames, qui faites toujours votre cause de celle des femmes, même de celles que vous ne connaissez pas, vous allez vous écrier que les motifs que je prête à Caroline, pouvaient n'être pas les siens. Je ne peux, à la vérité, prononcer que sur ses actions, et elle ne s'en est pas permis une dont elle ait eu à rougir. Voilà tout ce que je sais avec certitude, et je laisse sur le reste le champ libre aux conjectures.

Mais pendant que je déraisonne, que je prête des torts à mon héroïne, pour vous faire avouer les vôtres, qu'est-ce donc qui se passe là-bas ? qu'est-ce qui suspend la danse et les sons aigus du galoubet ? pourquoi entoure-t-on le président ? Retournons dans l'Attique ; rentrons au théâtre d'Athènes, et voyons de quoi il s'agit.

Le président tenait un paquet cacheté. La suscription portait : « Pour être ouvert et lu devant les personnes présentes à la fête que donne mademoiselle Luceval.

La curiosité est de tous les sexes et de tous les âges. Le président avait été entouré à l'instant de tous les membres qui composaient l'assemblée. On était impatient d'entendre ce qu'une telle annonce promettait d'extraordinaire.

Le président rompt le cachet. Des papiers d'abord, des papiers volumineux... Une lettre !... Ah ! c'est M.*** qui écrit.

« Je suis fâché, Monsieur le président, que « mes affaires ne m'aient pas permis de me rendre « à l'invitation de mademoiselle Luceval. Assurez-« la de mes regrets.

« Ils sont d'autant plus vifs, que je me faisais « un plaisir réel de porter moi-même une nou-« velle qui intéressera tous vos habitans. Vous « me suppléerez, s'il vous plaît, et vous serez « l'acteur principal de la scène touchante, que « je sacrifie à mes fonctions. Permettez-moi de « la régler. C'est un dédommagement que je « sollicite, et que vous ne me refuserez point.

« Possédez-vous, et exécutez à mesure que vous « lirez.

« Demandez l'attention générale. Pour la fixer, « un homme comme vous n'a qu'un mot à dire.

« Dans un coin de l'enveloppe est un petit pa-« pier ployé. Prenez-le, mais ne l'ouvrez pas « encore.

« Priez mademoiselle Caroline de vous pré-« senter M. François. Qu'il se tienne debout à « votre droite, la tête découverte. »

Où ces préliminaires peuvent-ils conduire, murmurait-on tout bas?

« Embrassez le respectable vieillard, et dites-« lui : Votre souverain vous accorde la distinc-« tion destinée à récompenser la vertu, la valeur, « ou les talens.

« Remettez le petit papier à mademoiselle Lu-« ceval. Qu'elle l'ouvre, et qu'elle décore de ses

« mains reconnaissantes l'homme à qui elle doit « tant.

« Il l'a méritée, s'écrie Caroline en passant le « ruban à la boutonnière de François. Il l'a mé- « ritée, répètent unanimement tous les autres. « Puisse-t-il la porter long-temps! » Ils s'avancent, ils se pressent; c'est à qui le félicitera le premier. Madame Luceval, elle-même, parut empressée : elle avait ses raisons.

Le président fait signe de la main. Le calme renaît, et il continue :

« J'ai reçu le fruit de ses longues épargnes, « parce que j'ai voulu lui laisser tout le mérite « du dévouement. Il a fait beaucoup plus que « son devoir : il doit donc sentir que j'en ai un « à remplir.

« Remettez-lui ce contrat, qui lui rend son « bien, placé à un intérêt honnête. Si sa délica- « tesse s'élève contre cet acte de justice, dites-lui « de se mettre un moment à ma place, et deman- « dez-lui ce qu'il aurait fait.

« Je ne me serais pas conduit autrement, dit « simplement le bonhomme. Mais cette croix... « cette croix! tant d'honneur pour quelque pro- « bité!

« A cet égard, monsieur, lui dit le président, « vous serez toujours un modèle, et la société « serait trop heureuse, si vous trouviez beaucoup « d'imitateurs. »

Ce qui tenait au cérémonial était terminé : l'af-

fection, l'allégresse, l'enthousiasme, eurent leur tour.

M.*** l'avait prévu : cette scène fut la plus touchante de la fête, et se prolongea jusqu'au jour. J'ai promis de ne plus décrire, et le pourrais-je, d'ailleurs? on esquisse le sentiment, on ne le peint jamais.

Les plaisirs tranquilles avaient repris leur cours. Chacun était retourné à ses habitudes, et agissait conformément à ses intérêts ou à ses goûts.

Luceval, sans désirs, comme sans prétention, laissait couler le temps, et végétait en paix. Il causait à la dérobée avec François; il allait voir Caroline, quand il la savait seule; il s'attachait à elle tous les jours davantage; il la quittait avec peine, et il était enchanté lorsqu'il était rentré sans avoir été découvert. Sa femme n'ignorait cependant aucune de ses démarches. Elle avait toujours une certaine Louison, qui n'avait conservé de sa jeunesse que son activité; à qui l'âge avait donné cet esprit tracassier si commun aux vieilles filles, et qui passait son temps à épier tous les habitans, pour amuser, disait-elle, les loisirs de madame. Elle s'était insinuée dans sa faveur, et sa maîtresse, en paraissant ignorer ce qui pouvait lui déplaire, cédait à une modération de commande, qui tenait essentiellement à son plan. Elle avait pris l'habitude du masque, et ne le quittait plus.

Le président consacrait encore une partie de

la journée aux sciences, et le reste à des amusemens de société. Il était toujours l'homme essentiel de la sienne, par son âge, son mérite, son enjouement fin et délicat, et son éloignement de toute espèce d'intrigues.

François travaillait constamment à améliorer le domaine de Caroline, et le dimanche, il faisait le monsieur à l'église, aux jardins, aux petites parties du soir, où il allait montrer sa croix, et où on lui donnait, sans affectation, la première place, ce qu'il n'avait pas l'air de remarquer, et ce qui ne lui déplaisait pas trop.

Édouard, moins ouvertement accueilli de ces dames, en raison de sa jeunesse, fixait réellement l'attention de toutes. Il se formait de plus en plus ; il était très-bel homme, dans toute l'acception du mot, et il faisait une forte impression sur le cœur de mademoiselle Julie. Madame Luceval, très-pénétrante, était depuis long-temps au courant. Elle ne paraissait pas remarquer l'assiduité, les empressemens du bel officier. Son ignorance prétendue favorisait l'inclination des deux jeunes gens, qui s'accordait parfaitement avec ses vues : un gendre de cette espèce devait flatter l'amour-propre d'une femme qui, comme bien d'autres, jugeait de tout extérieurement. Et puis madame de Surville n'avait que quarante mille livres de rente ; elle n'en donnerait guère que la moitié à son fils, et elle ne pourrait pas raisonnablement exiger une dot plus considérable pour Julie. Or,

quand les biens seraient dégagés, on reprendrait l'ancien train de vie, qu'on regrettait beaucoup, et vingt mille livres de moins par an ne feraient pas une différence très-sensible.

Louison, par ses rapports, dérangeait un peu ce nouveau plan. On savait qu'Édouard voyait Caroline tous les jours, et on se disait d'abord qu'il ne pouvait être attiré que par les agrémens d'une conversation toujours variée. Bientôt on ne se dissimula plus qu'il y avait quelque danger à ce qu'Édouard entendît fréquemment de ces choses, qui peuvent à la fin embellir celle qui les dit. Mais comment empêcher cela? Caroline était sa maîtresse, et la famille Luceval n'avait rien à exiger d'Édouard, qui ne s'était pas déclaré encore. Quelle idée, d'ailleurs, aurait-il d'une jeune personne qui ne lui permettrait pas de rendre justice à sa sœur? Les hommes, peu délicats sur le choix d'une maîtresse, n'épousent ordinairement que la femme qu'ils estiment. Il ne restait qu'un moyen : c'était d'insinuer à Julie d'amener adroitement le dénouement après lequel elle soupirait.

Madame de Surville, moins fine, et plus occupée que madame Luceval, était instruite également, parce que son fils ne lui avait pas dissimulé un sentiment qui ne lui paraissait pas répréhensible. En effet, madame de Surville n'avait aucune objection à former. Elle eût desiré qu'Édouard préférât Caroline, qu'elle aimait tendre-

ment ; mais enfin elle trouvait fort bon qu'il fût admis un jour à partager, avec l'une ou l'autre des deux sœurs, une succession de deux cent cinquante mille livres de rente.

Le général Surville venait rarement au hameau, et y séjournait peu. Pendant un de ces courts voyages, sa femme avait cru devoir lui confier les projets de son fils, et il les avait approuvés, parce qu'il faut, disait-il, qu'un officier, fait pour parvenir à tout, représente. Il n'entendait pas trop les distinctions délicates de madame de Surville, et il lui paraissait fort égal qu'Édouard épousât Julie ou Caroline. Cependant, après quelques réflexions, il pencha en faveur de Caroline, non à cause de ses qualités, mais parce qu'elle avait déja soixante mille livres de rente acquises. Tous les hommes pensent assez comme cela en vieillissant.

En allant et venant, il disait militairement à Édouard ce qu'il pensait, et le jeune homme lui demandait en souriant, s'il n'avait pas été bien aise d'épouser la femme qu'il aimait ? Il n'y avait point de réplique à cela.

L'état de Caroline était toujours le même. Édouard, très-assidu auprès d'elle, lui marquait un attachement vrai, l'intérêt le plus flatteur ; mais son cœur tout entier était à Julie. Caroline le voyait, s'en affligeait, comme si elle eût été frappée d'un malheur inattendu ; elle déposait ses peines dans le sein de mademoiselle Lori, la seule

confidente qu'elle eût et qu'elle pût avoir. La bonne fille lui parlait raison : c'était le moyen de ne pas se faire écouter. Caroline la quittait. Un mouvement, indépendant de la réflexion, la conduisait chez sa mère, chez madame de Surville, partout où elle pouvait décemment rencontrer Édouard, et partout elle retrouvait la certitude cruelle de son amour pour sa sœur.

Telle était la position respective de tous ces personnages. Elle doit changer encore ; sera-ce en bien ou en mal ? Continuons de conter.

Il faut être vrai : Julie, bien moins méritante que sa sœur, n'avait qu'un défaut réel. Elle savait trop qu'elle était belle ; mais on le lui avait tant dit ! Elle aimait qu'on lui rendît des soins, et elle ne les recevait que comme un hommage dû à ses charmes : c'était encore un vice de son éducation. Elle traitait donc Édouard comme un homme qui lui rendait simplement justice ; elle lui cachait soigneusement la vive tendresse qu'il inspirait, parce qu'il ne se déclarait point, et elle était sage en cela ; mais elle ne soupçonnait pas que sa froideur affectée, que ses distractions, peu flatteuses, retenaient l'aveu prêt à s'échapper.

Madame Luceval contribuait elle-même à retarder une union tant désirée. Dissimulée, même avec Julie, elle ne lui parlait qu'indirectement de ce qui se passait dans son jeune cœur. Elle généralisait ses idées, pour éloigner tout soupçon

de partialité, et commander l'attention : Julie écouta trop.

Elle demeura convaincue qu'un mari, quel qu'il soit, vise à l'autorité, et qu'une femme en est toujours plus ou moins victime, s'il parvient à s'en saisir ; qu'avec de l'adresse et de la prudence, on le subjugue infailliblement ; que les momens qui précèdent le mariage sont ceux où l'homme est naturellement soumis, et où il faut le ployer à un joug, qu'il ne supporterait point plus tard. « Qu'il est doux pour une femme, di-« sait quelquefois madame Luceval, de ne voir « d'abord dans son époux qu'un amant prévenant « et attentif, et qu'un être subordonné après le « temps des illusions ; de ne rendre aucun compte « d'un goût, d'une fantaisie, d'une absence, et « d'en recevoir sur les choses même les plus in-« différentes ; de choisir les amis que peut voir « monsieur, c'est-à-dire ceux qui plaisent à ma-« dame ; de lui interdire toute liaison avec ces « femmes, piquantes par la nouveauté, attirantes « par leur manége ; de prévenir la satiété par la « coquetterie, et de nourrir, pour le maintien « des droits acquis, un amour qu'on ne partage « plus ; d'être enfin tout, tout absolument dans « sa maison, et d'y régner en souveraine ! »

Telles étaient les leçons que recevait Julie, et d'après lesquelles elle réglait déja sa conduite. Elle savait à quoi ces raffinemens et cet empire

avaient conduit sa mère ; mais elle se promettait de ne l'imiter que jusqu'à certain point, d'éviter les excès en tout genre. Enfant malheureux, celui qui s'égare, sait-il s'il pourra rétrogader?

Édouard ne pouvait s'empêcher de la voir, et il la quittait toujours mécontent. Julie ne savait pas allier, à cette fierté qui impose, ces demi-faveurs qui encouragent. Lorsque Édouard s'éloignait triste, pensif, un mot, un regard, un sourire, pouvait le ramener à ses pieds, et le faire passer de la crainte à l'espérance. Cette anxiété continuelle est, de toutes les situations, la plus pénible peut-être à supporter; mais c'est celle qui ôte à l'homme la volonté et la force de rompre ses liens ; c'est, entre les mains d'une femme adroite, le moyen le plus constamment heureux.

Madame Luceval remarquait les fautes de Julie, et elle n'osait l'éclairer. Quelle est la mère qui conserve quelque pudeur, et qui se permet de donner ouvertement à sa fille des leçons de manége et de duplicité ? Celle-ci voyait, d'ailleurs, avec quel empressement Julie suivait ses idées générales sur la manière de mener les hommes; elle sentait qu'un pas de plus la jetait dans la coquetterie ouverte, et une femme coquette est si près d'être galante ! La séduction couvre l'écueil de fleurs, et l'inexpérience y périt.

Caroline au contraire n'étudiait rien, et se laissait aller au sentiment. Elle en exprimait les nuan-

ces, telles qu'un cœur bien placé doit les sentir, ou les prévoir. Ce n'était jamais d'elle qu'elle parlait à Édouard; mais l'amour, ses progrès, ses innocentes jouissances, la dignité et les douceurs de l'union conjugale, la tendresse maternelle, elle peignait tout avec la décence qui convenait à son âge, et cet accent de l'ame qui fait tout valoir. Édouard écoutait, et retrouvait, près d'elle, le calme que Julie éloignait de son cœur. Il répondait, non pour discuter : les idées de Caroline étaient si simples, si vraies, qu'il s'étonnait de ne les avoir pas trouvées. Il répondait pour animer l'entretien, pour soutenir l'imagination de son aimable interlocutrice, pour prolonger le plaisir qu'il trouvait à l'entendre.

Ce que l'amitié a de plus doux, il commençait à l'éprouver. Caroline le voyait; mais il ne prenait pas, il ne sollicitait pas le titre de son ami. Elle ne pouvait le lui offrir, et elle pressentait que l'intimité qu'il autorise peut conduire un jeune homme à un sentiment plus prononcé. Elle avait toujours la beauté à combattre, elle ne se le dissimulait point; mais c'était la beauté orgueilleuse, dépouillée du plus piquant de ses charmes, celui qu'elle tient des graces.

Édouard venait de sortir brusquement de chez madame Luceval. Une scène désagréable l'avait amené enfin à réfléchir sérieusement sur son amour et sur celle qui en était l'objet. Cette scène, la voici.

Toute la colonie et les amis de la grande ville étaient rassemblés chez ces dames. Caroline seule n'était pas sortie de sa retraite ; elle y rencontrait deux avantages : de penser en liberté, et de n'être pas témoin de ces empressemens, qui la faisaient tant souffrir, et qui la forçaient à une dissimulation, si éloignée de son caractère.

Mademoiselle Julie, placée sur une ottomane, vis-à-vis d'une glace qu'elle consultait sans cesse, et qui lui répétait ce qu'elle savait si bien, mademoiselle Julie jouissait de la satisfaction d'effacer toutes les femmes, et de réunir les hommages de tous les jeunes gens. Combien Édouard devait être pénétré de sa supériorité ! avec quelle reconnaissance il recevrait les marques de bonté qu'elle se promettait de lui accorder enfin !

Toujours tendre, toujours empressé, il était arrivé, de place en place, jusqu'à l'ottomane. Il ne cessait d'adresser à Julie de ces choses qu'il croyait insignifiantes pour les autres ; que tout le monde saisissait à merveilles, et qu'on paraissait ne point pénétrer, parce qu'il est reçu, parmi les gens d'un certain ton, de ne pas se gêner dans ses arrangemens mutuels.

Julie entendait mieux que personne. Elle pouvait répondre avec cette aménité, cette candeur satisfaisante pour un amant qui prétendait à tout, mais qui était loin de rien exiger. Elle pouvait lui marquer, devant ses rivaux d'attentions et de soins, cette préférence qu'il méritait à tant de

titres. Cette espèce de triomphe lui aurait fait oublier ce qu'il avait souffert, et aurait resserré des liens dont il avait tant de peine à se dégager.

Julie, au contraire, ne lui accordait d'attention que celle que prescrit rigoureusement la bienséance. Elle éprouvait une sorte de vanité à paraître au-dessus des sentimens qu'elle inspirait; à désigner un esclave, soumis et craintif, dans un homme d'un extérieur et d'un mérite peu communs. Elle affectait de causer avec un fat, placé à l'autre extrémité du salon; elle lui adressait de ces expressions flatteuses, de ces sourires d'approbation, qui étaient autant d'outrages pour Édouard, et qui doivent persuader à l'homme le plus modeste qu'on le distingue réellement de la foule. Celui-ci n'était pas modeste du tout, et il attacha à la conduite de Julie une importance qu'elle était loin d'y mettre. Il se lève, il s'approche, il débite avec assurance de ces fadaises, que les femmes peu difficiles veulent bien prendre pour de la galanterie. Ce n'est plus que lui qu'on écoute; Édouard est réduit au silence.

Quel est l'homme qui supporte volontairement des mépris qu'il n'a pas mérités? quel est l'amant qui ne s'indigne d'être publiquement sacrifié à un être qu'on connaît à peine et qui ne peut soutenir avec lui aucune comparaison? Édouard lance à Julie un regard foudroyant, et sort.

Elle sent qu'elle a poussé les choses trop loin, et que son amant lui échappe, peut être pour

jamais. Elle se repent; elle se promet de vivre désormais pour lui seul, et de lui permettre enfin de lire dans son cœur. Retirée dans un coin, recueillie, pensive, elle lui offrait une réparation trop tardive; elle ne répondait plus, pas même à celui qu'elle semblait avoir autorisé à compter sur quelque chose de plus que de la bienveillance. Il passa de l'étonnement à la persuasion que mademoiselle Julie avait une tête extraordinairement organisée, et il chercha une femme disposée à lui accorder au moins le reste de la soirée.

Édouard s'était enfoncé sous les bosquets. La pâle clarté de la lune, la fraîcheur de la nuit, le silence de la nature, tout favorisait des réflexions tristes, mais sensées. Il sentait la nécessité de rompre avec une jeune personne à laquelle il se fût donné tout entier, et qui n'eût versé sur sa vie qu'amertume et dégoûts. Il redoutait sa faiblesse; il consultait son cœur. Il termina un très-long monologue par la promesse qu'il se fit à lui-même de rejoindre son régiment. Le voudra-t-il demain? Le pourra-t-il, le fera-t-il?

Caroline se promenait de son côté avec mademoiselle Lori. Il semble que la lune soit l'astre favori des amans. Elle jette dans une rêverie si douce! elle est la protectrice du mystère; elle rassure la timidité. Caroline n'eût pas voulu pour sa vie que personne entendît ce qu'elle disait à sa confidente, et elle n'avait plus rien de nouveau à lui dire : depuis long-temps elle avait tout

épuisé, et l'indulgente Lori répondait comme si elle eût entendu pour la première fois. Contredit-on un malade qui délire?

Caroline croyait Édouard auprès de Julie, brillant de bonheur et de gaîté. Une jalousie, dont elle sentait l'injustice, qu'elle blâmait elle-même, et qu'elle ne pouvait vaincre, ajoutait à ses maux : tourmens d'amour ne croissent-ils pas sans cesse? Elle était loin de penser qu'Édouard souffrant était à trente pas d'elle.

Ils se rencontrèrent, et tous deux, également sensibles, également malheureux, charmèrent leurs peines en se parlant. Caroline, près d'Édouard, retrouvait la paix de l'ame; Édouard, en l'écoutant, oubliait ses chagrins.

Elle jugea d'abord au ton, aux réponses brèves, aux distractions du beau jeune homme, qu'il était agité et plus que mécontent. Qui pouvait causer ce dépit, cette colère concentrée qu'il maîtrisait à peine, si ce n'était sa sœur, et quel moment plus favorable à l'amitié, que celui où l'amour a tort?

Elle amena adroitement la conversation sur le besoin que l'infortuné a d'aimer quelque chose. Ce qu'une confiance réciproque offre de douceurs; cette heureuse communauté de plaisirs et de peines; ces prévenances, ces attentions, ces égards mutuels, que l'estime accorde et reçoit tour à tour; ce dévouement absolu qui compte pour rien un sacrifice, qui porte avec lui sa ré-

compense; elle sentait, elle détaillait tout. Elle parait l'amitié des charmes qu'elle seule pouvait lui donner; elle en faisait un sentiment céleste, qu'Édouard lui-même trouvait supérieur à l'amour.

Est-ce bien l'amitié qu'elle peignait? Si le soleil eût éclairé cette scène sentimentale, le trouble, la rougeur, les paupières humides, le sein palpitant de Caroline, eussent trahi son secret, et Édouard eût dit peut-être : Elle n'a changé que le nom. Cette amitié est précisément ce que j'attendais de Julie, ce qui eût fait mon bonheur, ce que je n'obtiendrai jamais.

En écoutant, et sans y penser, il avait pris la main de Caroline; il la pressait doucement; elle ne cherchait pas à la retirer. Cette douce pression, la première qu'elle ait sentie encore, était pour elle le suprême bonheur; le sentiment s'échappait de son cœur avec une éloquence entraînante et une force irrésistible. « Ah! dit enfin « Édouard enchanté, peut-on vous entendre et « ne pas vouloir vous entendre toujours? Cette « amitié, à qui vous communiquez quelque chose « qui m'élève au-dessus de moi, m'est-il défendu « de vous en offrir l'hommage? refuserez-vous « de la partager? — J'ai déja un ami bien sincère. « — Je sais que M.*** a été assez heureux pour « vous être utile; mais son âge, son rang... — « Je l'aime comme un père tendre. — L'attache- « ment que vous avez pour lui n'est qu'une

« nuance de l'amitié. L'égalité parfaite doit lui « servir de base, vous l'avez dit, et vous con- « viendrez, femme étonnante... — J'avoue que je « ne serai jamais l'égale de mon auguste bienfaiteur.

« — Tout, au contraire, semble nous rappro- « cher, conformité d'âge, de condition, de goûts, « de caractère; pas la moindre différence dans ce « qui lie irrévocablement deux êtres délicats. « J'ose même me flatter de n'être au-dessous de « Caroline que par les graces qu'elle répand sur « tous les objets dont elle parle. — Souvenez- « vous, monsieur, que l'amitié ne flatte jamais. « — Me gronder, mademoiselle, c'est me traiter « en ami.

« — Édouard, vous voulez être le mien! — « Je le suis depuis long-temps. — Vous êtes le « fils de madame de Surville... — Et vous aimez « ma mère... — Assez pour prendre à vous le « plus vif intérêt; mais vous dois-je à l'un et à « l'autre le sacrifice de ma tranquilité? — Quoi, « mademoiselle!... — Édouard, écoutez-moi.

« Je ne suis pas de ces femmes qui affectent « une fausse modestie pour provoquer la louange. « Je sais que la nature, qui m'a cruellement traitée « d'une part, m'a accordé des dédommagemens, « qui, peut-être, me suffiront toujours; mais je « ne me dissimule pas que la privation des agrémens « extérieurs ne me laisse de ressources que dans « l'amitié. C'est d'elle seule que j'attends aujour- « d'hui tout mon bonheur, et puissé-je ne jamais

« désirer rien de plus! mais aussi, moins je don-
« nerai d'extension à mes vœux, et plus je mettrai
« de soins et de prudence à les satisfaire. Je choi-
« sirai avec sagesse, parce que, faisant tout pour
« mon ami, je me croirai en droit d'en tout exi-
« ger. Suivez mon exemple, Édouard, et répon-
« dez-moi avec franchise.

« Êtes-vous l'ami qui me convient? occupé d'une
« passion qui vous maîtrise, et que j'ai pénétrée,
« quel temps donnerez-vous à l'amitié? et si vous
« savez concilier, ce qui est très-difficile, les de-
« voirs d'un ami avec les goûts d'un amant, quel
« dédommagement m'offrirez-vous de vos absen-
« ces fréquentes? Vous viendrez vous applaudir
« près de moi d'une félicité qui me sera étrangère,
« ou vous me confierez des chagrins que j'aurai
« la faiblesse de partager. Vous jouirez des agré-
« mens de l'amitié : je n'en aurai que l'amertume.
« D'ailleurs, votre âge, vos avantages personnels
« ne m'exposeront-ils pas aux traits de la mali-
« gnité? je ne peux inspirer l'amour, tout le
« monde le sait; mais tout le monde aime à mé-
« dire, et peut-être quelqu'un ici, qu'il est inu-
« tile de vous nommer, ne serait pas fâché de
« pouvoir m'imputer des torts graves, qui, jusqu'à
« certain point, justifieraient les siens. »

Pensez-vous enfin comme moi? démêlez-vous l'adresse avec laquelle Caroline profite d'un moment de dépit pour amener Édouard à une rupture ouverte avec sa sœur? Édouard ne voyait dans

toutes ces objections que le besoin d'être aimée et de s'attacher exclusivement à son ami. Fatigué des procédés de Julie, voulant sérieusement l'oublier, il cherchait de bonne foi une sauve-garde contre lui-même; il sentait que Caroline seule pouvait le consoler des pertes de l'amour, et le retenir auprès d'une mère, que son départ précipité affligerait sensiblement.

Cependant il fallait rassurer Caroline, et surtout lui opposer des raisons. Il en donna mille, dont aucune ne fut combattue : la jeune demoiselle allait au-devant de la persuasion. Édouard déclara franchement que sa sœur exciterait encore longtemps son admiration; mais que son indifférence et sa bizarrerie rendraient bientôt la liberté à ceux que soumettraient ses charmes; qu'il avait reconquis la sienne, et que Julie à l'avenir n'obtiendrait de lui que les égards qu'un galant homme accorde indistinctement à toutes les femmes. Caroline sourit avec la sécurité que faisaient naître les ténèbres. Elle osa préjuger son triomphe et s'en applaudir. Imprudente ! tu crois qu'Édouard s'est vaincu en deux heures, toi, qui ne cesses de combattre, et dont la passion s'alimente même par ces combats.

Édouard ajouta que la liberté, qui régnait au hameau, permettait à deux amis d'être constamment ensemble, sans qu'on remarquât le sentiment de préférence qui les attirait l'un vers l'autre; que toutes les maisons leur étaient ouvertes;

qu'ils se rencontreraient à toutes les heures du jour, sans paraître se chercher jamais, et qu'il peut suffire de se voir, quand on n'a rien de confidentiel à se dire; que sans doute les épanchemens de l'amitié demandaient une sorte de mystère; mais que mademoiselle Luceval, indépendante, et sous les yeux de mademoiselle Lori, recevait tous les jours du monde, et ne priverait pas son ami d'une prérogative commune à tous les habitans; qu'il se promettait d'en jouir bien plus fréquemment qu'un autre; mais qu'enfin, si on remarquait, si on interprétait cette assiduité, on ne pourrait lui supposer que des vues honorables sur une femme dont le mérite commandait le respect.

Caroline pouvait à peine se contenir. Édouard supposant qu'un homme estimable pouvait avoir des vues sur elle, lui donnait plus que des espérances. Elle recueillait, elle appréciait chacun des mots qui lui étaient favorables, et elle ne remarquait pas qu'on ne va point au-delà de l'amitié pour une femme dont on ne vante que le mérite, et qui, à dix-neuf ans, n'inspire que le respect.

Un traité qui convient également aux deux parties, est bientôt conclu. On releva la conversation pour se jurer éternelle amitié. Mademoiselle Lori reçut les sermens. Comme on s'abuse sur le sens des mots! Caroline, heureuse en ce moment, et par conséquent plus aimable que jamais, parlait amour à Édouard; Édouard, habitué à s'exprimer avec tendresse, empruntait le même langage.

Le mot seul manquait. L'une n'osait le prononcer, il ne se présentait pas à l'autre.

Mademoiselle Lori crut devoir faire observer que la nuit s'avançait. On ne se quitta qu'avec peine, qu'après s'être promis de se revoir aussitôt que la bienséance le permettrait. On s'éloignait à regret; on se parlait en s'éloignant. On s'entendait à peine et on répétait encore : A demain, mon amie; à demain, mon ami.

Le désagrément qu'Édouard avait éprouvé chez madame Luceval, n'avait pas échappé à sa mère. Elle avait plaint son fils, et cependant elle espérait que les inconséquences réitérées de Julie le décideraient pour Caroline, celle de toutes les jeunes personnes qu'elle connaissait, qui lui convenait le mieux. Madame de Surville n'ignorait pas combien sont doux les premiers jours qui suivent un mariage d'inclination; mais elle savait aussi que la plus jolie femme cesse bientôt de l'être, et qu'un honnête homme a besoin toute sa vie d'une femme bonne et aimable.

Inquiète de ne pas trouver son fils en rentrant, elle l'attendit, et l'interrogea à son retour. Il ne lui cacha point qu'il quittait Caroline, qu'elle l'avait nommé son ami, et qu'il chercherait désormais un bonheur plus calme, mais plus certain, au sein de l'amitié. Il le croyait, et il avait vingt-quatre ans!

Madame de Surville n'admettait pas d'amitié désintéressée entre jeunes gens de différens sexes,

Elle pensait, ou que cet attachement ne durerait pas, ou qu'il conduirait par degrés son fils au but où nous pousse la nature. Elle ne dit rien à Édouard de ce qu'elle pensait, de ce qu'elle prévoyait : c'eût été lui donner l'éveil, le mettre en garde contre lui-même, l'éloigner peut-être de Caroline, car jamais nous ne disposons de notre cœur par avis des parens.

Le lendemain, Édouard comptait les momens. On ne peut guère, à Paris, se présenter chez une femme avant deux heures. A la campagne, l'étiquette est moins rigide, parce que la toilette est moins longue. On reçoit à midi, et l'ami intime peut devancer l'heure fixée par la coquetterie, et adoptée par les gens qui savent vivre.

Édouard sort : la première personne qu'il rencontre, c'est Louison. Bon, pensa-t-il, elle me verra entrer chez Caroline, et pour peu qu'elle aime à parler, mademoiselle Julie apprendra que s'il lui est facile de faire des conquêtes, elle fera bien d'apprendre à les conserver.

Ce n'était que pour lui que Louison courait les jardins. Madame Luceval avait suivi la veille tout ce qu'avait fait Julie ; elle connaissait ses plus secrètes pensées, et il n'avait pas été difficile de la faire parler : l'amour heureux est causeur ; l'amour souffrant cherche à confier ses peines.

Sans manquer à la décence, sans sortir de la dignité de mère, madame Luceval pouvait, dans cette conjoncture délicate, conseiller indirecte-

ment sa fille. Elle se plaignit d'abord que Julie lui eût caché son inclination naissante : mère adroite voit tout, et ne parle que lorsqu'il en est temps. Elle s'étonna que Julie eût traité avec cette légèreté un jeune homme, sur lequel elle avait des vues sérieuses : c'était l'autoriser à changer de conduite, à flatter, à encourager la passion d'Édouard, à amener un aveu, qui n'était probablement arrêté que par la crainte de ne pas plaire, à y répondre de manière à déterminer l'amant à se lier sans retour.

Julie entendait à merveilles ce qu'on ne lui disait qu'à demi-mots. Elle était disposée à tout faire ; mais il fallait qu'Édouard revînt, et, d'après la manière dont il était sorti, on pouvait craindre une longue absence. Il était essentiel, pour régler ses démarches, de connaître les siennes. Louison était toujours prête à espionner ; mais il fallait qu'elle ne fût qu'un instrument passif, réduit à l'impossibilité de compromettre ses maîtresses.

Madame Luceval imagina une histoire devant cette fille. Elle parla des empressemens qu'Édouard avait marqués à une demoiselle, qui était avec sa mère, chez M. le président. Elle eût donné l'impossible pour en connaître les suites, et pour avoir au moins une opinion, il fallait savoir ce que ferait Édouard pendant la journée : il n'en fallait pas tant pour mettre Louison en campagne.

Elle revint dire qu'elle ne croyait pas que la

jolie demoiselle, qui logeait chez M. le président, occupât beaucoup M. Ducoudrai; qu'il marchait d'un air libre, satisfait, et qu'il venait d'entrer chez mademoiselle Caroline.

« Chez ma sœur, à neuf heures du matin, ma-
« man! — Cela est inquiétant, ma fille. Votre sœur
« n'est pas jolie... — Mais elle est si aimable! —
« Et le dépit, le désir de se venger... — Oui, peu-
« vent porter ce jeune homme à un acte de déses-
« poir. — Oh! ce ne serait que cela. — Mais je
« perdrais tout, maman. — Il vous aime? — J'ai
« lieu de le croire. — Il faut l'empêcher de se
« rendre malheureux. — Je le serais plus que lui.
« — Il faut vous épargner une préférence humi-
« liante. — Cruelle, au moins. — Et pour cela, il
« n'y a pas un instant à perdre. Votre sœur a de
« l'adresse; elle s'est emparée de l'esprit d'un des
« plus illustres personnages de l'état. Quel avan-
« tage n'aura-t-elle pas sur un jeune homme, qui
« conserve encore la candeur du premier âge? Il
« y a trois mois au moins que je n'ai été chez
« Caroline; une visite, trop différée, lui paraîtra
« naturelle. Je vais vous y conduire : le reste
« vous regarde. »

Édouard et Caroline s'étaient beaucoup dit la veille, et ils trouvaient toujours à dire. Assis l'un à côté de l'autre, ils partageaient un déjeuner, où mademoiselle Lori était seule admise. Tous les domestiques étaient écartés; chacun servait tour

à tour. Quelle amitié que celle qui redoute les témoins !

Édouard se trouvait si bien ! Il demanda à prolonger cette agréable situation pendant toute la journée, et il avait la modestie de ne pas penser que ce qu'il sollicitait comme une faveur, comblait les vœux de Caroline. Cependant, on ne peut pas causer sans interruption : le cœur et l'esprit ne sont pas inépuisables. Édouard avait reçu, dans son enfance, des leçons de dessin de sa mère ; il avait cultivé ce talent dans ses garnisons ; il était loin de la perfection de Caroline ; mais il n'était pas indigne de la seconder.

Un tableau commencé fixait son attention. C'était l'amitié que Caroline avait esquissée, lorsqu'elle ne faisait que prétendre à celle d'Édouard : la main trace volontiers ce qui occupe l'imagination. Celle du jeune officier se monta. « Il man-« que à ce tableau, dit-il, deux personnages et « un autel. »

Caroline saisit son idée. Elle s'élance, elle fait défendre sa porte ; elle rentre avec des crayons ; elle en donne un à Édouard. « Vous me peindrez, « dit-elle ; je peindrai mon ami. » Les traits chéris ne devaient pas être difficiles à rendre. Si son ami eût fureté son secrétaire...

On compose sur l'ardoise ; on étudie, on discute, on arrête les poses. On trace enfin sur la toile.

Les deux figures sont indiquées ; elles se tien-

nent par la main; elles sont debout devant l'autel, et la divinité semble sourire au sacrifice qu'on lui offre. Caroline charge deux palettes; elle prend son pinceau; elle guide celui d'Édouard.

On sonne à la porte, et nos jeunes artistes continuent leur travail: ils sont tranquilles, personne ne doit entrer. Un domestique vient demander si madame Luceval et mademoiselle Julie sont comprises dans l'exclusion générale. Caroline ne suppose pas même qu'elle puisse se dispenser de recevoir sa mère, et elle sent l'inconvénient de se faire céler, lorsqu'elle a Édouard auprès d'elle, Édouard qu'il est possible que quelqu'un ait vu entrer. Elle prend le chevalet, elle l'emporte avec précipitation, elle va le cacher dans un cabinet... Sa mère était sur les pas du domestique; elle entre : l'empressement de Caroline lui donne des soupçons; elle lui prend la main; elle l'arrête.

« Pourquoi me cacher un de vos chefs-d'œu-
« vres, mademoiselle? vous savez avec quel plai-
« sir je les vois et je les applaudis. » Cela n'était pas vrai; mais qu'importe ! « Je donnais une le-
« çon à monsieur, répondit Caroline, en rougis-
« sant jusqu'aux yeux. — Il est flatteur pour
« vous, mademoiselle, que monsieur préfère vos
« leçons à celles d'une mère qui a fait de vous
« une élève aussi distinguée. Permettez que je
« voie le sujet de la leçon... Ah ! deux jeunes
« gens sacrifiant à l'amitié. L'idée est jolie. Le

« trait en blanc ne permet pas de rien distinguer « encore, et c'est dommage. » Madame Luceval avait fort bien reconnu les revers, la poche en long, la coiffure d'Édouard, et il n'était pas douteux que la seconde figure ne dût représenter Caroline. Elle jugea à propos de se taire. Ce tableau n'offrait rien que d'innocent; mais avec de la réflexion et de la méchanceté ne tire-t-on pas parti de tout, et l'art de se posséder n'est-il pas la qualité essentielle de l'individu qui peut avoir intérêt à nuire ?

Madame Luceval n'avait aucun projet encore. Mais si Édouard persistait dans ce qu'il voulait bien appeler amitié; si une physionomie, à qui lui seul donnait de l'expression, paraissait s'embellir par cette expression même; si le jeune homme marquait quelque disposition à se rendre enfin à un organe touchant, et à toutes les qualités réunies, ne pouvait-on pas tout se permettre pour le ramener à Julie, et assurer un établissement, objet des désirs les plus doux de cette fille chérie? Madame Luceval ne faisait point ces raisonnemens-là, et j'anticipe sans doute; mais ils étaient dans son caractère, et il ne fallait qu'une forte opposition à ses desseins pour qu'elle agît en conséquence. Caroline n'avait-elle pas, d'ailleurs, l'impertinence d'être, malgré elle, sa bienfaitrice? et c'est un de ces crimes que certaines gens ne pardonnent jamais.

Madame Luceval généralisa la conversation.

Elle n'avait rien vu, elle n'avait rien soupçonné; elle voulait le faire croire, et on persuade aisément des cœurs droits et sans défiance. Caroline, rassurée, marquait à sa mère et à sa sœur cette affection qui lui était naturelle, et dont rien alors ne suspendait les effets. Elle se proposait de reprendre la palette avec son ami, quand ces dames seraient retirées : sa mère en avait ordonné autrement.

Elle occupait Caroline autant qu'il lui était possible, et Julie regardait Édouard d'un air tendre et presque suppliant. Celui qui a intérêt à bien lire dans les yeux d'une femme, se trompe rarement, et Édouard voyait dans ceux de Julie le chagrin de l'avoir blessé, et la promesse de le mieux traiter à l'avenir. Ces yeux-là étaient si touchans, et la beauté qui supplie est si puissante! Édouard était ébranlé; sa raison combattait son cœur; il prit enfin une résolution digne d'un homme dont l'âge a mûri l'expérience : il se décida à n'être jamais l'esclave d'une femme qui s'éloignait et qui revenait sans motifs.

Caroline l'emportait. Quelques jours d'amitié encore, et Édouard devenait son époux. Il fallait pour cela qu'elle n'eût point eu de mère.

Madame Luceval, en causant exclusivement avec Caroline, ne perdait rien de ce qui se passait. Assez satisfaite de Julie, elle avait cru un moment pouvoir s'applaudir des dispositions d'Édouard. Elle jugea bientôt qu'il avait du ca-

ractère, et qu'il n'y avait qu'un coup décisif qui pût le faire rétrograder.

Elle prétexta une affaire au village voisin. Elle envoya un domestique prier le président de l'accompagner : elle savait de Louison qu'il était allé reconduire les dames qu'il avait chez lui.

Édouard ne pouvait, sans une grossièreté marquée, se dispenser d'offrir son bras. Ces dames le prirent, après les excuses d'usage sur le dérangement qu'elles causaient. En sortant, Édouard se tourna vers Caroline; ses yeux lui disaient : Je reviendrai, mon amie. Ceux de Caroline répondaient : Mon ami, je vous attends.

On sort du hameau. On entre dans la plaine; on arrive à l'endroit où, Manette et Adolphe s'étaient rapprochés, réconciliés, et avaient arrêté un mariage, qui pouvait être plus heureux, mais qui terminait des tracasseries qui les tourmentaient également. Souvenirs d'amour sont toujours chers : on croit rajeunir en les retrouvant.

Madame Luceval aimait à se rappeler qu'elle avait été Manette, et elle en cherchait une autre dans Julie, dans Julie timide, embarrassée, n'osant presser le bras d'Édouard, mais le touchant avec le doux frémissement de la volupté. Julie, moins aimable, moins vive que l'avait été Manette, était incomparablement plus belle. Inférieure sous les premiers rapports, elle avait un avantage décidé par ses charmes : elle devait donc obtenir les mêmes succès sur un cœur neuf et passionné.

Mais il fallait qu'elle entreprît, et la présence d'une mère, quelque indulgente qu'elle soit, gêne toujours un peu. Madame Luceval prétendit avoir un goût décidé pour la botanique : jamais elle n'était descendue jusqu'à l'humble plante qu'elle foulait d'un pied léger. Sa fille ne l'ignorait pas; mais contestera-t-elle un penchant qui va favoriser les siens ?

Madame Luceval s'arrête; elle s'écarte à droite, à gauche; elle revient; elle s'arrête encore; elle cueille des brins d'herbe, à qui elle donne des noms et des propriétés. Édouard et Julie continuent de marcher en silence; mais ils parleront bientôt, d'abord, de la pluie et du beau temps, et un linot, un papillon, une mouche, donneront à la conversation une tournure intéressante : parler des amours d'autrui, c'est déja vouloir parler des siens. Ainsi pensait madame Luceval, et madame Luceval n'avait pas tort.

« Le joli bouquet d'arbustes ! — Charmant, « mademoiselle. — Il semble inviter... — A aller « s'y garantir de l'ardeur du soleil. — Attendons-y « maman. — Je suis à vos ordres, mademoiselle.

« — Voyez, monsieur, comme ces branches « s'entrelacent, se croisent; elles semblent se « caresser. — C'est une observation que j'ai faite « il y a long-temps, mademoiselle. — Et que « j'aime à répéter, monsieur. On se plaît à rêver « que tout aime dans la nature. — Cela pourrait « être au moins. — Comment prouverait-on le

« contraire ? les plantes ont une sorte de vie... —
« Et, par conséquent, leur genre de sensibilité;
« n'est-ce pas cela, mademoiselle ? — Mais je le
« crois, monsieur. — Vous donnez une ame aux
« végétaux, et la beauté insensible et dédaigneuse
« me ferait croire que beaucoup d'êtres en sont
« dépourvus. — Oh ! à cet égard, on exagère sou-
« vent. — Souvent aussi on ne dit, à cet égard, que
« la moitié de ce qu'on pense. — Ce qu'on pense
« n'est pas toujours ce qu'on devrait penser. —
« A cet égard encore, un homme raisonnable se
« trompe rarement. — Il suffit qu'il puisse se trom-
« per, pour qu'il ne précipite pas son jugement.
« — Et quand un amour-propre mal entendu
« confond la raison avec l'opiniâtreté ? — Les exem-
« ples sont rares. — Je puis au moins en citer un.
« Vous, mademoiselle !

« — Deux jeunes gens, faits pour se plaire,
« s'aimer, s'estimer même, se rencontrent et s'at-
« tachent l'un à l'autre. — Jusqu'ici personne n'a
« de torts. — L'amant, très-raisonnable, garde le
« silence, je ne sais pourquoi. — Mais il le sait,
« sans doute. — Toutes ses actions attestent son
« amour... — Et on en abuse pour le tourmenter.
« — Pas du tout. Mais la réserve qu'on impose à
« mon sexe ne rend-elle pas en quelque façon la
« ruse légitime ? Croyez-vous qu'on soit bien cou-
« pable en inquiétant le jeune homme, en exci-
« tant sa jalousie, pour arracher enfin un aveu
« nécessaire au bonheur de l'un et de l'autre ?

« — Si en effet on n'avait pas d'autre inten-
« tion... — Eh! se donne-t-on autant de peine
« pour un être indifférent? — Julie? — Édouard?
« — Quand l'un et l'autre ont eu des torts... —
« Il faut n'en plus parler. — Sans les oublier ce-
« pendant. — Afin de n'y plus retomber, n'est-ce
« pas? — Ah! que de mal vous m'avez fait hier!
« — Et votre manière de me quitter, croyez-vous
« que je ne l'aie pas sentie? — Cruelle fille, quel
« empire vous avez sur moi! je voulais m'y sous-
« traire ; je me l'étais promis. — Quel plaisir
« trouve-t-on à combattre son cœur? — Il est bien
« plus doux de lui céder : je l'éprouve auprès de
« vous. »

Julie n'était pas très-adroite. Elle s'était laissée pénétrer avec une facilité qui n'est pas reçue en amour. Mais elle avait mis Édouard dans l'impossibilité de rétrograder. Il ne voyait plus que ses charmes, et l'impétuosité de ses sens lui ôtait la faculté de s'occuper d'autre chose que du moment présent.

Il était tombé aux genoux de Julie. Il tenait une de ses mains; il la couvrait de baisers, et de ces douces larmes qu'arrache le sentiment. Julie, plus belle encore par le bonheur d'être aimée, de se l'entendre dire, par les faveurs mêmes qu'elle accordait, Julie oubliait l'univers, elle s'oubliait elle-même. Sa mère avait tout prévu : elle était là.

La position d'Édouard n'était pas équivoque.

Il n'y avait qu'une explication franche qui pût l'excuser aux yeux d'une mère, si une mère peut admettre des motifs, qui autorisent un jeune homme à embrasser les genoux de sa fille. Madame Luceval commença par marquer un mécontentement qu'elle était loin d'éprouver. Elle s'adoucit, en écoutant Édouard; elle lui présenta la main en signe de réconciliation, quand il eut cessé de parler. Elle ne mit, au généreux pardon qu'elle accordait, qu'une seule condition, qu'un amant devait regarder comme une grace nouvelle : c'est que mademoiselle Julie, n'étant pas faite pour être l'objet d'un goût passager, il n'y avait que le mariage qui pût convaincre de la loyauté d'Édouard, et légitimer ce qu'il venait de se permettre.

Le jeune homme enchanté proposa d'engager madame de Surville à faire dans le jour même la démarche d'usage. Madame Luceval l'embrassa avec un transport de joie, dont elle ne fut pas maîtresse. Elle oublia la botanique, l'affaire importante qui la conduisait au village, et on reprit gaîment le chemin du hameau.

D'après les dispositions qu'Édouard avait montrées la veille, sa mère ne pouvait s'attendre à la proposition qu'il allait lui faire. Confus lui-même de se contredire si promptement; humilié des réflexions que sa conduite pourrait faire naître, il balbutiait des mots coupés, sans suite, et par conséquent inintelligibles.

« N'oser s'expliquer avec la plus tendre des « mères, lui dit madame de Surville, c'est lui « avouer qu'on se reproche quelque chose. Je « connais mon fils. Il peut être inconséquent, « léger dans sa conduite : il ne peut rien faire qui « lui ôte l'estime des honnêtes gens. Parle-moi, « Édouard. »

Édouard, rassuré, s'abandonna à l'impétuosité d'un amour, auquel un jour de contrariété et de dépit avait donné une force nouvelle. Le bonheur d'aimer et de plaire ; les douceurs de l'union conjugale ; le plaisir qu'elle-même trouverait à se voir renaître, il peignit tout cela comme on sent à l'âge où des organes neufs embellissent jusqu'à l'illusion. Madame de Surville avait fait de ces rêves d'amour ; elle en avait réalisé quelque chose. De petits enfans sont la dernière consolation qu'espère la femme raisonnable qui se prépare à vieillir. S'attacher à de petits êtres qui sentent leurs besoins et leur dépendance, qui savent gré de la moindre complaisance et qui la paient en caresses, c'est encore aimer, c'est encore tenir à la vie. Quand le cœur est éteint, que reste-t-il d'existence ?

L'éloquence d'Édouard avait suppléé à ce qui manquait de vérité à ses tableaux. Madame de Surville, subjuguée, entraînée, certaine du consentement de son mari, et ne pensant pas à donner un regret à Caroline, se laissa conduire chez madame Luceval.

On savait qu'elle aimait trop son fils pour lui rien refuser, et Julie était un parti sortable sous tous les rapports. La famille Luceval assemblée attendait donc madame de Surville avec l'impatience de l'espoir.

La scène s'ouvrit par de grandes révérences, et se continua avec le décorum que prescrivait cette espèce de cérémonie : les petits ont aussi leur étiquette, qui, pour n'être pas imprimée, n'en est pas moins exactement suivie. On parla peu d'abord, parce que madame de Surville arrangeait, limait, polissait ses phrases d'ouverture, et que madame Luceval méditait une réponse, qui, sans annoncer trop de facilité, fût cependant encourageante.

Après une demi-heure d'un maintien gêné et d'un ennui réciproque, madame de Surville pria M. et madame Luceval de lui accorder un entretien particulier. Luceval lui présenta la main d'un air empressé et galant; tous trois passèrent dans le cabinet de monsieur, et madame de Surville entra en matière.

Luceval, à qui sa femme n'avait rien dit de positif, parce que, par amour pour la paix, il consentait à ne pas compter dans la maison, Luceval ne se doutait de rien, de rien absolument. Il écoutait la bouche ouverte, et de temps en temps il regardait madame, pour composer son visage sur le sien. Madame Luceval joua d'abord l'étonnement avec la plus grande vérité; elle prit

ensuite un air affable et gracieux; elle embrassa enfin madame de Surville, avec une cordialité, dont tout l'univers, les femmes exceptées, eût été dupe. M. Luceval ne manqua pas de s'avancer, et d'embrasser à son tour, mais avec sincérité et affection. Il ne savait pas, dit-il avec bonhomie, qu'il fût question de marier sa fille cadette; mais puisque cela convenait à sa femme, il n'avait pas la moindre objection à faire.

On passa aux conventions matrimoniales. On discuta, on débattit les articles, et dans une heure de temps tout fut réglé, parce que, ainsi que l'avait prévu madame Luceval, madame de Surville ne pouvait donner assez pour exiger beaucoup.

CHAPITRE IV.

Laquelle épousera-t-il.

Le retour des grands parens, se félicitant, se caressant, leur air de satisfaction avaient éclairé les jeunes gens sur l'heureux résultat de la conférence. On ne leur annonça pas moins avec l'emphase prescrite par l'usage, que leur mariage était conclu, et qu'il leur était permis de s'aimer. Ils reçurent cette nouvelle, comme s'ils avaient pu douter: l'amour fait son profit de tout. Anxiétés, espérances, peines, plaisirs, il ne cesse d'accumuler; il glane, quand il ne trouve plus à mois-

sonner... Qu'il est fâcheux que la jouissance le tue !

Le reste de la journée ne fut qu'une suite d'enchantemens. Édouard et Julie déliraient; les deux mères étaient heureuses du bonheur de leurs enfans ; Luceval partageait celui de tous.

Dès ce moment, madame Luceval s'empara de l'esprit de madame de Surville. Les attentions étaient si naturelles, les petites flatteries si adroites, qu'elles devaient plaire à la femme la plus simple. On n'appelait plus celle-ci que mon amie ; on était jalouse d'en mériter le titre ; on ferait tout pour l'obtenir. On ne se quitterait plus ; c'est de ce jour que madame Luceval allait vraiment se plaire au hameau ; un quart-d'heure d'*et cœtera*, et pas un mot de vrai, encore selon l'étiquette. Les bonnes gens peuvent en être dupes, et madame de Surville ne l'était pas mal.

Pour répondre dignement à des avances aussi marquées, la bonne mère d'Édouard, qui avait dîné chez madame Luceval, crut devoir l'inviter pour le lendemain. On accepta, sous la condition qu'on mangerait alternativement les uns chez les autres. Pouvait-on vivre désormais sans madame de Surville !

On convint qu'au premier jour on partirait tous ensemble pour Paris. Un contrat à faire dresser; des billets de mariage, des billets d'invitation à faire circuler; beaucoup d'emplettes à faire, que d'embarras, et, en même temps, que de plaisir !

Les jeunes gens ne se mêleraient que de faire l'amour; c'est une occupation qui suffit à la longueur des jours, dont on craint de se distraire, et il est du devoir de bons parens de se souvenir qu'ils ont aimé, et qu'ils étaient bien aises alors qu'on les laissât tout à eux.

Les choses ne s'arrangèrent pas précisément ainsi. Des pluies continuelles firent remettre pendant huit jours le voyage de Paris, et huit jours amènent quelquefois bien du changement.

Déja, vers le soir, il y en avait un peu. La conversation commençait à languir, et madame Luceval proposa la ressource des gens qui n'ont rien à dire. Mais une bouillotte, entre père, mère et enfans, n'a rien de bien agréable; le plus bête des jeux ne signifie quelque chose qu'autant qu'on y gagne, ou qu'on y perd. Madame de Surville n'était pas fâchée de retourner chez elle, et Édouard ne se fit pas trop prier pour la reconduire.

Il pensa, en rentrant chez sa mère, à Caroline, à Caroline qui l'attendait depuis le matin. Plaisirs d'amour lui avaient fait négliger les devoirs de l'amitié. Il sentait sa faute, sans pouvoir se la reprocher : Julie était si belle, si séduisante! et puis, ne reçoit-on pas avec indulgence les excuses d'un ami, et la perte d'un jour, qui assure son bonheur, ne s'oublie-t-elle pas aisément? Il était temps encore de faire partager au cœur de Caroline, l'ivresse, le délire qui régnaient dans le

sien. Elle lui opposerait peut-être ses propres réflexions sur la bizarrerie, sur la froideur de Julie; mais ne soupçonne-t-on pas, à vingt ans, que l'amour mécontent exagère autant, au moins, que l'amour satisfait? Il alla chez mademoiselle Luceval.

Elle ne l'attendait plus. Elle avait passé la journée dans les plus cruelles inquiétudes; chaque moment de retard y ajoutait encore. Convaincue qu'un galant homme ne manque aux procédés que lorsqu'il en est distrait par des évènemens du plus haut intérêt, elle avait prévu tout, absolument tout ce qui s'était passé, et son imagination avait été au-delà de la vraisemblance, car une amante alarmée pouvait seule redouter qu'un même jour amenât un aveu mutuel, une demande en forme, et la conclusion d'un mariage.

Mademoiselle Lori, sans passions, mais sans jouissances, ne concevait rien à des craintes qu'elle trouvait puériles; elle leur opposait des raisonnemens. C'est bien là ce qu'il faut à l'amour! Et des gens qui passent pour avoir de l'esprit et du jugement, se flattent tous les jours de s'en faire écouter.

« Mais enfin, mademoiselle, si les choses étaient « telles que vous les supposez, que feriez-vous? « — Je mourrais, je crois. — Ne serait-il pas plus « sage de chercher à dissiper le prestige qui « aveugle M. Ducoudrai, pour le ramener à la « plus méritante, à la plus aimable? — Et com-

« ment? — Est-il si difficile de lui prouver jusqu'à
« l'évidence... — On ne prouve rien à un amant.
« — Je commence à le croire, mademoiselle, car,
« enfin, quel effet ont produit sur vous vos ef-
« forts et les miens? Aussi n'entends-je pas qu'on
« ait la maladresse de faire remarquer à M. Du-
« coudrai des défauts, qu'en ce moment peut-être
« il érige en qualités. Mais est-il si difficile de
« paraître maîtresse de vous; d'applaudir à son
« bonheur; de ne le garder ici que le temps né-
« cessaire pour lui faire désirer de revoir made-
« moiselle Julie; de le lui renvoyer plus amoureux
« que jamais; d'exiger enfin qu'il ne la quitte
« plus? — Oui, voilà un moyen bien sûr, et sur-
« tout très-consolant. — Ne vous y trompez pas,
« mademoiselle; le succès est certain. Quatre jours
« de tête-à-tête ôtent bien des charmes à celle qui
« n'a que cela. — Cela peut être vrai, mademoi-
« selle Lori; mais vous n'avez pas réfléchi à ce
« que vous me proposez. Vous voulez que je des-
« cende jusqu'à l'intrigue, que je tende des piéges
« à ma sœur? — Hé, mademoiselle, ces dames
« ont-elles été si délicates? ne sont-elles pas ve-
« nues ici avec la volonté très-marquée de vous
« enlever M. Ducoudrai, et d'intriguer elles-mêmes
« pour lui faire reprendre ses premiers liens? —
« Cela n'est pas démontré. — L'absence de
« M. Édouard dépose contre elles. — Alors je dois
« les plaindre et non les imiter. M.*** ne me
« conseillerait pas comme vous. — Il est des cho-

« ses qu'un homme réservé ne se permet jamais « de dire à la femme qu'il affectionne le plus, « comme il est vrai que la conformité de sexe « autorise à tout dire et à tout entendre. C'est « par une suite de cette confiance nécessaire, que « les femmes apprennent entre elles à se garantir « de la séduction, et qu'elles s'éclairent sur les « moyens d'être heureuses, en faisant le bonheur « des hommes. ».

Cette conclusion annonçait de la part de mademoiselle Lori une profonde expérience. Hé bien, elle n'en n'avait pas du tout; mais elle avait lu des romans. Oh! cela forme une jeune personne. Mademoiselle Lori se résuma enfin.

« Mademoiselle, vous êtes forcée de choisir, « ou du parti que je vous propose, ou de blâmer « le choix de M. Ducoudrai, lorsqu'il viendra « vous en faire part. Le pourrez-vous sans allé- « guer des raisons, qui, comme vous l'observez « très-judicieusement, ne le persuaderont pas?

« — Ma bonne amie, je n'émettrai aucune opi- « nion. — Vous ne pouvez montrer cette indifféré- « rence sur une affaire qui touche d'aussi près made- « moiselle votre sœur. Votre silence équivaudrait « au jugement que vous craignez de porter, et « quelles conséquences M. Ducoudrai n'en tire- « rait-il pas? que cette amitié si tendre est réel- « lement de l'amour concentré et jaloux. Vous « vous laissez pénétrer en pure perte; vous ôtez « à Édouard cette sécurité qui ajoute insensible-

« ment à ses sentimens pour vous; vous le forcez « à fuir une amante qu'il ne dépend pas de lui « de payer de retour, et dont la froideur sur ses « plus chères affections le contrarie d'abord, et « l'irrite bientôt.

« — Allons, puisqu'absolument il faut choisir « du blâme ou de la louange, je louerai donc « son choix, je l'en féliciterai même; mais sans « autre intention que de me rendre impénétrable, « et de le conserver du moins comme un ami. »

Pendant cette conversation, tournée, retournée de toutes les manières, et répétée mille fois, Caroline ne cessait de travailler. Peindre son Édouard de son aveu; pouvoir présenter son sujet à tout le monde; placer chez elle l'image chérie; l'avoir sans cesse sous les yeux; quels motifs plus propres à soutenir son ardeur? C'était encore une de ces jouissances que l'amour malheureux a tort de se procurer, qui ajoute à ses souffrances, mais qui l'aide à souffrir.

Édouard parut. Caroline s'efforça de lui sourire, et elle y parvint. Il lui prit la main encore, il la conduisit à cette ottomane, où, placés le matin l'un à côté de l'autre, Caroline avait entrevu une félicité éloignée, mais possible. Ce que l'amour a d'enchanteur, ce que la certitude du bonheur a d'enivrant, Édouard exprimait tout avec les traits les plus forts et les plus vifs. Caroline était préparée à un rapprochement entre lui et sa sœur; elle ne l'était pas à un prochain

mariage. Elle y avait pensé, comme on s'occupe d'avance du plus grand des malheurs, pour s'en garantir, ou lui opposer le courage. Mais sitôt !... sitôt renoncer à ses plus douces espérances ! n'avoir bien connu Édouard que pour le regretter toujours ! se le voir enlever, sans qu'aucune puissance ait le pouvoir de le lui rendre jamais! c'est tout ce qu'il est possible de supporter de maux; c'est plus qu'on n'en peut dissimuler.

Caroline céda à sa douleur. Son cœur se gonfla; ses yeux se remplirent de larmes. Mademoiselle Lori ne la perdait pas de vue une seconde; elle s'écria qu'elle avait eu raison de craindre que la continuité du travail et l'odeur de la peinture l'incommodassent enfin. Édouard, alarmé, la pressa d'aller prendre du repos. Du repos! il ignorait encore qu'il n'en était plus pour elle.

Caroline se lève faible et chancelante. Mademoiselle Lori la soutient et l'emmène. L'infortunée se tourne encore vers Édouard; elle lui présente la main; elle presse la sienne avec expression. « Soyez heureux, mon ami, lui dit-elle, et félicitez Julie de pouvoir faire votre bonheur. »

Édouard ne voulait se retirer qu'après être rassuré sur la santé de Caroline. Il attendait le retour de mademoiselle Lori, en ouvrant une brochure. Il en lisait une page; il sautait à la fin du livre; il le fermait; il en prenait un autre. Il s'approcha enfin du tableau, dont l'esquisse était aussi avancée qu'elle pouvait l'être. Déja il

démêlait, il reconnaissait ses traits. Il ne concevait pas comment mademoiselle Luceval avait pu saisir la ressemblance, privée de son modèle; il cherchait; il s'interrogeait : la chose lui paraissait inexplicable.

En cherchant, en rêvant, ses yeux se portèrent sur un tiroir entr'ouvert, et sur un grand portefeuille en carton, dont une partie sortait du secrétaire. Ce porte-feuille ne pouvait renfermer que des gravures, des études peut-être, et tout ce qui venait de la main de Caroline était intéressant pour Édouard. Il tire le porte-feuille, il l'ouvre; il ne pense pas qu'il puisse être indiscret : la forme du porte-feuille, le tiroir à demi-poussé, éloignaient toute idée de mystère. Pouvait-il deviner que sa longue absence avait enfin fait négliger les précautions ordinaires, et que son retour inespéré n'avait laissé que le temps de jeter ce malheureux porte-feuille au premier endroit?

Il y trouve en effet des études.... mais il ne peut revenir de son étonnement. Il passe de la surprise à une douleur profonde, qui augmente à chaque feuille qu'il découvre. C'est lui, au crayon, à la gouache; c'est encore lui, toujours lui. Troublé de ce qu'il a vu, désespéré d'une indiscrétion involontaire, il se hâte de tout replacer.

Il était temps : mademoiselle Lori rentrait. Elle fit, sur la situation de Caroline, une histoire, que la bonne fille croyait très-persuasive,

à laquelle il feignit de croire, et qui ne pouvait plus l'abuser.

Il se retira dans une agitation facile à concevoir, et cherchant à mettre de l'ordre dans ses idées. Ces portraits multipliés, l'état cruel où Caroline était tombée en apprenant son mariage, ces expressions de la plus vive tendresse qui ne s'était interdit qu'un mot, que la mémoire trop fidèle d'Édouard plaçait partout où la timide Caroline eût voulu le prononcer, tout s'accordait à lui ôter jusqu'au moindre doute, et à rendre sa situation aussi embarrassante que pénible. Il n'était pas de ces hommes sans pitié, qui jouissent avec orgueil des sentimens qu'ils dédaignent d'éprouver. Il chérissait Caroline, comme on aime une tendre sœur; il faisait son malheur, et il allait le combler en disposant de lui, et en continuant de lui parler amitié, lorsqu'elle ne pouvait invoquer que l'amour. Quel parti prendra-t-il?

S'éloigner d'elle, cesser insensiblement de la voir, était un moyen bien incertain de la rendre à elle-même, mais qui ne manquerait pas de le faire mésestimer. Que penserait-elle en effet d'un homme qui, après s'être empressé de solliciter, d'obtenir comme une grace d'être admis dans sa plus douce intimité, l'abandonnerait enfin, sans motif apparent? Aura-t-il la cruauté de justifier cette conduite choquante, en lui laissant entrevoir qu'il a pénétré la plus secrète de ses pensées? et quelle preuve en donner, que la violation d'un

secrétaire qui, pour être entr'ouvert, n'en était pas moins sacré! Il fallait donc qu'il s'accusât d'abord, pour réduire Caroline à n'oser plus lever les yeux sur lui, à craindre sans cesse une indiscrétion, à ne voir enfin, dans chaque habitant du hameau, que le censeur muet d'une passion, toujours humiliante quand elle n'est point partagée! Quelle ressource alors resterait-il à l'infortunée! Se soustraire à tous les regards; abandonner le berceau de son enfance, des amis plus anciens et plus solides que lui, dont les égards et l'affection n'ont cessé depuis sa naissance d'embellir tous ses momens? Elle chérira la mémoire de ceux-ci, et elle ne prononcera son nom que pour se plaindre de l'avoir connu. Si au moins il avait soupçonné ce fatal secret avant de se lier lui-même!...

Mais, quoi! a-t-il réellement quelque chose à se reprocher, et doit-on une réparation au mal dont on n'est pas cause? S'immolera-t-il à un amour qu'il n'a pas cherché à faire naître, qu'il n'a jamais encouragé? Donnera-t il sa main sans son cœur, et le vain titre d'épouse suffirait-il à une femme sensible et délicate? D'ailleurs, avant d'être généreux, ne faut-il pas être juste? Julie ne l'aime-t-elle pas aussi, et à laquelle doit-il tout, de l'une à qui il n'a rien promis, de l'autre à qui il a fait l'aveu de sa tendresse, et qui n'attend que l'instant de la couronner? Caroline, épouse d'Édouard, ne serait pas plus heureuse; Édouard

et Julie ne pourraient plus prétendre au bonheur, et y a-t-il à balancer entre le malheur de trois individus, et celui d'un seul ?

Ces raisonnemens étaient ceux d'un homme d'une probité sévère. Mais ils ne déterminaient rien sur sa conduite à venir avec Caroline. Affligé, irrésolu, incapable de manquer à ce qu'il devait à l'intéressante fille, il sentit cependant cet intérêt si vif s'affaiblir et s'éteindre devant l'image séduisante de Julie, que les ténèbres lui présentaient sans cesse. Quel homme à vingt-quatre ans, dominé par une passion quelconque, s'occupe long-temps de ce qui lui est étranger? L'amour l'emporta enfin sur toute autre considération. Il s'y abandonna sans réserve, et rentra chez lui, impatient du lendemain.

Madame Luceval était à peine levée, qu'elle proposa à Julie de l'accompagner chez sa sœur. On ne pouvait se dispenser de lui faire part du prochain mariage, et il était dans les convenances de devancer la voix publique. Dans toute autre circonstance, on eût prié M. Luceval d'épargner cette démarche à ces dames; mais on était bien aise de voir comment Caroline prendrait la chose; on comptait jouir de son embarras, et peut-être de sa peine, car on ne croyait pas à son amitié désintéressée. Comme une bonne idée en amène toujours une autre, on pensa à tirer parti de l'effet que produirait, en ce moment, la présence d'Édouard, et on ne douta plus qu'on ne parvînt à porter un jugement sûr.

Le jeune homme arrive à la maison Luceval, empressé, ardent, appelant, cherchant sa Julie. On lui dit que ces dames sont chez Caroline, et qu'elles l'y attendront.

Caroline, renfermée avec mademoiselle Lori, ne voulait, ne pouvait voir personne. Elle était réellement malade d'amour et de chagrin. Madame Luceval se fait annoncer; mademoiselle Lori va au-devant d'elle, et oppose à l'empressement qu'elle témoigne, l'état de sa fille souffrante. Madame Luceval profite de cela même; elle insiste, elle s'exprime en mère alarmée. De qui sa fille doit-elle attendre et recevoir des secours, si ce n'est d'elle? Peut-on supposer qu'elle l'abandonnera à des soins étrangers? Elle avance, en débitant ces lieux communs. Mademoiselle Lori ne sait plus que lui dire; Julie et sa mère sont au chevet de Caroline.

Si elles lui eussent vraiment appris ce qu'Édouard lui avait annoncé la veille, elle se fût trahie devant elles comme devant lui. Mais, préparée à ce qu'elle allait entendre, elle composa son visage, et sa mère, qui l'étudiait attentivement, n'y remarqua aucune altération. Tout changea lorsque le jeune officier parut. Timide devant Caroline, contraint dans ses expressions, il voulait paraître affectueux, sans qu'il lui échappât un mot qui pût nourrir l'espoir chimérique de l'infortunée, et rien ne décèle l'embarras comme les efforts mêmes qu'on fait pour le cacher. Ma-

dame Luceval ne savait à quoi attribuer celui d'Édouard, et ses yeux se reportèrent sur sa fille. Son teint animé, sa respiration précipitée, une main étendue, qui semblait appeler celle d'Édouard, tout confirma des soupçons déja trop vraisemblables.

Mais à quoi attribuer la contrainte d'Édouard? oh! voilà ce que c'est : on lui a laissé pressentir, on lui a même déclaré un amour, auquel il ne dépend pas de lui de répondre, et celui qu'il a pour Julie explique les ménagemens qu'il accorde à son imprudente sœur. Quel dommage que ce ne soient là que des conjectures! Si on pouvait se procurer quelques preuves.... Eh bien! qu'en ferait-on? on ne déteste pas absolument Caroline, surtout depuis qu'on a cessé de craindre les suites que pouvait avoir son penchant. Cependant... si... hé, pourquoi pas? si on pouvait faire revenir M.*** de la haute opinion qu'il a de sa protégée, avec quelle facilité on le ramènerait sur ces anciens procédés, qui l'ont si vivement aigri! avec quelle indifférence il apprendrait les petites persécutions que l'on pourrait impunément exercer, et que justifieraient les circonstances! Il est fatigant de toujours porter un masque, et cette gêne devient plus pénible chaque jour. Oui, mais il faut convaincre un homme tel que M.***. Bon, bon, cinq à six semi-preuves équivalent à une preuve matérielle. Cette manière de voir n'est pas admise en justice; mais, dans la société? S'il

fallait surprendre le coupable en flagrant délit pour le juger, il n'y aurait plus que des gens estimables, et que deviendrait le bonheur de médire, et même de calomnier?

Madame Luceval, qui ne voulait pas, un quart-d'heure auparavant, qu'on la supposât capable de livrer sa fille à des soins étrangers, madame Luceval se leva pour aller prendre note des semi-preuves acquises, en chercher de nouvelles, et trouver un moyen innocent de les faire parvenir à M.***, sans qu'il la soupçonnât de mener cette intrigue. Pendant qu'elle s'occuperait de cette grande affaire, Julie acheverait de tourner la tête à Édouard, Caroline continuerait de souffrir : ainsi, pas de temps perdu.

« Adieu, ma chère, dit-elle en sortant; je vois « avec plaisir que votre indisposition n'est pas « aussi grave que le craignait mademoiselle Lori. « J'enverrai Louison savoir de vos nouvelles. »

Elle prend le bras d'Édouard, qui sentait combien sa présence était déplacée, et qui, pour lui comme pour Caroline, était fort aise de se retirer : un homme sensible craint de voir les malheureux qu'il a faits.

Julie les suit. Il reste à Édouard un bras à offrir; la jeune personne l'accepte avec l'empressement de l'amour. Son amant croit sentir une douce pression; il y répond en se tournant vers elle, et il oublie encore Caroline en la regardant.

Cette journée se passa comme la précédente;

même ivresse, même délire, même silence, lorsqu'on se fut dit jusqu'à satiété : Je vous aime, je vous aimerai toujours. Les jeux innocens remplirent la soirée. Ces jeux-là ne signifient rien par eux-mêmes ; mais on y attache certaines pénitences, précieuses aux amans, et le temps s'écoule avec rapidité quand on baise la main de sa maîtresse, ou qu'on effleure sa joue.

Le lendemain ramena les mêmes scènes, qui produisirent moins d'effet. Je vous aime, je vous aime, toujours je vous aime, et rien que cela! et encore *le Pied de bœuf, le Corbillon, et Monsieur le Curé!* Édouard avait l'esprit juste, le jugement sain, et il ne se prêtait plus à ces niaiseries que pour faire sa cour.

Le troisième jour, il dit à Julie : « Nous ne passerons pas la vie à jouer au pied de bœuf. — « Eh bien, mon cher Édouard, voulez-vous jouer « au volant? — Mais nous pourrions, ce me « semble, nous amuser à quelque chose de plus « raisonnable et de plus piquant. » Et il chercha à lier une de ces conversations qui naissaient d'elles-mêmes entre Caroline et lui; que soutenaient la variété, les connaissances, l'enjouement.

Julie parlait avec facilité lorsqu'elle était fortement affectée. Elle avait l'usage du monde, et certain esprit, d'emprunt et de mémoire, rendait avec assez de grace les sensations de son cœur. Elle perdait tous ses avantages, dès qu'on cherchait en elle la femme aimable et éclairée. Elle

écoutait Édouard avec une sorte de déférence, qui prouvait le sentiment intime de son infériorité. La conversation tombait à chaque minute. Édouard lui-même fut réduit au silence : l'esprit ne produit pas long-temps seul.

Il se retira de meilleure heure que de coutume, et le jour suivant il arriva un peu plus tard. Madame Luceval, qui ne perdait rien, ne quitta plus les jeunes gens. C'est elle qui parlait, qui provoquait la saillie, qui y répondait avec finesse, et de loin en loin Julie plaçait un mot, quelquefois assez heureux. Édouard renaissait ; certaines remarques, peu flatteuses pour la jeune personne, s'oubliaient insensiblement. Il ne s'apercevait pas encore que c'était avec madame Luceval qu'il causait : comme ce fripon d'amour nous aveugle !

Le cinquième jour dissipa une partie des illusions du jeune officier. Sa future belle-mère fut frappée d'une migraine, d'une véritable migraine : cela peut arriver à tout le monde. Il se trouva seul avec Julie, excepté aux heures de repas, où madame de Surville et Luceval le sauvaient de la monotonie. Que la journée lui parut longue ! tirer sa montre à chaque minute, ce n'est pas abréger le temps ; regarder sa maîtresse, la trouver belle, ne mène qu'à lui souhaiter quelque chose de plus.

Madame Luceval reparut le jour d'après. Elle essaya de renouveler le prestige ; mais Édouard ne s'y méprit plus. Il rendit justice à la gaieté

folâtre et piquante de la mère ; mais il ne put s'empêcher de penser que c'était sa fille qu'il épousait. « Allons, dit-il, allons voir Caroline. Je « l'ai trop négligée, et il ne faut être ni injuste, « ni ingrat envers ses amis. »

Caroline, toujours souffrante, pénétra, en le voyant, une partie de la vérité. Elle retrouva à l'instant son amabilité et les graces de son esprit. La nécessité de réussir par lui seul, la rendit encore une fois supérieure à elle-même. Pas de reproches sur cinq grands jours d'abandon ; pas de questions sur ce qui s'était passé entre sa sœur et lui ; de la candeur, du charme et de l'ame. La figure en pied d'Édouard était presque terminée, et lui prouvait qu'on n'avait cessé de s'occuper de lui, et plus d'une fois l'amour-propre a été utile à l'amour.

En effet, Édouard pouvait-il ne pas s'intéresser aux sentimens qu'il avait fait naître ? Pouvait-il n'être pas touché du sort d'une femme sensible, si complètement digne d'être heureuse ? Gêné, embarrassé un moment encore auprès de Caroline, il la regarda bientôt avec une espèce d'assurance : il lisait dans ses yeux plaisir et amour. Quelle est la physionomie que ces deux sensations n'embellissent pas? quelle est la beauté qui ne perde de ses charmes entre l'uniformité et l'ennui ?

Il sortit, en comparant les deux sœurs pour la première fois. Julie, disait-il, n'a que quelques

années à être belle ; Caroline ne changera jamais.

Il retourna cependant chez Julie. Mais celle que l'amant observe avec les yeux de la raison, conserve bien peu de pouvoir, si cet examen ne tourne pas tout-à-fait en sa faveur.

Caroline devait à sa sœur une visite de félicitation. Elle l'avait différée pour cause de mauvaise santé, disait-elle; mais par quelques petites raisons que vous pénétrez sans doute. Armée de courage, résolue à vaincre, elle développa tous ses moyens. Sa mère se pinçait les lèvres ; Édouard n'entendait plus qu'elle ; ce n'était qu'à elle qu'il parlait, et elle eut le bon esprit de se retirer, quand elle jugea que l'émotion qu'elle produisait ne pouvait plus que décroître.

Après sa retraite, Julie parut plus nulle encore. A chaque instant elle perdait de ses droits. Édouard la trouvait toujours belle ; mais ces traits, qui avaient porté le trouble, l'ivresse dans ses sens, n'excitaient plus en lui qu'une froide admiration. « Je n'y saurais tenir davantage, se dit-il « en la quittant. Il est impossible qu'un homme « sensé épouse jamais cette fille-là.

« Cependant, j'ai engagé ma mère à une dé- « marche, sur laquelle je ne la déterminerai pas « à revenir : elle me reprocherait, avec justice, ma « précipitation ou ma versatilité. J'ai sollicité « d'ailleurs, j'ai reçu comme une grace les pro- « messes de Julie ; je me suis formellement engagé « avec elle. Comment revenir là-dessus ? comment

« même oser y penser? Allons, la faute est com-
« mise : j'en supporterai le poids. Je me laisserai
« marier, et j'aimerai ma femme... autant que je
« le pourrai. »

Le lendemain, il avait devancé l'aurore, et il continuait, dans les jardins, des réflexions qui avaient troublé son sommeil. N'avait-on pas vu rompre de mariage plus avancé? la rupture, au moment même de la célébration, a-t-elle jamais nui à la réputation, à l'établissement de la demoiselle délaissée? elle a eu de l'humeur sans doute; l'homme a passé pour un être bizarre, pour un original; mais qu'importe, après tout, un peu d'humeur à celui qui s'éloigne, et qu'a-t-il à craindre de l'opinion, quand il est fondé à dire : Mes sens m'avaient aveuglé; j'ai appelé la raison à mon aide?

« Et puis, de qui mes engagemens sont-ils con-
« nus? de ma mère, qui m'aime; du président,
« qui probablement juge comme moi de made-
« moiselle Julie; du chanteur, à qui tout est égal,
« pourvu qu'il fasse de la musique, et de Fran-
« çois, qui ne prend pas un grand intérêt à la
« jeune personne. Nos amis de Paris ne savent
« rien encore; le contrat n'est pas dressé; je ne
« vois pas quel tort réel je ferai à mademoiselle
« Julie. Allons, allons, je ne me marierai pas. »

Quand on cherche et qu'on trouve, pour rompre avec une femme, plus de raisons qu'on n'en avait de l'aimer, il lui reste bien peu de ressources.

Édouard continue son monologue. « Oui, mais... « comment retirer ma parole ? comment soutenir « les reproches, l'aigreur, les violences de ma- « dame Luceval ?... Oh ! on peut résister à cela : « femme qui s'emporte a toujours tort, et n'y gagne « rien. Mais la douleur, et peut-être les larmes de « Julie.... Ses larmes ! mais est-il donc certain « qu'elle m'aime tant? Sa conduite avec cet étourdi « de Paris, cette dissimulation de toute une soi- « rée, et qu'elle a interprétées comme elle a voulu, « ne prouvent-elles pas du manége, du calcul, « et un cœur vraiment sensible ne dédaigne-t-il « pas ces misères-là ?... Enfin, je peux lui écrire... « Eh, oui ! une lettre, très-mesurée, très-respec- « tueuse, me tirera de là. »

Voyez-vous, voyez-vous, comme on cherche à atténuer ses torts, en ajoutant à ceux des personnes à qui on regrette de n'en pas trouver de plus graves ? Édouard était un honnête homme dans toute l'acception du mot; mais il croyait avoir de bonnes raisons de changer ; il voulait n'avoir pas de reproches à se faire, et, comme tant d'autres, il s'arrangeait avec sa conscience.

Caroline l'avait entrevu à travers les rameaux. Elle avait pris une route tournante avec mademoiselle Lori, afin de le rencontrer comme par hasard. Encore de la comédie, allez-vous me dire. Mais je vous le demande : pouvait-elle avoir l'air de le chercher, et qu'avait-elle de mieux à

faire que de l'attendre, puisqu'elle ne pouvait laisser échapper une occasion de le voir?

Sans intention, sans même y penser, Édouard la joignit, comme on s'empresse de satisfaire un besoin réel et pressant. Il ne regrettait pas cette fièvre d'amour, qui brûle, qui ravage, qui promet toujours le bonheur, et qui le donne si rarement. Il cherchait ce sentiment doux, pénétrant, dont la modération même semble garantir la durée, et qu'il avait toujours trouvé auprès de Caroline. Il croyait qu'il la rendrait heureuse encore, si elle pouvait enfin s'y borner comme lui.

Ils étaient rentrés chez Caroline, et ils ne s'en apercevaient pas. Le déjeuner les tira de leur aimable distraction, et ce déjeuner ressembla à celui qu'ils avaient pris ensemble huit jours auparavant. Même intérêt, même charme, même abandon. Édouard prit la palette, en pensant qu'il serait toujours temps d'aller chez madame Luceval, ou de lui écrire. Caroline se plaça. Il étudiait cette figure, qui ne cessait de se parer d'expression, et il ne la trouvait pas si mal. Elle a des yeux, se disait-il; on n'est jamais laide avec cela.

Vous sentez qu'il ne restait plus rien des impressions défavorables qui l'avaient autrefois éloigné. L'habitude lui laissait voir enfin les deux sœurs sans prévention. Laquelle, selon vous, doit l'emporter?

Il avait commencé son esquisse. Empressé de

saisir un moment si favorable à Caroline, il se livrait aux élans du génie, et, sans le savoir, il faisait en grand maître. Les sons tendres et brillans de la harpe soutenaient son imagination. Les heures s'écoulaient, la toile s'animait, lorsque Louison parut.

Elle venait chercher des dessins de broderie, de la musique nouvelle, des bagatelles que madame Luceval avait, ou que Caroline eût été la dernière de qui elle eût voulu les emprunter. Le prétexte était gauche; mais qui ne fait pas de fautes, et qui en fait d'aussi grossières que les gens passionnés ?

Caroline eut l'air de ne rien pénétrer. Édouard sentit que pour se soustraire à des poursuites qui deviendraient fatigantes, il fallait ne pas différer à prendre un parti, et il y était plus disposé que jamais. Il sortit avec l'intention de finir, et il ne dit à Caroline que ces mots : « Dans une heure, « je serai près de mon amie. Dans huit jours, « lui répondit Caroline en souriant. » Et ces mots si simples furent rendus à madame Luceval, qui les dénatura, les commenta, les arrangea à *l'effet*, non qu'elle s'alarmât encore, mais elle était bien aise d'ajouter à sa note des semi-preuves.

Tout bien examiné, Édouard se décida à écrire : on n'aime pas à se trouver en face des gens qu'on désoblige Il fallait avant tout qu'il prévînt sa mère. Elle devait dîner ce jour-là chez madame Luceval,

qu'il se proposait bien de ne plus revoir, et si on se doit beaucoup à soi-même, le premier des devoirs est de se montrer bon fils. Il devait donc épargner à madame de Surville les brusqueries auxquelles la lecture de sa lettre ne manquerait pas de l'exposer.

La difficulté était de s'expliquer avec elle, de lui dire à peu près qu'on veut, qu'on ne veut plus, qu'on ne sait pas trop ce qu'on voudra, car quelque tournure qu'il pût donner à son discours, il devait se réduire à cela.

François avait toujours eu beaucoup de peine à trouver son premier mot, et tous les gens embarrassés ressemblent fort à François. Édouard se levait, s'asseyait, s'approchait de sa mère, reculait, avançait encore, parlait de choses indifférentes, cherchait à arriver à son but, et s'en éloignait toujours. Cependant, il était quatre heures, et on ne dîne point partout à sept.

Madame de Surville l'observait, s'étonnait, et jugea enfin qu'il avait quelque chose d'important à lui confier. Elle était loin de soupçonner que Julie, qu'il avait quittée dans son dépit, qu'il avait reprise par un retour de tendresse, pût être le sujet de l'entretien qui probablement allait commencer. Elle s'était pourtant aperçue aussi, pendant la semaine d'épreuves, que la demoiselle ne pouvait fixer que par sa beauté, et elle eût désiré qu'Édouard fît un autre choix. Mais de tous les entêtemens le plus fort et même le

plus durable est celui de la prévention, et tant qu'elle existe, il est inutile de raisonner.

Elle attendait, avec cet air doux, caressant, qui attire, qui permet tout. Édouard cherchait toujours à arranger des phrases. Un sourire de sa mère, une main qu'elle lui présenta et qui pressa la sienne, vainquirent sa timidité. Il éclata comme un coup de tonnerre : « C'en est fait, s'é-« cria-t-il, je ne me marie plus. »

Il ne lui restait qu'à paraphraser son texte, et il parla tant qu'il voulut. Madame de Surville ne pensait pas à lui objecter la moindre chose : la façon de penser d'Édouard s'accordait parfaitement avec la sienne. Cependant elle n'était pas sans inquiétude. Elle savait, ainsi que tout le hameau, que madame Luceval, en colère, n'était pas une femme comme une autre. Un éclat violent lui paraissait inévitable, et ces sortes de scènes effraient toujours celles qui ont contracté l'heureuse habitude de tout sacrifier à la paix.

En discutant le pour et le contre avec son fils, elle sentait qu'elle ne pouvait mettre dans la balance le bonheur de toute la vie d'un homme, et des ménagemens de pure bienséance. Elle se décida donc à rester chez elle jusqu'à ce que l'orage fût calmé, et elle consentit à écrire, après avoir prié, conjuré Édouard de ne pas redevenir amoureux le lendemain.

Ce n'était pas encore une chose aisée à faire

que cette lettre. Il fallait lui donner la tournure la moins offensante possible, et cependant se prononcer de manière à éviter toute explication verbale. Après avoir déchiré quelques brouillons, on en transcrivit un, dont on n'était pas très-satisfait; mais on désespérait de faire mieux.

Un domestique part avec la lettre, et on en met un à la porte extérieure, avec l'ordre positif de ne laisser entrer qui que ce soit. Une interdiction générale ne porte directement sur personne, et c'est encore un procédé que madame de Surville croit devoir à madame Luceval. On fait dire au cuisinier d'apprêter à la hâte quelques plats. La mère et le fils se disposent à faire un assez triste dîner, à l'issue duquel ils doivent aller partager la solitude de Caroline. Édouard en a exprimé le désir, et madame de Surville revient à des idées qui lui ont été long-temps chères, et qu'elle a abandonnées à regret.

Ils étaient servis; ils allaient se mettre à table. Ils entendent du bruit dans leur petit jardin. Édouard s'approche de la croisée... C'est madame Luceval à qui on a refusé la porte, et qui entre par la cuisine, en criant qu'elle aura raison de cet outrage. Madame de Surville, effrayée, se sauve. Édouard, sans défense contre une femme qui a bien quelques reproches à lui faire, s'enfuit de son côté. Il rejoint sa mère, je ne sais où; ils trouvent l'escalier dérobé; ils le descendent

pendant que madame Luceval monte l'autre; ils sortent de chez eux en fugitifs; ils vont se réfugier chez le président.

Madame Luceval est maîtresse dans la maison. Elle va, elle vient; elle ouvre les portes, elle les pousse avec violence. Les domestiques accourent; madame Luceval les écarte, à droite et à gauche; son air les pétrifie. Ils ne comprennent rien à ses plaintes, à ses menaces, par la meilleure de toutes les raisons, c'est que madame de Surville n'avait pas cru devoir les prévenir.

Madame Luceval, après avoir ouvert jusqu'au dernier réduit, sort, l'œil étincelant, la tête élevée; elle traverse les jardins; elle arrive chez Caroline.

Luceval, qui ne doutait pas que madame de Surville ne prévînt une explication de cette espèce, et que la colère et les vues réelles ou supposées, dont sa femme accusait déja sa fille aînée, n'ajoutassent à une haine toujours mal déguisée avec lui, Luceval avait couru chez Caroline, ne lui avait dit que quatre mots, et vite il était revenu, et s'était renfermé dans son cabinet : c'est toujours là qu'il se retranchait dans les circonstances critiques.

Madame Luceval trouve tout fermé chez Caroline. Elle frappe... elle frappe encore; personne ne répond. Elle va faire une scène épouvantable à François, totalement étranger à tout ceci, et chez qui elle ne trouve pas d'autres victimes.

Elle parcourt de nouveau les jardins; elle entre chez le musicien, chez les autres locataires; le président en personne refuse de la recevoir.

Elle ne s'apercevait pas que les jardiniers, les femmes de la laiterie, de la lingerie, les domestiques de toutes les classes la suivaient, d'assez loin cependant; mais l'observaient, chuchotaient, et ricanaient entre eux : nos valets sont toujours nos juges les plus sévères; ils nous voient de si près!

La fureur a ses bornes, comme toutes les passions. Madame Luceval, fatiguée, excédée, s'assit enfin sous un berceau. Elle sentit d'abord sa dégradation; elle s'aperçut ensuite qu'elle s'était donnée en spectacle; elle tomba dans l'état d'affaissement où nous l'avons vue long-temps auparavant, lorsqu'elle venait d'écrire et d'envoyer à M.*** une lettre qui blessait toutes les convenances.

C'est elle maintenant qui craint de se montrer. Fixée sur le gazon, elle n'ose se permettre le moindre mouvement; elle prête l'oreille, et des éclats, que sa présence ne contient plus, parviennent jusqu'à elle; elle ne sait à quoi se résoudre. Traverser cette multitude, c'est s'exposer à de nouveaux affronts; rester où elle est, entendre des ris insultans, c'est plus qu'elle ne peut supporter.

Le bon Luceval savait que l'amour-propre rappelait toujours chez elle la raison aliénée; mais

il voulait n'avoir rien à redouter pour lui. Il laissa écouler une grande heure, que sa femme passa dans les angoisses et l'irrésolution. Il sortit enfin, et fut dispensé des informations : il reconnut François, qu'un reste de bonté portait à dissiper l'attroupement, et il tira de ce côté.

Il se présenta devant sa femme, sans proférer un mot; mais la bienveillance, la compassion, étaient peintes dans tous ses traits; ses bras s'ouvrirent pour elle, et elle s'y précipita. Appuyée sur le meilleur et le plus faible des époux, elle reprit avec lui le chemin de sa maison. Ces mêmes gens, disposés à l'insulter, s'éloignaient respectueusement : son accablement les avait désarmés. Voilà le peuple : idolâtre avec ignorance, cruel sans réflexion, il ne suit qu'un instinct machinal.

Julie avait été aussi sensible que sa mère à ce qu'elle appelait, comme elle, un affront sanglant. Mais encore aux portes de la vie, elle n'avait pas ouvert son cœur aux passions haineuses. Elle regrettait sincèrement Édouard; mais elle se regardait dans une glace, et dès le second jour, c'était lui qu'elle plaignait.

Ce n'était pas sans de fortes raisons que le président s'était opposé lui-même à l'entrée de madame Luceval. Il était certain que personne ne pouvait lui manquer; mais Caroline était venue se réunir aux premiers fugitifs : il fallait arrêter un torrent qui ne ménageait plus rien.

C'est là que Caroline apprit la cause des emportemens de sa mère. La décence ne lui permettait pas de se féliciter; mais elle n'eut pas la force de blâmer Édouard. Il avait son secret; elle ne le savait pas, et si elle eût dit un mot qu'ait démenti son cœur, elle rentrait à ses yeux dans la classe des femmes ordinaires. Elle fut ce qu'elle devait être, réservée sur ce qui venait de se passer, et toujours la même avec l'homme qu'elle nommait encore son ami.

On sut bientôt que madame Luceval cachait, dans le fond de son appartement, sa honte et ses regrets. Chacun pensa à reprendre sa liberté. Le président avait dîné. Il croyait, avec assez de raison, que ce repas doit partager la journée, et que l'être le plus laborieux ne peut donner à son travail une attention soutenue de neuf heures jusqu'à quatre. Caroline pensait comme lui; mais elle était jeune, et elle donnait quelque chose à l'usage. Elle proposa à madame de Surville et à son fils de partager avec elle des mets, probablement froids, mais qui du moins n'avaient pas souffert de l'orage qui avait éclaté chez eux.

Édouard s'empressa d'accepter, et sa mère sourit à son empressement. Elle engagea le président à les accompagner, et il sourit avec elle à l'aspect du tableau, dont les jeunes gens, sans être convenus de rien, ne parlaient pourtant à personne.

Édouard, déchargé du poids d'une rupture, qui

coûte toujours beaucoup à un homme délicat, Édouard était rendu à l'amitié, qui désormais devait seule l'occuper. Il ne se portait pas encore dans l'avenir, que sa mère et le président entrevoyaient déja. Ils ne se disaient rien : quand on a précisément les mêmes idées, on s'entend à merveilles. Personne ne parlait, et tous étaient heureux. Le silence de Caroline tournait aussi au profit de son cœur : il gagnait tout ce qu'il eût perdu, si l'esprit eût voulu paraître.

Une visite, aussi flatteuse qu'imprévue, tira nos paisibles convives de leur douce rêverie. Depuis long-temps M.*** n'était venu à sa maisonnette; depuis plus long-temps encore, il n'avait reçu de lettres de Caroline. Ses motifs n'étaient pas difficiles à pénétrer. Guérie de son amour, elle n'eût pas interrompu la correspondance, et devait-elle répéter des aveux toujours suivis de conseils inutiles, pénibles à recevoir, parce qu'on ne peut les suivre, et qu'on s'en écarte à regret ?

M.*** était indulgent; il s'intéressait vivement à Caroline; il avait toujours joui de sa confiance; il savait qu'on parle volontiers d'une faiblesse malheureuse, et qu'on dit insensiblement ce qu'on ne se permettrait pas d'écrire. Et puis, il était bien aise d'étudier ce M. Ducoudrai, qui lui paraissait si redoutable, et sur le compte duquel il pouvait fort bien s'être trompé. De toutes manières, son voyage au hameau devait tourner à

l'avantage de la jeune personne, et c'est ce qui l'avait décidé.

La première chose qu'il apprit, en descendant de voiture, fut la conduite révoltante qu'avait tenue madame Luceval. Cette nouvelle était celle du jour : elle eût également exercé la malignité d'une petite, et même d'une grande ville, pendant vingt-quatre heures. Les valets ignoraient encore la cause de ces emportemens, et M.*** avait, comme un autre, son grain de curiosité. Les habitans du hameau ne manquaient jamais d'aller, au moment de son arrivée, lui présenter leurs devoirs; mais ce qui venait de se passer les avait désunis, dispersés. Il ne voulait pas s'ennuyer avec dignité. Un homme du premier rang prévient une femme sans déroger, et l'affection l'avait conduit de préférence chez Caroline.

Après les complimens d'usage, M.*** regarda autour de lui. L'aisance, l'air satisfait de Caroline; les attentions, les prévenances que lui marquait Édouard; l'amabilité, la raison prématurée du jeune homme; l'affection particulière que madame de Surville marquait à mademoiselle Luceval; quelque chose de mystérieux dans la figure du président, tout ajoutait à son incertitude. Le tableau, qu'il remarqua enfin comme les autres, et qui le fit sourire comme eux, commença à fixer ses idées. Cependant, si tout le monde était d'accord, pourquoi Caroline lui cachait-elle un

triomphe aussi flatteur ? Il tira le président à part.

Celui-ci lui raconta la conclusion et la rupture du mariage d'Édouard avec Julie ; il fit du jeune homme l'éloge le plus complet ; il s'étendit sur les plus petits détails d'une amitié que M.*** jugea aussitôt. Toujours disposé favorablement pour Caroline, il pensa qu'elle avait pu se taire sur des espérances encore incertaines, et il convint avec le président qu'on ne se permettrait pas un mot qui pût éclairer Édouard sur les dispositions de son cœur.

Jaloux cependant de mieux connaître notre officier, il lui adressa la parole en rentrant. Instruit et modeste, brave et d'un caractère doux, spirituel sans affectation, sensible et raisonnable, notre jeune homme, sans efforts, sans dessein, en se montrant tel qu'il était, fit tout-à-fait revenir M.*** du jugement qu'il avait porté. Convaincu de ce qu'il valait, son nouvel ami ne put résister au désir de féliciter en particulier madame de Surville. « Votre fils, lui dit-il, a connu le délire « de l'amour ; il en a senti le vide. Il paraît aspirer « à un bonheur durable, et il le trouvera avec « Caroline ; mais il faut user avec lui de la plus « grande réserve ; que le mérite seul fasse tout « ici ; qu'Édouard s'en pénètre, et qu'il s'y rende, « étonné lui-même d'aimer. »

C'était à peu près ce qu'il avait dit au président ; mais il avait réfléchi à l'extrême différence qu'il

y a, pour une mère, de recevoir des conseils affectueux de la bouche même d'un homme élevé, ou de les tenir de l'entremise de quelqu'un qui nécessairement altère les expressions. Le premier laisse des souvenirs ; le second fait naître le doute.

M.*** affecta pour Caroline une considération qui eût été remarquée, même par quelqu'un qui n'eût pris à elle aucun intérêt, et qui ne pouvait manquer d'ajouter à celui qu'elle inspirait à Édouard. Il se sentait fier d'être l'ami d'une femme à qui s'adressaient les préférences d'un homme aussi respectable qu'important. Il était pourtant loin de calculer que cette protection marquée devait être commune à celui que Caroline attacherait à son sort. Amour et mariage ne viennent à la pensée, que lorsqu'ils sont déja dans le cœur.

Tous les habitans, la famille Luceval exceptée, se rassemblèrent le soir chez la demoiselle, et ne manquèrent pas de mesurer leurs égards sur ceux que M.*** ne cessait de lui marquer. Jusqu'alors on l'avait aimée ; mais on la trouva digne de la plus haute considération, parce que M.*** la jugeait ainsi. Les grands portent avec eux un prestige, qu'ils étendent jusque sur ceux qu'ils semblent particulièrement distinguer.

Tout le monde était instruit, et personne ne parla de ce qui s'était passé le matin : la discrétion est le premier masque qu'on prenne avec

ceux à qui on craint de déplaire. La conversation ne roula que sur des choses indifférentes, et n'en fut pas moins piquante, parce que la société était composée de gens qui savaient penser et parler, et ceux-là donnent du charme aux moindres bagatelles.

M.*** partit le lendemain de grand matin, sans avoir rien dit de particulier à mademoiselle Luceval, sans lui avoir même parlé de son étonnant silence. Il trouvait sa conduite sage, prudente; c'est tout ce qu'il désirait, tout ce que ses avis eussent pu produire, et jamais, en écrivant à Caroline, il ne s'était proposé de la soumettre à son influence, ou de faire valoir son esprit.

Madame Luceval sut bientôt que M.*** avait paru un moment au hameau. Elle ne douta point qu'il fût instruit du scandale qu'elle avait causé, et qu'elle ait perdu en un instant le fruit de sa longue dissimulation. Cachée chez elle, livrée à un abandon absolu, n'osant rechercher personne, le séjour de cette campagne lui devint odieux. Il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fût disposée à faire pour s'en éloigner à l'instant, et aller vivre dans un coin de terre, ignorée à jamais. Mais il ne dépendait plus d'elle de rien sacrifier. Tous ses biens engagés n'étaient pas liquidés encore. Le bon François lui avait interdit, par sa transaction même avec ses créanciers, la faculté de rien vendre pour se liquider. Lors de ses arrangemens avec madame de Surville, elle avait été forcée de

se borner à des promesses, assez brillantes à la vérité, et dont la mère d'Édouard avait bien voulu se contenter, parce que l'effet en était certain; mais pas de moyens de se procurer des ressources à l'instant, et il en faut pour changer de domicile, de province, et même de domination.

Elle sentit qu'il fallait se soumettre à la nécessité, et vivre encore des bienfaits de Caroline. Elle maudissait la faiblesse qui les lui avait fait accepter. Ses bienfaits, ses bienfaits! cette idée revenait sans cesse à son imagination exaltée. Peut-on devoir quelque chose à l'être qui l'emporte sur nous, et ne pas le détester? La rage concentrée, et jusqu'alors impuissante, de madame Luceval s'arrêtait avec un plaisir secret sur toutes les circonstances qui pouvaient l'alimenter : on se complaît quelquefois à haïr comme à aimer

Elle imputait à Caroline la rupture d'Édouard avec Julie. Elle l'attribuait à une suite de séductions, dont elle croyait trouver l'origine dans le *tracé* de certain tableau. Elle ne voulait pas réfléchir qu'entre la beauté et le mérite la raison seule a la force de prononcer, et qu'elle est inaccessible à la séduction.

Elle persistait à voir dans Caroline l'artisan volontaire et intéressé du malheur de sa fille chérie, et un crime comme celui-là ne justifiait-il pas la plus cruelle vengeance? Les méchans mêmes cèdent au besoin de s'abuser : tout le monde veut dormir tranquille.

Le changement de madame de Surville, le mépris marqué des habitans, leur affection, leurs égards pour une jeune personne qui se faisait tous les jours des amis et qui n'en perdait aucun, tout contribuait à aigrir à chaque instant davantage une femme déja trop irascible. Elle enveloppa tout le monde dans le plan qu'elle cherchait à établir. Elle voulait tout désunir, tout disperser, et elle ne désespérait plus, si elle pouvait perdre enfin Caroline, de ramener à Julie un homme encore dans l'âge où on ne résiste pas ordinairement aux poursuites, aux avances de la beauté.

Retirée chez elle, elle s'occupait sans relâche de son sinistre projet; elle en arrangeait les parties; elle en combinait l'ensemble. Avec de l'adresse, de la noirceur et de la tenacité, on va loin dans ce genre-là.

Caroline ne désirait pas voir sa mère. Elle prévoyait pour l'une et l'autre les désagrémens inséparables d'une entrevue. Incapable cependant de composer avec son devoir, elle se présentait chez madame Luceval, lorsque la bienséance l'exigeait. Elle était constamment éconduite, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et elle s'en applaudissait intérieurement. Madame Luceval n'avait pas besoin de l'approcher, pour connaître les moindres particularités de son intérieur.

Vous vous rappelez que François, le jour même

où il avait donné mademoiselle Lori à sa fille adoptive, avait arrêté une femme de chambre et un laquais. Ces deux domestiques avaient contracté les habitudes décentes et paisibles de la maison où ils vivaient. Leur exactitude, leur éloignement de toute espèce de vices, les y avaient maintenus.

Souvenez-vous encore d'un certain Lafleur, ancien domestique de Luceval, assez bel homme autrefois, et qui était encore ce qu'il pouvait être à quarante ans. Confident des parties de jeu de sa maîtresse, de ses veilles, de ses accès de joie ou de désespoir, ministre subalterne de ses emprunts, et avide d'argent plutôt que discret, il avait laissé ignorer au mari une inconduite que de sages avis eussent peut-être réprimée dans son principe, si toutefois Luceval eût osé parler alors, et s'il eût pu prétendre à se faire écouter.

Madame Luceval soupçonnait et le danger de multiplier les confidens, et l'avantage d'en avoir un, déja lié par ses fautes, d'une condition à être impunément désavoué, chassé même selon les circonstances. Elle rapprocha d'elle ce Lafleur, oublié, méprisé, dès qu'il avait cessé d'être utile. Elle ne dédaignait plus de s'entretenir, en passant, avec lui; elle descendait même jusqu'à la familiarité : rien ne coûte dans certains cas. Le drôle n'était pas sot. Il jugea aussitôt qu'il allait devenir essentiel, et il se promit de se faire bien

payer les dédains qu'il avait essuyés, et ceux qu'il éprouverait encore quand ce moment de faveur serait passé.

CHAPITRE IV.

Conclusion.

Édouard ne quittait pas Caroline. Elle lui devenait plus nécessaire chaque jour, et sans s'interroger encore sur la nature d'un sentiment qui croissait sans cesse, il allait dès le matin chercher près d'elle le plaisir et le bonheur. Leur intimité, leur confiance mutuelle, n'avaient de bornes que celles qu'impose la décence, et déja ces noms si doux, d'ami, d'amie, ne suffisaient plus. C'était mon petit frère, pour Caroline; ma petite sœur, pour Édouard.

C'est avec le président que M.*** avait lié une nouvelle correspondance. C'est par lui qu'il était régulièrement informé des progrès sensibles de la femme aimable sur un homme qui ne pensait ni à se défendre, ni à se donner. Satisfait de son sort actuel, il semblait ne rien désirer de plus.

M.*** crut indispensable de le forcer à se prononcer. Caroline avait vingt ans. La liaison qui existait entre eux, ne pouvait plus être considérée comme un jeu d'enfans. La réputation de la protégée devait être enfin compromise, et ceux

qui pouvaient penser à un parti, avantageux sous tous les rapports, devaient être écartés par la présence continuelle d'Édouard. Il était urgent qu'il se retirât, ou qu'il proposât sa main. M.*** écrivit au président :

« Un homme attaché à la cour, riche, jeune « encore, mais d'un jugement solide, a entendu « parler avec éloge de mademoiselle Luceval.

« Il connaît les sentimens qui m'attachent à « elle, et il est venu franchement s'expliquer avec « moi. Il désire une compagne aimable plutôt que « séduisante, et il m'a prié de pressentir la de- « moiselle.

« Je m'adresse de préférence à vous, monsieur, « parce que je sais qu'un mariage de pure conve- « nance flatte peu une jeune personne, et qu'elle « a besoin, pour se déterminer, des conseils de la « raison.

« Dites-lui que mon intervention dans cette « affaire est la preuve la plus sûre du mérite de « celui qui se propose, et que je n'attends que « votre réponse pour le lui présenter. »

M.*** était bien convaincu de la conduite que tiendrait Caroline ; aussi n'était-ce pas du tout pour elle qu'il écrivait. Il savait encore que la délicatesse ne publie pas les sacrifices qu'elle fait à l'amour, et que sa lettre, adressée à mademoiselle Luceval, eût passé de ses mains dans son secrétaire, pour n'en sortir jamais. Il fallait qu'elle eût de la publicité.

Le président avait sa leçon faite par un billet détaché. Comédien aussi, mais par les vues les plus droites, il arrive chez Caroline. Il se montre embarrassé, et cependant sa figure est riante. Il hésite, il paraît chercher ses mots. On sent qu'il veut annoncer quelque chose qui n'a rien de fâcheux, mais qui exige certains ménagemens. La curiosité est piquée; on l'interroge, il se défend faiblement; on le presse, il tire la lettre de M.*** et la présente à Caroline d'un air aussi satisfait que mystérieux.

La jeune personne lit, et Édouard est frappé de l'altération de ses traits. Il court à elle. Il ne se permet pas de l'interroger; mais ses yeux lui disent clairement : Je partage vos plaisirs; supporterez-vous seule vos peines ? Caroline l'entend; la lettre échappe de ses mains, le président se hâte de la relever.

L'imagination troublée du jeune homme ne sait à quelle idée s'arrêter. Il tire le président à l'écart, et l'adroit confident se laisse conduire. Il est accablé de questions, qui se succèdent sans relâche; il paraît céder enfin à l'importunité. « Cette « lettre, dit-il, est de M.***, qui a cru, ainsi que « moi, annoncer une nouvelle agréable. Vous avez « vu combien nous nous sommes trompés, et « cependant je ne désespère de rien, si vous me « promettez d'employer votre ascendant sur ma- « demoiselle Luceval. Prenez, lisez. Et pourquoi « voulez-vous, s'écria Édouard, après avoir lu,

« que j'abuse de l'amitié de ma petite sœur, pour « la décider en faveur d'un homme que son cœur « repousse? — Oh, que son cœur repousse! Elle « ne le connaît pas. — Ni ne désire le connaître : « elle vous l'a prouvé comme à moi. — Écoutez, « monsieur Ducoudrai, les grands partis ne sont « pas communs. — Eh, n'y a-t-il que ceux-là qui « rendent une femme heureuse? — Celle qui n'a « pas de beauté... — Ne doit pas être difficile, « n'est-ce pas? Il faut qu'elle se jette dans les « bras du premier qui se présente? Mais quelle « manie avez-vous tous de vouloir que Caroline « soit laide? Elle ne l'est pas, monsieur; elle ne « l'est pas du tout. — Elle ne l'est pas, elle ne « l'est pas! il n'y a pas quatre mois, qu'à cet « égard vous la jugiez comme nous. — J'ai jugé « comme bien d'autres, monsieur, très-précipi- « tamment et très-mal. Mais laissons cela... — Oui, « et tâchons de nous entendre. Croyez-vous qu'elle « puisse refuser les propositions d'un homme tel « que M.***... — Comment, si je le crois! — S'ex- « posera-t-elle à perdre son amitié? — On n'in- « dispose pas un homme respectable parce qu'on « n'est point de son avis. Un grand parti, un homme « attaché à la cour! grands mots que tout cela, et « qui ne présentent aucun sens. — Vous avez « peut-être vos raisons pour penser ainsi. — Non « monsieur, je n'ai pas de raisons... Un mari qui « trouvera mauvais que je peigne, que je chante, « que je m'entretienne à toute heure avec sa

« femme ! — Écoutez donc, cela est assez naturel.
« — Sa femme ! sa femme ! je ne me mêlerai pas
« de cette affaire-là, monsieur; bien certainement,
« je ne m'en mêlerai pas. »

Le président quitta le jeune homme avec l'air d'un mécontentement marqué. Il retourna près de Caroline ; il insista de manière à ce que madame de Surville pût paraître instruite du sujet de la conversation. Elle se joignit au président. François, qui survint, et à qui on confia le projet de mariage, fit aussi des représentations d'autant plus vives, qu'il n'était pas dans le secret, et qu'il ne craignait pas de se trahir. Caroline ne savait auquel entendre ; Édouard rongeait le bout de ses doigts dans un coin.

Caroline, excédée enfin, prit une plume, répondit à M.*** en termes très-mesurés, mais très-significatifs, et elle crut mettre fin à tant d'importunités en lisant à haute voix ce qu'elle venait d'écrire. Édouard se remettait à chaque mot, et finit par sourire à sa petite sœur. Il sentit que c'était à lui seul qu'elle sacrifiait un état brillant, les jouissances de l'ambition et les agrémens de la cour. Il se demanda s'il ne lui devait pas un dédommagement, et on n'est pas loin de l'accorder, lorsqu'on se fait une semblable question.

François croyait que le cœur de Caroline était libre, et dans cette position, on ne résiste pas long-temps à la reconnaissance et à des offres éblouissantes. Il annonça partout le mariage pro-

posé, la résistance momentanée de la jeune personne, et son prochain acquiescement aux vœux de ses amis. Tout le monde le crut, tout le monde applaudit à l'élévation d'une femme qui la méritait à tant de titres, et on n'attendait que le moment de l'en féliciter.

Madame Luceval fut la seule qui ne partagea point l'erreur générale. Elle ne savait rien du jeu concerté entre M.***, le président, et madame de Surville; mais elle avait démêlé les plus secrètes pensées de Caroline, et elle s'arrangea en conséquence.

Elle sortit enfin de chez elle, et cacha sa confusion à ceux qu'elle rencontrait, sous un maintien fier et menaçant, qui les forçait à baisser la vue ou à s'éloigner : l'excès de l'impudence impose quelquefois autant que des qualités. Elle arriva chez Caroline, interdite d'une visite aussi extraordinaire, dans les circonstances où se trouvaient respectivement la mère et la fille.

Mais en est-il qui ôtent à une mère le droit de se rapprocher de son enfant? Que celle-ci fût guidée par le repentir, l'affection, ou l'envie de nuire, elle comptait sur des égards, et Caroline était incapable d'en manquer.

La jeune personne attendait l'explication de cette démarche, et l'air caressant, le ton d'intérêt de madame Luceval, lui donnèrent d'abord des soupçons. Rien de plus doux, de plus insinuant que son langage. Elle convenait que ma-

demoiselle Julie avait été constamment l'objet de ses soins les plus tendres; mais celle qui, par son mérite, une fortune déja assurée et la plus active des protections, pouvait prétendre à tout, ne devait pas raisonnablement s'offenser d'une préférence qui n'était autre chose qu'un faible dédommagement. La preuve la plus certaine de sa tendresse pour ses deux enfans, était la joie que lui inspirait la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Elle était ravie du sort réservé à celui de ces enfans dont l'esprit juste et la prudence saisiraient avec empressement une occasion qui ne se présente pas deux fois dans la vie, etc. etc.

Caroline démêla le piége, et se piqua, peut-être avec quelque raison, qu'on la crût faite pour y donner. Si elle ne franchit pas les limites fixées par la nature et la décence, elle ne put s'empêcher de laisser entendre qu'elle appréciait ces démonstrations à leur juste valeur, et elle se prononça sur l'établissement projeté avec une énergie qui eût réduit au silence toute autre femme que madame Luceval.

Cette dame sentit qu'on l'avait pénétrée, et qu'il était inutile qu'elle se contraignît davantage. Elle savait que la modération se lasse enfin, et qu'en poussant vivement Caroline, elle amènerait une scène qu'il serait facile de tourner contre elle. Elle convint qu'une mère peut ne pas s'offenser de quelque résistance; mais elle observa que l'indépendance civile n'autorise pas un enfant

à rejeter les conseils de l'expérience et de la raison, et ne le dispense pas même, dans des circonstances majeures, d'une soumission absolue, à moins que l'aveuglement et l'opiniâtreté ne soient mis à la place du devoir.

L'attaque était vive. Il fallait y répondre; il fallait discuter si une mère, que l'autorité prive des droits qu'elle peut lui ôter, en conserve réellement quelques-uns, ou se borner à opposer à la chaleur, toujours croissante de madame Luceval, une fermeté respectueuse. Caroline se décida pour le second parti : c'est celui qui convenait à sa délicatesse.

Madame Luceval, piquée à son tour d'un calme qui ne s'accordait pas avec ses projets, ne ménagea plus rien. Elle ne pouvait, disait-elle, se tromper sur les motifs d'une semblable conduite et d'une résistance aussi déplacée. C'est à une passion insensée, aux plus condamnables séductions, qu'il fallait attribuer le procédé outrageant d'Édouard envers Julie. Il était affreux de se déclarer, avec cette impudence, la rivale d'une sœur de qui on n'a reçu aucun sujet de plainte; il fallait enfin que M.*** connût celle qu'il protégeait, et qu'il retirât un appui qu'on n'avait jamais mérité, et qu'on était même incapable de reconnaître.

Caroline salua respectueusement sa mère, et se retira sans répondre un mot. Madame Luceval se voyait réduite à n'écrire que la vérité, parce que

mademoiselle Lori avait été témoin de l'entrevue; mais, sans mentir sur le fond, il est cent manières de l'arranger, de le dénaturer, et c'est ce que fit madame Luceval dans une très-longue lettre qu'elle adressa à M.***. Elle y développa tout son art, tout son manége; elle y classa toutes ses notes; elle fit l'histoire de la naissance et des progrès de l'inclination de Caroline, et partout le poison était caché sous l'enveloppe du sentiment. Elle gémissait sur la nécessité d'accuser sa fille; mais pouvait-elle taire qu'elle fût l'unique cause de ces derniers emportemens qu'il lui importait de justifier? Avait-elle pu, sans humeur, voir rompre un mariage qui eût fait la consolation de sa vieillesse? Est-ce d'une sœur que la triste Julie devait recevoir un tel coup, et les assiduités, très-peu décentes d'Édouard auprès de Caroline, ne prouvaient-elles point qu'elle s'était emparé de l'esprit de ce jeune homme? Cependant, sensible et indulgente mère, elle avait tenté de la ramener à l'équité et à la raison; elle venait à l'instant même d'employer tous les moyens pour la rendre docile aux vues de son auguste protecteur. Hélas! il ne lui en restait qu'un auquel elle recourait à regret: c'était de supplier M.*** de ne pas souffrir des refus offensans pour lui, et nuisibles à la jeune personne, et de lui donner une dernière preuve de sa bienveillance, en la forçant d'être heureuse.

Il est certain que si M.*** eût réellement eu l'in-

tention de disposer de Caroline, madame Luceval pouvait le brouiller irrévocablement avec elle, et c'était déja quelque chose; ou, si Caroline cédait, elle devenait malheureuse, Julie était vengée, et c'était beaucoup. Édouard, séparé de celle qui le subjuguait, forcé de chercher dans la société un objet digne de remplacer celui qu'il aurait perdu, et n'y trouvant que des femmes ordinaires, reviendrait probablement à la plus belle. Oh ! alors il ne resterait rien à désirer.

Mais M.***, déja instruit des moindres circonstances, connaissait trop madame Luceval pour se tromper sur ses intentions. Il les démêlait à chaque ligne, à chaque mot; il fut indigné. Il répondit de la manière la plus sèche, la plus brève, et il finissait en protestant qu'il publierait cette lettre, si le blâme général, qui frappe les pères, n'influait enfin sur le repos et même sur la réputation des enfans.

Madame Luceval ne se rebuta point. Uniquement occupée de perdre Caroline, elle dévora cette nouvelle humiliation; elle sentit qu'elle n'avait plus de ressources que dans Édouard lui-même, et c'est par le mépris qu'elle tenta de briser ses nouveaux liens.

La crainte de perdre Caroline avait décidé le jeune Ducoudrai. Ses irrésolutions, ses combats, ses réflexions, tout avait tourné à l'avantage de l'amour. Caroline le voyait dans les traits, dans les mouvemens, dans les moindres expressions, dans le silence même de son ami. Il n'avait qu'un mot

à prononcer ; Caroline l'attendait pour y répondre. Certain d'être aimé, qui pouvait donc le retenir ? Une crainte assez puérile, je l'avoue : vous allez en juger.

Édouard, un mois auparavant, était aux pieds de Julie, ivre d'amour et de désirs. Comment avouer à sa mère et à Caroline, qu'à cette passion, qu'il croyait devoir être éternelle, en a déja succédé une nouvelle, à laquelle peut-être elles ne croiront pas. D'ailleurs, que penseront-elles d'un jeune homme qui sans cesse donne et reprend son cœur ? Caroline osera-t-elle se flatter de fixer celui que la beauté même n'a pu retenir, et si elle s'arme contre elle-même, qu'elle se refuse aux vœux de l'objet de tous les siens... Caroline ne pensait à rien de tout cela : Édouard n'était pas moins embarrassé.

Cependant il n'y avait pas un instant à perdre, le jeune homme le croyait du moins. M.*** ne cessait d'écrire des lettres très-raisonnables, très-raisonnées, sur lesquelles le président et madame de Surville dissertaient, mais dissertaient..... Édouard ne leur trouvait pas le sens commun ; mais, enfin, Caroline pouvait se laisser persuader et se rendre. Diable ! diable ! comment donc faire ? avancer d'un pas, et voir si Caroline fera l'autre.

Les deux amans s'étaient réunis de bonne heure, de très-bonne heure : les jours n'étaient plus assez longs. Édouard voulait parler et ne trouvait rien qui fût assez clair pour se faire en-

tendre, et en même temps assez insignifiant pour qu'il pût rétrograder. Au défaut d'un discours qui dît le pour et le contre, il tenait les mains de Caroline dans les siennes, et Caroline ne les retirait pas. Édouard les pressait tendrement; ses yeux se fixaient sur son aimable amie; tout en lui respirait l'amour, et un amour d'autant plus vif qu'il était étranger à toute espèce d'illusions, et qu'il s'était développé lentement. Caroline, déja heureuse par la certitude de l'être bientôt, ne pouvait cependant pas dire : Je vous pénètre, je vous entends; mais si vous ne parlez pas, comment voulez-vous que je réponde?

Madame de Surville entra; elle fut se placer à côté de mademoiselle Lori, et tira son ouvrage. Le plus grand silence régnait dans l'appartement. La bonne mère avait l'air de travailler, et elle observait son fils. Elle touchait au moment désiré, elle le voyait; mais elle craignait de le prévenir. Mademoiselle Lori, son feston sur ses genoux, ses ciseaux à terre, regardait Édouard et Caroline. Tableaux d'amour ont toujours quelque chose d'attrayant pour une fille, eût-elle soixante ans.

Édouard, toujours incertain, persistait à se taire; mais le regard de Caroline devint si doux, si caressant! Regarde-t-on ainsi l'homme qu'on serait capable d'affliger, pensait-il? C'en est fait, je risque tout, je me déclare; mais je prends un détour. Il se lève tout-à-coup et s'écrie : « Finissons notre « tableau! »

Jolie manière d'amener une déclaration, disait tout bas mademoiselle Lori ! Il va parler, pour peu qu'on l'aide, disait de son côté madame de Surville. C'est le tableau qui parlera, murmurait Caroline, et elle se rappelait une ancienne lettre de M.*** qui lui disait : Quand vous aurez trouvé l'homme qui vous convient, vous arriverez insensiblement l'un et l'autre au point de n'avoir plus besoin d'aveu.

Édouard a pris la pierre blanche, et il commence à tracer. « Comment, mon ami, vous allez « voiler l'amitié ? — Caroline ? — Édouard ? — « Nous voilà tous deux en face de l'autel. — Eh « bien, mon ami ? — au moment du sacrifice. — « Achevez donc, cruel homme ! — Ne voyez-vous « rien à changer ? » Caroline rougit, ne répond rien, s'éloigne d'un air timide, embarrassé. Avais-je raison, pensait Édouard, de craindre de me déclarer ? Elle m'a entendu, et au lieu de m'encourager... Affligé, pensif, il va se jeter dans un fauteuil, à l'extrémité de l'appartement.

Madame de Surville se lève en souriant; elle embrasse les deux enfans, et s'approche du tableau. Elle efface le trait d'Édouard, et dessine à son tour. « Mon ami, dit-elle à son fils, n'est-ce « pas là ce que tu voulais faire ? » Elle va prendre Caroline; elle la tire mollement à elle; la jeune personne se laisse conduire, lève sur la toile un œil humide, et le repose doucement sur Édouard. Édouard, transporté, lui présente une palette;

Caroline lui offre des pinceaux. Ils peignent; ils sont distraits; à chaque instant ils quittent, ils reprennent leur ouvrage, et sur l'ottomane, sur le chevalet, partout ils trouvent l'amour.

« Mon fils, vous irez demain à Paris. — Qu'y « ferai-je, maman? — Il convient que vous de- « mandiez l'agrément de M.***. — Il me recevra « mal. — Il vous recevra bien. — Et ses projets? — « Il y renoncera. — En faveur d'un jeune homme « qu'il connaît à peine? — Il prend à vous le plus « vif intérêt.

« Non, non, dit tristement Caroline, cette dé- « marche est inutile. M.*** a été le confident de « mes premiers soupirs, de mes premières peines, « et il persiste à vouloir briser mon cœur. Il est « à vous, Édouard; je vous le garderai; je résis- « terai aux sollicitations de M.***. Je ferai ce qui « dépendra de moi pour lui inspirer des sentimens « plus favorables; mais jamais je ne disposerai de « ma main, que de son consentement. »

Édouard allait faire une réponse bien sentimentale, bien dramatique. Caroline s'y attendait, et déja elle arrangeait sa réplique. N'est-ce rien que d'aimer et d'être aimée? l'union des ames n'est-elle pas tout? le reste mérite-t-il de lui être comparé? Voilà ce qu'elle allait dire, ou autre chose peut-être, et c'est ce qu'il est difficile de savoir, parce que madame de Surville prit la parole et leva les craintes d'une part, et les scrupules de l'autre.

« Venez ici, mes enfans. Lisez, et rendez graces « à l'homme sage qui est enfin parvenu à vous « unir. » Elle leur remet quelques parties de la correspondance secrète de M.*** et du président. Les jeunes gens dévorent ces lettres et tombent dans les bras l'un de l'autre. « Ah ! dit Caroline « en versant des larmes de joie, je serai double- « ment heureuse : je le serai de l'aveu de mon « bienfaiteur. »

Mais qu'est-ce donc qu'ils peignaient ? ce qu'a tracé madame de Surville. Et qu'a-t-elle tracé ? finissez, monsieur l'auteur.

Pour Édouard et quelques êtres fortunés, l'amour est fils de l'amitié. Plus sage, plus prévoyante que Vénus, cette autre mère tient ici l'enfant par ses ailes; elle le porte sur le devant de l'autel; elle sourit avec lui au sacrifice, qui maintenant est offert à tous deux. L'amour avance un bras et couronne les amans. De l'autre main, il tient ses armes, et les remet à l'amitié : il renonce au pouvoir de faire des inconstans.

« Mais pourquoi, reprit Édouard, irais-je seul « à Paris ? Il est si doux de voyager avec ceux « qu'on aime : il y a toujours quelque chose à ga- « gner. On tire parti de tout, même d'un cahot, « et puis on se complaît à voir les heureux que « l'on fait : procurons cette jouissance à M.***, et « partons tous trois. — Nous serons quatre, mon « ami. Le bon, le vénérable François, ne sera-t-il « pas heureux aussi de notre bonheur ? — Oui,

« Caroline, oui, ma petite sœur. J'avais oublié le « digne vieillard; mais quand une seule idée rem- « plit et charme l'ame, peut-on n'avoir pas de « distraction? Je réparerai celle-ci; je cours chez « François, je l'amène, et c'est de la bouche de « mon amie qu'il apprendra ce que font pour moi « l'amour et l'amitié. »

Il arrive, ce bon François, d'un pas un peu inégal, le dos voûté, appuyé sur sa canne et sur le bras d'Édouard. Il touche au terme de sa carrière; mais son cœur n'a pas vieilli.

Caroline va au-devant de lui; elle prend son autre bras; les deux amans le soutiennent et règlent leur pas sur le sien. François les regarde alternativement; il cherche à deviner : « Bon, « bon, dit-il en souriant, voilà ce que je désirais « depuis long-temps, et ce que je n'osais espérer. « Mais, mes enfans, comment concilier vos pro- « jets et ceux de M.***? »

L'heureuse Caroline le fait asseoir; elle tire un fauteuil en face du sien, elle reprend les lettres du porte-feuille de madame de Surville; elle les déploie sur ses genoux et sur ceux du vieillard. Il porte pesamment une main à sa poche; il cherche... « Je n'y vois plus, ma fille, et j'ai oublié « chez moi.... — Je vais vous lire, mon digne « ami. — Oui, oui, lisez-moi cela. » Et à mesure que Caroline lit, la physionomie vénérable s'épanouit; on y retrouve à peine les sillons qu'y ont gravés les ans. Des mains tremblantes,

des yeux mouillés de larmes se lèvent vers le ciel. « Mon Dieu, dit-il d'une voix chevrotante, voilà « le dernier et le plus cher de vos bienfaits!

« Dites-moi, ma chère enfant, vos parens sont-« ils instruits... — Non, pas encore, bon Fran-« çois. — Ma fille, ils devraient l'être, puisque je « le suis. Monsieur François, reprit madame de « Surville, ces enfans n'ont-ils pas dû penser « d'abord à ceux qui ont tout fait pour eux? Le « véritable père de Caroline n'est pas celui... — « Madame, ne cherchons jamais à justifier nos « torts par ceux qu'on a eus envers nous. Qui « s'habitue à composer avec son devoir le remplit « rarement. — Mais, observez, monsieur François, « qu'il n'y a pas deux heures qu'on s'est expli-« qué, qu'on s'entend, qu'on est sûr l'un de « l'autre, et n'est-il pas temps encore pour Caro-« roline, de s'exposer à des brusqueries.... — Je « sens, madame, ce que sa position aura de dé-« sagréable; mais celle qui se prépare à être mère, « doit se montrer fille respectueuse : c'est un « exemple qu'elle lèguera à ses enfans. Venez, « Caroline. Je ne vais plus dans cette maison, je « la crains; mais j'y reparaîtrai pour vous, et j'es-« père qu'on respectera mes cheveux blancs. »

Caroline était convaincue de la nécessité de cette démarche; cependant elle s'y prêtait avec une extrême répugnance. Elle eût préféré écrire : cela n'expose à rien. François exigea impérativement qu'elle se présentât chez sa mère.

Lorsque François et la jeune personne arrivèrent chez madame Luceval, elle savait déja ce qui s'était passé. On lui avait rapporté tout ce qui s'était fait, tout ce qui s'était dit, jusqu'aux choses les plus indifférentes. Elle sentait que M.*** l'avait jouée, qu'elle était complètement sa dupe, et elle cherchait les moyens de se venger aussi de lui, sans se compromettre. La chose n'était pas facile; mais la haine ne désespère de rien.

Ce n'est pas dans un premier moment d'exaspération qu'on se laisse voir : on est trop facile à pénétrer. Madame Luceval fit dire à Caroline, tremblante à sa porte, qu'elle était indisposée. Vous sentez de quel poids la jeune personne fut soulagée. François lui-même n'était pas fâché d'échapper à une crise plus ou moins forte, mais qu'il jugeait inévitable. Il reconduisit sa pupille beaucoup plus vite qu'il ne l'avait amenée : il semblait craindre qu'on les rappelât.

Vous allez me demander comment madame Luceval avait pu être si promptement instruite. Rappelez-vous ce Lafleur et cette femme de chambre, dont je vous ai parlé à la fin du chapitre précédent. Mademoiselle Angélique était vierge, très-vierge; mais elle avait trente ans, et c'est l'âge où on se fatigue de l'être. Le drôle parlait mariage : c'est le moyen de se faire écouter, et d'être toujours bien reçu. Il ne sortait pas de cette maison, et il y remplaçait Louison, qui ne pouvait plus s'y présenter, et qui en était au désespoir.

Caroline écrivit à sa mère avec beaucoup de facilité : tous les hasards maintenant frappaient sur le papier, et elle s'inquiétait peu de ce qu'il deviendrait. Pendant qu'elle écrivait, Édouard dit à sa mère : « Nous allons demain à Paris : pourquoi « ne profiterions-nous pas de l'occasion pour voir « le notaire ? — Mais c'est assez mon avis. Le mau- « vais temps pourrait revenir, et la pluie a fait « manquer plus d'un mariage. — Vous riez, « maman ; mais je prends très-sérieusement votre « réflexion. Profitons de la beauté de cette soirée « pour aller chez notre maire... — Faire afficher « votre mariage ? soit. Mais après, gare la pluie « et les tête-à-têtes de huit jours. — Oh ! ceux-ci « finissent toujours trop tôt. Ah ! dit François, il « y a bientôt vingt-un ans que j'ai été au village « pour un baptême. Il y a eu baptême et mariage. « Nous avions là un maire bien accommodant ; « mais il est mort, et on n'en trouve pas toujours « comme cela. »

Caroline ne pouvait se permettre d'appuyer les propositions d'Édouard, mais elle lui en savait bien bon gré, et comme la décence ne l'obligeait pas à les combattre, elle monta en voiture sans difficulté.

Au retour, on visita tous les habitans du hameau. Ils apprirent avec étonnement que Caroline ne serait pas une très-grande dame ; mais elle les assura qu'elle serait heureuse, et ils convinrent que l'un vaut bien l'autre.

Le lendemain, on partit pour Paris. M.*** reçut les jeunes gens comme un père tendre qui applaudit au bonheur de ses enfans. Il félicita François de pouvoir y sourire encore, et pour en jouir lui-même, il voulut que madame de Surville et ses enfans s'établissent chez lui pendant leur séjour dans la capitale. Il causait avec Caroline; il l'excitait, il l'animait; il la faisait valoir davantage aux yeux d'Édouard. Les mouvemens d'affection et d'estime, qui échappaient à l'auguste protecteur, flattaient l'amour-propre du jeune homme, et justifiaient son amour. Celle qui plaît à tous est toujours belle, et on peut mettre de l'orgueil à en être préféré.

En faisant sa cour à sa maîtresse, à M.***, Édouard tirait parti de tous les momens. Il était à tout, et ne cessait d'agir. Le contrat était signé; les présens de noce étaient offerts, présens modestes, quant à leur valeur réelle, mais sans prix pour l'aimante et aimable Caroline. La fête du mariage était arrangée, et pour dernière preuve de bienveillance, M.*** avait promis de donner la main à la jeune épouse.

On dinait chez lui, et on devait repartir le soir. Edouard s'était fait faire des uniformes neufs, qu'il comptait emporter au hameau. Il ne connaissait pas, disait-il, d'habit plus respectable, que celui sous lequel il avait acquis un peu de gloire, et c'est sous celui-là qu'il voulait unir des faisceaux de myrtes à un brin de laurier.

C'était l'heure de se mettre à table. M.*** allait rentrer, et Thuillier ne paraissait pas. Thuillier? qu'est-ce que cet homme-là? encore un nouveau personnage! Eh! bon dieu, monsieur l'auteur, vous en avez déja trop de moitié. Ne vous fâchez pas, monsieur le critique, celui-ci ne fera que paraître. Pas d'habits sans tailleurs; M. Thuillier est celui d'Édouard, et peut-être ne serez-vous pas fâché de le connaître. C'est un jeune homme très-poli, qui travaille très-bien, qui n'est pas très-cher, et qui fait crédit aux honnêtes gens. En vérité? vite, vite, son adresse. La voilà : rue d'Orléans Saint-Honoré, n° 12.

M.*** et Thuillier parurent ensemble. Édouard voulait sortir pour passer son habit : M.*** l'en empêcha, et il avait ses raisons. « Qu'avez-vous « fait là? s'écria l'officier. Vous savez que je suis « capitaine, et vous me mettez des épaulettes de « major! » M.*** s'approche d'Édouard avec cet air affable qui donne un nouveau prix au bienfait, et il lui présente sa nomination à ce grade. Édouard, stupéfait, attendri, lui prend la main, et la baise avec transport; Caroline oublie les distances, et se jette dans ses bras; madame de Surville demande et obtient la même faveur. Tout le monde est heureux. Le diner n'offre plus qu'une réunion de gens qui se conviennent, qui s'aiment, et qui jouissent tous à leur manière. Les amans retournent au hameau. Ils n'ont plus que trois jours d'attente, et ils vont les trouver si

longs! Fripon d'hymen, c'est pourtant toi qui arraches sans pitié le bandeau de l'amour!

Le piéton apportait tous les jours lettres et journaux. Édouard avait autre chose à faire, que de s'appesantir sur tout cela; il parcourait rapidement... Une lettre terrible, effrayante!... Il ne peut en croire ses yeux. Il la relit; il la relit encore.

« On voit avec une peine sensible, monsieur, « que vous êtes dupe de votre cœur et de votre « confiance. Vous allez vous lier par des nœuds « qui vous paraissent bien doux, et qui plus tard « feront votre supplice. Pouvez-vous croire que, « pendant des années, on protége ouvertement « une jeune personne, sans avoir des vues parti- « culières, et ignorez-vous avec quelle facilité la « grandeur, l'opulence et l'adresse triomphent de « l'innocence? Mademoiselle Luceval n'est pas jo- « lie; c'est par cela même qu'elle convient à un « homme âgé, qui n'a ni le loisir, ni la volonté « de surveiller sa maîtresse.

« Celui qui veut vous éclairer ne signe pas, « parce que la jeunesse est imprudente, et qu'un « grand est redoutable. Ces motifs ne vous paraî- « tront pas suffisans peut-être, et vous attribue- « riez à la calomnie l'avis qu'on vous donne, si « on ne l'appuyait de preuves irrécusables. Ce « soir, à minuit, M.*** et mademoiselle Luceval « se réuniront chez François, comme ils ont l'ha- « bitude de le faire chaque lundi. Depuis des an-

« nées, ce méprisable vieillard favorise ce com-
« merce, et c'est à cette coupable condescendance
« qu'il doit la décoration qui en impose à tant de
« gens.

« Mademoiselle Luceval est à plaindre : elle a
« cédé à l'âge où on ne connaît pas le vice. Peut-
« être désire-t-elle sincèrement rompre des liens
« dont elle ne peut plus se dégager ; mais, dans tous
« les cas, vous ne devez pas être victime du liberti-
« nage d'un homme puissant.

« Vous jugerez par vos yeux, et, si vous êtes pru-
« dent, vous ne ferez pas d'éclat. »

Édouard était avec sa mère ; elle releva et lut cette lettre qu'il avait laissé tomber à ses pieds. Tous deux se regardaient, immobiles, terrifiés. Edouard n'était plus à lui ; toutes ses facultés étaient anéanties. « Cela ne se peut pas, s'écria-
« t-il enfin, cela est impossible ! Je vais porter
« cette lettre à Caroline. — Il me serait affreux,
« mon fils, de cesser de l'estimer ; mais l'affaire est
« assez sérieuse pour qu'on y réfléchisse un mo-
« ment. — Eh bien, madame, relisons encore cet
« écrit fatal, et voyons jusqu'à quel point il mé-
« rite notre confiance.

« C'est parce que Caroline n'est pas jolie, qu'elle
« convient à un homme âgé, qui n'a pas le temps
« de surveiller sa maîtresse. Mais avec de l'or, un
« grand ne se procure-t-il pas des agens sûrs ? Je
« jugerai par mes yeux, et, si je suis prudent, je ne
« ferai pas d'éclat. N'est-il pas clair qu'on veut

« me séparer de Caroline, en prévenant, entre « elle et moi, toute espèce d'éclaircissement? Elle « est innocente, madame, j'en suis convaincu, « et si c'était une erreur, il me serait plus fa- « cile, je crois de renoncer à la vie qu'à mon « amour.

« — Observez, mon ami, qu'on ne vous engage « pas à croire aveuglément. Que direz-vous, si « vous les voyez, en effet, tous deux se rendre à « minuit chez François? — Je dirai... je dirai... — « Que l'auteur de la lettre vous veut réellement « du bien; qu'il a craint de s'exposer en signant; « qu'il est véridique sur tous les points, et que « vous lui devez une éternelle reconnaissance. — « Quelle reconnaissance bon dieu! et qu'eût fait « de plus mon plus cruel ennemi? — Mon fils, « vous n'êtes pas en état de paraître, et vous êtes « surtout incapable de feindre. A la veille d'un « mariage, on a cent prétextes pour colorer une « absence de quelques heures; partez pour Paris. « Plus maîtresse de moi, je vais chez Caroline, « et j'aurai, je l'espère, la force de lui cacher « nos craintes et ma douleur. Cette nuit décidera « de votre sort. — Oui... oui... je vais à Paris... je « m'établis chez le restaurateur en face de l'hôtel; « il n'en sortira personne que je n'observe, que « je ne suive, et malheur aux perfides qui m'au- « ront outragé! — De grace, Édouard, mon fils!... « mon ami!... — Le sort en est jeté... laissez-moi, « madame... laissez-moi. »

Ce n'est plus cet homme doux et sage qui fixe à la fois l'estime et l'amour; c'est un furieux capable de se porter à toutes les extrémités. Il s'échappe, il monte à cheval, il arrive à Paris. Il se fait donner un cabinet, dont la croisée domine sur celles de M.***. Il demande successivement trente mets, et ne touche à aucun. Les garçons ne peuvent s'empêcher de marquer leur étonnement : « Je veux rester ici; j'y veux rester jusqu'à « la nuit. Voilà de l'or; qu'on me laisse. »

La journée s'écoula en observations inutiles, et en réflexions de toute espèce. Tantôt il justifiait Caroline, tantôt il l'accusait. L'amour, la haine, la jalousie, la confiance, se succédaient rapidement. Il réunissait tous les extrêmes et ne savait à quoi s'arrêter.

Au déclin du jour, il descend, il gagne la rue, et va s'asseoir sur un banc de pierre à la porte de l'hôtel. Le plus grand calme y régnait; pas le moindre mouvement qui annonçât un prochain départ, et il était neuf heures! Déja il maudissait celui qui lui avait écrit; déja il se promettait de le découvrir, et il jurait de venger sur lui les tourmens dont, pendant douze heures, il n'avait cessé d'être la proie.

Une sorte de paysan vient frapper à la porte, entre, et ressort un quart-d'heure après. Aussitôt Édouard entend du bruit dans les écuries; le pas des chevaux fait résonner le pavé; une voiture roule... M.*** va partir; il n'est plus possible

d'en douter. Édouard court, vole; il entre à l'auberge où il a laissé son cheval; il saute en selle; il va comme la foudre; il arrive au hameau, déterminé à surprendre M.*** et Caroline, à leur reprocher et leur conduite coupable, et l'abus cruel qu'ils font de sa crédulité. Il les confondra, il les courbera dans la poussière, ou, s'ils osent joindre l'audace au crime, il en tirera la plus terrible et la plus éclatante vengeance.

Sa mère tremblante veut en vain l'arrêter. Elle se repent amèrement de ne pas lui avoir laissé suivre son premier mouvement. Communiquer cette lettre à Caroline, innocente ou coupable, c'était lui imposer au moins la nécessité d'être circonspecte. Édouard, trompé, était heureux encore, et maintenant il peut se perdre... réflexion trop tardive!

Il est dans les bosquets; il a des pistolets dans ses poches; il écoute, il attend.

Le bruit des fouets frappe d'abord son oreille. Bientôt de violens coups de marteau à la principale entrée annoncent qu'on n'use pas du moindre mystère, qu'on ne croit pas en avoir besoin. M.*** entre dans les jardins... et un homme l'accompagne!

Que penser de tout ceci? Si quarante ans de vertus publiques ne sont en effet que duplicité, hypocrisie, s'expose-t-on à en perdre le fruit en un instant, et le vice, lorsqu'il veut se cacher, s'entoure-t-il de confidens?

Édouard commence à se posséder, et cependant il suit M.***, qui se rend effectivement chez François.

Caroline paraît en même temps, et elle a une femme avec elle. Édouard étudie les formes, la démarche... C'est mademoiselle Lori. Si cette fille est dans le secret, pourquoi s'échapper clandestinement de chez soi! pourquoi risquer d'être rencontrée, compromise, lorsqu'il est si facile...

Les yeux d'Édouard s'ouvrent. Il ne voit plus dans cette aventure qu'une trame infernale, qu'il ne pénètre pas encore. Il jette ses armes; il s'élance dans la maison de François; il est aux pieds de Caroline; il s'accuse, il se repent, il demande grace.

Caroline, François et M.*** étonnés, interdits, se parlaient, se répondaient sans se comprendre: l'apparition d'Édouard, ses regrets, ses prières ajoutèrent à leur stupéfaction. On parvint enfin à s'expliquer et à s'entendre.

Le paysan, qu'Édouard avait remarqué, était porteur d'un billet conçu en ces termes: « Le « vénérable François, attaqué mortellement, n'a « plus que quelques instans à lui. Il désire faire « à M.*** des révélations importantes, qui inté- « ressent essentiellement mademoiselle Luceval. « Il n'y a pas une minute à perdre. »

Caroline travaillait avec mademoiselle Lori. On a tant à faire la surveille d'un mariage! Une voix inconnue lui avait crié à travers ses persiennes:

« M.*** vient de perdre toutes ses places. Il est poursuivi, fugitif. Il veut vous voir encore avant de s'expatrier. Allez chez François. »

Caroline et M.*** avaient été entraînés par leur sensibilité : mais Édouard? comment avouera-t-il qu'il a cru son amie coupable, et comment le dissimuler? Cette malheureuse lettre lui fût-elle parvenue à minuit, c'est à Caroline qu'il devait la remettre; c'est chez elle qu'il fallait aller. Épier ses démarches, la suivre chez François, y entrer avec elle, c'est croire le délateur, c'est la mépriser, c'est se perdre à jamais dans son esprit.

Il venait de passer de la situation la plus violente à un profond accablement. On attendait qu'il parlât. Qu'était-il venu faire chez François au milieu de la nuit? Sans doute il avait été abusé, comme les autres; mais de quel moyen s'était-on servi envers lui?

Il avait eu la noble franchise de s'accuser; il eut le courage de tirer cette lettre et de la remettre à Caroline elle-même, sans dire un mot pour se justifier. Il attendait tout de l'indulgence de celle à qui il allait consacrer sa vie. Pendant qu'elle lisait, il cachait sa honte, son trouble, sa rougeur, en se couvrant le visage de ses mains.

L'aimable fille s'avança vers lui, sans rien perdre de sa sérénité. Elle le regarda avec cette expression de tendresse, si propre à le rassurer.

« Édouard, vous m'avez fait le plus cruel outrage;
« mais on avançait des faits positifs, et je conçois
« qu'il est des circonstances où l'homme délicat
« peut mettre son honneur au-dessus de son
« amour. Mon ami, revenez à vous, reprenez cou-
« rage; c'est Caroline qui vous parle, qui n'a
« pas de ressentiment, qui ne peut que vous
« aimer.

« Apprenez, jeune homme, lui dit M.***, à ne
« jamais croire aux apparences. Plus maître de
« vous, vous vous seriez borné à me voir entrer
« ici avec mademoiselle. Vous l'auriez méprisée,
« abandonnée; vous auriez déchiré le cœur le
« plus sensible, et c'est ce que voulait votre en-
« nemi.

« Comparons les deux écritures... c'est la même
« absolument. Il n'est pas difficile de deviner la
« main qui a conduit tout cela; mais l'agent
« dont on s'est servi, quel est-il? Voilà ce que
« nous ignorons et ce qu'il faut découvrir. — Mon
« digne protecteur, laissez tomber cette affaire
« dans l'oubli : le méchant n'est-il pas assez puni
« par le souvenir du mal qu'il a voulu faire? —
« Mademoiselle, vous intercédez pour quelqu'un
« qui ne vous a ménagée dans aucune circon-
« stance : vous faites votre devoir; je remplirai le
« mien. Retirons-nous, et demain nous nous réu-
« nirons, comme s'il ne s'était rien passé d'extra-
« ordinaire ici. Pour arriver au résultat que je me
« propose, il faut être impénétrables. »

Caroline voulut insister : M.*** déploya toute sa fermeté. Ce n'était plus l'ami, le protecteur de la jeune personne et d'Édouard ; c'était l'homme en place, cherchant, poursuivant les coupables, juste comme la loi, mais sévère comme elle.

Son valet de chambre le conduisit à la maison qu'il avait au hameau. Il y passa le reste de la nuit. Il réfléchissait aux moyens qu'il emploierait, et il n'en trouvait aucun. Mais mademoiselle Lori réfléchissait aussi de son côté. Depuis plusieurs jours, Caroline n'avait rien fait, rien dit ; elle n'avait vu, elle n'avait entendu que ce qui se rapportait à son amour. Mademoiselle Lori ne perdait rien, parce qu'elle entrait dans des détails de ménage, et elle voyait juste, parce que sa tête était calme. Elle avait remarqué les assiduités de Lafleur auprès d'Angélique ; elle avait prévu un mariage, et elle ne savait à quoi attribuer une absence de deux jours, à laquelle cependant elle ne s'était pas arrêtée : les amours de Lafleur l'intéressaient peu. Les évènemens de la nuit fixèrent ses idées.

Elle soupçonna que la tendresse de cet homme pouvait être feinte, et n'être qu'un prétexte pour épier ce qui se passait chez mademoiselle Luceval : il n'était plus difficile de pressentir l'emploi de son temps depuis qu'il n'y avait paru.

Une réflexion d'un genre plus sérieux encore se présenta à elle, et l'agita fortement. Elle pensa que le méchant déjoué peut ne pas s'effrayer

d'un crime capital. Elle trembla pour Caroline, et sans lui rien dire de ses alarmes, ni de son projet, elle alla trouver M.***, qui fut frappé de la justesse de ses observations.

Il était présumable qu'on avait fait disparaître Lafleur, et il était difficile de le trouver, sans donner à cette affaire une publicité déshonorante pour toute une famille. M.*** voulait punir; mais il désirait ne frapper que les coupables.

Il avait un cocher, vieilli à son service, et qui avait contracté des habitudes dans la maison Luceval, lorsque son maître la fréquentait. On lui fit sa leçon, et il alla simplement demander des nouvelles de son ami Lafleur, bon vivant, qu'il regrettait de ne plus voir aussi souvent qu'il le désirait. Lafleur, très-tranquille, parce qu'il ignorait qu'on se fût expliqué, Lafleur attendait, ainsi que sa maîtresse, le résultat de leurs menées. Ils apprirent avec quelqu'étonnement que M.*** était resté au hameau, et la visite du cocher ne laissa pas de les inquiéter un peu. Cependant Lafleur, accoutumé à payer d'effronterie, fut le premier à proposer la matelote : il comptait faire jaser son camarade.

Ils étaient à peine sortis de l'enclos, que deux gendarmes, en habit bourgeois, les joignirent, déclinèrent leur qualité, notifièrent à Lafleur qu'il eût à se rendre chez M.***, et que, pour éviter l'éclat, il marchât vingt pas derrière le premier d'entre eux, tandis que le second suivrait à une

égale distance. Lafleur voulut résister. Deux canons de pistolets, dont la bouche lui menaçait les yeux, le rendirent docile. Il obéit, en disant que lorsqu'on ne se reproche rien, on peut paraître devant tout le monde.

M.*** lui fit quelques questions d'un ton propre à l'intimider, et le drôle ne se déconcerta point. Il répondit qu'il avait, à la vérité, fait sa cour à mademoiselle Angélique, parce qu'elle lui avait plu; qu'elle avait cessé de lui plaire, et qu'il avait passé ces deux derniers jours à faire, auprès de madame, son service habituel. « Ecrivez à madame « Luceval qu'elle se donne la peine de venir me « certifier la chose, et si vous avez dit vrai, on « vous rendra la liberté. — Mais, monseigneur, « ne serait-il pas plus simple.... — Ecrire, ou l'ex- « position et les fers, choisissez. »

Lafleur ne se souciait pas d'écrire, et vous en savez la raison. Les gendarmes tirèrent de leur poche certains instrumens, qui ôtent jusqu'à la liberté de manger; et Lafleur sachant très-bien qu'il ne pouvait lui arriver rien de pis que ce dont M. *** l'avait menacé, essaya de conserver l'usage de ses mains, en contrefaisant son écriture.

Vous pressentez avec raison qu'il l'avait contrefaite dans les deux épitres. Il cherchait, cette fois, à donner à ses caractères une forme et une inclinaison différentes. Il y réussissait assez bien; mais il y mettait du temps. On le força d'écrire sous la dictée, et les trois écritures n'offrirent

que des traits de ressemblance qui n'avaient rien de très-frappant.

Il était évident que des deux manières qu'il avait employées en présence de M.***, une au moins n'était pas la sienne. Il avait donc des raisons de la cacher. Il ne put rien répondre à cet argument. Il commença à perdre la tête, et, pressé de questions et de menaces, il avoua tout. Il se déclara l'auteur de la lettre et du billet. Le prétendu paysan, qui était allé à l'hôtel, était un coquin de ses amis. C'est lui qui avait parlé à Caroline à travers ses persiennes, et il était maintenant à l'office, en attendant de nouveaux ordres de madame Luceval.

On fut aussi prendre cet homme; on le mit avec Lafleur dans une voiture préparée à petit bruit dans une arrière-cour; on baissa les stores et on les mena à Bicêtre.

Madame Luceval ne voyait pas rentrer ses gens. Elle avait aperçu Édouard et sa mère, l'air calme et serein, suivant l'allée qui conduisait chez Caroline. Certains pressentimens l'agitèrent. Elle brûla toutes ses notes. Depuis que le mariage était arrêté, elles ne pouvaient être d'aucun usage, notamment celle qui avait rapport au tableau : ceux qui se dévouent à l'hymen, peuvent invoquer l'amour; mais la malignité de la rédaction déposait contre les intentions de la dame.

M. *** n'avait pas besoin de nouvelles preuves.

Il se rendit chez madame Luceval et lui parla en homme convaincu.

« Le plus cruel supplice des méchans est d'être « forcé d'applaudir au bonheur de ceux qu'ils « ont persécutés. » Madame Luceval voulut interrompre.... « Voilà le procès-verbal des dépo- « sitions de vos complices; il est en règle; je « peux vous perdre; taisez-vous. Je ne viens pas « ici pour vous entendre, mais pour vous donner « des ordres.

« Demain, on viendra vous prendre, et vous « vous laisserez conduire. Vous présenterez votre « fille à M. Ducoudrai : je veux qu'il la reçoive « de vos mains.

« Après la célébration, vous signerez votre sé- « paration absolue d'avec votre mari : l'acte sera « prêt. Vous partirez aussitôt, et vous irez ca- « cher, à soixante lieues de Paris, au moins, « votre infamie et vos remords, si vous êtes sus- « ceptible d'en avoir.

« Jusqu'à ce que le patrimoine de votre mère « soit dégagé, vous vivrez d'une pension modi- « que, que j'engagerai les jeunes époux à vous « assurer.

« Vous avez entendu mes volontés; gardez- « vous de vous en écarter. N'oubliez pas que « vous m'avez donné des armes contre vous, et « que je ne m'en dessaisirai jamais.

« M. Luceval, c'est à votre impardonnable fai-

« blesse qu'il faut imputer une suite de fautes « que vous pouviez, que vous deviez prévenir. « Qui fait sentir son autorité à sa femme, est un « tyran ; qui n'est pas maître chez lui, est un sot.

« Mademoiselle, vous êtes la seule à plaindre. « Victime d'une éducation vicieuse et d'exemples « dangereux, vous devez sentir la nécessité de « rectifier votre caractère et votre jugement : vous « n'avez que cette voie pour vous rendre digne « de quelque intérêt. Je vous verrai quelquefois « ici, où vous resterez avec votre père, et je m'em- « presserai de vous être utile dès que vous l'aurez « mérité. » Il sortit.

Madame Luceval soupira, pleura et ne s'emporta point. Ce n'est pas qu'elle n'y fût très-disposée ; mais ce procès-verbal !... et puis, son mari ne pouvait manquer d'être touché de ses pleurs. Il avait toujours été bien avec Caroline et François ; ils pouvaient tout sur l'esprit de M.***, et, Luceval attendri, le reste allait de suite.

Mais le mari, tout à l'idée d'être affranchi dans vingt-quatre heures, sans avoir fait la moindre démarche, sans s'être mêlé de rien, sans être exposé aux reproches et aux criailleries, le mari, trop heureux, donnait très-peu d'attention aux larmes de sa femme. Elle sentit enfin que, depuis des années, elle n'inspirait plus que la crainte, et ce lien-là tend à se rompre, en proportion qu'il est serré.

Mademoiselle Julie répétait les dernières pa-

roles de M.***. Ce qu'il pouvait lui procurer de plus agréable, ce qu'il entendait sans doute, c'était un mari, et Édouard n'était pas le seul bel homme qu'il y eût au monde. Cette idée d'un prochain mariage la faisait sourire involontairement, et la touchait plus que la douleur de madame Luceval, qui s'aperçut encore qu'une mère qui a perdu l'estime de ses enfans, ne doit plus compter sur leur affection.

Il fallait, à la vérité, que la petite personne refondît son caractère, et se formât le jugement. Elle ne savait trop comment s'y prendre; mais elle se proposa de demander des conseils à sa sœur, et c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Le lendemain, dès le matin, l'amitié, la gaîté, le bonheur et l'amour étaient réunis chez Caroline. Elle était habillée avec la plus grande simplicité. Etait-ce réellement modestie, ou savait-elle qu'une mise trop recherchée nuit même à la beauté? Voilà ce qu'on ne m'a pas dit.

On sortit en ordre pour aller prendre la famille Luceval, au son du violon et du galoubet. Chaque coup d'archet donnait une crispation de nerfs, vous savez à qui. Il fallut cependant paraître et se montrer décente. Luceval, lui, était vraiment bien aise du bonheur de sa fille aînée, et Julie avait vu, d'un coup d'œil, trois ou quatre jeunes gens assez bien tournés, qu'elle se promettait de fixer à son char, en attendant les avis de sa sœur.

M.*** conduisait la jeune épousée d'un air ga-

lant et satisfait. Il n'en était pas moins à ce qu'il avait résolu. Il ne fit grace de rien à madame Luceval. Il invita à haute voix Édouard à lui présenter la main. Il n'y eut pas moyen de reculer. Il fallut accepter le bras de celui qu'on eût voulu voir à... et marcher en tête de la file. Le bon homme Luceval offrit le sien à madame de Surville; François s'appuyait sur celui de Marguerite, et tous deux pleuraient de joie. Deux jeunes gens s'emparèrent de Julie. Je ne sais pas trop quel rang prirent le président, Duval, le chanteur et les autres; mais cela est assez indifférent, n'est-ce pas?

Le cortége défila au bruit des canardières et des *bravo* des paysans, chamarrés de rubans de toutes les couleurs. On arriva au lieu préparé pour la cérémonie. Édouard s'était rapproché de sa jeune amie, et madame Luceval s'était cachée dans la foule : elle espérait être oubliée. M.*** la rappela d'un coup d'œil. Elle jugea qu'il était au moins inutile d'emporter en partant un ridicule de plus. Elle trouva le moyen de sourire, en présentant Caroline à son époux et au célébrant. La jeune personne fit une grimace qui parut difficile à interpréter; mais on a su depuis que sa mère lui avait serré un peu vivement le bout des doigts.

Tout est terminé. Les époux sont irrévocablement unis, et on lit dans tous leurs traits le plaisir

qu'ils éprouvent à l'être. Pendant qu'on les entoure, qu'on les félicite, qu'on les embrasse, madame Luceval, humiliée de toutes les manières, va signer l'acte qui la sépare à jamais du plus faible, mais du meilleur des hommes. Elle monte en voiture, elle part, et n'ayant plus rien à redouter, elle jura, dit-on, et d'une manière très-prononcée : je ne garantis pas le fait.

Cette noce se passa comme toutes celles où on célèbre l'union de deux jeunes gens assortis. Ceux-ci se trouvèrent au mieux de la journée, et ils convinrent franchement que la première nuit leur parut délicieuse. Si vous conservez un souvenir agréable de la vôtre, renouvelez-la en finissant cet ouvrage : il aura du moins quelqu'utilité.

Caroline aima Édouard toute sa vie, et le rendit parfaitement heureux. Édouard eut bien, par-ci, par-là, quelque tentation d'être infidèle; mais il se disait qu'on ne peut aimer qu'une amie, et que la meilleure qu'on puisse avoir, c'est sa femme... quand elle est bonne. Cet exemple est très-rare, et voilà pourquoi je le cite.

François eut encore la satisfaction de tenir dans ses bras l'enfant de Caroline. Il le berçait, comme il avait fait les autres; il se berçait lui-même de l'espoir de l'élever; mais...

M. *** céda enfin aux importunités de Julie, et il la maria. Il s'en repentit, et elle aussi. Son

mari fut celui des trois qui eut le plus de sujet de se plaindre. Ce n'est point parce qu'il est rare, que je cite cet exemple-ci.

Tous les braves gens, avec qui je viens de vous mettre en relation, moururent les uns après les autres. C'est malheureux; j'en suis fâché comme vous; mais qu'y faire? Consolez-vous, comme moi, en pensant, qu'après la consommation des siècles, nous les retrouverons dans la vallée de Josaphat, ce qui est infaillible.

Et comme nous aurons là tous nos organes, ce qui est encore incontestable, et que je conserverai probablement la manie de conter, puisque je serai absolument le même, je vous ferai l'histoire du fils de Caroline, qui pourra vous amuser, quand vous serez las de jouer de la trompette, car, quoi qu'on en dise, jouer de la trompette pendant toute une éternité, et sans reprendre haleine, c'est bien long.

FIN DE LA FAMILLE LUCEVAL.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. C'est toujours par celui-là qu'on commence..... Page 5
CHAPITRE II. Ce qu'ils étaient tous deux..... 12
CHAPITRE III. Renouvelé des Grecs..... 26
CHAPITRE IV. Le premier battement du cœur.... 41
CHAPITRE V. Vanité plus forte qu'amour..... 61
CHAPITRE VI. La noce, la chasse, le théâtre..... 75

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier L'inauguration..... 132
CHAPITRE II. La petite guerre..... 165
CHAPITRE III. Le mariage et quelques autres bagatelles..... 216
CHAPITRE IV. La colonie se forme. Une grossesse, et ce qui s'en suit..... 239

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Tout change, parce que tout doit changer..... 277

CHAPITRE II. Caroline paraît sur la scène de la vie..... Page 299
CHAPITRE III. Scène qu'on a pu prévoir..... 320
CHAPITRE IV. Consolations aux laides..... 343
CHAPITRE V. Tout change encore, en mal et en bien..... 385

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Caroline fait son devoir..... 418
CHAPITRE II. L'amour et l'amitié..... 446
CHAPITRE III. Laquelle épousera-t-il ?..... 495
CHAPITRE IV. Conclusion..... 533

FIN DE LA TABLE.

LF
P628

Pigault-Lebrun, Guillaume Charles Antoine Pigault
de l'Épinoy, called
Oeuvres complètes. v.11-12.

421587

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED